UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

MONTPELLIER
Imprimerie centrale du Midi
Ancienne maison Gras. — RICATEAU, HAMELIN ET Cie

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

TOME CINQUIÈME

1re Livraison. — Janvier 1874

Ce numéro contient 156 pages de supplément

10213

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

PARIS
A LA LIBRAIRIE DE A. FRANCK
(VIEWEG, propriétaire)
67, RUE RICHELIEU, 67

M DCCC LXXIV

PC
2
R4
t.5

20513

La *Société pour l'étude des langues romanes* entre aujourd'hui dans la cinquième année de son existence. Fondée à la veille de nos désastres, elle s'est vivement ressentie de la terrible secousse que le pays a éprouvée, et la publication de travaux nombreux dont elle avait fait connaître le programme dut être suspendue et renvoyée à des temps moins agités. Dès que l'horrible fléau de la guerre commença à s'éloigner, nos zélés confrères se mirent à l'œuvre avec ardeur, et notre *Revue* put enfin paraître plus régulièrement et affirmer sa résolution de fournir une carrière féconde.

Grâce aux nombreuses sympathies qui l'ont accueillie dans tous les partis, parce qu'elle met le plus grand soin à rester étrangère à la politique ; grâce à la munificence éclairée de l'Etat, du département et de la ville de Montpellier, notre Société a pris un développement considérable, et elle a fait tous ses efforts pour répondre aux espérances qu'on avait mises en elle. Le champ de ses expériences est immense, et il est à peine

exploré. Pendant que, loin de nous, à Paris, en Angleterre, en Allemagne, en Portugal et jusqu'en Suède, des Sociétés et des journaux se sont créés pour étudier spécialement notre moyen âge avec sa langue, ses mœurs, ses lois et ses magnifiques travaux, il était vraiment honteux que le pays même qui a été le centre et la patrie de ces brillantes existences, l'école où se formaient les poëtes et les savants qui allaient porter dans les cours l'élégante expression de leurs sentiments ou de leur imagination, fût précisément le seul qui restât muet dans ce concert de voix qui s'élèvent partout pour faire connaître nos origines. Désormais un mouvement heureux est donné : des collaborateurs nombreux, dont le zèle est vivement excité par le généreux exemple des fondateurs, nous promettent leur précieux concours pour le succès de notre œuvre. Les bibliothèques et les archives publiques et privées seront l'objet de leurs patientes et actives investigations.

Notre publication, renfermée pendant les premiers temps dans les limites d'étendue qui avaient été promises, s'est largement développée avec les ressources et les moyens mis à la disposition de la Société.

Elle a donné à ses abonnés 136 pages de supplément en 1872 et plus de 400 pages en 1873.

Après les travaux publiés ou en cours de publication, dont nos lecteurs sont à même de juger l'importance, nos prochaines livraisons contiendront des documents originaux intéressants, parmi lesquels nous pouvons citer :

1° Compte rendu de la mission scientifique confiée par M. le Ministre de l'instruction publique à MM. de Tourtoulon et Bringuier, à l'effet de déterminer les limites respectives de la langue d'oc et de la langue d'oïl ;

2° Poëme inédit d'Estienne de Fougères, evêque de Rennes au XIIe siècle, par M. Boucherie ;

3° La Vie, la Passion et la Mort de Notre Sauveur Jésus-Christ en langue vulgaire pour le peuple du Languedoc par Borrier (sous-dialecte de Pézenas, au XVIIe siècle), par M. S. Léotard;

4° Correspondance de Grégoire sur les patois, par M. Gazier professeur au lycée Saint-Louis (de Paris);

5° Chants populaires du Languedoc, recueillis par MM. A. Montel et Lambert.

Nous remercions vivement nos abonnés et tous ceux qui ont bien voulu s'intéresser à notre œuvre du concours dévoué qu'ils nous ont accordé, et qui est en même temps notre force et notre récompense.

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION.

Montpellier, le 15 mars 1874.

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

DIALECTES ANCIENS

LA VIE DE SAINT ALEXIS[1]

POËME DU XIe SIÈCLE

(Édition de M. Gaston Paris)

I

La *Chanson de saint Alexis*, composée dans le XIe siècle au plus tard, est le plus ancien de nos poëmes écrits en pure langue d'oïl.

Ce n'est pas un poëme épique comme la *Chanson de Roland*, dont elle n'a ni les grandes proportions, ni les puissantes qualités littéraires : c'est un chant — non le moins beau — extrait de cette touchante et vaste épopée des Vies des Saints, ces « Gesta Sanctorum », où s'est alimentée pendant des siècles la pieuse curiosité de nos ancêtres. Œuvre, non d'un laïque

[1] Cet ouvrage forme [illegible] de la *Bibliothèque des hautes études*. — Paris, librairie A. Franck (F. Vieweg, propriétaire), 67, rue Richelieu. — 1872.

comme le *Roland*, mais d'un clerc, elle avait été faite pour être chantée devant les fidèles. On y sent une émotion vraie, quoique contenue par les exigences du genre liturgique. L'art s'y dégage de la rigidité hiératique des premiers temps, à laquelle n'ont pu échapper encore les œuvres plus anciennes de la *Vie de saint Léger* et de la *Passion du Christ*. La langue, admise depuis plus longtemps aux honneurs de l'écriture et de la composition littéraire, s'est assouplie, étendue et fortifiée. Elle porte plus légèrement son enveloppe latine, et reproduit sans effort les sentiments purement humains en même temps que les sentiments religieux.

Si le *Roland* est la plus haute et la plus complète expression de la société croyante et guerrière de la première période du moyen âge, le *Saint Alexis* nous fait pénétrer dans l'intimité de sa vie religieuse. En relisant ces strophes au rhythme tintant, « ad quandam tinnuli rhythmi similitudinem[1] », on aime à se figurer, sous la voûte des cloîtres ou des églises, la foule profondément recueillie des contemporains de l'an mil. On les voit, oubliant pour un moment leur idéal de chevalerie batailleuse, s'attendrir au récit du long martyre volontaire de saint Alexis, compatir au désespoir de ses parents, de son épouse deux fois veuve, et s'exalter à l'idée des félicités éternelles qu'il partage avec eux, en échange des douleurs qu'il leur a imposées par son propre martyre.

C'est une composition faite avec art sans doute, mais avec cet art simple et discret qui n'a qu'à demi conscience de lui-même, et que les langues ne connaissent qu'aux époques de premier enfantement. Ce qui frappe surtout, c'est l'absence complète de préoccupation d'auteur. Le poëte, ou plus probablement le versificateur, s'était mis au travail avec l'intention visible d'édifier ses auditeurs, puis il a été saisi par l'intérêt poignant de ce drame étrange. Sa piété s'est émue, le sens poétique s'est éveillé chez lui, et ce qui d'abord n'était qu'une tâche, presque une tâche d'écolier, cette traduction d'un texte latin en vers français, est devenu une œuvre qu'on dirait spontanée, une œuvre vraiment originale, presque un chef-d'œuvre.

[1] *La Vie de saint Alexis*, pag. 44.

Cependant, malgré son incontestable valeur littéraire, la *Chanson de saint Alexis* n'a guère attiré jusqu'ici que l'attention des philologues, et c'est comme monument de la langue, et non de la littérature du XIe siècle, qu'elle a été publiée. Elle l'a été jusqu'ici par les Allemands seuls. M. G. Paris est le premier Français qui en ait entrepris une nouvelle édition. Il est aussi le premier qui en ait fait ressortir les qualités littéraires. A l'ardeur de ses investigations, à la multiplicité des matériaux qu'il a accumulés, on reconnaît sous l'homme de science l'homme de goût qui s'est épris de son modèle et ne néglige rien pour le faire valoir et le faire aimer.

Son édition[1], conçue sur un plan infiniment plus vaste que les précédentes, forme un fort volume in-8° de 116 pages. Elle comprend tous les textes de la *Vie de saint Alexis*, et se divise en quatre parties principales, qui correspondent aux quatre formes successives du poëme, correspondant elles-mêmes à quatre périodes de notre littérature : 1° *Texte du XIe siècle ;* 2° *Rédaction interpolée du XIIe siècle ;* 3° *Rédaction rimée du XIIIe siècle ;* 4° *Rédaction en quatrains monorimes du XIVe siècle.*

M. G. Paris et son collaborateur M. L. Pannier ont utilisé, autant qu'il a dépendu d'eux, tous les manuscrits qui contiennent la *Vie de saint Alexis* sous une de ces formes. C'est assez dire qu'ils ont compris et subi jusqu'au bout leur devoir d'éditeurs.

La première partie, qui occupe la moitié de l'ouvrage, est de beaucoup la plus considérable. Elle contient, outre le « texte du XIe siècle », des prolégomènes étendus où le principal éditeur, M. G. Paris, expose ses procédés de critique et de restitution.

Il les a divisés en deux sections : la première, intitulée *Critique des leçons ;* la seconde, *Critique des formes.*

La première section, celle qui est relative aux sources, est parfaitement traitée : attention scrupuleuse dans l'étude et le choix des manuscrits, sagacité en même temps que réserve dans les conjectures : telles sont les qualités qu'exige un tra-

[1] Elle a obtenu le grand prix Gobert, en 1872. C'est la seconde fois que M. G. Paris a su mériter cette haute distinction.

vail de ce genre, et que M. G. P. a su remplir au haut degré.

La seconde section, infiniment plus étendue que la première, comprend une étude très-travaillée, mais où perce parfois une certaine précipitation, que l'auteur est du reste le premier à signaler. Il y aborde presque tous les problèmes de l'orthographe et de la prononciation du vieux français, du français de la première époque, Il établit d'abord la date approximative du texte le plus ancien, qu'il regarde comme antérieur à la *Chanson de Roland* et comme postérieur aux Poëmes de Clermont, à égale distance à peu près des deux groupes. Il montre que l'auteur pourrait bien être un chanoine de Rouen, nommé Tebaut de Vernon, qui écrivait dans la première moitié du XIe siècle. Il étudie ensuite les voyelles, les consonnes, la déclinaison, la conjugaison et la versification ; en un mot, il soumet la langue du *Saint Alexis* à une analyse philologique complète.

C'est la partie capitale de l'œuvre de M. G. P.; c'est aussi celle que je me propose d'étudier presque exclusivement.

Tout d'abord je lui conteste son principe même, c'est-à-dire le droit de ramener à une orthographe uniforme le texte primitif du *Saint Alexis*. Sur quoi se fonderait-il, en effet? Il n'a pas assez de points de comparaison, et les règles ne sont pas assez connues. Et même, à supposer qu'il disposât de la plupart des éléments qui nous manquent et nous manqueront toujours, il n'arriverait jamais qu'à reconstituer une orthographe plus ou moins probable, mais toujours arbitraire.

Une restauration orthographique a sa raison d'être, quand on sait d'une manière certaine à quelle époque, dans quel lieu, l'ouvrage a été écrit, et dans quel dialecte; quand on possède de ce même dialecte des échantillons de date et de provenance certaines, et qui soient contemporains de l'auteur. Elle se conçoit surtout quand on a des documents nombreux écrits par l'auteur lui-même, ou sous sa dictée, ou sous sa surveillance. Ce qui a été le cas pour Joinville, et l'on sait avec quel succès M. Natalis de Wailly a su en tirer parti.

Mais l'éditeur du *Saint Alexis* était loin de se trouver dans des conditions aussi favorables. Il ne sait, et personne ne sait au juste, à quelle époque et dans quel dialecte ce poëme a été

composé. Il conjecture, [illegible] avec beaucoup de vraisemblance, que l'auteur écrivait dans la première moitié du XIIe siècle, et qu'il était Normand; mais ce n'est toujours qu'une conjecture. Et quand même ces deux points essentiels eussent été parfaitement élucidés, il resterait à trouver des textes contemporains ou de peu antérieurs, nombreux et conservés dans leur forme originale, et de plus écrits dans le dialecte normand[1]. Or ces modèles indispensables n'existent pas. Quant aux documents antérieurs, ils sont peu nombreux, on les compte. Les plus rapprochés comme date, les Poëmes de Clermont, appartiennent à un dialecte qui est, jusqu'à un certain point, intermédiaire entre la langue d'oïl et la langue d'oc, et sont signalés par M. G. P. lui-même comme bons à reconstruire. Il en est de même des *Serments*, qui n'ont rien de commun avec le dialecte normand, et sont d'ailleurs beaucoup plus anciens que le *Saint Alexis*. Restent le *Fragment de Valenciennes* et la *Cantilène de sainte Eulalie*, tous deux trop courts, trop anciens aussi et trop éloignés du dialecte normand, pour servir de modèles orthographiques à l'éditeur de ce poëme.

On le voit, le problème ainsi posé ne comportait pas de solution.

Quand même M. G. P. aurait pu réunir la plupart des données qui lui ont manqué, et qui lui étaient indispensables, il n'aurait pas dû prendre au pied de la lettre une restauration de ce genre; il n'aurait pas dû imposer à ces vieux textes une régularité, une invariabilité d'orthographe, à laquelle les copistes et les auteurs ne songeaient guère. Quelque peu aveuglé par son idéal de correction orthographique, il ne s'est pas fait cette objection très-simple, mais essentielle, que très-probablement l'auteur lui-même oscillait, pour l'orthographe, entre la tradition étymologique et la prononciation courante. Pouvait-il en être autrement pendant une période de formation? On sait que nos grands auteurs, quoique vivant à une époque

[1] Ou de l'Ile de France, car M. G. Paris croit qu'à l'époque où le *Saint Alexis* a été composé, le dialecte normand et celui de l'Ile de France ne devaient pas ou devaient peu différer.

Il faut bien remarquer que ce n'est encore là qu'une conjecture.

où l'on était très-exigeant en fait d'orthographe, ont souvent admis les doublets orthographiques (V. les manuscrits de Bossuet et de Voltaire ; — le même auteur écrit *excellent* et *excellant*, vous *livez* et vous *livés*, etc.). On sait que les greffiers des chancelleries les mieux tenues (V. les *Chartes de Joinville*, édition de M. Natalis de Wailly) admettaient non-seulement des doublets, mais encore des triplets d'orthographe ; et l'on veut, coûte que coûte, étendre sur le lit de Procuste d'une orthographe uniforme un auteur du XIme siècle ! On veut le ramener à l'orthographe étymologique, c'est-à-dire latine, lorsqu'il est avéré que, dans les meilleurs manuscrits de cette époque, l'orthographe latine elle-même n'était pas soumise à des règles absolument invariables, et qu'on y trouve assez souvent des formes doubles. Si cela était vrai du latin, dont l'orthographe était arrêtée depuis si longtemps, combien plus de la langue vulgaire, dont l'orthographe n'était qu'une imitation tâtonnante de l'orthographe latine !

Ces critiques, portant sur l'ensemble du travail de M. G. P. et sur les principes de sa théorie, ont forcément un caractère de généralité qui les fait ressembler à de simples affirmations; mais les critiques de détail qui suivent vont les éclaircir, les compléter et, je l'espère, les confirmer. Je les ai disposées dans le même ordre que les passages auxquels elles renvoient, afin de faciliter le double contrôle qu'on voudra exercer sur mes appréciations et sur le travail qui en est l'objet.

II

P. 3. — « Au f° 30, v°, M. Müller pense reconnaître une nouvelle main. Le fait me paraît peu probable, car les mêmes particularités d'écriture et d'orthographe se retrouvent dans les premières strophes et dans les suivantes. »

M. G. Paris passe trop rapidement sur l'observation de M. Müller. En effet, s'il était avéré que la transcription du *Saint Alexis* fût l'œuvre de deux copistes, il est évident que la similitude d'orthographe, persistant malgré le changement de main, serait la preuve certaine que les particularités qu'on y remarque aujourd'hui existaient déjà dans le texte qui a servi de modèle. Dans ce cas, il faudrait leur reconnai-

tre une plus haute antiquité et partant plus d'importance, ce qui dérangerait d'autant le système de reconstruction de M. G. P.

P. 35. — « S'il est un fait que la philologie historique et comparative ait mis hors de doute, c'est que les différences orthographiques, à l'origine, correspondent toujours à des différences phoniques ; en d'autres termes, que tout caractère distinct a d'abord représenté un son distinct. »

Ceci est incontestable, mais n'est vrai que des langues le plus anciennement écrites, par exemple du sanscrit, du grec et du latin ; en un mot, des langues qui ont créé leur écriture, ou qui, si elles l'ont empruntée en tout ou en partie à d'autres langues, ne leur ont pas emprunté en même temps leur orthographe.

Si les Gaulois n'avaient emprunté aux Romains que leur écriture et qu'ils nous eussent laissé des monuments écrits de leur propre langue, on devrait attribuer une valeur réelle à chaque lettre. Mais il n'en est pas ainsi. Le jour où, sous le nom de Francs et plus tard de Français, ils ont voulu reproduire graphiquement leur langage, ils se sont trouvés devant des formes, non pas seulement d'écriture, mais encore d'orthographe, et spécialement d'orthographe étymologique, qui n'étaient pas d'accord avec leur vraie prononciation, et à laquelle néanmoins ils n'ont touché que dans les cas d'absolue nécessité et avec la plus grande réserve. On sait comme toute tradition est lente à se perdre, et la tradition orthographique plus que les autres. Et ce qui rendait l'évolution plus lente, c'était la ressemblance des deux langues, de la latine et de la française.

Si cette langue, que nous appelons vulgaire, avait été aussi différente du latin que l'est par exemple l'allemand, elle n'aurait eu rien à démêler avec l'étymologie. Ne pouvant en aucune façon s'accommoder du moule orthographique latin, elle l'aurait mis en pièces, et de ses débris s'en serait façonné un autre plus directement approprié à ses besoins.

C'est le contraire qui est arrivé et devait arriver, par suite de la ressemblance originelle de la langue latine et de la langue vulgaire. Cette ressemblance, si sensible alors et qui s'im-

posait comme l'évidence aux moins clairvoyants, ne permit pas de séparer l'écriture de l'orthographe latine, et notre langue vulgaire s'installa dans ce moule, qui n'avait pas été fait pour elle, à peu près comme le Bernard-l'Ermite dans les coquilles inoccupées qu'il rencontre, où il s'aménage de son mieux, si bien qu'un observateur peu attentif pourrait croire au premier abord que c'est son enveloppe naturelle.

L'enveloppe latine était vide ou sans emploi. Elle paraissait bien un peu vaste, un peu encombrante, comme serait l'habit de noces du grand-père pour son jeune petit-fils, comme a dû être la cuirasse de François Ier pour Henri III ; mais elle était là toute prête, et le plus court, semblait-il, était de s'en servir telle quelle.

Au moins gardons-nous bien de croire que cette enveloppe reproduise les proportions de l'être animé qu'elle recouvre. Tel ressort, tel rembourrage des brassards ou des autres parties de l'armure, qui correspondait exactement aux jointures et à l'épaisseur des membres du premier qui la porta, de celui pour qui elle était faite, ne sert à rien et n'est plus qu'une gêne pour le successeur. Quelquefois même elle a déplacé chez lui ou faussé des articulations. Quelquefois aussi, et c'est le cas le plus ordinaire, l'être vivant a agi sur son enveloppe, l'élargissant sur certains points, la laissant s'atrophier sur l'autres, arrachant parfois et rejetant les parties devenues inutiles.

C'est ainsi que la langue populaire, principalement la langue d'oïl, devenant de jour en jour celle des savants, s'appropria la forme purement latine, n'en laissa tomber d'abord que ce qui était par trop en désaccord avec sa prononciation, et conserva tout le reste avec un soin jaloux. Plus tard, elle fit un nouvel effort pour la rapprocher de la prononciation. Plus tard encore elle fit l'inverse, et commença à régler la prononciation sur l'orthographe, tendance qui semble dominer aujourd'hui.

La langue latine et la langue grecque ont une histoire bien différente. Elles n'ont pas trouvé, comme la nôtre, un vêtement orthographique tout fait : elles ont créé ou emprunté pièce à pièce les différents signes graphiques dont elles ont eu besoin, et qui ont été emportés dans le torrent de la pro-

nonciation, au lieu d'en diriger ou d'en embarrasser le cours. Cette prononciation a dû se contenter, et s'est contentée longtemps, nous le savons par l'histoire, d'un bagage alphabétique incomplet. Et il n'est pas douteux que, dans de telles conditions, les langues anciennes ont tiré du peu d'éléments dont elles disposaient tout le parti possible, en leur conservant, dans la prononciation comme dans l'écriture, toute la valeur qu'ils avaient à l'origine. Évidemment elles n'avaient et ne pouvaient avoir de lettres de luxe et qui fissent double emploi.

Ce ne fut que plus tard, à mesure que s'accumulèrent les différentes couches de flexion, que les parties mortes, les parties étouffées par les pousses nouvelles, ou tombèrent en même temps de la prononciation et de l'écriture, ou, tombées de la pronciation, continuèrent à subsister dans l'écriture.

Il était nécessaire d'insister sur ces considérations, parce que M. G. P. a fait de l'adéquation de la prononciation à l'orthographe la clef de voûte de son système de restauration. Ce principe, qui présente une certitude mathématique quand il s'agit des plus anciennes langues *considérées dans leur plus haute antiquité*, n'est plus qu'incomplétement vrai quand il s'applique à l'orthographe d'une langue de seconde formation, comme est la langue française, orthographe toute d'emprunt, calquée sur celle d'une autre langue, à une époque relativement récente.

P. 36, 37. — M. G. P. observe que le *Saint Alexis* distingue toujours à l'assonance *en* de *an*, tandis que le *Roland* les confond plusieurs fois, et il en conclut que le premier de ces deux poëmes est plus ancien que l'autre.

La distinction régulièrement observée à l'assonance de *en* et de *an* est en général un signe d'ancienneté, mais elle est encore et tout aussi souvent un signe de correction grammaticale, et prouve que l'auteur connaissait et pratiquait l'orthographe étymologique [1].

Un homme instruit de cette époque ne pouvait se résoudre

[1] Cette observation n'a pas échappé à M. P. Meyer, comme on peut le voir en lisant l'article qu'il a consacré à cette délicate question (*Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. I, 3e fascicule, p. 252). Peut-être aurait-il dû y insister davantage.

à faire assoner *ardent* et *grand* dans une composition en langue vulgaire, pas plus qu'il n'aurait fait rimer ard*en*tem et gr*an*dem dans une pièce latine, pas plus qu'un académicien de nos jours ne ferait rimer ces mêmes mots.

Ceci est tellement vrai, il est tellement certain que la distinction entre les assonances en *en* et en *an* était purement orthographique, qu'on la remarque non-seulement dans les anciens textes, mais encore dans des textes beaucoup plus récents, tandis qu'elle n'est pas observée dans d'autres textes beaucoup plus anciens. Et, généralement, les textes où elle persiste le plus ont été écrits par des clercs, et n'étaient pas destinés à être lus à haute voix devant le gros du public.

L'*Alexis* est certainement une œuvre de clerc, aussi rentre-t-elle dans la première catégorie et distingue-t-elle *en* de *an* à l'assonance. Le *Roland*, au contraire, écrit par et pour des laïques, quelque temps mais non pas bien longtemps après l'*Alexis*, mélange ces deux séries d'assonances.

Pour que cette distinction se retrouvât dans les œuvres vraiment populaires, comme est le *Roland*, il aurait fallu qu'elle se fût maintenue dans la prononciation. Or il n'en est rien, je parle de la *langue d'oïl*; car, pour distinguer par la prononciation *en* de *an*, il aurait été nécessaire de faire vibrer la nasale et de faire entendre quelque chose comme *enn'*, *ann'*, ce qui est tout à fait contraire à la tonalité actuelle et par conséquent à l'ancienne. Cette particularité se retrouve aussi, mais moins accusée, dans les Poëmes de Clermont, quoi qu'en dise M. G. P. (p. 40), à qui on peut opposer des exemples comme ceux-ci, où *en* et *an* sont certainement confondus :

Tal a regard cum foes ard*enz*
Et cum la neus blanc vestim*enz*. (Chr., str. 99.)
Et si cum roors in cel es gr*anz*.
Et si cum flamm es clar ard*a[n]*z (Saint Lég., str. 34.)
A foc a flamma vai ard*ant*
Et a gladies percutan. (Saint Lég., str. 23.)

P. 38. — Les laisses, comme celles que M. G. P. cite du *Roland*, où *ai* assone tantôt avec *a*, tantôt avec *e*, nous montrent que, dès cette époque, la rime de l'œil, ou rime orthographique, était admise à côté de la rime vraie. Et cette rime or-

thographique ou étymologique est précisément l'indice d'une haute antiquité et d'une origine à demi cléricale à demi laïque. En effet, si l'auteur recourait à la rime orthographique, c'est qu'il reconnaissait la forme latine sous l'enveloppe populaire : ce qui se comprend d'autant mieux qu'on remonte plus haut dans le passé, alors que la ressemblance de la langue vulgaire avec le latin était en quelque sorte visible pour tous. Et quand il accouple, par exemple, *Carlles* et *faire*, c'est qu'il songeait à *facere* ; tandis qu'en soumettant à une assonance commune *forsfait* et *bel*, il ne se préoccupait que de la prononciation, qui, alors comme aujourd'hui, assignait la même valeur à la diphthongue *ai* et à l'*e* sonore.

Jamais, en revanche, il ne faisait assoner des finales en *e* accentué latin avec des finales en *a*, restées telles en français sans se diphthonguer. Jamais on ne trouve d'assonnances comme serait, je suppose, celle qui consisterait à joindre *bel* avec *Carlles*. C'est que, dans ce cas, l'œil et l'oreille, l'orthographe latine et la prononciation populaire, étaient d'accord pour repousser une semblable assimilation.

Il ne faut pas croire que ce scrupule bizarre qui nous fait accepter parfois encore la rime de l'œil, et qui régnait encore du temps de Racine et de Boileau, date du XVIIe siècle. Cet abus de la tolérance, cet éclectisme timoré qui admettait deux habitudes contraires, la nouveauté populaire et la tradition savante, se retenant à l'une tout en cédant à l'autre, remonte évidemment aux premiers temps de la langue. On le retrouve partout, dans les assonances, dans le rhythme même, comme je crois l'avoir démontré (*Revue des langues romanes*, t. Ier, p. 21, 22), et surtout dans l'orthographe, et cela à des degrés divers, selon les habitudes d'esprit et le plus ou moins de culture de l'auteur et de ceux auxquels il s'adressait.

Si l'on admet cette explication, on aura la clef de bien des problèmes embarrassants et jusque-là insolubles, et on sera moins tenté de refaire nos vieux textes d'après un plan et sur des modèles inconnus des auteurs eux-mêmes.

P. 48. — M. G. P. observe que « dans *pape*, *miracles*, *candelabres*, l'*a* persiste contrairement aux règles habituelles », mais sans rendre compte de cette exception.

Elle provient de ce que ces mots appartenaient, non pas à la vraie langue vulgaire, mais à la langue vulgaire liturgique, qui était calquée de très-près sur le latin. *Miraculum*, par exemple, s'il eût été façonné par l'organe populaire, aurait donné *mirail* ou *miral*, et *candelabrum*, *chandlèvre*. Il en est de ces formes savantes comme de *male granate*, *malum granatum* des Quatre Livres des Rois, qui, en vraie langue vulgaire, seraient devenus *mal* ou *mau grenet*.

P. 50, etc. — M. G. P. affirme qu'à l'assonance, l'*e* français venant de l'*a* latin accentué « ne s'est jamais confondu au moyen âge avec l'*e* venant de *e* ou de *i* latin en position », c'est-à-dire suivi de deux consonnes ; que, par exemple, *hiver*, *fer* (hibernum, ferrum), n'assonent pas avec *mer*, *per* (mare, parem).

Il est vrai que cette règle était le plus souvent observée. Correspondait-elle à une différence de prononciation ? Était-ce une simple tradition étymologique ? La question n'est pas encore décidée. Dans tous les cas, quelques exemples pris dans des textes plus anciens que l'*Alexis* prouveront qu'elle n'était pas aussi absolue qu'on pourrait le croire : *demanded* (demandátum), *envers* (invérsum) (*Passion du Christ*, str. 35), *Petre* (Pétrum), *eswardevet* (* exwardábat) (*ibid.*, str. 48), *mespres* (minus prénsum), *perdones* (perdonásses) (*ibid.*, str. 128), *cruels* (crudélis), *crever* (crepáre) (*Vie de saint Léger*, str. 26).

P. 54. — « Le copiste a mis deux fois dans *citet* un *i* superflu (15 e *citiet*, 34 b *citied*) ; il faut certainement écrire *citet*. » Plus loin (p. 82), M. G. P. adopte pour le mot *amistet* la forme du *Roland* « *amistiet* ». D'où vient cette contradiction ? Sur quelle règle s'appuie-t-elle ? Pourquoi ne pas supposer qu'il y avait tolérance pour le double emploi de *et*, *iet* = *ai*, ce qui permettrait de respecter la leçon de L. le ms. principal du *Saint Alexis* ?

P. 55, 56. — Il est permis, d'après ces observations, de regarder l'usage de *a* pour *e* (muet) comme systématiquement restreint à certains cas, savoir aux cas où le son *e* (muet) est

final et suit une consonne double : encore faut-il que le mot latin dont le mot français dérive appartienne, si c'est un nom, à la première ou à la troisième déclinaison (*batesma* est le seul mot de la troisième). »

D'après les observations mêmes recueillies par M. G. P., on doit conclure, au contraire, que *a* muet faisait simplement double emploi avec *e* muet, avec cette différence que le second tendait à supplanter le premier. En effet, on remarque d'abord quatre mots où l'*a* muet suit une seule consonne : *cuntreda, tota, enhadítha* pour *enhadita, lavadura*. Et l'on ne saurait attribuer ces formes au copiste, qui devait être porté, au contraire, à supprimer ces archaïsmes plutôt qu'à les multiplier. En second lieu, on trouve des mots qui remplissent les conditions supposées par M. G. P., des mots qui sont de la première ou de la troisième déclinaison et où la muette finale est précédée de deux consonnes, et qui néanmoins n'ont jamais l'*a* muet : *terre, céleste*.

Il voit bien et démontre très-nettement que l'*a* muet final provient de l'auteur et non du copiste. Il devrait donc le rétablir partout. Mais, d'un autre côté, il sent que cette rectification serait arbitraire et pourrait parfois porter à faux. Dès lors, il aurait dû, ce semble, ne pas intervenir et laisser l'*a* muet là où il est dans le ms. L. Bien au contraire, tout en convenant que la notation par *a* ne peut être attribuée qu'à l'auteur, c'est la notation par *e* qu'il préfère et qu'il lui substitue.

N'est-il pas plus simple et plus sûr de les admettre toutes deux, et de reconnaître dans cette particularité d'orthographe un exemple de plus de cette loi de tolérance qui est une nécessité des époques de transition, et qu'on a si souvent occasion de constater ?

P. 57. — « Pour *virgene*, le ms. écrit *virgine*, et *imagine* a côté d'*imagene ;* mais c'est là une orthographe arbitraire, qui vient d'une recherche étymologique, et que je ne respecte pas. »

De quel droit en agir ainsi ? L'éditeur est encore une fois en contradiction avec son principe. Puisqu'il a établi que les formes les plus archaïques, c'est-à-dire les plus rapprochées de l'étymologie, sont celles de l'auteur, il aurait du préférer

imagine et *virgine*, et ce sont précisément celles qu'il rejette.

Ici encore il aurait mieux valu ne pas faire de choix, puisque, suivant toutes les apparences, l'auteur lui-même, sur ce point, comme sur tant d'autres, n'avait pas voulu en faire.

Ibid. — Le ms. donne constamment *ledece* et une fois *lethece*. M. G. P. ne tient pas compte de cette régularité d'orthographe, qu'il attribue au copiste seul, et lit *ledice*, parce que *ledece* se trouve une fois à la fin d'un vers où il correspond à une assonance en *i*. Il n'est pas pour cela nécessaire d'adopter la forme en *i*, *ledice*, à l'exclusion de la forme en *e*, *ledece*, car on trouve ailleurs la preuve certaine que *e* et *i* accentués pouvaient correspondre à l'assonance; cf. les Poëmes de Clermont. Remarquons, en outre, que la finale *ece* = *itia* a pour elle une très-haute antiquité, comme le prouve la forme *duretie* (*duritia*) du Fragment de Valenciennes.

Ce désaccord entre l'œil et l'oreille provient toujours de la même cause, du désir de se conformer tour à tour à la prononciation vulgaire (*ledece*) et à l'étymologie latine (*lætitia*).

P. 67. — M. G. P. ne croit pas devoir maintenir les formes *doteros*, *langueros*, et leur préfère les formes plus pleines *doloros*, *langoros*. « Il est peu probable, ajoute-t-il, que l'affaiblissement de *o* atone en *e* muet ait eu lieu dès le milieu du XIe siècle. »

Cela n'est pas aussi improbable qu'il semble le croire, puisqu'on trouve dans des textes, écrits antérieurement au XIe siècle, des exemples peu nombreux, mais certains, non-seulement de l'affaiblissement de *o* ou de *u* atone en *e* muet, mais encore de leur disparition complète. Ainsi les Poëmes de Clermont nous donnent *Ostedun* (Augustodunum), Saint Leger, str. 24; *Theori* pour *Theod'ri*, *Theoderi*, *Theodori* (Theodoricum); *ibid.*, str. 10. On trouve aussi des exemples analogues dans des textes bas-latins écrits en France à une époque bien plus reculée : *quarecunque* (*quarumcunque*), ap. de Rozière, *Formules usitées dans l'empire des Francs*, tom. Ier, pag. 197, aux variantes. — *Exstiblacione* (*stipulatione*), anno 796 : *Ansebertus*, juin 692, et *Ansobertus*, anno 670 ; *Nor-*

debercthus, novembre 692, et *Nordobercthus*, anno 693; *Leudobercthus*, anno 691, et *Leudobercthus*, anno 693; *Chrodbercthus*, anno 693, et *Chrodobercthus*, anno 677, ap. Letronne.

Là encore M. G. P. a été entraîné trop loin par son désir de ramener tout à une orthographe uniforme. Il n'y avait pas nécessité d'agir ainsi, parce que la notation *doloros*, *langoros*, ne différait probablement que pour la forme, et non pour la prononciation, de la notation par *e* muet *doleros*, *langueros*, et parce que, à supposer que la prononciation différât en proportion de l'orthographe, rien ne s'opposerait à ce qu'on supposât aussi la coexistence de doublets de prononciation. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, dans la Saintonge, on dit indifféremment *doumage*, *demage* (prononcez *d'mage*), pour *dommage*.

P. 73, 74.—M. G. P. affirme que les diphthongues *ai*, *ei*, se prononçaient, dans le français du XIe siècle, comme nous prononçons les diphthongues *αι*, *ει*. Il croit aussi que les dentales conservaient toute leur valeur dans la prononciation (p. 91-100), que « l's se prononçait pleinement, soit à la fin des mots, soit devant une consonne dans le corps des mots », et que cette particularité de prononciation s'est perpétuée jusqu'au XVe siècle (*Revue critique*, 6e année, n° 21, p. 332). Il affirme encore que le *c*, qui aujourd'hui sonne *ss* devant *e*, *i*, sonnait *ts* à l'époque de l'*Alexis* (p. 85) : qu'il en était de même du *z* (p. 99), que le *ch* sonnait *tch* (p. 86), que le *g* doux équivalait au *g* doux italien dans *giorno*, c'est-à-dire se prononçait *dj* (p. 89).

Ce sont autant d'hypothèses qui auraient eu grand besoin de preuves, et pour lesquelles M. G. P. ne produit que des affirmations. Il faut observer d'abord que la prononciation par lui supposée est tout à fait contraire à nos habitudes actuelles, non-seulement aux habitudes des lettrés, mais encore, mais surtout, ce qui est très-significatif, à celles des gens du peuple, des paysans mêmes, si fidèles, on le sait, aux vieilles coutumes. Je ne parle, bien entendu, que des Français de la vraie France, de celle que Brunetto Latini appelait « la droite France », et qu'il étendait jusqu'à « Bordele et au flum de la Gironde. » J'en excepte les Français du Midi, et même ceux qui parlent les patois picards et wallons, parce que les premiers, seuls, ont de vraies diphthongues fortes, c'est-à-dire

accentuées sur la première voyelle, et font vibrer l's devant les consonnes, et que les seconds, s'ils n'ont pas les diphthongues des Méridionaux, font vibrer comme eux l's devant les consonnes dans le corps des mots.

Ce désaccord entre la prononciation actuelle et celle que suppose M. G. Paris constitue déjà une objection sérieuse contre son système, objection qu'il aurait dû prévoir et combattre. Et ce n'est pas la seule. Les textes mêmes qu'il a consultés fournissent des armes contre lui, entre autres la *Passion du Christ* et la *Vie de saint Léger,* poëmes qui sont pourtant plus anciens, et non pas seulement plus anciens, mais aussi, par suite de leur origine à demi méridionale, plus imprégnés de provençalismes que le *Saint Alexis,* et qui, par conséquent, auraient dû se prêter encore mieux à l'application de sa théorie.

Passons en revue ces différentes questions sur lesquelles je reproche à M. G. P. de s'être prononcé sans preuves, ou tout au moins sans preuves suffisantes. Je laisse de côté ce qui concerne *ch* chuintant et *g* doux, parce que, sur ce point, les variations orthographiques des textes ne peuvent fournir aucun argument, ni pour, ni contre; mais en observant que l'articulation *tch* et *dj* a pu être aussi antipathique à nos ancêtres qu'elle l'est à nous-mêmes, et que, dans cette circonstance comme dans les autres, on doit, jusqu'à preuve contraire, partir de ce qui existe pour supposer ce qui a existé.

Ai. — Comment admettre qu'on doive faire sentir la diphthongue *ai* dans *paire* (patrem), *Passion du Christ,* str. 129, quand on lit ailleurs *madre* et non *maire* (matrem), *ibid.*, str. 89? La combinaison latine *atr* aurait-elle pu former à la même époque, dans deux mots forcément aussi usités l'un que l'autre, deux prononciations différentes, l'une *air* = αιρ, l'autre *adr*?

Dans ce vers : Al tradetur *baisair* doned — *Pass. du Christ.* str. 37, — si l'on doit prononcer βαιταιρ, comment prononcera-t-on les autres infinitifs en *ar* et en *er,* dérivés de verbes en *are,* tels que *neier* (negare), *laudar* (laudare)?

Dans ces vers : De lor pechietz que aurent *faiz*,—Il los absols et perdon*et* — (*Saint Léger,* str. 38), où sera l'assonance si l'on prononce φαιτς? De même, dans la *Passion du Christ*,

str. 8, où *fait* assone avec *suscitet* (suscitavit), et str. 117, où *montet* (* montavit) correspond à *ai* (habeo). M. G. P. a supprimé cette difficulté en lisant *perdonat* au lieu de *perdonet*, dans son édition du *Saint Léger* (*Romania*, 1872, p. 316). Ce qui l'a conduit, pour être conséquent, à changer encore la leçon du ms. sur un autre point :

La labia li *restaurat* :
Si cum desanz Deu pres laudier.

où il rétablit ainsi le premier vers :

Les levres li *at restoret* :

parce que, attribuant à *at* de *restaurat* le son *a* et non le son *é*, il ne pouvait faire assoner ce mot avec *laudier*, auquel il conserve le son *é*.

Il est toujours dangereux pour une théorie d'être obligée pour se soutenir de modifier les textes. Le copiste, pour ne pas dire l'auteur, tenait tant à la notation *et* = *avit*, qu'il l'a employée soixante-dix-huit fois, tandis qu'il a écrit deux fois seulement *a* ou *at* = *avit*. Il est vrai que, par compensation, le copiste du *Saint Léger* a employé les mêmes notations en sens inverse et presque dans la même proportion, car il a écrit quarante-quatre fois *at* = *avit* et cinq fois *et* = *avit*. Usage contradictoire qui ne s'explique bien que par la loi de tolérance appliquée non-seulement à l'orthographe, mais encore à la prononciation, et qui doit faire supposer qu'alors les lettrés pouvaient pratiquer *ad libitum*, dans la même pièce et pour les mêmes mots, la prononciation savante *at*, *ar*, et la prononciation vulgaire *et*, *er*. En effet, il n'est guère supposable que les Français du XIe et du Xe siècle aient pu ne pas prononcer *restauret* ce qu'ils écrivaient *restaurat*, quand ce mot assonait avec *laudier* (laudare), surtout quand des mots de formation analogue, comme *commandet* (commandavit), *Passion du Christ*, str. 24 ; *reswardet* (* re-exwardavit), *ibid.*, str. 49, assonaient avec des syllabes en *i*, telles que *viu*, *fit*, plus rapprochées de l'*é* que de l'*a*. Par contre, il est impossible de prononcer *laudar* (laudare) et *ciptat* (civitatem) autrement qu'ils sont écrits lorsqu'ils assonent avec des mots latins en *a*, comme *secula* et *Golgota* :

Cum el perveng a *Golgota*,
Davan la porta de la *ciptat*. (*Pass. du Christ*, str. 67.)

Sanz spiritum posche *laudar*,
Et nunc pertot in *secula*. (*Ibid.*, str. 129).

Ei. — Quant à *ei*, prononcé ει, nous nous trouvons devant des difficultés tout aussi grandes. Ainsi, peut-on admettre que cette diphthongue se soit prononcée ει dans *perveing* (*Pass. du Christ*, str. 5), *treis* (*ibid.*, str. 36), *ireist* de *iratus* (Fragment de Valenciennes), *eisit* de *exivit* (*Alexis*, str. 17, 3), quand nous voyons les mêmes mots, ou des mots de même formation, écrits *perveng* (*Passion du Christ*, str. 67), *tres* (*ibid.*, str. 2), *commenciest* de **cum-initiatis* (Fragment de Valenciennes), *escit foers de la civitate ibid.*)? Faudra-t-il prononcer φεισis dans la *Pass. du Christ* :—Semper pensed vertuz *feisis* — str. 53—, et «*fesist*» avec le Fragment de Valenciennes : « quet umbre li *fesist?* » Si *ei* se prononçait ει au XIe siècle, comment expliquer qu'on lise dans le même poëme (*Passion du Christ*, « par *mei* (per medium) fend », str. 82, et « *enmet* (in medio) trestoz », str. 108?

Dentales. — Les dentales isolées se divisent en trois groupes : les initiales, les médianes et les finales.

Les premières, les dentales isolées initiales, se sont conservées de tout temps, dans l'orthographe et dans la prononciation. Il n'y a donc pas à s'en occuper.

Les dernières, les dentales finales isolées, tombent si souvent dans les plus anciens textes, qu'il est difficile de leur attribuer une prononciation autre que celle qu'elles ont de nos jours. On trouve des exemples de cette chute, même dans un texte du IXe siècle, dans le Fragment de Valenciennes, « cilg eedre *fu* seche. » Du reste, M. G. P., au moins sur ce point-là, semble avoir retiré ce que son affirmation a d'excessif, lorsqu'il reconnaît qu'il y a dans le *Saint Léger* « des formes très-nombreuses où une consonne finale, devant une consonne initiale qui l'*empêchait de se prononcer*, ne s'écrivait pas. » (*Romania*, juillet 1872, pag. 285.)

La *Passion du Christ*, plus longue que la *Vie de saint Léger*, en offre un nombre encore plus considérable. Ainsi la dentale y tombe deux cent quinze fois à la fin des mots, comme *a*, *fu*.

susteg, aveien, etc., de habe*t,* fui*t,* sustinui*t,* habeban*t*. Enfin, ce qui achève de prouver combien la prononciation tenait peu de compte de la dentale finale, c'est qu'on la rencontre même dans des mots qui n'y avaient aucun droit, et où elle ne servait qu'à empêcher la diphthongaison de la voyelle qui la précédait avec la voyelle qui la suivait : — Cio fud Lisos u*t* il intrat (*Saint Léger*, str. 17.) — *Ut* = *u* = *où* = *ubi*. Se*t* hoc facere potest (*si* hoc..), ap. de Rozière, *Formulæ andegavenses* (IIe partie, p. 596, formule CCCCXCIII).

Il est donc certain que, au moins à la fin des mots, les dentales ne conservaient pas toujours toute leur valeur dans la prononciation. Reste à prouver qu'il en était de même des dentales médianes isolées ; et par isolées il faut comprendre, non-seulement celles qui sont en contact immédiat avec deux voyelles, mais encore, ainsi que l'a observé M. G. P., celles qui sont suivies d'un *r*.

Ici la démonstration est moins facile, parce que les exemples sont plus rares. Il est vrai qu'ils sont plus significatifs. Il fallait, en effet, que la prononciation vulgaire fût bien arrêtée et son action bien énergique pour avoir triomphé sur ce point, ne fût-ce qu'accidentellement, de l'étymologie en même temps que de la prononciation latine. Je dis de la prononciation latine, car les Latins, comme le prouve la prononciation actuelle des Italiens, leurs plus proches héritiers, faisaient évidemment sonner la dentale médiane isolée. Quant à la dentale finale, on peut dire qu'ils ne l'articulaient pas, au moins devant une consonne, puisque elle a disparu dans tous les pays néo-latins, y compris l'Italie elle-même. C'est ce qui explique pourquoi, dans nos anciens textes, la dentale finale tombe plus souvent que la médiane, et ce qui explique en même temps pourquoi elle tombe si rarement quand elle n'est que finale romane, sans avoir été d'abord finale latine. Ainsi les mots en *et* ou en *at*, dérivés de mots latins en *átum* ou *átem* — c'est-à-dire de mots où la dentale n'occupe pas la dernière place — comme *peceet* de *peccatum, ciptet* de *civitatem,* conservent toujours, dans le vieux français de la première époque, la dentale de la fin; tandis que ceux qui viennent de formes latines dont la dernière lettre était une dentale perdent cette dentale très-souvent, plus souvent même qu'ils ne la conservent. Ainsi,

pour ne citer qu'un seul texte, sur les quatre cents mots environ à dentale finale latine[1], tels que *a* et *ad* de *habet*, *fu* et *fud* de *fuit*, *rova* et *rovet* de *rogavit*, etc., que j'ai relevés dans la *Passion du Christ*, deux cent quinze l'ont perdue et cent quatre-vingt-deux l'ont conservée. Au contraire, on ne compte que cinquante-deux mots à dentale finale romane, tels que *gran* et *grand* de *grandem*, *en* et *ent* de *inde*, *ten* et *tend* de *tendit*, etc., qui aient perdu cette dentale, contre plus de deux cents qui l'ont conservée : et ce qui rend la disproportion encore plus sensible, c'est que, sur cette liste de cinquante-deux mots qui perdent leur dentale finale romane, *gran*[2] figure neuf fois et *en*, pour *ent*, vingt fois.

Le latin, qui ne prononçait pas toujours les dentales finales, ainsi qu'on est en droit de le supposer d'après l'usage actuel de tous les peuples néo-latins, les laissait assez souvent tomber dans l'écriture, comme on peut s'en assurer en parcourant les nombreux exemples recueillis par H. Schuchardt, *der Vokalismus des Vulgarlateins*, t. I, p. 118-123 ; t. II, p. 47 ; t. III, p. 62, et même par Corssen, *über Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprachen*, t. I, p. 70. Dès lors on conçoit que la prononciation vulgaire de notre pays, se trouvant d'accord avec la prononciation latine contre la dentale finale latine, l'ait chassée plus vite de l'orthographe que la dentale finale non latine ou purement romane, qui se trouvait protégée à la fois par l'orthographe et par la prononciation du latin.

D'un autre côté, si la dentale finale, purement romane, a pu être si efficacement protégée par le souvenir de la prononciation latine, on conçoit encore mieux qu'il en ait été de même de la dentale médiane isolée. Du reste, l'orthographe pouvait assez facilement mettre d'accord sur ce point la prononciation vulgaire et la tradition étymologique. Il suffisait de ne pas prononcer *t* et *d* quand ils étaient isolés, d'après une convention tacite, analogue à celle qui a été si longtemps en vigueur pour l'*s* précédant une consonne, cf. *estude* = *étude*, et à celle

[1] J'excepte la conjonction *et* et *que* = *quod*.

[2] Il est probable que, si le féminin *grande* avait existé à cette époque ou dans ce dialecte, la dentale aurait persisté davantage.

qui l'est encore aujourd'hui pour d'autres consonnes, cf. *est* (de *être*), *sots*, *bijoux* en or, *chevaliers*, etc., où *s*, *t*, *c* (*x* = *cs*), *r* ne sonnent pas. On satisfaisait ainsi à la tradition savante, pour laquelle écriture et orthographe latine étaient tout un, en même temps qu'aux nécessités de la prononciation. On écrivait *medre*, *pedre*, *podom*, et on prononçait *mère*, *père*, *poom* ou *pouvoir*. Cependant ce système, comme tous les compromis, péchait par plus d'un endroit. Il avait, entre autres, l'inconvénient d'inviter le lecteur à supprimer dans la prononciation toutes les dentales médiane sans exception, même celles qui, provenant d'une dentale latine fortifiée en même temps qu'isolée par la chute d'une consonne antérieure ou postérieure, avaient été respectées, comme elles le sont encore, par l'usage populaire. Par exemple, le lecteur devait être tenté de prononcer *quare*, *abaüt*, *parfiement*, pour *quattre*, *abattut*, *parfectement*, quand le copiste, négligeant les consonnes d'appui qui ne s'articulaient pas, mais indiquaient que la dentale devait se prononcer, écrivait par un *t* simple *quatre*, *abatut*, *parfitement*. On comprit alors qu'il fallait en finir avec l'orthographe étymologique, source de tant d'inconvénients, et la dentale latine isolée tomba rapidement de l'écriture, comme elle était déjà tombée de la prononciation.

Cette hypothèse, qui seule explique la divergence apparente de l'ancienne orthographe et de la prononciation actuelle, est confirmée par les plus anciens textes français, qui nous donnent des exemples certains de la chute de la dentale médiane isolée.

Ainsi, dans les *Serments*, on lit : in nulla *aiudha* = *adiuta*[1].

Les Poëmes de Clermont donnent des exemples plus certains de la chute de la dentale médiane isolée : 1° devant *r*, *aurez* (orrez) = *audire habetis* (*Saint Léger*, str. 19 et 26) : — *nonrit* = *nutririt* (*Saint Léger*, str. 5) : — *Theori* = *Theodoricum* (*ibid.*, str. 10) : — *envein* = *invidiam* (*ibid.*, str. 17) : — *deramar* = **de-tramare* (*Passion du Christ*, str. 68 ; — *paire* =

[1] Je sais qu'on peut attribuer à l'*i* le son du *j*, comme a fait M. Bartsch dans sa *Chrestomathie française*, et que, dans ce cas, le *d* cesserait d'être isolé. Mais cette supposition ne cadre guère avec la forme actuelle *aide*, *aider*, où *ai* provient de *a-ï* et non de *a-j*.

patrem (*ibid.*, str. 129); — 2° devant une voyelle, *cruels* = *crudelis* (*Saint Léger*, str. 26); — *cobeta t* = *cupiditatem* (*Passion du Christ*, str. 38).

Le poëme sur Boèce, dont le manuscrit date « bien certainement du XIe siècle[1] », est, malgré son peu d'étendue et sa physionomie plus latine, un peu plus riche en particularités de ce genre que les Poëmes de Clermont : *auvent* (*audientem*), v. 22 ; — *creessen* (*credidissent*), v. 23 ; — *Teiric* (*Theodoricum*), v. 41 ; — *fiel* (*fidelem*), v. 42 ; — *evea* (*invidia*), v. 48 ; — *traazo* (*traditionem*), v. 54 ; — *fiav eu* (**fidabam*), v. 75 ; *fiar*, v. 82, *fia*, v. 137 ; — *repairen* (**repatriant*), v. 80 ; — *veut* (**vedutum*), v. 107 ; — *poestat* (*potestatem*), v. 161 ; — *cobeetar* (**cupiditare*), v. 173 ; — *vea* (*videat*), v. 174 ; — *feeltat* (*fidelitatem*), v. 222 ; — *cobeetat* (*cupiditatem*), v. 223 ; — *traïcios* (*traditiones*), v. 239 ; — — *lairo* (*latronem*), v. 244 ; — *evaïment* (**invadimentum*), v. 247.

Remarquons que, sauf trois exemples : *repairen*, *lairo*, *poestat*, c'est toujours le *d* et non le *t* qui tombe quand il est placé entre deux voyelles. C'est encore aujourd'hui ce qui arrive au limousin, comme l'a établi M. Chabaneau dans sa Grammaire limousine (*Revue des langues romanes*, t. IV, p. 64, 65). Et cette particularité relative à la chute du *d* médian vient fournir un argument de plus à la thèse du même auteur, qui, guidé par d'autres et plus sûrs indices, attribue au pur dialecte limousin le Poëme sur Boèce (*ibid.*, p. 66).

Les textes mal orthographiés de l'époque mérovingienne ou carlovingienne—je ne parle, bien entendu, que de ceux qui ont été écrits dans la France de langue d'oïl— nous présentent des exemples encore plus anciens et aussi concluants : *Frigia* (frig*i*da) pugnabunt (*sic*) calidis humentia et (*sic*) siccis, ms. 306, f° 123, v° (IXe siècle), de l'École de médecine de Montpellier ; — *Wiomadus* plus fréquent que Wi*d*omadus, ms. 158, f° 62, v° et *passim* (IXe siècle), de l'École de médecine de Montpellier ; — *Lohuvici* = Lo*d*huvici, ms. 9768, f° 16, v°, 1re col. (Xe siècle), de la Bibliothèque nationale, fonds latin ; ailleurs *Lodhuvici* ; — *Lohuvico* = Lo*d*huvico, *ibid.*, f° 8 v°, 1re col. ; ailleurs *Lodhuvico* ; — *Chloveus* = Chlo*d*oveus, ms. 1,910, f° 99, v°, et 111, r°

[1] Témoignage de M. P. Meyer, *Romania* d'avril 1872, p. 323.

VIIe siècle), de la Bibliothèque nationale, fonds latin ; — *breviatem* = brevi*t*atem, *ibid.*, f° 125, r°.

On remarquera que la plupart de ces mots d'où la dentale a disparu sont des noms propres d'origine barbare, qui, n'ayant rien à démêler avec l'étymologie latine, échappaient plus facilement à la tyrannie des conventions orthographiques.

Schuchardt, dans son *Vokalimus des Vulgärlateins*, cite aussi plus d'un exemple analogue ; mais, comme il a négligé d'indiquer dans quels pays ont été écrits les textes d'où il les tire, on ne peut guère, au moins à ce point de vue, s'autoriser de leur témoignage. Ainsi les formes comme *mares* (p. ma*t*res), *marone* (p. ma*t*rone), *frari, mari* (p. fra*t*ri, ma*t*ri), *qaraginta* et *quaracinta* (p. qua*d*raginta), *desierata* (p. desi*d*erata), *Beoregas* (p. Bi*t*urigas), *Maelinus* (p. Ma*d*elinus), t. I, p. 130, pourraient être regardées comme tout à fait concluantes en faveur du système que je soutiens ; mais sur ces rares exemples il n'y en a que deux, *Beorigas*, *Maelinus*, qui soient certainement originaires de la France.

C'est parce que nos ancêtres tendaient à ne pas prononcer la dentale médiane isolée, même en latin, que la plupart des copistes avaient pris l'habitude de la redoubler, quand ils voulaient en prévenir la chute. Ainsi *quatuor, Britannia*, sont presque toujours écrits *quattuor, Brittannia*. Sans cette précaution, il est fort probable que ces deux mots seraient devenus *quarre, Brehaigne*.

S devant une consonne. — La question de l'*s* suivie d'une consonne présente deux cas, comme celle des dentales isolées, suivant que cette lettre est placée à la fin ou dans le corps des mots.

Il est facile de prouver que, dans le premier cas, c'est-à-dire quand elle termine un mot, l'*s* suivie d'une consonne ne devait pas plus se prononcer qu'aujourd'hui. Il suffit pour cela de rappeler que les différents copistes des Poëmes de Clermont ont substitué assez souvent le singulier au pluriel : *del* sanz (*Saint Léger*, str. 1) ; sobre *li* piez (*ibid.*, str. 28) ; Et dels flaiels que *grand* sustint (*ibid.*, str. 40) ; chi eps *lo* morz fai se revivere (*Passion du Christ*, str. 9) ; los *marchedant* quae *in* trobed (*ibid.*, str. 18) ; *tot* sos fidels (*ibid.*, str. 25), etc.

Mais il est inutile d'insister sur cette démonstration, M. G. P. ayant depuis expressément reconnu que la consonne finale ne se prononçait pas devant la consonne initiale du mot suivant (*Romania*, juillet 1872, p. 283.)

Quant à l'*s* suivie d'une consonne dans le corps d'un mot, M. G. P. n'a rien retiré de ses premières affirmations. Il est certain que, sur ce point, l'orthographe étant généralement très-régulière, comme elle l'est pour les dentales médianes, on ne peut pas espérer trouver de preuves assez nombreuses pour être décisives. Cependant, outre qu'il faut tenir grand compte de la prononciation actuelle, qui supprime presque partout l'*s* étymologique suivie d'une consonne, excepté dans les mots savants ou de formation récente, les rares indices qu'on peut découvrir dans les vieux textes français et bas-latins suffisent, sinon à établir d'une manière absolue que l'*s* ne se prononçait pas dans ces conditions, du moins à montrer que, dès les temps les plus reculés, ceux qui parlaient notre langue tendaient à ne pas la faire sentir.

VIIIe siècle : *myterium* (pour *mysterium*), ms. 17225, f° 5, r°, 1re col., Bibliothèque nationale. — *Sygimundum* (deux fois), ms. 17655, f° 33, r°, Bibliothèque nationale, employé concurremment avec *Sygismundum*, *ibid.*, f° 67, r°. — Qui ad *conpiciendam* (pour *conspiciendam*) dotem in Spania fuerant missi, ms. 10910, f° 119, v°, Bibliothèque nationale. — *Auter* (pour *Auster*) receptum, *ibid.*, f° 122, v° (le copiste a corrigé en *Auster*).

IXe siècle : *Epicoporum* (pour *episcoporum*), ap. Letronne, p. 2, dans une transcription du IXe siècle. — Fuisse *onetas* (pour *honestas*), ms. 158, f° 66, v°, École de médecine de Montpellier (le copiste a rétabli l'*h* et l'*s*). — *Consecrati* (pour *consecrasti*), *ibid.*, f° 163, r°. — Dolis et perjuriis *intructus* (pour *instructus*), *ibid.*, f° 46, r°.

IXe-Xe siècle : Illa autem *propiciens* (pour *prospiciens*) illum juvencum adamavit, ms. 358, f° 30, r°, École de médecine de Montpellier. — Incipit de *soloecimis* (pour *soloecismis*), *ibid.*, f° 128, r°.

Xe siècle : *Catellanis* (pour *castellanis*), ms. 9768, f° 22, v°, 1re col., Bibl. nat. — *Pachæ* (pour *Paschæ*), *ibid.*, f° 42, v°, 1re col. — *Contrictis* (pour *constrictis*), *ibid.*, f° 29, r°, 1e col. — Si quis autem voluerit retinere *dimas* (pour **dismas* =

decimas), ms. 501, f° 104, v°, École de médecine de Montpellier.

X°-XI° siècle : Dunc lo despeis et l'*ecarnit* (pour *escarnit*), str. 55 de la *Passion du Christ*.

Ces exemples sont tirés de textes certainement ou très-probablement écrits en France. On peut y joindre ceux en plus grand nombre dont Schuchardt a dressé la liste dans son *Vokalismus des Vulgärlateins*, t. II, p. 354 et suivantes. Mais il faut la consulter avec précaution, comme je l'ai déjà dit, parce qu'il n'a pas suffisamment indiqué où et quand chaque forme a été écrite. Indications nécessaires, car il va de soi que ces exemples n'ont de valeur qu'autant qu'ils proviennent de pays où la prononciation vulgaire actuelle est d'accord avec celle que supposent les fautes d'orthographe. Si ces fautes s'étaient produites dans des pays où l'*s* vibre toujours devant une consonne, il faudrait en conclure, ou que la faute d'orthographe correspondait à une prononciation individuelle, ou que c'était un simple *lapsus calami*.

Outre l'exemple cité plus haut, « l'ecarnit » pour « l'escarnit », les mêmes Poëmes de Clermont en donnent d'autres qui contredisent, moins directement peut-être, mais tout aussi sûrement, les affirmations de M. G. P. Telles sont les doubles formes *lasruns* (*Passion du Christ*, str. 71) et *ladruns* (ibid., str. 72), — *medre* = *miserat* (ibid., str. 105) et *mesdre* : Trenta deners dunc li en pro*mesdrent* (ibid., str. 22), — *fisdren* (*Vie de saint Léger*, str. 11), *fisdra* (ibid., str. 21) et *fedre* = *fecerat* (*Passion du Christ*, str. 47). Évidemment on ne peut rendre compte de l'emploi alternatif des trois combinaisons *sdr*, *sr*, *dr*, destinées à reproduire la même articulation, qu'en regardant la lettre *r*, la seule qui ne disparaisse jamais, comme l'unique représentant de la vraie prononciation, et les lettres *s* et *d*, soit seules, soit réunies, que comme des consonnes de remplissage, épaves plus ou moins maltraitées de l'orthographe étymologique.

Z, *c*.—M. G. P. croit que *z* s'articulait *ts*, et que *c* se prononçait de même devant *e*, *i*.

S'il en était ainsi, si le *z* n'avait pas eu le même son qu'aujourd'hui, on ne s'expliquerait pas qu'il eût pu se confondre avec *s* doux, à moins de supposer, ce qui est inadmissible, que

s doux s'articulait *ts*. Je dis avec *s* doux, car *z* ne se confond jamais avec *s* dur du commencement des mots. On trouve bien *sanz* et *sans* = *sanctos*, mais jamais *zans* = *sanctos*.

Le *c* doux devait avoir deux prononciations dans la bouche de nos ancêtres : l'une semblable à celle qu'il a de nos jours = *ss*, l'autre analogue à celle du *z* et qu'il a perdue. Le premier *c* doux, c'est-à-dire *c* = *ss*, correspondait toujours, au commencement d'un mot, à *c* latin suivi d'*i* ou de *e* : *cera*, *cire*, et, dans le corps d'un mot, à *ci* suivi d'une voyelle : *faciam*, que je *fasse* ; **facia* (facies), la *face*, ou à *te* suivi d'une voyelle : *platea*, la *place*, **poteam*, que je *puisse*[1]. Le second *c* doux, c'est-à-dire *c* = *z*, toujours dans le corps d'un mot, correspondait à *ce* et à *ci* non suivis d'une voyelle : *licere*, *loisir*; *vicinum*, *voisin*; et à *ce* suivi d'une voyelle : *noceam*, que je *nuise* ; **diceant* (dicunt), ils *disent*; et à *ti*, suivi de *onem* : *potionem*, poison ; *rationem*, raison[2].

Ce qui achève de prouver que le *z* et le *c* doux devaient avoir parfois la même valeur — et là-dessus, M. G. P. et moi nous sommes d'accord, car nous ne différons que sur la nature de ce son commun, — c'est qu'on trouve certains mots écrits, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre :

> Et a cel di que *dizen* Pasches. (*Passion du Ch.*, str. 23.)
> Ja *dicen* tuit que vius era. (*Ibid.*, str. 108.)

Il va sans dire que cette substitution n'est normale qu'autant que *c* est suivi de *e* ou de *i*.

Enfin, si *z* français, représentant *t's* latin, s'articulait *ts*, comment prononcer *st* et *tst*, qui dans le Fragment de Valenciennes équivalent au *z* français : *seiest*, **siatis*, *ireist*, *iratus* ?

P. 74. — « *Aver* pour *aveir* est une faute fréquente dans les textes écrits en Angleterre. »

Partant de là, M. G. P. corrige *aver*, que donne le ms. principal, en *aveir*. Correction, ou plutôt explication malheureuse, puisque nous trouvons la même orthographe dans un

[1] Exception : *puteum*, *puits* ; *puteare*, *puiser*.

[2] Le groupe *ti*, suivi d'une voyelle autre que *o*, produit le plus souvent *c* = *ss* : *servitium*, *service*; *pigritia*, *paresse*.

texte qui n'a certainement pas été écrit en Angleterre, dans les Poëmes de Clermont, où *er* des infinitifs en *ēre*, et *er* des mots en *ērum*, est toujours reproduit par la notation *er* et jamais par celle que M. G. Paris préfère, par la notation *eir* : *tener*, *aver* (*Saint Léger*, str. 16), *seder* (*Chr.*, str. 30), *veder* (*ibid.*, str. 42 et 43), *ver* = *vērum* (*ibid.*, str. 84 et 116), *veder* (*ibid.*, str. 102), *ser* = *sērum* (*ibid.*, str. 107).

P. 86. — M. G. P. remarque que le ms. L emploie le groupe *ch* moins souvent que le ms. A, dont l'orthographe est en général beaucoup moins archaïque. Ainsi, là où le premier donne *colcer*, *vocet*, *pecet*, le second donne *culchier*, *vuchié*, *pechiet* ou *pechet*. M. G. P. en conclut que le ms. qui a servi de modèle commun, et qu'il désigne par *a*, employait de préférence le groupe *ch*, et que c'est le plus moderne des deux, le ms. A, qui a reproduit le plus fidèlement la leçon primitive.

Cette hypothèse ne me paraît pas justifiée. Ce serait la première fois, en effet, et probablement la seule, que A se serait tenu plus près de l'orthographe la plus ancienne. Il faut observer aussi que les formes *colcer*, *vocet*, *pecet*, du ms. L, sont plus rapprochées de l'original latin *collocare*, *vocatum*, *peccatum*. Il est donc plus sûr d'admettre que, sur ce point comme sur les autres, le ms. L. est préférable au ms. A.

P. 90, 91. — « L'*h* initiale tantôt est conservée, tantôt est supprimée dans les mots latins. Il est certain que cette *h* ne s'est jamais prononcée en français, et on voit que nulle part, dans notre poëme, elle n'empêche l'élision de l'*e* précédent. Je crois cependant devoir la laisser aux mots qui l'ont dans le ms., et l'*ajouter à ceux qui ne l'ont pas* : c'est une question d'orthographe qui, dès les plus anciens temps et jusqu'à nos jours, a été ainsi réglée. »

M. G. P. a tort de rétablir quand même l'*h* étymologique. Il aurait dû faire exception pour les mots que précède une élision, car en pareil cas c'est la chute et non le maintien de l'*h* qui est de règle. Et cette règle est précisément une de celles qui ont été le mieux observées dans les anciens manuscrits. Cependant je ne l'ai vue encore constatée nulle part.

J'ai eu occasion de la signaler, il y a plusieurs années, dans un article consacré au *Joinville* de M. Natalis de Wailly (*Messager du Midi*, 19 janvier 1869). Ceci prouve une fois de plus que nous ne sommes pas encore en état de restituer à coup sûr l'orthographe des vieux textes français.

Ibid. — M. G. P. dit qu'il rétablit *h* initial partout où le latin le plaçait, excepté dans *avoir*, *or* et *ore* (hora) adverbes.

Il oublie d'ajouter à cette liste *oi* pour *hoi* de *hodie*, qu'il conserve (109 b), et avec raison, comme le prouve le Fragment de Valenciennes, où on lit (l. 28): *quet* oi *commenciest*.

P. 95, 96. — Plusieurs fois le *t* est remplacé par *th*. M. G. P. prétend « qu'on chercherait vainement un exemple de cette orthographe dans un texte écrit en France », et il y voit un emprunt fait par le scribe anglo-normand de ce poëme à l'écriture saxonne.

A ce compte, il faudrait attribuer la copie des Serments, faite à la fin du Xe siècle, à un scribe anglo-normand, ce qui est impossible, ou anglo-saxon, ce qui est bien invraisemblable. On remarque en effet, dans ce texte, le groupe *dh* employé comme équivalent de *t* latin ou *d* français : *ca*dh*una*, *Lo*dh*uvig*, *ai*udh*a* (Serments de Strasbourg).

Il est possible que, dans l'*Alexis*, la combinaison *th* pour *t* simple ou pour *d* soit d'origine anglo-normande, mais il est possible aussi qu'elle soit tout simplement un reste des habitudes orthographiques de l'époque mérovingienne[1]. Outre les exemples assez nombreux de *th* pour *t* que donne la *Vie de saint Léger*, dont M. G. P. ne parle pas, sans doute parce que le *th* n'est substitué au *t* qu'à la fin et non dans le corps des mots, on peut en citer d'aussi fréquents dans les Chartes mérovingiennes du VIIe siècle : 1° *th* pour *t*: *de concamio vel de comparatho*. Ap. Letronne, p. 26. — *Citherorum* pour *ceterorum*. Ibid., p. 21.— *Monasthirii* (fréquent). Ibid. — *Apostholicus*. Ibid., p. 21.— *Supra escripthos* pour *scriptos*. Ibid., p. 63.

[1] M. d'Arbois de Jubainville, si compétent pour tout ce qui concerne le bas-latin de l'époque mérovingienne, fait à ce sujet la même observation. Voir la *Romania* de juillet 1872, p. 327.

— *Posthia* pour *postea*. Ibid., p. 65. — *Marethyni* pour *Martini*. Ibid., p. 67. — 2° *Dh* pour *d* : *adhepiscenda* pour *adipiscenda*. Ibid., p. 13. — *Adherunt* pour *aderunt*. Ap. de Rozière, *Formules usitées dans l'empire des Francs*, p. 598 et 599, Form. Andegav. 11 et 24. — 3° *Th* pour *d* : Ipsi Amalberethus aut mi*th*ius (hamedius) suos exinde abstraxit. Ap. Letronne, p. 45.

On voit par ces exemples que la notation *th* n'était pas inconnue des scribes français, et il n'est pas nécessaire de modifier sur ce point l'orthographe du ms. L. Il est fort possible que l'auteur lui-même ait fait usage concurremment du *d* et du *th*.

Quant à la prononciation de ces lettres ainsi employées, M. G. P. croit qu'elles avaient « un son à moitié sifflant et chuchoté », quelque chose d'analogue au *th* anglais. Je croirais plutôt qu'elles ne servaient qu'à indiquer la séparation des deux syllabes entre lesquelles elles se trouvaient, et qu'elles représentaient ce minimum d'articulation que nous figurons aujourd'hui par *h*, cf. Ca*d*urci, Ca*h*ors, *tra*d*ire (tradere), tra*h*ir, tra*d*itionem, tra*h*ison.

P. 97. — « Devant les voyelles, ou bien l'*e* de *que* s'élide, ou bien *que* devient *qued* ; deux fois on trouve *quet*, mais la première forme est préférable. »

Que la forme *qued* soit préférable, on peut en effet le conclure de la forme latine *quod* et de ce fait que le copiste de L. emploie quatre fois *qued*, et *quet* seulement deux fois ; mais ce n'est pas une raison pour supprimer la forme *quet*, comme l'a fait l'éditeur, puisqu'elle se trouve dans le Fragment de Valenciennes : « *Quet* umbre li fesist.... cum ço videtis *quet* il se erent convers. »

Génin a lu *quant*, lecture non confirmée par le fac-simile, et dont M. Littré (*Histoire de la langue française*) s'étonnait à bon droit, mais sans indiquer ni corriger l'erreur.

P. 107. — « Au vers 626, les noms des deux empereurs *Acaries* et *Anories* (l. *Arcadie* et *Honorie*) ont pris une *s* à laquelle ils n'ont pas droit ; car, après *avoir nom*, le nom propre est naturellement mis au régime. » M. G. P. est dans l'erreur : après la locution *avoir nom* = *nominari*, l'attribut se

mettait, comme en latin, plutôt au nominatif qu'à l'accusatif. Ce phénomène de syntaxe a été signalé dans la *Revue des langues romanes,* tom. II, pag. 47, 48, et par Diez dans ses *Zwei altr. Ged.,* pag. 47 (10, 2).

Du reste, M. G. P. aurait dû hésiter quelque peu devant l'accord des mss. qu'il a consultés pour ce passage, et qui, à trois contre un, — le ms. P, qui n'est pas le plus ancien, — mettent *Honories* au nominatif, et, à l'unanimité, *Arcadies* aussi au nominatif.

P. 114. — *Fins* au nominatif, que M. G. P. regarde comme une faute, parce que, dans ce texte, les autres noms féminins à terminaison masculine ont la forme oblique au nominatif singulier, peut être considéré comme une forme volontairement calquée par l'auteur sur le latin *finis.*

Ibid. — La forme *genz* ne vient point en effet de *gens,* qui aurait formé *geis,* comme le remarque justement M. G. P., mais du nominatif archaïque *gentis,* qu'on peut fort bien supposer avoir été conservé par le langage populaire.

On expliquera de même pourquoi tous les participes présents, tous les adjectifs en *ens, entis,* ont, dès la plus ancienne époque, reporté l'accent sur *en, an : sachenz* = **sapientis* (nominatif archaïque), et ainsi des autres.

P. 122. — M. G. P. observe avec raison que *atendeiz* et *quereiz* ne peuvent venir de *attendatis, quæratis ;* mais il a tort de les dériver de *attenditis, quæritis,* puisque la pénultième de ces deux mots n'est pas accentuée. Il faut supposer pour ces formes une terminaison empruntée à la seconde conjugaison, *etis, atendeiz, quereiz,* ne pouvant venir que de *attendétis. quærétis,* comme *aveiz* vient de *habétis.*

P. 125. — M. G. P. semble dériver *soferre,* synonyme de *sofrir,* du latin *sufferre. Sufferre* n'aurait pu former que *sofer,* comme *ferrum* a donné *fer.*

Soferre, aujourd'hui encore *soufferre* dans le patois des environs d'Autun, vient du b.-latin *sufferrere,* que cite Ducange, et qui figure dans des textes du VIIe siècle. Le même mot,

en déplaçant l'accent, comme c'était l'habitude pour l'infinitif des verbes de la troisième conjugaison, a donné *souffrir*. Cf. *quærere,* d'où viennent à la fois *querre* et *querir*.

P. 133. — M. G. P. croit que l'*e* initial des mots comme *espuse, espethe,* tombait devant les monosyllabes, tels que l'article féminin *la,* contrairement à ce qui a lieu aujourd'hui, et qu'on prononçait *la spose, sa spede*. Et, suivant la règle de rigoureuse uniformité qu'il applique à son texte, il écrit par exemple *sa spede* là où le ms. L donne *s'espethe*. Cette théorie a, en effet, pour elle l'orthographe des Poëmes de Clermont. Cependant le doute est permis, et, pour ma part, j'inclinerais à croire, au contraire, que la règle observée aujourd'hui l'était dès cette époque dans les textes de pure langue d'oïl, comme est le *Saint Alexis*.

Quoi qu'il en soit de la règle adoptée par M. G. P., j'observe qu'il a oublié de s'y conformer dans la str. 10, v. 3 :

Danz Alexis, *l'esposet* belement.

Il aurait dû, pour être d'accord avec lui-même, écrire *la sposet*.

P. 160, str. 86. – Le ms. principal donne « *sun* grant dol », « *sum* piz », « *sun* cors », « *sen* vis », etc. Pourquoi mettre uniformément *son*? N'est-ce pas une variété voulue, comme aujourd'hui *je vais* et *je vas, je peux* et *je puis*? Le Fragment de Valenciennes, écrit au IXe siècle, n'emploie-t-il pas concurremment *sen, sem* (devant les labiales), *sun*: *sen* cheve, *sem* peer, *sun* soveir, *sun* repausement?

P. 162, str. 93. — M. G. P. accepte la synérèse dans « *aïdiez* m'à plaindra », sans observation. Il semble qu'il aurait dû, pour rester d'accord avec lui-même, rétablir la dentale originelle *adidiez* = **adiutatis*.

P. 181. — « *Come il s'en firet liez*. On peut être étonné de voir *liez* au nominatif, puisque *liez* semble être l'attribut du mot *se,* régime de *firet*. Mais cet usage est général dans nos anciens textes avec le verbe *se faire*. »

M. G. P. aurait dû aller plus loin, et dire que, en général, les verbes réfléchis voulaient au nominatif l'attribut de leur sujet : tradition qui s'est conservée dans l'orthographe des verbes dits *essentiellement réfléchis*, dont le participe passé s'accorde avec le sujet.

J'ai eu occasion de constater et d'expliquer ce fait de syntaxe dans un article consacré à l'*Histoire et Théorie de la conjugaison française*, de M. Chabaneau (*Charentais* du 21 janvier 1869).

P. 183. — M. G. P. rejette *frai* dans ce vers de la str. 31 :

Tu le ton seinur, e jol *frai* pur mun filz.

Probablement il trouve que cette synérèse ne peut appartenir qu'à une époque postérieure. Pourquoi alors ne pas changer, par exemple, *averai* en *averai*, str. 99, v. 1 et 2 ? La synérèse est aussi forte dans un cas que dans l'autre.

III

Là finissent, avec la première partie de l'ouvrage analysé, les observations que m'a suggérées une étude attentive du travail de M. G. P. J'avais annoncé, au début, que je n'irais pas au delà de cette première partie, qui est de beaucoup la plus importante à tous les points de vue, puisqu'elle contient, outre la version la plus ancienne du *Saint Alexis*, l'exposé complet des procédés de restitution adoptés par le savant éditeur.

Une restitution aussi complète, aussi minutieuse, était-elle possible ? Je crois avoir démontré qu'elle ne l'était pas. On comprendrait cette recherche de l'uniformité absolue dans la restauration orthographique d'un texte, s'il était destiné à de jeunes écoliers ou au commun des lecteurs, pour qui le texte le plus uni et le moins encombré de formes exceptionnelles est le plus commode et le plus utile. C'est ce qu'on a fait, et avec raison, pour nos classiques, tant grecs et latins que français. Nul ne s'étonne, par exemple, que les ouvrages de Bossuet et de Voltaire soient imprimés avec une orthographe uniforme, quoique les auteurs ne s'y soient pas toujours astreints pour leur propre compte. Mais, quand il s'agit d'étudier les

textes au point de vue purement philologique, et qu'on prétend faire une édition savante et non une édition scolaire, comme c'est le cas pour ces vieux et uniques monuments de notre langue naissante, on doit n'y introduire que les rectifications évidemment indispensables.

M. G. P. aurait donc dû se borner à combler les lacunes du manuscrit principal (L) avec la leçon des autres manuscrits, à redresser quelques vers, à corriger quelques fautes évidentes, et pour tout le reste conserver intacte la leçon du ms. L, quitte à accompagner le texte d'un commentaire perpétuel. Il se serait ainsi épargné beaucoup de peine et plus d'une erreur, et, dans tous les cas, il aurait rendu inutiles les précédentes éditions, résultat qu'il cherchait ou devait chercher, et qu'il n'a pas atteint ; car le savant, ou le simple travailleur, qui voudra se rendre un compte exact de ce précieux texte, aimera mieux l'étudier dans les éditions qui rapportent, avec le moins de changements et dans le meilleur ordre, la leçon même des manuscrits.

Malgré tout, malgré l'erreur du point de départ, M. G. P. a produit une œuvre des plus sérieuses et qui lui fait honneur. La résolution même avec laquelle il a abordé tous les problèmes philologiques qui, de près ou de loin, se rattachaient à son sujet, la netteté de ses déductions, l'abondance et la sûreté de son érudition, compensent et au delà ce qu'il y a de hasardeux dans l'ensemble de son plan.

A. Boucherie.

ÉPIGRAPHIE ROMANE

—

Une épigraphie romane, ancienne et moderne, serait certainement fort à désirer.

M. l'abbé Lieutaud, le bibliothécaire de la ville de Marseille, en possède des éléments considérables, qui formeront un corps d'inscriptions aussi riche que précieux. En attendant que son travail ait paru et puisse servir de point de départ ou de comparaison, nous avons résolu de publier, dans chacune de nos livraisons, les inscriptions qui nous seraient signalées ou que l'on découvrirait.

Toute inscription méridionale, qu'elle soit sur pierre ou sur métal, sur cloche ou sur monnaie, etc., sera ainsi recueillie et signalée à l'attention de ceux que cette partie de la science intéresse plus particulièrement.

I

Nous commençons par une inscription qui a été trouvée récemment sur la porte de l'ancienne maladrerie d'Alais (quartier de Bouzac), et qui vient d'être publiée par nos amis de l'*Armagna cevenòu* (année 1874, p. 79) :

Anno : dni : millesimo
: iii : cicanta : e : sin
t : de abrial lo u
interne gor,
+ mestre : i : de peira be
la : + e sonn uaillet · an
dreau : fle : au basti
t : aquet : ostal : am
en :

M. Germer-Durand, le savant archéologue de Nîmes, la rétablit de la façon suivante :

Anno D(omi)ni millesimo III (c) ci(n)canta e sint de abrial lo vinteme gor. Mestre J(an) de Peira-Belo, e soun vaillet Andreau Fle an bastit aque(s)t ostal. Amen.

En l'an de N. S. 1355, 20e jour d'avril, maître Jean de Peira-Bela et son valet André Fle ont bâti cette maison. Amen.

Y a t-il réellement *gor*, et n'est-ce pas une erreur de transcription du *g* pour *j*, *jor*, avec l'apocope ordinaire de *n* ?

A. M.

II

ARLES (PROVENCE) XVe SIÈCLE

AYSSO ES LA FIGURE
DE MESSER LOYS GUIGONET,
LOQUAL, PER SOS DESMÉRITES,
ES ESTAT PRIVAT DE LA CAPITANARIÉ
DE LA TORRE DEL GRAS
ET DE TOUTS AUTRES OFFICES
PERTINENS A DONAR AL CONSELH D'ARLE
E DEL DICH CONSELH.

Ceci est la figure - - de messire Louis Guigonet, — lequel, à cause de ses crimes, — fut révoqué de ses fonctions de capitaine — de la Tour du Grau — et de toutes les autres charges — qui sont de la nomination du Conseil (de la ville) d'Arles, — ou qui font partie de ce Conseil.

Cette inscription encadrait autrefois, dans la salle du Conseil de la ville d'Arles, le portrait de *Messier Loys Huane*, dit *Guigonet*, capitaine de la *Tour del Gras*, condamné pour prévarication en 1486.

Elle est rappelée par le *Musée* d'Arles, année 1873, p. 35.

(A suivre.) A. R.-F.

—

LE MÉMORIAL DES NOBLES

(Suite)

—

XVII

(**Id.** — Ann. 1111)

Ch. 320) ITEM SACRAMENTUM SUPER EODEM CASTRO QUOD FECIT PONCIUS FILIUS RENGARDIS, DOMINO GUILLELMO MONTISPESSULANI FILIO ERMESSENDIS

Eu, Peire filz de Rengarz, et eu Ug filz d'aquesta Rengarz, a te Guillem fill d'Ermessens, d'aquesta hora adenant: del castel de Monferrer, de las forzas que ara i sun ni adenant faitas i seraun, no't decebrem ni'l te tolrem ni t'en tolrem ni'l te vedarem, nos ni hom ni femena ab nostra art, ni ab nostre engen, ni ab nostre consentiment, nostre escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, nos ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non aurem, si pe'l castel arecobrar non o aviam. E la on recobrat l'auriam, en ton poder lo tornariam, sens logre e sens deception. E dez aquella hora adenant, eneis sagrament testarem. Et aquest castel no't vedarem, per quantas ves tu nos en somonras, per te o per ton mesatgue, e del somons nonz vedarem. Aissi con en esta carta escriz es, e clergues legir i'o pot, aissi to tenrem e to atendrem, nostre escient, per est sanz.

Ce serment est de même date que celui qui précède. Pons et Hugues, de Montferrier, sont également cités dans une convention faite par les coseigneurs (ch. 324), peu après.— Je donne ci-dessous, n° XXIII, un autre serment de ces deux frères, de 1111 aussi (ch. 327).

XVIII

(F° 122, r°. — Ann. 1124)

Ch. 321) SACRAMENTUM FIDELITATIS SUPER CASTRO DE MONTEFERRARIO QUOD FECIT PETRUS FILIUS BRUNISSENDIS GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI FILIO ERMESSENDIS

Eu, Peire fils de Brunissenz, a te Guillelm fil d'Ermessenz, d'aquesta hora adenant : del castel de Monferrer, de las forzas que ara i sun ni adenant faitas i seraun, no't decebrai ni'l te tolrai ni t'en tolrai ni te vedarai, eu ni hom ni femena ab mun art ni ab mon engen ni ab mon consentiment, meun escient. E si hom era ni femena, quel ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non aurai, si pe'l castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deceptiun. E dez aquella hora adenant, eneis sagramen testarai. Et aquest castel no't vedarai per quantas vez tu m'en somonras, per te o per tun messatgue, e del somons no'm vedarai. En aissi con en esta (carta) escriz es, e clergues legir i' o pot, enaissi to tenrai e to atendrai, meun escient, per est sanz. *Hoc sacramentum factum est in ecclesia sancti Firmini super altare sancte Trinitatis, V idus Julii, anno Dominice Incarnationis M° C° XXIIII°, in presentia et videntia Bernardi Guillelmi, Petri* de Vezenobre, *Petri Rostagni* de Salve, *Poncii* de Puzabun, *Poncii Ademari* de Montarnalt, *Poncii Berengarii, Bernardi Ebrardi, Guillelmi* de Valmala, *Guillelmi* de Ginaco, *Armandi, Guillelmi* de Cornon, *Aimerici Duasvices, et Girberti qui scripsit hec*.

XIX

(F° 122, r°. — Ann. 1124)

Ch. 322) ITEM DE EODEM SACRAMENTUM FIDELITATIS QUOD FECIT GUILLELMUS FILIUS GUIDENELDIS GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI FILIO ERMESSENDIS

Eu, Guillelms filz de Guidenelz, a te Guillelm fil d'Ermessens' d'aquesta hora adenant : del castel de Monferrer, de las for-

sas que ara i sun ni adent (*sic*) faitas i seraun, eu no't decebra ni'l te tolrai ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena ab mon art ni ab mon engen ni ab mun consentiment, meun escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non aurai, si pe'l castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornarai, sans logre e sans decepciun. E dez aquella hora adenant, eneis sagrament te estarai (*sic*). Et aquest castel no't vedarai, per quantas vez tu m'en somonras, per te o per tun messatgue, e del somons no'm vedarai. Aissi con en esta carta escriz es, e clergues legir i'o pot, enaissi to tenrai e to atendrai, meun escient, per est sanz. *Hoc sacramentum factum est in ecclesia sancti Firmini super altare sancte Trinitatis IIII idus Julii, anno Dominice Incarnationis M° C° XX° IIII°, in presentia et videntia Gaucelmi* de Claret, *Armandi, Bernardi Berengarii, Poncii Berengarii, Guillelmi de Girano Guillelmi* de Vallemala, *Poncii Ademari, Bernardi* Trebal *Petri* de Monbazen, *Ugonis filii Guillelmi Rostagni, Guillelmi Guitberti, et Girberti qui scripsit hec.*

XX

(**F° 122, r°.** — Ann. 1124)

Ch. 323) ITEM SACRAMENTUM FIDELITATIS SUPER CASTRO DE MONTEFERRARIO QUOD FECIT RAIMUNDUS ARBERTI FILIUS ALDIARDIS GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI FILIO ERMESSENDIS

Eu, Raimunz Arberz filz d'Aldiardz, a te Guillelm fil d'Ermessenz, d'aquesta (*sic*) adenant : del castel de Monferrier, de las forzas que ara i sun ni adenant faitas i seraun, no't decebrai ni'l te tolrai ni t'en tolrai ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena ab mun art ni ab mun engen ni ab mun consentiment, meun escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non aurai, si pel castel a recobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornarai, sens logre e sens decepciun. E des aquella hora adenant, eneis sagramen testarai. Et aquest castel no't vedarai, per quantas vez tu m'en somonras per te o per tun messatgue, et del somons no'm vedarai. En aissi con en esta

carta escriz es, e clergues legir i'o pot, enaissi to tenrai e to atendrai, meum escient, per est sanz. *Hoc sacramentum factum est in ecclesia sancti Firmini super altare sancte Trinitatis, V idus Julii, anno Dominice Incarnationis M° C° XX° IIII°, in presentia et videntia Bernardi Guillelmi, Petri* de Vezenobre, *Petri Rostagni* de Salve, *Poncii* de Puzabun, *Poncii Ademari* de Montarnalt, *Poncii Berengarii, Bernardi Ebrardi, Guillelmi* de Valmala, *Guillelmi de Girano, Armandi, Guillelmi* de Cornun, *Aimerici Duasvices, et Girberti qui scripsit hec.*

XXI

(F° 122, v°. — Ann. 1140)

Ch. 325) SACRAMENTUM FIDELITATIS SUPER CASTRO DE MONTEFERRARIO QUOD FECIT BERNARDUS DE SANCTO GERVASIO, GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI FILIO ERMESSENDIS.

Eu, Bertrans de Sanc Girvais, ab lo consel de ma moler, jur a te Guilelm de Monpesler, fil d'Ermessenz : lo castel de Monferrer, la forza e las forzas que ara i son ni enavant fachas i seraun. E juro e conveng per bona fe e sens engan que d'aquesta hora adenant del castel de Monferrier de la forsa ni de las forsas que ara i son ni adenant fachas i seran, no te decebrai ni'l te tolrai ni t'en tolrai ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab mon art ni ab mon gen ni ab mon consintement. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, paz ni fin ni societat non auria, si per lo castel arecobar non o avia. E la on recobrat l'auria, eu en ton poder lo tornaria, ses logre e ses decepcio. E deus aquella hora adenant, totas horas eneis sagrament te estaria. Aquest castel te redrai e no'l te vedarai, per quantas vesz tu m'en somonras per te ni per to messatgue, e del somos no'm vedarai. Aissi con en aquesta carta escrit es, et hom legir i'o pot, aissi to tenrai e to atendrai, per bona fe, meun ecient, per Deu e per estz sanz. *Hujus sacramenti testes sunt : Raimundus Rostagni, Petrus de Flexo, Ugo de Flexo, Bernardus*

Ebrardus, Bernardus de Calvuzone, *Dulcianus, Bernardus Urbanus, Guillelmus Malenutritus, et Durantus, notarius, qui hec scripsit. Actum est hoc anno Dominice Incarnationis M° C° XL°.* —

XXII

(F° 122, v°. — Ann. 1124)

(Ch. 326) ITEM SACRAMENTUM SUPER EODEM QUOD FECIT PETRUS DE SANCTO VINCENTIO GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI FILIO ERMESSENDIS.

Eu, Peire de San Vincens fils de Florensa, a te Guilelm fil d'Ermessenz, d'aquesta hora adenant : del castel de Monferrer, de las forsas que ara i sun ni adenant faitas i seraun, eu no't decebrai ni'l te tolrai ni t'en tolrai ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab mon art, ni ab mon engen ni ab mon consentiment, meu escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non aurai, si pe'l castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornarai, sans logre e sans deceptiun. E dez aquella hora adenant , eneis sagrament testarai. Et aquest castel no't vedarai, per quantas vez tu m'en somonras, per te o per tun mesatge, e del somons no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir i'o pot, enaissi to tenrai e to atendrai, meun escient, per est sanz. *Et sciendum est quod ego Petrus de Sancto Vincentio hoc sacramentum feci per mandatum Guillelme uxoris mee, et istud mandatum audierunt qui aderant, scilicet Petrus Bernardus* de Claret, *et Guillelmus* de Valmala. *Hoc sacramentum est in ecclesia Sancti Firmini super altare Sancte Trinitatis, II° idus februarii, anno Dominice Incarnationis M° C° III°.—In presentia et videntia Petri Bernardi* de Claret, *Guillemi* de Valmala, *Poncii Berengarii, Bernardi Ebrardi, Raimundi Ebrardi, Bernardi de Sancto Firmino, Aimerici Duasvices, Poncii* de Puzabun, *Guillelmi de Girano, Armanni, Guillelmi* de Puget, *Poncii* de Rocaforcada *et Girberti qui scripsit hec.*

XXIII

(F° 123. — Ann. 1111)

Ch. 327) ITEM DE EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT PETRUS PONCIUS GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI FILIO ERMENIARDIS

Eu, Peire Pons filz de Rangarz, et eu Hug filz d'aquesta Rangarz, a te Guillelm fil d'Ermeniarz, d'aquesta hora adenant: del castel de Montferrer, de las forsas que ara i son, ni adenant faitas i serau, no't decebrem ni'l te tolrem ne t'en tolrem ni'l te vedarem, nos ni hom ni femena, ab nostra art ni ab nostre engien ni ab nostre consentiment, nostre escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, nos ab aquel ni ab aquella fin ni societat non aurem, si per lo castel arecobrar non o aviam. E la on recobrat l'auriam, en ton poder lo tornariam, sens logre e sens deception. E dez aquella hora adenant, eneis sacrament testariam. Et aquest castel no't vedarem, per quantas vez tu nos en somonras, per te ni per ton messatgue, e del somos nos en vedarem. Aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir i'o pot, aissi to tenrem et to atendrem, nostre escient, per est sanz. *Hoc sacramentum cum hac carta fuit factum in presentia Ugonis Castri novi, et Poncii de Montelauro, et Poncii Raimundi* de Murles, *et Guillelmi* de Vallemale, *et Olivarii de Castro, et Rostagni Poncii, regnante Lodoyco rege. Anni ab Incarnatione Domini M° C. XI°.*

XXIV

(F° 123, r°. — Ann. 1145?)

Ch. 328) SACRAMENTUM FIDELITATIS SUPER CASTELLO DE MONTEFERRARIO QUOD FECIT RAIMUNDUS DE MONTFERRARIO GUILLELMO DOMINO MONTESPESSULANI FILIO SYBILIE.

Eu, Raimuns de Monferrer fils de Peironela, a te Guilelm de Monpestler fil de Sibilia, d'aquesta hora adenant, del castel de Montferrer, de las forsas que ara i son ni adenant fachas i seraun, no't decebrai ni'l te tolrai ni t'en tolrai ni'l te vedarai, eu ni

hom ni femena, ab ma art ni ab mon engien ni ab mon consentiment, meun escien. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E d'aquella hora adenant, eneis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton messatgue, e del somos no'm vedarai. Enaissi con en esta carta escrich es, e clergues legir i'o pot, enaissi to tenrai e to atendrai, meun escient, per est sanz.

Raimond de Montferrier, fils de Peronela, appartient à la seconde génération des pairs du château de Montferrier, dont les actes vont de 1140 à 1150 (ch. 325 et sq.)

XXV

(F° 123. — Ann. 1145?)

Ch. 329 SACRAMENTUM FIDELITATIS SUPER CASTELLO DE MONTEFERRARIO QUOD FECIT RAIMUNDUS UGO DE MONTEFERRARIO GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI FILIO SYBILIE

Eu, Raimuns Ug de Monferrer filz de Belliarz, a te, Guilelm de Monpestler, fil de Sibilia, d'aquesta hora adenant, del castel de Monferrer, de las forzas que ara i son ni adenant fachas i seron: no't decebrai ni'l te tolrai ni t'en tolrai ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art ni ab mon engen ni ab mon consentiment, meun escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, fin ni societat, non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre et sens deception. E d'aquella hora adenant, eneis sacramen testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton mesatgue, e del somons no'm vedarai. Enaisi con en esta carta escrith es, e clergues legir i'o pot, enaissi to tenrai e to atendrai, meun escient, per est sanz.

Même observation que pour le serment précédent.

XXVI

(F° 130. — Ann. 1148)

Ch. 330) ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT PETRUS DE MONTEFERRARIO GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI FILIO SYBILIE

Eu, Peire de Monferrier, filz d'Agnes, a te Guillelm de Monpestler, fil de Sibilia, d'aquesta hora adenant, del castel de Monferrer, de las forzas que ara i sun, ni adenant fachas i seraun, no't decebrai ni'l te tolrai ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, meun escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E d'aquella hora adenant, eneis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton messatge, e del somons no'm vedarai. Enaissi con en esta carta escrich es, e clergues legir i'o pot, enaissi to tenrai e to atendrai, meu escient, per est sanz. *Factum est hoc sacramentum, anno Dominice Incarnationis M° C° XL° VIII°, apud Montempessulanum, in ecclesia sancti Firmini, super altare sancte Trinitatis, sub presentia et testimonio Bernardi Andusiensis majoris et Bernardi Andusiensis minoris, Guillelmi d'Omellacio, Guillelmi Airradi, Petri* de Veiruna, *Poncii de Montelauro, Raimundi de Castriis*, Pelagoz *et Raimundi Aimoini, Petri* de Fleis *majoris, Petri* de Fleis *minoris, Armanni d'Omellacio, Bertrandi de Sancto Cosme, Guillelmi de Sordonicis, Guillelmi Leterici, Atbrani, Berengarii Lamberti, et Poncii filii sui, Peregrini, Petri* d'Alverngue, *Brunonis* Bel, *Brunonis Silvestris, Petri de Lunello.*

XXVII

(F° 123, v°. — Ann. 1145?)

Ch. 331) ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT GUILLELMUS DE MONTEFERRARIO

Eu, Guillelms de Monferrer, filz de Guizenelz, a te Guillelm de Monpestler, fil de Sibilia, d'aquesta hora adenant, del (*sic*) de Monferreir, de las forzas que ara i son, ni adenant fachas i seraun no't decebrai ni'l te tolrai ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, meun escient. Essi (*sic*) hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E d'aquella hora adenant, eneis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton messatgue, e del somons no'm vedarai. En aissi con en esta carta escrich es, e clergues legir i'o pot, en aissi to tenrai e to atendrai, meun escient, per est sanz.

Même observation que pour les ch. 328 et 329.

XXVIII

(F° 123, v°. — Ann. 1145?)

Ch. 332) ITEM DE EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT Sicars DE MONTEFERRARIO

Eu, Sicars de Monferreir, filz de Peironella, a te Guillelm de Monpestler fil de Sibilia, d'aquesta hora adenant: del castel de Monferrer, de las forsas que ara i son, ni adenant fachas i seraun, no't decebrai ni'l te tolrai ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engen, ni ab mon consentiment, meun escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia.

E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E d'aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel non vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton messatgue, e dels somons no'm vedarai. En aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir i'o pot, en aissi to tenrai e to atendrai, meu escient, per est sanz.

Même observation. — Ce Sicard de Montferrier, fils de Peironela, est probablement le père de Raimond cité ci-dessus, ch. 328.

XXIX

(**F° 123, r°.** — Ann. 1145?)

Ch. 333) Item sacramentum super eodem quod fecit Guillelmus de la Isla

Eu, Guillelms de la Isla, filz de Belliarz, a te Guillelm de Monpestler, fil de Sibilia, d'aquesta hora adenant : del castel de Monferreir, de las forzas que ara i son, ni adenant fachas i seraun, no't decebrai, ni'l te tolrai ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena ab ma art ni ab mon engen, ni ab mon consentiment, meu escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E d'aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton messatgue, e del somons no'm vedarai. En aissi con esta carta escrich es, e clergues legir i'o pot meun escien, per est sanz.

Même observation. — Probablement frère de Raymond Hugues, dit aussi fils de Béliarde.

XXX

(**F° 123.** — Ann. 1145?)

Ch. 334) Item sacramentum super eodem quod fecit Raimundus de Arsacio

Eu, Raimunz d'Arsaz, fil de Belliarz, per mandamen de ma

moiler Peironella, que-z-a son senorum el castel de Monferreir, a te, Guillelm de Monpestler, fil de Sibilia, d'aquesta hora adenant, del castel de Monferreir, de las forzas que ara i son ni adenant fachas i seraun, no't decebrai ni'l te tolrai ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena ab ma art ni ab mon engen ni ab mon consentiment, meun escient. E si hom ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E d'aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras per te ni per ton messatgue, e del somons no'm vedarai. En aissi con es esta carta escrith es, e clergues legir i'o pot, en aissi to tenrai e to atendrai, meu nescient, per est sanz.

Même observation. — Assas (*Arsas*) est un très-petit village du canton de Castries, à deux lieues de Montpellier

---

XXXI

(F° 124. — Ann. 1145?)

Ch. 335) ITEM DE EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT BERTRANDUS COISSA

Eu, Bertrans Coissa, filz de Sibilia, a te Guillelm de Monpestler, fil de Sibilia, d'aquesta hora adenant del castel de Monferreir, de las forzas que ara i son, ni adenant fachas i seraun, no't decebrai ni'l te tolrai ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engen, ni ab mon consentiment, meun escient. Et si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E d'aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquel castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton messatgue, e del somons no'm vedarai. En

aissi con esta carta escrich es, e clergues legir i'o pot, en aissi to tenrai e to atendrai, meun escient, per est sanz.

Même observation que ci-dessus.

XXXII

(F° 124. — Ann. 1172)

Ch. 336 ITEM DE EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT GUILLELMUS PETRI

In nomine Domini anno Incarnationis ejusdem M° C° LXX° II° mense octobris. Eu, Guillelms Peire, fil de Raimun de Monferreir, a te Guillelm, fil de Matels, sennor de Monpestler, d'aquesta hora adenant, del castel de Monferreir, de las forzas que ara i son, ni adenant fachas i seraun, no't decebrai ni'l te tolrai ni t'en tolrai, n'il te vedarai, eu ni hom ni femena, ab mon art ni ab mon engen, ni ab mon consentiment, meun escient. E si hom era ni femena, que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non aurai, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sans logre e sans deception. E des aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel te redrai: no'l te vedarai per quantas vez tu m'en somonras, per te o per ton messatgue, e del somons no'm (*sic*). Enaissi con en esta carta escritz es, e clergues legir i'o pot, enaissi to tenrai e to atendrai, meun escient, per est sanz. *Factum est hoc in castello infra ecclesiam sancte Marie, ante conspectum Johanis Magalonensis episcopi et Guidonis Guerregiati, in presentia et testimonio Bertrandi de Montelauro, Ermengavi de Piniano, Raimundi Petri de Posqueriis, Petri de Genairaco, Petri Ermengavi de Podio-Lacherio, Agullonis de Castro novo, Aldeberti de Arenis, Guillelmi de Centrairanicis Poncii de Salviniaco, Guillelmi Leterici, Guillelmi Leterici ejus filii, Guillelmi Adalguerii, magistris Guidonis, magistris Maurini, Guillelmi Petri, Guiraudi Atbrandi, Poncii de Garrigis, Johanis de Caneto, Guillelmi Becelini, Pauli, Bertrandi Bruni et multorum aliorum et Fulcodis qui hec scripsit.*

XXXIII

(F° 129. — Ann. 1196)

Ch. 348) SACRAMENTUM FIDELITATIS GULLELMO DOMINO MONTISPESSULANI PRÆSTITUM AB HOMINIBUS DE FORCIA VALLIS

Eu, hom, jur a te, sengner en Guillelm de Monpestler, fill de Mathels, que eu d'aquesta hora adenant no't tolrai ta vida ni ton membre, ni tos membres que-d a ton cors jons son, ni no't penrai per preizon, ni hom ni femena, ni homes ni femenas, ab mon art ni ab mon engien ni ab mon consel. Ni no't tolrai la forsa de la Val, ni ren de la honor que a la forza de la Val perten. Ni nulla autra honor toa, on que la aias, ni adenant auras. ni conqueras, non la't tolrai, ni t'en tolrai, ni hom ni femena, ni homes ni femenas, ab mon art ni ab mon engien, ni ab mon consel. Et si hom era ni femena, ni homes ni femenas, que la't tolgues ni t'en tolgues, ab aquel ni ab aquels, fin ni societat non auria, al teu dan. E dretz aitoris t'en serai per fe e sens engan contra totz homes e totas femenas, pois que tu m'en somonras per sagrament per te o per tun messatgue. E vida e membra te promet contra totz homes. Tot aiso aisi con sobrescrit es, eu, hom, jur a te Guillelm senner de Monpestler, filz de na Matelz, que aissi tot o atendrai et o tenrai a ta conoissenza et a ton entendement, sens ton engan. meun escient, se Deus m'ajut et aquestz sanz Evangelis. *Hæc omnia supradicta et singula tenere et deliter observare sine omni dolo juraverunt corporaliter tactis sacro sanctis Evangeliis, Berengarius de Valle, Petrus Ricardus, Bernardus Ricardus frater ejus, Poncius Porcellus, Guillelmus Porcellus frater ejus, Petrus Saturninus, Poncius* Do, *Poncius de Lanzanicis, Petrus* Esperendeu, *Petrus Molinerius, Guido* de Seveirac. *In presentia et testimonio Guillelmi de Monte Arbedono, R.* Comte, *P.* Verre, *Johanis de Lemosino, Petri Gaucelmi, Arnaldi Gaufridi, Petri* Romeu, *Bernardi de Ameliavo, Poncii Deodati, et Bernardi* de Porta. *Item eodem modo et pacto hec omnia et singula juraverunt Petrus* Bonafos, *Stephanus* de Cavallan, *Poncius* Lobaszon, *Poncius Grimoardus, P.* Affre. *In presentia et testimonio Raimundis Comitis, Petri Gaucelmi, P.* Esperendeu, *Bernardi de Ameliavo, Poncii Porcelli, P. Ricardi, P. Saturnini.*

Guidonis de Seveirico, et Bernardi de Porta, *discipuli Guillelmi Raimundi qui hec scripsit et hec sacramenta recepit extra portale Castri novi de Forcia. Anno Dominice Incarnationis M° C° LXXXV° VI°, mense novembris.*

XXXIV

(**F° 132,** r°. — Ann. 1120?)

Ch. 360) Aquesta carta fo escripta per remenbrament, de don que fez Rosta[n]z Dalmas de Castrias so neboth

Rostanz Dalmaz donet a'n Dalmas de Castrias, so nebot, tot lo feu qu'el avia de Guillelm de Monpestler, et aquel que hom o femena d'el entenia e donet li las convenensas que el tenia et avia per feu, d'en Guillelm de Monpestler senes engan. Per aquest don que Rostans fez a'n Dalmaz so neboth, donet Dalmaz a'n Rostan son avuncle c lx sol. de deners melgoires. Et Rostanz pres l'en en Deu fe, et en la sca, que el non enganes son escient, ni ora ni adenant. Et testimonia *Guillelmus* de Brugueiras, e Peire de Brugueiras, e Bertrans de Brugueiras. Aquesta carta mandet escriure Rostanz Dalmaz, et ab aquesta carta donet a Dalmaz, son neboth, aquest feu et aquesta covenensa, si con sobre escrit es, senes engan.

Rostan Dalmas se démit de tous ses biens en faveur de son neveu Dalmas II de Castries, par plusieurs actes qui sont des premières années du XII° siècle (1115-1120).

XXXV

(**F° 134,** r°. — Ann. 1030?)

Ch. 376) Sacramentum fidelitatis super castello de villa nova quod fecit Garcens Raimundo

De ista hora in antea, ego, Garsenz, *filia* Gonberga, non decebrai, ni tolrai, ni demandarai, a te Raimun, *filio Eldeburgis, ipsum castellum* de Villanova *et ipsa turre, ni ipsas curte ni ipsas* fortizias *quæ ibidem in ipso castello suprascripto ni ade-*

nantea ibi erunt factas, nec apud fors *factum nec sine* fors *facto, nec ego Garsendis suprascripta nec homo nec femina, nec per meum consilium nec per meum ingenium. Et si* hom *est aut femina, homines vel feminas, que per ipsum castellum suprascriptum aut ipsas* fortizias *suprascriptas tulerint vel vedaverint a te Raimundo suprascripto, ego* Garsens *suprascripta ab ipsos homines nec ab ipsas* femenas *nec ab illum hominem nec ab illam feminam que hoc faciant finem nec societatem ni amiciciam* non aurai ni tenrai ni demandarai *ad dampnum de te* Raimun *suprascriptum, me sciente. Et si ego* Garsens *suprascripta, ipsum castellum suprascriptum aut ipsas* fortizias *supra recuperare aut habere potuero per qualicumque ingenio sive per forcia, in potestate de te Raimundo suprascripto* la rendrai e la metrai e la tornarai, *ipsum castellum suprascriptum aut ipsas* fortizias *suprascriptas las te* rendrai, *sine enganno et sine tua deceptione et sine nullo lucro, et adjutorio* l'en serai *de illos homines vel feminas, hominem vel feminam, que ipsum castellum suprascriptum aut ipsas* fortizias *suprascriptas vedaverit vel abstulerit sine enganno, et sine tua deceptione,* entro tu *Raimundo suprascripto recuperatas habeas ipsas* fortizas *suprascriptas. Si ego Garsendis suprascripta a te* Raimun *suprascriptum comprobatum non video de ipsum castellum suprascriptum, vel de ipsas* fortizias *suprascriptas que* toltas *me habuissent aut vetatas. Sicut superius scriptum est, si* o tenrai e to atendrai, *ego* Garsens *suprascripta a te Raimundum suprascriptum per fidem sine enganno.*

Il est facile de déterminer la date de cette charte et des suivantes. Voir ci-dessous le n° XXXVI.

XXXVI

(F° 134, r° — Ann. 1030?)

Ch. 377) ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT PONCIUS RAIMUNDO

De ista hora in antea, ego Poncius filius Senegondis, non decebrai ni tolrai a te Raimun, *filius* Eldeburcs, non decebrai ni tolrai, ni devederai. *Ego Poncius suprascripto ipsum castellum de Villanova in ipsa turre in ipsa curte, ni in ipsas* fortizias *que*

ibidem in ipsum castellum suprascriptum ni in antea ibi erunt factas ne[*c*] *apud* forz *factum, nec sine* forz *facto, nec ego Poncius suprascriptus, nec homo nec femina, nec homines nec feminas, per meum consilium neque per meum ingenium. Et si homo est aut femina, homines aut per feminas que ipsum castellum suprascriptum aut ipsas* fortizias *suprascriptas tulerint aut vedaverint aut Raimundo suprascripto, ego Poncius suprascriptus ab alios homines nec ab ipsas feminas, ne*[*c*] *ab illum hominem ne*[*c*] *ab illam feminam que hoc faciant finem nec societatem ni amicitiam* non aurai, ni tenrai, ni penrai, *ad dampnum determinando suprascripto, me sciente. Et si ego Poncius suprascriptus, ipsum castellum suprascriptum aut ipsas* fortizias *suprascriptas recuperare aut habere potuero, pro qualicumque ingenio sive per forcia, in potestate de te* Raimun *suprascripto* la redrai e la metrai e la tornarai. *Ipsum castellum suprascristum aut ipsas* fortizias *suprascriptas* las redrai, *sine enganno et sine tua deceptione et sine ullo lucro, et adjutoris* t'en serai *de illos homines vel feminas, hominem vel feminam, que ipsum castellum suprascriptum aut ipsas* fortizias *suprascriptas vedaverit aut tulerit sine enganno et sine tua deceptione,* entro tu *Raimundus suprascriptus recuperatas habeas ipsas* fortezias. *Si ego, Poncius suprascriptus, a te Raimundo suprascripto comprobatum non video de ipsum castellum suprascriptum vel de ipsas* fortizias *suprascriptas* que tollas *me habuissent aut vetatas. Sicut supernis scriptum est,* si o tenrai e to atendrai, *ego Poncius suprascriptus* a te *Raimundo suprascripto, sine inganno.*

Appartient à une même date que le serment précédent, puisqu'il s'agit du même individu, Raymond, fils d'Eldeburge.

XXXVII

(**F° 134, r°** — Ann. 1020 ?)

(Ch. 378) ITEM DE EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT PONCIUS FROIL FILIA GOMBERGA

De ista hora in antea, ego Poncius, filius Ricelde, non decebrai ni tolrai ni devedarai a te Froil, *filia Gomberga, ipsum castellum* de Villa nova *in ipsa turre n'in ipsa curte, ni in forcias quæ ibidem*

sunt in ipsum castellum suprascriptum, ni adenantea ibi erunt factas, nec apud fors *factum nec sine* fors *facto. Nec ego, Poncius suprascriptus, nec homo nec femina, nec homines nec feminas, per meum consilium nec per meum ingenium. Et si homo est aut femina, homines vel feminas, que ipsum castellum suprascriptum aut ipsas* fortizias *suprascriptas, tulerint aut vedaverint, a te* Froil *suprascripta, ego Poncius suprascriptus ab ipsos homines nec ab ipsas feminas, nec ab illum hominem nec ab illam feminam quæ hoc faciant finem nec societatem,* ni *amicitiam* non aurai, ni tenrai, ni penrai, *ad damnum* de te Froil *suprascripta, me sciente. Et si ego, Poncius suprascriptus, ipsum castellum suprascriptum aut ipsas* fortizias *suprascriptas recuperare aut habere potuero pro qualicumque ingenio sive per forcia, in potestate* de te Froil *suprascripta* la rendrai et la metrai e la tornarai, *ipsum castellum suprascriptum aut ipsas* fortizias *suprascriptas vedaverit aut tulerit, sine enganno et sine tua deceptione scripta recuperatas habeas ipsas* fortizias *suprascriptas, si ego suprascriptus* a te Froil *suprascripto comprobatum non video de ipsum castellum suprascriptum vel de ipsas* fortizias *suprascriptas* toltas *me habuisset aut vetatas. Sicut superius scriptum est* si o tenrai e to atendrai, *ego, Poncius suprascriptus,* a te Froil *suprascripta per fidem, sine enganno.*

Froil et Garcende (ch. 376) étaient toutes deux filles de Gomberge, dame de Villeneuve.

Une charte (V. n° XL) du petit-fils de Froil est de 1095. On peut donc placer les actes concernant cette dame et ceux concernant sa mère Gomberge vers le commencement du XIe siècle, 1030 environ, sans trop s'éloigner de la vérité, y ayant trois générations entre les deux actes.

XXXVIII

(F° 134. — Ann. 1115?)

Ch. 380) SACRAMENTUM FIDELITATIS SUPER CASTELLO DE CASTRIIS QUOD FECIT PETRUS DALMACIO

Audis tu, Dalmaz, *filius* de Azivella. *Ego, Petrus, filius* de Aurosa, lo castel de Castrias de *ista hora in antea* eu no't tolrai. Ni t'en tolrai d'aquellas fortezas que i sunt, ni adenant *factas* seran, ni hom ni femena, ab mon art, ni ab mon gen,

ni ab mon consentiment. E si hom era *aut* femena que'l te tolgues ni t'en tolgues, *ab illo ni ab illa finem ni societatem* non auria, si per lo castel *arecuperare* non o avia. Et la on recobrat l'auria, eu te redrai *sine lucro et sine deceptione*. E la on tu m'en comonras, per ti *aut per tuum missum*, eu lo te rendrai a'lz teus messatgues, e del comoniment no'm vedarai. Et adenant *in ipso* sagrament estarai, per est sanz.

V. ci-dessous, chap. XL.

XXXIX

(F° 134. — Ann. 1115?)

Ch. 381) ITEM SACRAMENTUM SUPER EODEM QUOD FECIT GUILLELMUS DE BRUGERIIS DALMACIO

Audis tu, Dalmaz, filz de Arcevella. *Ego, Guillelmus* de Brugueiras, *filius* de Aurucia, lo castel de Castrias, d'aquesta hora enant, eu no'l te tolrai, ni t'en tolrai de aicellas fortezas que i sunt, ni adenant faitas hi serant, ni hom ni femena, ab ma art ni ab mon engen, ni ab cossensa *mei*. E si hom ni femena qu'el te tolgues, ni t'en tolgues, *ab illo nec ab illa, finem nec societatem* non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, eu lo't redrai, *sine lucro et sine deceptione*. E la on tu m'en comonrias, per te *aut per tuum* messatgue, eu'l te rendrai a'ls teuz messatgues, e del comoniment no'm vedaria, et adenant *in ipso sacramento* estaria, per est sanz.

Même observation.

XL

(F° 134. — Ann. 1095)

Ch. 382) DONUM DE CASTRO DE CASTRIIS AD ALODIUM QUOD FECIT RAIMUNDUS CUM BERTRANDO FRATRE SUO FILII GARSENDIS DALMACIO.

Breve donationis, quam fecit Raimuns *filius* [de] Viola *et*

uxori suæ Garsendis, filia Froiles, a'n *Raimundo* et a'n *Bertrando, filius suus. Et Raimundus et Bertrandus suprascriptus filii Garsendis donat castellum de Castrias* ad alo a Dalmaz *filium* Arzivella. Et de *ipsas* fortezas *quæ ibi sunt et adenantea factas erunt per fidem et sine enganno, cum consilio* Raino et Garsenz. *In presentia Petri de* [*O*] *bilionis, et de Guillelmo* de Brugueiras, *et de Petro* de Brugueiras. *Actum est hoc V idus septembris, anno* V.V.V° V°, *regnante rege Philippo.*

La donation par Raymond, fils de Garsende, d'une possession au château de Castries, à Dalmas, fils d'Arcivella, étant de la trente-cinquième année du roi Philippe (1095), la donation qui lui avait été faite par son père Raymond, fils de Viola, doit être placée une vingtaine d'années auparavant, tout au moins.

XLI

(**F° 134**. — Ann. 1095)

Ch. 383) SACRAMENTUM FIDELITATIS SUPER CASTRO DE CASTRIIS QUOD FECIT RAIMUNDUS FILIUS GARSENDIS DALMACIO FILIO ARZIVELLE.

Audis tu, Dalmas, *filius* Aizivella. *Ego,* Raimundus, *filius Garsendis,* lo castello de Castrias, las fortezas *que ibi sunt et inantea factas erunt, ego non* las te tolrai ni t'en tolrai, *nec homo nec femina ab* mon *consilio, nec femina nec homo* ab mon *consilio,* ni ab ma art, ni ab mon engen. *Et si homo erat aut femina* que lo te tolgues, eu *finem* non auria *ab illo nec societatem,* si per lo castel arecobrar non o avia. E quant *recuperat* l'auria, *in tua* potestat lo tornaria, *sine lucro* d'avere, de honor, *et sine tua deceptione.*

Ce Raymond, fils de Garsende, ainsi que le Bertrand dont il va être question ci-après, sont les mêmes qui ont été indiqués dans la donation ci-dessus (ch. 382), dont leurs serments furent la conséquence toute naturelle.

XLII

F° 134. — Ann. 1095?

Ch. 384. ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT BERTRANDUS FILIUS GARSEND'S DALMACIO FILIO AICIVELLE

Audis, Dalmaz, *filius* Aicivella, *ego* Bertrandus *filius Garsendis,* lo castel de Castrias, las fortezas *quæ ibi sunt et in antea ibi erunt factas. Ego non* las ti tolrai. Ni tolrai, ni hom ni femena ab mon *consilio, nec femina nec homo* ab mon *consilio,* ne ab ma art ni ab mon engen. *Et erat aut femina* que lo te tolles, ni tolles, eu fin ni societat non auria *ab illo,* si per lo castel *arecuperare* non o avia. E quant *recuperat* l'auria, in tua postat lo tornaria, *sine lucro et sine deceptione.*

Même observation.

XLIII

F° 134. — Ann. 1095?

Ch. 385. CONVENENCIA CUM SACRAMENTO QUOD FECIT BERNARDUS Anfas DALMACIO, ET BERNARDUS ET RAIMUNDUS QUE NICHIL AUFERRET COMITI DE MELGORIO, DE HONORE SUO.

Heu, Bernarz Anfass, covenensa ab aquesta carta a te Dalmaz et a te Berenguier, et a te Raimun, que eu e la honor del comte de Melgor d'aquesta hora adenant eu ren non penrai ni non tolrai, ni hom ni femena per me, entro aquest mascipz sia callerz de che vos subreserit o cum ias dir, si non o fazia per aquesta ira que ara ai ab la comtessa. E si eu ren d'auzo enfrannia, ni hom ni femena per me, eu tot o rederzeria per lauzisme de vos tres, o si negunz mors era, per aquelz *sui rescipeherit,* viu sirian, enfre XL *aies* que le'us de vos m'en somonria. Tot enaissi eu vos o tornrai, e'us atendrai per lo vostre laudimi, e per lo vostre reconoissiment de vos tres; o si neguns era mors, d'aquelz que *vivus* seriant, per est sauz.

La date de cette convention doit avoir suivi celle des serments précédents de fort près, car elle n'a d'autre but que de les compléter.

XLIV

(F° 135. — Ann. 1095?)

Ch. 386) Item sacramentum super castro de castriis quod fecit guillelmus Jauffres dalmacio de castriis

Aus tu, Dalmaz, *filius* de Azivella. *Ego, Guillelmus* Jaufres, *filius* Solphonia, lo castel de Castrias, ni las fortezas que ara hi sunt, ni adenant i serant per lo castel *factas* : eu, *Guillelmus* Gaufres, non las ti tolrai ni t'en tolrai a te Dalmaz *suprascripto,* ni eu ni femena ni hom, ab art ni ab mon engen ni ab mon consentiment. Et si hom o femena los tollia, o'ns en tollia, *ab me finem ni societatem* non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la o recobrat l'auria, *in tua potestate* lo tornaria, de te Dalmaz, *sine avero et sine lucro et sine tua deceptione. Sic ut in hoc breve scriptum est, ego Guillelmus* Gaufres to pleu per fe, et Raimunz de la Veruna, *et Petrus Bernardus, et Bernardus Poncii.*

Même observation. — Après l'acquisition importante de 1095, Dalmas Ier fit tous ses efforts pour l'accroitre.

XLV

(F° 135. — Ann. 1124?)

Ch. 387) Item [de eodem sacramentum quod fecit guillelmus [de castriis dalmacio

Aus tu, Dalmaz de Castrias, *filius* d'Ermesenz, *ego Guillelmus* de Castrias, *filii* de Siqua, lo castel de Castrias ni las fortezas que ara hi sunt, ni adenant hi serant per lo castel *factas, ego Guillelmus* de Castrias, non las te tolrai ni t'en tolrai, a te Dalmas de Castrias *suprascripto, ni ego ni femina ni homo,* ab ma art ni ab mon engen ni ab mon consentiment. Et si hom *aut femina* las tollia o t'en tollia, *ab me finem ni societatem* non auria, si per lo castel *arecuperare* non o avia. E la on recobrat l'auria, en la toa potestat lo tornaria, de te Dalmaz de Castrias, *sine avero et sine lucro et sine tua*

deceptione. Sicut in hoc breve scriptum est, ego Guillelmus de Castrias t'o pleu per ma fe, *et Arnaudus de Rubo, et Bernardus Carbonellus, et Ugo de sancto Desiderio.*

Les serments de fidélité que reçut Dalmas III de Castries sont de 1124 (V. ch. 389 ci-dessous). Celui-ci peut donc être rapporté à peu près à la même date, quoique plusieurs raisons pussent le faire croire antérieur de quelques années.

XLVI

(F° 135. — Ann. 1124?)

Ch. 388) ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT GUILLELMUS de Sobeiras DALMACIO

Aus tu, Dalmaz, *filius* d'Ermesens. *Ego, Guillelmus* de Sobeiraz, *filius* de Cauzdara, lo castel de Castrias ni las fortezas que ara hi sunt ni adenant hi serant per lo castel *factas, ego Guillelmus* de Sobeiras non las te tolrai ni t'en tolrai a te Dalmaz *suprascriptum,* ni eu ni hom ni femena, ab ma art ni ab mon engen ni ab mon consentiment. E si *homo* ni femena las te tollia o t'en tollia, *ab me finem ni societatem* non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on *recuperat* l'auria, en la tua postat lo tornarai, de te Dalmaz, *sine avero et sine lucro et sine tua deceptione. Sicut in hoc breve scriptum est, ego Guillelmus* de Sobeiraz t'o jur *super IIII evangelia.*

Même observation.

XLVII

(F° 135. — Ann. 1124)

Ch. 389) ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT RAIMUNDUS de Campanolas DALMACIO DE CASTRIIS

Ego Raimundus de Campannolas *qui dicor filius* Ermeriuz, *juro tui Dalmacio de Castrias, filio Hermesendis, feiem castellum* de Castrias, *cum forcias quæ modo ibi sunt et in antea ibi erunt, ita quod ego castellum nec forcias* no'l te tolla ni t'en tolla,

nec homo nec homines, nec fœmina nec fœmine, cum meo consilio. Et si homo vel homines, vel fœmina vel fœmine erant ut hoc fecissent, cum illo vel cum illis finem nec societatem non habebo, nisi per castellum et forsias ejusdem castelli recuperare, et semper fidelis adjutor t'en serai. *Et postquam castrum cum forciis ego haberem recuperatum tui Dalmacio de Castriis prædicto vel tuo mandatario, totum per fidem et sine tuo enganno, absolute reddant. Similiter per tempora et per terminos quod ego castrum scriptum est in hac carta, ego Raimundus* de Campanolas to tenrai e to atendrai *per fidem et sine tuo enganno, si Deus me adjuvet et sanctes. Facta carta, anno Dominice Incarnationis M° C° XX° IIII°. in mense octobris. Testes sunt isti, Ademarus de Montelauro. Petrus* de Brugueiras, *Guillelmus* de Brugueiras.

XLVIII

(**F° 135.** — Ann. 1155?

Ch. 390) Item de eodem sacramentum quod fecit Guillelmus de Sobeiras Dalmacio

Aus tu, Dalmaz fils d'Ermessens, *ego Guillelmus* de Sobeiraz, *filius* de Calizora, lo castel de Castrias ni las fortezas que ara i sunt, ni adenant hi serant per lo castel *factas, ego Guillelmus* de Sobeiraz non las ti tolrai ni t'en tolrai, a te Dalmaz *suprascriptum, ni ego ni* hom ni femena, ab mon art ni ab mon engen ni ab mon consentiment. Et si hom *aut femina* las te tollia o t'en tollia, *ab me finem ni societatem* non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, *in tua potestate* lo tornaria, de te Dalmaz, *sine avero et sine lucro et sine deceptione. Sicut in hoc breve scriptum est, ego Guillelmus* de Sobeiraz to plevisc per ma fe. *Et Ugo de sancto Desiderio, et Raimundus de Frenis, et Bertrandus de sancto Amancio.*

Dut précéder de quelques années la mort de Dalmas III de Castries (1155).

XLIX

(**F° 135.** — Ann. 1156)

Ch. 391) ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT ELEZIARIUS GUILLELMO de Tortosa FILIO SYBILIE

Ego Elesiarius, filius de Agnes, o te *Guillelmo* de Tortosa, fi, de Sibilia, et a te Ermessenz moller soa, filla de Cecilia, lo castel de Castrias, *ego* no vos tolrai, ni vos en tolrai, las forzas que ara hi sunt ni adenant hi serant, ni ren de la honor que al castel pertengua, ni hom ni homes, ni femena ni femenas, ab mon art ni ab mon engen ni ab mon consel. E si hom era, o homes erant, o femina o feminas erant, que'l vos tolguesson o z'en tolguesson, ab aquel ni ab aquelz, ni ab aquella ni ab aquellaz, fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. *Et verus adjutoris* vos en seria. Et quant *recuperat* l'auria, *sine lucro et sine* logre (*sic*) *in* vostre poder, aquo que vostre seria t'o rendria. Aizo tenrai et o atendrai a vos *sine vestro enganno per hec sacra sancta Dei evangelia*, esterz d'en Guillelm de Monpestler. *Hoc fuit factum anno Dominice Incarnationis M° C° L° VI° mense februariis, in buata Ermessendis. Testes sunt Poncii* d'Ago, *Bertrandus* de Brugueiras, *Petrus de Bragueriis Bertrandus Carbonelli, et Bertrandus Carbonelli ejus filius, Guillelmus Ademarius de Montelauro, Bremundus Catelli, Guillelmus* de Fabreguolas, *Poncius de Montanaco, Ramundus* de Cadolla, *et Raimundus* de Garrigas, *Guillelmus de Alairanicis et Raimundus de Alairanicis; Silvester scripsit hec.*

Guillaume de Tortose, fils de Guilhem VI de Montpellier, acquit la seigneurie de Castries, par son mariage avec Ermessende, fille de Dalmas III.

L

(**F° 136.** — Ann. 1157)

Ch. 395) SACRAMENTUM FIDELITATIS SUPER CASTELLO DE CASTRIIS QUOD FECIT RAIMUNDUS GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI

Aus tu, Guillelm filz de Sibilia, eu Raimuns filz de Guillelma,

lo castel de Castrias, las forsas c'ara i son, ni adenant fachas i serant, no't tolrai ni t'en tolrai, ni t'en decebrai, ni hom ni femena, ab mon art ni ab mon gen ni ab mon consentiment, ni d'enfra'lz vallatz del castel ton cors non requerrai, ni ton home ni ta femena, ni ton aver non i prendrai, ni de ton ome ni de ta femena. E si hom era ni femena que'l castel ti tolgues ni t'en tolgues, ni ton cors requeses, ni de ton home ni de ta femena, ab aquelz fin ni societat non aurai, si per lo castel arecobrar non o avia, o per lo forfaitz sobre dit arederzer. Aissi con en aquesta carta escrit es o tenrai et o atendrai, meu n'iscient, per aquestz sanz. *Factum est hoc sacramentum mense Maii, anno ab Incarnatione Domini M° C°L° VII°, in capella sita in castello Montispessulani, sub presentia Guillelmus domini Montispessulani Poncii de Montelauro, et Bertrandi de Montelauro, Petri de Monteferrario, Agullonis de Castello novo et Duranti notarii.*

LI

(F° 138. — Ann. 1114)

Ch. 404) SACRAMENTUM DE FIDELITATE SUPER EODEM CASTELLO (DE PINANO) QUOD FECIT PETRUS GUILLELMI GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI.

Eu, Peire *Gullelmus*, apelaz Lait Enfant, de Pinna, fils de Ricxenz, a Guillelm de Monpestler, fill d'Ermeniarz, d'aquesta hora adenant del castel de Pinna, de las forzas que ara i sun, ni adenant faitas i serant, no'l decebrai n'il li tolrai n'il en tolrai n'il li vedarai, eu ni hom ni femena, ab mon art ni ab mon gen ni ab mon consentiment, meu escien. E si om era ni femena qu'el li tolgues ni'l en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non auria, si pe'l castel arecobrar non o avia. Et la on recobrat l'auria, en son poder lo tornaria, sans logre e sens deception, e d'aquella hora adenant en eis sagrament l'estaria. Et aquest castel no'l vedarai, per quantas ves el m'en somonra, per se ni per zo messatgue, e del somons no'm vedarai. Enaissi con en esta carta es escrit, e clergues legir i'o pot, enaissi lo tenrai e lo atendrai meu escient, per est sanz. *Factum est sacramentum hoc, anno Dominice Incarnationis M° C°*

XIIII°, epacta XXVIII, concurrente IIII, luna XVIII, feria IIII, in ecclesia sancti Firmini, super altare sancte Trinitatis, in manu Ermessendis uxoris Guillelmi Montispessulani. In presentia Gualterii Magalonensis episcopi. Testes hujus sacramenti sunt, Poncius de Montelauro, et Berengarius Auradi, Petrus Guillelmi Ebrardi et Raimundus de Monteferarrio, Poncius Berengarii, et Guillelmus Maltos de Veruna, *Berengarius Lamberti, et Raimundus frater ejus, Adalguerius de Camponovo, et Guillelmus de Operatorio, et Petrus Guiraldi de sancto Georgio.*

Serment prêté à Guillem V, fils d'Ermeniarde.

LII

(F° 139. — Ann. 1133)

Ch. 405) ITEM DE EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT RAIMUNDUS DE PINIANO GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI

Eu, Raimuns de Pinna, *filius* de Rizens, jur a te Guillelm de Monpestler, fil d'Ermessens, lo castel de Pinna, e la forza e las forzas que eu i'ai, ni hom ni femena per me i'a, aquellas que ar i sunt et adenant i serant. E jur te qu'eu non t'en tolla, ni hom ni femena ab mon consel, ni ab mon ajutori, ni ab m'art, ni ab mon consentiment. E si hom ni femena'l te tolia ni t'en tolia, ab aquel paz ni fin ni societat non auria, sino per lo castel e per las forzas arecobrar. E lai un eu recobrat l'auria, o la forsa o las forzas que adocs i seriant, eu en ton poder, e de ton fizel messatgue lo tornaria, lai on tu Guillelm de Monpestler per te o per ton fizel mesatgue m'en comonrias sines engan et sens tot logre. E d'aquest comonement o dels comonemens, qu'ans que tu m'en fazas per te o per ton fizel mesatgue, eu no'm'en sostrairai, ni m'en vedarai. Et aissi to tenrai e to atendrai totas horas con sobre escrit es, sens lo teu engan, per aquestz sanz. *Facto sacramento anno Dominice Incarnationis M° C° XXX° III°, in mense Marcio. Testes sunt :* Bruno de Tolosa, *Lambertus* de Paleata, *Armandus* d'Omellaz, *Guillelmus* de Vallemala, *Bernardus Ebrardi*, *Stephanus* Pa-

nolz, *Ugo de Boissariis, Poncius de Podio* Abon, *Berengarius filius Raimundi Lamberti, Paulus et P. Angelus qui scripsit hec.*

Serment prêté à Guilhem V, fils d'Ermessende

LIII

(F° 139. — Ann. 1139)

Ch. 406) ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT GUILLELMUS DE PINNANO GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI

Eu, Guillelms de Pinnan, filz de Rizens, jur a te Guillelm de Monpestler, filz d'Ermessens, lo castel de Pinnan, la forsa e las forzas que ara i son, ni adenant fachas i seran, e convenc, per bona fe e sens engan, que d'aquesta hora adenant del castel de Pinnan de la forsa ni de las forsas que ara i son, ni adenant fachas i seran, eu te non decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab mon art ni ab mon engen ni ab mon consentiment, ni mon escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, paz ni fin ni societat non aurai, si per lo castel arecobrar non o avia. E la un recobrat l'auria, eu el teu poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E des aquel hora adenant eu eis sagrament te estaria. Et aquest castel te rendrai, e no'l te vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton messatge, e del somos no 'm vedarai. Aissi con en aquesta carta escrit es, e clergues legir i'o pot, aisi to tenrai e to atendrai, mon escient, per aquestz sanz evangelis. *Hoc sacramentum est mandato Rixendis matris predicti Guillelmi, anno verbi incarnati M° C° XXX° VIIII°, sub presentia et testimonio magistri Helie, et magistri Dulciani, et Petri de Flexo, et Raimundi Ebrardi, et Bernardi Ebrardi, et Berengarii Lamberti bajuli, et Guillelmi Urbani, et Olrici Adalguerii, et Pauli, et Poncii de Hospitali, et Poncii de Tellano, et Raimundi de Pisano, et Duranti notarii domini Guillelmi.*

Autre serment prêté à Guilhem d'Omelas, fils de Guilhem VI de Montpellier, ainsi que les deux suivants. — Il fut le père du troubadour Raimbaud d Orange.

LIV

(F° 139. — Ann. 1149)

Ch. 407) ITEM DE EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT AMALRICUS DE PINNANO GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI

Eu, Amalricx de Pinnan, filz de Maltoza, a te Guillelm d'Omellaz, fil d'Ermessens, d'aquesta hora adenant del castel de Pinnan, de las forsas que ara i son, ni adenant fachas i serant, no' te decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art ni ab mon engen ni ab mon consentiment, meun escient. E si hom era, ni femena, que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens decepcion. E d'aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en semonras, per te ni per ton messatgue, e del somons no'm vedarai. En aissi con en esta carta, escrit es, e clergues legir i'o pot, en aissi to tenrai e to atendrai, meun escient, per est sanz. *Factum est hoc anno Dominice Incarnationis M° C° XL° VIIII° mense Madii, in castello* de Veiruna, *in ecclesia sancte Marie super altare sancti Felicis. In presentia et audentia Guillelmi Montispessulani majoris filii Sibilie, Raimundi de Castriis,* Pelagoz, *Guillelmi Airradi, Berengarii Airradi, Bernardi Airradi, Petri* de Veruna, *Ademari de Monte Arnaldo, Guillelmi de Sordonicis, Bertrandi* de Salve, *Raimundi* Guerra, *Bertrandi* Guerra, *Raimundi de Salviniaco, Guiraldi* d'Omellaz, *Guillelmi* d'Albaigua, *Poncii de Montannaco, Bertrandi* de Cornon, *Poncii* Maltos, *Raterii, Raimundi de Soregio, et Guillelmi Bernardi qui scripsit hec.*

Même observation que ci-dessus.

LV

(F° 145, v°. — Ann. 1149)

Ch. 408) ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT RAIMUNDUS GUILLELMI DE PINNANO GUILLELMO D'OMELLACIO

Eu, Raimunz Guillelms de Pinnan, filz de Maltosa, a te

Guillelm d'Omellaz, fil d'Ermessenz, d'aquesta hora adenant, del castel de Pinnan, de las forsas que ara i son ni adenant fachas i seran, no't decebrai ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engen, ni ab mon consentiment, meun escient. E si hom era ni femena, que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E d'aquella hora adenant, eneis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton messatgue, e del somons no'm vedarai. Et enaissi con en esta carta escrit es, e clergues legir i'o pot, enaissi to tenrai e ton atendrai, meun escient, per est sanz. *Factum est hoc anno Dominice Incarnationis M° C° XL° VIIII°, mense madii, in castello* de Veiruna, *in ecclesia sancte Marie super altare sancti Felicis. In presentia et audientia Guillelmi Montispessulani majoris filii Sibilie, Raimundi de Castriis,* Pelagoz, *Guillelmi Airradi, Bernardi Airradi, Petri* de Veiruna, *Ademari de Monte Arnaldo, Guillelmi de Sordomicis, Bertrandi* de Salve, *Raimundi* Guerra, *Bertrandi* Guerra, *Raimundi de Salviniaco, Guiraldi* de Omellaz, *Guillelmi* d'Albaigua, *Poncii de Montannaco, Bertrand* de Cornon, *Poncii* Maltos, *Raterii, Raimundi de Soregio, et Guillelmi Bernardi qui scripsit hec.*

Même observation.

LVI

(F° 139, v°. — Ann. 1156)

Ch. 407) ITEM DE EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT GUILELMUS DE PINNANO DE GUILELMO DOMINO MONTISPESSULANI

Aus tu, Guilelm de Monpestler, fil de Sibilia, eu Guilelms de Pinna filz de Rixens, ta vida ni ta membra, no't tolrai, ni t'en tolrai. Et d'aquesta hora adenant del castel de Pinnan, ni de las forsas c'ara i'ai, ni adenant i'aurai, ni hom ni femena per me, no't decebrai ni'l te tolrai, ni las te tolrai, ni t'en tolrai, ni las te vedarai, eu ni hom ni femena, ab mon art, ni ab

mon engen, ni ab mon consentiment, meun escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues, ni t'en tolgues, ni las te tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si pe'l castel et per las forzas arecobar non o avia. E lai on recobrat l'auria, o recobradas las auria, ni recobrar las podria, en ton poder las tornaria, sens logre e sens deception. E d'aquella hora adenant eneis sagrament testaria. Aquest castel et las forsas te redrai e non las ti vedarai, per quantas vez m'en somonras o somonre m'en faras per te o per tun messatgue, e del somos no'm vedarai. Enaissi con en esta carta escrit es, et hom legir i'o pot, aisi to tenrai e to atendrai, meun escient, per estz sanz. Et aquest sacrament que eu ai fait a te, deg eu e'l meus heres far a te. *Hoc sacramentum factum fuit in ecclesia sancti Firmini super altare sancte Trinitatis, anno Dominice Incarnationis M° C° L° VI°, mense Junii. Sub presentia et testimonio Bertrandi de Sancto Cosmo, Raimundi de Salviniaco. Poncii* de Mesoa, *Bertrandi de sancto Firmino. Bernardi de Insula. Guilelmi Rostagni. Raimundi* de Soreg, *Aldeberti. Poncii de Fortaleria Guilelmi* Raine. *Albrandi. Guilelmi Leterici. Guilelmi Petri. Duranti notarii. Guilelmi* de Ballargues *et Guiraldi qui hec scripsit.*

Hommage reçu par Guilhem VII, de Montpellier, probablement en qualité de tuteur du fils de Guilhemd'Omelas, Raimbaud d'Orange.

LVII

(F° 145 — Ann. 1157)

Ch. 410). Item super eodem quod fecit Amalricus de Pinnano Raimbaldo filio Titburgue

Eu, Amalricx de Pinnan, filz de Maltoza, a te Raimbalt, fil de Ticbors, d'aquesta hora adenant del castel de Pinnan, de las forsas que ara i son, ni adenant fachas i serant, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni te'n tolrai, n'il te vedarai, eu hom ni femena, ab ma art, ni ab mon gen, ni ab mon consentiment. E si hom era ni femena qu'el ti tolgues, ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non auria, si per lo castel

arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, eu en ton poder lo tornaria, sens logre e sens decepcion. E d'aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves m'en somonras, per te ni per ton messatgue, e del somos no'm vedarai. Aisi con en aquesta carta escrit es, e clergues legir i'o pot, en aissi to tenrai e to atendrai, meun escient, per est sanz. *Factum est hoc sacramentum ab Incarnatione Domini M° C'° L° VII°, mense septembris, in ecclesia sancti Firmini sub altare sancte Trinitatis. Sub presentia et audientia Guillelmi Montispessulani, Petri Raimundi de Montepetroso, Poncii de Montelauro, Guillelmi* de Arsaz, *Guillelmi de Sordonicis, Guillelmi de Fabricis, Guillelmi de Pinnano, Raimundi de Salviniaco, Petri de Fabricis, Petri Guillelmi de sancto Firmino, Poncii de Bello Loco, Bernardi Airadi, magistri Duranti, et Geraldi qui hec scripsit.*

Ce *Raimbalt*, fils de Tiburge, auquel fut prêté ce serment, ainst que les suivants (V. n° LIX, LX, LXI) est le même que le troubadour Raimbaud d'Orange.

Je donnerai, dans un travail à part, les chartes latines qui le concernens et qui peuvent être utiles à consulter pour sa biographie.

LVIII

(F° 140. — Ann. 1157)

Ch. 411) CONVENENTIA QUAM FECERUNT ADJUNCTIM RAIMUNDUS GUILLELMI ET GUILLELMUS DOMINUS MONTISPESSULANI CONTRA BERNARDUS DE PINNANO.

Eu, Raimuns Guillelms de Pinnan, conven et promet a te Guillelm de Monpestler, que ab la maison et ab la forsa que eu ai, e faz en Pinnan, fizels ajutoris te sia contra Bernart de Pinnan e sos fraires, c'ora que tu o vollas, o m'en somonras per te o per tun messatgue, e que ella contra te non sia. Domentre que viurai, salva la fezeltat d'en Rambalt, aisi to tenrai e to atendrai, per est sanz. Et eu Guillelms de Monpestler, pren te Raimunt Guillelm de Pinnan e[n] mantenensa contra Bernart de Pinnan e sos fraires. E que eu la't faza sens lo teun engan; pren t'en en Deu fe et en la mia. *Factum*

est hoc sacramentum, anno Dominice Incarnationis M° C° L° VII° mense septembris, in domo que fuit prioris sancti Firmini, sub presentia Guillelmi de Arsaz, *Petri Guillelmi sancti Firmini, Atbrandi et Geraldi qui scripsit.*

LIX

(**F° 140.** — Ann. 1157.)

Ch. 412) ITEM SACRAMENTUM SUPER EODEM QUOD FECIT RAIMUNDUS GUILLELMI RAIMBALDO FILIO TICBORGE

Eu, Raimuns Guillelms de Pinnan, filz de Maltosa, a te Raimbalt fil de Ticbores, d'aquesta hora adenant, del castel de Pinnan, de las forsas que ara i son, ni adenant fachas i serant, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engen, ni ab mon consentiment, meun escien. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E lai on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens decepcion. E d'aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vederai, per quantas ves tu m'en somonras per te ni per ton messatge, e del somons no'm vedarai. En aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir i'o pot, en aissi to tenrai e to atendrai, meu escient, per est sanz. *Factum est hoc sacramentum anno ab Incarnatione Domini M° C° L° VII° mense septembris, in ecclesia sancti Firmini super altare sancte Trinitatis. Sub presentia et audientia Guillelmi Montispessulani, Petri Raimundi de Montepetroso, Poncii de Montelauro, Guillelmi* d'Arsaz, *Guillelmi de Sordonicis, Guillelmi de Fabricis, Guillelmi de Pinnano, Raimundi de Salviniaco, Petri de Fabricis, Petri Guillelmi de sancto Firmino, Poncii de Bello loco, Bernardi Airradi magistri Duranti et Geraldi qui hec scripsit.*

LX

(F° 140. — Ann. 1171?)

Ch. 413 ITEM SACRAMENTUM DE EODEM QUOD FECIT ERMENGAUDUS RAIMBALDO FILIO TICBORGE

Eu. Ermengaus de Pinnan, filz d'Arzenz, a te Raimbalt fil de Ticborcg, d'aquesta hora adenant del castel de Pinnan, de las forsas que ara i son, ni adenant fachas i seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engen, ni ab mon consentiment, meun escient. E si hom era ni femena, que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E lai on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E d'aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai per quantas ves tu m'en somonras per te ni per ton messatgue, e del somons no'm vedarai. En aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir i'o pot, en aissi to tenrai e to atendrai, meu escient, per est sanz. *Hoc sacramentum fecit Ermengavus de Pinnano, in ecclesia sancti Firmini super altare sancte Trinitatis, anno Incarnatione Domini M° C° LXX° I° mense Junii. In presentia et testimonio Guillelmi domini Montispessulani, Raimundi Gaucelmi, Elesiarii de Castriis, Bernardi de Nozeto, Petri de Corconono, Raimundi Fornerii, Guillelmi de sancto Mauricio, Berengarii d'Omelacio, Guillelmi Aimoini, Petri de Centrairanicis, Albrandi, Guillelmi Adalguerii, Guillelmi Olrici,* Leveg, *Bertrandi de* Centon. *Fulco scripsit.*

LXI

(F° 140, v°. — Ann. 1175?)

Ch. 414) ITEM SACRAMENTUM QUOD FECIT RAIMUNDUS GUILLELMI DE PINANO RAIMBALDO FILIO TICBORGUE

Eu, Raimuns Guillems de Pinnan, filz d'Arzens, a te Raimbalt fil de Ticborgs, d'aquesta hora adenant del castel de Pin-

nan, de las forzas que ara i son, ne adenant fachas i seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engen, ni ab mon consentiment, meun escient. E si hom era ni femena qu'el ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E lai on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E d'aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai per quantas ves tu m'en somonras per te ni per ton messatgue, e del somons no'm vedarai. En aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir i'o pot, enaissi to tenrai e to atendrai, meu escient, per estz sanz.

Cet acte doit avoir été fait entre 1171 et 1175, qui sont les dates extrêmes des hommages que Raimbaud reçut pour le château de Pignan (ch. 413 et 416).

LXII

(F° **141**. — Ann. 1175)

Ch. 416. SACRAMENTUM SUPER CASTELLO SUPRASCRIPTO DE FIDELITATE QUOD FECIT RAIMUNDUS DE PINNANO GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI.

Aus tu, Guillelm de Monpestler, fil de Matelz : eu Raimun de Pinnan, fil d'Ermessens, ta vida ni ta membra no't tolrai, ni t'en tolrai. E d'aquesta hora adenant del castel de Pinnan, ni de las forzas que ara i'ai, ni adenant i'aurai, ni hom ni femena per me, no't decebrai, nil te tolrai, ni las te tolrai, ni t'en tolrai, ni las te vedarai, eu ni hom ni femena, ab mon art, ni ab mon engen, ni ab mon consentiment, meu escient. E si hom era ni femena qu'el ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E lai on recobrat l'auria, e recobradas las auria, ni recobrar las poiria, en ton poder las tornaria, sens logre e sens deception. E d'aquella hora adenant, en eis sacrament testarai. Aquest castel et las forzas ti redrai, et non las ti vedarai, per quantas ves m'en somonras, o somonre m'en faras, per te o per ton messatgue, e del somons

no'm vedarai. En aissi con en esta carta es escrit, et hom legir i'o pot, aissi to tenrai e to atendrai, meu escient, per estz sanz. Et aquest sacrament que eu ai fait a te, deg eu e'l meus heres far a te et al teu heres, sennor de Monpestler, e non ad altre. E sai e conosc en aquestas mezeusas covenensas sobrescrichas, et en aquest mezeus sagrament es l'estar que-d apellatz solers ab la bestorre, et ab tot lo pertenement que fo de Raimun de Soreg, de Pinnan. *Testes sunt, Johanes ecclesie Magalonensis episcopus, Raimundus* Gaucelin, *Petrus de Castriis, Poncius frater ejus, Ermengavus de Pinnano, Bernardus de Lancianicis, Raimundus Berardus de Santo Juliano, Petrus de Genairaco, Guillelmus Adalguerius, Geraldus Atbrandi, magister Guido, Albaricus, Johanes Bertulfi, Bernardus de Fontanis, Petrus Aimerici, Guillelmus* de Casa, *Poncius* Do, *Petrus de Conchis, Guillelmus Ugo, Raimundus Rotgerius, Bernardus de Fontanis, Raimundus Raenfredi, Rotbertus* Tron, *Guillelmus Duranti, Petrus* de Porta, *Stephanus* de Porta, *et Falco qui hec scripsit. Factum est hoc in Montepessulano in domo magistri Guidonis, in porticu.*

LXIII

(**F° 141, v°.** — Ann. 1192)

Ch. 418) ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT ERMENGAUDUS DE PINNANO GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI

Eu, Ermengau de Pinnan, filz que fon de N' Arsens promet a te, Guillelm sennor de Monpestler, fil que fust de la dona Mathelz, duguessa, que d'aquesta hora adenant, del castel de Pinnan, de las forzas que ara i son, ni adenant fachas i seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engen, ni ab mon consentiment, meu escient. E si hom era ni femena qu'el te tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E lai on recobrat l'auria, en to poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E d'aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somon-

ras per te o per tun messatgue, e del somos no'm vedarai. En aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir i'o pot, en aissi to tenrai e to atendrai, mon escient, per aquestz sans evangelis. *Hoc sacramentum fecit Ermengavus de Piniano, et hominium apud Montempessulanum, in sala castri domini Guillelmi Montispesulani, anno Dominice Incarnationis M° C° LXXXX° II° mense Julii. Testes sunt Guillelmus* de Mosca, *Ago de sancto Johane, Bertrandus de Belloloco, Poncius de Sovolemis, causidicus, Poncius Luciani, causidicus, B. Lamberti major, G. Petri, Carbonellus ordearius, P. de Pedenacio, Bernardus de Ribalta, Petrus Tocaboves, R. Tocaboves, Stephanus Aldoardi, Rostagnus de Centranicis, R. de Salviniaco, B. Petri, Rainaldus Siguini, Guillelmus Raimundus scriptor, G. de Azillano et Johanes Laurentii, notarius, qui hec scripsit.*

LXIV

(F° 143. — Ann. 1111)

Ch. 421) SACRAMENTUM FIDELITATIS SUPER CASTELLO DE CORNONE SICCO QUOD FECIT PONCIUS FILIUS D'AIMELDIS GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI.

Eu, Pons d'Aimeld, a te Guillelm, filz d'Ermeniarz, d'aquesta hora adenant, del castel de Cornonsech, de las forzas que ara i son, ni adenant i seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engen, ni ab mon consentiment, meun escient. E si hom era ni femena qu'el te tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non aurai, si per lo castel a recobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E des aquella hora adenant, eneis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras per te ni per ton messatgue, et del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrit es, e clergues i' o pot legir, aissi to tenrai e to atendrai, meu escient, per estz sanz. *Hoc sacramentum cum hac carta fuit factum in presentia Ugonis Castri novi, et Berengarii Lamberti, et Olivarii de Castro, et Bernardi Berengarii, et Guil-*

lelmi Ademari, et Berengarii de Valle, et Petri Coni, regnante Lodoyco rege, anni ab Incarnatione Domini M° C° XI°.

LXV

(F° 143, v°. — Ann. 1111)

Ch. 323) ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT GUILELMUS FILIUS BERTE GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI FILIO ERMENIARDIS.

Eu, Guillelms, filz de Berta, a te Guillelm fil d'Ermeniarz, d'aquesta hora adenant del castel de Cornon-sech, de las forzas que ara i son, ni adenant hi seran, no't decebrai, nil te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engen, ni ab mon consentiment, meu escient. Et si om era ni femena qu'el ti tolgues, ne t'en tolgues, ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E dez aquella horo adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras per te ni per ton messatgue, e del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir hi o pot, aissi to tenrai et to atendrai, meu n'escient per estz sanz. *Hoc sacramentum cum hac carta fuit factum in presentia Ugonis Castri novi, et Berengarii Lamberti, et Olivarii de Castro, et Bernardi Berengarii, et Guillelmi Ademari, et Berengarii* de Valle *et Petri Coni. — Regnante Lodoyco rege. Anni ab Incarnatione Domini M° C° XI°.*

LXVI

(F° 143. v°.— Ann. 1112)

Ch. 123 ITEM DE EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT GUILLELMUS FILIUS JHEREMIE GUILLELMO FILIO ERMENIARDIS.

Eu, Guillelms filz d'Iheremias, et eu Pons filz d'aquesta Ihere-

mia, a te Guillelm fil d'Ermeniar, d'aquesta hora adenant, del castel de Cornon-sech, de las forzas que ara hi son, ni adenant fachas hi seran, nos no't decebrem, ni'l te tolrem, ni t'en tolrem, ni'l te vedarem, nos ni hom ni femena, ab nostra art, ni ab nostre engen, ni ab nostre consentiment, nostre escient. E si hom era ni femena qu'el ti tolgues, ni t'en tolgues, nos ab aquel ni ab aquella fin ni societat non aurem, si per lo castel arecobrar non o aviam. E la on recobrat l'auriam, en ton poder lo tornariam, sens logre et sens deception. E des aquella hora adenant, en eis sagrament testariam. Et aquest castel no't vedarem per quantas ves tu nos en somonras per te ni per ton messatgue, e del somos nos en vedarem. Aissi con enesta carta escrit es, e clergues legir i' o pot, aisi to tenrem et to atendrem, nostre scient, per estz sanz. *Hoc sacramentum fecimus nos cum hac carta, in presentia Guillelmi de Fabricis, et Otoni de Cornono, et Poncii de Montelauro, et Ugonis Castri novi, et Guillelmi* Malcanet, *et Guillelmi Poncii Aimoinii, et Bernardi Berengarii, et Poncii Berengarii fratris sui. Regnante Lodoyco rege. Anno ab Incarnatione Domini M° C° XII°.*

LXVII

(F° 143, v°. — Ann. 1148)

Ch. 424) ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT RAIMUNDUS FILIUS FLANDRINE GUILLELMO FILIO ERMESSENDIS

Anno Dominice Incarnationis M° C° XL° VIII° mense Martii. Eu, Raymunz, filz de Flandina, per mandamen de ma maire Flandina, a te Guillelm, fil d'Ermessens, d'aquesta hora adenant del castel de Cornon sech, de las forsas que ara i son, ni adenant i seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engen, ni ab mon consentiment, meu escient. E si hom era ni femena, qu'el te tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E des aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. E aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en

somonras, per te ni per ton messatgue, e del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir i' o pot, aissi to tenrai e to atendrai, meu escient, per est sanz. *Hoc sacramentum cum hac carta fuit factum super altare sancti Christofori in ecclesia que est ante castrum de Cornone sico. In presentia Armanni d'Omelacio, Bertrani* Seiran, *Petri* de Ponz, *Raimundi Berengarii, Poncii* de Alba terra, *Petri* de Alba terra, *Poncii de Montannaco, Vitalis presbyteri et procuratoris ipsius ecclesie, Guillelmo de Maurino, Vitalis capelani, Guillelmi Bertrandi, et Guillelmi Bernardi, qui scripsit hec.*

LXVIII

(F° **144**, r°. — Ann. 1148)

Ch. 425. ITEM DE EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT GUILLELMUS Vezians, FILIUS ERMENIARDIS GUILLELMO D'OMELACIO, FILIO ERMESSENDIS.

Anno ab Incarnatione Domini M° C° XL° VIII° mense Marcii. Eu, Guillelms Vedias, filz d'Ermeniarz, a te Guillelm d'Omellaz, fil d'Ermessens, d'aquesta hora adenant del castel de Cornon sech, de las forsas que ara i son, ni adenant isseran (*sic*), eu no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engen, ni ab mon consentiment, meu n'escient. E si hom era ni femena qu'el te tolgues, ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E desaquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton messatgue, e del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir hi o pot, aisi to tenrai e to atendrai, mon escient, per est sanz. *Factum est hoc sacramentum apud Montempessulanum in ecclesia sancti Firmini super altare sancte Trinitatis, sub presentia et testimonio Poncii de Montelauro, Johanis prioris ecclesia sancti Firmini, Raimundi de Maroiol, Armanni d'Omellacio, Petri de Flexo, Petri veteris,*

Guillelmi de Insola, Raimundi Berengarii de Cornone, Ugonis de sancto Johane, Bertrandi Guerra, *Guillelmi* d'Albaiga, *Bremundi* de Lente-seleiras, *Petri de* Alvernia, *Petri Bernardi Catalani, Brunonis Silvestris, Pauli, Guillelmi Bernardi et Duranti notarii, fecit etiam inde hominium.*

LXIX

F° 144, r°. — Ann. 1148?)

Ch. 426) ITEM SACRAMENTUM SUPER EODEM QUOD FECIT BREMUNDUS FILIUS GAUJOSE GUILLELMO D'OMELLACIO FILIO ERMESENDIS.

Anno ab Incarnatione Domini M° C° XL° VIII° mense Marcii. Eu, Bremunz filz de Gaujosa, a te Guillelm d'Omellaz, fil d'Ermesens, d'aquesta hora adenant, del castel de Cornon sech, de las forzas que ara i son, ni adenant i seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, meu escient. E si hom era ni femena, qu'el ti volgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non aurai, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E des aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton messatgue, e del somons no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir i'o pot, aisi to tenrai e to atendrai, meun escient, per estz sanz. *Factum est hoc sacramentum apud Montempessulanum in ecclesia sancti Firmini super altare sancte Trinitatis, sub presentia et testimonio Johanis prioris sancti Firmini, Poncii de Montelauro, Armanni d'Omelaccio, Petri de Flexo, Guillelmi Viziani, Bertrandi* Guerra, *Raimundi de Balcio, Guillelmi de Insula, Bernardi* de Cornon, *Bernardi* de Valseira, *Gaucelmi Draconi, Guillelmi* d'Albaiga, *Guillelmi Bernardi scripsit hec. Fecit etiam hominium Bremundus predictus sub presentia prædictorum testium et sub presentia et testimonio Duranti, notarii.*

(A continuer.)

DOCUMENTS SUR LA LANGUE CATALANE

DES ANCIENS COMTÉS DE ROUSSILLON ET DE CERDAGNE

(*Suite*)

XVI

(1295)

Ordonament quant deu pendre tot jutge, de decretz e de auctoritatz que's degen metre e escriure en cartes.

Anno dni m. cc. lxxxx. quinto.

Ffo ordonat per lo senyor rey de Malorcha que hom prena de decretz d'enventaris, e de translatz de cartes, e de soplicacions, e d'altres scriptures publiques en que decret e auctoritat de jutge sia necessaria :

De quantitat de I. diner tro a M. sol. — pac III^{s}.

E de M. sol. tro a V. milia — pac V^{s}.

E de V. milia sol. en sus — pac X^{s}.

A la suite)

Ordonament que negu no gaus assagar de fer argent, ni aur, ni nula alquemia.

XV. kls madii. — Ffo adordonat de manament del S. Rey, que negu no sia tant ardit que d'aqui anant gaus assajar de fer, per si ni per altre, nula alquemia ni nula altra art de fer argent ni aur, ni motifficar[1] argent viu, ni assagar negunes causes que en aquestes s'acosten en neguna manera.

E aquel qui ho assajara, que sera pres e punit aixi com falsari de moneda.

(*Ordinacions* I, f° 10, r°.)

[1] Modifier, changer, transformer.

Ordonament que'l balle deja regoneyer les mesures

Quinto kls junii anno dni m. cc. lxxxx. quinto.

Ffo adordonat per lo s. Rey de Malorcha, que d'aqui avant tot balle de Perpenya sia tengut de regoneixer les mesures e'ls peses, cascu ayn una vegada, ab les quals venen e compren. (*Ordinac.* I, f° 32 r°.)

Xii. kls novembr. anno dni m. cc. xc. quinto.

Ffo adordonat per manament del S. Rey, que negu Juseu no gaus jogar en negu [joch] de daus, sens licencia e volentat del balle de Perpenya, en festes lurs, ni en noces, ni en altre temps: empero lo balle de Perp. deja donar ad eyls licencia de jogar en lurs festes et en lurs noces, tota hora que per eyls lur[1] sia request, e'n altra manera no'n fossen soutz[2].

E qui contre ayso fara, pac de ban per cascuna vegada x. s, dels quals lo denunciador aura la terssa part.

E ayso es entes, que i. Juseu puga demanar licencia per totz, e que no pugen jogar ab crestia dins lo Cayl[3], ni fora el Cayl ab crestia.

Item fo adordonat per En Vidal Grimau, balle de Perpenya, que d'aqui anant negu Juseu no gaus anar meyns de capa, si donchs no'u fasia anant e vinent de fora la vila. E qui contre ayso fara perdra la roba que portara, de la qual los saigs qui la pendran agen la mitat.

(*Ordinac.* I, f° 7, v°).

Statut corrateriorum.

En l'ayn de Nostre Senyor que hom comtava m. cc. lxxxx. v.

En Vidal Grimau, batle de Perpenya, ab voluntat e ab consentiment d'En Laurens Redon e d'En Huguet Sabors e d'En G. Vola e d'En Eymerich Terratz, conssols de la dita vila, e dels prohomes de la dita vila de Perpenya, feren aquesta

[1] Il faudrait sans doute *li* ou *li'n*, au lieu de *lur*.

[2] Du latin *soluti*, absous, libérés, dégagés, francs, quittes.

[3] Le quartier où étaient clôturés les Juifs de Perpignan s'appelait *lo Call*: leur communauté, comprenant tous les Juifs établis en divers lieux des comtés de Roussillon et de Cerdagne, formait l'*Aljama des Juifs de Perpignan* (de l'arabe *djemaʿa*, réunir, assembler)

ordinacion d'aval scrita sobre[1] al feyt de corraters, per esquivar motz[2] de mals uses en que usaven los ditz corraters. E volgren lo dit batle e'ls ditz conssols que una crida que fo[3] feyta de part de Moseyer lo Rey lonc temps ha, la cal crida era escrita e ordonada en I. altre libre, fos escrita en aquest[4] present libre. La fforma de la qual crida es aquesta :

Auyatz totz cominalment, que mana lo senyor Rey a totz los corraters qui son e seran d'aqui avant, de draps e d'aver de pes ni d'altres mercaderies, que juren que, can auran affinat alcun mercat e les parts de puys no se'n avenen, que diguen lialment veritat, tan be per la una part cant per l'altre. — E cel qui veritat celaria e seria trobat en messonga, que li costara L. s, e si no'ls podia aver o no'ls volia pagar, que no sia corrater d'un ayn seguent, ni usen dins aquel ayn de nula corrateria.

Item deuen jurar que no sien corraters de les lurs causes ni d'aqueles en que agen part : ni deuen aver compaynia ab negun mercader, ni deuen retener nulla mercadaria per lur obs, ni deuen esser corraters de lurs hostes, ab que fossen corraters de altres.

Item deuen jurar que la un corrater no venga sobre mercat que altre corrater parle, en ayxi que si un corrater es en loch hon veja draps o altre mercaderia, estan lo corrater ab comprador en aquel loch, altre corrater no dega venir ni entrar on lo primer corrater sera, si doncz no era apelat per lo comprador ; e si o fasia, no aja part en les corradures[5].

Item negun corrater no gaus correteyar en la vila de Perp.

[1] Il y a certainement ici une inadvertance du scribe. *Sobre* n'est jamais suivi de la préposition *a* en catalan ; il faudrait *sobre'l*, ou tout au plus *sobre el*.

[2] Pour *molts*.

[3] La suite de ces statuts prouve que « la criée faite il y a longtemps de « par Mgr le Roi, et qui est écrite et insérée en un autre livre », ne peut se rapporter qu'à l'ordonnance de la *reua* de Perpignan de 1284, qui n'existe aujourd'hui que dans le *Livre vert mineur* de la commune de Perpignan.

[4] Le manuscrit porte par erreur *aquestz*.

[5] Il faudrait peut-être ici et dans quelques autres endroits de ce texte *corratedures*, au lieu de *corradures*.

entro que aja jurat a la cort que be e lialment se aja en son ofici, e si per aventura negun corratayava entro agues jurat, caga[1] en la pena d'avayl scrita.

Item deuen jurar que si un mercader per son cabal vesia o mercadejava alcuna mercaderia, corrater no entre ni venga en aquel loch on aquel veyra la mercaderia, si no ho fasia ab volentat del comprador o del venedor : e si o fa, no dega aver co[r]radures. E deuen jurar que no demanen mes del lur dret, ni fassen cert preu, ni que cor[r]aters no ayen compayna cor de dos en dos.

Item es establit que *diner deu* aja tenguda, pus lo corrater l'aja donat, present lo comprador e ab volentat sua ; en altra manera, no aja tenguda. E corrater qui aja jurat deu esser cresegut de so que les partz seran descordans, e deu se enseguir so que el corrater ne dira entro ad in[[2]] de C. sol. solament : d'aqui avant, sia cresegut, ab un altre testimoni lial.

Item es establit que les fires agen pagament aytant cant les fires duraran, en aixi que mercader ni altre hom qui compre dins la fira no sia destret de pagar entro el derrer dia, ab que lo comprador ho asegur per son hoste, o per altre hom de que lo venedor se tenga per segur. E en aixo no enten hom cavals, ni muls, ni rossis, ni nulles altres besties, ni bestiar menut, ni altres menuderies.

Item deuen jurar los corraters que no diguen mal de nula mercaderia de que altre corrater fassa mercat, ni de besties, ni d'altres causes.

E cal que contre aquestes causes o alcuna d'aquestes faria, cayra [en] pena de L. s, e si no'ls podia aver ho no'ls podia pagar, sera gitat e remougut per un ayn del offici de la corrateria.

En apres ven la ordinacio feyta per lo dit batle ab volentat

[1] Forme insolite, quoique *caser*, *caer* et surtout *caure* (tomber), puissent donner *caga*, de même que *deber* ou *deure* donnent *dega*. On trouve plus souvent *caega* ou *cayga* au subjonctif ; il y a plus loin *cayra* au futur.

[2] Un mot illisible dans le ms. : *Interes ?*

dels ditz consols e dels ditz prosomes, la cal ordinacion es aquesta, so's asaber:

Que d'aquesta ora avant, dins la vila de Perpenya, no deja corretejar negun corrater, si no avia jurat en poder del batle que ben e lialment usas de son offici : e, dins les fires e tot l'ayn, pusquen privatz e estrayns correteyar. E que los ditz corraters degen jurar en poder del batle de la dita vila de Perpenya, que els ben e lialment dejen fer mercat axi per la una part [com per l'altra], e que dejen servar los establimens d'aval escritz e adordonatz.

Item fo adordonat que tot corrador qui port rauba per vila, aja a fermar.

Item que si per aventura alcun corrater jurava non poder[1] pus seria al offici de la corrateria, per alcuna causa o per alcun acçes (*sic*) que agues feyt pus que fos en l'ofici, no gaus corretejar d'aqui avant.

Ara s'en segueix quant deuen aver los ditz corraters de corratadures de cascuna causa[2]

Drap de Xalo, III. d ; — de Roax, III. d; — de Paris, III. d; — de Sen Denis, III. d; — de Cambray e de Doay, VI. d; — de Gant e de color, VI. d : — de Sent Thomer, — drap blanch de sort, XII. d: — blanch de Licamusa. — presset vermeyl. — escarlata, — estam fort de grana, XVIII. d: — tot drap d'An-[g]laterra, ab que no sia tent en grana, — cuberta d'Ipre. — vair d'Ipre, — raxet (*lisez* rayet) de Prouins, — drap de Brugues, — drap d'Albento : — breument, tot drap qui's vena de c. s amont, pach III. d.

Drap de Montoliu, II. d : — de Vinyo, II. d ; — Valenxines; — drap d'Uy, — drap de Bernay[3], III. d: — drap Lombardesch;

[1] *S'il jurait ne pas pouvoir* (faire face à ses affaires) c'est-à-dire être en faillite.

[2] Ce tarif de la *correteria* n'est guère que la répétition de celui de la *reua* de Perpignan, de 1284. On y a cependant introduit quelques articles nouveaux, et les modifications orthographiques offrent quelque intérêt pour la philologie. Les chiffres des deux tarifs sont les mêmes, le plus souvent, et nous avons cru devoir les supprimer dans la plupart des cas.

[3] *Bernay* remplace ici *Belvays* (Beauvais ?) qui figure au tarif de 1284.

blanch de Narbona; — borrachan de Loers, I. d; — draps de Frares Menors, les c. canes, III. d; — drap de Presicadors, les LX. canes, V. d; — drap de Baynoles, la pessa, I. d; — ffoltre d'Ipre, I. meala.

Drap tot [tent?] qui's vene a barata de VI. lib. amont, pach VI. dr; — drap tent qui's vena meyns de VI. lib a barata, pach III. d.

Blanch qui's vena ab amor, II. d.

Una pena de conil, I. d; — una garnatxada de conils, I. m^{a}.

Pelot d'anyels, — cobertor de salvasina, — cobertor de lops, I. d; — pena vayra, III. d; — pena de testes vayres, — capions de testes vayres, — capions de vayrs entirs, — pena de squirols vays (*sic*), adobatz o crus, lo miler, XX. d; — pena crusa, — pena adobada; — lo centenar de cabritz, e d'ayels, e de conils, e de lebres, e de squirols; — la dotzena de volps e de faynes, e d'arminis.

La pel del veyl man[1], I. d; — la pel de poli, I. m^{a}; — garnatxa de vols[2], I. d.

Teles de Garp, e vintenes, e canabas, e totes altres teles tro a XIII s la corda, la corda la cal deu aver VI. canes de Montpeller, I. m^{a}; — totes altres teles que valen de XIII. s en sus la corda, exceptat teles de Rems, de diners, I. d.

Tota tela tenta, la pessa, I. d; — ffustanis de Barssalona plans, del cap una pugesa; — ffustanis listatz de Barssalona, lo cap, I. meala.

Post de sendatz refortsatz o plans, VI. d.

Porpra d'Aletz, o de Montpeller, I. d.

Tot drap ab aur, o de Venesia o de Lucha, III. d.

Bagadel d'otramar, o boqueran, la pessa, I. m^{a}; — camalotz d'otremar, la pessa, II. d; — draps bortz d'Elaxandria (*sic*), I. m.; — samitz vermels e ab aur, III. d.

Canon d'aur filat, d'argent filat, I. pugesa; — caxa d'aur filat de Luca, o d'argent filat de Luca, III. d; — d'argent pel

[1] *Veyl man* désigne un animal assez difficile à déterminer. Serait-ce le *dayman* ?

[2] Pour *volps* ? renards.

o aur pell, la dotzena, I. pugesa; — pessa de samorha[1]. I.m; — cambre de tapitz, III.d.

Caxa de paper en que aja XVI.rames, VI.d.

Estures blanques primes de Valencia e de Murcia, cascuna, I.pugesa.

Cordoa blanch, — motos adobatz, — ffays de curs de bou, — centenar de boquines, — cordoa vermeyl; — bosanes vermeyles, e parges vermeyls, la dotzena, I. m; — escodatz, — cordoa de Bogia; curs de cers, de rossis, de cavals, de muls, d'ases e d'altres besties grosses; — motonines peloses que's venen a dotzena, la dotzena, I d.

March d'aur qui's vene a pes, I.d; — march d'argent qui's vene a pes, I.d; — cambi qui sia fonedor, de ley de caern[2], aval de march, I.meala; — cambi qui sia meyns de casern, lo march, I.d; — cambi qui's vene a nombre, de cascun c.s tro a XXV.lbr, I.d.; — cambi qui's vene a nombre, qui monten de XXV. lbr. amont, de cascun centenar de sol. pahc I. meala.

Pebre, la carga de III. quintals, VI. d: — gengibre e ensens, e cera, e coton, e sucre, la carrega de III. quintals, VI. d.

Indi, canella, e vermelo, mastech, e argent viu, breument totz avers qui's venen a quintal, que monten mes de c.s lo quintal, pach, III.d.

Coyre, estayn e tot altre matayl, fferre e plom, lo quintal..

Ffil de exarcia, e camge de Bergoyna cru e batut, — estopa e borra, — tota exarcia de camge obrada, lo quintal, I.d.

Sporta de figues, — atzabibs, — alum, sofre, — pel de boch, — rausa de vixel, — verdet, — mel, pega, ffustet, erba cauquera, fflor de fromatge, bodros, lo quintal, I.m[a].

Lana de remes lavada, e tota lana lavada, lo quintal, III.m: — aniiys[3], e tota lana sutza, III.m.

[1] Mot douteux : la lettre *r* est suivie d'un signe qui représente ordinairement *um*, et le mot, tel qu'il est écrit, ne peut être lu que *samorumha*, dont le sens nous est inconnu. Nous présumons que le scribe s'est trompé, et qu'il s'agit de quelque étoffe de Zamora ou Samorha, en Espagne.

[2] La *ley de caern* ou *de casern*, du latin *quaternus*, désigne le titre de certaines monnaies frappées à Barcelone au XIIIe siècle.

[3] Lisez *aynines* ou *anymes*.

Bachos, sagis, seu, e formages, e soza, alcofel, lo quintal I. m.

Tot peix salat, exceptat toynina, pach per lbr, II. d; — jarra de toynina, II.d; — oli, lo sester, I.d; — centenar de sipies seques, — mentega, ris, amelles, sach de valanes, aymina de notz, amenlos ab closca, l'aymina, II.d.

Totz avers qui's venen a libr, pach, per lbr de diners, I.meala.

Seda crusa o tenta, la lbr, I.m; — ffiladis cruu o tent, — carrega de grana, — comi e anis, — cadartz de seda, la carrega, VI.d; — gauda, royga, pesteyl, cardos, lo quintal, I.d.

Item de tota lana qui's vendra sobre bestiar a velers[1], pach per forma de venda de possecions, so es, de C.S, VI.d, e de L.lbr, V.S, e de L.lbr en ssus, I. d per lbr.

Item per venda de lenya a quintals tro a CC. quintals, de IIII. quintals, pugesa, e d'aqui anant del preu, per lbr de diner, I.d; — *item* venda de le[n]ya en bosc e per altra condicion de leya en soma, per lbr de diner, I. d.

Sarrasi o Sarrasina, XII.d.

Bogia, o simi, o maymo, cascun, VI.d.

Fforment, de l'aymina, I. meala; — ordi, miyl, vessa, avena, segla, faves, I^a pugesa: — cerons, linos, I. d: — mostasia, auruga, I.d.

De cavals, de rossis, de muls, e d'egues, de C. S, VI.d: — d'ases, de bous, de cascun, I.d; — de motons, e de fedes, de cabres, de bochs e de porchs, de cascun, I. m.

De camps, de viynes, e de ortz, e d'alberchs, e de terres, e de totes altres possecions que's venen, paguen de C.S. VI.d, e de M.S ajen V.S, e de M.S avant ajen, per libr, I.d.

De venda de nau, de leyn, o de barcha, o de galera, o de qualque altre naveli que's vene, pach al corrater aysi con de possessions.

De naulejar nau, o galera, o qualque altre naveli, pach al corrater per aytant con monta el nolit, per lbr de diners, I.d

Saumada de vinimia I. pugesa, e si's venia a quintals, pach per IIII. quintals, I. pugesa.

[1] Ailleurs *velors*, de *vellus* (toison).

Saumada de vin prim. I. pugesa.

Roba que porte[1] per vila, pach lo venedor al corrater, tro a XX.s. del sol I. pugesa, o de XX.s amont pach per lbr de diners, III d.

Roba qui's vena ad encant, que mont tot l'encant a XX.s. aja del sol I. pugesa: e si tot l'encant de I. persona montava mes de XX.s, pach per lbr de diners, tro a XXV. lbr, II.d. E si monta de XXV. lbr amont, pach, per lbr de diners, I.d.

De capels de feutre, de la dotzena, I.d.

De bosses, de correges, de gans, de cotels e semblant d'aquestes causes, pach per lbr de diners I.d.

De besties a logar e correus[2] a logar, que hisquen fora esta vila Iª jornada, I.d, e si passa Iª jornada, II.d.

De sabates, per lbr de diners, I.d.

Los ligadors, de cascun trossel que ligaran ajen VI.d, e'ls ditz ligadors ajen lur fil. — *Item* de la bala dels draps, e que els ajen lur fil, agen. de ligar. III.d.— *Item* de la bala de sera, e de ris, e de pebre, e de comi, e de anis e de altres semblans d'aquestes, e els que agen lur fil, per bala ajen. de ligar. II.d.

Sarteidors, de tot drap de Ffranssa de XII. canes aval, de la pessa, de sartsir e de puntar e de plegar. III.d: e de drap de Franssa, de XII. canes amont, de cascun. IIII.d: de blanchs, e de draps de ten[t]s d'aquela moyson[3], de la pessa, II.d.

Item de cordes d'esparth, e de trelenchs, et de cabasses, e tota fiascha, per lbr de diners, II.d.

[1] En marge *a coll.*

[2] Lisez *corsers?*

[3] Le mot *moyson*, dont l'origine nous est inconnue, semble synonyme de *senar* (simple, impair), opposé à *doble*. Nous lisons dans une ordonnance du 15 avril 1321 : *Que tot drap de Montpellier et de Limos, paguen per quescun drap senar per cauda VIII.d. — et per qasqun drap que sia doble, paguen per cauda* XVI.d. Le scribe a biffé le mot *senar* et l'a remplacé par *que sia de la moyso qui es acostumada animament*. Et plus loin : *En ayso es entes que si en los locs d'amont ditz es mudada la moyso, que mont de* XII. *canes o de* XIII. *canes, que aquestz aytals no paguen cor* III.d. *diners, si doncs los draps no eren estatz de moyso de* VII. *canes, e que fossen montatz a* XII. *canes e a* XIII. *canes; e d'ayso es troiat per testimonis que en los locs d'amont ditz no fan altra moyso, ni es ara cor de* XII. *canes e miga de cana de Montpestler, per que no deuen pagar cor* III.d.rs *per pessa* (*Procuratorio real*, registre XVII, f. 54.)

Item de venda de rendes qui s venen per totz temps o de ayns, de c.s tro a M.s. per centenar VI.d; e de M.s amont, per lbr de diners, I.d.

Item tot li, pach per lbr de diners, I.d.

E'ls ditz corraters juren que els no prenen ni fassen[1] pendre pus de corratadures sino aytant com ayssi es adordonat, sotz la pena dels L.s. e si no'ls podien pagar, que no sien corraters de I. ayn; e que no prenen servesis de nulla persona ab qui mercat menen de vendre o de comprar, sotz la pena d'amont dita. (*Ordinac.* I, f° 56 v°, à 59 v°.)

XVII

(1296)

Ordonnement com lebros[2] o lebrosa deja estar en la terra de Rosseylo e entrar.

Xv. kls madii anno dni m. cc. lxxxx. vi.

Stabliren e adordonaren de volentat del senyor Rey, En Vidal Grimau batle de Perpenya, e'N Arn. de Sant Johan cavaler veger de Rosseylo, que negu lebros ni lebrosa tocat de malaltia de lebrosia, que no sia de la terra de Rosseylo, no gaus estar ni romandre en la terra de Rosseylo, ni entrar en negunes viles ni en negu loc poblat. E qui contre fara, que mantenent correra la vila aixi com acostumat es.

Salv que, si mester es que aja a passar en altres terres, que pusquen passar per la terra de Rosseylo, en aixi empero que en la terra de Rosseylo no puscha estar ladonchs sino per una nuyt tant solament e per I. dia, e que aja e deja jaser en les cases dels lebroses.

Item en aquela matexa manera fo adordonat dels lebroses que sien de la terra de Rosseylo, que no gausen anar ni en-

[1] Le ms. porte *fasessen*.

[2] Les lépreux ou *mezells* sont déjà signalés à Perpignan en 1157. On lit dans un acte de cette année: *Petrus Grossi empenyoro a vos mesells ejectus foris ville qui vocatur Perpiniani* etc.

trar'en neguna vila de la dita terra, mes que agen a estar en les cases ad els deputades. E qui contre fara correra la vila ayxi con dit es.

Item fo establit e adordonat que si alcu lebros jau ab alcuna fembra que no sia lebrosa e que no sia sa muler, que sia penjat; e que si alcuna fembra, que no sia lebrosa e que no sia muler de lebros, jau ab lebros, que sia cremada.

Ordin. I, f° 10, v°.)

Xiii. kls madii anno dni m. cc. lxxxx. sexto.

Stabli lo S. Rey que d'aqui enant negu Juseu ni Juseua no sia ausable d'obrir portalera ni portal fora el Cayl, ni tener obertes[1], per lo qual o per les quals alcu puscha exir ni entrar en lo Cayl, sino per la portalera ja aqui deputada. E qui contre fara, que pac per pena cascuna vegada LX. sol.

(*Ordin*.I, f° 7, v°.)

Item (addition à une ordonn. du 5 des ides de juin 1279) *xi. kls madii anno domini m. cc. lxxxx. sexto.*

Hi fo ajustat de manament e volentat del S. Rey, que neguna Crestiana no gaus estar, ni portar aygua, ni fer ruscada, ni portar pan en forn a negu Juseu ni Jusia; ni gaus anar cortejar novia Jusia ni partera[2], ni encara no sien participans ab eyls per fer ab eyls nuls[3] servesi dins lurs alberchs. E qui contre ayso fara, pagara la Crestiana, de pena XX. s, o penra XX. assotz, si no'ls pot aver; e'l Juseu o la Jusia qui ayso soferra pagara de pena C. s, de les quals el denunciador aura la tersa part. (*Ordinac*. I, f° 6, v°.)

Xi. kls madii anno dni m. cc. lxxxx. sexto.

Ffo establit de manament del S. Rey, que negu batejat[4] e batejada que sien estatz Juseus, no gausen entrar al Cayl dels Juseus, ni menjar ni entrar en lurs cases, ni aver ab eyls fa-

[1] *Obertares? Obertes* pourrait cependant être un pluriel masculin, comme l'indique l'article masculin qui suit. On en trouve des exemples à cette époque pour les noms et adjectifs terminés par deux consonnes: *malalt. malaltes* (au plur. masc.), *obert, obertes*.

[2] Accouchée, du latin *partus*.

[3] Il faudrait *nul servesi*, ou *nuls servesis*.

[4] Il s'agit des juifs convertis ou *baptises*.

miliaritat, ni esser participans ni conversans ab cyls. E qui contre aquest manament fara, pagara lo batejat o la batejada xx. s, e si no'ls pot aver penra xx. assotz, e'l Juseu qui ayso soferra per cascuna vegada c. s, dels quals l'acusador aura la tersa part. (*Ordin.* I, f° 6, v°.)

Ordonament que hom puga carregar cens sobre possessions.

Die veneris qua dicebatur v. kls madii anno dni m. cc. xc. vi. Arnaldus Vole jurisperitus, etc. (*Ordin.* I, f° 29, v°.)

Sexto idus madii anno dni m. cc. lxxxx. sexto.

Ffo ad ordonat per En Vidal Grimau, balle de Perpenya que negu hom ni femna no gaus vendre ni tener negunes causes menjadores dins lo Cayl dels Juseus, enans aqueles causes, aixi co acostumades eren de vendre al Cayl, s'i venen e's degen tener a vendre fora'l Cayl a la carrera dreta. E qual qui contre aquest manament fara pagara de pena, aixi lo comprador co'l [1] venedor, II. s, de la qual lo denunciador aura la terssa part. (*Ordin.* I, f° 7, v°.)

(Addition au règlement du 8 des ides de décembre 1275.)

Item fo ajustat, *xvii. kls junii anno dni m. cc. xc. vi,* per En Vidal Grimau, batle de Perpenya, que negu regater ni regatera no gaus vendre ni comprar ni fer comprar, ni mercadejar negunes causes de menjar en la plassa en que les gens estrayes venen poils e galines, ous e formatges. E qui contre ayso fara pagara la d'amont dita pena. (*Ordin.* I, f° 14, r°.)

Pridie kls novembris.

Huget Sabors, batle de Perpenya [2], de volentat del senyor Rey, ab conseyl e ab volentat de P. de Cornela, e d'En P. de Bardoyl, e d'En Simon d'Arria, e d'En G. de Castello, e d'En Vidal Grimau e de moltz d'autres prohomes de Perpenya. establi e adordona que negu home d'aqui anant no gaus mesurar oli per vendre ni per comprar dins la vila de Perpenya ab neguna mesura, sino ab la mesura de Perpenya. E qui contre fara pagara per pena x. s.

[1] Pour *com-lo,* comme le vendeur.

[2] Hugues Sabors dut succéder au bailli Vidal Grimau dans l'intervalle de juin à novembre 1296.

E aquest establiment dur aytant cant plaura als prohomes de Perpenya.

Item mana lo batle del S. Rey a totz cominalment que tot hom qui vena oli, que don tornes, de cascu mig carto 1ª cossa, e d'aqui anant segons mes e meyns aja a donar les dites tornes, sotz pena de II. s. (*Ordinac.* I, f° 18, v°.)

Que'ls saigs, quant an preses diners de la cort, que'ls degen retre al escriva tantost

Anno dni m. cc. xc. sexto.

Ffo ad ordonat per N'Uget Sabors, batle de Perpenya per lo senyor rey de Malorcha, que tot saig qui prena diners que pertayen a la cort, de bans de justicies o d'altres causes em[1] partida o en tot, que sia tengut de denunciar e de retre aquels diners al escriva de la cort, aquel dia que preses auria aquels diners. E qual que contre ayso fara, que paus lo basto e que sia remogut del offici. (*Ordin.* I, f° 32, r°.)

En l'ay[n] de M. CC. LXXXX.VI. *v. idus febroarii.*

Ffo establit e adordonat per lo senyor Rey que negun qui fassa candeles de cera mesalals[2] ni dinarals per vendre aqueles, no gaus fer les dites candeles de cera veyla ni de cera bedoscha, e que la dita cera sia aytal dins com de fora. — E qui contre fara, perdra les candeles.

Item que cascu qui fassa tortes, ciris e brandos per vendre aquels, fassa-los d'aytal sera quant se vuyla, e sia aytal dins com de fora. — E qui contre fara perdra les dites causes.

Item que negu no gaus fer blese en les dites candeles, tortes, ciris e brandos, sino de pur coton. — E qui contre fara perdra les dites causes.

Item que negu hom ni neguna femna no aus tener candeles de cera a vendre, en les carreres o en les portes de les gleses,

[1] Pour *en*. L *n* de ce mot se change ordinairement en *m*, lorsque le mot suivant commence par *p* ou *b*.

[2] De la valeur d'une *mesala* ou maille, et d'un denier (*dinerals*). L'*a* féminin (ou bref est représenté par *a* ou par *e* à la fin des mots, dans l'ancien catalan. De même, au milieu d'un mot, les scribes catalans mettent souvent *a* quand il faudrait un *e* d'après l'étymologie, comme dans *dinarals* pour *dinerals*, *mazaller* pour *mazetter*, etc., etc.

qui sien tan pauques[1] que en la liura aja sino IIII. candeles valens cascuna I. diner, oltre la valor o el preu de la liura d'aqueles candeles : — en aixi que si la liura de la dita cera valia XX. drs, que sien en la dita liura XX. IIII. candeles ; e si valia la liura XVIII. diners, que sien en la liura XX. II. candeles. E si valien II. s, sien a la libr XX. VIII. candeles, e en aixi per conseguent dels altres nombres, segons mes e meyns.

E qui contre fara perdra les candeles que tenra a vendre. De les quals penes lo denunciador aura la terssa part.

(A la suite

Ordonament que hom no gaus vendre singles de camde[2] botatz, ni cordam[3].

Ffo adordonat e establit per lo dit S. Rey, ab volentat dels ditz consols, que negu no sia ausable de vendre dins Perpenya cordam negu ni singles de camge botatz. E qui contra fara, pag de pena V. s, de la qual pena aura lo denunciador la terssa part. (*Ordin.* I, f° 25, r°.)

Ordonament dels argenters.

Quinto idus febroarii anno dni m. cc. lxxxx. sexto.

Ffo adordonat e establit per lo molt noble senyor En Jacme, per la gracia de deu rey de Malorcha, ab conceyl d'En P. de Bardoyl, d'En P. de Corneyla, d'En G. de Casteylo e d'En Simon d'Arria, cossols de Perpenya, e de moltz d'autres prohomes de Perpenya, que tot hom qui obra alcuna obra d'aur o d'argent en la vila de Perpenya, jur e prometa en poder del balle e de la cort de la dita vila, tocatz corporalment los III. santz evangelis de Deu, que d'aquel dia enant no obre en la dita vila de Perp. ni en los termes d'aquela, ni en la terra de Rosseylo en negu loch fassa obrar ni sostena en son poder obrar, copa, ni anap, ni cal[is], ni alcuna altra obra d'argent, sino d'argent de Montpesler, o d'altre bon e fin argent que vala aytant co argent de Montpesler, e que'l dit argent isca blanc del foch.

[1] Inférieures, de bas prix
[2] Variante de *camge*, chanvre.
[3] Le ms donne par erreur *cordoa*.

Ni daurara ni daurar fara, ni sostendra em[1] poder seu alcun daurament de pans d'aur.

Ni sostendra ni daurara ni daurar fara anels d'aur.

Ni fara ni fer fara canos en anaps, ni en copes, ni en calis, sino de fin argent.

Ni vendra ni vendre fara anaps, copes, ni calis que sien saudats ab estayn.

Ni colrrara ni colrar fara ni sostendra alcuna obra daurada en poder seu, si no era natural colrament. exceptat pomes de Genoa que puscha hom colrar e fer.

Ni meta ni paus, ni metre ni pausar fassa alcuna pera natural en anel de laton, ni pera de veyre en aneyl d'aur; ni daurara alcuna obra de coyre, ni de laton, sino tant solament botons plans ab baga, o alcuna altra obra de glesa tant solament qui li venges feyta, o obra d'argent de correga[2].

E qui contre les d'amont dites causes o alcuna d'aquestes fara, pag per pena xx.s, e, oltre la dita pena, sia trencada la dita obra; e cascun prometa [aqueles] servar e tener fielment senes tota[3] frau, a bon e sa enteniment.

Item prometa e jur que si sabia que alcu fecs contre les d'avant dites causes, que o denuncie a la cort.

Item si alcu sobre pausat fasia senyar alcuna obra que no fos de fin argent, que sia punit aixi con falsari, e que'ls ditz sobre pausatz ajen cura de sercar los fraus, e, si'ls troben, que ho dejen denunciar a la cort.

Item fo adordonat per lo S. Rey, ab conseyl dels ditz cossols de Perpenya, que'ls cossols de Perpenya, o aquels en qui'ls comanaran, tengen lo puntor[4] ab lo qual totes les obres d'argent se deuen seyar, tota hora que sien prohades per leyals, per los cossols o per los sobre pausatz.

Item fo establit que negu mercer ni altre hom no gaus fer ni vendre negu boton ni poma, si no era de fi argent, si

[1] Pour *en*.

[2] De ceinture.

[3] *Frau*, quoique venant du féminin latin *fraus*, est toujours masculin en catalan, même au XIIIe siècle. Il faudrait donc ici *tot*, au lieu de *tota*. On lit, quelques lignes plus bas, *los fraus*.

[4] Poinçon.

donchs no era boton plan senes tota obra, sotz la pena d'amont dita. (*Ordinac.* I, f° 33, r°.)

Establimentz de loguers de taules dels mahels fora la vila de Perpenya, feytz per manament del señyor rey en l'ayn de M CC LXXXX VI.

Primo fo adhordonat que tot bou, vacha, e vedel, e vedela, que no haga I ayn, que's paus en taula del mahel, [pach], per loguer de taula, VI. dr.

Item porch o crestada, IIII. dr. — *Item* I. molto, II. dr obol. — *Item* crestat o cabres o feda, II. dr. — *Item* anyel, ho anyela, ho cabrit, I. dr. — *Item* I^a saumada de peix, I. dr. — *Item* I^a esquerpa[1] de peix, obol.

(*Procuracio real,* registre XVII, f° 14, r°.)

XVIII

(1297)

Viii. kls augusti anno domini m. cc. lxxxx. vii.

Ffo adordonat e cridat e manat de part del balle, a totz los bastaixes[2], que d'aqui anant negun no gaus estar en aquell loch en que avien acostumat d'estar, mes que estien en aquel loc en que hom lur ha assignat a la Bocayria[3]. E aquel qui aquest manament passara, pagara per pena VI. drs o VI. assotz.

Lo qual manament fe en P. de Fonolet a'N P. de Bardol e a frae[4] Jacme d'Olers, que [o] dixessen e fessen fer al dit balle.

(*Ordinac.* I, f° 33, v°.)

Xiiii. kls decembris anno dni m. cc lxxxx. septimo.

Ffo adordonat et establit per lo S. Rey, ab volentat e con-

[1] Une poignée, une petite quantité choisie, du latin *excerpere* ?

[2] Portefaix.

[3] Cette place de Perpignan est ordinairement appelée *la Boayria*.

[4] Après le XIVe siècle, on a dit souvent en catalan *fra* pour *frare*, appliqué à un religieux ; mais on disait déjà, en 1350, *frase* et *frae* pour *frare*. Frère Jacques d'Ollers, commandeur du Temple de Perpignan, fut procureur du roi de Majorque jusqu'à l'arrestation des Templiers roussillonnais (septembre 1307).

sentiment d'En G. Hom de deu et d'En Johan Vidal et d'En Ff. Oliba e d'En P. Caussa, cossols de Perpenya, que nul hom no gaus comprar ni vendre dins la vila de Perp. nula mercaderia qui's vena a liura o a raho de liura, sino ab lo pes o la liura qui ara es establit, [si] en la cort primerament no era afinada o afinat.

Item que nul hom no aus tener liura ni nul pes, exceptat quintal, per comprar e per vendre dins la vila de Perpenya, si no era de fferre o de laton o de coure.

E qui contre fara pagara de pena x s. de la qual pena aura lo denunciador la terssa part. (*Ordinac.* I, f° 19, r°.)

Tercio idus februarii anno dni m.cc.lxxxx.vii.

Ffo feyta crida e adordonat de part del S. Rey aixi com se seguexs.

Aujats que mana lo veger e'l baile del S. Rey als dins[1] e als de fora, que no n'i aga nega ni neguna, per ardiment que aga, que gaus trer armes de la terra del dit S. Rey. E si o fasia, lo venedor perdria lo preu e'l comprador les armes: de la qual pena lo denunciador aura la tersa part.

(*Ordinac.* I, f° 33, r°.)

XIX

(1298)

Ordonament de la lana de que hom ne deja fer draps per vestir.

Anno domini m.cc.xc.octavo.

Mana lo veger e'l batlle del S. Rey als dins et als de fora: Que nul hom ni nula femna no aus fer draps de pessols, ni de borrelos, ni de borra, ni de repel, ni de gratusa, ni de lana tailada, mescladament ni departida; e negu qui ages alcuna

[1] A ceux de dedans et de dehors. *Ins* (dans), du latin *intus*, existait dans l'ancien provençal; mais, en catalan, on ne le trouve jamais sans la préposition *de*.

quantitat poca o molta dels ditz lanatges, no l'aus vendre sino per aquela que sera, e que ho deja dir al comprador.

E qui contre les d'amont dites causes fara, pagara per pena x. s. e'l drap o la lana sera cremat, e'l tixedor qui aytal drap tixera pagara x. s, e'l parayre qui aytal drap adobar[a], sia lur o d'altre, pagara x. s; de la qual pena agen los mesters[1] la maytat, aixi com es acostumat en lurs privileges[2].

Empero entenem que dels ditz lanatges pusqua hom fer bruns estretz, blanch[s] e negres, e flassades, e capsals, e totes altres causes, exceptat drap de vestir.

En l'ayn prop d'amont dit, fo adordonat que nul hom ni nuyla femna qui meta res en capdeyl de lana ho d'estam que vula vendre, que perda la lana ho l'estam.

Item aquell o aquella qui penra lana ho estam a filar, e res d'autre i metra, pagara de pena v. s, de la qual aura lo denunciador la terssa part. (*Ordinac.* I, f° 16, r°.)

Ordonament e establiment del peix.

VIII. idus madii anno dni m. cc. lxxxx. octavo.

Ffo adordonat.

Primerament : que totz los pescadors, de qualque loch que sien d'aquesta terra o ffora d'aquesta terra, qui peschen en aquestes mars ho estayns del seyor Rey de Malorcha, dejen aportar e sien tenguiz d'aportar totz los peixes que pescheran[3] en la terra del S. Rey sobredit e aqui vendre los ditz peixes. E no sien ausars[4] vendre los ditz peixes fora la terra del dit S. Rey; ni encara no sien ausars vendre los ditz peixes a negun hom estray[n] qui no fos de la terra del dit S. Rey,

Les deux *metiers* ou corporations des tisserands et des pareurs.

[2] Les noms terminés en *i*, comme *privilegi*, formaient quelquefois leur pluriel en changeant *i* en *es*, au lieu d'ajouter seulement un *s* selon la règle ordinaire.

[3] *Pescar* doit faire au futur *pes aran* ou *pescharan*, au lieu de *pescheran*; mais l'*a* bref catalan a été souvent remplacé par *e* dans les anciens textes. On citerait de même une infinité de mots où l'on a mis un *a* au lieu d'un *e*.

[4] Cette forme des adjectifs verbaux est très-rare et a été remplacée par la forme en *or* (*ausador*). Nous trouvons encore, en 1318 : *drap dob'e adobar o adobar*, pour *adobador*. (*Proc. real.* XVII, f° 59.)

qui volgues los ditz peixes comprar per revendre fora al terra del dit S. Rey. E qui contre fara, que estara a volentat del S. Rey.

E puix fo adordonat que pagas per pena tot hom qui'l peix trasches fora la terra del dit S. Rey, L. s, e perdra la mercaderia, e aja'n[1] lo denonciador la maytat, e, si no pot pagar, que corregua la vila.

Item, que cant los ditz peixes seran ixitz de la mar o del estayn, si per aventura eren aqui II. persones o mes qui vulen comprar los ditz peixes o aver part en aquels, sien mercaders o altres persones, que no degen ni ausen exaugar[2] los ditz peixes a diners: mes que cascun d'aquels qui part volran aver en los ditz peixes recepia la sua part en peixes, e que no pusca fer tornes la un al altre en diners, ans tot[z] aquels qui penran part dels ditz peixes sien tengutz personalment, els o lurs missages qui ab eyls esthien en lurs alberes, portar la part que presa auran dels ditz peixes en la vila de Perpenya per vendre, o en altres viles o casteyls de la terra del dit S. Rey, per vendre aqui a menut.

E qui contre fara.... pagara V. s.

Item que'ls mercaders o altres persones, quals que sien, qui compraran los ditz peixes per revendre, dejen portar o fer portar a lurs missatges qui ab eyls estaran, los peixes que compratz auran, en la dita vila de Perp. per revendre aqui, ho aquels puschen portar en qualque altre loch se vulen dins la terra del dit S. Rey, per revendre aqui a menut. Empero, que'ls ditz mercaders o persones altres qui portaran los ditz peixes per la terra del dit S. Rey per revendre, no dejen ni ausen vendre los ditz peixes a negun hom, estrayn o privat, qui los ditz peixes deges o volges trer fora la terra del dit S. Rey per revendre.

Item que tot hom de Perpenya o d'altre loch, d'on que sia, qui porth o fassa portar peixes venals en la vila de Perpeyan[3], deya pausar e sia tengut de pausar los ditz peixes, aixi com

[1] Pour *aja-ne* ou *n'aja* (qu'il en ait).

[2] *Exaugar*, épuiser, achever, c'est-à-dire acheter tout le poisson.

[3] Cette forme du nom de Perpignan n'a jamais été usitée en Roussillon, mais elle s'explique par la désinence du latin *Perpinianum*.

venra[n], dreta via, en les taules de la peixoneria o del mael de la vila de Perpenya; e que no tenga los ditz peixes, pus sera[n] en les dites taules, en semals o en banastes ni en altre causa amagadament ni cuberta[1], mes manifestament en les dites taules, en aixi que tot hom qui comprar vula dels ditz peixes los puscha veser clarament, — exceptatz vayratz ho sardes, que puschen tener en les dites taules en semals o en banastes.

E que totz los ditz peixes, pus che[2] seran intratz dins la vila de Perpenya, dejen estar a les dites taules manifestament, aixi com dit es, entro que hora nona sia passada. E si per aventura, ad hora nona los ditz peixes no seran venutz en les dites taules de la peixoneria, d'aqui anant sia legut[3] ad aquel de qui seran los ditz peixes que'ls puscha vendre a quis que's vula, ab que aquels qui'ls compraran no'ls trasque[n] fora la terra del dit S. Rey. Empero totz los peixes venals qui intraran dins la vila de Perp. apres la hora nona passada entro sus la nuyt, dejen esser pausatz en les dites taules de la peixoneria [o] del masel manifestament, axi com dit es dessus dels autres peixes; e l'endeman seguent, sien tornatz los ditz peixes en les dites taules de la peixoneria per vendre, e esthien aqui entro que hora nona sia passada, e, passada hora nona, aquels de qui seran los ditz peixes puschen a ssa voluntat fer d'aquels segons que dit es dessus dels autres peixes. E qui contre fara, pagara de pena v. s.

Item que totz los peixes qui seran pausatz en les dites taules de la peixoneria o del masel per vendre, los quals peixes sien vengutz del mati tro ad hora nona e no's puschen vendre lo die que seran vengutz, que aquel de qui seran los ditz peixes deja tolre o fer tolre la coa dels ditz peixes entro a la polpa, ho obrir totz los ditz peixes, enans que'ls lev[4] ni'ls fassa levar

[1] Lorsque deux adverbes en *ment* se suivent en catalan, le second perd sa désinence adverbiale et conserve la terminaison féminine. On sait que ces adverbes se sont formés d'un adjectif et de l'ablatif féminin *mente*. *Cuberta* est donc ici pour *cubertament*.

[2] *Che* pour *que; ch* équivaut toujours à *ch* dur ou *k* en catalan.

[3] Permis, du latin *licitum*, ou plutôt *legitimus*.

[4] Avant qu'il les enlève.

de les dites taules, per so que'l endeman los ditz peixes no puschen esser tornatz en les dites taules que no sien conegutz.

Empero, si aquel de qui seran volia portar o trametre aquels peixes fora la vila de Perpenya per causa de vendre aquel die meteix de hora nona enant, que'ls puscha levar de les dites taules, si's vol, senes tolre coa e senes obrir : solament que, d'aqui anant, que'ls peixes no sien tornatz en la vila de Perpenya.

E es entes que totz los peixes qui venran en la vilà de Perp. per vendre, de hora nona anant, que aquel de qui seran puscha levar aquels de les dites taules e metre en son alberch senes seyalar, apres compleyta sonada: e que'l endeman deja tornar los ditz peixes a les dites taules per vendre e tener aqui los ditz peixes entro hora nona, e d'ora nona anant, que'ls [ditz] peixes sien de les condicions dels autres peixes sobreditz : exceptatz sardes e altres peixes menutz semblantz a ssardes que no cayla [1] seyalar, les quals sardes e peixes menutz, que no sien seyalatz, que no degen tornar l'endeman en les dites taules de la peixoneria si no eren salatz, sotz pena de v. s

Item que negun hom de Perpenya ni d'altre loch no gaus comprar peixes dins la vila de Perp. per revendre aquels peixes en les dites taules de la peixoneria de la dita vila de Perpenya. E qui contre fara pagara de pena II. s, e perdra lo peix.

Item que negun revenedor no gaus salar peixes del primer dia de carema entro a la festa de Sent Miquel del mes de setembre, exceptatz veyratz o sardes o tonines, les quals puscha cascun salar a sa voluntat. E qui contre fara pagara de pena v. s.

Item que negun de Perpenya no gaus ajudar a negun hom estrayn a vendre peixes dins la vila de Perpenya, — sotz pena de II. s.

Item que negun hom estrayn ni privat no aus pausar peixes pudentz ni corromputz en les dites taules de la peixoneria o del masel de la vila de Perpenya, e qui contre fara perdra lo peix.

[1] Qu'il ne faille pas marquer

Item que negun hom de Perp. qui sia venedor o mercader de peixes, no aus aver companya en peixes a vendre ab negun estrayn: ni aytamben los habitantz de la vila de Perp. no ausen aver companya entre eyls de peixes, sino tan solament de II. en dos. — e qui contre fara pagara de pena V. s.

Item que negun hom de la terra del dit S. Rey qui vula salar peixes fora la vila de Perpenya o metre sal en aquels peixes, no gaus vendre aquels peixes, en los quals aura sal mesa, a negun hom qui deges trer aquels peixes fora la terra del dit S. Rey. Ni encara aquel de qui serien los ditz peixes no'ls aus trer fora la terra.

E qui contre aquestes causes o alcuna d'aquestes fara, pagara per pena V. s e perdra tot lo peix, del qual peix lo denonciador aura la maytat, e si per aventura se pot trobar que en les d'amont dites causes fassen negun frau, pagara la dita pena e no sera peixoner de I. ayn.

Apres aysso, IIII. dies a la hixida del mes de setembre, en l'ayn de M. CC. LXXXX. VIII. hi fo ajustat aixi co's segeix.

Primo que negun pescador ni peixoner ni altre hom no gaus comprar peix ni peixes per revendre, dins la mar ni dins los estayns de la terra o de la seyoria del S. Rey, entro los ditz peixes sien vengutz e pausatz en terra. E qui contre fara pagara per pena, lo peix lo comprador, e lo venedor perdra lo preu ses tota merce [1].

Item que negun hom, de qualque condicio que sia, no gaus comprar per revendre, dins I. dia e I^a nuyt, de una saumada de peixes en sus, dins la terra del S. Rey. E si per aventura II. homs son de una companya, no gausen comprar entre aquels II. homes, dins I. dia e una nuyt, de una saumada de peix en sus.

Item que negun hom de qualque condicio que sia, pus que aja pausatz o feytz pausar peixes per vendre en les taules de la peixoneria o del masel de Perpenya, no gaus ni deja los ditz peixes obrir ni salar entro la nuyt: e aysso empero es entes d'aquels peixes qui sien vengutz en la dita plassa del matin entro a la hora nona

Item que tot peixoner ho mercader ho altre hom que port o

[1] En marge: *Non justum*

fassa portar peixes en la vila de Perp. per causa de vendre, no ause levar aquels de les dites taules de la peixoneria, pus hi seran, entro a la nu[y]lt.

Que negun hom estrayn ni privat no gaus trer negun peix o peixes de la terra del dit S. Rey, per causa de vendre, freschs ni salatz; e qui contre fara, que perdra la mercaderia ses tota merce.

Item que tot hom qui portara peix fresch per vendre en la vila de Perpenya, no'l gaus trer de la vila de Perp. entro sien passatz II. dies, e si, apres de I die, lo volia salar, que'l puscha salar en la dita vila de Perpeyan. E si lo dit peix tornava l'endeman per vendre en les dites taules que no fos salat, que li deu tolre de la coa entro a la polpa, axi com dit es dessus dels peixes qui venen del mati entro a hora nona.

Item que negun no gaus trer lo dit peix que aura salat, de la vila de Perpenya, entro VIII. dies sien passatz. E qui contre fara perdra la mercaderia, de la qual pena aura lo denoneiador lo terz. (*Ordinac.* I, f° 42-44.)

XVI. kls decembr. anno dni m. cc. lxxx[x]. viii[1].

Ffo feyta crida per manament del senyor Rey, que negu no aus comprar ni vendre ni nomnar negu contracte d'aqui anant, sino a Barch. E qui contre fara, el comprador perdra lo preu e'l venedor la causa.

Item que les cartes dels deutes e d'altres contractes se fassen a Bar., excepiat cartes de nupcies que's pugen fer aixi com acostumat es estat de fer cartes nupcials.

Item quarto nonas marcii, Moss. Bñ Dalmau mana de part del S. Rey, que tot hom sia tengut de pagar de tot contracte que feyt sia entro al die de vuy, ni d'aqui avant se fara, d'aquela moneda que's conte ni's contendra en les cartes, o d'aquela que prohar poria per testimonis, si carta no y a.

(*Ordinac.* I, 1 11, r°.

(*A suivre*).

[1] C'est par erreur du scribe que ce document est rapporté à l'an 1288, car, à cette époque, le roi de Majorque était encore en guerre avec le roi d'Aragon et la monnaie de Montpellier n'avait cours légal en Roussillon. La monnaie de Barcelone ne reçut un cours régulier et obligatoire qu'en 1298, après la conclusion de la paix.

FORMULES DE CONJURATION

ANTÉRIEURES AU IXe SIÈCLE

I

Le ms. 13246 (Bibliothèque nationale, fonds latin) est l'un de ceux qui contiennent les textes les plus barbares. Il date au moins du VIIIe siècle. C'est là que M. P. Meyer a pris les *Joca monachorum*, qu'il a insérés dans la *Romania* (octobre 1872, pag. 483).

Il m'a été signalé, en 1869, par M. L. Delisle, qui appela surtout mon attention sur les *Formules de conjuration* qui figurent au f° 253, v°. Utilisant les indications qu'une première lecture lui avait permis de relever, et qu'il m'avait spontanément communiquées avec son obligeance ordinaire, j'ai pu déchiffrer en entier ce texte assez difficile.

Je ne m'en suis pas tenu là; j'ai dépouillé le reste du manuscrit. J'en ai extrait, ainsi que je l'ai fait pour d'autres mss. presque aussi anciens, notamment les mss. 10910 et 17655, les particularités d'orthographe et de syntaxe les plus significatives, que je me propose de classer et d'analyser, comme preuves à l'appui d'une *Grammaire du bas-latin en France*.

Parmi ces extraits, l'un des plus intéressants est sans contredit celui qui fait l'objet de la présente notice. Je le détache de l'ensemble de la publication que je prépare, parce qu'il forme un tout complet, malgré son peu d'étendue. Je m'attendais à le trouver dans le *Recueil d'anciens textes bas-latins, provençaux et français*, de M. P. Meyer, solide et utile travail, dont la première partie vient de paraître. C'est parce que je ne l'y ai pas rencontré que je me décide à le publier sans plus tarder.

Ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à ces études y gagneront de connaître plus tôt des faits nouveaux, et moi de recueillir en temps utile des observations dont je pourrai profiter pour le reste de mon travail.

Je mets en regard de l'original le texte rectifié, rectifié seulement au point de vue de l'orthographe et non de la syn-

taxe. J'y ai joint une traduction française. A la suite viennent les observations relatives à la phonétique, à la grammaire et à la lexicologie.

(F° 253, v°)—†[1] Domine deus meus (ficisti illios carne et anima dedisti ipsios spirito sancto to ipsi o domine (Plasmasti tu ips u domine custodi ipso †	† Domine Deus meus, fecisti illius (carnem, et animam dedisti ipsius spiritui sancto : tu ipse, o Domine- (plasmas ti, tu ipse, o Domine, custodi ip- (sum. †
5 Inimici per pasionem domini (nostri tibi conjuro parcias non percucias † Inimici per sanguenem domini nostri Jhesum Xpi tibi (conjuro ut parcias non percocias † Ini-	Inimice, per passionem Domini (nostri, tibi conjuro parcas non percutias. † Inimice, per sanguinem Domini nostri Jhesum Christi, tibi (conjuro ut parcas non percutias. † Ini-
10 mici per resorecionem Domini (tibi conjuro ut parcias ut non percucias turturrus torquetur Xps sanat salvatur salvat † ante ostio domno centorione parale	mice, per resurrectionem Domini, (tibi conjuro ut parcas, ut non percutias. Torturus torquetur, Christus sanat, Salvator salvat. † Ante ostium domini centurionis paraly-
15 tecos turquetur ante ostio dumno centorione paraletecos torquetor ante ostio domno centorione paraletecos torquetor † domne centorions to illo livi-	ticus torquetur. Ante ostium domini centurionis paralyticus torquetur. Ante ostium domini cen, turionis paralyticus torquetur. † Domine centurio, tu illum libe-
20 ra de parte paraleteca de parte langoreteca de parte febreteca de parte frioreteca de tebus quartanos de tepus tercianos de tepos cup-	ra de parte paralytica, de parte languoritica, de parte febritica, de parte frigoritica, de typis quartanis, de typis tertianis, de typis quo-
25 tidianos	tidianis.
(F° 254, r°) — Sanctus anatolios (domnos severos to livira elo de parte mirideana de parte genescale de parte diiavoleca de omnes inimicos ma-	Sanctus Anatolius, dominus Seve- (rus, tu libera illum de parte meridiana, de parte genescali, de parte diabolica, de omnibus inimicis ma-
30 los † angelos micael † angelus gabriel angelus ariel angelus racoel angelos paracoel angelos oriel angelus rafa-	lis. † Angelus Michael, † angelus Gabriel, angelus Ariel, angelus Rachoel, angelus Parachoel, angelus Oriel, angelus Rapha-

[1] Ceci indique qu'il fallait faire le signe de la croix.

el dignate illo salvare i nome-
ne patri i nomene patri et filio
et spiritoi sancto sanctus aridios (sanctus donatos
sanctus severus ad omnem de- (monio
mirideano sibi noctornom per (presenti hoc[1] ordenacionem vobis (juvi-
mus ut presem famolo dei nomen
elo in nolo contangere neque fatacare non permitates vedete
aliut non faciates sanctus donatus amen.

el, dignamini illum salvare. In nomine Patris, in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. Sanctus Arcilius, (sanctus Donatus,
sanctus Severus, ab omni dæmo- (nio
meridiano sive nocturno, per præsentem hanc ordinacionem vobis (jubemus ut præsentem[2] famulum Dei (nomine
illum in nullo contingi neque fatigari non permittatis. Videte
aliud non faciatis, sanctus Donatus. Amen.

TRADUCTION

1° *Invocation à Dieu.* — ✝ Seigneur, mon Dieu, tu as fait la chair d'un tel, — et tu as donné l'âme de lui — à l'Esprit saint : toi-même, ô Seigneur, (l') as façonné; — toi-même, ô Seigneur, garde-le.

2° *Conjuration contre le diable.* — ✝ Ennemi[3], par la passion de Notre Seigneur, — je te conjure que tu épargnes, — que tu ne frappes pas ! — ✝ Ennemi, par le sang — de Notre Seigneur Jésus-Christ je te conjure — que tu épargnes, que tu ne frappes pas ! — ✝ Ennemi, par la résurrection du Seigneur, je te — conjure que tu épargnes, que tu ne frappes pas. — Le tourmenteur est tourmenté, Christ guérit, — le Sauveur sauve.

3° *Conjuration contre la paralysie, le refroidissement et les fièvres.* — ✝ Devant — l'huis du seigneur centurion le paralytique — est tourmenté. Devant l'huis du seigneur — centurion le paralytique — est tourmenté. Devant l'huis du seigneur — centurion le paralytique — est tourmenté. — ✝ Toi, seigneur centurion, délivre un tel — de la puissance de la paralysie, de — la puissance de la langueur, de la puissance — de la fièvre, de la puissance du refroidissement, — des accès de la fièvre quarte, des — accès de la fièvre tierce, des accès de la fièvre — quotidienne.

4° *Conjuration contre les sorciers, le diable et les démons de l'heure de midi et de la nuit.* — Saint Anatole, toi, seigneur Sévère, — délivre un tel de la puissance de midi, — de la puissance des sorciers de la puis-

(1) Ce mot est écrit en abrégé dans l'original, et convient presque aussi bien pour *nunc* que pour *hoc*.

(2) On pourrait supposer que *presem* est pour *procem*, mais l'ensemble de la phrase ne me paraît pas favoriser cette restitution.

(3) Épithète du diable.

sance — du diable, de tous ennemis — méchants ! ✝ Ange Michel ✝ — ange Gabriel, ange Ariel, — ange Rachoel, ange Parachoel, — ange Oriel, ange Raphael, — daignez sauver un tel. Au nom — du Père, au nom du Père et du Fils — et de l'Esprit saint! Saint Yrieix, saint Donat, saint Sévère, — par la vertu de la présente énumération (*ou* du présent ordre), nous vous — invitons[1] à ne pas permettre que le serviteur de Dieu ici présent, nommé — un tel, soit attaqué ou obsédé en quoi que ce soit, — par aucun démon de l'heure de midi ou de la nuit. — Prenez garde d'agir autrement, saint — Donat. Amen.

III

Eb, ep = *yp : teb*us, *tep*us (*typ*os), 23[2].

Ec = *ic* suivant la tonique : paralet*ec*a (paraly*tic*a), paralet*ec*os (paraly*tic*us), 15, 16, 18, 20, etc.

Ed = *ĭd* précédant la tonique : v*ed*ete (v*id*ete), 42.

El = *ill : el*o (*ill*um), 27, 41.

Em = *e* = *ī* final : ad omn*em* (ab omn*i*), 37.

En = *in* suivant la tonique : sangu*en*em (sangu*in*em), 5; nom*en*e (nom*in*e), 34, 35.

Es = *is* final : permitat*es* (permittat*is*), 42; faciat*es* (faciat*is*), 43.

Et = *yt, it :* paral*et*eca (paral*yt*ica), 15, 16, 18; langor*et*eca (languor*it*ica), 21; febr*et*eca (febr*it*ica), 22; frior*et*eca (frigor*it*ica), 23.

I = *ĕ* final : ips*i* (ips*e*), 3; inimic*i* (inimic*e*), 5, 7, 19; sib*i* (siv*e*), 38; present*i* (present*e* pour present*em*), 39.

Ic = *ēc* précédant la tonique : f*ic*isti (f*ec*isti), 1.

Ii = *i* suivi d'une voyelle : d*ii*avoleca (d*i*abolica), 29.

Im = *ēm : juv*im*us* (jub*em*us), 39-40.

Ir = *ĕr :* 1° suivant la tonique : liv*ir*a (lib*er*a), 19, 26. — 2° Précédant l'antétonique : m*ir*ideana (m*er*idiana), 26, 38.

O[3] = *ŭ* suivi d'une consonne : per*co*cias (per*cu*tias), 9.

[1] *Jubere*, outre la signification habituelle d'*ordonner*, a celle d'*inviter d'une manière pressante*.

[2] Les chiffres mis à la droite des mots cités représentent le numéro de la ligne à laquelle on renvoie le lecteur.

[3] Ainsi que l'observe M. P. Meyer, il est souvent assez difficile de distin-

O = *u* final ou suivi d'une voyelle : *to* (*tu*), 3, 19, 27; spirit*oi* (spirit*ui*), 36; spirit*o* (spirit*u*), 3.

O = *u* en position et *u* suivi d'une consonne : 1° *u* en position, n*o*lo (n*u*llo), 41; noct*o*rnum (noct*u*rnum), 38; res*o*recionem (res*u*rrectionem), 10; — 2° *u* suivi d'une consonne : cent*o*rione, cent*o*rions (cent*u*rioni, cent*u*rio), 14, 16, 18, 19.

Or = *ur* final : torquet*or* (torquet*ur*), 17, 18.

Os = *us* final : illi*os* (illi*us*), 1; ips*io*s (ips*ius*), 2; paraletec*os* (paralytic*us*), 15, 16, 18, etc.

U = *o* suivi d'une consonne : *cu*ptidianos (*quo*tidianos), 24.

U = *o* isolé : *u* (*o* exclamatif), 1.

U = *o* en position latine ou romane : t*ur*turrus (t*o*rturus), 12; t*ur*quetur (t*o*rquetur), 15; d*u*nno (d*o*mno pour d*o*mino), 15.

Ur = *or* final : salvat*ur* (salvat*or*), 13.

Us = *os* final : teb*us* (typ*os*), 23, 24.

ÉLISION

Tu ips *u* Domine = tu ip*se*, *o* Domine, 4.

Celui qui a écrit cette invocation avait pratiqué d'abord une double élision sur *ipse*, dont l'*i* a été ajouté en surcharge. Il n'est pas impossible qu'il prononçât « *tups u* Domine », en incorporant *ipse* à *tu*, sur lequel devait porter l'effort de la voix. C'est probablement par un procédé analogue que le *tu* de Montpellier est devenu *tus*, avec *s* vibrant, = *tups* = *tu ipse*.

CONSONNES

B = *p* : te*b*us (ty*p*os), 23.

B = *v* ; si*b*i (si*v*e), 38.

Ca = *ga* : fati*ca*re (fati*ga*re), 40, 41.

Cu = *quo* : *cu*ptidianos (*quo*tidianos), 24.

D = *b* final devant un mot commençant par une voyelle : a*d* omnem (a*b* omni), 37.

G = *gu* devant *o* : lan*g*oreteca (lan*gu*oritica), 21.

Pt = *t* : cu*pt*idianos (quo*t*idianos), 24, 25.

T = *d* final : aliut (aliu*d*), 43.

V = *b* : li*v*ira (li*b*era), 19, 26; dia*v*oleca (dia*b*olica), 29; ju*v*imus (ju*b*emus), 39, 40.

guer l'*u* de l'*o* dans la cursive de ce manuscrit. La question de phonétique se complique ici d'une question d'écriture.

Consonnes simples égalant deux consonnes ou une consonne redoublée.

C = *ct* devant *io* : resore*c*ionem (resurre*ct*ionem), 10.

L = *ll* : e*l*o (i*ll*um), 27; no*l*o (nu*ll*o), 41.

R = *rr* : reso*r*ecionem (ressu*rr*ectionem), 10.

S = *ss* : pa*s*ionem (pa*ss*ionem), 5.

T = *tt* : permi*t*ates (permi*tt*atis), 12.

Deux consonnes ou une consonne redoublée égalent une consonne simple.

PT = *t* : cu*pt*idianos (quo*t*idianos), 24.

RR = *r* : turtu*rr*us (tortu*r*us), 12.

CHUTE

1° De la gutturale entre deux voyelles : frioreteca = fri*g*oritica, 22 ;

2° De *m* finale : carne, anima = carne*m*, anima*m*, 2 : ipso = ipsu*m*, 4 : ostio = ostiu*m*, 14, 15, 17 : illo = illu*m*, 19, 34 : elo = illu*m*, 41 ; famolo = famulu*m*, 40.

On pourrait expliquer cette confusion de formes par la confusion de l'ablatif et de l'accusatif ; mais je crois qu'il faut l'attribuer, comme je le fais, à l'influence de la prononciation, qui probablement ne tenait pas compte de l'*m* finale ; car, si la terminaison de l'ablatif et celle de l'accusatif s'employaient indifféremment l'une pour l'autre au singulier, il n'en était pas de même au pluriel. L'accusatif pouvait bien prendre alors la place de l'ablatif, mais non pas l'ablatif la place de l'accusatif.

On trouve bien *ficisti carne*, mais on ne trouverait jamais *ficisti carnibus* pour *carnes* ;

3° De *n* finale devant un mot commençant par *n* : i nomene (*in* nomine), 35.

PROSTHÈSE

De la nasale

Noctornu*m* (nocturno), 28.

APOCOPE

Presem (præs*ent*em), 10.

CAS

Nominatif = vocatif : *sanctus Anatolios, domnos Severos* m... (*sancte*, etc.), 26; *angelos* Micael, *angelos* Gabriel (*angele*, etc.), 30; *sanctus* Donatus (*sancte*, etc.), 43.

Cette confusion avait aussi lieu en vieux français.

Datif = accusatif : *tibi* conjuro (*te* conjuro) 6, 8, 10 : *vobis* juvimus (*vos* jubemus), 39.

Datif de possession = génitif : ante ostio dumn*o* centorion*e* centurioni), 15-16 : i nomene patr*i* et filio et spirit*oi* sanct*o*. 35. Pour l'explication de cette particularité, voir *Revue des langues romanes*, II, p. 50.

Accusatif = génitif : Jhesu*m* Christi, 8.

PRÉPOSITIONS

Les prépositions employées sont *ad* mis pour *ab*, *ante*, *de*, *in* et *per*.

Ad = *ab* : *ad* omnem demonio mirideano sibi noctornom, 37-38. Le régime étant au singulier, il est difficile de dire si c'est l'accusatif ou l'ablatif que l'auteur a voulu employer.

Ante : *ante* ostio, 14, 15, 17. Même observation que pour *ad* = *ab*.

De : *de* parte mirideana, etc., 20, 21, 22; *de* tebus quartanos, etc., 23, 24 ; *de* parte mirideana, etc., 27, 28; *de* omnes inimicos malos, 29.

La présence des accusatifs pluriels, régis par la même preposition *de*, prouve que *parte* et les adjectifs qui en dépendent sont à l'accusatif et non à l'ablatif. On conçoit très-bien qu'au singulier ces deux cas se soient confondus, puisque la nasale ne se prononçait pas.

In : *i* nomene, 34, 35. Ablatif.

Per : toujours avec l'accusatif singulier, 5, 7, 10, 39. Même observation que pour *ad* = *ab*, et pour *ante*.

CONJONCTIONS

Non = *ne* : ut *non*, 11, 40-42, vedete *non* faciates, 42, 43. *Ut* tantôt exprimé, 11, tantôt supprimé, 6, après *conjuro*.

PLURIEL DE POLITESSE

Deuxième personne du pluriel, en s'adressant à une seule personne :

Vedete aliut non *faciates*, sanctus Donatus. — Prenez garde d'agir autrement, saint Donat.

LEXIQUE

Centorions (*domne* = *domine centurionis*, 19. — *Centorions* est ici au nominatif-vocatif. Le latin de la basse époque tendait à joindre la flexion *is* au nominatif des noms imparisyllabiques de la troisième déclinaison. Cf. *commutationis*, *aculionis* = *commutatio*, *aculio*, ap. d'Arbois de Jubainville, *la Déclinaison latine en Gaule à l'époque mérovingienne*, p. 82. Voir aussi le compte rendu d'un ouvrage de M. d'Ovidio sur l'origine de la flexion uniforme du nom italien, par M. Mussafia (*Romania*, 1872, p. 494).

Il faut observer aussi que *centorions* est une forme purement romane.

Contangere = *contingi*, 41 — Suivant une règle presque invariable du b.-latin de la première époque, le radical du primitif ne subit aucune modification, en se joignant à une préposition pour former un nouveau verbe : *tan*gere, con*tan*gere, et non con*ting*ere. Du Cange donne *contangere* seulement avec le sens actif.

Nous remarquerons aussi que ce verbe, malgré sa désinence active, est ici un véritable passif, ainsi que *faticare*. On peut citer plus d'un exemple analogue dans les textes mérovingiens Le français actuel a conservé quelque chose de cette habitude : « Je l'ai fait *battre par* son père. »

Dumno, 15; *domno*, 17; *domne*, 19.—Ce mot est toujours écrit en toutes lettres, et jamais sous la forme vraiment latine *dominus*, quand il s'applique à un homme. V. Du Cange, au mot *Domnus*.

Eticus = *iticus* des mots *paraletecos*, *langoreteca*, *febreteca*, *frioreteca*, a été emprunté au grec : cf. παραλυτικὸς, πλευριτικὸς νεφριτικὸς.

Faticare = *fatigari*, 41. — Même observation que pour *contangere*.

Febreteca = *febritica*, 22. — Forme nouvelle.

Frioreteca = *frigoritica*, 22. — Du Cange donne *frigoreticus morbus* au mot *Frigor*.

Genescale = *geniscali*, 28. — Forme nouvelle, qui semble tenir le milieu entre *geniscus* et *genitialis* (V. Du Cange pour ces deux mots), empruntant à l'un son radical, à l'autre sa terminaison. Cette confusion est naturelle entre deux mots presque identiques de forme et qui appartenaient à la technologie des superstitions populaires. Quoiqu'on ne sache pas d'une manière certaine ce qu'était le *geniscus* que Saint-Ouen, dans sa *Vie de saint Éloi*, met sur la même liste que Neptune, Orcus et Diane, et qu'une homélie représente comme une divinité malfaisante, mais sans définir ses attributions, il est permis de leur attribuer une origine commune et de les rattacher aux superstitions *généthliaques*, si développées dans l'antiquité, et contre lesquelles le christianisme eut à lutter si longtemps.

Langoreteca = *languoritica*, 21. — Forme nouvelle.

Parcias = *parcas*, 7, 9, 11. — L'*i* épenthétique semble annoncer un changement de conjugaison, la transformation de *parcere* en *parcire*. On sait, en effet, que la quatrième conjugaison en *ire* tendait à imposer sa flexion sonore à la troisième en *ĕre*, d'où les formes *fuir*, *courir*, *querir*, etc., = **fugire* (fugere), **currire* (currere), **querire* (quærere). Cependant on pourrait y voir l'influence plus directe de la terminaison *eam* ou *iam*, qui parfois a modifié le subjonctif de certains verbes, sans que la transformation analogue se soit étendue aux autres modes, et notamment à l'infinitif. Comparez « que je *donge* » — *doneam* ou *doniam*, infinitif *donner* ; « que je *prenge* » — *prendeam* ou *prendiam*, infinitif *prendre* et non *prendir*.

Parte, 20, 21, etc. — *Pars* est ici synonyme de *potestas*. Du Cange indique bien cette acception, mais n'en cite pas d'exemple aussi certain.

Tebus *quartanos*, 23; *tepus terciunos*, *tepos cuptidianos*, 24. — « Fièvres quartes, fièvres tierces, fièvres quotidiennes. » Remarquez le changement de *y* en *e*, et de *p* en *b*, dans *typus* — τύπος, « caractère de la fièvre intermittente. »

A joindre aux exemples cités par Freund.

Turturrus = *tortor*, 12. — *Turturrus* n'est pas mis ici pour *torturus*, participe futur de *torqueo*, mais pour *tortor*. C'est la

forme du cas oblique *tortorem*, affublée de la terminaison du nominatif de la deuxième déclinaison, celle qui correspond généralement à l's romane du nominatif masculin singulier.

Salvator, 13, a été respecté, comme il le fut du reste bien longtemps par le vieux français, qui gardait *salvaire* pour le nominatif et *salveor* pour le cas oblique. S'il n'en a pas été de même de *tortor*, c'est que ce mot aurait pu se confondre avec *turtur*, pigeon, en v. français *tortre*.

Il semble que la flexion *is*, particulière à la troisième déclinaison, aurait dû être préférée par notre bas-latinisant pour un nom de cette même déclinaison; cf. plus haut *centorions* pour *centurionis* — *centurio*. Cependant ce n'est pas là un fait isolé, puisqu'on retrouve dans d'autres textes de la même époque cette seconde faute entée sur une première: *mensus* (mensis), *jocalus* (jocalis), *excommunus* (excommunis), ap. d'Arbois de Jubainville, *la Déclinaison latine en Gaule à l'époque mérovingienne*, p. 81.

NOMS PROPRES

1° *Noms d'ange*

Ariel, 31. — Ce mot est dans la Bible, mais non pas comme nom d'ange.

Gabriel, 31.

Micael, 30.

Oriel, 33. — La Bible ne donne que *Uriel*, nom de deux personnages : l'un fils de Thahath, l'autre père de Michée.

Paracoel, 32. — N'est pas dans la Bible.

Racoel, 32. — N'est pas dans la Bible.

Rafael, 33.

Ce sont probablement les sept anges de l'Apocalypse, chapitre VIII, verset 6, que notre exorciste a voulu désigner. Puisqu'il n'a pas suivi l'ordre alphabétique, on doit supposer qu'il a conservé l'ordre hiérarchique qu'il croyait avoir été adopté par saint Jean. Il commence, en effet, par les deux archanges Michel et Gabriel. Dans ce cas, il faudrait les classer ainsi qu'il suit : Micael, Gabriel, Ariel, Racoel, Paracoel, Oriel et Rafael.

2° *Noms de saint*

ANATOLIOS = *Anatolius*, 26. — *Saint Anatole, Anatoile* en Franche-Comté (indication due à M. Revillout), IIIe siècle.

ARIDIOS = *Aredius*, 36. — *Saint Yrieix*, ou *saint Arey*, tous deux du VIe siècle.

DONATOS = *Donatus*, 36, 43. — *Saint Donat*, IVe siècle.

SEVEROS = *Severus*, 26, 37. — *Saint Sévère*, IIIe-IVe siècle.

Il n'est pas superflu d'observer que le moins ancien est du VIe siècle.

A cette liste on pourrait joindre le « domne centorious » qui est invoqué au même titre que les saints, et à qui paraît attribué le pouvoir de préserver de la paralysie.

Comme on le voit, c'est un curieux échantillon des superstitions du peuple à cette époque reculée, superstitions qui paraissent avoir été acceptées par quelques-uns des membres du bas clergé contemporain.

A. BOUCHERIE.

QUELQUES TRACES DE LA LANGUE ROMANE

AVANT LE IXe SIECLE

A propos de *ves* = *vetus*, que j'ai relevé dans un ms. du grand Séminaire d'Autun, M. P. M. (*Romania*, 1873, p. 269) déclare « qu'il est impossible d'y voir, au VIIIe siècle, une forme vulgaire de *vetus*. »

Si M. P. M. s'exprime ainsi, c'est probablement qu'il ne croit pas que la langue vulgaire fût encore assez dégagée du latin pour employer des mots d'où la finale inaccentuée latine eût disparu. En quoi il se tromperait, car on trouve dès cette époque, et peut-être même dès le VIIe siècle, une forme parfaitement authentique où l'on remarque ce même phénomène de la chute de la finale latine, et qui, de plus, suppose la réunion en un seul de deux mots latins : je veux parler du mot *daras* = *dare habes* (dabis), qui est de Frédégaire et non d'Aimoin, comme on l'a dit, du VIIe ou au moins du VIIIe siècle, et non du Xe ou du XIe, comme aurait pu le faire supposer l'attribution à Aimoin.

Je l'ai rencontré dans le ms. 10910, f° 78, v°, qui est coté comme étant du VIIe ou VIIIe siècle, sur le catalogue de M. L. Delisle.

Le passage où il figure, quoique déjà publié, est trop curieux pour que je ne le reproduise pas en entier : *Rege* (regem), *Persarum cum vinctum tenerit* (teneret), *in cathedram* (cathedra), *quasi honorifice sedere jussit, quaerens ei civitatis* (civitates) *et provincias reipublice restituendas, factisque pactionis vinculum firmarit* (firmaret). *Et illet respondebat : « Non dabo ». Justinianus dicebat :* « DARAS ». *Ob hoc, loco illo ubi haec acta sunt, civetas* (civitas) *nomen Daras fundata est jusso* (jussu) *Justiniano* (Justiniani), *quae usque hodiernum diem hoc nomen nuncopatur* (nuncupat).

Dans le même ms. on rencontre une autre forme tout à fait romane, malgré sa désinence latine, *aevis* = *aquis*, vieux français *eve*, saintongeais *ève* : *Lapis tunc in* AEVIS (aquis p. aquas) *fluvio* (fluvii) *ruit*, f° 40, r°.

On peut donc conclure de ces deux exemples, surtout du premier, que la langue romane existait dès le VIIIe siècle, sinon comme langue écrite, au moins comme langue parlée.

A. BOUCHERIE.

DIALECTES MODERNES

LES JEUX D'ENFANT EN CATALOGNE

Un personnage de Bulwer se flatte d'avoir écrit un traité pour établir que le *Chat botté* est une allégorie sur « les » progrès de l'intelligence humaine, et que cette allégorie a » son origine dans les écoles mystiques des prêtres égyptiens. » Sans vouloir prouver tant de choses, on peut cependant affirmer que, lorsque plusieurs personnes s'expriment dans les mêmes termes, exécutent les mêmes travaux, s'amusent aux mêmes jeux, c'est parce qu'on les a élevées dans une grande communauté d'usages, de coutumes ou d'intérêts.

Les travaux de la *Revue des langues romanes* sont là pour démontrer combien Catalans et Provençaux ont eu d'intérêts qui leur étaient également chers, combien le voisinage et la politique avaient créé de relations entre eux. La similitude des lois a certainement sa source dans l'action d'un pouvoir commun ; celle des jeux et des naïfs amusements de l'enfance ne peut provenir que d'une fréquentation historique aussi ancienne que suivie.

On trouve cependant, chez des peuples d'origine différente et séparés par de grandes distances, certains jeux qui sont les mêmes. Mais cela s'explique. Partout il y a des fétus que le vent emporte, des feuilles qui voltigent, des oiseaux qui planent : de là l'idée toute naturelle d'imiter ces feuilles ou ces oiseaux. Sans qu'il y ait parenté entre les Chinois et les Européens, les uns et les autres font voler dans les airs des morceaux de papier ou de toile en forme d'oiseaux : en France, ce sont des cerfs-volants ; en Catalogne, des *estels* (étoiles) : en Castille, des *cometas*, à cause de la traîne. Le jeu de paume, les courses, les tours de force, les jongleurs, se

sont également produits partout où il y a eu des hommes forts ou adroits ; mais le

Pichoun det,
Simounet, etc.;

le Santo Barbo, santo Flour,
La crous de Nostre Seignour, etc.,

de la Provence, n'ont probablement leur équivalent qu'en Catalogne ; et, en suivant la livraison de la *Revue* du 1er janvier 1873, je vais donner les équivalents catalans de presque tous les jeux ou *negnas* qui s'y trouvent insérés.

On dit à l'Isle (Vaucluse), en prenant successivement les doigts d'un enfant :

Aquéu a fa l'iòu (le pouce),
Aquéu l'es anà quèrre,
Aquèu l'a fa couire,
Aquèu l'a manjà,
E lou pichot nanet
Que n'a ren agu pèr soun soupà.

Ou bien à Marseille :

Pichoun det,
Simounet,
Longo touaro,
Manjo-pan,
Esquicho-barlan.

En Catalogne :

Aqueix es lo parc (le gros doigt),
Aqueix es la mare,
Aqueix fá las sopas,
Aqueix se las menja totas
Y aqueix diu :
Piu ! piu !
No quede res dintre del niu?

Celui-ci est le père, — celui-ci est la mère, — celui-ci fait les soupes, — celui-ci les mange toutes, — et celui-ci dit : — Piou ! piou ! — ne reste-t-il donc rien dans le nid?

On dit en Provence, en chatouillant la main d'un enfant :

Guerin guin gaio
Martin de la paio,
Escudeloun,
Plen de peissoun.

En Catalogne :

Ralet, ralet,
Para un dineret!

Ralet (petite pièce en argent de 25 centimes), ralet, — tiens, voici un denier ; c'est-à-dire que l'enfant tend la main — *para la mà* — croyant qu'après s'être amusé avec lui on lui donnera le *ralet* promis.

On le fait attendre un moment, et on lui donne, ou on lui promet un liard.

La *negna* du *Petadou* a aussi sa variante catalane.

Plusieurs enfants réunis autour d'une pierre plate pétrissent en creux des morceaux d'argile, que l'on appelle des *petarinas*. — Chacun lance la sienne à tour de rôle, en disant :

Taparina, taparana,
Me la tapas de bona gana?

Veux-tu boucher le trou de ma *petarina?*

Celui qui accepte le défi répond :

Taperi, taperat,
No fassas gaire forat

Taperi taperat (ces deux mots ne sont là que pour la rime), — ne fais pas le trou trop grand.

L'autre fait éclater son *petadou,* et le trou que produit la sortie violente de l'air est bouché par celui qui a accepté le défi avec l'argile de son propre *petadou;* de sorte que, si le trou a été grand, ce dernier n'aura plus qu'une petite quantité d'argile pour un *petadou*, qui nécessairement fera peu de bruit.

Lorsque, à force d'avoir bouché et troué des *petarinas*, les joueurs les plus adroits ont accumulé presque toute la pâte, ils en cèdent aux autres pour des plumes, des billes, une *baldufa* (toupie) ou, ce qui est bien plus ordinaire encore, pour une

promenade *á coll y bé* — litt. : mouton au cou. Il y en a qui gagnent d'être portés *á coll y bé* de l'école jusque chez eux.

La *Negna* du temps se dit comme il suit en Provence :

Plou e souleio,
Fa lou temps de Marseio !
Se lou mounde va sabiè,
Tout lou mounde courririè.
A forço de courre,
Si roumprien lou mourre ;
Si sabien pas camina,
Si roumprien lou bout dóu nas.

En Catalogne :

Plou y fá sol,
Las bruxas se pentinan
Ab un caragol.

Il pleut et il fait soleil. — les sorcières se peignent — avec un escargot.

Autre variante catalane :

Plou ! plou !
Caragina, caragol :
Aigua á las bassas,
Foch á las fogassas ;
Aigua de Deu,
Cravrotadas als Juheus.

Escargots ! Il pleut (il va y avoir) de l'eau dans les bassins, — du feu à l'âtre, — de l'eau du bon Dieu — et des coups de trique pour les Juifs.

Les *Juheus y 'ls Moros* — Juifs et Maures — sont très-souvent les souffre-douleur des jeux de l'enfance en Espagne.

La *negna* du mauvais temps est celle-ci :

Mal temps,
D'hont vens ?
— De l'infern.
Vesten, vesten,
Que no't volem.

Mauvais temps, — d'où viens-tu ? — De l'enfer. — Va-t'en, va-t'en, — nous ne te voulons pas.

Voici celle du beau temps :

Bon temps,
D'hont vens ?
— Del Cel.
Vina, vina,
Que 't volem.

Beau temps, — d'où viens-tu ? — Du ciel. — Viens, viens, — nous te désirons.

Pour se garantir de la foudre, on invoque, de même qu'en Provence, sainte Barbe ; et, au lieu de dire :

Santo Barbo, santo Flour,
La crous de Nostre Seignour,
Quand lou tounèro passarà
Santo Barbo me gardarà,

on dit :

Sant Marc, santa Creu !
Santa Bárbara nò'm dexeu !

Saint Marc, sainte Croix, — sainte Barbe, ne m'abandonnez pas :

ou bien :

Santa Bárbara, va pel camp
Tota vestida de blanch ;
De blanch y de negra...
Jesus ! que llampega !

Sainte Barbe, va dans les champs — tout habillée de blanc : — en blanc et en noir..... — Jésus ! voici l'éclair (*llampegar*, faire des *llamps*, éclairs) !

La *negna* du lézard vert est très-commune en Provence :

Lusert ! lusert !
Aparo-mo de la serp !

Les petits enfants disent en Catalogne :

Sagrantana, treu lo cap,
Que ton pare está penjat
A una forca de finestra
... Surt á depressa !

Lézard, sors la tête (on lui dit ces paroles en chantonnant sur un air très-doux). — ton pere s'est pendu au crochet d'une fenètre. — Sors vite.

Pour prendre les orties sans se piquer, on dit, en chantant et en faisant des signes de croix :

Ortiga, ortiga,
Si 'm punxas y 'l capellá ho sap,
Te llevarà 'l cap.

Ortie, ortie, — si tu me piques et que le prêtre le sache, — il te coupera la tête.

Après avoir répété cela trois fois, tous les enfants prennent hardiment les orties, et, soit qu'ils saisissent les feuilles par le dessous, soit désir d'attraper d'autres camarades, nul n'avoue avoir été piqué.

La *negna* du Voyage est connue partout. En Provence, on assied un enfant sur ses genoux et on le fait sauter vivement à chaque syllabe de ces vers :

Arri! arri! mou chivau!
Que deman anan à Sauit.
Anarem à Perno
Querre de lanterno.
De lanterno e de siblet
Per amusà lou nanet[1].

On dit en Catalogne :

Arri! arri! cavallet,
Anirem a San-Benet,

[1] L'auteur de la *Rampelado*, M. L Roumieux, a communiqué à la Société deux variantes de cette petite pièce. La première se dit à Beaucaire, la deuxième à Orange :

I

Arri ! arri! moun chivau.
Deman anarem en Crau :
Pourtaren un gros coutèu
Pèr tuià Anno-Isabèu.
Anno-Isabèu es morto...
Lou cat à la porto,
Lou chin à la fenestro,
Deman faran festo.

II

Arri ! arri ! moun chivau,
Que deman van à la Sau.
Arri ! arri ! moun poulin,
Que deman vau au Salin ;
Dòu Salin à Perno
Cercà de lanterno ;
De lanterno en Avignoun
Pèr cercà de tabouissoun.

A. R.-F.

Comprarem un conillet
Per dinar, per sopar :
Per la nena, no n' hi haurà[1].

Arri ! arri ! petit cheval, — nous irons à Saint-Benoît — acheter un petit lapin — pour dîner, pour souper ; — pour la fillette (ou *per lo nen*, si l'on joue avec un petit garçon), il n'y en aura pas.

Variante. — Toujours avec l'enfant sur les genoux, on le prend par les mains et on le balance en chantant :

Ning ! nong !
Las campanas de Salou[2]
A qui enterran ?
A Candelas.
Qui s'enriu ?
La perdiu...
Iou ! Iou ! Iou[3] !

Ning ! nong ! — les cloches de Salou se font entendre. — Qui enterre-t-on ? — Candelas. — Qui s'en moque ? — La perdrix.

[1] Les infinitifs se prononcent en catalan comme si l'*r* n'y était pas et en accentuant la voyelle : *dinà, sopà*.

[2] Petit port de mer près de Tarragone.

[3] Il existe dans le département de l'Aude une petite pièce populaire du même genre :

Plau, plau, menichau
La campano de Cailhau.
Qui la souno ?
Le ritou de Carcassouno.
Qui la fà ?
Le ritou de Palajà.

V. Eusèbe de Salles, *Poésies et rimes patoises*, pag 337.
On dit communément à Montpellier :

Baladin, baladan,
La campana de Sant-Jan.
Quau la soma ? Quau la fis ?
Lou curat de Sant Dem
Quau sona lous clas[illegible] ?
Lous quatre gourpatasses.
Quau porta la caissa ?
Lou cat emé la maissa.
Quau mena lou dòu ?
Lou pairòu.

(Communiqué par Mme veuve J. Richard.)

A. R.-F.

A ce moment on prend les deux petites mains de l'enfant dans une seule, et de l'autre on le chatouille sous le menton.

Ce dit est une allusion au conte si connu de l'enterrement du chasseur par le gibier. En Catalogne, on l'appelle Candelas, du nom d'un célèbre bandit.

Il existe encore d'autres jeux catalans qui doivent avoir leur variante provençale.

Voici celui du Mouchoir, *Mocador :*

Plusieurs enfants prennent un mouchoir et le tiennent tendu. La personne qui joue avec eux fait au milieu des ronds avec l'index, en chantant :

Una pessa n' hi ha al talé
Que no 'n va bé,
Que no 'n va bé.
. . . . . .

Et tout à coup on dit très-vite :

Amóllala bé !

Ou bien :

Estírala bé !

Il y a une pièce sur le métier — qui ne va pas bien. — Lâchez-la ! — ou bien : Tirez-la.

Si l'on a dit *amóllala !* — lâchez-la — et qu'un ou plusieurs joueurs aient tiré, ils payent un gage : — *panyora.*

Si l'on a dit : *estírala !* — tirez-la — et que l'on ait fait le contraire, on paye aussi.

Si des enfants en promenade ne veulent plus marcher, leurs mères ou leurs bonnes les amusent en leur faisant prendre les mains les uns des autres et en chantant :

Moros venen, Moros van
Al portal de San-Joan.

Les Maures viennent, — les Maures vont — au portail de Saint-Jean.

Une petite pause, et puis tout à coup :

Moros de guerra !

Les Maures arrivent en guerre !

Et on se met à courir, ou

Moros, à terra !

Les Maures arrivent ! — A terre !

Les enfants se laissent tomber en se tenant toujours par les mains.

Il existe un autre jeu où il y a encore des Maures. Celui-ci, de même que le précédent, est contemporain au moins de Wifred *lo Pelut*.

Les enfants choisissent un roi, qui s'assied par terre à la mode arabe, et tous les autres, moins deux ou trois qui représentent les ambassadeurs, se placent à ses côtés.

Ces derniers s'avancent, en faisant de profondes salutations, et disent :

Un ! dos ! tres !

Une fois, deux fois, trois fois (je te salue).

Le roi incline la tête, et ils continuent :

Tres passos ne som donat.

Je viens faire (un pas) une démarche qui ne sera peut-être pas de ton goût.

(Chacun parle pour soi, autrement il aurait fallu le verbe au pluriel, comme dans les vers suivants.)

No se 'l rey si'm dira rès
De las tres fillas que tens
Me 'n voldrias donar una ?

Je ne sais si le roi ne me dira rien. — Des trois filles qu'il a, — veut-il m'en donner une ?

Le roi répond :

Si las ting ó na las ting,
No las ting pera donar,
Y del pà blanch que jo menjo,
Ellas sempre menjaran.

Que je les aie ou que je ne les aie point, — elles ne sont pas à donner. — Du pain blanc que je mange — toujours elles mangeront.

Les ambassadeurs se retirent alors en chantant tristement :

Jo me 'n vaig molt descontent
Del palau d'aquet rey moro.

Je m'en vais bien mécontent — du palais de ce roi maure.

Le roi les rappelle immédiatement :

Tornin, tornin, escuders;
La mes bella 'ls hi daré :
La Rosinda, la mes bella,
La mes bella del roser.

Revenez, revenez, écuyers : — la plus belle je vous donnerai : — Rosinde, qui est la plus belle, — la plus belle fleur de mon verger.

Il leur adresse quelques mots de recommandation, et les ambassadeurs en faisant la *cadireta*, c'est-à-dire en se prenant les mains et en faisant asseoir dessus la princesse, se retirent en chantant :

Estará molt ben cuidada;
Y, en cadira d'or sentada,
Dormirà en brassos del rey.

Elle sera très-bien soignée : — et sur une chaise d'or assise, — elle dormira dans les bras du roi.

Ils ajoutent pour le dernier vers une insolence plus que rabelaisienne ; mais, comme dans le conte des chèvres que Sancho racontait à son maître, si on la supprime, il n'y a plus de jeu :

Dormirá en brassos del rey,
Me... per tu y per ell [1].

Le roi maure, en entendant cela, se lève tout courroucé et court après les ambassadeurs, qui lui ravissent sa fille. Si lui ou quelqu'un de sa cour en saisit un, il deviendra, d'ambassadeur qu'il était auparavant, un des personnages muets et inactifs — là est la punition — qui, assis par terre, forment la maison du roi.

J. Pin y Soler.

[1] On peut, jusqu'à un certain point, rapprocher de ce jeu catalan le jeu français, si répandu en Languedoc, du *Mauvais Roi d'Angleterre* :

Tout en me promenant (*bis*) — le long de la rivière,
J'ai aperçu de loin (*bis*) — cinq ou six demoiselles, etc.

JEUX ET *SOURNETAS* DU BAS LANGUEDOC

Les pièces composant la publication suivante m'ont été adressées par une personne de Gignac[1], qui, avec un zèle dont je la remercie vivement, a bien voulu les copier à ses moments de loisir. Je n'ai eu qu'à les examiner au point de vue orthographique et à les compléter par une traduction française[2].

Leur dialecte est naturellement celui qu'on parle aux bords de l'Hérault, dans les environs de Gignac. Il appartient à cette portion assez considérable des idiomes languedociens qui, en opposition au gascon et au provençal, emploie l'*a* final au lieu de l'*o*. Je vais indiquer, du reste, ceux de ses caractères particuliers que l'orthographe suivie par la *Société pour l'étude des langues romanes* ne me permet pas de figurer aux yeux du lecteur.

Comme le sous-dialecte de Montpellier, celui de Gignac substitue généralement le *b* au *v* et le *d* à l'*r*. On prononce : *bièl, bi, beire, fièida, nièida*, ce que l'on écrit : *vièl, vi, eire, fièira, nièira*. — L'*lh* dans *filha, mantilha*, etc., se prononce : *fi-ia, manti-ia*. — Le *b*, dans quelques mots, prend le son du *p* : *diablatou, aisable*, deviennent assez facilement : *diaplatou, aisaple*. Ce changement est surtout particulier au langage du Rouergue, et la partie septentrionale du département de l'Hérault en subit fortement l'influence. Enfin le conditionnel : *aimarioi, aimariòs, aimariò*, etc., se prononce plutôt *aima-ioi, aima-iòs, aima-iò*, que *aimadioi, aimadiòs, aimadiò*. Je ne relève pas quelques différences tout à fait insignifiantes : *lioc* et *lion*, entre autres, qui deviennent : *ioc* et *ion*. Le double *ll* équivaut à *nl*.

Je dois, en terminant, prier le lecteur de vouloir bien excuser les libertés, ou pour mieux dire les *gasconismes*, de ma traduction. En alléguant l'impossibilité de les éviter entièrement,

[1] M. Emilien Hubac.

[2] J'ai joint à chaque *sourneta* un court préambule explicatif et quelques notes, lorsque cela m'a semblé nécessaire.

je n'étonnerai aucun de ceux qui connaissent les idiomes du Midi et le caractère si original de plusieurs de leurs formes populaires.

LA MAIRASTRE

—

C'est la première partie du *Petit Poucet*. (V. les *Contes des Fées* de Perrault.)

—

Un cop i'aviò un ome qu'aviò dous efants e que s'èra tournat maridà.

La mairastra, qu'aimava pas aqueles menuchs, diguèt un jour à soun ome : « Sabes de que nous carriò faire ? Nous anaren passejà au bos. » L'ome ie diguèt : « Anàs-lèi, vautres, se voulès. »

Un mati, la mairastra prenguèt lous dous efants e ie diguèt : « Voulès que nous n'anen passejà ? »

L'ainadet vouliò pas, pèramor qu'aviò pòu que sa mairastra lou perdèsse. Pamens ie diguèrou que oi toutes dous.

La mairastra ie faguèt prene un sac ple de pèls de poumas e lous enmenèt. Tout caminent aqueles menuchs n'en manjàvou.

LA MARATRE

—

Il y avait une fois un homme qui avait deux enfants et qui s'était marié de nouveau.

La marâtre, qui n'aimait pas ces enfants, dit un jour à son mari : « Sais-tu ce qu'il nous faudrait faire ? Nous irons nous promener au bois. » Le mari lui répondit : « Allez-y, vous autres, si vous le voulez. »

Un matin la marâtre prit les deux enfants et leur dit : « Voulez-vous que nous allions nous promener ? »

L'aîné ne le voulait pas, parce qu'il avait peur que sa marâtre ne le perdît. Cependant tous les deux lui dirent que oui.

La marâtre leur fit prendre un sac rempli de pelures de pomme et les emmena. Tout en cheminant, les enfants en mangeaient.

Quand ils furent bien enfoncés dans le bois, la marâtre leur dit : « Voulez-vous que nous nous reposions un peu ? » Les enfants, qui étaient fatigués, lui répondirent : « Comme vous voudrez »

Quant seguèrou plà enfounsachs dins lou bos, la mairastra ie diguèt : « Voulès que nous repausen un pau? » Lous efants, qu'èrou lasses, ie respoundèrou : « Couma vourés. »

S'assetèrou e s'endourmiguèrou ; e, quant seguèrou endourmichs, la mairastra s'en anèt e lous quitèt.

Quant aqueles efantous se derevelhèrou e que se vegèrou souls, se metèrou à plourà.

L'ainadet diguèt à soun fraire : « S'avian semenat la pèl de pouma, ara trouvarian lou cami. »

Pamens, quant agèrou marchat un pau, lou jouve diguèt à l'ainat : « Monta sus aquel aubre, que belèu veiràs quauca car- » bounièira que fuma e lai anaren. »

L'ainat ie mountèt, mais vegèt pas res. Marchèrou un pau mai, e l'ainat tournèt mountà sus un aubre. Vegèt un pau de fun tout ple lion.

Diguèt à soun fraire : « Vese un pau de fun, mais sabe pas s'es un mas ou una carbounièira. »

Caminèrou daus lou fun e s'atroubèrou ende una carbounièira. Ie demandèrou un pau de pan.

Ils s'assirent et s'endormirent ; et, lorsqu'ils furent endormis, la marâtre s'en alla et les quitta.

Quand ces petits enfants se réveillerent et qu'ils se virent seuls, ils se mirent à pleurer

L'aîné dit à son frère : « Si nous avions semé des peaux de » pomme, nous retrouverions le chemin maintenant. »

Cependant, lorsqu'ils eurent marché un peu, le jeune dit à l'aîné : « Monte sur cet arbre; peut-être verras-tu quelque charbonniere qui » fume et nous y irons. »

L'aîné y monta, mais il ne vit rien. Ils cheminèrent un peu plus, et l'aîné monta de nouveau sur un arbre. Il vit un peu de fumée tout à fait loin.

Il dit à son frere : « Je vois un peu de fumée, mais je ne sais si » c'est un *mas* ou une charbonnière. »

Ils marchèrent vers la fumée et ils rencontrèrent une charbonnière. Ils demandèrent un peu de pain à ceux qui s'y trouvaient.

Lou carbouniè i'en dounèt, e pioi ie diguet : « D'a-n-ounte sès ? » L'ainadet ie respoundèt :

« Sèn de Pampaluna, lous efants d'un esclopiè, e nostra mai-
» rastra es una mèrchanda de lunetas que nous o perdut dins
» lou bos[1]. »

Lou carbouniè prenguèt aqueles efantous e lous metèt en cami. S'en anèrou e marchèrou touta la journada.

Quant venguèt lou vèspre e qu'agèrou soupat, la mairastra diguèt à soun ome : « S'avian lous efants, manjariòu d'aquela
» soupa que i'o de rèsta. » L'ome ie respoundèt : « Oi. »

Agèrou pas pulèu dich acòs qu'ausiguèrou tustà la porta. La mairastra faguèt lun à soun ome pèr saupre quau èra : acòs seguèt lous pichochs.

Seguèrou pla countents de lous veire. Lous faguèrou pla soupà, e la mairastra lous couchèt toutes dous.

Le charbonnier leur en donna, et il leur dit ensuite : « D'où êtes-vous. » L'aîné lui répondit :

« Nous sommes de *Pampelune*, les enfants d'un sabotier, et notre
» marâtre est une vendeuse de lunettes qui nous a perdus dans le
» bois. »

Le charbonnier prit ces enfants et les mit en chemin. Ils s'en allèrent et marchèrent toute la journée.

Quant vint le soir et qu'ils eurent soupé, la marâtre dit à son mari : « Si nous avions les enfants, ils mangeraient cette soupe qui est là de reste » L'homme lui répondit : « Oui. »

Ils n'eurent pas plus tôt dit cela qu'ils entendirent heurter la porte. La marâtre fit lumière à son mari, afin de savoir qui c'était : ce furent les petits enfants.

Ils furent bien contents de les voir. Ils les firent bien souper, et la marâtre les coucha tous les deux.

[1] Cette réponse est plutôt chantée que parlée. Il serait facile d'en retrouver les rimes, si, comme je le crois, le conte lui-même a existé originairement en vers :

Sèn de Pampaluneta,
Lous efants d'un merchand d'esclops,
Nostra mairastre n'es una merchanda de lunetas
Que nous o perdut dins lou bos.

Je reviendrai ultérieurement sur ce point.

Pamens, au bout de quauques jours, aqueta michanta fenna diguèt tournà à soun ome :

« Lou diables tous efants, de tant que sou aissables! Te lous » anarai perdre que tournaròu pas pus. »

Aquel ome, qu'èra pas boun paire, ie respoundèt: « Fai » couma vouras. »

La mairastra diguèt tournà as efants: « Voulès que nous » 'n'anen passejà, mous efants? »

« Nani, ie faguèrou lous efants, que nous perdiàs. » La mairastra ie respoundèt que nou. « Vous ame be trop. »

L'ainat, sans res dire ni à soun fraire, ni à sa mairastra, s'en vo encò de sa grand e ie counta tout.

Sa grand ie diguèt : « Quant vous anarés passejà, vendrés » aicis, que vous bailarai quicon. »

Couma de fèt, un jour la mairastra lous fo levà de boun mati. Lous fo dejunà pèr parti[1].

Cependant au bout de quelques jours, cette méchante femme dit encore à son mari :

« Le diable soit de tes enfants, qui sont si insupportables ! J'irai » te les perdre et ils ne reviendront plus. »

Cet homme, qui n'était pas bon père, lui répondit : « Fais comme » tu voudras. »

La marâtre dit de nouveau aux enfants : « Voulez-vous que nous » allions nous promener, mes enfants? »

« Non, lui dirent les enfants, car vous nous perdriez. » La marâtre leur répondit que non : « Je vous aime bien trop. »

L'aîné, sans rien dire ni à son frère, ni à sa marâtre, s'en va chez sa grand'mère et lui raconte tout.

Sa grand'mère lui dit : « Quand vous irez vous promener, vous » viendrez ici et je vous donnerai quelque chose »

En effet, un jour la marâtre les fait lever de grand matin. Elle les fait déjeuner pour partir.

[1] Deux vers.

L'ainadet, en vegen acòs, s'en anèt encò de sa grand e ie diguèt : « Nostra mairastra nous vòu enmenà tournà. »

Sa grand ie bailèt un sac de cendres e ie diguèt de las semenà en marchent, claretas pèr que durèssou mai de tens.

« Couma acòs, amai vous vogue perdre, pourrés toujour, en » seguiguent las cendres, trapà lou cami. »

Faguèrou bé antau, mais lou cami durèt mai que lou sac. Las cendres s'acabèrou e toujour marchavou, pertau que la mairastra jougava de rusa.

L'ainadet ou counouissiò be, mais voulio pas res dire : cresiò de pourre trouvà lou cami, e se pèrdèrou.

Lou gal cantèt
E la sourneta finiguèt [1].

(Version de M. Hubac (Émilien), de Gignac.)

Le petit aîné, voyant cela, alla chez sa grand'mère et lui dit : « Notre marâtre nous veut emmener encore. »

La grand'mère lui donna un sac de cendres. Elle lui dit de les semer en marchant, claires, afin qu'elles pussent durer plus longtemps.

« De cette manière, bien qu'elle veuille vous perdre, vous pourrez » toujours, en suivant les cendres, retrouver le chemin. »

Ils firent bien ainsi, mais le chemin dura plus longtemps que le sac. Les cendres furent achevées et ils marchaient toujours parce que la marâtre jouait de ruse.

Le petit aîné le voyait bien, mais il ne voulait rien dire : il croyait pouvoir trouver le chemin, et ils se perdirent.

Le coq chanta
Et la sornette finit.

[1] C'est la conclusion ordinaire de presque tous les contes du bas Languedoc. Le Sage, les *Folies*, p. 156, la rappelle dans un sonnet à Louis XIII :

Grand Rèi, ieu ai sounjat qu'ieu ère pres de vous
Embé la pertusano e tout plen de courage.
Cependant, en sounjant, venguèroun dous grands loups
Que dins un tournaman changèroun de passage.
Grand Rèi, ieu ai sounjat qu'i'avié dous patrous
Dins la proufounda mar pres de faire naufrage :

LOU LAURAIRE

Dans sa première partie, le conte qui suit ressemble assez à celui de *la Belle et la Bête*. Un *segnou* a été changé en monstre, et ne doit reprendre sa véritable forme qu'à la condition de trouver une jeune fille qui veuille le suivre. Au début de la *sourneta*, on le voit allant vers un laboureur qui charrue son champ, et le menaçant de le dévorer s'il ne lui donne pas, le lendemain, une de ses trois filles. Les deux aînées refusent ; la troisième, pour sauver son père, consent à suivre la bête, qui l'emmène dans un château où l'on ne parvient qu'après un voyage d'une année. Peu après y être arrivé, le jeune homme abandonne, pour une autre femme, celle qui l'a rendu à la forme humaine, et s'enfuit. Le lendemain, à son réveil, la fille du laboureur, ne revoyant plus son amant, part toute en pleurs pour le rechercher. Elle emporte les présents qu'elle en a reçus : un anneau, une quenouille et un fuseau d'argent, et chemine six mois durant sans rien découvrir. Ce temps écoulé, elle rencontre un autre château. Elle s'y loue comme gardeuse de dindons ; et c'est là, après diverses péripéties dont le fond serait fort scabreux s'il ne se justifiait par la situation et la douleur de l'épouse abandonnée, que cette dernière peut se faire reconnaître de son mari.

A considérer certains traits de la *sourneta* du *Lauraire*, la franchise et la brièveté presque épique, quoique souvent brutale, du dialogue ; la mention du mariage du jeune homme, où l'on n'aperçoit

Vous venguères, grand Rèi, que trop bon e trop dous.
Adoubères d'abord la velo e lou courdage.
E pioi lou gal cantèt e après fouguèt jour.....

L'abbé de Sauvages, *Dict. lang.*, t. I, p. 359, donne celle-ci pour les Cévennes :

Lou gal canté
E fougué jour

Le marquis de Lafare-Alais, *las Castagnados*, p. 384 :

Lou gal canté
Seguè jour
Ieu m'en anère.

pas la moindre trace de christianisme[1]. La facilité, pour ainsi dire polygamique, avec laquelle la femme du *segnou* vend à la gardeuse de dindons la couche de son mari pour un fuseau d'argent : l'effacement de celui-ci, les détails à intention astronomique de la première partie, le voyage au château de la Bête qui dure un an, l'arrivée marquée au mois de septembre, les courses de la jeune fille qui commencent immédiatement après et qui durent six mois, la mention des quatre robes données pour l'hiver, le printemps, l'été et l'automne, et enfin le fragment de chant trois fois répété, où l'héroïne rappelle qu'elle a marché la nuit et le jour, qu'elle a traversé la lune et le soleil, la plaine et l'étang, pour retrouver son fiancé, tout porte à voir dans ce conte un fond certainement très-ancien, dont la version qui suit n'est que la modification récente[2].

Je dois ajouter que M. le docteur Espagne possède du *Lauraire* une version recueillie à Aspiran, et qui diffère un peu, pour le commencement, de celle que je publie aujourd'hui. Comme dans le conte de Mme Leprince de Beaumont, la bête feerique, qui doit se transformer plus tard en jeune homme, y garde un rosier couvert de roses ; le laboureur en coupe une, et motive par là la demande qui lui est faite d'une de ses filles. Il n'y a pas d'autres modifications dans le restant de la *sourneta* d'Aspiran, si ce n'est que la proposition de la gardeuse de dindons s'applique au fils de la *dama*, ou maîtresse du château, et non à son mari.

A quelle époque probable faut-il rapporter ce conte? C'est ce qu'il est à peu près impossible de préciser. La personne qui l'a recueilli à Gignac le qualifiait de conte *dau tens das Segnous*. A Aspiran, c'est un conte *dau tens de las Fadas*. Ces indications de chronologie populaire sont très-vagues, et elles s'appliquent de plus à des temps aussi anciens qu'indéterminés ; la dernière cependant me semble se rapprocher le plus de la vérité. L'époque féodale ne peut réclamer ce *moussur*, ou seigneur, pour qui la polygamie semble un droit si bien reconnu, que sa femme elle-même ne le conteste point. Elle ne peut revendiquer non plus les détails merveilleux

[1] Cette remarque n'a pas échappé au conteur populaire. La première version du *Lauraire* contenait à ce sujet (et vraisemblablement comme correction) une addition aussi singulière que récente : « *Quant agèrou soupat e que l'enlevada seguèt couchada, anèrou espousà de la couruna endé l'autra* ... »

[2] Le petit nombre de pages réservé à la présente publication ne me permet pas de relater les différentes variantes — anciennes ou modernes — des contes que je donne aujourd'hui. J'espère combler plus tard cette lacune par une table spéciale.

que j'ai signalés. Je hasarderais donc assez volontiers cette conjecture, que le récit du *Lauraire* peut remonter à l'époque gauloise, par sa donnée première.

J'ai dit plus haut que cette *sourneta* laissait apercevoir dans certaines de ses parties une rédaction bien plus ancienne. J'en trouverais la preuve dans quelques vers qui se sont maintenus çà et là :

Parlèrou en secrèt
Que noun digus ou entendèt.

et surtout dans le chant rimé[1]. Le voyage merveilleux qui y est rappelé, et qui devait primitivement se rapporter aux courses de la fille du laboureur après la fuite du jeune homme, n'a pas laissé de traces dans la rédaction actuelle du conte.

—

Un cop i' aviò ende un mas un ome qu'aviò tres filhas. S'en anèt laurà ende una tèrra qu'èra lionta dau mas.

Quant seguèt pèr anà dejunà, sus las ounse ouras, vegèt veni una bèstiassa que ie diguèt : « Se me dones pas una de » tas tres filhas, deman d'aquesta oura çai serai e te de- » vourirai. »

Lou lauraire ie respoundèt : « Se n'io una qu'ou vogue, t'ou » sauprai à dire deman. »

Il y avait une fois dans un *mas* un homme qui avait trois filles. Cet homme s'en alla labourer une terre qui était éloignée du *mas*.

Quand ce fut pour aller déjeuner, sur les onze heures, il vit venir une bête qui lui dit : « Si tu ne me donnes pas une de tes trois » filles, demain, à la même heure, je serai ici et je te dévorerai. »

Le laboureur lui répondit : « S'il y en a une qui le veuille, je te » le dirai demain. »

[1] Il n'existe pas dans la version qui m'a été communiquée par M. le docteur Espagne.

Aquel ome s'en tourna tout triste à soun mas. Desbasta sa miola e s'en vo metre au lièch.

Quant l'oura dau dinà seguèt venguda e que las tres filhas vegèrou pas veni soun paire, l'ainada diguèt : « Saique quicon » ie serò arrivat ? »

S'en vòu à l'estable : Vegèrou la miola que manjàva e sounèrou. Digus mutèt pas.

Mountèrou au palhè, pas res. Anèrou au celhè, pas res. Saviòu pas pus à-n-ounte èra.

S'en vòu au lièch : lou troubèrou que plourava.

Ie diguèrou : « De que vous es arrivat ? »

« Ai ! mas filhas, ie respoundèt lou paire, ce que m'es arri- » vat ? vous ou vau dire, amai vous farò pas plasé. »

Se levèt, anèt à la cousina e ie diguèt :

« A l'oura dau dejunà, es vengut una bèstia bourruda e m'o » dich que se ie dounave pas una de mas tres filhas, deman, » à la mèma oura, çai seriò e me devouririò. »

Cet homme s'en retourne tout triste à son *mas*. Il débâte sa mule et se va mettre au lit.

Quand l'heure du dîner fut venue et que les trois filles ne virent pas venir leur père, l'aînée dit : « Peut-être quelque chose lui sera » arrivé ? »

Elles s'en vont à l'écurie : elles virent la mule qui mangeait et appelèrent. Personne ne répondit.

Elles montèrent au grenier à paille : rien Elles allèrent au cellier ; rien. Elles ne savaient plus où il était.

Elles s'en vont au lit : elles le trouvèrent à pleurer.

Elles lui dirent : « Que vous est-il arrivé ? »

« Ah ! mes filles, leur répondit le père, ce qui m'est arrivé ? je » vais vous le dire, et cela ne vous fera pas contentement .»

Il se leva, alla à la cuisine et leur dit :

« A l'heure du déjeuner, il est venu une bête poilue : elle m'a » dit que, si je ne lui donnais pas une de mes trois filles, demain, » à la même heure, elle serait ici et me dévorerait. »

« Maintenant, ajouta le père, voyez celle de vous trois qui veut » y aller. »

L'aînée lui dit : « Mon père, moi, je ne veux pas y aller. » Il le dit à la seconde. Elle ne voulut pas plus y aller que l'aînée.

« Ara, ajustèt lou paire, agachàs la de vautras tres que ie » vòu anà. »

L'ainada ie diguèt : « Moun paire, ieu, ie vole pas anà. » Ou diguèt à la segounda. Ie vouguèt pas mai anà que l'ainada. Ou diguet à la tresièma, que ie respoundèt : « Ieu, i' anarai : » saique me devourirò pas ? [1]. »

Lou lundeman mati, aquel ome s'en vo laurà. Quant seguèt l'oura dau dejunà, la bèstia se sarra e ie fo : « Eh be, de que » t'où dich ? »

Lou lauraire ie respoundèt : « Ou ai dich à l'ainada, a pas » vougut ; ou ai dich à la segounda, a pas mai vougut ; ou ai » dich à la tresièma, a dich que vendriò. » — « Eh be ! faguèt » la bèstia, aquela me vo ; deman mati la vendrai cercà. »

Aquel ome s'en anèt. Quant seguèt au mas, diguèt à la jouina : « Es tus que vòu. » — « Eh be! moun paire, ie res- » poundèt, i'anarai ; saique me farò pas mau [2] ? »

Il le dit à la troisième, qui lui répondit : « Moi, j'y irai; peut-être » ne me dévorera-t-elle pas ? »

Le lendemain matin, cet homme s'en va labourer. Quand ce fut l'heure du déjeuner, la bête s'approche et lui demande : « Eh bien! « que t'ont-elles dit ? »

Le laboureur lui répondit : « Je l'ai dit à l'aînée, elle n'a pas » voulu ; je l'ai dit à la seconde, elle ne l'a pas voulu non plus; je » l'ai dit à la troisième, elle a dit qu'elle viendrait. » — « Eh bien, » répondit la bête, celle-là me va ; demain matin, je viendrai la » chercher. »

Cet homme s'en alla. Quand il fut au *mas*, il dit à la jeune : « Tu » es celle qu'elle veut. » — « Eh bien! mon père, lui répondit-elle, j'y » irai ; peut-être ne me fera-t-elle pas de mal ? »

[1] Ici, une réponse qui pourrait bien être une interpolation :

« Nou, ma filha, ie respoundèt lou paire: se demanda una coumpagna, » es pas pèr ie faire mau. »

« Non, ma fille, lui répondit le père, si elle demande une compagne, » ce n'est pas pour lui faire mal. »

[2] Interpolation probable :

« Me sarrarai de sa bourra, e aurai pas frech. »

« Je m'approcherai de son poil, et je n'aurai pas froid.

Lou lundeman mati, à cinq ouras, la bèstia arriva e dintra sens res dire. Troubèt las tres jouvas qu'èrou au cantou dau fioc.

Counousquèt la jouina e ie diguèt : « Anen, vèni ; nous'n'a-» nen. » La filha lou seguiguèt, e s'en anèrou.

Marchèrou un an per arrivà au castèl de la bèstia. Quant ie seguèrou arrivats, la bèstia pausèt sa pèl e se troubèt un jouve de touta bèutat. Erou, ende aquel tens, au mes de setembre.

Lou jouve prenguèt ende el la filha dau lauraire e la menèt dins una sala que i'aviò d'abilhaments de touta coulou. Ie bailèt una rauba de printanièira jauna e se ie declarèt.

Ie diguèt que s'èra anat la cercà tant lion, èra que fasiò penitença. Ie croumpèt una filousa, un fus e un filousiè[1] tout en argent, que se poudiò pas res veire de pus bèl.

Ie bailèt atabé quatre raubas novas: una pèr l'ivèr[2], una pèr lou printens, una pèr l'estiòu, una pèr l'autouna. Mais tout acòs èra pèr passà soun tens e la troumpà.

Couma aquela filha n'en counousquèt quicon, la faguèrou

Le lendemain matin, à cinq heures, la bête arrive et entre sans rien dire. Elle trouva les trois jeunes filles au coin du feu.

Elle reconnut la plus jeune et lui dit : « Allons, viens, partons ». La jeune fille la suivit, et elles s'en allèrent.

Elles marchèrent un an pour arriver au château de la bête. Lorsqu'elles y furent parvenues, la bête posa sa peau et ce fut un jeune homme de toute beauté. A ce moment-là, c'était le mois de septembre.

Le jeune homme prit avec lui la fille du laboureur et la conduisit dans une salle remplie de vêtements de toute couleur. Il lui donna une robe de *printanière* jaune, et se déclara à elle.

Il lui dit que, s'il était allé la chercher si loin, c'était parce qu'il faisait pénitence. Il lui acheta une quenouille, un fuseau et une chambrière d'argent ; on ne pouvait voir de plus beaux présents.

Il lui donna aussi quatre robes neuves : une pour l'hiver, une pour le printemps, une pour l'été, une pour l'automne. Mais tout cela était pour passer son temps et la tromper.

[1] Anneau de fil de fer, ganse de ruban pour tenir la quenouille en état.
[2] On sait que l'année commençait autrefois à la Noël.

jaire de bouna oura per èstre tranquilles. Lou paire dau jouve i'aviò cercat una fenna pus richa mais pas tant poulida, e lou mariage èra definit.

Quant agèrou soupat e que l'enlevada seguèt couchada, lous parents anèrou faire espousà l'autra au jouve[1].

Lou lundeman mati, quant se derevelhèt e que vegèt pas pus soun boun amic, se pensèt trouvà mau. Demandèt à toutes à-n-ounte èra. Ie diguèrou qu'èra partit pèr un autre païs

Prenguèt adoun soun paquet, sa filousa, soun fus e soun filousiè, e s'en anèt en plourent per lou cercà.

Quant agèt caminat sièis meses, s'arrestèt ende un bèl castèl e demandèt à lous que lai èrou se la vouliòu pas lougà pèr travalhà.

Ie diguèrou que se se vouliò lougà per guindièira, la prendriòu. « Eh be! ie diguèt, restarai. »

Lou lundeman mati, anèt gardà las guindas dau castèl, e, tout las gardent, se metèt à travalhà endé la filousa.

Comme cette fille s'aperçut de quelque chose, on la fit se coucher de bonne heure. Le père du jeune homme lui avait cherché une femme plus riche, mais non pas aussi belle, et le mariage était conclu.

Lorsqu'ils eurent soupé et que l'enlevée fut couchée, les parents s'en allèrent pour faire épouser l'autre au jeune homme.

Le lendemain matin, quand elle se réveilla et qu'elle ne vit plus son bon ami, elle pensa défaillir. Elle demanda à tous en quel endroit il était. On lui répondit qu'il était parti pour un autre pays.

Elle prit alors son paquet, sa quenouille, son fuseau et sa chambrière, et partit en pleurant pour le chercher.

Lorsqu'elle eut cheminé six mois, elle s'arrêta au-devant d'un beau château et demanda à ceux qui s'y trouvaient s'ils ne voulaient pas la louer pour travailler.

Ils lui répondirent que, si elle voulait se louer comme gardeuse de dindons, on la prendrait. « Eh bien ! dit-elle, je resterai. »

Le lendemain matin, elle alla garder les dindons du château et tout en les gardant, elle se mit à travailler avec la quenouille.

[1] Voir la note du préambule.

« Oui ! ie diguèt la dama dau castèl, pèr una guindièira, » aquela filousa es be trop bèla ! Me la diouriòs dounà. »

« Teré, madama, ie respoundèt, couma filarai, s'un cop vous la baila ? Se voulès me quità couchà endé vostre moussur [1], vous la dounarai. »

« Quante frount ! voure couchà endé moussur ! » diguèt la dama. — « Quante frount à vous atabé de voure ma filousa ! » ie respoundèt.

La dama faguèt reflecióu e diguèt : Eh be ! baila-me la filousa » e farai couma vouras. » Ie la bailèt.

Lou vèspre vengut, la guindièira s'anèt jaire la premièira, e Moussur après. Era lou jouve que i' aviòu raubat e qu'aviò recounouscut. Couma poudiò pas dourmi, l'empabotavou.

Quant seguèt endourmit, ela, vejent que i' aviò pas res dich, se metèt à cantà en crident e en plourent :

« Moun Dióu, moun marit,
» Noun jamais tus me vos ausi !

« Comment ! lui dit la dame du château, pour une gardeuse de din- » dons, cette quenouille est vraiment trop belle ! Tu devrais me la » donner. »

« Certes ! Madame, lui répondit-elle, comment filerai-je, si je » vous la donne ? Si vous voulez me laisser coucher avec votre » *monsieur*, je vous la donnerai. »

« Quelle impudence ! vouloir coucher avec *monsieur !* » dit la dame. — « Quelle impudence à vous aussi de vouloir ma que- » nouille ! » lui répondit-elle.

La dame fit réflexion et dit : « Eh bien ! donne-moi la quenouille » et je ferai ce que tu voudras. » Elle la lui donna.

Le soir venu, la gardeuse de dindons alla se coucher la première, et *monsieur* ensuite. C'était le jeune homme qu'on lui avait enlevé et qu'elle avait reconnu. Comme il ne pouvait dormir, on lui donnait du pavot.

Quand il fut endormi, elle, voyant qu'il ne lui avait rien dit, se mit à chanter en criant et en pleurant :

« Mon Dieu, mon mari,
» Jamais tu ne veux m'ouïr !

[1] *Moussur* a évidemment ici le sens de maître, seigneur, mari.

» Ieu, qu'ai marchat un an[1].
» La nioch e lou jour;
» Ieu, qu'ai traversat
» La luna e lou sourel,
» La racha e l'estanc,
» D'aquis qu'ai agut gastat
» Mas sabatas de fèrre blanc.
» Moun Dióu, moun marit,
» Noun jamais tus me vos ausi! »

Lous dau castèl, qu'aviòu escoutat touta la nioch, l'entenderou que toujour disiò ce mème.

Lou lundeman, quant moussur se levèt, ie demandèrou se n'aviò pas res ausit. Ie diguèt que nou. La journada se passèt antau.

Lou vèspre, après soupà, la guindièira se metèt à filà endé soun filousiè. « Oui, ie diguèt la dama, me diouriòs dounà aquel filousiè? »

» Moi, qui ai cheminé un an,
» La nuit et le jour;
» Moi, qui ai traversé
» La lune et le soleil,
» La plaine et l'étang,
» Jusqu'à ce que j'aie eu gâté
» Mes souliers de fer-blanc.
» Mon Dieu, mon mari,
» Jamais tu ne veux m'ouïr. »

Ceux du château, qui avaient écouté toute la nuit, l'entendirent répéter toujours la même chose.

Le lendemain, quand *monsieur* se leva, on lui demanda s'il n'avait rien entendu. Il dit que non. La journée se passa ainsi.

Le soir, après le souper, la gardeuse de dindons se mit à filer avec la chambrière.

« Comment, lui dit la dame, tu devrais me donner cette chambrière? »

[1] Sans doute avec les six mois du premier voyage.

« Teré! ie diguèt la guindièira, couma filarai, se vous lou » baile? Se voulès me quità mai couchà endé moussur, vous » lou bailarai. »

« Impudenta, ie respoundèt la dama, ie coucharіòs mai que ieu! » — « N'en parlen pas mai, ie diguèt, gardarai lou fi- » lousiè. »

La dama, que poudiò pas filà endé la filousa touta soula, vouguèt mai lou filousié. Diguèt à la guindièira: « Baila-me- » lou. Farai tournà couma vos. » Ie lou bailèt.

Lou vèspre vengut, la guindièira s'anèt jaire la premièira, e moussur après. Lou tournèrou empabotà couma la nioch d'avans.

Quant seguèt endourmit, mai la guindièira se metèt à cantà en plourent:

« Moun Dióu, moun marit,
» Noun jamais tus me vos ausi!
» Ieu, qu'ai marchat un an,
» La nioch e lou jour;
» Ieu, qu'ai traversat

« Certes! lui répliqua la gardeuse de dindons, comment filerai- » je, si je vous la donne? Si vous voulez me laisser coucher de » nouveau avec *monsieur*, je vous la donnerai. »

« Impudente, lui dit la dame, tu coucherais avec lui plus que » moi! » — « N'en parlons pas davantage, lui répondit-elle, je gar- » derai la chambrière. »

La dame, qui ne pouvait filer avec la quenouille seule, voulut encore la chambrière. Elle dit à la gardeuse de dindons: « Donne-la- » moi. Je ferai de nouveau ce que tu veux. »

Le soir venu, la gardeuse de dindons alla se coucher la première, et le *monsieur* après. On donna le pavot à celui-ci comme la nuit précédente.

Quand il fut endormi, de nouveau la gardeuse de dindons se mit à chanter en peurant:

« Mon Dieu, mon mari,
» Jamais tu ne veux m'ouïr!
» Moi, qui ai marché un an,
» La nuit et le jour;
» Moi, qui ai traversé

» La luna e lou sourel,
» La racha e l'estanc,
» D'aquis qu'ai agut gastat
» Mas sabatas de fèrre blanc !
» Moun Diòu, moun marit,
» Noun jamais tus me vos ausi ! »

Lous dau castèl, qu'èrou d'escoutous couma la premièira nioch, l'ausiguèrou que toujour cantava antau.

Quant moussur se levèt, ie tournèrou demandà se n'aviò pas res entendut. Ie diguèt que nou.

La guindièira, maucountenta que lou moussur ie respoundèsse pas res, anèt gardà sas guindas e filava endé lou fus.

La dama ie lou vegèt e ie faguèt fantasiè, pèramor que n'aviò de besoun. Lou demandèt à la guindièira, que vouguèt tournamai couchà endé moussur.

La dama n'ou vouliò pas. Adoun ie diguèt : « Madama, pèr » de que ou voulès pas ? Vous, vous servissés de ma filousa » e me la gastàs, et ieu vous gaste pas moussur, que touta » la nioch dourmis. »

» La lune et le soleil,
» La plaine et l'étang,
» Jusqu'à ce que j'aie eu gâté
» Mes souliers de fer-blanc !
» Mon Dieu, mon mari,
» Jamais tu ne veux m'ouir !

Ceux du château qui étaient à écouter, comme la première nuit, l'entendirent répéter toujours le même chant.

Quand *monsieur* se leva, on lui demanda de nouveau s'il n'avait rien ouï. Il répondit que non.

La gardeuse de dindons, mécontente de ce que le *monsieur* ne lui répondait rien, alla garder ses dindons. Elle filait avec le fuseau.

La dame, qui le vit en eut fantaisie, parce qu'elle en avait besoin. Elle le demanda à la gardeuse de dindons, qui, pour le lui donner, voulut encore coucher avec *monsieur*.

La dame ne le voulait pas. Alors elle lui dit : « Madame, pour- » quoi ne le voulez-vous pas ? Vous vous servez de ma quenouille » et vous me la gâtez, et moi je ne vous gâte pas *monsieur*, qui dort » toute la nuit. »

« Eh be ! ie respoundet la dama, baila-me lou fus e farai » tournà couma vos. » Ie lou bailet, e lou vespre s'en anèt mai couchà la premieira.

Lous dau castel diguèrou adoun : « C'au pas anioch dounà » lou pabot à moussur, per veire de que ie dirò. »

Moussur faguèt l'endourmit, e la guindirièira se metèt à cantà en plourant couma toujour :

« Moun Dióu ! moun Dióu ! moun marit !
» Noun jamais tus me vos ausi !
» Ieu, qu'ai marchat un an,
» La nioch e lou jour ;
» Ieu, qu'ai traversat
» La luna e lou sourel,
» La racha e l'estanc,
» D'aquis qu'ai agut gastat
» Mas sabatas de fèrre blanc !
» Moun Dióu ! moun Dióu ! moun marit !
» Noun jamais tus me vos ausì ! »

Lou moussur ie diguèt : « T'ausisse ; acòs èra per veire se

« Eh bien ! lui répondit la dame, donne-moi le fuseau, et je ferai » de nouveau ce que tu veux. » Elle le lui donna, et, le soir, elle s'en alla de nouveau coucher la première.

Ceux du château se dirent alors : « Il ne faut pas cette nuit » donner le pavot à *monsieur*, afin de voir ce qu'il lui dira. »

Monsieur fit l'endormi, et la gardeuse de dindons se mit à chanter comme toujours, en pleurant :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! mon mari !
» Jamais tu ne veux m'ouïr !
» Moi, qui ai marché un an,
» La nuit et le jour ;
» Moi qui ai traversé
» La lune et le soleil,
» La plaine et l'étang,
» Jusqu'à ce que j'aie eu gâté
» Mes souliers de fer-blanc !
» Mon Dieu ! mon Dieu ! mon mari !
» Jamais tu ne veux m'ouïr ! »

Le *monsieur* lui dit : « Je t'entends : c'était pour voir si tu m'étais

» m'ères fidèla. » Parlèrou en secrèt que noun digus ou entendèt[1].

Lou mati se levèrou. La guindièira prenguèt sa filousa, soun filousiè e soun fus, e partiguèt endé moussur. Lous vejèrou pas pus.

Lou gal cantèt
E la sourneta finiguèt.

(Version de M. Hubac (Émilien), de Gignac).

fidèle. » Ils parlèrent tellement en secret que nul ne les entendit.

Le matin, ils se levèrent. La gardeuse de dindons prit sa quenouille, sa chambrière et son fuseau, et partit avec *monsieur*. On ne les revit plus.

Le coq chanta
Et la sornette finit.

[1] Deux vers.

Documents inédits pour servir à l'étude de la langue d'Oc

—

TRADUCTION
DU DEUXIÈME CHANT DE L'*ÉNÉIDE*, PAR JOURDAN

—

SOUS-DIALECTE DES ENVIRONS DE MONTPELLIER

(1800-1810)

Il existe déjà, dans nos dialectes languedociens, un certain nombre de ces imitations burlesques de l'*Énéide* qui eurent tant de vogue pendant le dix-septième siècle, et dont le *Virgile travesti* de Scarron a été le prototype. L'année même où ce dernier fit paraître son œuvre, Valès de Mountech publiait son *Virgilo desguisat*[1], qui comprend les quatre premiers livres seulement. Un peu plus tard, le Narbonnais Bergoing donnait à son tour un quatrième livre *revestit de naou et habillat à la brullesco*[2]. En 1682, d'Estagniol, avocat à Béziers, mettait encore en vers patois les premier, second, quatrième et sixième livres du même poème[3]. Toutes ces productions, si recherchées aujourd'hui des bibliophiles et des philologues, à cause de leur rareté et de l'intérêt qu'elles présentent pour l'étude de notre langue méridionale, seront le sujet d'autant d'études que la *Revue* doit publier ultérieurement.

A la fin du dernier siècle, l'abbé Fabre exerce sa verve sur le même thème et compose l'*Éneida de Celanova*, que sa mort prématurée laisse malheureusement inachevée. Enfin, vers 1810, un nouveau rimeur patois, Jean Jourdan[4], auteur d'autres poésies qui ne sont pas sans mérite, s'occupe encore à écrire une traduction, restée manuscrite, du second chant.

C'est cette traduction que publie la *Revue*, moins à cause de

[1] Toulouse, *Fr. Boude*, 1648, in-4°.
[2] Narbonne *Dominge le Cuirot* 1652, in-4°
[3] Besiès, *Henric Martel*, in-12.
[4] Mort à Montpellier en 1835, à l'âge de soixante-douze ans.

l'entrain et de la vigueur populaire de certaines de ses parties que comme un document propre à témoigner à quel degré d'abaissement, à quelles étranges bigarrures de langage, l'école de Tandon te de Martin était arrivée à cette époque.

Plus inégal que ses contemporains, moins correct et moins facile que la plupart d'entre eux, Jourdan a cependant cet avantage de placer au milieu de ses gallicismes, une foule de mots véritablement languedociens, et dont l'existence ne peut être constatée alors que dans son œuvre.

Ces deux motifs nous ont engagé à la publier dans toute son intégrité.

Le manuscrit original appartient à la bibliothèque de la ville de Montpellier.

L. G.

Pour respecter autant que possible l'œuvre de Jourdan, nous n'avons rectifié que les fautes qui étaient le plus en opposition avec le système orthographique suivi par la Société.

Ainsi *au*, *eu* et *òu* égalent *aou*, *eou* et *òou* de Jourdan. Nous conservons la forme *iòu*, parce que la prononciation des environs de Montpellier permet d'autant moins d'adopter la forme traditionnelle *ieu*, que cette dernière existe bien nettement, pour le pronom *ieu* par exemple.

Nous supprimons les *h* dans *homme*, *hymna*, *houra*, *malheroux* etc.; — les *e* intercalés dans *mangeà*, *s'engageà*, *vengeà*, etc., que nous écrivons par un *j* : *manjà*, *s'engajà*, *venjà*.; — les *u* également intercalés dans *fatigua*, *intrigua*, *seringua*, etc.; — les *t* ajoutés, probablement par erreur, à la fin de quelques mots : *sount*, *mitant*, etc.

Nous remplaçons par l'*è* l'*ai* de Jourdan dans *mais*, *certaina*, *air*, etc.; — par *ouè*, les *oi* de *voix*, *espoir*, *machoira*, etc :— par le *j*, le *ch* de *envecha*, *sousquecha*, *enbeluguecha*, etc.; — par *lh* mouillé, les *ll* et l'*y* de *babilla*, *desabilla*, *ranbaya*, *roubya* : — par *ca*, les *quà* de *manquà*, *trauquà*, *s'escranquà*, etc.;—par *c*, les *t* de *natioun*, *inventioun*. (Nous n'exceptons ces derniers que là où, suivant une forme francisée, Jourdan écrit *maledictioun*, *actioun*) ; — par *f*, le *ph* de *trioumphà* :— par *s*, le *x* de *nervoux*, *doux*, *maleroux*, *exemple*, et le *z* de *voulèz*, *venèz*, *exprèz*, etc.

Les lettres doubles ont été supprimées partout où la prononciation ne les fait pas sentir; sauf cependant le double *ll*, que l'on transforme en *nl*. Ex: *drolle*, *brullà*, *grella*, *billa*, *barroullà*, qui deviennent : *dronle*, *brunlà*, *grenla*, *binla*, *barrounlà*, et le double *rr*, conservé pour indiquer que la prononciation languedocienne n'exige pas un *d*. Ex. *mourre*, *bourrassa*, *sourrire*.

Jourdan, suivant en cela l'exemple de presque tous les poëtes de Montpellier, ses devanciers, écrit toujours (sauf quelques cas extrêmement rares) l'*r* pour le *d* et le *v* pour le *b*. Nous avons, sous ce rapport, reproduit intégralement le texte de son manuscrit.

Signalons, parmi les corrections de peu d'importance : *e*, *dejout*, *embè*, *ioi*, *can*, *liech*, *lion*, *iol*, *cors*, *vint*, *proumte*, *selhous*, *l'i moustrèt*,

l'i dounèt, etc. qui égalent : *et*, *dechout*, *enbé*, *yoi* et *hioi*, *quan*, *yech*, *yon*, *yol*, *corps*, *vingt*, *proumpte*, *ceyous*, *l'y moustret*, *l'y dounet*, etc.

L'orthographe des noms propres et des noms de peuple est conservée sans modification, excepté, cependant, *Troya* et *Troyens*, rendus par *Troia* et *Troiens*.

Les gallicismes les plus évidents sont imprimés en italiques.

Quand Enèa agèt vist de touta l'assemblada
Lous iols esparpalhàs, la bouca courdurada,
Agroupit sus soun lièch, ounte s'èra facit,
Faguèt en sousquejant aqueste long recit :
« Que demandàs, Didoun, e quinte es vostra enveja ?
Voulès encara un cop faire embrandà la mecha,
Pèrqu'anà boulegà lous Troiens rabinàs ?
Lou fioc que lous a quiochs petouneja à moun nas,
Couma une clara d'iòu fouitada à l'escoubeta,
Fasès couflà mon cor, e moun ama s'espeta,
Quand pense que lous Grècs, aquestes francs bandits,
An fach dins una nioch tant de rebaladis !
Pode parlà segu d'aquel famous tapage,
Car i'ai jougat un rolle e fach moun personnage ;
Pas que lou souveni me galina la pèl,
M'erissa lou toupet que m'aussa lou capèl !
Vostre cor se foundrié couma burre ou candèla,
S'apreniè jusqu'au bout la longa kirièlla
De tant de petassaus de tout coustat dounàs !
Mès lous lustres dau cièl van rescondre lou nas,
Soui tout estabourdit, lou son m'enberlugueja :
Sans brèssà dourmirièi, car n'ai prou bona enveja ;
Lou pastre que baralha espincha lou lugar [1].
Nautres deurian dourmi, car es dejà prou tard ;
Mès pioi que desiràs avedre counouissença
Das malurs das Troiens, vou'n farai counfidença :
Malgrè moun crèva-cor, aurés lèu tout sajut.
Es suffit qu'ou vougués ; aici coumence....chut !
» Lous rèis grècs, fatigàs dau traval d'un long siège,
Sans poude reussi, *malgrè* penas e piège,
Pèr Minerva inspiràs, fan un chival de boi

[1] *Baralha*, d'après le ms Il faut probablement lire *badalha*, baille.

Nau couma une mountagna e gros couma tout ioi ;
Fan respendre pèrtout qu'aquela lourda massa
Es un doun à Pallàs, pèr obtène la graça
De poude retournà dins soun propre peïs.
Bequèren au lacet e seguèren façis !
Lous rusàs vitamen, de nioch à la sourdina,
D'armas e de guerriès rambourrou la machina,
E l'infernal chival, dau cuóu jusqu'à las dens,
Seguèt embouiricat couma un barriòu d'arens !
Presque visoun visu de nostra granda vila[1]
Despioi save pas quand se trova certèna isla[2]
Qu'apelan Tenedos, pioi qu'ou fau dire tout.
Tant que lou rèi Priam n'aguèt pas lou dejout,
Aquela isla èra richa e surtout renoumada ;
Mès ioi n'es pas pus res qu'una ben trista rada,
Dangeirousa as vaissèus, siègou grands ou pichots,
Enfin n'es pas qu'un nis e de sèrs e de chots.
Mès lous grigous de Grècs, counouguen las tengudas,
Anèrou l'i jougà de nioch à rescoundudas.
Lous Troièns enmascàs d'aquel depart subit,
Sans ie veire *assès* lion, sans se *crusà* l'esprit:
Cresou que l'enemic, lassat de tant de scènas,
A refach soun paquet e s'en torna à Mycènas.
Alors, persuadàs que l'ourage es passat,
Fort jouiouses sautant, e d'un pas emprèssat,
Au mitan de la plaça arrivèren en foula,
Qu'auriàs dich qu'Ilioun fasiè la farandoula ;
Courrissèn as pourtaus, alandan lous batens,
Sus sous gounds roubillhàs desespioi fort longtens ;
De plesi trepignant d'anà rendre visita
Ounte lous Grècs fasièn gourgoulhà la marmita,
Lous forts ounte floutavou estandars e drapèus [3]
E la rada ounte avièn amarrat sous vaissèus ;
Pu bas, l'endrech fatal ounte las dos armadas
S'èrou mai d'una fes fourrat de penchinadas ;

[1] [2] *Vila* et *isla*, ou mieux *inla*, rimes inexactes.

[3] Jourdan fait élider *floutavou* avec *estendars*. On trouvera plus loin d'autres exemples de ce genre. Le sous-dialecte de Montpellier répugne à ces élisions.

Nous arrestant *sur-tout* davant aquel chival ;
Penden qu'espupidant sa forma e lou traval,
Un nigaud de Troièn, lou pagnota Tymetta,
Metèt sans ie pensà lou fioc à l'alumeta,
En nous persuadant d'introduire au pu lèu
Dins lous *murs* d'Ilioun aquel terrible flèu,
De lou vite establà dedins la citadèla.
Capys ie crida alors, tant qu'a de gargamèla :
« Un long june auriè-ti derrenjat toun cervèl ?
» Tarnagàs, d'un chival vos dounc faire un cimbèl ?
» Troièns, se me cresès, alumen de lanternas
» Pèr d'aquel animau visità las *cavernas*,
» Ou, pèr faire milhou, lou jità dins la mar,
» Au lioc de lou quilhà dessus nostre rampar.
» Cresès-me, passen-nous d'aquela giroueta ;
» Pulèu que lou negà, caufen-s-i la quoueta;
» E, se dedins sous flancs i'a de Grècs rescoundus,
» Sans que n'escape un soul, seran toutes perdus !
» Capys a bèu cridà, lou *puple* a la marrota,
Dins toutes lous esprits, lou chival i'es que trota :
Chacun vòu ce que vòu sans entendre resoun.
Lors que fort à prepau parei Laocoun,
Precedat e seguit d'una foula noumbrousa :
« Que fasès ? l'i cridèt d'una vouès raufelousa ;
» Troièns, arrestas-vous, quinte es vostre bauchun ?
» S'aici lou remisàs, serés pas sans ounchun !
» Pensariàs que lou Grèc sans un piège s'escarte !
» I'a, vous i fiés pas, quauque dejout de carta.
» Lou chival qu'admiràs es un piège tendut,
» E se lou veneràs ou vese tout perdut.
» Dins mas venas lou sang ie boulis que gourgoulha,
» Me força à vous moustrà que soui pas nigadoulha
» E que l'i vese cla.» Sans autre coumplimen,
Se *recula,* pren ban sus lou mèma moumen,
D'un bras nervous e fort lança sa javelina
Dins lou ventre estelhous de l'afrousa machina.
E la rapiditat dau *trèt* proumte e subtil
A sa larja panoulha anèt metre un dousil.
S'èren pas estàs baus, se l'avian laissat faire,

L'enemic dechoutat auriè vist bèl afaire !
Nostra vila e lou rèi serièn pas espoutis
E ieu courririèi pas de peïs en peïs.
» Penden aquel recit, qauques pastres de Troia,
Tout farandoulejant, counduisièn embé joia,
Vers lou rèi de la vila, un jouine ome estacat
Tout couma un galerièn de soun bord escapat :
Pèr se faire gripà, venguèt se rendre el mèma.
Aici d'aquel judàs soun but, soun stratagèma,
Decidat, *resoulut,* l'afaire es sans apèl,
D'executà soun plan ou pagà de sa pèl.
» Couma un vol d'estournèls, nostra jouinessa activa,
Que despioi fort longtens èra sus l'*equiviva*,
Acourris de pèrtout pèr veire de pu près
Aquel Grèc envouiat de l'enfèr tout esprès,
Pèr un tour qu'inventèt e que n'a pas d'exemple,
En entiè nous destruire Ilioun e lou temple.
Pèr lous diòus sans respèct e sans umanitat,
Tout seguèt, pèr sa rusa, amplamen egourjat.
Nourrit de fourbariès e de *murtre* e de crime,
Ieu, crese *ors* de sesoun qu'en grands termes m'esprime
Car, dès que se vegèt de la foula investit,
Ouvriguèt de grands iols couma s'èra abestit.
Pèr soun regard calin *autant* que rediculle,
Acavèt de troumpà lou Troièn trop credulle ;
E, *quouèque* baloutat pèr lou grand ou marmot,
Tout acòs soufriguèt sans jamai dire mot.
Aprenguèren trop tard que n'es pas en deguèina
Qu'on deu toujour jujà.... Sauprès doume, granda rèina
Toutas las fourbariès, las rusas e *detours*,
D'aqueles maudits Grècs, pu cruèls que lous ours.
Per lou *trèt* d'aquel soul, jujarés de la massa.
Aquel copa-jarret, au mitan de la plaça,
Entourrat de Phrigièns qu'avie *presque* enmascas.
Levèt sas mans au Cièl e pioi cridèt : « *Elàs !*
» Quinte sort es lou miòu ! Ce que me desespèra
» Es que soui pas encara au bout de ma misèra !
» De moun peïs banit, das miòus persecutat,
» Couma Grèc, soui prouscrit e pèr tout detestat !

» Sans mouièns, sans secours, sans *apui*, sans ressourça,
» Sans asille e tout nud, pas un sòu dins la boursa,
» Magre couma una pos ! *Vu* ma posicìoun,
» Sannàs-me sans regrèt e sans coumpassioun ;
» Avès drech e demi de me levà la vida.
» L'ocasioun, segu, se presenta poulida,
» Pioi que pèr ma mort vostres grands enemis [1]
» Devendran, es certèn, vostres milhous amis ;
» Car, dès èstre espoutit, veirés touta la Grèça.
» Sans un soul n'ecceptà de gens de touta espèça,
» Courri, recoumpença larjamen lou Troièn
» De m'avedre escanat, *n'importa* lou mouièn. »
Soun dire astucious e soun toun *patetica*
De toutes lous Troiècns changèt la poulitica :
Apaisa la rumou das esprits esaltàs,
Moudèra lous vieulens, calma lous empourtàs ;
Lou riche au pu mandiant de bon cor s'assouçia.
Tout agis de councert e de bona armounia.
Afin de rassurà, pèr la tranquillitat,
Aquel mourre passit d'aquel negre damnat,
Nostre bon rèi Priam, veritabla flassada,
Fort adrech à *crachà* mai d'una bestiassada,
Lou prèga de l'i dire, en dous mots, lou moutif
Que l'aviè decidat à se rendre captif,
E lou tout sans menti ; qu'aurà pèr recoumpença
Soun *apui*, sas favous, au Louvre residença ;
Moucèl que raramen on arrapa à las cours,
Malgrè souplessa e rusa e toutes lous bistours :
« Proufita dau moumen e despacha besougna ;
» Tout couma te vendrà, diga tout sans vèrgougna...
» D'aqui depen toun sort ; e toun interès vòu
» Que m'aprengues, e lèu, ce que saves de nòu. »
Lou *matouès* rassurat, e, tout *machant* sa chica,
Campat sus sa liçou veirés couma s'esplica ;
En franc gus se graumilha e se lèva dau sòu,
Croutat couma un poucèl e rouge couma un iòu.

[1] *Pioi* n'est ordinairement compté que pour un pied. Jourdan le compte ici pour deux.

Pèses nuds, sans bounets e sa pèl mascarada,
Gulant couma un perdut a gorja desplegada,
Elevant vers lou cièl sous brasses descarnàs,
Tout moustrant au public una cana de nas;
Pioi fai qauques saluts : en Grèça es l'abituda.
Plantat couma un piquet, gardant soun *atituda*,
Espandis sas dos mans e jura per sa lèi
Que dirà veritat. Après cridèt : « Grand Rèi !
» Clara couma lou jour, sans fard e touta nuda,
» Aici la veritat pèr tout mecounouguda !
» Mès avant, aprenès mon peïs e moun noum :
» La Grèça m'a vist naisse e m'apèle Sinoun ;
» Escrachat de malurs, bastard de la fourtuna,
» Embé quau soui broulhat e toujour en rancuna !
» Mès, *malgrè* sas rigous e sa bicharretat,
» De Sinoun n'a pas fach un maudit scelerat,
» Un *mentur*, un calin, un rampant qu'en tout courbe [1],
» Un vil *adulatur*, encara mens un fourbe ;
» Car, *malgrè* sas rigous, ai toujour marchat drech,
» Per tèl recounougut e dins mai d'un endrech.
» Chaca causa, se sap, l'una à l'autra succèda;
» Belèu que, dins lou ten, dau famous Palamèda
» Avès ausit parla ?... fil ainat de Belus,
» Nascut, d'après l'escrich, dins la nioch d'un dilus :
» *Du mouèns* crese qu'ansin es traçat dins l'*istouèra*.
» Belèu soui dins l'errou, car ma febla *memouèra*
» Se refusa toujour, dins un pressant besoun,
» D'ajudà moun esprit à servi ma resoun.
» *N'importa !* Es pas men vrai qu'aquel brigand d'Ulyssa,
» Sourça de fourbariès, océan de maliça,
» Volcan de jalousiè, *cruset* de lachetat,
» Enfin pouisou subtil de la soucietat,
» Endiablat de ce que moun pairi, trop sincèra,
» I'aviè dich, amai dru, qu'improuvaba la guèrra,
» Que soun entèstamen n'èra pas de soun gous...
» Ansin countrariat, partis en furious,
» Couma un cat escaudat tout lou long de son rable,

[1] Il faudrait: *courba* pour le sens.

» En diguen, tout jurant couma un franc miserable.
» Que saupriè se venjà d'un avis couma aquel
» E puni grassamen un tant lache counsel.
» Couma aviè tout ourdit, la vila populaça
» De toutes lous cantous se rendèt sus la plaça.
» Cridant que Palamèda a vendut lou peïs
» As presents de Priam, à nostres enemis.
» Couma porcs en fièirau, toutes preses en raça.
« Nous aurièn sans quartiè sagatàs e sus plaça.
» — Mès pioi que sèn *instruits* d'un tant negre dessein.
» Sans renvouià pu tard fau que nous empressen.
» Se voulèn l'arrèsta, de nous metre à la pista. — »
» Toutes devarilhàs, chacun vai, cèrca e nista ;
» E, sus simples soupçouns e lous pu faus raports.
» Palamèda es gripat, sans ie dire sous torts.
» Couma un fagot liat, dins sa vièlha tunica,
» Lou menou bruscamen sus la plaça publica,
» Sans respèct pèr soun reng, de fatiga *excedat*,
» Couma un vil criminèl, ie peris lapidat.
» Ioi lou regrètou tant, qu'an lou diable dins l'ama
» D'avèdre fach peri d'una mort tant infama,
» Sus de fèts inventàs qu'avièn sajut causi,
» De la vertu l'esemple, e surtout bon vesi :
» Tout aviè travalhat à perdre aquel brave ome !
» Vous demande perdoun s'es antau que lou nome :
» Nous tenian de tant près que la pega au lignòu,
» Eren cousis gèrmans e de mai soun filhòu.
» Mès au *chèf* dau coumplot surcargat d'infamia,
» La vengença l'i dis : « Usa de caloumnia
» Pèr faire coundamnà lous que te fan empach. »
» E, pèr malur pèr ieu, es ce qu'Ulyssa a fach !
» A tant ben desespioi quinta vida roussegue !
» Mai courrisse e mai vau, mai m'*embourbe* e m'enpegue !
» Nioch e jour à plourà la pèrta e lou malur
» D'un amic tèl qu'aquel, que fasiè mon bonur !
» Palamèda existen, ère dins l'alegrèssa ;
» Soul fasiè moun ben-èstre amai lou de la Grèça !
» Enfin, pèr sous ben-fachs, viviè couma un baroun.
» Mès ioi tout ai perdut pèr aquel franc larroun !

» Ai jurat atant ben a la Dama bicharra.
» Qu'à soun negre assassin vouliei tordre la garra.
» E que se revenièi tourna-mai dins Argòs,
» Seriè per l'i coupà ras dau cuóu lous gigots.
» Sus moun dire campat, instruit de ma menaça.
» Frounsiguèt sous sourcils tout se ridant la faça ;
» Couma un lache poultroun e *vu* nostre discord.
» Dau pu lion me vesiè, revirava de bord.
» Saviè qu'ère nervous e d'un rare courage
» E qu'avièi mai d'un cop *exibat* moun visage
» Au pu terrible Grèc, au pu rode Assyrièn.
» Au pu fièr moustachin, au pu crana Athenièn.
» Mès parlère un pau trop. Couma graissa en flamada.
» Moun *aveu* ralumèt sa furou damoussada.
» Chacun alors metèt soun bounet de travès;
» Pèr ma *fuita* evitère un funeste revès !
» E, couma me cresiè sa victima certèna,
» Furious devenguèt quand vegèt qu'èra *vèna*.
» A me faire acouti perdèt pas un moumen.
» Mès couma avièi brullat, èra inutillamen.
» Save que pèr me perdre a tout mes en pratica ;
» Aici soui *cependant*, en *depit* de sa clica.
» De toutes sous coumplots e de sous grands poudes.
» I'ai glissat, ben m'en vòu ; deu s'en mordre lous des.
» E, s'à me persegui s'es dounat de relache ,
» Au tripot de Calchàs. . . . Ara fau que me fache
» Dau tens qu'avès perdut pèr moun trop long recit.
» Sans qu'un soul, jouine ou vièl, ague mema escoupit.
» Vese cla qu'un pau trop, Troiens, vous atendrisse.
» Savès ce qu'ai soufrit, vesès ce que soufrisse ;
» Sans vous apitouià sus moun estat cruèl,
» Ourdounàs qu'aici fau que m'estripou la pèl;
» Que generalamen, sans d'un soul faire tria,
» Agués embé resoun en ourou ma patria !
» Las de moun esistença e Grèc de nacioun,
» Petassaus deve avedre e bona pourcioun.
» Or, debarrassàs-me d'una vida qu'aïsse,
Pourvu que m'espargnés las ourous dau suplice !
» D'Ulyssa lous souhèts vous soun prou coumougus :

» Fasès-n e vostre amic sans ou dire à degus ?
» Mès, pèr ie réussi, sans que vous ou redigue,
» Prounounçàs que Sinoun aici fau que perigue :
» E, sans mai reflechi, car *agravàs* moun sort,
» Despachàs-vous, Troiès, à me dounà la mort ! »
Lou recit pietadous d'aquela fina lama,
En nous atendriguen e lou cor e nostra ama,
E tant bourdouiregèt touta nostra pietat
Qu'*escitèt* de pu fort nostra curiousitat.
» Toutes engauchilhàs, nous poussant l'un sus l'autre,
Vouguen d'aquel maudit tout aprendre e tout saupre.
Pèr, d'après soun recit, nous campà couma fau
E dins l'ocasioun n'èstre pas en defau;
De rechèf lou pregan, *malgrè* son e fatiga,
D'acavà soun recit, car prou fort nous intriga.
Sans res dissimulà, de l'un à l'autre bout,
Counsentis e proumet de satisfaire à tout :
« Troiès, qu'*auparavant* una bonna fouieta,
» Dis Priam qu'a dau bon, ie lave la *lueta;*
» Qu'en l'i dounant de toun, lou ranime un pauquet :
» Antau recounfourtat, aurà milhou caquet. »
Vesès que nostre rèi vouguet be que sa cava
Grassamen e dau bon fourniguèsse à l'esclava ;
E, pèr que soun gousiè s'*umecte* couma fau :
« Ben, cridèt, pourtàs-i-n rasibus un pegau.»
A buóure aquel boulhoun sans pena se resigna,
E soun large *avalouèr*, netejat d'escoupigna,
Vu que n'aviè besoun, car l'alé l'i pudis,
En elevant la *vouès,* aici ce que l'i dis :
« Troiès, escoutàs-me, n'agués pas pòu que biaise.»
E repren tout tramblant, *quouèque* fort à soun aise,
Lou fióu de son discour dejà descandèlat,
Per troumpà jusqu'au bout nostra credullitat.
« Aprenès, nous diguèt, que lous Grècs prou languissou
» De sarrà soun paquet, au pount que trefoulissou,
» Fatigàs de soufri ploja, vent, frech e cau,
» De gagnà vitamen lou cami de l'oustau.
» Coufles couma de *boucs,* clavelas de boufigas,
» Pèr las marchas qu'an fach e las rudas fatigas,

» D'un siège soustengut penden mai de des ans,
» Sans avedre gagnat de terren dous arpans.
» Lou souldat, ou savès, n'a pas d'argen de rèsta :
» Se manca de fricot, se *detraca* la tèsta,
» N'escouta pas pus res, fau que mange à resoun,
E, se vei pas veni soupa e sa racioun,
» Vèn desobeïssen e pire que la pèsta.
» *Autant* proumt que l'*eclèr*, lou mau se manifèsta,
» E lou cable dau frin, roumput pèr lous discords,
» Bonsouer de l'arrestà, quand se trova sans mors !
» N'avès pas jamai vist licença pu coumplèta ;
» D'insoulença chacun n'a la tèsta *replèta* ;
» A tèl pount que s'un *chèf pressa* un descabestrat,
» Es certèn que sus-cop es *de suita* emplastrat.
» Or dounc, couma ou vesès, vostra vila alarmada
» N'a pas à redoutà d'aquela febla armada,
» Sans solda e sans fricot, sans croustet dins lou sac,
» E pèr *surcrouèt* de mau aguen vouide estoumac,
» Toutes engrepesis, sans força, tant tremoulou,
Qu'autant ben chaca jour sous souldats degringoulou ;
» Mès ioi, ben decidàs, lous tres quarts soun d'acord
» D'abandounà lou siège e de virà de bord.
» Ansin m'es estat dich, e vite qu'ou faguèssou,
» Que d'aqueste peïs dès à nioch partiguèssou,
» Sans refaire *sur-tout*, couma l'an dejà fach,
» *Quouèque* inutillamen, encara un autre ensach.
» Mès lous dióus, couroussàs d'un tant sot espectacle,
» Au moumen de parti fasièn naisse un obstacle ;
» Pèr nous tracassejà dins lous preparatifs
» E nous metre en discord pèr nous tène captifs,
» Tantot èra un ourage ou qauque vent countrari
» Que nous fasiè tramblà pu fort que d'ourdinari,
» E, d'un esfrai subit toutes au cop sesis,
» Restaven sans menti dous jours embalausis ;
» *Sur-tout* quand lou chival, que tant nous a fach courre,
» Au cièl aguèt moustrat soun croupioun e soun mourre.
» Lou sourel esfraiat reculèt en sursau,
Car, sans buóure quicon, se seriè trouvat mau
» De veire aquel ouvriè, gros couma una mountagna.

» De soun large contour oumbraja la campagna,
Couvri mila selhous de terren desfrichat.
A tant ben, à soun èr, lou vegèren fachat.
» Après s'èstre remés, car aguèt prou besougna,
Vouguèt, pèr se venjà d'una tèla vergougna,
Sans perdre un soul moumen e dins un cour delai,
» En plé se remisà dins soun vaste palai.
» Ce que nous procurèt, poudrés à pena ou creire,
» Un negre tant founçat qu'èren morts per ie veire.
Dins aquel chanjamen pu proumte que l'ilhau,
» Degus trouvaven pas lou cami de l'oustau !
» *Malgrè* lou grand efèt d'aquel negre proudige,
» Nous venguèt à prepau, pu subtil qu'un vertige,
» Presa dins lou tracàs e l'espés dau fourfoul,
» Una pouncha d'esprit pèr sourti de l'emboul,
» D'envouià *sus-lou-champ* lou savant Euripyla,
» Ome adrech quand s'agis de sarra grossa anguila,
» Counsultà d'Apoulloun e l'ouracle e lous dióus,
» Pèr saupre se poudian coumtà *parmi* lous vióus.
» Euripyla causit se presenta e s'engaja
» De parti sus lou cop en courriè de despacha.
» Ple de sa missioun, s'envai sans dire mot,
» E reven sus lou souèr pau counten e capot.
Nous dis tout sangloutant : — De que deves atendre
Das dióus qu'ai counsultat, à ce qu'anàs entendre,
Serés embé resoun fort chagrins e matàs.
» Aiçi ce que m'an dich ; en silença escoutàs.
» Grecs, lors de vostre depart pèr lou siège de Troia[1].
» Seguères fort countens, car nadaves de joìa,
» E pèr calmà lous dióus, afin de caminà,
Sagères vous causi, *sur-tout* sans lambinà.
Pèr victima un bijou, la pu bèla princessa[2]
» Que s'èra jusqu'alors nourrida e vista en Greça[2].
» Mès ioi, qu'avès tablat sus un proumte retour,
» Fau qu'imoulés un Grèc, car lou mascle es de tour.

[1] Vers de treize pieds. Il faut probablement corriger. *Grecs, a vostre depart*

[2] *Princessa, Greça*, rimes inexactes.

» *Malgrè* souèns e traval e toutas vostras penas,
» Dau port sourtirés pas que quand sas quatre venas
» Auran ensanglantat, per l'efèt dau coutèl,
» Das diòus qu'ai counsultat e lou temple e l'autèl ! —
» L'ouracle prounounçat, semenèt dins l'armada
» *Telamen* de fraiou que restèt enmascada,
» Ignourant quau seriè d'entre toutes causit
» Pèr lou fatal arret qu'avian fort ben ausit.
» Jamai tèla terou s'es trouvada autant granda ;
» Pèr fes on se repen de faire una demanda.
» E couma lou pu fort, l'ouracle, ansin ou vòu,
» Chacun embé resoun pèr sa pèl aviè pòu !
» Lou courage es pichot quand s'agis de la vida :
» Chacun èra esfraiat d'èstre pres à partida.
» Mès Ulyssa, qu'es fin, sesis lou bon moumen.
» Terigossa Calchas e prou brutalamen
» Lou *poussa* au bèu mitau de touta l'assemblada.
» E, couma la vesiè bèucop impacientada,
» Lou força *sus-lou-champ* à declarà tout nau
» Au col de quinte Grèc deu l'i faire lou trau !
» Alors qauques amics, noun pas de sans cervèlas,
» Venguèrou m'anounçà las *suitas* trop cruèlas
» Dau coumplot qu'era ourdit pèr Ulyssa e Calchàs.
» Mès paurus à l'escès e fort estoumacàs.
» Pourtant charrèdou prou. *Instruits* de l'artifice
» Dau vièl entartufat, sur-tout de soun caprice,
» Pioi que penden dès jours que restèt rescoundut,
» Per milhou nous troumpà *fegniguèt* d'èstre mut.
» Mès soun fin coumpagnou, dins parelha ocurença,
» Ulyssa lou fourcèt à roumpre lou silença,
» En i'entimant *sur-tout,* e sans lanternejà,
» De moustrà lou mourtèl que devièn egourjà !
» Aquel avant-prepau, dins ma febla carcassa,
» Faguèt bouli moun sang couma pouls en fricassa.
» Moun *pous*, couma un mouli desprouvesit de blat,
» Pèr soun redoublamen m'aviè *presque* acablat !
» Tibère lou jarret de pòu que flechiguèsse,
» Amai que sus lou cop noun m'estabaniguesse.
» Moun courage à l'esfrai, faguen plaça à la pou,

» Creseguère toumbà rede mort per lou sòu.
» Après un moumenet rassura ma persouna,
» Sus moun tramblotamen chacun parla e resouna.
» Calchàs, aqui presen, s'avança e me sesis,
» E m'anounça qu'es ieu que l'oracle causis.
» Alors tout lou public vegèt couma una fèsta,
» Lou cop aprehandat drech toumbà sus ma tèsta.
» De la joia qu'aviè, se vegen fora emboul,
» Me roussega e me met jout soulide barroul.
» S'à moun col avièi mes la famousa itiphala [1],
» Ulyssa e soun partit, Calchàs e sa cabala,
» Sous infernals ressorts e sous aboutissens,
» Restavou sans efèt *autant* que sous dessens.
» Couma lou jour fatal au galop s'avançava,
» Qu'à me sagatejà qu'à chacun prou tardava,
» *Vu* qu'avièn preparat longs e rounds ciselàs,
» Un sacat de gatèus fachs au burre e salàs,
» De pan fres sans levat, de roustidas sucradas,
» Lous olis, lous parfums, bandeletas sacradas,
» Tout lou rebaladis de la cerimouniè,
» *Escetat un budèl,* un chantre, un aumouniè.
» Dins un cachot *plounjat,* demora de soufrença,
» Endrech ounte au segu s'observa l'abstinença,
» Atenden dous amics que devien m'averti
» De l'oura amai dau jour que devièn me sourti.
» De fèt, lou lendeman entende à la sarralha
» Fourfoulhà dins lou trau couma un vièl que rambalha.
» E pioi sigougnejà, couma pala au fournèl,
» Lou lugubre barroul dau fatal pourtanèl.
» Dès l'avedre alandat, tout couma la d'una auca,
» Entendère una vouès, es vrai qu'èra un pau rauca,
» Que me dis : — Lèva-te, fai vite e seguis-nous,
» S'aici vos pas crevà soufren e malerous... —
» Ieu fort obeïssen, enemic dau desordre,
» Seguiguère e sans bruch lou *pourtar* d'un tèl ordre,

[1] Espèce d'amulette, que les anciens portaient au cou comme un préservatif contre les maladies et les mauvais desseins.
(*Note de Jourdan.*)

» Que me faguèt intrà dins un vaste *local*,
» Ounte avièn fach pourtà, dins lou fort dau rambal,
» Un fai de jaussemi, de lauriè, de genèvre,
» Preservatif certèn contra la pèsta e fèvre ;
» De potas, d'espidet, de pampre, de fenoul,
» De *tim*, de roumanis, enfin jusqu'au ginoul,
» Sans groussi lous objèts; i'aviè de majurèna
» Que de sa forta audou me dounèt la *migrèna;*
» De basari granat espandit per lou sòu,
» Que n'auriè pas tengut lou pus ample lunsòu ;
» Un cabàs ben coumoul de saubia e de frigoulas,
» Remèdi radical pèr lous qu'an de cidoulas ;
» Enfin tout acòs mes dins un vaste pairòu,
» Mesclat embé lou sang e las tripas d'un biòu !...
» Penden que tout boulis e qu'un chacun babilha,
» Un *replèt* gafarot me pren, me desabilha ;
» L'espousseta à la man, sus moun magre rastèl,
» Me *brossa* à tour de bras e m'escorcha la pèl.
» Save be qu'un galous, jout la brossa funèsta,
» Amplamen se seriè regalat e de rèsta,
» Mès ieu que michamen i'ère estat coundamnat,
» Soufrissièi sans bufà *presqu'autant* qu'un damnat ;
» Pioi, pèr me soulajà, dins dos grandas gamatas,
» Ben ramplidas dau suc de cent mila aromatas,
» Couma ou porta sa lèi, sans ou clarifià,
» Me trempèrou dos fes pèr me purifià.
» Enfin, sourtit dau ban lusen couma una espinga,
» Poulit couma un anèl, parfumat en seringa,
» M'enguirlandou lou cor e me cargou un bouquet
» Maìoulat d'un riban e pu gros qu'un caulet.
» Semblave en veritat Jan-Dansa ou moussu Fèsta ;
» Pertout avièi de flous jusqua dessus la testa :
» Pareguen satisfach de me rendre à l'autèl ;
» S'ou dounava à pensà, moun goust n'èra pas tèl;
» Car aurièi rançounat una prou bona estrena
» Pèr *reculà* d'un jour à me traucà la vena.
» Mès, *malgrè* l'arrestat dau suplice prescrich,
» De douge ouras seguèt renvouiat. Antau dich,
» Sans egard à ma mesa, en prisou me replounjou.

» A me ben survelha n'es pas aqui que sounjou :
» Proufitant de l'oubli, tout couma dau sursis,
» Pèr lous rendre capots e surtout ben facis,
» *Malgrè* tracàs e son, aici de que faguère,
» E couma fort pressat jujarés se musère :
» Penden que lou *juiè*[1] rouncava à poungs sarràs,
» Ieu cerquere à sourti de moun grand embarràs.
» En tout abandounant, chouès, fèsta e preferença,
» E lou tout sans pióutà, car fauiè de prudença,
» Fau brècha à ma prisou, proufite de la nioch:
» D'aquesta oura autramen serièi sec e requioch !
» M'en anère rescondre, en paupant lou passage.
» Dins un espés raulet d'un *bourbous marecage,*
» Jout un sause ramat de soun brancage verd,
» Enfangat jusqu'as rens, bufant couma un lasert !
» *Atenden,* rancougnat, que touta la sequèllà,
» A pouncha de sourel remetèsse à la vèla ;
» *Parce* que d'un amic ère estat avertit
» Que s'èrou decidàs à prendre aquel partit.....
» S'ai perdut tout espouèr de reveire mou *pèra.*
» E ma fenna, e ma *sur,* e ma tanta, e ma *mèra,*
» D'amis couma n'ia pau, noun pas de patelins,
» E ce qu'ai de pu *chèr,* dous enfans orfelins,
» Pèr ma *fuita* plounjàs dins las pu grandas penas.
» Dins un infèct croutou, maioulàs de cadenas,
» Sans *apui,* sans secours, livràs à l'abandoun,
» E prèstes à peri, sans espouèr de perdoun.
» Ara que counouissès mous malurs, ma misèra,
» D'après moun long recit, que declare sincèra,
» Pioi que vous ai tout dich, Troiens coumpatisseus,
» *Instruit* qu'à vostres dióus sès fort obeïssens,
» Au noum de Jupiter, de Plutoun, de Neptuna,
» *Ralumàs* envèrs ieu touta vostra rancuna,
» Sans egard agissès e sans coumpassioun.
» Digàs qu'aiçi perigue e sans remissioun. »
» Toucas de sa misèra, atendris per sas larmas,
Acós virèt lou tal à toutas nostras armas.

[1] Il est probable qu'il s'agit ici du geôlier.

Preguèren nostre rèi, couma nautres umèn,
D'oublidà qu'es un Grèc e qu'en tout digue : Amèn.
Priam ie counsentis, mais eslja en revenge
D'aquel infernal Grèc que, couma que s'arrenge.
Dès èstre deliat, l'i raconte en detal
D'ounte vèn que lous Grècs fagou tant de rambal :
» Despacha-te, l'i dis d'un èr simple e bonaça ;
» As ma proutectioun que pèr tus n'es pas traça...
» Mès avant jura-me — save que siès campat —
» Que sans res deguisà me diràs veritat :
» De tus *assès instruit* e de toun origina,
» Das Grècs quinte es lou but en faguen sa machina ?
» Can d'annadas i'an mes pèr faire un tèl traval ?
» E lou noum de l'ouvriè qu'a fach aquel chival ?
» Se l'an fach fabricà pas que pèr nous desplaire,
» Aurièn mancat soun but quand mèma auriè soun fraire.
» E s'es un *vu* qu'an fach, soun segus de soun cop,
» *Vu* que n'auran pas pòu que s'en sauve au galop,
» Ni mèma demandat, pèr lou metre au carrossa,
» Enfin de que farièn d'una parelha rossa ?
» Car, quand dejout soun nas auriè lou picotin,
» Acòs lou rendriè pas ni fougous, ni mutin....
» S'es una oufranda as dióus, diga-me, camarada,
» De que pot un chival au succès d'una armada ?...
» Vese pas d'autre but ni d'autra utillitat
» Que de veni troublà nostra tranquillitat. »
» Sus las questiouns dau rèi, Sinoun fai benefice.
E, pèr utillisà sa rusa e l'artifice,
Pastat, couma ou savès, à l'escola das Grècs,
Ounte aviè fach un cours de maliça e d'estècs,
Se relèva dau sòu, tout chanjant de poustura,
Afin de cimentà soun atroça impoustura,
Cridèt couma un sourciè : « Venès ! fiocs eternèls,
» Manaidas e cisèus, aicetas e coutèls,
» Candeliè venerat, proupiças amuletas ;
» Tus, lugubre mantèl, terriblas bandèletas,
» Bandèu mistèrious, olis, flous e bouquets,
» Respectable *trepièd*, das parfums lous paquets,
» Amai tus, maudit glaive ! à moun col trop funèste...

» Couma auriès brounchounat, se m'aviès trouvat prèste ?
» Mès, en ome pruden, m'esquivère à prepau.
» De t'atendre aurièn dich qu'ère estat prou nigau.
» Segàs toutes temouèns que dès ioi cope palha
» Embé toutes lous Grècs, embe aquela canalha :
» Save ce qu'ai soufrit, m'an prou toucat au vióu ;
» Mès, s'an mancat soun cop, mancarai pas lou mióu.
» Dès ioi tout ou sauprés, i'a pas res que redoute.
» Cresès à moun recit, revouqués pas en doute.
» Lous secrèts impourtans e que poussède en soul,
» Se voulès amplamen vous tirà de l'emboul.
» Segàs dounc *attentifs,* moun esprit se revelha:
» A ce que vous dirai tibàs ferme l'aurelha,
» Escuràs lou gousiè, moucàs-vous e *crachàs,*
» Amai siègue un pau long, n'e serés pas fachàs.
» As Grècs, à moun peïs renounce e vous l'*assure.*
» Ai lou drech de tout dire, e, sans èstre un parjure,
» Me declare dès ioi soun cruèl enemic!...
» E trouvat soun malur en me prenguen à tic.
» Mès, avant coummença moun recit salutari,
» Vous demande, Troiens, à titre de salari,
» Qu'aici toutes prengués la resolucioun
» Qu'après m'acourdarés vostra proutectioun.
» Pense que l'obtendrai, *vu* l'impourtant service
» Que vous rende au jour d'ioi, car dins lou precipice
» Pèr la rusa crusat, la maliça e l'abus,
» Sans ieu toutes fasiàs un eternèl cabus!... »
Alors Priam l'i dis : « Ilioun, fort countenta,
» A tous *avus,* Sinoun, serà recounouissenta ;
» E saja, per ma part, qu'à moun particuliè,
» A datà de deman, te fau moun ecuie. »
« Moun estèla n'es pas *tout à fait* malerousa »,
Respoundèt lou rusat; « vostra ofra generousa,
» Digna dau pu grand rèi, m'encouraja à tèl poun,
» Que sans pausa ara vau debità moun sermoun.
» Lou Grèc (couma se sap), que de tout bras ençensa,
» A basat soun salut d'après sa counfiença
» Sus l'*apui* de Pallàs contra eles en courous,
» E que cresou flechi se l'i *tastou* lou pous.

» Aici sa broulhariè : pu voulurs qu'una agassa,
» Dioméda embe Ulyssa, esfrountàs, ples d'audàça,
» Finochas rafinàs, fourmèrou lou dessen,
» Belèu ne sès instruits, siègue dich en passen,
» Pèr qauque tour d'escroc que tèn dau sourtilège,
» — Tramble à vous faire part d'un tant grand sacrilège !
» Dins la nioch d'enlevà, *quouèque* fort ben ancrat,
» Lou grand Palladioun au Temple counsacrat.
» Afin de reussi dins sa negra entrepresa,
» Sans bonjour ni bon souèr, sesissou pèr surpresa,
» D'un soul cop pèr lou col, oh ! coupabla actioun,
» Dous gardas qu'avièn mes au temple en factioun;
» E d'un sabre tranchant, sans sujèt ni *querèla*,
» As dous paures championns copou la gargamèla !
» E sans perdre un moumen, *quouèque* trempes de sang,
» Travalhàs per l'objèt couma lou pu prèssant,
» Sans flutas, sans tambours, sans flambèus, ni candèlas,
» S'esten debarrassàs de las dos sentinèlas,
» Qu'avièn assassinat e dau pu grand sang frech,
» Toutes enfurounàs, sans respèct pèr l'endrech,
» Proufanou de Pallàs lou casquou, las agretas,
» Soun terrible boucliè, sas chastas bandeletas,
» Sa lança, soun carquouès ; tombou soun *pièd*-d'estal.
» Ce que n'auriè pas fach un esprit infernal.
» Aqui pèr lou debut. Se vegen mesprisada,
» Pallàs dau proucedat seguèt mai que fachada.
» Couma n'ai pas tout dich, escoutàs un moumen,
» A la fin pioi sauprés soun mecountentamen.
» Aici dounc ce qu'an fach à la granda deèssa :
» Pèr la terrigoussà, bournàs e sans adrèssa,
» D'un gros cable qu'avièn e prou long, ben ounchat,
» I'entrelassou lou cors couma lou d'un penjat !
» Arrapàs à la corda, à pauquets la roussegou,
» E, fauta de s'entendre, on lous vei que s'empegou.
» S'escartou dau cami, tombou dins un rastoul ;
» Enfin, couma quicon, se tirou de l'emboul.
» Dins lou camp arrivàs, tout lou mounde s'emprèssa
» D'aprendre couma an fach per raubà la deèssa.
» Mès Ulyssa respond, couma *chèf* prencipal:

» — Faguen *auparavant* un poulit *pièd*-estal.
» Per vite l'i plaçà lou bonur de la Grèça. —
» A l'avis dau rusat tout lou moude *acquiesça*.
» Ansin l'ordre dounat, autant du que brutal,
» Activèt sans relache aquel rude traval !
» Una fes terminat, lou *puple* embé reserva
» le plaça embé respèct la deèssa Minerva,
» Quilhada couma un mai dins lou camp enemic.
» Sus dous grosses crampouns plantàs dins lou *mastic*.
» Lous Grècs dès l'aprouchà, la causa es mai qu'estranja.
» La vesou que brandis, couma quaucun que manja.
» La *machouèra*, lous iols, la tèsta, lou mentoun,
» Se baissà, se levà, se metre en peloutoun;
» Negada de susou, qu'èra forta e pudenta
» *Autant* qu'un certèn vent que sourtis d'una fenta
» Que deve pas noumà, sentissès la resoun,
» Coumuna au genre umèn e propra au grand besoun.
» N'ai prou dich pèr coumprendre e fort ben de qau parle,
» Pèr counouisse ce qu'es, sufis qu'on s'escambarle.
» Ara esten prou campàs, dau pu grand au marmot,
» La decença vòu pas que vou'n digue lou mot...
» Mais quicon d'incroiable e pu fort dau centuple,
» Pioi qu'a surprés lous *chèfs*, lous souldats e lou *puple*
» Pèr tres fes de la veire, es vrai qu'a de bons rens,
» Dins lous èrs s'elançà pèr tres sauts diferens.
» Sa *chuta* proucurèt à soun enorma lança
» Un subroun tant vieulen que restèt en cadança,
» A tèl pount e tant fort que generalamen
» Tout s'en ressentiguèt dins lou mèma moumen !
» Embé l'iol de la pòu e l'èr revassejaire,
» Calchàs estabourdit vegèt aquel afaire ;
» Mès, couma diferenta à ce qu'aviè previs,
» Lous fai pèr un discour toutes chanjà d'avis. »
« Prengués pas, l'i diguèt, pio que fau que m'esplique.
» Aqueste *avu surtout* dins lou genre coumique,
» *Parce* qu'avèn perdut nostres pu grands moulèns,
» E que lous Grècs vencran las armas das Troièns !
» La grimaça qu'anioch nous a fach la deèssa,
» En regagnant las dens couma las d'una rèssa,

» Es d'un michant augure. Or, nous fau rembarcà
» Sans perdre una minuta e *surtout* pas mancà,
» Lors de nostre retour, de pourtà sa statua :
» *D'achetà* dins Argòs, ounte tout *s'evertua*.
» D'auspices toutes nòus la carga d'un roussi,
» Se dins nostres proujèts ben voulèn reussi ;
» Ara anés pas sounjà de frisà la perruqua,
» Vous crespà lou toupet ni vous toundre la nuqua,
» Meten vite à proufit lou pau de ten qu'avèn,
» E de retour veiren ce qu'à chacun revèn. »
» Sauprès que se lous Grècs an regagnat Mycènas,
» Es pèr recoumençà lou grabuge e las scènas,
» Car soun unique but es d'engusà lous dióus,
» Afin de nous raià de la lista das vióus[1],
» E que sus un registre an fort ben fach escrióure,
Que toutes sans quartiè devian[2] cessà de vióure.
Lou nouvèl armamen qu'an fourçat d'activà
Prouva *assès* lou desir qu'an de nous[3] acavà.

[1] Il est probable qu'il faut lire ici : *vous*, puisqu'il s'agit des Troyens.
[2-3] Lisez *devià*s et *vous*.

EPIGRAPHIE ROMANE

DIALECTES MODERNES

—

LANGUEDOC (sous-dialecte de Clermont et de ses environs)

Les huit textes épigraphiques qui suivent sont l'œuvre de Peyrottes, le potier-poëte de Clermont-l'Hérault, sur lequel la *Revue* a déjà publié une courte notice (*Vid.* t. 1er, p. 267). Leur ensemble comprend les sujets les plus divers, puisqu'on y trouve trois épitaphes, deux traductions de poésies bibliques, des vers plaisants composés pour une enseigne et deux autres inscriptions. A part les vers pour l'enseigne, qui constituent le sixième texte, tous les autres ont été fixés sur l'argile : les premier, deuxième, quatrième, cinquième, septième et huitième, par la main de leur auteur ; le troisième, qui est l'épitaphe même de Peyrottes, par celle d'un potier de Montpellier.

I

Epitaphe de Marie CAUSSE
première femme de PEYROTTES, † 1846.

LA VIDA DEL POUETA ES TOUJOUR OURAJOUSA
OH ! PERQUE L'AS QUITTAT, FENNA, DIGA ME Z'OU ?
PECCAYRE ! ES QUE LA MORT, DINS TA JOUYNA SAZOU,
DE TOUN CORP A SAOUCLAT UNA AMA COURAJOUSA
QUAN ELA PRÈS DE DIOU SATISFASIO SA SET
E VESIO DE LA FE LUZI LOU CANDELABRE,
L'HOURRIBLA CALOUMNIA, AS ARPIOUS DE MOUYSSET,
O SACHUT REUSSI D'ESTRASSA TOUN CADABRE.

La vie du poète est toujours orageuse. — Oh ! pourquoi l'as-tu quitté, femme, dis-le moi ? — Hélas ! c'est que la mort, dans ta jeune saison, — a de ton corps séparé (litt. : sarclé) une âme courageuse. — Quand elle auprès de Dieu satisfaisait sa soif, — et voyait luire le flambeau de la foi, — l'horrible Calomnie, aux serres d'épervier, — a su réussir à déchirer ton cadavre.

Quelques mots d'explication sont nécessaires.

La mort très-prompte de cette jeune femme, brusquement enlevée, le 6 juin 1846, en moins de quarante-huit heures, par une cruelle maladie d'entrailles, produisit dans le pays un étonnement si profond que, l'ignorance, la calomnie et les préventions s'en mêlant, des soupçons d'empoisonnement coururent sur la personne du poëte clermontais. Ce bruit se propagea rapidement dans la vallée de l'Hérault, où Peyrottes était très-connu. La plupart des habitants se partageaient entre le doute et l'incrédulité. Quelques-uns pourtant penchaient pour la culpabilité, et marquaient déjà du doigt la place où Féchafaud devait se dresser. Nous possédons un manuscrit détaillé où le pauvre poëte consignait jour par jour ses impressions au sujet de cette déplorable affaire, qui n'eut pas de suites. La copie de sa lettre au procureur du roi de Lodève, dans laquelle il demande instamment l'autopsie judiciaire, afin de réduire à néant les ridicules soupçons qui pesaient sur lui, et désigne pour le représenter à cette opération le brigadier de gendarmerie de l'arrondissement et deux conseillers municipaux de Clermont, n'en est pas la page la moins curieuse.

L'épitaphe qu'il composa dut se ressentir des sentiments qui l'agitaient. Elle se trouve à la dernière page du manuscrit que termine la mention suivante, écrite de sa main comme tout le manuscrit : *Epitaphe gravée sur une plaque en terre vernie, apposée sur une humble croix.*

II

Epitaphe de Louis Montagné, † 1855.

PRES DE TOUN CLOT FAMILHA, AMITIE PLOURA,
E DINS LOU CIEL TA BELLA AMA JOUIS.
PER TE REJOUGNE AQUI SABEN PAS COURA,
EN ESPEREN QUE DIOU SONE AQUELA HOURA,
DOURMIS EN PAIX, PAOURE LOUIS !

Près de ta fosse famille, amitié pleure, — et dans le Ciel ta belle âme jouit. — Pour te rejoindre là, nous ne savon pas quand, en attendant que Dieu sonne l'heure, — dors en paix, pauvre Louis !

Louis Montagné, maçon à Clermont, mourut le 27 décembre 1855. Son entrain joyeux lui avait fait de nombreux amis, au nombre desquels était Peyrottes, qui grava en son honneur, sur une brique vernie, en forme d'écusson, l'inscription qu'on vient de lire.

III

Epitaphe de PEYROTTES. † 1858.

SUS LOUS HOMES EN JOYO E SUS LOUS QUE GEMISSOU,
DIOU, JITA UN REGAR PATERNEL !
E SUS TOUTES LOUS MORTS QUE DINS LOU CLOT DROUMISSOU
FAI LUSI TOUN LUN ETERNEL !

Sur les hommes en joie et sur ceux qui gémissent. — Dieu, jette un regard paternel ! — Et sur tous les morts qui dorment dans la fosse — fais luire ta lumière éternelle[1].

Peyrottes mourut le 4 juillet 1858, à l'âge de quarante-cinq ans, alors que son talent, mûri par le travail et par l'étude de tous les dialectes romans parlés sur le sol français, se préparait à de nouvelles œuvres. Il avait le pressentiment de sa fin prochaine et récita lui-même, peu de temps avant qu'elle survînt, à celui qui a recueilli les textes épigraphiques reproduits dans cette notice, les quatre vers ci-dessus. Ces vers ont été gravés par le potier Sarrasin, de Montpellier, sur l'urne funéraire qu'il confectionna pour être placée sur la tombe du potier-poëte de Clermont-l'Hérault. Le lecteur remarquera la forme *droumissou* pour *dourmissou*. L'emploi de cette métathèse, assez fréquent dans les dialectes gascon et provençal, est presque inconnu en languedocien.

[1] Un ami de Peyrottes a fait graver sur la pierre tumulaire d'une personne de sa famille, décédée en 1868 dans une localité des environs de Clermont, la traduction française suivante de cette épitaphe :

Sur les heureux, sur ceux qu'afflige la misère,
Sur tous jette, Seigneur, un regard paternel !
Et sur tous les défunts qui dorment sous la terre
Fais luire, ô Dieu vivant, ton soleil éternel !

IV

Cantique de Siméon (Luc., II, 29, 30, 31, 32).

ETERNEL, M'AS FACH LA PROUMESSA
DE MANDA. PER NOUS SECOURI,
TOUN CHRIST. — PODES, DINS TA SAGESSA,
ARA EN PAIX ME LAYSSA MOURI.

CAR A MOUS IOLS ME L'AS FACH VEYRE !
L'HOMME DE BOUNA VOULOUNTAT,
COUMA TOUN SERVITOU, POT CREYRE
AL SALUT DE L'HUMANITAT.

CAR L'AS PREPARAT DE TA DRECHA
E VOS PAS. GOUVER DES GOUVERS,
UNA FELICITAT DESTRECHA
PER LOUS POPLES DE L'UNIVERS.

CAR PER EMPRUGNA LA MEMOUERA
DE LAS NATIOUNS, FILHAS DEL CIEL,
FARAS QUE TOUN CHRIST, LUM DE GLOUERA,
BRILHE SUL POPLE D'ISRAEL.

V

Psaume CXXXII

BOUY ! QU'ES DOUS AQUEL AVANTAGE
QU'O LA DOUÇA FRATERNITAT,
DE VEYRE D'HOMES DE TOUT AGE
VIOURE ENSEMBLE DINS L'UNITAT !

ES COUM'AQUEL PARFUM QU'EN GARBA
SUL CAP D'AAROUN EN TOUMBEN
RAJOLECHABA DE SA BARBA
SUS L'ORLE DE SOUN VESTIMEN.

ES COUM'AQUEL CELESTE AYGACHE
QUE REFRESCA LOU PIOCH HERMOUN,
E PIOY DAVALA EN NIBOULAGE
SUS LA MOUNTAGNO DE SIOUN.

OUNTE L'AMITIE S'ES CABIDA
L'ETERNEL, QU'ES PLE DE BOUNTAT,
FORT'AMOUR, BENEDICTIOUN, VIDA
E BOUNHUR DINS L'ETERNITAT !

Tout le monde ayant à sa disposition l'Evangile de saint Luc et les Psaumes de David, nous ne croyons pas nécessaire de traduire ces deux poésies, que Peyrottes grava sur deux vases offerts par lui à l'auteur du *Carya magalonensis*, A. Moquin-Tandon.

VI

Vers tracés sur l'enseigne d'un savetier travaillant dans une échoppe située sur la place de l'Hôtel-de-Ville, à Clermont-l'Hérault.

Couma moun paire,
Sioy ressoulaire
Un picailhou
Fai moun affaire.
Mal caoussats ou nou,
Pensas a Grailhou.

Comme mon père, — je suis recarreleur de souliers. — Une petite pièce de monnaie — fait mon affaire. — Mal chaussés ou non, — pensez à Graillou.

L'enseigne où ces vers sont tracés au pinceau est une planche peinte de 80 centimètres de long sur 35 de large environ. Elle représente un savetier assis dans l'exercice de son métier. Les vers sont au-dessous de l'image. Cette œuvre fragile, qui existe depuis vingt ans, est menacée d'une destruction prochaine : la partie inférieure est brisée en plusieurs endroits. Il nous a fallu reconstituer l'inscription dans les points où le bois manque. C'est une raison de plus pour que nous ayons tenu à la consigner ici.

(*A suivre*) A. E.

GRAMMAIRE LIMOUSINE

DEUXIÈME PARTIE

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES DE MOTS OU DES PARTIES DU DISCOURS

Nous avons étudié, dans la première partie de cet ouvrage, les éléments organiques du langage, c'est-à-dire les sons, sans autre préoccupation que la recherche des lois qui, en limousin et, en général, dans la langue d'oc, ont déterminé leur persistance ou leurs modifications dans le cours des âges. Il nous faut maintenant passer à l'étude des *mots*, c'est-à-dire des divers systèmes organisés de ces éléments primordiaux.

Cette nouvelle étude nous sera rendue singulièrement plus facile et plus prompte par la connaissance des principes dégagés dans notre première partie, car les phénomènes que nous aurons à décrire dans celle-ci ne sont guère que le développement nécessaire de ces principes. Étant donné en effet, d'une part, la langue d'oc classique, telle qu'elle nous est connue par les poésies des troubadours et les textes en prose les plus purs du XIe au XIVe siècle, et d'autre part les lois phoniques que nous venons d'exposer, l'état actuel de notre dialecte se déduit de la langue classique, sauf quelques exceptions locales ou accidentelles, sans qu'il y ait à faire intervenir, comme par exemple dans le languedocien et le provençal, des causes efficientes particulières, je veux dire des

forces plastiques ou conservatrices distinctes de celles qui ont donné sa forme à la langue classique[1].

On compte ordinairement dans nos langues neuf espèces de mots. Nous les diviserons en trois classes, dont chacune fera l'objet d'un livre distinct, le premier traitant des mots déclinables, le second du verbe, le troisième des mots invariables.

LIVRE PREMIER

DÉCLINAISON

—

Lorsque la langue d'oc commença, en même temps que la langue d'oïl, à se dégager du latin populaire, les flexions casuelles étaient en train de disparaître dans ce dernier idiome. La première déclinaison en avait déjà probablement perdu toute trace[2], et les autres ne distinguaient plus que deux cas : le nominatif, remplissant toujours le rôle de sujet, et l'accusatif, qui cumulait avec ses propres fonctions celles de tous les autres cas obliques[3].

[1] Quelques exemples, en attendant la conclusion de cet ouvrage, où ceci sera repris et développé, me feront bien comprendre :

Le languedocien et le provençal disent, comme le castillan, *son, sa, ses*, au lieu de *leur*, conservant ici l'usage latin, que le limousin, comme la langue classique, n'a pas adopté.

Le languedocien donne des pluriels sensibles (*es*) aux substantifs dont le radical se termine en *s* (ex. : *pas, passes*). Ces formes sont étrangères au limousin comme à la langue classique pure.

Le languedocien et le provençal allongent en *igu* (...) le prétérit des verbes en *ir* (*partiguet*). Ces formes, étrangères à la langue classique, le sont aussi au limousin correct.

[2] C'est ce qu'on est autorisé à conclure de la présence en très-grand nombre, dans les textes mérovingiens, de nom. plur. en *as*. Cette forme devait être habituelle au latin populaire ; elle était du reste fort ancienne. Nonius en relève un exemple dans Pompeius Præco : *Lætitias insperatas mihi irrepsere in sinum*. (Voir Burnouf, *Gram. lat.*, § 120, note, et A. Boucherie, *Vie de sainte Euphrosyne*, p. 28.)

[3] Même, dans beaucoup de mots de ces déclinaisons, soit au singulier, soit au pluriel, soit au singulier et au pluriel à la fois, le nominatif et l'accusatif devaient se confondre.

On sait que ce débris de la déclinaison latine fut conservé longtemps par la langue d'oïl et par la langue d'oc, et que le caractère particulier d'archaïsme qu'elles en ont reçu est ce qui les distingue le plus, d'une part, d'elles-mêmes dans leur état moderne, et, d'autre part, de tous les autres idiomes romans, à quelque moment de l'histoire de ces derniers qu'on les y compare.

Simple produit dans le principe de la dérivation, je veux dire résultat absolument fatal du seul jeu des lois phonétiques, cette déclinaison, ainsi reçue par la langue naissante à l'état de ruine, ne tarda pas à devenir l'objet d'un essai de restauration partielle et de régularisation. L'analogie s'y appliqua, mais timidement, sans ensemble et comme avec le pressentiment de la vanité d'une pareille entreprise, pour y introduire, ici par retranchement, là par addition, des distinctions casuelles que la dérivation n'avait pas données[1].

Tout porte à croire que ces distinctions, même celles qui étaient étymologiques, restèrent toujours peu observées du peuple, chez qui s'effaçait rapidement le sentiment des cas, devenu de plus en plus étranger au génie de la langue, tandis que l'instinct, cette fois large et vrai, de l'analogie, le portait à faire disparaître, en ramenant tout au type le plus simple, les anomalies d'une déclinaison qui laissait complétement en dehors de son système un nombre considérable[2], plus du tier peut-être, des noms de la langue, et n'y admettait qu'à demi la moitié du reste[3].

Ceci n'est pas seulement une conjecture. On sait en effet, par le témoignage de Raymond Vidal de Bezaudun[4], que, de son

[1] Ex.: la suppression de l'*s* au nom. plur. des noms masc. de la 3 déclin. (*frairе* = *fratres*), l'addition de l'*s* au nom. sing. des noms terminés autrement en latin (*mars* = *mare, verges* = *virgo*).

[2] Savoir, tous les noms provenant de la 1re déclinaison latine ou qu'on avait formés sur son modèle et, de plus, tous ceux qui se dégagèrent avec une sifflante en finale.

[3] Savoir, tous les noms féminins d'une autre désinence que *a*. Ex.: sing. suj. *razos*, rég. *razo*; plur. suj. et rég. *razos*. La règle de l'*s*, comme on l'a appelée, ne s'appliquant au pluriel qu'aux noms masculins. (Voir Hugues Faidit et Raymond Vidal, 2e édit., p. 4-8 et p. 77.)

[4] V. *Grammaires provençales* de Hugues Faidit et de Raymond Vidal, 2e édit., p. 74, 75, 77, et l'introduction de M. Guessard, p. XXXIV-XXXV.

temps (XIIIe siècle), les noms dans lesquels la langue écrite distinguait le cas sujet du cas régime n'avaient guère dans l'usage commun qu'une forme pour chaque nombre, sans *s* au singulier, en *s* au pluriel. La déclinaison à deux cas n'était donc plus dès lors, et sans doute depuis longtemps, qu'une plante sans racines, artificiellement conservée par les lettrés pour leur seul usage, et qui, si la tradition littéraire venait à subir quelque notable affaiblissement, devait achever promptement de périr. C'est ce qui eut lieu dans le XIVe siècle, malgré les efforts tentés par l'école érudite des troubadours de Toulouse, dont le code pédantesque fournit lui-même la meilleure preuve de l'impossibilité du succès de ces efforts[1]. Il n'y eut plus dès lors, dans la langue écrite non plus que dans la langue parlée, de cas sujet ni de cas régime, et la déclinaison se réduisit à marquer seulement le nombre et le genre, rapports dont le sentiment, loin de s'effacer comme celui des cas, s'était au contraire fortifié et étendu.

Parmi les mots qui se déclinent, les uns servent à désigner les personnes ou les choses, soit par leur nom, soit par le rôle qu'elles jouent dans le discours : ce sont les substantifs et les pronoms. Les autres servent, soit à qualifier les personnes ou les choses, soit à les déterminer plus ou moins précisément : ce sont les adjectifs qualificatifs et les adjectifs déterminatifs. Les adjectifs qualificatifs correspondent aux substantifs, dont ils remplissent d'ailleurs souvent la fonction et à qui réciproquement ils cèdent souvent la leur, et ils suivent les mêmes règles de déclinaison[2]. Les adjectifs déterminatifs, qu'on pourrait aussi appeler pronominaux, jouent, comme adjectifs, un rôle analogue à celui des pronoms, des radicaux desquels ils

[1] V. *les Leys d'amors*, t. II, p. 152, 154, *de las Terminatios dels cazes*. Ce passage montre clairement que l'ancienne déclinaison à deux cas n'était plus alors depuis longtemps, même pour les lettrés, que comme celle d'une langue morte, qu'il fallait apprendre dans les livres et qu'on ne pouvait apprendre que là.

[2] L'adjectif qualificatif et le substantif sont d'ailleurs souvent confondus sous la dénomination de *nom*. Ils se confondent aussi par leur origine, le substantif n'étant qu'un ancien adjectif dont l'emploi s'est restreint à désigner, parmi toutes les choses auxquelles il pouvait s'appliquer, celle qui paraît posséder au plus haut degré ou plus exclusivement la qualité exprimée par lui.

sont pour la plupart formés, et dont ils suivent en général les règles de déclinaison.

Je passe à l'examen particulier de chacune de ces espèces de mots.

CHAPITRE PREMIER

SUBSTANTIF

—

I. — Déclinaisons anciennes.

Avant d'étudier, dans le limousin actuel, la déclinaison du substantif, il convient de présenter le tableau sommaire des flexions casuelles de l'ancienne langue. Il y faut distinguer, sous ce rapport, quatre déclinaisons.

PREMIÈRE DÉCLINAISON

Celle-ci, qui correspond à la première déclinaison latine, n'a jamais eu de cas proprement dits, le sujet et le régime y ayant eu toujours la même forme : *a* au singulier, *as* au pluriel. Il faut excepter, d'après Hugues Faidit, les deux noms masculins *propheta* et *papa*, qui, au pluriel, distinguaient le sujet (*li propheta*) du régime (*los prophetas*)[1].

DEUXIÈME DÉCLINAISON

Cette déclinaison ne renferme que des noms masculins, et elle les renferme presque tous. Elle correspond essentiellement à la deuxième déclinaison latine en *us*, bien qu'elle comprenne en grand nombre des substantifs qui, originairement, avaient une autre désinence (*er*, *um*) ou qui appartenaient à

[1] Les *Leys d'amors* (tom. II, p. 158) étendent l'exception à tous les substantifs masculins de cette déclinaison. Dans les plus vieux textes, ces substantifs sont considérés comme féminins : *la papa*, *la propheta*, *la psalmista*. Dans les textes plus récents, ils sont tantôt féminins (*las prophetas*, trad. de Bède, dans Bartsch, 230, 41, — *la vostra papa*, Guillem Figueira, ibid., 200, 23), tantôt masculins (*al papa*, chanson de la Croisade, ibid., 184, 17, — *lo papa*, Raimond de Cornet, ibid., 346, 34), comme ils devaient rester.

une autre déclinaison. C'est le type complet de la déclinaison provençale. En voici le paradigme[1] :

Sing. suj. *ans (annus).* Plur. suj. *an (anni).*
— rég. *an (annum).* — rég. *ans (annos).*

J'ai déjà dit comment les noms originaires de la troisième déclinaison latine avaient été conformés à ce type par la suppression de l'*s* au nominatif pluriel. Ceux, de toute origine, terminés autrement qu'en *s* au nominatif singulier, la recurent au contraire à ce cas. Mais la règle souffrit ici de fréquentes exceptions, et pour certains noms, par exemple ceux en *er* d'origine, tels que *paire*, les textes la montrent plus souvent violée que respectée.

TROISIÈME DÉCLINAISON

Cette déclinaison comprend tous les noms féminins (d'origine ou devenus tels) qui ne se terminent pas en *a*. Elle correspond à la troisième déclinaison latine parisyllabique ; en voici le paradigme :

Sing. suj. *tors (turris).* Plur. suj. *tors (turres).*
— rég. *tor (turrem).* — rég. *tors (turres).*

La plupart des substantifs que renferme cette déclinaison, et un assez grand nombre de ceux qui sont compris dans la précédente, appartenaient à la troisième déclinaison latine imparisyllabique, c'est-à-dire qu'ils avaient au nominatif singulier une syllabe de moins qu'aux autres cas (Ex. : *fons, fontem;—dolor, dolorem*). Ceux qui étaient monosyllabes au nominatif singulier devinrent tels aux autres cas, par suite de l'élision nécessaire de l'*e* des flexions *em, es*. Quant à ceux qui avaient deux syllabes ou un plus grand nombre au nominatif singulier, les deux formes sous lesquelles ils se dégagèrent durent, en vertu des lois phoniques, rester pour la plupart imparisyllabiques[2]. Ainsi, de *soror, sororem*, durent venir et

[1] Dans cette déclinaison, comme dans les suivantes, *z* se substituait à *s* après une dentale : *pratz, salutz, vertatz*, etc.

[2] Ce fut le cas de tous les substantifs à crément long. Parmi les substantifs à crément bref, il n'y avait que ceux qui se terminaient, au nominatif singulier, en *r* ou en *l*, qui pussent devenir parisyllabiques. Ainsi les deux formes *arbor* et *arborem* durent donner *albre* l'une et l'autre. Mais *homo, hominem*, donnèrent *hom, ome; — comes, comitem*, donnerent *coms, comte*.

vinrent en effet *sor*, *seror*. Mais, sauf un petit nombre d'exceptions, la forme du cas sujet fut immédiatement abandonnée, et l'on donna sa fonction à celle du cas régime [1], que l'on munit à cet effet de l's de flexion. C'est ainsi que, pour *ratio*, *rationem*, par exemple, qui avait dû donner au début, outre *raison* ou *raiso*, un nominatif comme *raice*, on ne trouve jamais dans aucun texte, si vieux qu'il soit, que *razos*, *razo*.

C'est de cette manière que furent ramenés au type régulier de la deuxième et de la troisième déclinaisons provençales tous les substantifs imparisyllabiques, à crément bref ou long, du latin, moins ceux, en assez petit nombre, qui composent la quatrième déclinaison.

QUATRIÈME DÉCLINAISON

A la règle qui vient d'être mentionnée, et d'après laquelle le nom. sing. de la déclinaison latine imparisyllabique ne donna pas de dérivés en provençal, il n'y eut d'exception systématique que celle qui concerne les substantifs originairement terminés en *tor*, *toris*, — *o*, *onis*. Ces substantifs, qui sont tous masculins, composaient, avec quelques autres de terminaisons diverses, dont un seul, *sor*, est féminin, la quatrième déclinaison provençale, laquelle a pour caractère essentiel de déplacer l'accent. Ex. :

Sing. suj. *pastre (pastor)*.	Plur. suj. *pastor (pastores)*.
— rég. *pastor (pastorem)*.	— rég. *pastors (pastores)*.
Sing. suj. *laire (latro)*.	Plur. suj. *lairo (latrones)*.
— reg. *lairo (latronem)*.	— reg. *lairos (latrones)*.

La plupart des noms de ce dernier type perdirent complétement, au nominatif singulier, conformément aux lois phoniques, leur voyelle terminale. Tels furent *falx (falco)*, *Ues (Hugo)*, *companhs*, *fels*, *glotz*, etc.

Une fausse analogie fit souvent ajouter une *s*, qui n'était ni étymologique ni nécessaire, au cas sujet des noms de cette déclinaison. Cette faute fut assez rarement commise dans les

[1] Tel fut aussi, très-probablement, le cas des monosyllabes. Cela est certain pour *flor*, puisque le cas sujet est *flors* et non *flos*.

noms terminés en *e*[1] : elle fut, au contraire, générale dans ceux dont la désinence était une consonne, comme on vient de le voir dans les exemples cités tout à l'heure (*falz*, etc.).

A cette déclinaison appartiennent encore, comme je l'ai déjà noté, quelques mots isolés qui n'y doivent figurer que par exception ; car leurs analogues sont entrés dans la seconde ou dans la troisième déclinaison, par suite de l'abandon qu'ils ont fait de la forme dérivée de leur nominatif singulier latin. De ce nombre sont les suivants :

Abas, abat (*abbas, abbatem*).
Éfas, efant (*infans, infantem*).
Neps, nebot (*nepos, nepotem*).
Sénher, senhor (*senior, seniorem*).
Sor, seror (*soror, sororem*).

Ce dernier, qui est féminin, suivait naturellement la règle générale des noms féminins, c'est-à-dire qu'au pluriel il faisait le nominatif en *s* comme les autres cas. Contrairement à ce qui a eu lieu pour les quatre premiers noms de la liste, c'est, comme en français, sous la forme du nominatif singulier que nous l'avons conservé. On voit d'ailleurs, par les textes, que cette forme prévalait déjà sur l'autre dès les plus hauts temps.

Un certain nombre de substantifs ne se laissent pas ranger dans les cadres qui précèdent. Ce sont ceux qui se dégagèrent avec une sifflante (originaire ou produit d'une transformation) au radical, tels que *emperairitz* (*imperatric-em*)[2], *pas* (*passus*). Ceux-là restèrent toujours privés de flexions casuelles. Mais comme, tandis que s'effaçait le sentiment des cas, celui des nombres conservait sa vivacité, la langue, qui ne tenta rien nulle part pour faire revivre les cas de ces substantifs, donna

[1] L'absence normale de l's, au nominatif singulier, des noms tels que *pastre, pastor*, fut probablement ce qui conduisit, par fausse analogie, à laisser aussi le plus souvent sans *s* le nominatif singulier des noms en *re* à accent fixe, tels que *paire*. (Voir ci-dessus, page 176.)

[2] Dans ceux de ces mots où la sifflante provenait, comme ici, d'un *c*, elle se doubla généralement d'un *t*, dont l'effet fut d'abréger la voyelle antécédente. Autres exemples : *crucem, crotz* ; — *vocem, votz* ; — *perdicem, perdutz* ; — *verrecem, berbitz* ; — *pacem, patz* ; — *vicem, vetz*

de très-bonne heure, dans quelques dialectes[1], des pluriels sensibles à la plupart d'entre eux.

La forme du cas régime était, dans les deux nombres, celle qui était le plus fréquemment employée. Or, on vient de le voir, tous les noms sans exception, au pluriel, l'avaient en *s*. De plus, tous les noms féminins, sans exception, avaient aussi leur sujet pluriel en *s*, tandis qu'un certain nombre de noms masculins et tous les noms féminins en *a* ne recevaient d's à aucun cas du singulier. De là résultait que l's devait, dans le discours, se montrer attachée à un nom pluriel au moins trois fois contre une qu'on la trouvait attachée à un nom singulier, et n'apparaître au singulier qu'à peu près une fois sur quatre. Il n'en fallait pas davantage pour que, lorsque le sentiment des cas se fut effacé, l's ne parût plus que la flexion nécessaire du pluriel, et l'absence de l's le signe essentiel du singulier.

Aussi, absence de l's au singulier, présence de l's au pluriel, telle fut la règle fort simple de la déclinaison nouvelle qui s'établit, au XIVe siècle, sur les ruines de l'ancienne, et qui dure encore. C'est, en effet, de la présence au pluriel d'une *s* qui manque au singulier que résulte, en général, dans les dialectes actuels de la langue d'oc, la distinction des nombres. Mais, dans quelques-uns, cette *s* n'a conservé qu'une existence pour ainsi dire virtuelle. Le limousin est un de ces dialectes ; la prononciation, sauf quelques exceptions déjà notées, ne la fait plus sentir, et la différence du pluriel au singulier y résulte aujourd'hui essentiellement de l'allongement de la finale, compensatif de la chute de l's. Mais, comme à cette différence générale s'en ajoutent, selon les désinences, de particulières, et qu'il y a d'ailleurs des substantifs qui conservent au pluriel la même forme qu'au singulier, une énonciation si sommaire ne saurait ici suffire. Il faut entrer dans le détail, et, pour cela,

[1] Le languedocien, par exemple. On trouve déjà *corses*, pluriel de *cors* (*corpus*), dans un document en ce dialecte de 1178. (V. Bartsch, *Chrestom.* col. 95.) Cf. l'espagnol *dios*, *dioses*. — Dans le patois angoumoisin, on donne de même des pluriels sensibles en *es* à quelques pronoms. Ex. : *leuves* = *leurs*, *queles* = *ces*. Prononcez l'*es* final de ces mots comme dans l'article *les*.

je dois distinguer en limousin quatre classes ou, si l'on veut, quatre déclinaisons différentes de substantifs.

II. — Déclinaisons actuelles

PREMIÈRE DÉCLINAISON

	Singul.	Pluriel
	ò	*a*
Lat.	*rosa,*	*rosas.*
Prov.	*rosa,*	*rosas.*
Lim.	*ròso.*	*ròsa.*

Cette déclinaison correspond exactement à la première déclinaison latine et à la première déclinaison provençale. L'affaiblissement de l'*a* bref du singulier en *o* est, comme on l'a vu, un fait général en langue d'*oc*. Dans d'autres dialectes, tels que le languedocien[1] et le gascon, cet affaiblissement a gagné aussi l'*a* long du pluriel (*roso, rosos*). En provençal moderne, où le même affaiblissement a eu lieu, l'*s* étant tombée comme en limousin, toute distinction des deux nombres s'y est effacée.

La chute de l'*s* au pluriel doit être fort ancienne dans notre dialecte : mais il est difficile de constater directement à quelle époque elle remonte, cette consonne ayant été par tradition maintenue là comme ailleurs, dans l'écriture, pour marquer le pluriel et la quantité, longtemps encore après qu'elle s'était effacée dans la prononciation[2]. Quant à l'affaiblissement en *o* de l'*a* bref du singulier, on a des preuves qu'il remonte, en limousin comme dans les autres dialectes, au moins au XVe siècle.

[1] Il faut excepter le sous-dialecte de Montpellier, où l'*a* tant du pluriel que du singulier, est resté *a* (*rosa, rosas*).

[2] C'est, du reste, le double rôle qu'attribuent encore aujourd'hui à cette consonne la plupart de ceux qui écrivent dans notre dialecte ; car, non-seulement ils la maintiennent au pluriel des noms, mais encore ils l'ajoutent aux infinitifs des verbes. (Ex.: *parlas* = *parler*.) Cette confusion orthographique, dont les anciens textes offrent aussi des exemples (voir ci-après, pag. 188), est sans doute ce qui a conduit un Allemand trop crédule (Schmackenburg, je crois) à émettre cette assertion extraordinaire, qu'en limousin l'*r* finale des infinitifs se change en *s*.

Cette déclinaison est essentiellement la déclinaison féminine, comme en latin et comme dans l'ancienne langue, bien qu'elle comprenne aussi et même en plus grand nombre, par suite d'accidents divers et de fausses analogies, des noms masculins. Elle renferme :

1° Tous les noms féminins ou masculins compris dans la première déclinaison de l'ancienne langue qui ont survécu, tels que *fénno, fénnā, pâpo, pâpā ;*

2° Plusieurs noms originairement en *anus* ou *anis* et qui appartenaient, dans l'ancienne langue, selon leur genre, à la deuxième ou à la troisième déclinaison. Grâce à la chute complète de l'*n* et à l'effacement des flexions proprement casuelles, les désinences de ces noms sont devenues identiques avec celles de la première déclinaison, et c'est pour cela que nous croyons devoir les y classer. Ils sont, du reste, peu nombreux. En voici la liste à peu près complète, à ce que je crois, pour Nontron, du moins. Un seul, le premier, est féminin :

mo, mò = *ma, mas* (*manus*).

po[1] sans pluriel = *pa* ou *pan* (*panis*).

auto sans pluriel = *autan* (*altanus*).

Sen Junio (n. pr. de ville) = *San Junian* (*S. Junianus*).

Moucicido (n. pr. de ville) = *Mugcido* (*Mussidanum*).

A ces substantifs il faut ajouter l'adjectif *germo, germa* = *germa, germas* (*germanus*). En bas-limousin on dit de même *chrestio (christianus);*

3° Les noms féminins empruntés au français et qui se terminent, dans cette langue, en *e* muet, que cet *e* muet provienne d'ailleurs d'un *a* latin, ce qui est le cas de beaucoup le plus fréquent, ou de toute autre origine. Ex.: *chopine, chopino* — *mère, mèro*[2].

Exception : *louange*, que nous avons fait du masculin en lui en donnant les flexions (*e-ei*).

4° Un certain nombre de noms masculins empruntés au français, en *e* muet dans cette langue, et auxquels nous avons im-

[1] Déjà tel dans des textes de Limoges du XVe siècle. Le pluriel n'y est pas, selon la règle.

[2] Au sens de religieuse *lâ mèra dou convent*. Au propre on dit *mar*, rarement *maire*.

posé abusivement, tout en leur conservant leur genre, les flexions féminines *ò, à*. Cette faute paraît plus fréquente à Limoges qu'à Nontron[1]. Ex. :

fr. *reste*, — *resto, restà*[2].
maire, — *mèro, mèra*.
père, — *pèro, pèrà*[3].
camarade, — *caramàdo, caramada*.
scrupule, — *escrupulo*[4].
russe, — *rôsso, rôssa*.
Bonaparte, — *Bounaparto*.
gendarme, — *jandarmo, jandarma*.

A ces substantifs ajoutons les deux suivants : *emplanco, emplanca* (*homme présomptueux, vaniteux*), et *oustièro, oustièra*, qui a le même sens que la locution française *gueux de l'ostière*. C'est sans doute ce dernier mot qui, usurpant la signification du tout, a donné naissance à notre *oustièro*. Quant à *emplanco*, je n'en découvre pas l'étymologie.

Remarque Ire. — En vertu de la règle générale énoncée dans la phonétique, chap. III, 3e section, quand la pénultième d'un substantif de cette déclinaison est l'une des diphthongues *ai* ou *au*, cette diphthongue s'affaiblit devant l'*a* long du pluriel, savoir : *ai* en *ei*, et *au* en *ou*[5]. Ex. : *aigo* (*agua*), *eiga* ; — *aucho* (*auca*), *oucha*. — Si la pénultième est un *a* simple et non en position, cet *a*, nécessairement long au singulier, s'abrége au pluriel : *cano, cànu*. Là s'arrête, à Nontron, l'affaiblissement ; mais, à Tulle et à Limoges, il va jusqu'à la mutation de l'*a* en *o* : *châbro, chobra*. — Les autres voyelles ne subissent aucun changement, et elles conservent au pluriel la quantité du singulier.

[1] La même faute se remarque, mais bien plus fréquemment, dans le languedocien, et particulièrement dans le sous-dialecte de Montpellier. Elle y est plus sensible que chez nous, en ce que l'*a*, en lequel l'*e* français masculin s'est changé, n'y subit d'affaiblissement ni au singulier, ni au pluriel. Ex. : *pèra, frèra, lou resta* (comme chez nous) ; *silença* (*silence*), *blama* (*blame*), *acta* (*acte*), *zèla* (*zèle*).

[2] A Limoges, ce mot est devenu féminin, ce qui fait cesser l'anomalie.

[3] Seulement dans l'acception de religieux : au sens de *genitor*, on ne dit que *pai*, rarement *paire*.

[4] Inusité au pluriel, au moins chez nous, à ce que je crois.

[5] A Limoges, aujourd'hui, on ne dit plus que *o*. Ex. : *chauso, chosa*.

Ces changements doivent être anciens dans la langue ; mais il n'est pas facile de déterminer l'époque à laquelle ils remontent, parce qu'on a jusqu'à nos jours continué d'écrire, conformément à la tradition, *au* et *ai*, au singulier comme au pluriel, bien que le son, de l'un à l'autre nombre, eût varié. Le plus ancien exemple que je trouve de *óu* = *au* dans un nom féminin en *a*, c'est-à-dire à la tonique, se rapporte à l'année 1514 : c'est, dans les registres consulaires de Limoges, p. 73, *chousas*, plusieurs fois répété. *Chousas* alterne, dans ce même texte, avec *chausas*, qui s'y rencontre d'ailleurs plus fréquemment, et il est clair que c'est une faute d'orthographe du scribe. Mais cette faute est précieuse en ce qu'elle indique la vraie prononciation de *chausas* et, en général, de *au* au pluriel des mots analognes.

Quant à *ei* pour *ai* tonique au pluriel d'un nom en *a*, je n'en puis découvrir aucun exemple ancien dans les textes que j'ai à ma disposition ; mais j'y trouve assez fréquemment *ei* = *ai* avant la tonique (par ex. : *peyri* = *payri* dans un texte de 1436 (Lim. historique, p. 411), *feysson* = *faysso*, dans les registres consulaires de Limoges, p. 14, année 1508), ce qui permet de supposer que, conformément à ce qui se passe aujourd'hui (V. *Phonétique*, p. 210 du t. II), *ai* s'affaiblissait en *ei* dans l'un comme dans l'autre cas, et que *caissas*, par exemple, se prononçait dès lors *queissā* comme aujourd'hui.

Remarque II. — Dans des documents limousins du XVe et du XVIe siècle, on voit souvent la désinence *e* alterner, au singulier des noms de cette déclinaison, avec l'ancienne désinence *a* et avec la nouvelle désinence *o*, qui devait définitivement prendre sa place[1]. Cet *e* n'avait pas là probablement sa valeur propre, et il devait servir seulement à figurer par à peu près le son affaibli, mais sans doute encore indistinct, qu'avait pris l'*a* à cette place. Quoi qu'il en soit, on constate aujourd'hui

[1] Ex. : *chauso certaine* — *ma paubre arma* — *ouro incertaine* — *la diche esglieso* (Testament d'un gentilhomme de la basse Marche (près de Bellac), 1475, dans *Bull. de la Soc. archéol. et hist. du Limousin*, année 1846, p. 58-60.) Dans ce texte, *a*, contre l'ordinaire à cette date, est très-rare, *o* fréquent, *e* plus fréquent encore. Dans les registres consulaires de Limoges (1508 à 1520), *a* se rencontre aussi très-rarement, et *e* y est beaucoup plus fréquent que *o*.

quelquefois, mais rarement et accidentellement, cette mutation d'*a* final atone en *e* (au lieu de *o*)[1] dans le bas Limousin. Dans la Marche et sur les limites occidentales du dialecte, elle est constante. Même, de ces côtés, c'est en un son presque identique à l'*e* muet français que l'*a* primitif s'est affaibli.

Remarque III. — Les noms de cette déclinaison ont, au point de vue de l'accent, ce caractère commun que leur voyelle désinentielle est atone et qu'ils sont conséquemment paroxytons[2]. Il faut excepter ceux qui proviennent de noms latins en *anus*, *anis*, dont l'*a*, en devenant *o*, a gardé son accent[3], et de plus un certain nombre d'autres provenant pourtant de la première déclinaison latine ou provençale, mais chez lesquels l'accent tonique a dû, conformément aux exigences phoniques de notre dialecte, s'avancer de la pénultième sur la désinence. Ce sont ceux où la finale est immédiatement précédé d'un *i* ou d'un *u* tonique, tels que *via*, *gruo*. Grâce à la contraction que nous imposons toujours aux

[1] On sait que, dans plusieurs variétés du languedocien, cette même mutation a lieu d'une façon constante. (Voir *Revue des langues romanes*, t. I, p. 102, article de M. l'abbé Vinas; p. 147, article de M. de Tourtoulon.)

[2] Ils conservent, bien entendu, ce caractère au pluriel, comme je l'ai déjà noté, malgré l'allongement qu'y subit leur désinence. J'insiste ici sur ce point, parce que c'est là fréquemment une pierre d'achoppement pour les étrangers, et aussi pour les indigènes, lorsque, sans connaissance suffisante de la prosodie, ils se mêlent de rimer. C'est ainsi que dans les œuvres de l'abbé Ribierre, qui fut curé de Rochechouart, on trouve par douzaine, à chaque page, des vers comme ceux-ci, faits en dépit de la mesure et de la rime :

> Di sas meliours *ôbras* n'y o toujour quauquo târo....
> Di tas chansons n'y en o que soun trop charmen*tas*...

Bras et *tas* sont, dans ces vers, des syllabes atones qui ne peuvent ni rester à la césure, ni rimer à elles seules, pas plus que *vres* et *tes* des mots français correspondants *[illegible]* et *charm[illegible]*.

[3] Même quelques-uns de ceux-ci sont devenus paroxytons, sinon généralement, du moins dans la prononciation la plus ordinaire, par suite du recul de l'accent. Ainsi on dit *lou ven d'aûto* et non *d'auto ventus attanus*; *Sen Jenio*, plutôt que *Sen Junio sanctus Junianus*. De même l'adjectif *germanus* est plutôt chez nous *gérmo* que *germô*. Ce recul de l'accent, en de pareils mots, s'explique facilement par l'affaiblissement préalable de l'*a* en *o* et par l'instinct de l'analogie qui porte à rendre semblables en tout tous les noms de la même désinence.

voyelles consécutives, l'accent a passé de l'*i* et de l'*u* demi-consonnifiés sur la finale, et l'on a eu *viò*, *viâ*, *gruò*, *gruâ* monosyllabes, au lieu de *vío*, *vía*, *grúo*, *grúa*. C'est ainsi qu'ont été traités la plupart des noms de formation provençale (par le suffixe *ia* = fr. *ie*), tels que *cavalaria*, *tricharia*, *paria*, ainsi que des noms français en *ie* que nous avons empruntés, comme *ménagerie*, *gendarmerie*, etc. [1].

Remarque IV.—Dans le provençal moderne, les noms à finale en *ia* atone, et conséquemment monosyllabe de l'ancienne langue, tels que *gloria*, ont cette finale réduite à *i* par l'effet d'une confusion avec les noms en *ius* ou *ium* originaire, tel que *cœmeterium*, dont c'est la désinence régulière. Ex : *glori*, *memori*, *siènci*. Cette faute est rare chez nous. Je n'en connais d'exemple à Noutron que *óudàci* (*audacia*), usité concurremment avec *oudaço*; mais, en bas-limousin, elle paraît assez fréquente. Ex. : *murali* = *muratha* (*muralia*). De même *chanili* = *chanilha*, bien qu'ici *lh* provienne de *cl* et non de *li*.

DEUXIÈME DÉCLINAISON

	Singul.	Pluriel
	ò	*oi*
	—	—
Lat.	*turturem*	*turtures*
Prov.	*tortre*	*tortres*
Lim.	*tourtre*	*tourtrei*

Les flexions de cette deuxième déclinaison sont celles qui sont propres à la troisième déclinaison latine. Mais elles des

[1] J'ai déjà noté (1re partie, chap. III, I tonique, et chap. VI, III, B) que plusieurs des noms en *ia* pr., *ie* fr., ont pris chez nous la forme *iyo* par une sorte de développement de l'*i*. Ce développement de l'*i* ne se produit pas dans les noms en *aria* (fr. *erie*), qui sont de beaucoup les plus nombreux. Là *ia* devient toujours *ió* (monos.). Il n'a lieu que dans les autres désinences, mais non pas d'une manière constante. Ainsi on dit *jalousiyo*, *iteniyo*, mais aussi souvent *jalousio*, *vilonio*. Le nom propre *Maria* a aussi deux formes, *Mario* et *Mariyo*; les mots suivants et quelques autres n'ont que la forme en *iyo* : *maniyo*, *furiyo*, *foutiyo*, *patriyo*, *simetriyo*.

Dans plusieurs noms en *ia*, qui paraissent d'origine savante en pro-

vinrent, dès le début de la langue, communes à tous les noms autres que ceux en *a*, qui, en vertu des lois phoniques, purent conserver une voyelle flexionnelle. Ainsi *e* de *patrem, patres, u* et *o* de *populum, populos*, donnèrent également *e* dans *paire, paires,* et dans *pople, poples*.

Ces flexions sont aussi celles que l'on a attribuées à tous les noms qui, ayant perdu les leurs dans leur passage du latin à la langue d'oc, les ont plus tard voulu reprendre dans le développement de la langue, ainsi qu'aux noms masculins en *e* muet que nous avons empruntés au français, sauf le petit nombre de ceux qui ont été introduits abusivement dans la première déclinaison et dont nous avons ci-dessus mentionné la plupart.

Cette déclinaison comprend donc:

1° Tous les noms survivants de la deuxième et de la troisième déclinaison de l'ancienne langue, qui faisaient en *e* le cas oblique du singulier et en *es* celui du pluriel, tels que *aubre* (m.), *dete* (*debitum*) (m.), *tortre* (f.);

2° Les noms des mêmes déclinaisons qui, dépourvus à l'origine de voyelle flexionnelle et restés tels dans l'âge classique de la langue, en ont reçu une plus tard. Le nombre est plus grand des adjectifs que des substantifs qui ont été ainsi allongés. De ces derniers, il n'y a guère que des noms en *m* final. Ex.: *crim, crime;* — *vim, vime;* — *verm, verme;* — *fam, fome*. Mais *fome* ne se dit pas à Nontron; cette forme est celle de Périgueux et des environs. Nous disons seulement *fam* et de même *fem* (= *fimus*):

3° Les mots français masculins à *e* muet final que nous nous sommes appropriés, sauf ceux, déjà exceptés, qui ont passé abusivement dans la première déclinaison.

Notre deuxième déclinaison renferme en outre un grand

vençal comme en français, l'accent se trouve aujourd'hui chez nous, par suite probablement d'un recul subséquent, à la même place qu'en latin. Ex.: *coumédio, ceremoúnio, cópio*. Nous disons de même, à tort ou à droit, *eicurio* (= fr. *écurie*) plutôt que *eicurio*. *Fanteisio* nous vient-il du français *fantaisie* ou du pr. *fantasia*? Il a dans tous les cas l'accent sur *ei*. Je ne sais quelle était l'accentuation de *malaptia* et de *malaudia*, mais on dit à Nontron *maladio*, qui est le premier, à Limoges *malaúdio*, qui est le second.

nombre de substantifs en *re*, surtout *aire* (= *ator*), originaires de la quatrième déclinaison de l'ancienne langue, tels que *sartre*, *chantaire*. Contrairement à la règle générale, c'est d'ordinaire, en de pareils mots, la forme du cas sujet singulier qui a prévalu sur celle du cas régime, et, lorsqu'on a conservé les deux, ç'a été comme deux mots synonymes mais distincts, et non comme deux formes à fonction différente d'un seul et même mot. Cette scission remonte au moins au XIVe siècle, comme on le voit par les *Leys d'amors*, dont les auteurs n'ont plus conscience (V. t. II, p. 168) du vrai rapport dans lequel étaient entre eux des mots tels que *emperaire* et *emperador*, *salvagre* et *salvador*, puisqu'ils donnent à *emperador* et à *salvador* l's flexionnelle du nominatif singulier. Une fois envisagés comme des noms complets par eux-mêmes, ces substantifs en *re* reçurent naturellement une *s* au pluriel, ce qui les rendit identiques à ceux de même désinence, tels que *paire*, *fraire*, qui appartenaient d'origine à la deuxième déclinaison.

Enfin il faut encore classer dans cette déclinaison un petit nombre de substantifs qui s'étaient dégagés sans voyelle flexionnelle et qui n'en ont pas reçu depuis, mais dont la désinence, qui est ou qui représente leur dernière voyelle radicale, est un *e* bref. Ex.: *orfe* (*orphanum*), *bé* (*bonum*), *assale*[1] (*salicem*), *paré* (pr. *pareih* = fr. *paire*), *endré* (pr. *endreg* ou *endreit*), *valé*[2] (pr. *vaslet*), *secré* (*secretum*), *fé* (*fenum*). Ajouter les noms français analogues à ces deux derniers, que nous avons empruntés, tels que *cabinet* (*cabiné*, plur. *cabinei*).

Remarque Ire. — Cette déclinaison, bien qu'elle renferme, ainsi qu'on l'a vu, quelques substantifs féminins, est essentiellement, en limousin, et plus généralement en langue d'oc, la

[1] Voir cependant, pour les noms tels que ces deux derniers, la note de la page 185.

[2] Nous donnons ici à *endre* et à *vale* l'accentuation régulière; mais, en réalité, dans la prononciation ordinaire, l'accent de ces deux mots recule sur la voyelle initiale, ce qui les rend plus conformes au type de leur déclinaison. Voici, comme exemple, un vers de Foucaud, où *endre* rime avec le verbe *vendre*:

Li o un tresor cota; ne vou dise pâ l'endre

déclinaison masculine, et c'est le type sur lequel se façonnent les noms nouveaux masculins que la langue crée[1]. Les substantifs qui la composent ont pour caractère commun, — sauf le petit nombre de ceux qui font l'objet de l'alinéa précédent, — que leur désinence est une flexion véritable distincte du radical et que cette désinence est atone.

Remarque II. — J'ai déjà noté (*Phonétique*, ch. V, *S*) qu'en bas-limousin la chute de l'*s* finale n'est pas compensée par la diphthongaison de l'*e* précédent en *ei*. Les noms de notre deuxième déclinaison ont donc, dans cette variété de notre dialecte, le pluriel semblable au singulier.

Remarque III. — Le changement de *es* en *ei*, aussi bien au pluriel des noms en *e* que dans les autres cas où il se produit, paraît fort ancien dans notre dialecte. On le constate déjà dans des textes du XIVe siècle (voir *Limousin historique*, *passim*), et il devient de plus en plus fréquent dans l'orthographe, à mesure qu'on se rapproche de notre époque. A la vérité, c'est presque toujours *eis* ou *eys* qu'on écrivait[2] : mais il est probable qu'on ne prononçait pas l'*s* (pas plus que celui de l'*as* du pluriel de la première déclinaison). Cela peut être induit d'abord de son absence qui se remarque quelquefois[3], et en second lieu de la

[1] Je ne dis pas qu'elle emprunte, car les noms français masculins terminés autrement qu'en *e* muet, ou en *et*, *é*, se rangent dans les diverses subdivisions de la troisième et de la quatrième déclinaison (voir ci-après), où leur désinence les appelle.

[2] Ex. : *autreys* (1394, *Lim. historique*, p. 192) ; *autreys arneys* (1416, *ibid.*, p. 406) ; *asaigeys*, *venerableys homeys*, *prebtreys* (1508, Registres consulaires de Limoges, p. 15). Je trouve déjà *entrepreis* = *entrepres* dans Arnaut de Mareuil (*Domna genser que no sai dir*), à la rime et même sans *s* également à la rime, dans Bertran de Born (*Pos als baros enoja e lor pesa*), *Mansei*, *Francei*, *Valei* = *Manses*, *Frances*, *Vales*.

Dans une *Prière à Notre Dame des Sept Douleurs*, publiée par M. P. Meyer dans la *Romania*, I, p. 409, que ce savant croit de la fin du XIVe siècle et qui a dû être transcrite, sinon composée, par un Limousin, je lis, v. 6, *preys* (= *pres*), et sans *s*, v. 69, *cortey* = *cortes*. Le même document offre, v. 47, *deychargada* (où *ey* = *es*) et *eys* = *es* (lat. *est*).

[3] Ex. : *preylade*, dans le même texte que *prestat* (1508) ; *dimercrei* avec *dimercres* et *dimercreis*, *eylegit* avec *eyslegit*, *deipuey* avec *despues* et *deispuey*s, *eylat* à côté de *estat* et de *eystat*, *peylor* et *pestor* (1394.—*Lim. hist.*, p. 193), *ey* concurremment avec *eys* et *es* (*est*), *meytier* avec *meistier* (1403), *tramey* et *trames*, etc. Au pluriel des noms en *e*, l'orthographe tra-

ubstitution fréquente de *eis* à *eir* à l'infinitif des verbes en *ere*, place où l's ne pouvait évidemment qu'être muette, d'où la conséquence qu'elle devait l'être également ailleurs[1].

TROISIÈME DÉCLINAISON

Singulier	Pluriel
bref	*long*
—	—
Lat. *vicarium,*	*vicarios.*
Prov. *vicari,*	*vicaris.*
Lim. *vicàri*	*vicàri.*

Les substantifs qui composent cette déclinaison proviennent de la deuxième et de la troisième de l'ancienne langue. Ils ont pour caractère commun d'être terminés par une voyelle appartenant à leur radical, et qui, brève au singulier, s'allonge au pluriel sans autre modification. Dans le plus grand nombre, terminés en *i* = *ium*, comme *vicàri*, la désinence est atone. Elle est tonique dans tous les autres.

Cette déclinaison comprend :

1° Tous les substantifs en *i* atone provenant de noms latins en *ium* ou *eum*. Ex.: *purgatòri* = *purgatorium;* -- *empèri* = *imperium ;* -- *òli* = *oleum;*

2° Tous les substantifs en *i* tonique provenant de noms latins en *mum*, *inem*, tels que *fi (finem)*, *vezi (vicinum)*, auxquels il faut en ajouter quelques autres de même désinence, qui n'appartiennent à cette déclinaison que par exception, ayant été soit allongés au pluriel, soit abrégés au singulier, contrairement aux lois phoniques qui gouvernent leurs pareils. Tels sont *perdri*, *berbi*, *douzi*, qui devraient être, les deux premiers brefs au pluriel comme au singulier, le dernier long au singulier comme au pluriel;

ditionnelle *es* paraît s'être maintenue sans mélange plus longtemps que dans les autres cas, bien que, selon toute apparence, *es* y fût devenu *ei* aussi tôt qu'ailleurs.

[1] Ex.: *esseis* = *esser* (1394), *teneis* = *tener* (1424). (*Lim. hist.*, p. 192.197) -- Une autre conséquence qu'on doit tirer de ces orthographes, c'est que *r* était également muet après *ei* (*Teneir* = *tener*) se prononçait donc dès lors *tene*, de même que *homeis* devait se prononcer *homei*, absolument comme aujourd'hui.

3° Tous les substantifs en *ou* = pr. *o* ou *on* (lat. *onem* pour la plupart), tels que *rasou* (*rationem*), *meijou* (*mansionem*), *charbou* (*carbonem*), et de plus, par exception, quelques autres de même désinence qui, ayant en provençal cette voyelle suivie d'une explosive, devraient, d'après la règle, rester brefs au pluriel comme au singulier. Tels sont *crou* (pr. *crotz* = *crucem*), *pou* (*potz* = *puteum*), *nebou* (*nebot* = *nepotem*), *nou* (*not* = *nodum*), *lou* (*lob* = *lupum*);

4° Par exception encore, deux ou trois mots en *a* et un seul (?) en *e*, qui, pour le même motif que *lou*, *nebou*, etc., qui viennent d'être cités, devraient être brefs au pluriel comme au singulier : *pra* (*prat* = *pratum*), *bla* (*blat* = **bladum*), *pe* (*ped* = *pedem*). — Le *d* de ce dernier mot paraît être tombé dès les plus hauts temps. Dans tous les cas, s'il n'a pu complétement neutraliser l'influence de l'*s* du pluriel, il l'a du moins réduite à son minimum, en empêchant l'*e* précédent de se diphthonguer[1];

5° Enfin un subst. en *u*, *gru* (= fr. *grain*), qu'on trouve déjà dans l'ancienne langue.

QUATRIÈME DÉCLINAISON

Je classe sous cette rubrique, ici un peu abusive, les substantifs qui ont au pluriel la même désinence qu'au singulier, soit qu'il en fût ainsi déjà dans l'ancienne langue, soit que, ce qui est le plus fréquent, cette similitude des deux nombres soit propre au limousin moderne, n'étant que le résultat de la chute non compensée de l'*s* du pluriel.

Ces substantifs sont nombreux : ils ont tous sans exception, outre la similitude des deux nombres, cet autre caractère commun que la voyelle finale, qui appartient toujours au radical, y est toujours aussi la voyelle tonique. Je les diviserai en deux sections principales, la première comprenant les noms terminés par une voyelle longue ou une diphthongue, par une voyelle nasale ou par *r* ; la seconde comprenant les noms ter-

[1] Non pas en haut-limousin. Là, selon la tendance habituelle, *pes* est devenu *pei*. Cf. ci-dessus, 1re partie, pag. 657 du t. IV.

minés par une voyelle brève[1]. Un certain nombre des uns et des autres étaient déjà, je viens de le rappeler, indéclinables dans l'ancienne langue. Ce sont ceux qui y étaient terminés par une sifflante radicale, précédée ou non d'une autre consonne. J'ai déjà dit que quelques dialectes de notre langue, par exemple ceux du Languedoc, du Quercy, etc., ont rendu ces noms (la plupart du moins) déclinables, en leur prêtant au pluriel la flexion atone *es* (Ex. : *pas, passes*[2]). Mais aucune tentative de ce genre n'a été faite, que je sache, sur aucun point du territoire du dialecte limousin.

A. — Désinence longue, nasale, ou en **R**

a. — Désinences à voyelle longue.

1. *à* (pr. *as*). Ex. : *pà* (*pas*), *nà* (*nas*), *brà* (*bras* ou *bratz*)[3].

2. *è* (pr. *es*). Ex. : *francè* (*frances*), *anglè* (*angles*). Désinence exceptionnelle, *es*, comme on l'a vu, devenant régulièrement *ei* et non *è*. Cette exception ne se remarque que dans les noms ethniques, et elle n'est pas générale. A Limoges, par exemple, *angles* donne *anglei*, comme *espes* donne *eipei*. — Pour *ê* = *eü*, *el*, voir ci-après *eü*.

3. *iè* (pr. *ier* = lat. *arium*). Ex. : *bergiè* (*bergier*), *graniè* (*granier*), *periê* (*perier*).

4. *i* (pr. *is*)[4]. Ex. : *paradî* (*paradis*), *paï* (*païs*), *chanteiri* (*can-*

[1] C'est d'après la prononciation nontronnaise que j'établis ces catégories; il se peut qu'ailleurs plusieurs des noms de la 2e section de cette quatrième déclinaison soient plutôt à classer dans la troisième déclinaison, c'est-à-dire qu'ils allongent au pluriel la voyelle du singulier. C'est ce qui, je crois, a lieu, en haut-limousin, pour beaucoup d'entre eux.

[2] La même flexion a été donnée aussi, dans les mêmes dialectes, aux noms à finale chuintante. Ex. : *fruch* / *fruches*.

[3] Parmi les noms de cette désinence (*as*) empruntés au français, plusieurs, en perdant l'*s*, ont aussi abrégé la voyelle, tant au pluriel qu'au singulier, par suite de quelque fausse analogie. Tels sont *cabas*, *chasselas*, *lilas*, *matelas*, etc., que nous avons traités comme les noms en *at*.

[4] Par exception, l'*s* a été conservée dans *lis* (*lilium*), peut-être sous l'influence du français. Dans les campagnes, on préfère la forme *leri* ou *liri*. — La plupart des noms en *is* empruntés au français ont été traités comme les noms en *i* indigènes, c'est-à-dire que leur *i*, laissé ou rendu bref au singulier, a été allongé au pluriel. Ainsi nous disons *surpeli* — *surpeli* (*surplis*), comme *vezi* — *vezi*.

(airis ou *cantairitz)*, et ainsi de tous les substantifs féminins en *airis* ou *airitz*, la désinence *is* ayant été préférée chez nous à *itz*, qui normalement aurait laissé, en se réduisant à *i*, cette voyelle brève. Cf. ci-dessus *brâ* = *bras* et non *bratz*. Pour *î* = *iu* = *il* ou *iv*, voir ci-après *iou*.

5. *ô* (pr. *os*). Ex.: *crô* (*cros* = *corrosum*), *trô* (*tros* = *thyrsus*), *ô* (*os*). Ajoutons *pô* (= fr. *planche*), dont je ne connais pas d'exemple ancien et dont j'ignore l'étymologie.

6. *oû* (pr. *os*[1], *ol*, *ols* ou *olz*, où *o* = *ou*). Il n'y a pas, je crois, de substantif, mais il y a en revanche de très-nombreux adjectifs de cette désinence. Ex.: *amouroû* (*amoros*), *soû* (*sol* = lat. *solus*), *doû* (*dolz* = *dulcis*). Ces deux derniers sont, je crois, les seuls dans lesquels l'*oû* provienne d'une autre source que *os*.

7. *û* (pr. *us* (*ux*) ou *ust*, *ul*). Désinence fort rare. Les noms en *us* originaire paraissent provenir en majeure partie du français. Ex.: *refû* (fr. *refus*), *flû* (*flux*), *fû* (*fust*), *cû* (*cul*). Par exception, nous avons conservé l's dans *pûs*, que l'on prononce plutôt *pur*, et l'*l* dans *careul* (= fr. *calcul*). Par exception encore, l'*u* s'est abrégé dans *Jiesu* (= *Jesus*), et, tant au pluriel qu'au singulier, dans *ju* (*jus*), ainsi que dans les adjectifs *counfu*, *perclu* (= . . . *usum*), et semblables, ce qui paraît dû à l'influence des participes en *u* (= *ūtum*), qui, d'après la règle, sont brefs aux deux nombres.

b. — Désinences à diphthongue

1. *ai* (pr. *ai*, *ais*, *alh*). Ex.: *eimai* (*esmai*), *chai* (*cais* = *capsus*), *fai* (*fais* = *fascem*), *dai* (*dalh*), *mirai* (*miralh*). Ajoutons *proubai* (= *propago*), forme du cas sujet exceptionnellement conservée dans notre dialecte et qui n'a pas été, que je sache, retrouvée dans les textes classiques. Raynouard ne donne pour ce mot que la forme du cas régime *probāge* (=*propaginem*), que nous n'avons plus.

2. *au* (pr. *au*, *al*, suivis ou non d'une consonne). Ex.: *clhau* (*clau* = *clavem*), *chavau* (*caval*), *jau* (*jal* = *gallus*), *fau* (*fals* = *falsum*), *chau* (*cald*).

[1] Fr. *eux*.

3. *ei* (pr. *ei, eis, elh, es, er*). Ex.: *lei* (*lei* = *legem*), *rei* (*rei* = *regem*), *piei* (*peis* = *pectus*), *soulei* (*soleih*), *pei* (*pes* = *pensum*), *mei* (*mes* = *mensis*), *devei* (*dever*), *sei* (*ser*).

4. *ouei* ou *uei* (pr. *oi* ou *ois, olh, uey, uelh*), *bouei (bois), bruei (bruelh), janouei (genolh), einuei (enuey).*

5. *eü* (pr. *eu, el*). Ex.: *seü* (*seu* = *sebum*), *empeü (empeut), manteü (mantel), gouneü (gonel).* Les noms de cette désinence s'abrégent souvent, je l'ai déjà dit, en *è*. Ex.: *mantè, chapè.* Par exception, *seü* fait *sî* et non *sê*.

6. *iou, iéu* (pr. *iu* (*iv, il*), *ieu, io*). Désinence propre au bas Limousin et aux parties du Périgord plus méridionales que la contrée de Nontron. Ici, je l'ai déjà dit, *iou* s'est réduit à *i*[1] ou est devenu *eü*, probablement par l'intermédiaire de la forme *iéu*. Ex.: *rî* et *reü*, b.-l. *rieu* (*riu* = *rivum*), *passî* et *passeü*, b.-l. *passieu* (*passio* = *passionem*), *abrî* et *abreü* (*abriu* = *aprilem*).

7. *ôu* (pr. *ou* (*ov*), *ol*). Ex.: *yóu* (*ou* = *ovum*), *biôu* (*bou* = *bovem*), *cóu* (*col*), *sôu* (*sol* = *solidum*), *cervóu* (*vertibolum*).

Remarque. — En bas-limousin, les noms dont la diphthongue finale provient chez nous de la vocalisation d'une *l* conservent la distinction des nombres, parce que l'*l* ne s'y vocalise qu'au pluriel[2]. Ex.: *choval* — *chovau, fial* — *fiau, chopel* — *chopeu*.

c. — *Désinences nasales.*

1. *am* et *an* (pr. *am* ou *an* = lat. *an*, suivi d'une consonne). Ex.: *ram* (*ramus*), *liam* (*ligamen*), *eissam* (*examen*), *fam* (*fames*), *cham* (*champ* = *campus*), *san* (*sang* = *sanguis*), *an* (*annus*).

2. *em* et *en* (pr. *em* ou *en*). Ex.: *fem* (*fimus*), *tem* (*tems* = *tempus*), *gen* (*gens*), *den* (*dens*).

3. *onen* (pr. *onh* ou *oin*). Ex.: *pouen* (*panh* = *pugnum*), *couen* (*conh* = *cuneus*), *besouen* (*besonh*).

[1] La réduction à *i* doit être fort ancienne. On la constate déjà au XIIe siècle dans des noms où *iu* provient de *iv*. Voir, dans Gérart de Rossillon (v. 3,711—3,728), une laisse en *is* où l'on trouve *vis* (= *vius*), *ris* (= *rius*), *estis* (= *estius*), *caitis* (= *caitius*).

[2] Voir ci-dessus *Phonétique*, pag. 413 du t. IV, note 1re.

4. *im* (pr. *im*), *rasim (racemus), prim,* adj. *(primus).*

5. *oum* et *oun* (pr. *om* et *on* = lat. *om* ou *un*, suivi d'une consonne). Ex.: *noum (nomen), soum (sommum), ploum (plumbum), foun (fontem), poun (pontem), foun (fundum), segoun,* adj. *(secundum).*

6. *um* et *un* (pr. *um, un* = lat. *ūm* ou *ūn,* suivi d'une voyelle.) Ex.: *fum (fumus), betum (bitumen), coumun,* adj. *(communem).*

d. — Désinences en R

1. *ar* (pr. *ar,* suivi ou non d'une consonne). Ex.: *char (carn), eissar (eyssart = exartum), lar (lart), par (part), char,* adj. *(car = carus).*

2. *er* (pr. *er* = lat. *er*, suivi d'une consonne). Ex.: *ser (serp), fer (ferrum), iver (ivern).*

3. *ir* (pr. *ir*). Ex.: *soupir, desir.*

4. *or* (pr. *or* où *o* = *o*). Ex.: *sor (soror), por (porcus), cor (corpus), tor (tort).* Ajoutons *or, tresor,* pris au français ou modifiés par son influence.

5. *our* (pr. *or* où *o* = *ou*). Ex.: *four (forn), bour (borg), tour (tor = turris), chatour (calor).* Nous avons donné cette désinence à la plupart des noms français en *eur* (= *orem*), que nous avons empruntés. Ex.: *voulour, talhour,* etc.

6. *ur* (pr. *ur*). Ex.: *mur, segur,* adj. *(securus).* Quelques substantifs de cette désinence ont été empruntés au français : mais *ur* y représente un *eur* correspondant à une autre désinence latine que *orem*. Tels sont *bounur, malur* (= fr. *bonheur, malheur).*

B. — Désinence brève

On s'explique facilement que les substantifs terminés au singulier par une voyelle dont la quantité n'est pas susceptible de s'allonger gardent au pluriel la même désinence, puisque notre dialecte, grâce à la chute de l's finale, ne peut plus former de pluriels sensibles que par l'allongement — avec ou sans modification — de la voyelle du singulier. Mais cet obstacle à la distinction des nombres n'existait pas pour les substantifs qui composent cette deuxième section de notre quatrième déclinaison. C'est donc pour un autre motif qu'ils

restent invariables, et ce motif est la loi phonique exposée dans la première partie de cet ouvrage (chap. II), en vertu de laquelle une explosive terminale abrége la voyelle antécédente.

La voyelle qui termine aujourd'hui ces substantifs était en effet suivie, dans l'ancienne langue, d'une consonne explosive qui nécessairement la rendait brève ou, si elle l'était déjà, l'empêchait de s'allonger. Bien que l'explosive soit tombée, la voyelle est restée brève. Elle est aussi demeurée telle au pluriel, malgré l's, parce que cette *s*, qui ne contrariait pas l'action de l'explosive, a dû tomber en même temps qu'elle. Il y a eu pourtant, en assez grand nombre, des exceptions [1], soit que l's, ayant pu survivre plus ou moins à l'autre consonne, ait eu le temps d'exercer sur la voyelle son action ordinaire, c'est-à-dire de l'allonger, soit que l'analogie ait seule agi pour amener ce résultat [2]. Je vais passer en revue les diverses désinences, en notant les exceptions au fur et à mesure.

1. *á* (pr. *ac, at, ap.*) Ex. : *sa (sac), ta (tac), dra (drap), cha (cat).* Ajouter tous les participes en *á (at* = fr. *é).*

Exceptions : *pra — prâ (prat), bla — blá (blat).*

2. *é* (pr. *ec, et, ep*). Ex. : *be (bec), ve (vetz* = *vicem), ce (cep).*

Exceptions : *lie—liei (liet* = *lectum), dre — drei (dret* = *directum), secre — secrei (secret),* etc. — Ici c'est pour ainsi dire la règle qui est l'exception, la plupart des noms en *et*, provenant du lat. *et.., ect.., ict,* ayant été assimilés aux noms en *e* atone et introduits par analogie dans notre deuxième déclinaison.

3. *í* (pr. *ic, it, ip*). Ex. : *ami (amic), pi (pic), espri (esperit), cri (crit).* Ajouter les adjectifs et participes de cette désinence.

Exceptions : *jari — jarî (garric), chabri — chabrî (cabrit), berbi — berbi (berbitz), perdri — perdri (perdritz).*

[1] Exceptions plus nombreuses en haut Limousin que chez nous. Voir la note 1re de la pag. 191 ci-dessus.

[2] Cette dernière alternative paraît la plus vraisemblable, comme on peut l'induire de ce que les plus nombreuses exceptions à la règle se constatent dans les noms que leur désinence rend facilement assimilables à ceux de la 2e ou de la 3e déclinaison, par exemple ceux en *é* ou en *on*.

4. *ó* (pr. *oc*, *ot*, *op*). Ex. : *so* (*soc*), *bro* (*broc*), *jio* (*joc*), *fio* (*foc*), *lió* (*loc*), *chabó* (*cabot*), *co* (*cop*)[1], et de même les noms empruntés au français, tels que *escró*, *siró*, *abricó*, *gigó*, *impó*.

5. *ou* (pr. *oc*, *ot*, *op* où *o*=*ou*). Ex.: *bou* (*boc*), *mou* (*mot*).

Exceptions (elles sont ici plus fréquentes que l'application de la règle) : *lou*—*loû* (*lob*), *nebou* — *neboû* (*nebot*), *crou* — *croû* (*crotz*), *nou* — *noû* (*not*), *pou* — *poû* (*potz* = *puteus*). Pareillement l'adjectif *tou* — *toû* (*tot*) et quelques mots empruntés au français, tels que *ragou* — *ragoû* (*ragout*), *eigou* — *eigoû* (*égout*).

6. *ú* (pr. *uc*, *ut*, *ud*). Ex. : *salu* (*salut*), *bru* (*brut* = fr. *bruit*), *malóutru* (*malastruc*), *cru*, adj. (*crud*), et de même tous les participes en *u* (*ut* = *utum*). Les mots français en *u*, *ut*, que nous avons empruntés, restent également brefs au pluriel.

(*A suivre*) CHABANEAU.

[1] L'*l* de *colp* (*colaphus*) tomba de très-bonne heure, car *cop* est déjà dans Gérart de Rossillon (V 2057).

UN RECUEIL DE POÉSIES RUMONSCHES

Dialecte de la haute Engadine, canton des Grisons (Suisse)

NOTICE ET EXTRAITS

(*Testimoniaunza dall'amur stupenda da Gesu Cristo*, par J. Frizzun de Ceilerina)

I

Il existe, sur les plus hauts sommets des Alpes rhœtiques, entre l'Allemagne et l'Italie, qui l'étouffent, pour ainsi dire, entre elles, un petit pays de langue romane, singulièrement dédaigné ou plutôt oublié jusqu'ici : c'est le canton des Grisons, qui, à l'heure qu'il est, fait partie de la Confédération helvétique, et sur le territoire duquel on a voulu voir tour à tour le refuge et le berceau des Étrusques de l'ancienne Italie.

Cette indifférence n'a point été peut-être sans motifs, sinon tout à fait plausibles, du moins spécieux. Les Ligues grises, en effet, n'ont presque jamais compté parmi les nations latines. Non-seulement leur histoire ne possède rien de ce qui fait l'intérêt de celle des peuples d'Espagne, de France et d'Italie, mais encore elle n'a pas même, comme celle du Portugal, de la Catalogne et de la Sicile, un moment passager de gloire et de prépondérance extérieure. Confinée au fond de ses vallées par les plus hautes neiges de l'Europe, par des hivers qui durent neuf mois de l'année[1], coupée en toutes ses

[1] L'année de l'Engadine a donné lieu à ce proverbe : *Neuf mois d'hiver, trois mois d'enfer*. M. Michelet, qui a voyagé en 1867 dans l'Engadine et qui en a donné une esquisse générale dans son livre *la Montagne*, édit. p. 267 : « Juillet nous rouvrait le chemin des hautes contrées. L'été tardif » avait enfin fondu les neiges.... L'Engadine.... avait dû sortir du long

parties d'immenses lacs, de glaciers qui alimentent le Rhin, l'Adda, l'Inn, l'Adige et le Rhône, l'ancienne Rhœtie a été négligée aussi bien par le voyageur que par l'historien et le linguiste. Si l'on ajoute à cela des origines obscures et contestées, un moyen âge qui, loin d'être vivant et répandu au dehors, comme dans le reste de l'Europe méridionale, s'est écoulé en violentes agitations intérieures, en incessantes rivalités des princes-évêques de Coire avec les baronnies et les communes qui les entouraient, on ne s'étonnera point que les Ligues grises soient restées à peu près inconnues aux autres nations issues, comme elles, de la langue et de la conquête romaines.

II

Par l'idiome qui l'a précédé et dont il conserve probablement des traces, le rumonsche est aussi obscur que digne d'étude. Il se rattache à une des civilisations les plus importantes et les plus controversées qui aient été en Europe, celle de l'Étrurie, de laquelle on a pu dire, il n'y a pas bien longtemps, qu'elle était, comme sa langue, une énigme indéchiffrable. L'histoire attribue, en effet, à des populations chassées de la Tuscie, par les invasions celtiques du VIe siècle avant notre ère, l'établissement de l'idiome des Tyrrhènes dans la Rhœtie[1]. Un chef militaire du nom de Rhœtus aurait, selon la tradition, rallié autour de lui un certain nombre de fugitifs et se serait, avec leur aide, saisi des Alpes du Tyrol. C'est là qu'à couvert des Gaulois cisalpins, les descendants de ces émigrés se maintinrent libres jusqu'à Auguste, qui réduisit leur pays en province romaine (15 ans avant J.-C.).

Il serait inutile d'entrer dans le débat des systèmes proposés pour expliquer les difficultés de la langue étrusque.

» hiver Nous partîmes, mais non pas trop tard. Nous trouvâmes en » juillet le premier printemps. Maintes fleurs ajournaient, attendaient le » mois d'août. Plusieurs, impatientes, qui se risquaient déjà, avaient été » saisies, gelées. Ainsi leur unique moment est bien court, et la neige re- » commence en septembre. »

[1] C'est par le récit de cette arrivée des Étrusques que s'ouvre la rare et curieuse *Chronica rhetica* de Nott da Porta.

L'antiquité en a trois différents : Hérodote, Strabon et Tacite admettent une origine lydienne : Hellanicus et Myrtile de Lesbos soutiennent l'identité des Pélasges et des Tyrrhènes, pour me servir du nom qu'employaient les Grecs : Denys d'Halicarnasse, enfin, considère les peuples de la Tuscie comme autochthones et dit expressément, I, c. 27, 30, qu'ils ne ressemblaient à aucun autre peuple, ni par la langue, ni par les mœurs. Ce sentiment serait de nature à modifier très-fort la tradition d'Hérodote, car il n'est guère possible de croire que les dialectes lydiens qui se parlaient aux portes de la Carie aient été inconnus à Denys.

Cette incertitude des anciens sur l'origine d'une nation aussi célèbre a singulièrement multiplié les systèmes des modernes. Maffei voit chez les Étrusques des Chananéens de la Palestine ; Mazochi, des Phéniciens : Buonarotti, des Égyptiens : Fréret et Niebuhr, des Rhœtiens descendus des Alpes. Creuzer et, après lui, M. N. des Vergers, ont adopté le récit d'Hérodote. Otf. Muller a émis l'hypothèse que les Étrusques ont été formés d'un mélange de Pélasges tyrrhènes et de Rasènes venus de la Rhœtie. Enfin, dernièrement, M. Boudard, dans une étude sur l'inscription étrusco-latine du tombeau de Publius Volumnius, en donnant une exclusion formelle à toute explication par les langues sémitiques[1], a savamment renouvelé l'opinion d'Hérodote et de Creuzer. Il a voulu, et quelquefois avec succès, expliquer des inscriptions bilingues de la décadence par le grec : tandis que d'un autre côté, et à un point de vue tout opposé, un professeur de langues orientales à l'Université d'Iéna, M. J.-G. Stickel, dans un ouvrage publié en 1858[2], cherche ses racines dans l'hébreu, ensuite dans l'arabe et enfin dans les autres idiomes sémitiques. MM. Raoul Rochette, Ampère et Mommsen, ont plus ou moins rejeté ces diverses hypothèses, mais sans en proposer de nouvelles.

En résumé, et pour me servir des propres paroles de

[1] *L'Inscription étrusco-latine du tombeau de Publius Volumnius* Paris, Rollin, 1868, in-4° de 84 pages et pl., p. 32.

[2] *L'Origine semitique de la langue étrusque démontrée par les inscriptions et les noms*, par J.-G. Stickel. Leipzig, Engelmann, 1858, in 8° VIII-296 p., planch. et vocab.

M. Boudard[1]. « huit systèmes principaux ont servi.... tour » à tour, et quelquefois en même temps, à divers *tentamens* » d'interprétation : 1° les inscriptions étrusques peuvent être » expliquées par l'hébreu, 2° par le grec, 3° par le celtique, » 4° par l'ombrien et le celtique, 5° par le sanscrit, 6° par le » basque, 7° par le slave, 8° par une langue particulière aux » Étrusques et différente de toutes les autres. » Tant d'hypothèses sans résultat avaient fait dire à Niebuhr que « les ten- » tatives étymologiques les plus violentes n'avaient pu trouver » dans les inscriptions étrusques aucune analogie ni avec le » grec, ni avec le latin, ni avec l'osque, et qu'il était probable » que ces monuments resteraient à jamais pour nous un trésor » inutile. » Ces conclusions, à peu près désespérées, furent aussi celles de MM. Raoul Rochette et Ampère. Heureusement les difficultés qui les motivèrent se sont bien simplifiées depuis. L'alphabet étrusque, qui, jusqu'en 1846, donna lieu à diverses incertitudes sur la valeur exacte de ses lettres, est devenu d'une lecture assurée par la découverte à Bomarso, près Viterbe, d'une sorte d'abécédaire gravé sur une coupe, et dont le P. Secchi a rendu compte dans le *Bulletin de l'Institut archéologique de Rome*, année 1846, p. 7. Avec le secours de cet alphabet, des quelques vocables qui nous ont été transmis par les anciens et surtout de ceux que fournissent les inscriptions bilingues de la décadence, il est impossible que l'on n'arrive pas à l'intelligence complète de la langue des Rasènes.

Quoi qu'il en soit des difficultés que soulève l'explication de l'idiome lui-même, il est facile, à l'heure qu'il est, de tracer approximativement la géographie des régions où il fut autrefois en usage. On peut établir, à cet effet, trois périodes différentes, ayant chacune leurs caractères essentiels et distincts.

La première est celle de la Tuscie primitive. Elle commence vers 1100, et même vers 1500, selon les calculs peut-être hasardés de quelques chronologistes, et se clôt à la date approximative de 600-580, avant J.-C., par l'invasion gauloise. Pendant cette longue période, la haute et la moyenne Italie,

[1] L'*Inscription étrusco-latine du tombeau de Publius Volumnius*, p. 32.

moins les parties ligures et vénètes et quelques fractions celtiques retranchées dans les hautes vallées des Alpes ou vers l'Ombrie, apparaissent comme entièrement soumises à la langue de la Confédération étrusque, dans sa forme la plus mystérieuse et la plus difficile à pénétrer; c'est la période pendant laquelle les populations de la Tuscie déploient le plus de persévérance et de vigueur. Elles poursuivent l'établissement régulier et méthodique de leurs lucumonies, constituent en classes inférieures au-dessous d'elles les restes de population sicule, ombrienne et pélasge, et s'étendent jusque dans le Latium et la Campanie, la chute des Tarquins étant certainement celle des Étrusques à Rome, c'est-à-dire le contre-coup des revers essuyés par ceux-ci contre les Gaulois. C'est enfin à cette époque qu'il faut placer, avec l'empire de la mer, le développement le plus original, sinon le plus riche, de la civilisation tyrrhénienne.

Avec le deuxième âge, qui s'étend de 600-580 avant J.-C. à 450-500 de J.-C., l'Étrurie voit commencer pour elle une époque aussi malheureuse et tourmentée que la première avait été glorieuse et grande. C'est d'abord l'unité de sa domination que brisent les immigrations qui descendent des Alpes : c'est, peu après, la puissance romaine qui s'acharne contre elle avec une obstination bien plus persévérante et plus dangereuse que celle des Gaulois. De l'échec de la confédération, dans sa lutte avec ces derniers, deux Étruries de force bien inégale résultent. D'une part, dans la moyenne Italie, se concentre la portion la plus riche et la plus civilisée de la nation, celle qui opposa plus tard une résistance telle aux Romains qu'il fallut des guerres longues et réitérées, les dévastations de Sylla et des guerres civiles, pour la réduire complétement ; de l'autre, dans la haute Italie, et au voisinage de l'Adriatique, les historiens (Pline, III, 19, notamment) signalent divers territoires qui, par suite de circonstances locales, échappent aux Gaulois : ce furent, entre autres, les petites républiques de Mantoue, de Melpum, d'Ariminum et de Ravenne. Elles ne purent cependant, pas plus que la Tuscie méridionale, se soustraire à la domination des Romains et aux conséquences qui en résultèrent pour la langue même. Celle-ci s'altéra par le contact des colonies militaires. Une foule de

mots latins et grecs s'y introduisirent, et de plus, en bien des cas, les lettres romaines furent substituées aux anciens caractères étrusques. Il est impossible d'indiquer à quelle époque disparut tout à fait le rasène de Mantoue et de Melpum. Quant à celui de l'Etrurie méridionale, il a persisté, au moins sur quelques points, jusqu'à la fin du Ve siècle. Les invasions des barbares lui portèrent le dernier coup.

C'est à la troisième période qu'il faut rattacher l'histoire des populations de la Rhœtie, depuis l'établissement des Tyrrhènes dans les Alpes du Tyrol (580 ans avant J.-C.,) jusqu'à la disparition totale de leur langue. En tenant compte de la date finale généralement adoptée pour la Tuscie italienne et surtout de la persistance plus grande des idiomes parlés dans les montagnes, celle de 550 à 650 ne doit pas s'éloigner beaucoup de la vérité. Il y a malheureusement là plusieurs siècles pour lesquels les monuments font pour ainsi dire absolument défaut.

III

Cette extinction de l'étrusque vers la fin du VIe siècle de J.-C. coïncidant exactement avec la disparition des anciennes langues de l'Europe occidentale, les mêmes phénomènes qui ont été observés pour ces derniers idiomes ont dû se reproduire à peu de chose près pour lui. En Rhœtie, comme en Gaule, comme en Espagne et en Italie, les dialectes locaux ont dû se perdre dans un roman rustique, lequel, subissant à son tour la même loi de modification graduelle, a forme, avec une certaine adjonction de mots germaniques, le rumonsche actuel.

Bien que peu connu, ce débris de langue tusco-latine a reçu un nom différent de chacun de ceux qui en ont parlé. Au moyen âge, les Allemands l'ont nommé gaulois de Coire, welche de Coire ; les modernes, roman d'Engadine, rhœto-romanche, ladin, romano-celtique, romanique ou rumonique, rhœtien, etc. Le moins usité a été le véritable, le *rumonsch*[1], celui que lui

[1] Rumonsch (Ligue grise), rumaunsch, romaunsch, romauntsch, rumausch, romanch, ramonsch, selon les dialectes et les auteurs.

donnent les Grisons eux-mêmes, et que j'ai tenu à conserver dans le titre de cette notice, comme seul exact et justifié.

A l'heure qu'il est, le domaine de cette langue est flottant et assez mal défini ; il comprend la moitié du canton actuel des Grisons, avec les deux Engadines, une partie de la Valteline, diverses fractions méridionales du Tyrol (anciens évêchés de Trente et de Bolzano), qui, dans ce cas, devraient être rattachées aux Grisons, et non à l'Italie, comme il est vulgairement d'usage de le faire, et enfin le dialecte du Frioul. Ces divers idiomes partent donc des sources du Rhin, et, suivant la chaîne des Alpes, s'arrêtent au bord de la mer Adriatique. Leur ligne de continuité a été malheureusement rompue en divers endroits par l'allemand et, du côté du Frioul, par le slave. Des enclaves germaniques existent même au milieu des pays ladins. Elles sont cependant moins considérables qu'on ne l'avait cru jusqu'ici.

Comme on le voit, le territoire occupé par la langue des Grisons est loin d'être l'équivalent de l'ancienne *Rhætia prima*. C'est au profit de l'allemand que s'est opérée la disparition du latin. Ainsi le Voralberg, entièrement germanisé aujourd'hui, devait être encore rumonsche à une époque relativement très-recente, puisque certains districts n'ont abandonné leurs vieux idiomes romans qu'au siècle dernier[1]. On peut s'en convaincre par quelques substantifs restés dans le dialecte qui y est en usage et par un certain nombre de dénominations locales d'origine latine. C'est ce qu'a rappelé M. Diez dans l'*Introduction à la grammaire des langues romanes*, d'après les recherches de Steub. Semblable cas a été constaté au profit de l'anglais dans le comté de Cornouailles, à la fin du dernier siècle, et, pour les provinces basques de l'Espagne, il s'opère pour ainsi dire sous nos yeux.

Les dialectes du rumonsche ont été jusqu'ici partagés en

[1] Voir les preuves réunies par M. G. Paris (d'après ses propres recherches et celles de M. Holtzman) dans l'excellent travail placé en tête de la *Romania* : Romani, Romania, etc., pag. 7, 8 et 9. Les cantons de Thurgovie, Saint-Gall et Appenzel, ont dû conserver assez longtemps leurs idiomes romans. Elie Bertrand, *Recherches sur les langues de la Suisse*, pag. 63, assurait déjà, au siècle dernier, que le rumonsche d'Appenzell s'était maintenu jusqu'au IXe siècle.

deux principaux : celui du pays des Grisons, ou haut wélche, ainsi que le nomme M. Diez (il a été subdivisé en plusieurs sous-dialectes : ceux de Schams, de Heinzenberg, de Domleschg, d'Oberhalbstein, de Tusis et, enfin, de Coire), et celui de l'Engadine, le ladin, qui, à son tour, reconnaît deux sous-dialectes : celui de l'Engadine supérieure et celui de l'Engadine inférieure. Aucune indication précise n'était donnée pour les idiomes du Tyrol. Celui de Grœden a été communément désigné sous le nom d'idiome *gardena*.

Cette division, aussi superficielle que peu exacte, est celle que l'on trouve dans presque tous les recueils de géographie depuis Malte-Brun et Balbi. Elle doit faire place à celle qui a été établie avec tant de compétence par M. Ascoli, dans le premier volume de ses *Saggi ladini*, que je vais, sous ce rapport, analyser le plus brièvement possible.

M. Ascoli groupe en trois agglomérations principales les dialectes ladins : — la première comprend le canton des Grisons (Sopraselva, Sottoselva et Engadine); — la deuxième, le Tyrol méridional (séparé en Trentin occidental et Trentin oriental); — la troisième, le Frioul.

La Sopraselva est divisée en plusieurs variétés dialectales, entre lesquelles les plus importantes sont celles d'Ilanz, de Dissentis et de Tavetsch. Au milieu de son territoire se trouve la petite enclave germanique d'Obersaxen, et, sur sa limite orientale, le district bien plus considérable de Valendas et de Carrera. Par une extrémité assez étroite, au confluent du Rhin et de la Rabbiusa, elle touche la Sottoselva. On compte dans cette dernière sept variétés dialectales : celles de Plaun, de la Muntogna (Heinzenberg), de Tumliascha (Domleschg), de Schoms (Schams), de Sut-Sées, de Sur-Sées (l'Oberhalbstein des Allemands), et enfin de Filisur et Bravugn[1]. Comme la Sopraselva, la Sottoselva possède des enclaves germaniques et italiennes. Parmi les premières figurent Thusis, Tschappina, Mutta et Sils, et, sur sa limite méridionale, le haut bassin de l'Avers. Stalla et Bivio, dans le Sur-Sées, ont des écoles et des églises italiennes.

[1] M. Z. Palliopi, de Gelierina, classerait cette dernière variété parmi celles de l'Engadine.

La grande vallée de l'Engadine se partage naturellement en deux grandes sections : la première, la haute Engadine, va de la Maloggia à Pontauta, pont sur l'Inn entre Cinuschel et Brail. De Pontauta jusqu'au Tyrol s'étend la basse Engadine. On trouve encore ici, au voisinage de la frontière allemande, le petit district de Samnaun, qui a été perdu pour le rumonsche. Une variété ladine occupe le val de Munster.

Telles sont les trois grandes divisions dialectales établies par M. Ascoli pour le pays des Grisons. A elles se relient, par des affinités plus ou moins étroites, les idiomes du val d'Anzasca, de Domo-d'Ossola, etc., dans l'ancien royaume de Piémont; ceux du canton du Tessin en entier; ceux des vallées de Mesocco et de Calanca, de Mesoglio et de Poschiavo, au-dessous des glaciers de la Bernina, dans le canton des Grisons lui-même, et enfin ceux de quelques parties de l'ancien comté de Bormio, rattaché politiquement au Milanais depuis le commencement de ce siècle.

Le deuxième groupe (Trentin occidental et Trentin oriental) contient une population de cent mille âmes environ, revendiquant exclusivement pour elle le nom ladin. Comparée aux Grisons, son importance est insignifiante. Les dialectes tyroliens n'ont presque aucune littérature propre, et se défendent faiblement contre les influences du dehors. Ils peuvent être divisés en deux sections distinctes, isolées elles-mêmes de l'Engadine et du Frioul par des enclaves italiennes et allemandes. Les vallées du Noce, de l'Avisio, de Gardena et de Gadera, celles de Cordevole et du Boite, partagées entre l'Italie et l'Autriche, leur appartiennent. M. Ascoli y compte neuf variétés, qui sont celles de Cembra, de Fiemme, de Fassa, de Marubio (l'Enneberg des Allemands), de Gardena [1], de Livinalongo (le Buchenstein des Allemands), de Rocca d'Agordo et Laste, d'Ampezzo et enfin de Oltrechiusa [2]. Cette

[1] Niebuhr avait émis l'opinion que l'idiome de cette vallée pourrait, par quelques-unes de ses racines, être rattaché à l'ancien langage des Tyrrhènes. Seul, le déchiffrement des inscriptions étrangères de l'Italie, lorsqu'il présentera quelque certitude, dira ce qu'il y a de fondé dans cette hypothèse.

[2] L'attribution d'une partie du Tyrol méridional au rumonsche avait presque été faite par Coquebert de Montbret, dans l'*Essai d'un travail sur*

classification, que l'on doit presque entièrement à M. Ascoli, devra être complétée par de nouvelles études. Par suite, une grande réserve est imposée, aussi bien pour la fixation des limites dialectales que pour l'indication des variétés ladino-venètes qui peuvent être rattachées aux idiomes du Tyrol.

En suivant toujours, de l'ouest à l'est, la courbe des Alpes, on rencontre au plus haut du bassin du Piave un petit territoire, le Comelico, véritable île rumonsche que le dialecte de Cadore sépare de Oltrechiusa et l'allemand de Sappada du Frioul; on trouve enfin entre l'Isonzo, la Livenza et les Alpes [1], le plus considérable des idiomes ladins, — aussi bien par sa population (500,000 âmes environ) que par la vitalité de ses dialectes et la richesse de sa littérature, — le fourlan, que la plus superficielle observation rattache au rumonsche, et qui est à l'idiome des Grisons et de l'Engadine ce que le catalan est au provençal ou au languedocien.

IV

La lutte incessante que l'habitant des Grisons est obligé de soutenir contre l'âpreté de son climat, la nécessité où il est d'émigrer périodiquement pour trouver sa subsistance, une population très-réduite (cinquante mille âmes à peine) dispersée sur des montagnes inaccessibles, au milieu de deux grands peuples possédant tous les deux une activité littéraire et scientifique très-considérable, et enfin, à tort ou à raison, l'idée que la langue des Rumonsches doit disparaître avant peu de l'Eu-

la géographie de la langue française. (V. *Mélanges de langues et patois*, Paris, 1830, in-8°, p. 5 à 29.) On y lit que, d'après « des échantillons » adressés à l'auteur en 1810, par un général qui commandait dans le pays, les dialectes des vallées de Fossa, Livinalongo, Altei et Gardena, se rapprochaient sensiblement, non pas de l'italien, mais du français.

[1] Limites approximatives. Pour la géographie du fourlan, je ne puis mieux faire que de renvoyer aux *Saggi ladini* (Roma, Loeschner, 1873, in-8°), — dont les deux pages qui précèdent sont plutôt une traduction qu'une analyse — et à l'excellente carte dialectologique qui accompagne cette importante publication. Qu'il me soit permis de signaler cependant les pages 433 à 447. Elles contiennent des notes aussi intéressantes que curieuses sur quelques-uns des petits dialectes latins de l'Istrie et de la Dalmatie.

rope, ont nécessairement limité le développement d'une littérature nationale dans l'ancienne Rhœtie[1]. Un heureux hasard m'ayant rendu possesseur d'un recueil de poésies en dialecte de la haute Engadine, il m'a semblé que leur grande rareté, comme aussi leur mérite littéraire, pourrait donner un certain intérêt à cette courte notice. Aussi bien y aura-t-il un service à rendre aux romanisants en leur fournissant quelques textes d'un idiome peu connu, quoique des plus intéressants à étudier.

[1] Quelques auteurs allemands, entre lesquels Fuchs et M. Diez lui-même se sont autorisés de cette pénurie littéraire pour contester au romonsche son caractère d'idiome particulier et distinct. Ce dernier dit, *Introduction à la grammaire des langues romanes*, p. 160: « Nous ne pou-» vons, malgré toutes les réclamations contraires, la mettre à côté des six » langues romanes littéraires, comme une sœur égale en droits, d'abord » parce que, troublée par des influences étrangères, elle n'a pu arriver à » une complète originalité; ensuite, et surtout, parce que sur son sol, il ne » s'est pas développé de langue littéraire, car on n'écrit et on ne parle » que dans des dialectes et d'après une orthographe arbitraire. »

M. Diez réfute par avance la première partie de ses paroles, en classant parmi les six langues latines de l'Europe le roumain des Principautés danubiennes, qui ne peut pas être plus troublé qu'il ne l'est par des influences étrangères, puisque, d'après lui, la moitié des mots qui le composent aujourd'hui doit être revendiquée par le slave, l'albanais, le grec, le hongrois et d'autres langues encore (*Introd. à la gram. des lang. rom.*, p. 112).

En ce qui touche la littérature de la Rhœtie, il faut dire que le latin moderne, l'italien et surtout l'allemand, qui est très-répandu jusque dans l'Engadine, peuvent en revendiquer la plus large part. On trouve un exemple trop singulier de cet oubli de l'idiome local pour que je ne le signale pas. On sait que la famille de Salis a joui, à une époque assez reculée, de quelques droits de souveraineté dans le pays des Grisons. Il semblerait, par suite, qu'elle eût dû cultiver sa langue naturelle, de préférence à des idiomes étrangers. Or il n'en est pas ainsi, puisque, parmi le nombre très-considérable d'auteurs qu'elle a fournis à la Rhœtie, c'est à peine si l'on peut en signaler quelques-uns qui, par exception, aient écrit en rumonsche. Presque tous ont employé l'italien ou l'allemand. Je citerai parmi eux Ulysse de Salis (1594-1671), qui se distingua au siége de la Rochelle par Richelieu, et ensuite sous le duc de Rohan, en Valteline, landamman des Dix Droitures, en 1651 (Haller l'a surnommé le Polybe grison). Ses mémoires, rédigés en italien, sont conservés manuscrits dans sa famille. — Raoul de Salis (1750-1781) a publié des *poésies sur la mort de Haller*, un *Essai de chansons grisonnes* (en allemand), Coire, 1781, in-12. On lui doit éga-

Le recueil dont je veux parler est un gros in-8° de 1080 pages, ainsi intitulé : *Testimoniaunza dall'amur stupenda da Gesu Cristo vers pchiaduors umauns, per gnir cantæda in verss missa da Giovanni Gio: Batt : Frizzoni. V. d. M.* Il a été imprimé en 1789, à Cellerina, petite localité de la haute Engadine, entre Saint-Moritz et Samedan, et se compose, à part deux approbations : 1° d'une petite pièce en deux strophes de huit vers chacune et sans titre ; 2° d'une dédicace (*dedicaziun*) en prose, dans laquelle l'auteur consacre son livre à Dieu lui-même (on en trouvera plus loin quelques fragments); 3° d'une pièce de onze strophes adressée à l'église de Cellerina (*Alla Baselgia di Cellerina*); 4° enfin de cent cinquante-cinq chants ou *canzuns* d'étendues diverses, tous accompagnés de leur notation musicale.

L'auteur de ce recueil de chants religieux, Jean Frizzun (Frizzoni est la forme italienne du nom rumonsche), naquit, le 27 août 1727, à Cellerina, où son père exerçait le ministère évangélique parmi les calvinistes de la religion réformée[1]. Après avoir terminé ses études à Genève, il demeura quelque temps comme précepteur chez un des membres de

lement en allemand un *Voyage dans la haute et dans la basse Engadine*, et en latin, la *Rhætia illustrata* et la *Rhætia litteraria* (non imprimés). On a de Rodolphe de Salis, de Soglio, une *Histoire de la langue rumonsche* (Coire, 1776, in-8°) (en allemand); de Jean-Baptiste de Salis (1737-1795), quelques écrits en italien et en allemand sur la réunion des diverses communions chrétiennes. Charles-Ulysse de Salis (1728-1800), qui fut mêlé aux premiers mouvements que le contact des idées de la Révolution suscita dans son pays, est l'auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages, que l'on dit pleins de recherches savantes, sur l'histoire politique et littéraire de la Rhætie (Voir les deux *Biographie universelle* de Michaud et de Furne, art. DE SALIS). La poésie latine, qui eut, au moyen âge et jusque vers le milieu du XVIIIe siècle, un développement si considérable dans toute l'Europe, compte aussi plusieurs poètes. Les ouvrages en prose sont nombreux. Quelques-uns remontent au XVIe siècle. La traduction du *Nouveau Testament* de l'an 1560 par Giachem Biverone (Bivrun, Bifrun), de Samedan, est un des plus anciens monuments littéraires du rumonsche. Indépendamment des différences dialectales, la langue de cet auteur est moins formée que celle de Frizzun. Il existe, du reste, diverses versions de la *Bible* et du *Nouveau Testament* en plusieurs dialectes, et notamment dans ceux de la basse Engadine et des ligues grises.

[1] Quoique aux portes de l'Italie, l'Engadine est complétement protestante, surtout au voisinage de Cellerina. La seule bourgade catholique est Tarasp.

cette famille de Salis dont j'ai parlé plus haut, et qui, au XVIIIe siècle, fournit un chef (Pierre II, de Salis) aux Ligues grises. Appelé ensuite comme pasteur à Rondo, il y resta dix ans environ, de 1747 à 1758, époque à laquelle il vint remplir à Cellerina, et pendant quarante-deux ans, un ministère qui ne devait être interrompu que par sa mort, arrivée le 29 mai 1800, à l'âge de soixante-treize ans. Il rappelle lui-même, dans la pièce *Alla Baselgia di Cellerina*, cette longue existence pastorale, qui est la particularité la plus remarquable de sa vie. C'est avec une grâce naïve et un amour très-vif de son lieu natal qu'il y parle de l'église où son père avait annoncé la *pure claire parole de Dieu* et baptisé un grand nombre d'âmes. A la fin, et en lui dédiant ses chants, en demandant que Dieu bénisse le *Testimoniaunza* et ceux qui, avec un véritable zèle, en chanteront les *canzuns*, il déclare que lui ayant prêché l'Évangile trente ans de sa vie, il ne veut conserver d'autre désir que celui de demeurer son ministre à toujours :

Alla Baselgia di Cellerina
Giavüsch la Pœsch e Grazia divina !

—

I. Sum in tieu Sain naschieu,
O Tü, Baselgia chæra !
Col Lat m'hæst Tü nodrieu
Del Plæd, il quæl declæra
Chia'l Bap, Filg, e S. Spiert,
A nus haun assegnô
In Cristo, nos Cuffüert,
Stant Quel ans hò spendrô.

II. .....
Mieu chær Bap t'hò predgiô,
Il clær, pür Plæd da Dieu,
E bgers eir battagiô,
Chi cò sun nel Sain tieu.

III. Trent'ans passôs fingiò
Sun, ch'eau hè quella grazia
A ti d'avair predgiò
(Na sainza efficazia)

Il pür vair Plæd da Dieu,
Træs il Spiert Sench dô aint
Il quæl ch'ais tuot contgnieu
Nel Velg — Nouv Testamaint.

V. Cur El (Gesu) hò fat predgær
A nus sieu Evangêli
E fat administrær
Seis Sacramaints con zeli.
.....

X. Dieu vœglia benedir
La Testimoniaunza
D'sieu Filg, fand revuschir
Col Spiert da sa possaunza,
Quella, tiers sieu plaschair,
E Benediziuns
A chi con zeli vair.
Chiaunta quaistas Canzuns !

XI. A Gesu tieu Pastur.
Respæda mìa diletta !
T'surdum con grand amur,
Sco Scossa sia Eletta,
E que da tuot cour mieu,
E vair'affeziun,
Restand per saimper tieu
Minister Jan Frizzun .

Il ne faudrait pas voir dans ces protestations de pures paroles de poëte, sans conséquence aucune pour celui qui les écrivit. La vie de Frizzun fut tout entière à l'accomplissement strict et sans réserve des obligations religieuses qu'il s'était imposées. « C'était, dit le registre mortuaire de l'église » de Cellerina, un homme instruit et pieux, aimé et estimé de » ses ouailles et de tous ses collègues... Il était réputé par son » érudition, par son éloquence dans la parole divine, par plu- » sieurs œuvres littéraires, qu'il livra à l'impression... par sa » bonté d'âme, sa charité et sa piété... Il était aussi très-dis- » posé à rendre service et à mettre à la disposition de tous sa » science si saine, sa bonne expérience et ses connaissances en » médecine : c'est pourquoi une grande foule l'accompagna à sa

» dernière demeure le 31 mai . . . Il était âgé de soixante-treize » ans et ministre de Dieu depuis cinquante-trois [1]. »

Ce fut à Cellerina même qu'il publia les trois principaux livres qui nous restent de lui, et qui, bien que leur langage ne soit peut-être pas tout à fait exempt d'italien, lui assurent une place remarquable parmi les poëtes de la haute Engadine. Le premier est un volume de chansons spirituelles, imprimé à Cellerina (Giacomo N. Badina, 1765, in-8°) : *Canzuns spirituelas davart Cristo Gesu, il bun pastur* [2]. C'est un recueil d'environ 700 pages et contenant 164 chants religieux, avec la musique à trois et à quatre voix. Frizzun y fait allusion dans la pièce *Alla Baselgia di Cellerina*, lorsqu'il dit que, vingt-trois ans avant la *Testimonianza*, il avait publié un premier recueil de vers ayant le même but religieux, mais une autre mélodie :

T' preschaint qui Cudaschet
D' Canzuns Spirituælas,
Ch' haun Gesu per ogget,
E sun cir quaistas, tælas
Sco quellas ch'eau fingiò
Avaunt ans vainch e trais
A glüsch l'avaiva dò. . . . .

A quellas, con dallet,
Aggiundscha quaistas quia,
Chi haun l'istess ogget,
Mà ôtra melodia : . . . . .

Le second ouvrage, qui parut en 1776, est composé d'extraits de la Bible (en prose), à l'usage des enfants. Je n'en connais que le titre, qui est celui-ci : *Artichels davart chosas fondamentælas amussadas dall' S. Scrittüra ed in uso dels chœrs infaunts propostas.* Le troisième, enfin, est la *Testimonianza dall' amur stupenda da Gesu Cristo*, etc., imprimé en 1789, onze ans avant la mort de son auteur. Tous ces livres sont écrits dans le dialecte de Cellerina [3].

[1] Je dois la plupart de ces renseignements biographiques à l'extrême obligeance de M. le pasteur Otto Floetta, de Cellerina, et je saisis ici l'occasion de lui en témoigner tous mes remerciements.

[2] Réimprimé en 1840, avec quelques variantes et corrections.

[3] On doit encore à Frizzun différentes oraisons funèbres et un recueil italien en prose et en vers.

Par le dernier de ces trois recueils, Frizzun s'était proposé un but purement religieux : c'était, comme le disent les deux approbations de ses collègues, celui *d'exciter les âmes à donner louange à Dieu par l'espérance du genre humain, c'est-à-dire par Jésus-Christ Sauveur*. Il résume lui-même le caractère de son œuvre par cette épigraphe empruntée aux Psaumes : « Le Seigneur m'a donné matière de chanter[1] » (Ps. LXVIII), et sa dédicace le répète ensuite avec une véritable élévation de langage :

« Dans une très-profonde prosternation, et parce qu'il » traite de celui qui est l'objet de ta complaisance, je con- » sacre et dédie à toi, vrai et vivant Dieu et éternel Père » céleste, un livre de chants qui n'a d'autre but que de cé- » lébrer Jésus-Christ et d'exalter ses non-pareilles, glorieuses » et infinies grandeurs.....

» Que ce livre soit à toi et au nom de ton fils, ô Père éter- » nel, consacré et dédié ! Sois le protecteur de la *Testimo-* » *niaunza* de celui que tu aimes comme toi-même. Prends parti » pour sa gloire qui est ta gloire[2].... »

Les poésies ou canzuns de Frizzun sont de nature et

[1] Essendo chià 'l lodabel scopo dell' Autur dellas Chianzuns musicales descrittas nel preschaint Cudasch, ais d'incitær meritamaing a dær lôd a Dieu per la Spendraunza del genere umano, complida in Gesu Cristo, il Salvæder. .....— Il segner hò dô materia da tschantschær. -- Ces deux approbations présentent, lorsqu'on les compare aux pièces de Frizzun, quelques diversités de langage facilement explicables pour celui qui sait que les dialectes de l'Engadine varient souvent à une heure de marche. La première est du V. D. M. (verbi-divini-minister) de l'église de Samedan, petite ville de deux ou trois mille âmes de la haute Engadine, siége de la poste centrale, des tribunaux et des écoles, dit M. Michelet (*la Montagne*, p. 291) ; la seconde, du V. D. M. de l'église de Zuoz, président du colloque supérieur d'Oeng. On sait que les classes ou colloques sont l'équivalent, à peu de chose près, de nos anciens synodes diocésains.

[2] Un Cudaschet da Canzuns chi nun hò ôtra mira co da celebrær Gesu Cristo ed essaltær sias impareggiablas, gloriusas, infinitas Grandezzas; meritamaing à Ti Vair e Vivaint Dieu, ed Etern Bap Celestiæl, in profondissima prosternaziun vain consecrô e dedichô, siand el tratta da Quel ch'ais Ogget da tieu beneplacit.....

Quaist Cudaschet saja à Ti, Bap Etern! in il Nom da tieu Filg, consecrô e dedichô! Sajast Protettur della *Testimoniaunza* da Quel chia Tü ammassco Te t'vessa ! Piglia praisa per sia Gloria, chi ais tia Gloria!.....

d'étendue très-diverses. Plusieurs, quoique subdivisées, se résolvent en une sorte d'unité. Ainsi la première, dont je vais parler avec quelque détail un peu plus loin, la plus considérable de toutes, du reste, est à certains égards une *Christiade* rumonsche, que complètent les deux *Canzuns* qui suivent. L'une d'elles, *Miracuels da Cristo*, contient le récit des miracles de Jésus-Christ; la deuxième: *Instruziun da Gesu bun*, développe et commente quelques parties morales *des Évangiles*, la parabole du pharisien et du publicain, et celle du riche bâtissant des greniers, par exemple. Une troisième, presque aussi longue que les précédentes, est la versification de divers fragments des *Actes des Apôtres*: en sorte que nous avons là une série à peu près continue d'histoires rimées qui embrassent, non-seulement la vie et les enseignements de Jésus-Christ, mais encore, et pour me servir de l'expression rumonsche, les *faits* de ses premiers disciples, jusqu'à l'apostolat de saint Paul à Philippes, en Macédoine.

Après les quatre grandes pièces que je viens de mentionner, celles, la préparation à la Noël (*Preparaziun al sench Nadæl*), pour le premier jour de l'année (*Per il prum di d'an*), pour le temps de la Passion (*Per il temp da Passiun*), pour le Vendredi Saint (*Per il Vunderdi Sench*), à l'occasion d'un baptême (*All' occaziun d'un Battaiseun*), Chanson nuptiale (*Canzun nuzziala*), la meilleure forme de prière (*La pu buna fuerma da d'orar*), en conservant le même caractère religieux qui est propre à tout le recueil de Frizzun, révèlent une originalité plus grande et une inspiration plus personnelle. Quelques autres, enfin: *Gesu consoleschu l'orma giubileschu*, *Gesu vusch graziusa fo udir à su spusa*, etc., sont, sous forme dramatique, des dialogues mystiques entre Jésus et l'âme chrétienne.

De toutes ces pièces, la première et la plus considérable est celle que j'ai déjà désignée sous le nom de *Christiade*. Malgré des défauts assez graves, elle n'est pas indigne d'une analyse spéciale. Et, d'abord, elle présente beaucoup de points de ressemblance avec quelques-unes des anciennes pièces françaises sur la Passion. C'est, en effet, la même naïveté, la même simplicité de récit, la même foi, qui distinguent en même temps les trouvères du moyen âge et le chanteur rumonsche. Frizzun est souvent, il est vrai, tout à fait desséché

et aride. Pour avoir voulu isoler en trois parties distinctes les enseignements, les miracles et enfin les faits principaux de la vie de Jésus, il a brisé l'unité de celle-ci, et n'a quelquefois rien gardé de cette haute poésie morale qui ressort, par exemple, si sévère et si suave à la fois, si hébraïque encore, de l'*Évangile de saint Mathieu*. Les premières pages de la *Christiade*, *Gesu concepieu e naschieu*, *Gesu battagiò*, *Gesu nel desert tentò* et quelques autres, sont, sous ce rapport, pleines de sécheresse et absolument dépourvues de tout intérêt. La fuite en Égypte et le retour, l'enseignement de Jésus enfant au milieu des docteurs, sont racontés en quatre ou cinq vers, sept à huit tout au plus, et les détails les plus essentiels en sont souvent élagués, sans que l'auteur paraisse avoir conscience de ce qu'il va faire perdre à son œuvre. Ce n'est qu'aux approches de la Passion que Frizzun s'élève, et alors l'aridité des premières pages disparait et se transforme en une sorte de simplicité touchante et naïve, comme dans le récit de la femme qui répandit des parfums sur la tête de Jésus-Christ :

« Marie prit une huile de nard odorante et très-pure, et, » comme il entrait, elle s'aprocha de son Jésus béni et elle en » oignit tout à coup la tête et les pieds, et toute la maison fut » remplie de cette odeur d'huile exquise.

» Ce que voyant, Judas murmura bien fort avec indignation » et avec amertume, et, sur de beaux prétextes, il s'irrita de » la perte de l'huile, disant : « Cette femme devait la vendre, » afin de pouvoir donner des aumônes aux pauvres. » Et les » autres aussi, étant indignés, parlaient également comme lui.

» Mais Jésus dit : « Ne molestez point cette chérie à moi-» même ; elle vient de faire en cela une œuvre bonne envers » moi. Par ce (parfum répandu sur ma tête), elle a honoré ma » sépulture. Les pauvres, vous serez toujours à en avoir : » mais moi, vous ne serez pas à m'avoir toujours.[1] »

[1]

XXXII. Maria, œli savurieu,
Da nardo schiet pigliaiva,
E tiers sieu Gesu benedieu,
Eir ella cò entraiva,
E seis chaers peis, e Chò, allura,
Ella undschet subit sü sura.
Chià tuott la chæsa plaina gnit,
Da quei odur d'œli squisit

XXXIII. Vzand Giuda que, fich mormoret
Con sdeng- e con cordœli,
Con bel pretest eir s'almantet
D'la perdita del œli,
Dschand, quaist pür vender as dovaiva,
Schi dær als povers, que s'podaiva.
Ils oters eir siand sdegnos.
Da quaist parair s'haun declaros.

On trouve encore, à la suite du récit de la Transfiguration (*Gesu transformô*), quelques vers dont la portée semble toute personnelle et qui expriment, en une mystique et religieuse poésie, des sentiments que l'on peut, sans trop hasarder, supposer avoir été ceux de Frizzun lui-même.

« Celui qui possède Jésus, y est-il dit, est abondamment » riche et ne demande rien autre. Lorsque l'on quitte le monde, » parents, fortune, richesse, tout ce que nous possédons ici-» bas et tout contentement, Jésus nous est une compagnie. » Nous disons alors : Il est bon de rester ici[1]. Nous ne deman-» dons rien du Ciel ni de la terre. Jésus étant avec nous, nous » possédons tout.[2] »

Mais c'est surtout par le récit de la Passion, comme je l'ai dit plus haut, qu'il convient de considérer le poëte rumonsche. Là, il dépouille la sécheresse de son début, et, tout en restant constamment simple et vrai, tout en suivant pas à pas la narration des Évangélistes, il prend une sincérité d'accent, une abondance naïve et pénétrante, que les premières pages de sa *Christiade* n'auraient certainement pas fait soupçonner. Par ce côté, son œuvre pourrait être considérée comme l'égale de nos meilleures Passions du moyen âge. Je doute même que, sur certains points, l'avantage pût rester à d'autres qu'à Frizzun : car il lui échappe bien souvent des traits d'un charme sin-

XXXIV. Ma Gesu dschet, nun molestè,
Quaista diletta mia,
Un' ovra buna invers me,
Ho'ella fat a quia,
Con quaista imbalsamadüra,
Ho ell'hondrô ma sepoltüra ;
Ils povers gnis saimpr'ad avair,
Ma saimper me, nun gnis a'vair.

[1] Allusion à ces vers, dans lesquels Frizzun, imitant l'Évangile, fait dire par saint Pierre à Jésus-Christ :

XXI. In quaist lœ, Maister ! ais bun staer,
Fain Tabernaculs quia,
Fain ün à Ti, à Moises chaer,
Eir ün, 'l terz ad Elia.

Chi Gesu ho, avuond' ais rich,
Né oter el domanda brich.

[2]

XXVI. Eir cur ch' ins' abbanduna l'muond,
Paraints, robba, richezza,
Schi tuot pero avains nus zuond,
E tuotta contentezza,
Cur Gesu 'ns ais in compagnia,
Schi dschain allur, bun staer ais quia,
Né d' Cel, né d' terra domandains,
Stant in nos Gesu, tuot avains.

gulier, et dont je ne puis me dispenser de citer au moins un exemple en passant. Après avoir dépeint, *st.* 59, 60 et 61, l'abandon de Jésus entre les mains de la troupe des geôliers, qui se fait un plaisir de lui « donner » tourment sur tourment, de l'insulter et de l'assaillir : qui le traite comme un impie et le nomme blasphémateur ; qui, le frappant à coups de bâton, le renverse par terre avec brutalité : qui le soufflette et lui crache à la face, et lui demande ensuite de prophétiser qui est celui qui l'a frappé[1] :

« Ainsi, dit Frizzun, avec une simple et touchante inspira-
» tion, fut traité celui qui est du ciel l'allégresse, et par lequel
» la terre tout entière a sa paix et son contentement[2] ! »

Cette naïveté et cette foi religieuse, qui laissent si peu soupçonner leur temps, l'idiome rumonsche peut les réclamer, il est vrai, aussi bien que son poëte. Il y a entre eux une unité qu'on ne peut ni séparer, ni distinguer[3], et qui tient à ce que la population des Ligues grises vivait encore, au

1

LIX. S'partind il Gülichs, lascho l'maun,
In mnun ceila sburaglia.
Chi con furur tuot disumaun
L'insulta, e l'assaglia
Con crudelissimas offaisas
Ma nun fand El per se diffaisas
Taunt pü piglettan ardimaint,
Da'l daer tormaint sura tormaint.

LX. [illegible] a sien geni ogni in,
Il sdegna, spreuscha, batta.
E tuot es licit à scodun,
E tuot, sco empi'l tratta ;
Chi, il nommaiva ün blastmaider,
Chi, il spazzaiva per manzhader,
Chi sdaffagio, chi bastunó,
E chi in Fatscha l'hö spüdó

LXI. Chi, sus chiavels l'hö car spolio
Chi dant al El urtadas,
Con mauns e peis l'ho cir a co,
Dö fermas bachettadas ;
Chi, covernind la Fatscha sia,
E'l bastunand con tirannia,
Volaiva ch El ingiuviness,
Chi chi füss sto quel chi 'l battess

2 LXII. Usche per nus, quel füt tratto,
Del ciel ch'ais l'allegrezza,
Da' quel la terra tuotta ho
Sa pasch e contenezza.....

[3] Plusieurs exemples en sont trop curieux pour n'être pas relevés. Ainsi les Mages sont qualifiés d'hommes grandement estimés : *Cert Magis, homens zuond stimós* ; les armées célestes qui chantent dans le ciel, lors de la naissance de Jésus-Christ, sont toutes bien ponctuelles : *tuots zuonds pontuels*, etc.

XVIIIe siècle, dans l'atmosphère des petites républiques fédératives du moyen âge. Entre autres traits caractéristiques, et sauf les différences résultant du catholicisme, on sait qu'il est d'usage aujourd'hui, dans les vallées du Tyrol et dans certaines parties de la Bavière, de représenter des Passions dramatiques, qui attirent de tous les côtés des foules des pectateurs empressés et recueillis.

En voyant le parti que Frizzun a su tirer de la parabole du pharisien et du publicain, on peut regretter qu'il ait négligé de traduire les paroles du sermon de la Montagne. Il n'y avait qu'un poëte vivant exclusivement par la pensée et par la foi, dans les *temps du Milieu*, pour me servir du nom que les Italiens donnent quelquefois au moyen âge, qui pût reproduire ingénûment la haute et simple poésie de l'*Évangile de saint Mathieu*[1].

Après la *Christiade*, une grande partie des *canzuns* purement originales de Frizzun mériteraient d'être étudiées. Je me bornerai à indiquer d'abord celles : *Per il sench Nadæl*, qui se rapprochent çà et là de quelques-uns de nos noëls provençaux et languedociens. Il n'y faudrait pas chercher cependant l'allure si vive et si originale, et pour le fond et pour la forme, de Saboly et de Roumanille. L'imagination du poëte rumonsche y est contenue par la sévérité un peu compassée de l'esprit protes-

[1] Malgré diverses répétitions, on peut néanmoins citer la parabole du riche bâtissant des greniers :

..... Un hom rich as rechiattaiva
Chi granda roba possedaiva.
La quada 'l daiva grand profiit.

III. Ma'el co' s'impissand,
In sè riffless seguaints el faiva
Dschand, huossa che dess eau mæ fær ?
Nun sè, meis fruts inua fær stær!
Quaist reffletand, el s'impissaiva
Dschand, eau disfær vœlg meis Talvès
E vœlg d'pü grands fær fær sü sura.
E mas entrædas mett'r allura
In quels, e tuots meis früts luos.

IV Voelg'à mi' orma dir,
O Orma ! bgerra roba quia
Tü per bgers anns hæst aint raspó,
Mangiand, bevand, plaschair at dö
Giodand tieu temp in allegria !
Ma' co'a quaist ric hhom Dieu dschet,
Tü nar ! ti' orma ch'eau t'he daæda,
In quaista not eir domandæda
Saro da te, in ün dandet.

V. Ma' que tü hæst raspó,
A chi vain que ad appertegner ?

Instrucun la Grazdau

tant[1]. Celle *Per il prum di d'an* est utile à noter en ce sens qu'une de ses strophes peut montrer jusqu'à quel point les anciennes et violentes libertés des Ligues grises s'étaient unies à l'esprit religieux et combien elles se maintenaient, vivaces encore, vers la fin du siècle dernier.

Las Libertæds chia Tü'ns hœst dô
Per ta bontæd, ô Segner,
Fingio da taunt bgers ans ino,
Eir vœgliast las mantegner :
Vœgliast circondær
Con tieu guvern chær.
Con proteziun,
E benediziun
La nossa chæra patria.

Enfin on peut encore signaler les deux morceaux : *All' occasiun d'un battaisem,* où l'on trouve quelques traits d'une naïveté pleine de charme, *la Canzun d'ingrazchiamaint, l'Orma bsœngniusa da grazch' ais bramusa*, et les dialogues : *Gesu consolescha l'orma giubilescha*[2], *Gesu vusch graziuza fo udir a sa spusa,* etc., qui parfois ne seraient pas tout à fait indignes des grands mystiques de l'Italie.

Alph. Roque-Ferrier.

[1] Les écrits de Frizzun sont en général inspirés des idées orthodoxes et *piétistes* du protestantime allemand aux XVIIe et XVIIIe siècles.

[2] Cette pièce est indiquée par Frizzun comme une traduction. (Traduziun Schmidl, p. 564.)

A FREDERI MISTRAL [1]

—

Veici lis armarié de ma vilo natalo :
Waterford entrouna sus soun flùvi marin,
E'n lioun ufanous que de resson aurin
Escampo tout-de-long d'uno arpo majouralo.

Vaqui bèn, car ami, de moun amo estivalo
Lou simbole secrèt e l'emblèmo divin
Qu'es grava sus moun cor pèr un lusènt burin,
Lou plus bèu di blasoun, lou que mai me regalo !

Oh ! qu'ansin iéu voudriéu, me dreissant plenamene,
Coume lou Rèi di bos, sus aquéu clar cresten
Que la Muso vestis de sis escandihado,

Faire mistraleja ti sublimis acord
A gràndis arpejado, o Liro de moun cor !
En fàci dóu soulèu fieramen aubourado.

William G. Bonaparte-Wyse.

Manor of St-John's, Waterford (Irlando), 23 d'outobre 1873.

A FRÉDÉRIC MISTRAL

—

Voici les armoiries de ma ville natale : — *Waterford royalement assise sur son fleuve marin, — et un lion superbe qui épanche des sons d'or tout le long d'une harpe gigantesque.*

Voilà bien, cher ami, de mon âme estivale — le symbole secret et l'emblème divin — qu'un burin lumineux a gravés sur mon cœur, — le plus beau des blasons, celui qui plus me charme !

Oh ! qu'ainsi je voudrais, me levant tout debout, — comme le Roi des bois, sur cette claire cime — que la Muse revêt de ses flots de lumière,

Faire rugir au vent tes sublimes accords — à grands coups d'ongles, o Lyre de mon cœur ! — en face du soleil fièrement arborée !

William G. Bonaparte-Wyse.

[1] Provençal, sous-dialecte d'Avignon et des bords du Rhône.

A-N-UNO VENICIANO [1]

Dempièi lou vèspre que l'ai visto,
Moun cor brulo et moun amo es tristo.
O Leounard ! o Jan Bellin !
L'enfant es de vosto famiho :
N'avès pinta, d'aquéli fiho
A grands iue perdu peralin.

Vierge sajo emai vierge folo !
E jamai la man vous tremolo,
O grand mèstre ! voste pincèu
Iuei retrais la raço fatalo
Dis ome, e l'endeman pren d'alo
E s'enauro au plus aut dóu cèu.

Sis èr risent e malanconi
Avien de l'ange e dóu demòni :
Noun se poudie vèire lou founs

A UNE VÉNITIENNE

Depuis le soir où je l'ai vue, — mon cœur brûle et mon âme est triste. — O Léonard ! ô Jean Bellin ! — l'enfant est de votre famille : — en avez-vous peint de ces filles — aux grands yeux perdus au lointain.

Vierges sages et vierges folles ! — Et jamais la main ne vous tremble, — ô grands maîtres ! votre pinceau — aujourd'hui retrace la race fatale — des hommes, et demain il prend des ailes — et s'élève au plus haut des cieux.

Ses traits souriants et mélancoliques — tenaient de l'ange et du démon ; — on ne pouvait voir le fond — de ses yeux profonds comme

[1] Provençal, sous-dialecte d'Avignon et des bords du Rhône.

De sis iue prefound coume l'oundo.
Èro blanco e palo, èro bloundo,
Mai coume à Veniso li soun :

Bloundo coume un lamp de toupàsi,
Lou raioun d'un saint en estàsi
E li darrié trelus dóu jour,
Quand lou soulèu plego li ciho,
Espóussant l'or de sa raubiho
Davans Saint-Jorge-lou-Majour.

Vesias lou nus, mau-grat la raubo
Qu'à pichot ple mouvènt derraubo
Sa bèuta suprèmo ; vesias
Soun cors pur qu'avié l'armounio
D'uno divesso d'Iounio,
D'uno estatuo de Fidias.

Coume se gounflo la marino,
Boumbavo, ardido, sa peitrino ;
Plen de desir et de respèt,
L'iue caressavo sa bello anco ;
I'aurias poutouna si man blanco,
I'aurias beisa si pichot pèd.

l'onde.— Elle était blanche et pâle, elle était blonde,— mais comme on l'est à Venise :

Blonde comme un scintillement de topaze, — comme le nimbe d'un saint en extase — et les derniers rayons du jour, — quand le soleil ferme les cils, — secouant l'or de sa dépouille — devant Saint-George-le-Majeur.

On voyait le nu, malgré la robe — qui, sous les plis mouvants, dérobe — sa beauté suprême ; on voyait — son corps pur, qui avait l'harmonie — d'une déesse ionienne, — d'une statue de Phidias.

Comme s'enfle la mer,— se gonflait, hardie, sa poitrine ; —plein de désir et de respect, — l'œil caressait sa belle hanche : — vous auriez baisé ses mains blanches — et embrassé ses petits pieds.

Sa bèuta que me desvario,
Tout-de-long de la *Mercerio*
Iéu l'ai seguido coume un fóu ;
Leissant un regoun de lumiero,
Dins la foulo trancavo fiero :
Semblavo pas touca lou sòu.

Me sentiéu pres de la mascoto !
Avié, soun inchaiènto troto,
La gràci souplo de la serp.
Ah ! pèr pau que lou camin dure,
Èro uno enfant à me coundurre
Au paradis o dins l'infèr.

Car èro pièi d'aquéli femo,
Esfins de joio o de lagremo,
Que sias dins l'eterne soucit
De destria ço qu'an dins l'amo :
Misteriouso, nèu e flamo,
La Mona-Lisa, la Cenci.

Veici deja la galanto ouro
Qu'à vòu s'ajoucon li tourtouro

Sa beauté qui m'égare, — tout le long de la *Mercerie* — je l'ai suivie comme un fou ; — laissant un sillon de lumière, — elle perçait fière dans la foule — et ne semblait pas toucher le sol.

Je me sentais pris d'ensorcellement !—Son indolente allure avait — la grâce souple du serpent. — Ah ! pour peu que durât le chemin, — c'était une enfant à me conduire — au paradis ou en enfer.

Elle était enfin de ces femmes, — sphinx d'allégresse ou bien de larmes, — qui vous mettent dans l'éternel souci — de deviner ce qu'elles ont dans l'âme : — mystérieuses, neige et flamme, — la Mona-Lise, la Cenci.

Voici déjà l'heure charmante — où à volées se reposent les colombes — sur les coupoles de Saint-Marc ; —dans les rues étroites

Sus li coupolo de Sant-Marc :
Dins li carriero estrecho et torto,
Apreissa tóuti soun pèr orto :
Fiho, jouvènt, mounge, sóudard.

Es un carnava de Veniso :
Lis ome en mancho de camiso
Tuerton li grand damo cènt cop,
Li pescadou cridon sa pesco,
E li vendèire d'aigo fresco
Quilon e fan dinda si got.

De l'oumbro de tóuti li caire
Sort de mouloun de musicaire.
O gai councert jamai fini !
Ausès mandoulino et guitarro :
La fenèstro se duerb... Tout-aro
Uno amourouso vai veni.

Entendiéu pas la cridadisso,
E, dins la foulo mouvedisso,
Noun vesiéu que la bello enfant ;
De-fes me semblavo perdudo
O que jougavo is escoundudo
Dins l'erso dóu poplo estoufant,

et tortueuses, — tout le monde empressé est dehors : — filles, jouvenceaux, moines, soldats.

C'est un carnaval de Venise : — les hommes en manches de chemise — heurtent cent fois les grandes dames; — les pêcheurs crient leur poisson, — et les vendeurs d'eau fraîche — crient et font tinter leurs gobelets.

De l'ombre de tous les carrefours — il sort des troupes de musiciens. — O gais concerts jamais finis ! — Écoutez les mandolines et les guitares : — la fenêtre s'ouvre... Tout à l'heure — une amoureuse va venir.

Je n'entendais pas la clameur, — et, dans la foule onduleuse, —je ne voyais que la belle enfant —Parfois elle me semblait perdue, —ou bien jouant à cache-cache—dans la vague du peuple étouffant.

Ansin jusqu'au pont dóu Rialto
Caminerian... Elo fai alto;
Anave la rejougne! Es que
La fadeto sono un remaire,
E, sèns galant e sènso maire,
Lèsto s'embarco, e rèste quet!

Souto la remo l'oundo gisclo;
L'oumbro crèis: i pouncho dis isclo
Deja s'atubon li fanau;
Li palais et li *campanile,*
Li pourtau, d'un rebat tranquile,
Se miron dins lou Grand-Canau.

Coume uno negro dindouleto
Fuso la gandolo.... Souleto,
L'enfant s'envai, o vèspre amar!
Foro de la gandolo bruno,
Sa raubo, coume un rai de luno
Blanco, resquiho sus la mar.

Teodor AUBANEL.

Juliet 1873.

Ainsi, jusqu'au pont du Rialto — nous marchâmes... Elle s'arrête; — j'allais l'atteindre! Et voilà que — la petite fée hèle un rameur, — et, sans amoureux, sans sa mère, — vive, elle s'embarque, et je reste coi!

Sous la rame l'onde jaillit, — l'ombre croît: aux pointes des îles — déjà s'allument les falots; — les palais et les campaniles, — les portiques, d'un calme reflet, — se mirent dans le Grand-Canal.

Ainsi qu'une hirondelle noire, — fuit la gondole... Seule, — l'enfant s'en va, ô soir amer! — et, hors de la brune gondole, — sa robe, comme un rayon de lune — blanche, glisse sur la mer.

Théodore AUBANEL.

Juillet 1873.

PÉRIODIQUES

—

Romania, n° 7. — A. Coelho, *Formes divergentes de mots portugais.* — Recueil de doublets, soit d'origine savante et populaire, soit d'origine purement populaire, analogue à celui qu'a publié M. A. Brachet. L'auteur déclare qu'il ne croit pas avoir épuisé son sujet. Tant mieux, car on trouve dans cette première partie des particularités philologiques intéressantes, qui font désirer un supplément ou un complément. La filiation des doublets populaires *diabo* et *diacho* = *diabolus* n'est tout à fait exacte que pour ce qui regarde *diacho* = **diabio* (forme mouillée de **diablo*) = *diabolus*. Le premier se tirant directement de *diabolus*, dont la syllabe finale a pu tomber tout entière en une seule fois, il n'est pas nécessaire de recourir à l'intermédiaire fictif **diaboo*. Peut-être M. C. aurait-il bien fait d'indiquer, à côté de certains doublets, les intermédiaires qui permettent de remonter du portugais au latin. Par exemple, pourquoi ne pas indiquer **membrar* à côté de *lembrar* = *memorare*, l'*m* ne pouvant devenir *l* qu'à la condition de passer par l'*n*? (Cf. p, 288, *nembro* = *membrum*.) Pourquoi ne pas placer en tête de quelques groupes la règle de permutation, et notamment en tête du groupe où *pl, fl, cl* latins, deviennent *ch* en portugais? — P. 295. G. Paris, *la Passion du Christ, texte revu sur le manuscrit de Clermont-Ferrand.* Ce travail peut être considéré comme une suite de la *Vie et Passion*[1] *de saint Léger*, publiée par le même auteur dans la *Romania*, I, p. 273 et sq. M. G. P. n'a pas cru devoir soumettre son texte à une refonte générale, sage résolution que, suivant nous, il aurait dû prendre aussi bien pour ce poëme que pour le précédent et même pour l'*Alexis*. Nous aurons occasion d'en reparler plus longuement, et avec le soin qu'il mérite, dans un prochain numéro.—P. 313. W. Fœrster, *del Tumbeor Nostre-Dame*. Court poëme en vers octosyllabiques. L'editeur croit qu'il a été composé à la fin du XIIe siècle, dans le dialecte de l'Ile-de-France, et transcrit par un scribe picard. V. 328, *Tant le sui, tant le gaita* ; la bonne leçon n'est-elle pas *Tant le sivi* = *suivit?* V. 467, *Bien l'avommes tot perchut*, n'est-ce pas un picardisme du copiste pour *avons... perceu?* (Cf. le v. 95, où *perceus* est trissyllabique.)—P. 326. J. Storm, étymologie de

[1] Tel est en effet le titre, « Vita *vel passio* sancti Leodegarii », que donnent les meilleurs manuscrits. *Vel*, ici, comme dans Grégoire de Tours et la plupart des textes mérovingiens, a le sens de *et*.

verone, *voto*, *argano*, *cavelle*.— P. 329. Michel Bréal, explication du *ch* dans les noms de localité précédés de l'adjectif *saint* : *Saint-Chignan*, *Saint-Chamant*, etc. M. M. B. a raison, mais il n'aurait peut-être pas été superflu d'ajouter que la transformation subie par l'original latin n'a pu s'opérer que sur le cas oblique *sanctum* et non sur le cas direct *sanctus*. Le même : *mier* (merus) dans les patois.—P. 329. G. P., *Noms de peuples païens dans le Roland*. Curieux morceau d'exégèse — P. 335. Hermann Suchier, *le Manuscrit de Guillaume d'Orange*, anciennement conservé à Saint-Guilhem-du-Désert. Ce ms., signalé en 1623 par Catel, se trouverait aujourd'hui à la Bibliothèque nationale sous le nº 774 (Fonds français).— P. 337. *Corrections de quelques passages des grammaires provençales*. Première partie par A. Tobler, seconde partie par P. M. Dans la première, 46 *a*, *panis* est une faute d'impression pour *pannus*. 52 *a*. Je crois avec M. P. M. qu'il est inutile d'intercaler *loquaris* après *latine*, car *latis* n'est pas l'équivalent d'un verbe fictif **latines*, mais bien la forme de l'adverbe roman équivalant à l'adverbe latin *latine*. C'était une règle à peu près constante de l'ancienne langue, au nord comme au midi de la France, d'ajouter la sifflante aux adverbes non terminés en *ment*. De là les formes *quamdius*, *primos*, etc., des Poëmes de Clermont. 58 *b*. « *Grutz*, farrum ». Il faut lire *farre*, forme vulgaire de *far*, *farris*, gruau, prov. *grus*. Bon travail. — P. 350. *Comptes rendus*. On y remarque un long article de M. G. Paris sur les *Reali di Francia* de M. Pio Rajna. Cette étude fait également honneur à celui qui en est l'auteur et à celui qui en est l'objet. — P. 371. *Périodiques*.— P. 380. *Chronique*.

A. B.

Romania, nº 8. — P. 385. A. d'Ancona, *le Fonti del Novellino*. M. d'A. pense que la compilation qui a pour titre *il Novellino* a été composée entre 1193 et 1350, qu'elle est l'œuvre, non de plusieurs mais d'un seul; et, tout en reconnaissant qu'il ne sait rien du nom et de la personne de l'auteur, il ne doute pas que ce fût un illettré, natif de Florence, attaché au parti gibelin. — P. 423. P. Meyer, sur la pièce de Peire Vidal, *Drogoman seinher*. M. P. M. retire ce qu'il avait dit de l'expression *ad espazas tornau*, qui figurait jusqu'ici dans les éditions, et qu'il rejette après une étude complète des mss. De plus, il donne de cette même pièce un texte amélioré et une traduction. — P. 437. E. Rolland, *Vocabulaire du patois de Remilly* (*Moselle*). L'auteur, qui paraît cependant très-soigneux, a oublié d'indiquer la valeur de l'*o*. Dans *âsö* — anseu, *âtër* — auteur, à quel signe reconnaître la place de la tonique ? Pourquoi n'avoir

pas indiqué les genres ? Quel est, p. ex., le genre de *baluat*, de *cau*, de *sèy* ?—P. 455. V. Smith, *Chants de pauvres en Forez et en Velay*. Recueil très-intéressant et fait avec soin. Certains détails (note de la p. 465) témoignent de la patience et de la sagacité de l'éditeur. — P. 477. H. d'A. de J., les *Parfaits en* — DIDI. — *Ibid*. Ad. Mussafia, *Postilla una delle « Etymologie française et provençale» di Adolfo Tobler*. — P. 481. G. P. Compte rendu très-développé de l'ouvrage de Hermann Œstreley, intitulé *Johannis de Alta silva Dolopathas*.— P. 504. *Périodiques*. — P. 507. *Chronique*.

A. B.

Revue de linguistique, t. VI, 2e fasc, octobre 1873. — P. 105. Ascoli, *Lettere critiche. I. Zoological Mythology*. — P. 120. Vinson, *Sur l'origine du mot* THUKI-IM, *« paons » de la Bibb*.—P. 128. *Hovelacque, sur le X serbo-croate*. — P. 129. L. Adam, *Grammaire tongouse*. — P. 183. Van Eijs, le *Pronom démonstratif basque*.— P. 187. *Bibliographie*.

Rivista di filologia romanza, I, 1. — U.-A Canello, *Storia di alcuni participii nell'italiano e in altre lingue romanze*. Travail intéressant, malgré la témérité de ses conclusions, qui ont été combattues par M. Mussafia dans le nº suivant (V. ci-après). — E. Stengel, *Studi sopra i canzonieri provenzali di Firenze e di Roma*. Ce premier article concerne un court chansonnier provençal qui fait partie du ms. 776, F 4, de la Bibliothèque nationale de Florence. La table du contenu est suivie des pièces inédites, ou dont les textes publies different notablement de celui-ci. — U.-A. Canello, *A proposito d'un luogo de la Vita Nova*. — Il s'agit d'un passage où figure le mot *chiamare*, que M. C. explique par *clamaverim* et non par *clamare*. A l'appui de son opinion, M. C. apporte de nombreux exemples tirés de la *Cronaca montavana*, d'Aliprando Bonamente, et qui prouvent évidemment que l'italien a eu autrefois, comme l'espagnol et le portugais, des formes verbales dérivées du parfait du subjonctif. Je montrerai moi-même prochainement que la langue d'oc conserve encore de semblables formes. — E. Stengel, *Documento in dialetto sardo dell'anno* 1173. — Ce document, donné ici comme inédit, avait déjà été publié, mais à ce qu'il paraît moins correctement, ainsi que M. S. le fait connaître lui-même dans le nº suivant. — *Communicazione*. Réponse de M. Bœhmer à une critique de la *Romania*. — E Monaci, *di un Articolo pleonastico nel antico provenzale*. Réfutation de l'opinion émise par M. Vegezzi Ruscalla, que les particules honorifiques *en*, *na*, ont une origine

critique. — *Rivista bibliografica*. Comptes rendus : U.-A. Canello, *Grammatica storica della lingua italiana... per operadi Raffaello Fornaciari. Sintassi della lingua italiana....* per *Fortunato dott. Demattio*. De nombreuses erreurs sont relevées dans ces deux ouvrages.— E. Stengel. *Fergus, roman von Guillaume le Clerc, herausgegeben von Ernst Martin*. Compte rendu assez favorable. — E. Monaci, *il Prof. Federigo Diez e la filologia romanza nel nostro secolo, per U.-A. Canello*. Compte rendu très-favorable de cet ouvrage, dont une deuxième édition est annoncée. — E. Stengel, *i Codici francesi della biblioteca marciana di Venezia, descritti da Adolfo Bartoli*. — Monaci, *les Derniers Troubadours de la Provence, par Paul Meyer*. Compte rendu très-favorable. — *Periodici*.

Rivista di filologia romanza. I, 2. — L. Manzoni, *il Canzoniere Vaticano* 3214. La table de ce chansonnier italien est suivie de vingt-neuf pièces inédites, dont un sonnet de Dante. — A. Mussafia, *Osservazioni sulla storia di alcuni participii....* M. M. combat l'opinion de M. Canello, que l'on soit autorisé à conclure de mots tels que fr. *fonte*, it. *fondita*, fr. *faute*, it. et esp. *falta*, à des participes latins * *funditus*, * *fallitus*. — J. Cornu, *Deux Histoires villageoises en patois vaudois*. Ce texte, très-intéressant pour l'étude du patois en question, est précédé de courtes observations phonétiques et bibliographiques, et d'un glossaire qui paraît bien fait[1]. — G. Pitré, *Nuovo Saggio di fiabe e novelle popolari siciliane*. Il n'y en a ici qu'une seule (*Re Sunnu*) sur dix, dont M. P. annonce la publication dans la *Rivista*. — F.-A. Coelho, *Antigo portuguez ch'a*. Explication de cette forme (= *t'a*). — Rivista bibliografica. A. Morel-Fatio, *Bibliotheca catalana*. Compte rendu favorable. — E. Monaci, *Examen critique des mss du roman du*

[1] Relevons pourtant une méprise. Au mot *mo*, on lit : « *Mo, mal, peine*. Ce mot est féminin dans plusieurs locutions : *pe la mo*, parce que. » Le *mo* de cette dernière locution n'est certainement pas le *mo* (= *mau* (*malum*)) figurant en tête de l'article. Il faut écrire *pe l'amo* et entendre *pour l'amour*. Cette locution, avec le sens pur et simple de *parce que*, est commune à plusieurs dialectes de la langue d'oc. On la retrouve dans l'ancien français (V., par exemple, *Berte aux grands pieds*, laisses 81 et 82 ; *Parise la Duchesse*, v. 992, où les nouveaux éditeurs proposent à tort de corriger *por la mort*) et en italien. En limousin, on dit plus souvent, sans l'article et avec aphérèse, *per mour de* ou *per mour que*. M. Mussafia signale des formes identiques de la même locution (*per mor de, per mor ke*) dans de vieux monuments des dialectes de la haute italie. (V. *Monumenti antichi di dialetti italiani*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des sciences de Vienne, tom. XLVI (1864), pag. 129.

Renart, par E. Martin. — U.-A. Canello, *sull'Origine dell'unica forma flessionale del nome italiano di Fr. d'Ovidio*. Article très-intéressant, dans lequel l'auteur, en combattant l'opinion de M. d'Ovidio, donne une liste très-copieuse de substantifs qui sont restés en italien sous deux formes, tirées l'une du nominatif, l'autre de l'accusatif. — *Periodici*.

C. C.

Il Propugnatore, Luglio, ottobre 1873. — Luigi Gaiter, *Sui Dialetti italiani* (p. 1-30). — P. 31-47, *Somma delle penitenze di fra Tommaso d'Aquino*. Suite. Texte attribué par l'éditeur (M. Vauzolini) à saint Thomas d'Aquin. — P. 48-73, *Leggenda di S. Tecla*. Texte du XIVe siècle, publié pour la première fois par M. Isola. — P. 74-83, *Una poesia inedita del Proposto Lionardo Giraldi*. — G. Pitrè. *Otto Fiabe e Novelle siciliane* (p. 84-122). *Lettere inedite di carraresi illustri al conte Giuseppe Tenderini* (p. 123-138). — P. 139-183. *Varietà*. — P. 184-248, G. R. e. Guilieri, la *Letteratura veronese al cadere del secolo XV e le sue opere a stampa*. Suite. — P. 249. *Bibliografia*.

Rivista di filologia romanza, vol. 1, fasc. 3. — P. 139-162, *Nuovo Saggio di fiabe e novelle popolari siciliane, raccolte ed illustrate da G. Pitrè*. Suite et fin. Le fascicule précédent ne renfermait qu'un de ces contes. Celui-ci en donne neuf, suivis d'un court glossaire. — P. 163-178, *Due Frammenti di romanzi cavallereschi*. Le principal intérêt de ces fragments, découverts et publiés par M. Rajna, c'est d'être écrits dans le dialecte milanais. Le ms. est de la première moitié du XVe siècle. — P. 179-187, *sobre a Origem portugueza do Amadis de Gaula*. M. Th. Braga défend dans cet article, par des arguments qui paraissent très-solides, l'origine portugaise de l'Amadis, contre D. Pasqual de Gayangos. — P. 188-191. A Canello, *Appendice alla storia di alcuni participii*. Voir les deux fascicules précédents. M. C. se rend en partie aux critiques de M. Mussafia et produit quelques faits nouveaux. — *Varietà*. Note de M. E. Hengel sur un ms. (Riccardi, 2943) contenant un texte nouveau du *Perceval* de Chrestien, de Troyes. — *Rivista bibliografica*. Comptes rendus de l'*Archivio glottologico italiano*, vol. 1, de G. Ascoli et de *i Primi due Secoli della letteratura italiana*, par A. Bartoli. — *Periodici*.

C. C.

CHRONIQUE

Le bureau de la *Société pour l'étude des langues romanes*, pendant l'année 1874, est ainsi composé : M. O. Bringuier, *président;* M. Ch. Revillout, professeur à la Faculté des lettres, *vice-président;* M. A. Atger [1], *secrétaire :* M. Alph. Roque-Ferrier, *secrétaire-adjoint :* M. B. Cantagrel, *trésorier :* M. Léotard, *bibliothécaire et archiviste :* M. Ern. Hamelin, *directeur des publications.*

Tous les envois, imprimés ou manuscrits, doivent être adressés à M. Atger, secrétaire de la Société, rue Astruc, 4, à Montpellier.

***

La Société reçoit actuellement, par voie d'échange, les périodiques suivants : la *Romania*, — la *Rivista di filologia romanza*, — *il Propugnatore*, — la *Revue de linguistique*, — les Mémoires de la *Société de linguistique*, — la *Revue des questions historiques*, — le *Cabinet historique*, — *la Revisto de archivos*, — *la Revista balear*, — *la Renaxensa*, — *the Academy*, — le *Polybiblion*, — le *Bulletin des archives historiques de la Gironde*, — ceux *de la Société archéologique et historique du Limousin*, — *de la Société archéologique de Béziers*, — id. *d'Angoulême*, — *de la Société scientifique et littéraire d'Alais*, — *de la Société de statistique des sciences et lettres de Niort*, — *de la Société des sciences, lettres et beaux-arts, de Cannes*, — *de l'Académie de la Val-d'Isère*, — *de l'Académie de Clermont*, — la *Petite Revue des Bibliophiles dauphinois*, — le *Musée* d'Arles, — le *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts, de Pau*, etc.

***

MM. Dorange, bibliothécaire de la ville de Tours, et de Tourtoulon, commenceront, dans le prochain numéro de la *Revue des langues romanes*, la publication d'une *Paraphrase en vers du 41e chapitre des Méditations de saint Augustin*, manuscrit inédit en langue d'oc, conservé à la bibliothèque de Tours.

Nous donnerons également dans ce numéro un premier extrait des *Lettres* (inédites) *au conventionnel Grégoire sur les patois*.

Cette importante publication, due à l'initiative de M. A. Gazier, professeur au lycée Saint-Louis, déjà connu du monde savant par ses curieuses recherches sur Bossuet, comprendra tous les documents autographes, — dont quelques-uns signés de noms célèbres, tels que Volney, Le Quinio, l'ancien capucin Chabot, — que Grégoire avait reçus de tous les points de la France, de 1790 à

[1] Une bien triste nouvelle nous arrive au moment de mettre sous presse, M. A. Atger a été enlevé en quelques heures à sa famille et à ses nombreux amis. Tous ceux qui ont pu le connaître apprécieront la perte que vient de faire la Société par cette mort si imprévue.

La *Revue des langues romanes* contiendra, du reste, dans son prochain numéro, une notice nécrologique sur notre sympathique et regretté confrère.

1794. Elle formera un tout complet, mais de division facile, où chaque province, Languedoc, Gascogne, Rouergue, Poitou, Saintonge, Bourgogne, etc., se retrouvera dépeinte et en quelque sorte jugée par elle-même, au point de vue de la langue et des mœurs.

*
* *

La collection des *Anciens Poëtes de la France*, publiée sous les auspices de M. le Ministre de l'instruction publique et sous la direction de notre confrère M. Guessard, comprend à l'heure qu'il est :

I. Gui de Bourgogne, Otinel et Floovant, par MM. Guessard et Michelant.
II. Doon de Maience, par M. A. Pey.
III. Gaufrey, par MM. Guessard et Chabaille.
IV. Fierabras, par MM. Kræber et Servois. — Parise la Duchesse, par MM. Guessard et Larchey.
V. Huon de Bordeaux, par MM. Guessard et Grandmaison.
VI. Aye d'Avignon, par MM. Guessard et P. Meyer. — Gui de Nanteuil, par M. Paul Meyer.
VII. Gaydon, par MM. Guessard et Luce.
VIII. Hugues Capet, par M. le marquis de la Grange.
IX. Macaire, par M. Guessard.
X. Aliscans, par MM. Guessard et de Montaiglon.

*
* *

La librairie Didot a entrepris une impression des *Chefs-d'œuvre historiques et littéraires du moyen âge*, dirigée par M. Léon Gautier.

Cette collection, inaugurée par les éditions de *Ville-Hardouin* et de *Joinville*, sera suivie du *Froissart*, par M. Siméon Luce ; du *Commynes*, par M. Paul Viollet, etc.

Viendront ensuite : *Guillaume de Tyr*, la *Chanson de Jérusalem*, les *Mystères du moyen âge*, etc.

*
* *

Nous remarquons, dans le recueil des Mémoires de la Société scientifique et littéraire d'Alais, un important travail de notre confrère M. G. Charvet : *les Voies vicinales gallo-romaines chez les Volkes Arécomiques*.

*
* *

Dans une réunion littéraire qui a eu lieu chez D. Victor Balaguer, le célèbre poëte a lu une tragédie écrite en catalan. Elle est destinée à l'un des théâtres de Barcelone.

*
* *

Un *Glossaire des formules populaires* (comparaisons, métaphores, locutions proverbiales, jurements, etc.) *de la langue d'oc* sera publié, sous peu, par notre confrère M. Alphonse Roque-Ferrier.

*
* *

On vient de réimprimer les *Chansons du Carrateyron*. Nice. Gay, 1873; pet. in-12. 100 exemplaires.

Il a paru en outre, à Limoges, veuve Ducourtieux : *la Limouzina, deuxième libre de chansou en potouei limousi*, par J. Mozobrau. In-12, 180 pages.

A Brives, Roche : *la Comtesse de Montignac*, poëme humoristique en périgourdin, avec le texte français en regard et des notes explicatives par J. Cledat. In-8°, IX-38 pages.

A Marseille, Camoin, *lou Garagai*, chanson provençale, avec glossaire et notes par V. Gelu. In-8°, 61 pages.

*
* *

Il a paru à Paris, Dumoulin, in-8°, VIII-159 pages, une *Étude sur la genèse des patois, et en particulier du roman ou patois lyonnais*, par M. Monin.

*
* *

M. A. Bourguignon vient de faire imprimer (Paris, Garnier), in-8°, VII-111 pages, une *Grammaire de la langue d'oil*.

*
* *

Publications concernant l'histoire de la littérature et l'archéologie des provinces du midi de la France

Dumas (E.), *Notice sur la constitution géologique de la région cévennique du Gard*. Montpellier, Boehm, in-8°, 91 pag., planch.

Rivière (E.), *Découverte d'un squelette humain de l'époque paléolithique, dans les cavernes de Baoussé-Roussé, dites grottes de Menton*. Paris, Baillière, in-4°, 64 pages.

Munier, *Découvertes préhistoriques dans la chaîne de montagnes de la Gardiole*. Montpellier, Boehm, in-4°, 10 pages et 4 planches (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Montpellier*).

Cazalis de Fondouce, *les Temps préhistoriques dans le sud-est de la France. L'Homme dans la vallée inférieure du Gardon*. Paris, Delahaye, in-4°, 90 pages et planches.

Gros, *Essai de classification des monuments préhistoriques du Forez*. Montbrison, Huguet, in-8°, 48 pages.

Gilles (J.), *Annibal et Publius Cornelius Scipion (passage du Rhône)*. Paris, Thorin, in-8°, 79 pages et cartes.

Aurès (A.), *Nouvelles Recherches sur le tracé des fosses Mariennes et sur l'emplacement du camp de Marius*. Nîmes, Clavel-Ballivet, in-8°, 100 pages.

Barry, *Nemausus Arecomicorum, notes extraites du livre II de la nouvelle édition de l'Histoire générale du Languedoc*. Toulouse, Privat, in-8°, 108 pages.

Poydenot. *Essai sur l'inscription romaine de Hasparren (Basses-Pyrénées)*. Paris, au siége de la *Société de numismatique*. In-4°. 14 pag.

Devals. *Études sur la topographie d'une partie de l'arrondissement de Castel-Sarrasin pendant la période mérovingienne*. Montauban, Vidallet, in-8°, 61 pag.

Chorias, *Evènements du VIIe et du VIIIe siècle, relatifs à l'histoire dauphinoise et aux annales du diocèse de Gap*. Grenoble, Prudhomme, in-8°, 40 pages.

Servières (l'abbé L.), les *Saints du Rouergue. Origines païennes et chrétiennes : histoire religieuse jusqu'au VIIe siècle*. Rodez, de Broca, in-12, 422 pages.

De Lamothe, *les Coutumes de St-Gilles*. Alais, 1873, in-8°, 115 pag. (Extrait du *Bull. de la Société scient. et litt. d'Alais*).

Gallier (A. de), *Essai historique sur la baronnie de Clérieu en Dauphiné et sur les fiefs qui en ont dépendu*. Lyon, Brun, 1873, in-8°, 274 pages.

Germain, *de la Médecine et des Sciences occultes à Montpellier, dans leurs rapports avec l'astrologie et la magie*. Montpellier, Boehm, in-8° 48 p.

(Ext. des *Mém. de l'Académie de Montpellier*.)

Raymond (P.), *Rôles de l'armée de Gaston Phœbus, comte de Foix et seigneur de Béarn*, 1376-1378, publiés d'après un manuscrit inédit. Bordeaux, Gounouilhou, in-4°, xx-184 p.

(Ext. des *Mém. de la Soc. des archiv. hist. de la Gironde*.)

Albanes (l'abbé), *Jean Huet, évêque de Toulon : ses fonctions à la cour du roi René, son épiscopat* etc. Toulon, Laurent, in-8°, 94 p. et planch.

Raymond (P.), *Mœurs béarnaises* (1335-1550). *Renseignements singuliers, extraits des minutes des notaires du département des Basses-Pyrénées*. Bordeaux, Ribaut, in-8°, xiv-61 p.

Loutchitzki (J.), *Documents inédits sur l'histoire du Languedoc et de la Rochelle après la Saint-Barthélemy* (1572-1574), *lettres extraites des manuscrits de la bibliothèque de Saint-Pétersbourg*. Paris, Sandoz, in-8°. 75 pag.

Lambert (Dr G.), *Histoire des guerres de religion en Provence* (1530-1598). T. II. Toulon, Laurent, in-8°, 525 p.

Granger (l'abbé), *Ordination de saint Vincent de Paul dans l'église de Château-l'Évêque*. Périgueux, Cassard, in-8°, 39 p.

De la Pijardière, *Rapport sur la découverte d'un autographe de Molière, présenté à M. le Préfet de l'Hérault*. 2e édit., avec fac-simile. Montpellier, Coulet, in-8°, 22 p.

Annales manuscrites de Limoges, dites Manuscrit de 1638, publiées sous les auspices de la Société archéologique et historique du Limousin par MM. E. Ruben, E. Achard et P. Ducourtieux. Limoges, veuve Ducourtieux, in-8°, xxxii-479 p.

Arnaud, *Histoire de l'Académie protestante de Die, en Dauphiné, au XVIIe siècle*. Paris, Grassart, in-8°, viii-116 p.

Tardieu, *Histoire de la ville de Clermont-Ferrand, depuis les temps*

les plus reculés jusqu'à nos jours. Tom. II. Moulins, Desrosiers, in-4°, 519 pages.

Léon Ménard. *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nîmes* Nîmes, gr. in-8°. — Réimpression exacte de l'édition de 1750-58. En cours de publication depuis le mois d'octobre 1873.

Leclerc (l'abbé A.). *Monographie du canton de Chateauponsac.* Paris, Chapoulaud. In-8°, 49 pages. (Ext. du *Bull. de la Soc. arch. et hist. du Limousin*).

Dulac. *Bergerac et son arrondissement* (*Notice historique*). Périgueux, Dupont, in-16. 164 pag. et fig.

(Polybiblion, *Rev. des quest. hist.*, etc.)

*
* *

M Coulet, libraire-éditeur, à Montpellier, annonce la réimpression de divers ouvrages afférents à l'histoire et à la littérature du Languedoc. Nous signalerons dans le nombre :

Las Ordenansas et Coustumes del libre blanc, observadas de toto ancianetat, compausadas per las sabias femnas de Tolosa et regidas en forma deguda per lor secretary (1555). Nouvelle édition de ce livret rarissime, publiée avec une préface et des notes de M. Gust. Brunet.

Les *Actes du synode universel de la Sainte Reformation, tenu à Montpellier*, et *la Cabale des réformés*, de G. Reboul (celle-ci reproduite d'après l'édition originale de 1597), suivie d'une vie de Reboul et de notes par M. André Niel.

(Ces deux ouvrages, pleins de verve et de causticité, sont devenus aujourd'hui extrêmement rares. Reboul y a ajouté bien des pages en languedocien).

M. Coulet prépare, en outre, une édition complete des poésies latines, languedociennes et françaises de J. Roudil, dont le manuscrit : *las Obros mescladissos d'un baroun de Caravelos, imprimados à Cantagril per Janas Buscaliensis*, 1677, n'avait pu être publié jusqu'à ce jour.

Notre confrère, M. Léon Gaudin, en avait seulement donné (*Revue des langues romanes*, t. Ier) quelques extraits, faits au commencement de ce siècle par Martin, l'auteur des *Loisirs d'un Languedocien* et des *Fables, contes et autres poésies patoises.*

A. R.-F.

Rectification

J'ai dit (*Revue des langues romanes*, tom. III, pag. 332) que Burguy attribuait « gratuitement » au vieux français *faire ses degras* le sens de « se décharger le ventre. » J'avais tort, ainsi que le prouve la communication suivante, que m'adresse M. Chabaneau : « J'ai trouvé dans le fabliau de *Gombers et des deux clers*, v. 103-105

(Barbazan, tom. II, pag. 120), un exemple de *degras* que j'ai noté pour vous. Le voici ; le sens de *cacare* y est certain :

« Quant il n'a sa fame trovée,
Cuide qu'ele soit celevée,
Pissier et *faire ses degras*. »

Cette rectification ne détruit pas l'explication que j'ai donnée du mot *degras* = **de-gratos*. *Faire ses degras*, équivalant à « facere sibi rem gratissimam », a très-bien pu tenir lieu d'un de ces euphémismes que les langues emploient volontiers pour exprimer tout ce qui répugne aux sens ou à l'imagination.

A. Boucherie.

ERRATA

Page 541, ligne 10, *effacer* : du reste.
Ibid., ligne 24 (3e édit., pag. 29), *lisez :* (3e édit., I, pag. 29).
Page 549, ligne 5 (ms. 13240), *lisez :* (ms. 13246).
Page 551, ligne 29, du doublet provençal *gachar :* — *ajoutez :* qui peut se dériver de * *vadicare*.
Page 552, ligne 26, perdret, *lisez :* perdre.
Ibid., ligne 28, n'étai, *lisez :* n'était.

PROVERBES ET DICTONS POPULAIRES RECUEILLIS A ASPIRAN

Page 615, ligne 3, au lieu de : des *récoles*, lisez : des *récoltes*.
Page 618, note 1, après les variantes, ajoutez : V. aussi *Stat. de la France*, p. CXXVII, c. 1.
Page 626, note 1, rétablissez ainsi le proverbe sur le nombre des jeunes filles :

Dins un oustal, uno filho, bravo filho ;
Douos filhos, prou filhos ;
Tres filhos, trouop de filhos ;
Quatre filhos e la maire,
Cinq diables countre un paire.

A. E.

Avis à MM. les Membres de la Société

Ainsi que nous l'avons annoncé dans le dernier numéro, nous continuons, à la suite de la présente livraison, la publication interrompue du *Bulletin de la Société des langues romanes*. Ce Bulletin porte une pagination distincte et est destiné à être relié à part la *Revue ;* la première feuille (pages 17 à 32) n'est que la reproduction des feuilles 2 et 3 du fascicule antérieurement publié, qui doivent disparaître, et que le Comité a fait réimprimer pour uniformiser le caractère des procès-verbaux des séances avec celui qui est définitivement adopté.

Le Gérant : Ernest HAMELIN.

Montpellier, Imprimerie centrale du Midi. — Ricateau, Hamelin et Cie

DIALECTES ANCIENS

ARCHIVES DE MONTPELLIER

LE MÉMORIAL DES NOBLES

(Suite)

LXX

(F° **144**. — Ann. 1191)

(Ch. 427) ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT RAIMUNDUS DE CORNONE, FILIUS GUILLELME, GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI, FILIO MATHILDIS.

Anno Dominice incarnationis M° C° LXXXX° I°, mense Decembris. Eu, Raimuns, de Cornon, fil de Guillelma, a te Guillelm de Monpestler, fil de Matheus, d'aquesta hora adenant, del castel de Cornon-sech, de las forzas que ara i son, ni adenant hi seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engen, ni ab mon consentiment, meu escient. E si hom era ni femena que'l te tolgues ni t'en tolgues, heu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E des aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te o per tun messatgue, e del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir hi o pot, aissi to tenrai e to atendrai, meu escient, per estz sanz. *Factum est hoc sacramentum cum hac carta in castro Montispessulani. Testes sunt : Guillelmus* de Albaterra, *Berengarius* d'Omellaz, *Poncius Gaschus, Guiraldus Athrandus Petrus*

de Pezenas. *G. Firminus. Stephanus Tabernarius. Guillelmus Bidocius, Galterius de Fontanis. Bertrandus de Soregio. Rostagnus de Contrairanicis. Berengarius* Regan. *P.* Dosca. *Bertrandus* Austin. *Jordanus* de Conchas. *et Guillelmus Raimundi qui hec scripsit. In quorum presentia testium fecit hominium.*

LXXI

F° 141. v°. — Ann. 1191)

Ch. 428 ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT PETRUS DE CORNONE FILIUS GUILLELME. GUILELMO DOMINO MONTISPESSULANI. FILIO MATHILDIS.

Anno Dominice incarnationis M. C. LXXXX. I. mense Decembris. Eu. Peire de Cornon. filz de Guillelma. a te. Guillelm de Monpestler. filz de Matheus. d'aquesta hora adenant del castel de Cornon sech e de las forzas que ara hi son. ni adenant i seran. no't decebrai ni'l te tolrai. ni t'en tolrai. ni'l te vedarai. eu ni hom ni femena ab ma art. ni ab mon engen. ni ab consentiment. mon escient. E si hom era ni femena que'l te tolgues. ni t'en tolgues. eu ab aquel ni ab aquella. fin ni societat non auria si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria. en ton poder lo tornaria. sens logre e sens deception. E d'a-quella hora adenant. en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai per quantas ves tu m'en somonras per te. o per tun messatgue. e del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrit es e clergues legir i'o pot. aissi to tenrai. e to atendrai. meu escient. per aquestz sanz *Factum est hoc sacramentum cum hac carta in castro Montispessulani. Testes sunt Berengarius* d'Omellaz. *P. Bermundus. G.* d'Albaterra. *Bertrandus de Soregio. Guiraldus Athrandus, Bertrandus medicus. Galterius de Fontanis. G. Bidocius, Stephanus Tabernarius. Rostagnus de Contrairanicis. Berengarius* Regan *P.* d'Osca. *B. Austrinus. Jordanus* de Conchas. *et Guillelmus Raimundi qui hec scripsit. In quorum presentia testium fecit hominium.*

LXXII

(F° 144, v°. — Ann. 1191)

Ch. 129. Item super eodem sacramentum quod fecit Raimundus de Cornone Guillelmo domino Montispessulani.

Anno Dominice incarnationis M° C° LXXXX° I° mense Decembris. Eu Raimuns de Cornon, filz de Flandina, a te, Guillelm de Monpestler, fil de Matheuz, d'aquesta hora adenant del castel de Cornon-sech, de las forsas que ara hi son, ni adenant i seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engen, ni ab mon consentiment, meu escient. E si hom era ni femena que'l te tolgues ni t'en tolgues, heu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E des aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te o per ton messatgue. E del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir i'o pot, tot aisi to tenrai et to atendrai, meu escient, per aquestz sanz. Faitz fo aquestz sagramens ab aquesta carta el castel de Monpestler, denant mosegnor G. Raimun, bisbe de Magalona. *Testes sunt, Petrus* d'Agrefol, *archidiaconus, Petrus de Lunello, canonicus, Petrus de Castronovo, Petrus de Monteferrario, G. Petrus de Monteferrario, Petrus* d'Arsaz, Boisson *R. Ermengarus* de Lopian, *Petrus de Rocaficha, Guillelmus* de Mesoa, *Guiraldus Athrandi, Bertrandus de Calduranicis,* Carbonel, Pons Gasc, *Petrus* de Pezenas, *G. Fidelis, G. de Plantio, Ricardus pellicerius, P.* Gros, *B.* de Castrias, *et Guillelmus Raimundi qui hec scripsit.*

LXXIII

(F° 145, v°. — Ann. 1191)

Ch. 130. Idem de eodem sacramentum quod fecit Poncius Veziani Guillelmo domino Montispessulani.

Anno Dominice incarnationis M° C° LXXXX° I° mense De-

cembris. Eu Pons Vesians, filz de Ricartz, a te Guillelm de Monpestler, filz de Matheus, d'aquesta hora adenant del castel de Cornon-sech, de las forzas que ara hi son ni adenant i seran, eu no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, meun escient. E si hom era ni femena que'l te tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E d'aquella hora adenant, en eist sagrament testaria, et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te o per tun messatgue, e del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrit es, e ligir clerges hi'o pot, to tenrai e to atendrai, meu escient, per aquest sanz. Fatz fo aquestz sagramens el castel de Monpestler. *Testes sunt. Poncius* de Vallauques, P. d'Arsaz, Boisso, *Ugo de Sancto Johane, P.* de Rocaficha, *R.* Ermengau *de Lupiano. Poncius Siguini, G. Ugo de Lunello, Gerrasius de Gimaco, R.* de Cornon, *G. Leterici, Guiraldus Athbrandus, B.* de Castrias, Pons de Tolosa, *R. Arnaldus, Berengarius* Regan, *et Guillelmus Raimundi qui est scripsit. In istorum presentia fecit hominium.*

LXXIV

(F° 146. — Ann. 1113

Ch. 432 SACRAMENTUM QUOD FECIT BERNARDUS GUILLELMI SUPER EODEM CASTELLO DE MONTEBAZENCO GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI.

Eu, Bernart Guillelm, filz d'Alazais, a te Guillelm fil d'Ermeniarz, d'aquesta hora adenant del castel de Monbazenc, de las forsas que ara hi son, ni adenant faitas i seraun, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab mon art, ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, meun escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si pe'l castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E d'-

quella hora adenant, en eis sagrament testaria, et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te o per tun messatgue, e del somons no'm vedarai. En aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir hi'o pot, aisi to tenrai e to atendrai, meun escient, per est sanz. *Hoc sacramentum fuit factum super altare Sancti Cosme, VII idus Augusti. Anno Dominice incarnationis M° C° VIII°, in videntia et presentia Bernardi Guillelmi vicarii, Poncii* de Monlaur, *Raimundi de Gannaco, Raimundi Lautardi, Berengarii Lamberti, Petri Frotardi, Petri Guillelmi Ebrardi, Armanni* d'Omelaz, *Guillelmi* de Valmala, *Guiraldi* d'Omelaz, Deusde de Morezen, *Raimundi Guillelmi de Castello novo, Guillelmi Bernardi* de Monbazen, *Bertrandi iterii.*

LXXV

(**F° 147, v°.** — Ann. 1112)

(Ch. 436) SACRAMENTUM FIDELITATIS SUPER EODEM (CASTELLO DE FRONTINIANO) QUOD FECIT P. MOSCALONUS GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI

Eu, Peire Moscaluns, filz d'Aimeroiz, a te Guillelm, fill d'Ermeniarz, d'aquesta hora adenant del castel de Frontinan, de las forzas que ara hi son, ni adenant hi seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, meu escient. Et si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E des aquella adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton messatgue, e del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta es escrit, e clergues legir hi o pot, aisi to tenrai e to atendrai, meun escient, per estz sanz. *Hoc sacramentum cum hac carta fuit factum in ecclesia Sancte Marie in Montepessulo, super altare sancti Johanis. In presentia Stephani de Cerivano, et Poncii Deodati* de Tosola, *et Ugonis Castri Novi, et Poncii de Mantelauro, et*

Berengarii Lamberti, et Guillelmi Poncii Aimoini, et Bernardi Berengarii, et Armanni d'Omelaz. *Regnante Lodoyco rege. Anno ab incarnatione Domini M° C° XII°.*

LXXVI

(F° 148. — Ann. 1123)

Ch. 140 SACRAMENTUM SUPER CASTELLO DE FRONTINIANO QUOD FECIT G. MOSCALONAS GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI

Eu Guillelms Moscaluns, filz de Florensa, a te Hermessens que fust moler d'en Guillelm d'en Guillelm de Guillelm (*sic*) de Montpesler, et a te Guillelm, fil d'Ermes(s)ens, et a te Bernart, fil d'eissa Ermessens, d'aquesta hora adenant del castel de Frontinan, de las forsas que ara hi son, ni adenant i seran, non vos decebrai, ni'l vos tolrai, ni'us en tolrai, ni'l vos vedarai, eu ni hom ni femena, ab mon art, ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, meun escient. E si hom era ni femena que'l vos tolgues ni'us en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en nostre poder lo tornaria, sens logre et sans deception. E d'aquella hora adenant, en eis sagrament vos estaria (*sic*). Et aquest castel no'us vedarai per quantas vez vos m'en somonres per vos o per vostre messatgue, e del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrit es, et clergues legir i'o pot, aisi vos o tenrai e'us o atendrai, meu escient, a te Ermessens, et a Guillelm de Monpestler tun fil, tant entro Bernarz tos filz sia eissiz de bailia, e pos er eissiz de bailia tenrai o et atendrai o tot con de sobre es escrit a Bernart ton fil, meu escient, per estz sanz. *Hoc sacramentum fecit Guillelmus* Moscaluns, *cum hac carta in ecclesia sancti Firmini, super altare Sancte Trinitatis, feria VIII° nonas Augusti, in inventione Sancti Stephani. Anno Dominice incarnationis M° C° XX° III°, indictione VI, epacta XI, concurrente VI°, luna XXVII. In presentia et videntia Agonis de Castro novo, Poncii* de Moulaur, *Guillelmi de Fabricis, Poncii de Fabricis, Poncii Petri de Gigano, Bernardi de Caucio, Bernardi Raimundi de Roiano, Bernardi Petri de Caucio, Gaulcelmi de Clareto, Poncii Raimundi*

de Murles, *Guillelmi* de Valmala, *Guillelmi Rostagni*, *Raimundi Rostagni de Centrairanicis*, *Guillelmi de Cornone*, *Guillelmi Ademari* de Montarnalt, *Guillelmi* Malcanet, *Poncii de Salviniaco*, *Petri Frotardi*, *Bernardi Frotardi*, *Olivarii*, *Faiditi*, *Petri Geraldi de Paleata*, *Brunonis* de Tolosa, *et Girberti qui scripsit hec*

LXXVII

(**F° 148. v°.** — Ann. 1141

Ch. 142) ITEM SACRAMENTUM SUPER EODEM QUOD FECIT EMENO DE CAPRERIA GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI

Ego, Emeno de Capreria, *filius* de Arsenda, te *Guillelmum* d'Omelaz, *filium* de Ermessens, que *fuit uxor Guillelmi de Montepessulo*, d'aquesta hora adenant del castel de Frontinan, de las forzas, que ara hi son ni adenant i seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab mun art, ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, ni ab mun consel, meu-n'escient. E si hom era ni femena, *aut homines vel femine*, que'l te tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella *neque cum illis* fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre et sens deception. E d'aquella hora adenant, en eis sagrament estaria. Et aquest castel no't vedarai ni las forsas que ara hi son, ni adenant hi seran, per quantas ves tu m'en somonras per te o per tun messatgue, e del somos no'm vedarai. Aisi con en aquesta carta escrit es, e clergues legir i'o pot, aisi to tenrai e to atendrai, meu-n'escient, eu hom filz d'Arsenz, a te Guillelm d'Omellaz filz d'Ermesens, tant entro Peire de Cornutz mos filz o uns de mos filz *ducat in uxorem* Garsens la filia de Guillelm de Frontinan. E si ella morta era ans que neguns delz l'aia a moler. Guillelms o quals a com de mos filz per atretal convinent prenda Saurina a moler que posca e deia a te far aquesta convenensa sobrescripta de sagrament e d'omenesc. E pos aquel mos filz o aura fait a te Guillelm subrescrit, aquest sobredit convinent, eu hom sobrescrit o tenrai et o atendrai, tot cum de sobre es escrit a te Guillelm prenominat, meu-n'escient, per aquestz sanz *de Sancto*

Saturnino. Factum est hec anno Dominice incarnationis M° C° XL° IIII°, tercio kalendas decembris. In presentia Armanni d'Omellaz, *Rostagni de Popiano, Berengarii* de Meson, *Poncii Fredolonis, Bernardi Fredolonis, Guillelmi Sancii de Frontiniano, Raimundi de Castello novo, Raimundi de Liveriis, Raimundi Fornerii, Guillelmi* de Jocon, *Ermingarus* de Lundras, *Petri d'Abriniaco, Raimundi Ricardi, Guillelmi de Sancta Eulalia, Rainaldus scripsit. Lodoyco regnante.*

LXXVIII

(**F° 149, r°.** — Ann. 1190)

Ch. 443 ITEM DE EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT PONCIUS DE FABRICIS GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI

Eu, Pons de Fabregas, filz de Garsens, a te Raimun At, fil de Ticborgs, d'aquesta hora adenant del castel de Frontinan, de las forzas que ara hi son ni adenant hi seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, heu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, mon escient. E si hom era ni femena que'l te tolgues ni t'en tolgues, en ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ten poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E des aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per tun messatgue, e del somos no'm vedarai. Aisi con en esta carta escrit es, e clergues legir hi o pot, aisi to tenrai e to atendrai meu-n'escient, per aquestz sanz. Aiso fo faith en la gleiza de Sanh Paul de Frontinan, en l'an de la encarnacion M° C° LXXXX°, el mes de Dezembre, lo dimengue seguentre Natal. Testimonias son Pons de la Volta, procuraire de la gleisa de San Paul, Peire Dez Crez canonegues, R. de Castrias, R. de Centrairanegues, Ot de San Johan, Berenguier d'Omelas, G. de Cestang, B. de Maroiol, Bertran de Minzanegues, P. Raimon de Frontinan, Bertran de Centrairanegues, P. Frézol, Dalmaz,

G. de Melgor, P. Arnalt de Cornillan, Arnaldon, G. de Raus, Baro, G. Talon, P. de Johane, P. Engles, B. de Florensac, R. Long, B. Gaiet, B. Deuzet.

LXXIX

(F° 149. v°. — Ann. 1199)

Ch. 444. ITEM SACRAMENTUM SUPER EODEM QUOD FECIT PETRUS RAIMUNDI GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI

Anno Dominice incarnationis M°C° XC° VIIII°, eu Peire Raimun de Frontinan, filz de Guillelma, promet e conveng a te Guillelm, sennor de Monpestler, filz de Na Matelz, que d'aquesta hora adenant, del castel de Frontinan, de la forsa ni de las forzas que ara hi son, ni per adenant fachas i seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, mon escient. E si hom era ni femena que'l te tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E d'aquella hora adenant, en eis sagament te estaria. Et aquest castel de Frontinan te rendrai per quantas ves te volras a te o a tun messatgue. Et en nulla causa no'l te vedarai, iratz, ni pagatz, per paz ni per guerra, a te ni a ton messatgue, e del somons no'm vedarai. Aissi con en aquesta carta escrith es, e clergues legir i'o pot, aissi o tenrai et o atendrai, et o complirai, a te sobredig Guillelm, sennor de Monpestler, et a toz tos successors, sens gien e sens engan; si Deus m'ajut et aquestz sanz quatre de Deu evangelis. *Omnia predicta dictus Petrus Raimundi se observaturum juravit ut dictum est, in eodem juramento recognoscens se fecisse hominium predicto domino Guillelmo Montispessulani pro dicto castello Frontiniani, et in ipso juramento firmiter promittens domino Guillelmo Montispessulani quod ei vel suis successoribus, ipsum hominium faciet quandocumque et quocumque valuerint. Testes ad hoc specialiter vocati et rogati sunt: Guillelmus* de Mesoa, *Raimundus de Centrairanicis milites, Guillelmus* de Babastees *causidicus,*

Raimundus Athrandi, Raimundus Lamberti ejus nepos, Ugo de Porta, *Petrus* Tropassen, *Poncius de Monte Arbezone, Randulfus Bonifacius, Petrus Faber, Petrus de Bisanchis, Guillelmus* Manent, *Deodatus frater ejus, Guillelmi Petri, Berengarius Amici, Guillelmus Johanim, G. Rogerii, Guitardinus, Poncius de* Ahura, *Raimundus* Cayfas, *Stephanus de Capitali, Petrus Rainaldi, Poncius de Capitali, Bernardus Catalani, Petrus* Aigron, *et Bernardus* de Porta, *notarius, qui hec scripsit.*

LXXX

(F° 149, v°. — Ann. 1200)

(Ch. 145) ITEM DE EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT BERTRANDUS DE GIGANO GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI

Anno Dominice incarnationis M° CC°, mense Aprilis. Eu Bertran de Gigan, filz de Na Maria, promet e covenc a te Guillelm, sennor de Monpestler, filz de Na Mathelz la duguessa, que d'aquesta hora adenant del castel de Frontinan, de la forsa ni de las forsas que ara hi son, ni per adenant fachas i seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, mon escient. E si hom era ni femena que'l te tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel a recobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception, e d'aquella hora adenant, en eis sagrament te estaria. Et aquest castel de Frontinan te rendrai, per quantas ves tu o volras, a te o a tun messatgue, et en nulla guisa no l te vedarai, iratz ni pagatz, per paz ni per guerra, a te ni a ton messatgue, e del somons no'm vedarai. Aissi con en aquesta carta escrit et, e clergues legir i'o pot, aisi o tenrai et o atendrai et o complirai a te sobredig Guillelm, sennor de Monpestler, et a totz tos successors, sens gien e sens engan, si Deus me ajut et aquestz sanz quatre de Deu evangelis. *Et hoc totum quod teneo vel habeo in toto castro Frontiniani, vel ego aut successores mei, ullo tempore tenebimus et habebimus in eodem castro, a te domino G. Montispessulani predicto et successoribus tuis teneo*

et tenebo, et mei similiter successores tenebunt, et exinde ego et successores mei debemus tibi et tuis successoribus ad vestram voluntatem et noticiam et commonicionem hominium facere. Universa et singula supradicta dictus Bertrandus de Gijano laudavit et confirmavit, et hominium flexis genibus prædicto domino G. Montispessulani pro dicto castro faciens firmiter tactis corporaliter sacrosanctis evvangelis, juravit que omnia supradicta incommote teneret et semper observaret sine omni dolo. Acta sunt hec omnia apud Montempessulanum in castello domini G. Montispessulani, in viridario juxta ecclesiam. Testes ad hoc specialiter vocati sunt : G. de Mesoa, *P. de Stagno*, G. de Alba terra, *Rostagnus* de Montarbezon, *Berengarius de Vallauquesio*, *Berengarius de Sancto Firmino juvenis*, *Bertrandus* Maltos, *P. de Arsazio*, *Fredolus de Arzacio*, *Guillelmus Petri bajulus Omelacii milites*, *magister Guido*, *Guillelmus*, *Petri Bertrandus*, *Petri frater ejus*, *Bernardus Lamberti*, *Raimundus Lambertus filius ejus*, *Raimundus Atbrandi*, *Raimundus Lamberti nepos ejus*, *Maurinus*, *Berengarius Aimerici*, *Guillelmus de Salzeto*, *Guillelmus* Manent, *Bernardus Petri causidicus*, *Marcho* de Tornamira, *Petrus Faber*, *Jacobus Lumbardi*, *Luchas Polverelli*, *Guillelmus Tabernarius*, *Bricius Gavaldanus*, *Johanis Radulfi*, *Stephanus* de Arlens, *Guillelmus de Avinione*, *Petrus de Bisanchis*, *Petrus Florius*, *Bernardus* de Porta, *notarius, qui hec scripsit.*

LXXXI

(F° 150, v°. Ann 1200)

Ch 116) DONUM QUOD FECIT ELEZIARIUS SUPER CASTELLO DE LEUCO ET SUPER ALIIS GUILELMO DE MONTISPESULANI

Hec est carta vel donatio quam fecit Élisiars et *Guilelmus et Poncio fratre suo* a Guillelm de *Montepistellario de ipso castello de Leuco* que'l dona a feu *et ad filiis suis cui Guilelmus dividerit* Aissi con l'ac Rainalz et Raimunz Vedelz de *Berengario* lo feu e'ls feus, *et totam ipsam honorem que ad ipsum castellum de Leuco adpertinet, sicut superius scriptum est*, aisi o dona Elesiars et Guillelms et *Poncio fratre suo* a Guillelm de *Montepistellario et ad filiis suis cui Guillelmus dividerit* E'l castel de Montar

nalt ab la forteza et ab las fortezas que i sunt, et *in antea factas erunt similiter. Et ipsa ecclesia de Sistariniciis.* E la condamina de Mulgario, si per lo feu fo donada. *Sicut superius scriptum est,* aissi o dona Elisiars et Guillelms *et Poncio,* a Guillelm de *Montepistellario suprascriptum, et ad filiis suis cui Guilletmus dividerit, per fidem et sine enganno. Et hoc fuit factum in presentia Bernardo Gaucelmo* de Salve, *et Petro de Robiaco,* et *Bernardus de Robiaco, et Raimundus* de Castrias, *et Petrus Garinus* de Gorgs, *et Guillelmus Ricolfus, et* Ademar *filii sui, et Raimundus Ricolfus.*

Acte de la fin du XIIe siecle; précede, dans le ms., deux reconnaissances de 1197 et 1201, avec lesquelles elle fait un article de la rubrique.

LXXXII

(F° 150, v°. — Ann. 1111

Ch. 449) SACRAMENTUM FIDELITATIS SUPER CASTELLO DE MONTE ARNALDO QUOD FECIT BERNARDUS PETRI GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI.

Eu, Bernaz Peire, filz de Guislla, a te Guillelm, fill de Ermeniarz, d'aquesta hora adenant, del castel de Mont Arnalt, de las forsas que ara hi son, ni adenant hi seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, meu-n'escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E des aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton messatgue, e del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir i'o pot, aissi to tenrai e te atendrai, meu-n'escient, per estz sanz. *Hoc sacramentum cum hac carta fuit factum : in presentia Ugonis Castri Novi, et Poncii de Montelauro, et Raimundi de Ginnaco et Guillelmi Pon-*

cii Aimoni, et Guillelmi de Valle mala, *et Bernardi Berengarii, et Poncii Berengarii fratris sui. Regnante Lodoyco rege. Anni ab incarnatione Domini M° C° X I°.*

LXXXIII

(F° 150, v°. — Ann. 1111)

Ch. 450) ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT BERNARDUS RAIMUNDI GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI

Eu, Bernarz Raimuns, filz d'Austorga, a te Guillelm, fill d'Er-meniarz, d'aquesta hora adenant del castel de Mont Arnalt, de las forsas que ara hi son, ni adenant hi seran no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art ni ab mon engieu, ni ab mon consentiment, meu-n'escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E des aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton messatgue, e del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir hi o pot, aissi to tendrai e to atendrai, meu-n'escient, per estz sanz. *Hoc sacramentum cum hac carta fuit factum: in presentia Ugonis Castri Novi, et Poncii Montelauro, et Raimundi de Gignaco, et Guillelmi Poncii Aimoni, et Guillelmi de Valle mala, et Bernardi Berengarii, et Poncii Berengarii fratris sui. Regnante Lodoyco rege. Anni ab incarnatione Domini M° C° X I°.*

LXXXIV

(F° 150, v°. — Ann. 1111)

Ch. 451) ITEM SACRAMENTUM DE EODEM QUOD FECIT UGO GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI

Eu, Ugh, filz de Garsens, et eu Guillelms, filz d'aquesta

Garsens, et eu Rostans, filz d'aquesta Garsens, et eu Bertrans, filz d'aquesta Garsens, et eu Pons, filz d'aquesta Garsens, a te Guillelm, fil d'Er-meniars, d'aquesta hora adenant, del castel de Montarnalt, de las forsas que ara hi son, ni adenant faitas hi seran, no't decebrem, ni'l te tolrem, ni t'en tolrem, ni'l te vedarem, nos ni hom ni femena, ab nostra art, ni ab nostre engien, ni ab nostre consentiment, nostre scient. E se hom era ni femena que'l ti tolgues, ni t'en tolgues, nos ab aquel ni ab aquella fin ni societat non aurem, si per lo castel arecobrar non o aviam. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E des aquella hora adenant, en eist sagrament testariam. Et aquest castel no't vedarem per quantas ves tu nos en somonras, per te ni per ton mes satgue, e del somos no'nz (*sic*) vedarem. En aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir hi o pot, aissi to tenrem e to atendrem, nostre escient, perestz sanz. *Hoc sacramentum fecimus nos suprascripti fratres cum hac carta. In presentia Lgonis Castri Novi, et Poncii Raimundi* de Murles, *et Raimundi de Ginaco, et Raimundi Arberti, et Guillelmi de Vallemala, et Guillelmi Poncii Vimoini, et Petri Guillelmi Ebrardi.— Regnante Ludogico rege. Anno ab incarnatione Domini M° C° XI°.*

LXXXV

(**F° 150, v°** — Ann. 1118)

(F° 152) ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT ADEMARUS GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI

Eu, Ademars, filz de Garsens, a te Guillelm, fil d'Ermemarz, d'aquesta hora adenant del castel de Mont Arnalt, de las forsas que ara hi son, ni adenant hi seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab sua art, ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, meu-n'escient. E si hom era ni femena, que'l te tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens decepcion. E des aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et

aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton messatge, e del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir hi o pot, aisi to tenrai e to atendrai, meu-n'escient, per estz sanz. *Hoc sacramentum cum hac carta fuit factum apud Montempessulanum, in ecclesia Sancti Firmini, super altare sancte Trinitatis, sub presentia Poncii de Montelauro, Ugonis de Castello novo, Guillelmi Aimoini, Guillelmi de Valle mala, Bernardi Frotardi, Bernardi Berengarii, Poncii Berengarii, Armanni d'Omelaccio, Guillelmi Poncii Aimoini, Petri Guillelmi de Monteferrario, Lamberti de Paleata, Faiditi, Berengarii Lamberti, et Petri Raimundi* de Condamina. *Regnante Ludovico rege. Anno ab incarnatione Domini M° C° XVIII°.*

LXXXVI

N° 151. V° — Ann. 1149.

Ch. 153. ITEM SACRAMENTUM SUPER EODEM QUOD FECIT ARNALDO DE MAROIOLO GUILLELMO D'OMELLACIO

Eu, Arnalz de Maroiol, filz de Resplandina, a te Guillelm d'Omellaz, fil d'Er-messens, d'aquesta hora adenant del castel de Montarnalt, de las forzas qui ara i son, ni adenant fachas i seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, meu-n'escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel a recobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens decepcion. E des aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton messatgue, e del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrith es, e clergues legir hi o pot, aisi to tenrai e to atendrai, meu-n'escient, per estz sanz. *Hoc sacramentum fuit factum anno Dominice incarnationis M° C° XL° VIII° mense Junii, in Montepessulano, in ecclesia Sancti Firmini, super altare Sanctis Trinitatis. In presentia Berengarii Airradi, Poncii de Ginnaco, Guillelmi de Ginnaco*

Petri Vetuli, Bernardi de Chauleto, Guillelmi Bernardi d'Arsaz, *Guillelmi de Monte Olivo, Berengarii Maurini, Guillelmi Rostagni, Ugonis de sancto Johane, Bernardi Gaucelmi filii Roselini, Poncii de Montannaco, Guiraldi d'Omellacio, Petri Bertrandi Petri d'Abollanicis, Raimundi de Popiano, Berengarii de Gigano, Berardi de Dondris, Guillelmi de Sordonicis, Petri Porcelli capellani, et Guillelmi Bernardi qui scripsit hec.*

LXXXVII

(F° 151. — Ann. 1148

Ch. 454: ITEM DE EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT ADEMARUS DE MONTE ARNALDO GUILLELMO D'OMELLACIO

Anno ab incarnatione Domini M° C° XL° VIII°. Eu, Ademars de Mont Arnalt, filz de Ponza, a te Guillelm d'Omellaz, fil d'Ermessens, d'aquesta hora adenant del castel de Mont Arnalt de la forza ni de las forzas que ara i son, ni adenant i seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, meu-n'escient. Et si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, ab aquel ni ab aquella, fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E des aquella hora adenant en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton messatgue, e del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrith es, e clergues legir hi o pot, aisi to tenrai e to atendrai, meu-n'escient, per estz sanz. *Hoc sacramentum factum est cum hac carta apud Omellacium, in ecclesia Sancti Salvatoris, sub presentia et testimonio Berengarii* de Valfinques, *et Bertrandi atque Berengarii filiorum eorum, Petri Bremundi d'Armazanicis, Guillelmi* Asta nova, *Petri de Fabricis, Guiraldi d'Omellacio, Guillelmi Petri* de Mont Arnalt, *Guillelmi Andree, Raimundi* Forner, *Guillelmi* d'Albaigua, *Poncii de Bannanicis, Petri* de Mairois, *Berengarii* d'Omellaz, *filii Bremundi* d'Omellaz, *Poncii Andree, Giraldi Benedicti, et Petri*

Benedicti filii sui, Berengarii de Valle mala, et Raimundi de Valle mala, Guillelmi de Caucaleiras, *Petri* de Barnavila, *et Duranti notarii qui hec scripsit.*

LXXXVIII

(F° 151. — Ann. 1148)

Ch. 455) ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT GUILLELMUS ADEMARUS GUILLELMO D'OMELLACIO

Anno ab incarnatione Domini M° C° XL° VIII°, mense Januarii. Eu, Guillelms Ademars de Mont Arnalt, filz de Ponsa, a te Guillelm d'Omellaz, fil d'Er-messens, d'aquesta hora adenant del castel de Mont Arnalt, de las forsas que ara i son, ni adenant fachas i seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, meu-n'escient. E si hom era ni femena que'l te tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrai non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E des aquella hora adenant en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somouras, per te ni per ton messatgue, e del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrith es, e clergues legir i'o pot, aissi to tendrai et to atendrai, meu-n'escient, per estz sanz. *Hoc sacramentum factum est apud Montem Arnaldum, in ecclesia, super altare sancti Stephani, sub presentia et testimonio Guillelmi abbatis Anianensis, Raimundi de Podio Abone, Guillelmi* de Maroiol, *Petri Bremundi de Armazanicis, Bertrandi filii Berengarii* de Vallauques. *Berengarius* de Vallauques, *Berengarius Balbus, Armannus* d'Omellatz, *Guiraldus d'Omellacio, Berengarius d'Omellacio, Raimundus Fornerius, Guillelmus* d'Albaigua, *Bertrandus de Montepetroso, Bertrandus Guillelmi de Monte Arnaldo, et Ademarii de Monte Arnaldo, Ugonis Ademari, Guillelmi de Sancto Martino, Guillelmi* Astanova, *Raimundi* de Maroiol, *Petri presbyteri d'Abollanicis Petri* de Podols, *et Duranti notarii. Fecit etiam predictus Guillelmus* Ademars, *pro predicto castro hominium Guillelmo d'Omellacio.*

LXXXIX

(**F° 151, v°.** — Ann. 1148)

Ch. 456) ITEM DE EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT RAIMUNDUS DE MAROIOLO GUILLELMO D'OMELLACIO

Anno ab incarnatione Domini M° C° XL° VIII° mense Januarii. Eu, Raimuns de Maroiol, filz de Resplandina, a te Guillelm d'Omellaz, fil d'Er-messens, d'aquesta hora adenant del castel de Mont Arnalt, de las forzas que ara i son, ni adenant fachas i seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, meu-n'escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E des aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton messatgue, e del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrith es, e clergues legir i'o pot, aisi to tenrai e to atendrai, meu-n'escient, per estz sanz. *Hoc sacramentum factum est apud Montem Arnaldum, in ecclesia, super altare sancti Stephani. Sub presentia et testimonio Guillelmi abbatis Anianensis. Bertrandi filii Berengarii* de Vallauques, *Guillelmi* Asta nova, *Guillelmi de Ginnaco, Armanni d'Omellacio, Guiraldi d'Omellacio, Raimundi Fornerii, Guillelmi* d'Albaigua. *Berengarii d'Omellacio, Bernardi Guillelmi de Monte Arnaldo, Guillelmi Petri de Monte Arnaldo, Ugonis* Ademar, *Ademarius de Monte Arnaldo, Guillelmi de Sancto Martino, Guillelmi* de Gorg-Ner, *Bertrandi* de Montpeiros, *Guillelmii de Sordonicis, Petri d'Abollanicis et Duranti notarii. Fecit etiam Raimundus* de Maroiol *hominium Guillelmo d'Omellacio pro castro de Monte Arnaldo.*

XC

(F° 151, v°. — Ann. 1148)

Ch. 457) ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT GUILLELMUS PETRI GUILLELMO D'OMELLACIO

Anno ab incarnatione Domini M° C° XL° VIII° mense Januarii. Eu, Guillelms Peire de Mont Arnalt, filz de Peironella, a te Guillelm d'Omellaz, fill d'Er-messens, d'aquesta hora adenant del castel de Mont Arnalt, de las forzas que ara i son, ni adenant i seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, meu-n'escient. E si hom era ni femena que'l te tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E des aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no' t vedarai per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton messatgue. E del somos no' m vedarai. Aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir i' o pot, aissi to tenrai e to atendrai, meu-n'escient, per est sanz. *Hoc sacramentum factum est apud Montempessulanum, in ecclesia sancti Firmini, super altare sancte Trinitatis appositis et tactis sacro sanctis evvangeliis. Sub presentia et testimonio Poncii de Montelauro, Raimundi de Castriis, Guillelmi de Fabricis, Guillelmi* Aira, *Berengarii* Aira, *Berengarii* de Vallauques. *Giraldi d'Omellacio, Berengarii Petri, Guillelmi de Sordonicis, Guillelmi* de Montoliu, *Raimundi de Salviniaco, Guillelmi* Asta Nova, *Raimundi* Guerra, *Berengarii* de Levanmac, *Ugonis de sancto Johane, Guillelmi Amelii, Bernardi Gaucelmi filii Roncilini, Berengarii* d'Omellaz *filii Bermundi* d'Omellaz, *Guillelmi* d'Albaiga, *Raimundi Fornerii, Guillelmi Salomonis, Bermundi* d'Ort-Aimo, *et Duranti notarii, qui hec scripsit. Et similiter Bertrandi Guillelmi* de Mont Arnalt.

XCI

(F° 152. — Ann. 1148)

Ch. 458) ITEM DE EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT BERTRANDUS GUILLELMI GUILLELMO D'OMELLACIO

Anno ab incarnatione Domini M° C° XL° VIII° mense Januarii. Eu, Bertrans Guillelm de Montarnalt, filz de Alazais, per mandament de mon paire Ugon Ademar, fazens aquest sagrament : A te, Guillelm d'Omellaz, fil d'Ermesenz, d'aquesta hora adenant del castel de Montarnalt, de las forzas que ara i son, ni adenant i seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni' t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, meu-n'escient. E si hom era ni femena que'l te tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E des aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton messatgue, e del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrith es, e clergues legir i'o pot, aissi to tenrai e to atendrai, meu-n'escient, per est sanz. *Hoc sacramentum factum est apud Montempessulanum, in ecclesia sancti Firmini, super altare Sancte Trinitatis appositis sacro-sanctis evangeliis. Sub presentia et testimonio Poncii de de Montelauro, Raimundi de Castriis, Guillelmi de Fabricis, Guillelmi Airadi, Berengarii Airadi, Berengarii* de Vallauques, *Giraldi d'Omellacio, Berengarii Petri, Guillelmi de Sardonicis, Guillelmi* de Montoliu, *Raimundi de Salviniaco, Guillelmi* Asta nova, *Raimundi* Guerra, *Berengarii de* Levannac, *Ugonis de Sancto Johane, Guillelmi Ameli, Bernardi Gaucelmi, Berengarii* d'Omellaz, *filii Bermundi* d'Omellaz, *Guillelmi* d'Albaiga, *Raimundi Fornerii, Guillelmi Salomonis, Bermundi* d'Ort-Aimo, *et Duranti notarii, qui hec scripsit. Et Guillelmi Petri* de Montarnalt.

XCII

(F° 152. — Ann. 1196)

Ch. 459) ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT G. ADEMARUS GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI

Anno ab incarnatione Domini M° C° LXXXV° VI° mense Novembris. Eu, Guillelm Ademar, filz de Na Maria, promet e covenc a te Guillelm de Monpestler, fil de Na Mathelz, que d'aquesta hora adenant del castel de Mont Arnalt, de las forsas que ara i son, ni adenant i seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, meu-n'escient. E si hom era ni femena, que'l te tolgues ni t'en tolgues, ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, eu ton poder lo tornaria. Et aquest castel de Mont Arnalt te rendrai, per quantas vez te volras, a te o a tun messatgue, et en nulla guiza no'l te vedarai, iratz ni pagatz, per paz ni per guerra, a te ni a ton messatgue, el del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrith es, e clergues legir i'o pot, aissi to tenrai et to atendrai, meu-n'escient, per aquest sanz evangelis. *Quando G. Ademarus predictus in ecclesia Beate Marie de Tabulis hec omnia juravit, super sancta Dei evvangelia et super altare Beate Marie, et flexis genibus et junctis manibus hominium fecit domino G. Montipessulani prædicto, fuerunt testes vocati et rogati Berengarius de Sancto Firmino, G.* de Mesoa, *Berengarius d'Omellacio, Berengarius filius ejus, G. Pietri de Sancto Christoforo, G.* de Monmirat, *Rostagnus de Centrairanicis, Arnaldus* de Maroiol, *B. de Podio Abon, G. de Sancta Columba, G.* Maltos, *Raimundus Lamberti, B. Lamberti frater ejus, Guillelmus Petri, P.* de Porta, *P. Porcellus, P. de Pezenacio, P.* Bocados, *R.* d'Arlens, *Radulfus Bonifacius, B.* Gandalric, *G.* de Sancta Maria, *G. de Sancto Genesio, P. Pairolerius, B. de Sancto Drezerio, Jacobus de Brozeto, G. Gascus, B. Escuderius, G.* Gandalon, *R.* de Ro, *P.* de Cella nova, *Johanes Corratgerius, Raimundus Paulus, Rai-*

mundus magister, Stephanus Fornerius, G. de Morerio, P. de Montebeliardo, B. Guido, G. Tabernarius, P. Beceda, *et Bernardus* de Porta *qui hec scripsit.*

XCIII

(F° 152. — Ann. 1196)

Ch. 460) ITEM DE EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT BERTRANDUS ADEMARUS GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI

Anno ab incarnatione domini M° C° LXXXV° VI° mense Novembris. Eu, Bertran Ademar, filz de Na Maria, promet e convenc a te G. de Monpestler, filz de Na Matheltz, que d'aquesta hora adenant del castel de Mont Arnalt, de la forza ni de las forzas que ara i son, ni adenant i seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, meun escient. E si hom era ni femena que'l te tolgues ni t'en tolgues, ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. Et la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre et sens deception. E deus aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel de Mont Arnalt te rendrai per quantas ves te volras a te o a tun messatgue, et en nulla guiza no'l te vedarai. Aissi con en aquesta carta escrith es, e clergues i'o pot legir, aissi to o tenrai e to atendrai, meu escient, per aquestz sans evangelis. *Quando Bertrandus Ademarus prædictus in ecclesia Beate Marie de Tabulis hec omnia juravit super sancta Dei evangelia et super altare Beate Marie, et flexis genibus et junctis manibus hominium fecit domino G. Montispessulani prædicto, fuerunt testes vocati et rogati Berengarius de Sancto Firmino, G. de* Mesoa, *Berengarius d'Omellacio, Berengarius filius ejus, G. Petri de Sancto Christoforo,* G. de Monmirat, *Rostagnus de Centrairanicis, Arnaldus de* Maroiol, *B. de Podio Abun, G. de Sancta Columba,* G. Maltos, *G. Ademari, Poncius* d'Agon, *Poncius* de Vallauques, *B. Lamberti, B. Lamberti frater ejus, G. Petri, P.* de Porta, *P. Porcellus, P. de Pezenacio, P.* Bocados, *P.* d'Arlens, *Randulfus Bonifacius, B. Gandalricus, G. de Sancta Maria, G. de*

Sancto Genesio, P. Pairolerius, Bernardus de Sancto Drezerio, Jocobus de Brozeto, G. Guascus, Berengarius Escuderius, G. R. Gandalon, *P.* de Ro, *G.* de Cella-nova, *Johanes Corrigerius, R. Paulus, Raimundus magister, Stephanus Fornerius, G. de Morerio, P. de Monte beliardo, B. Guido, Guillelmus Tabernarius, P.* Bereda *et Bernardus* de Porta, *notarius, qui hec scripsit.*

XCIV

(F° 152, v°.— Ann. 1199)

Ch. 461 SACRAMENTUM CUM RECOGNICIONEM QUOD FECIT BERTRANDUS GUILLELMI GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI SUPER EMPTIONE OMELLACII.

Anno Dominice incarnationis M° C° XC° VIIII° mense Januarii. Eu, Bertran Guillelm de Mont Arnalt, filz de N'Alazais, sai et en veritat conosc, e son cerz, que tu Guillelm de Monpestler, filz de Na Mathelz, as comprat de Titboreg e de Sybilia, fillas que foron d'en R. At a Homellaz, et tot quant en R. At avia el mandamen d'Omellaz, e promet e convenc a te sennor de Monpestler, fil de Na Matheus, que d'aquesta hora adenant del castel de Mont Arnalt, de la forza ni de las forsas que ara i son ni adenant fachas i seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena ab ma art, ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, meu n'escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E deus aquella hora adenant, en eis sagrament te estaria. E aquest castel de Mont Arnalt te rendrai per quantas ves te volras, a te o a ton messatgue, e del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir i'o pot, aissi to tenrai e to atendrai, sens gien e sens engan, per aquestz sans evangelis. *De Bertrando Guillelmo quando hec omnia se observaturum juravit et cognovit se inde hominium domino G. Montispessulani fecisse fuerunt testes : Bremundus de Sumidrio, Poncius Petri d'Agantico, Poncius,*

de Vallauques. *Bertrandus filius ejus. R. de Castriis major. Poncius d'Agone. Rostagnus de Monte Arbezone. Aldebertus de Ginnaco. milites, magister Guido. G.* de Rabasten. *P. Luciani causidici. B. Lamberti bajulus. P. de Conchis. P.* de Porta. *R. Athrandus. R. Lamberti nepos ejus. G. Petri. P. de Bisanchis, Poncius Raimundi. B. de Castriis. P.* de Pezenas. *Carbonellus ordearius. B.* de Ribalta. *Poncius Gaschus. R.* Tocabous. *Johanes de Sancto Jorio. R. frater ejus. G. Petri de Sancto Christoforo. et Ugo Laurencii. notarius. qui hec scripsit.*

XCV

(F° 152, v°. — Ann. 1199)

Ch. 462) ITEM SACRAMENTUM ET RECOGNICIONEM QUOD FECIT PONCIUS D'AGONE GUILLELMO DOMINI MONTISPESSULANI SUPER EMPTIONE OMELLACII.

Anno Dominice incarnationis M° C° XC° VIIII° mense Januarii. Eu, Ponz D'Agon, filz de Na Guarsens, sai et en veritat conosc, e son cerz, que tu G. de Monpestler, fill de Na Mathelz. as comprat de Titboreg e de Sibilia, fillas que foron d'en B. At Homellaz, e tot quant en R. At avia al mandament d'Omellaz. e promet e convenc a te Guillelm, sennor de Monpestler. fill de Na Mathelz. que d'aquesta hora adenant del castel de Mont Arnalt, de la forza ni de las forzas que aras i son, ni adenant i seran, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai. ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, meun escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria. en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E deus aquella hora adenant, en eis sagrament te estaria. Et aquest castel de Montarnalt te rendrai per quantas ves te volras a te o a ton messatgue, es en nulla guiza no'l te vedarai, iratz ni pagatz, per paz ni per guerra, a te ni a ton messatgue, e del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir i'o pot, aissi to tenrai e to atendrai, sens gien e sens engan, per aquestz sanz evangelis,

De Poncio d'Agone quando hec omnia se observaturum juravit et cognovit se inde hominium domino Guillelmo Montispessulani fecisse : fuerunt testes. Bernundus de Sumidrio, Poncius Petri d'Agantico, Bertrandus Guillelmi, R. de Castriis major, Poncius de Vallauques, *Bertrandus filius ejus, Rostagnus de Monte Arbezone, Aldebertus de Giniaco milites, magister Guido, G.* de Rabastenc, *P. Luciani causidici, B. Lamberti bajulus, P. de Conchis, P.* de Porta, *R. Atbrandi, R. Lamberti nepos ejus, G. Petri, P. de Bisanchis, Poncius Raimundi, B. de Castriis, P.* de Pezenas, *Carbonellus ordearius, B.* de Ribalta, *Poncius Gaschus, R.* Tocabous, *Johanes Sancti Jorii, R. frater ejus, G. Petri de Sancto Christoforo, P. Figuerius, B. de Furno, R. de Sancto Desiderio, P.* Caritat, *Stephanus Bidocii.* Bigorra, P. Agart, *G. Dominicus,* P. Aigron, *P. Ruffus, Johanes Fulcrandi, Gaucelmus de Dividris, Folcrandi, et Ugo Laurencii, notarius, qui hec scripsit.*

XCVI

(F° 153, r°. — Ann. 1199)

Ch. 463) ITEM DE EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT RAIMUNDU GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI

Anno Dominice incarnationis M° C° XC° VIIII° mense Januarii. Eu, Raimun Ademar, filz de Na Maria, sai et en veritat conos, e son certz, que tu Guillelm de Monpestler, fill de Na Mathelz, as comprat de Tiebores e de Sibilia, fillas que foron d'en R. At Homellaz, e tot quant en R. At. avia el mandamen d'Omellaz, e promet e convenc a te, G. sennor de Monpestler, fill de Na Mathelz, que d'aquesta hora adenant del castel de Mont Arnalt, de la forsa ni de las forzas que aras i son, ni adenant i serant, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l t'en vedarai, eu ni hom ni femena, ab ma art, ni ab mon engien, ni ab mon consentiment, meu-n'escient. E si hom era ni femena que'l te tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens decepcion. E deuns aquella hora adenant, en eis sagrament te

estaria. Et aquest castel de Montarnalt te rendrai per quantas vez te volras, a te o a ton messatgue, et en nulla guisa no'l te vedarai, iratz ni pagatz, per paz ni per guerra, a te ni a ton messatgue, et del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir i'o pot, aisi to tenrai e to atendrai, sens gien e sens engan, per aquestz sanz avangelis. *De R. Ademaro quando hec omnia se observaturum juravit et cognovit se inde hominium domino G. Montispessulani fecisse: fuerunt testes, Bermundus de Sumidrio, Poncius Petri d'Agantico, Bertrandus Guillelmi, R. de Castriis major, Poncius* de Vallauques, *Bertrandus filius ejus, Rostagnus de Montearbezone, Aldebertus de Giniaco, milites, magister Guido.*

XCVII

(**F° 154, v°.** – Ann. 1129?)

Ch. 467) Sacramentum fidelitatis factum Raimundo, filio de Girberga, super castello de Balazuc ab Adalmus, filia Agnetis.

Aus tu, Adalmus, fillia d'Agnes, eu Raimuns, filz de Girberga, lo castel de Balazuc, no'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, ni t'en decebrai, ni las fortezas que ara i son, ni adenant fachas i seran, eu ni hom ni femena, per ma art, ni per mon engien, ni per consentiment. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel e per las fortezas arecobrar non o avia. E quant recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception, d'enfra VIIII dias que tu m'en comonras, per te o per tun messatgue, e del comoniment no'm vedaria, a te ni a ton messatgue. Aissi con en esta carta escrith es, aissi to atendrai. eu Raimunz, filz de Guirberga, a te Aralmus, d'aquesta Pascha a dez ans.

Nous avons un acte de ce Raymond (de Saint-Maurice), s^r de Balaruc, daté de 1129 (ch. 416).

XCVIII

(F° 160. — Ann. 1058?)

Ch. 479) SACRAMENTUM FIDELITATIS SUPER CASTELLO DE POIETO QUOD FECIT GUILLELMUS GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI

D'aquesta hora *in antea* non tolra Guilelms, lo filz *Guidinildis,* lo castel de *Podio* que fo d'en Gelen, a Guilelm, fill Beliarz, ni'l li devedara ni l'en decebra d'aquella forteza que i'es ni adenant facta i'er, ni el ni hom ni femena, ab son art, ni ab son *genio*, ni ab consel; e si hom es que o fasa, ni femena, Guilelm, lo filz Guidinilz, ab aquel ni ab aquelz fin ni societat non aura, fors quant pe'l castel arecobrar, fors Guilelms, filz Beliarz, ab sos gradiens armes ensolvera. Et si recobrar lo pod, en la sua postad de Guilelm, filz Belliart, lo tornara, sanes la sua deception e sanes logre d'aver.

Ce serment de Guilhem, fils de Guidineld,— et le suivant, qui est de son frère Berenger, — précèdent dans le ms. le testament de Gerondes, qui a été fait vers 1059: *Regnante Aiaurico rege et filio ejus Philippo* (ch. 481). — Ils furent donc prêtés à l'avènement de Guilhem IV, fils de Béliarde (1058-1068), c'est-à-dire à l'époque où le roi Henri Ier associa son fils Philippe au trône de France, en 1059.

C'est la troisième des chartes publiées par Camboulin dans le *Jahrbuch* : sa transcription offre aussi avec le texte des différences notables: l. 1, *fils* p. *filz* — l. 4, *ell* p. *el*; — l. 6, *Guilelms* p. *Guillem* — *lo fis* p. *filz* — *Guidinildis* p. *Guidinilz*; — *aquelas* p. *aquelz*; — l. 7, *arrecobrar* p. *arecobrar*; — l. 8, *fils Beliars* p. *filz Beliart*; — l. 8, *gradients* p. *gradiens*.

XCIX

(F° 160. — Ann. 1058)

Ch. 480) ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT BERENGARIUS GUILLELMO DOMINO MONTIPESSULANI, FILIO BELIARDIS

D'aquesta hora adenant non tolra *Berengarius* lo filz Guidenel lo castell del Pogeth que fo d'en Gelen, a Guilelm lo fill Beliart, ni'l li devedara ni'l en dezebra d'aquella forza que i'es, ni adenant faita i'er, ni hell ni hom ni femena, ab lo son art, ni ab lo son genni, ab son cossell. E se hom es que o faza ni femena, Berengers lo filz Guidenell ab aquell ni ab aquella fin ni societat non aura, fos quant pe'l castell arecobrar, fos

quant Guilelms lo filz Beliart l'en solvera. E si recobrar lo pot, en la sua postat de Guilelm lo tornara, senes deception e sens logre d'aver.

Cet acte a été édité par plusieurs historiens de nos pays.

Il se trouve d'abord dans Gariel (*Idée de la ville de Montpellier*, 1665, 2e p., p. 84), — et, d'après lui, dans d'Aigrefeuille (*Histoire de la ville de Montpellier*, 1787, tome I, p. 5); — Dom Vaissette (*Histoire générale de la province de Languedoc*, 1733, tome II, preuves, n° 209, — édit du Mége, 1841, t. III, p. 525, n° CLXVI), — et l'*Histoire anonyme de la guerre des Albigeois* (édit. Bonpard. Toulouse, 1863, p. 115), mais avec des différences si nombreuses qu'il doit nous suffire de les signaler sans vouloir les indiquer séparément.

C

(F° **160**. — Ann. 1059)

Ch. 482. ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT GUILLELMUS, FILIUS GUIDENILDIS, GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI FILIO BELIARDIS.

D'aquesta hora adenant no tolra, Guillelms, lo fils Guizenel, lo castel del Poieth, que fo d'an gelen, a Guilelm, lo fill Belliarz, ni'l li devedara ni l'en decebra, d'aquella forteza que i'es ni adenant faita i'er, ni ell ni hom ni femena, ab son art, ni ab son gen, ni ab son consell, e se hom es que o faza, ni femena, Guilelms, lo filz Guizenel, ab aquell ni ab aquelz fin ni societat non aura, fos quant per lo castel arecobrar, fos quant Guilelm lo filz Beliarz ab sos grazient armes l'en solvera, e si recobrar lo poth, en la soa postath de Guilelm, lo fill Beliarz, lo redra, senes la soa deception e sens logre d'aver.

CI

(F° **160**. — Ann. 1059)

Ch. 483. ITEM DE EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT Gerondes FILIA Adivenia GUILLELMO FILIO ERMENIARDIS.

De ista hora *in antea, ego*. Girundes, *filia* Adivenia, non deceberai *Vilelmum, filium Ermeniardis, de ipso castro quod vocant* Poiet, nun li tolrai ni l'en tolrai, ni li vedarai ni l'en

vedarai, de *illas* fortezas que ara i son ni adenant i'erun, ni hom ni femena, ni femena ni hom, per meun ingen, ni per meu art, ni per meu cunsel. E si hom era u femena que'l ti tulgues u t'en tulgues, *cum illis finem nec societaten* non aurai al daun de *Vilelmo suprascripto* et adjuderai ad *Vilelmum suprascriptum usque quo habuisset recuperatum, et cum illo* et *sine illo* adjudar l'en ai *per fidem et sine ingano*, e rendrai lo'l per achelas vez que m'en cumonra per se u per sun mes u per sus *misos, sine suo ingano et sine sua deceptione*, et del comoniment nun vederai. Eu, Girundes, *suprascripta ad te Villelmun suprascriptum sicut suprascriptum est* to tenrai *per fidem et sine ingano, me sciente*.

J'ai déjà cité le testament de cette dame, pour sa part du château du Pouget (V. ch. 481), testament qui est de 1059

CII

(F° 162.— Ann. 1172 ?)

Ch. 495) SACRAMENTUM FIDELITATIS SUPER CASTELLO DE POIETO QUOD FECIT BERTRANDUS DE MONTE DESIDERIO CUM BERNARDO FRATRE SUO GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI.

Eu, Bertrans de Mondesdier, et eu Bernarz de Mondesdier, sos fraire, fil que fon amdui de N'Alazais, a te Guillelm, sennor de Monpestler, filz que fust de Na Mathels la duguessa, d'aquesta hora adenant del castel del Poiet, ni de la forsa ni de las forzas que aras hi son, ni adenant fachas i seran, no't decebrem, ni'l te tolrem, ni t'en tolrem, ni'l te vedarem, nos ni hom ni femena al nostra art, ni ab nostre engen, ni ab nostre consentiment. Et si hom era ni femena que'l te tolgues ni t'en tolgues ni t'en deceupes, nos ab aquel ni ab aquella fin ni *societatem* ni amor en nulla maneira non auria, si per lo castel arecobrar non o aviam. E la on recobrat l'auriam, en ton poder lo tornariam, sens logre e sens deception. Et d'aquella hora adenant, en eis sagramen testarem. Et aquest castel no't vedariam, per quantas ves nos en somonras per te ni per ton messatgue, e del somos nos nonz (*sic*) vedarem, ni neguns per l'autre, ni per nulla ocaison nons defendrem, ni alongamen non penrem pos somos en serem per te o per tun messatgue del

castel a rendre. Aissi con en esta carta escrit es, ni clerges legir i'o pot, enaissi to tenrem e to atendrem, nostre cient, per aquestz sanz avangelis. E nos sobredig, Bertrans e Bernarz, conoissem ben que servizi et homenesc te devem far per aquest sobre dit castel. Tot aiso fo fagh e jurat, e'l sagramen fermamen demandatz e recebeutz del digh sennor en Guillelm de Monpestler, en la soa capella, a Monpestler. *Testes sunt Berengarius* Paliot, *R.* de Sobers, *G.* de Mesoa, *Bertrandus de Sancto Firmino, P. Luciani, Bernardus de Castriis, Sicardus de Pinnano, B.* Agullo, *G. Petro de Sancto Christoforo, B. de Bello loco, G. de Monte Arbedone, Bertrandus* Rocalta *presbyter, R.* Ratoira *sacerdos, R. Richeti clericus, Johanes Blegerii, Bertrandus de Stagno, R. de Sancto Guiraldo, Johanes Blegerii, R. Comte, Bernardus Austrini, Jordanetus de Conchis, G. de Camino, et Johanes scriptor et curia Montispessulani publicus notarius qui hec scripsit.*

CIII

(**F° 162.** — Ann. 1172 ?)

Ch. 499) SACRAMENTUM FIDELITATIS SUPER CASTELLO DE POIETO QUOD FECIT Azalaïs GUILLELMO DOMINO MONTISPESSULANI.

Eu, Azalais, que fui filla d'Ugun Peiron del Poïet, et eu Peire Sicarz, filz d'Alazais, subrescripta, nos regoissem lo castel del Poiet per Guilelm de Monpestler, et prennem en Deu fe et en la nostra, que nos d'aquesta hora adenant no'l li tollam, ni l'en tolam, ni hom ni femena ab nostra art, ni ab nostre gen, ni ab nostre consentiment. E si hom era ni femena que'l li tolgues, ni l'en tolgues, nos contra quel dreturer amic e dreiturer aitore l'en siam. Et per aquellas fazuns quel nos en somonra per se o per sun messatgue, nos lo'l redam, si far o podem. E seguentre la mort d'en Guilelm Assalid, que nos lo'l jurem. E mandam te Guilelm Assalid, que'l li jures, et omenesc e servizi l'en fazas.

CIV

(F° **162**. — Ann. 1114)

Ch. 500) Item super eodem sacramentum quod fecit G. Assaliz Guillelmo domino Montispessulani

Eu, Guillelms Assalid, filz de Vierna, Guilelm de Monpestler, fil d'Ermeniarz, d'aquesta hora adenant del castel del Poiet, de las forsas que ara i sun ni adenant faitas i seran, no' l decebrai ni'l li tolrai, ni l'en tolrai, eu ni hom ni femena ab mon art, ni ab mon gen, ni ab mon consentiment, meun escient. E si hom era ni femena que'l li tolgues, ni l'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si pe'l castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, el seu poder lo tornaria, sans logre e sans deception. E d'aquella hora adenant, en eis sagrament l'estaria. Et aquest castel no' l vedarai per quantas ves el m'en somonra per se o per son messatgue, tan con poderos en serai e del somos no' m vedarai. Enaissi con en esta carta es escrit, e clergues legir i' o pot, aissi ho tenrai e lo atendrai, sans engan, meun escient, per est sanz. *Hec recognicio, et hec convenientia, et hoc mandamentum, et hoc sacramentum, totum hoc sicut suprascriptum est fuit factum cum hac carta in ecclesia sancti Salvatoris* d'Omelaz *die kalendarum Augusti. Anno dominice incarnationis M° C° XIIII°. In presentia et videntia Poncii* de Monlaur, *Petri Guillelmi* Ebrard, *Raimundi* de Monferrer, *Guillelmi Ademari* de Montarnald, *Ugonis Ademari fratris sui, Olivarii, Bremundi* d'Omelaz, *Bernardi Yzarni, Girberti* de Mallac, *Bertrandi de Stagno, et Girberti qui scripsit hec. Hoc fuit factum dum Guillelmus Montispessulani erat in expeditione contra paganos ad expugnandam Majoricam insulam.*

CV

(F° **163**. — Ann. 1127?)

Ch. 501) Item sacramentum quod fecit Adalais Guillelmo de Omellacio

Eu, Adalais, que fui filla de Hugun Peirun del Poiet, reconosc lo castel del Poget per te Guilelm d'Omelaz, e eu pren ten en Deu fe et en la mia, que eu d'aquesta hora adenant no'l

li tolla, ni t'en tolla, ni hom ni femena ab mon art, ab mun gen, ni ab mun consentiment. E si om era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu contra aquel dretureira amiga e dreturers aitores t'en sarai. E per aquelas sazuns que tu m'en somonras, per te o per tun messatgue, eu lo' t redrai, si far o puse. E seguentre la mort d'en Guillelm Assalid, eu lo' t jurarai si'l sobre viu. Et eu manten te Guilem Assalid que'l li jurs, et omenesc et servizi l'en fazas.

Ce serment, par sa place dans le manuscrit, doit appartenir à une date antérieure au serment qui suit, prêté également à Guillaume d'Omelas.

CVI

(F° 163. r°— Ann. 1127)

Ch. 512) ITEM SUPER EODEM SACRAMETUM QUOD FECIT G. Assaliz GUILLELMO D'OMELLACIO

Eu, Guillelms Assaliz, filz de Vierna, te Guilelm d'Omelaz, fil d'Ermessens, d'aquesta hora adenant del castel del Poiet, de las forsas que ara i sun, ni adenant faitas i seraun, no't decebrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, eu ni hom ni femena ab mon art, ni ab mon gen, ni ab mon consentiment, meun escient. E si hom era ni femena, que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, e'l teu poder lo tornaria, sans logre e sans deception. E d'aquella hora adenant en eis sagrament te estaria. Et aquest castel no te vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te o per tun messatgue, tant con poderos en serai, e del somons no' m vedarai. — Enaissi con en esta carta es escrit, e clergues legir i' o pot, aissi to atendrai, e to tenrai sans engan, meun escien, per est sanz. *Hoc sacramentum prescriptum fecit Guilelmus* Assalid *cum hac carta, super altare sancti Amancii. XX kalendas augusti, feria II. Anno Dominice incarnationis M° C° XX° VII°, epacta VI, indictione VII, concurrente V. In presentia et videntia Gaucelmi de Duabus virginibus, Berengarii* de Montoliu, *Guillelmi* Rufa, *Raimundi* Arman, *Poncii de Sancto Cosma, Petri Fredolonis* de Cabreira, *Petri Ricardi, Gaucelmi* de Claret, *Guilelmi de Gijano. Guilelmi de Valle mala, Raimundi Rostagno de Popiano, Bertrandi de Popiano, Raimundi Bernardi de Sancto*

Poncio, Raimundi Ugonis de Poieto, Guilelmi Ugonis, Bernardi Yzarni, Raimundi de Plaissano, Rostagni de Popiano, Bernardi d'Omelaz, *Bermundi* d'Omelaz, *Geraldi* d'Omelaz, *Poncii Ademari, Guilelmi Girbaldi, Bernardi Rotberti, Lamberti de Paleata, et Girberti qui scripsit hec. Hanc recognitionem et hanc convenientiam prescriptam, et hoc mandamentum prescriptum, fecit* Adalais *præscripta apud Poietum, sicut suprascriptum est. In presentia et videntia eorum de testium præscriptorum, et eodem die et anno quo supra.*

CVII

(F° 165. — Ann. 1113)

Ch. 510) SACRAMENTUM FIDELITATIS SUPER CASTELLO DE POPIANO QUOD FECIT Aigres, CUM BERTRANDO ET GUIRAUDO, GUILELMO FILIO ERMESENDIS.

Eu, Aigfres, et eu Bertrans, et eu Guiraus, fil d'Azalais, te Guillelm, fil d'Ermeniarz, d'aquesta hora adenant del castel de Popian, de las forsas que ara i son, ni adenant fachas i seran, no'us decebrem, ni'l te tolrem, ni t'en tolrem, ni'l te vedarem, nos ni hom ni femena, ab nostra art, ni ab nostre gen, ni ab nostre consentiment, nostr' escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues, ni t'en tolgues, nos ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auriam, si pe'l castel arecobrar non o aviam. E la on recobrat l'auriam, en ton poder lo tornariam, sans logre e sans desceptiun. E d'aquella hora adenant, en eis sagrament testariam. Et aquest castel no't vedarem per quantas ves tu nos en somonras, per te o per tun messatgue, e del somos nons vedarem, enaissi con en esta carta es escrit, e clergues legir i'o pot, aissi to tenrem et to atendrem nostr' escient, per est sans. *Hoc sacramentum fuit factum cum hac carta super altare sancti Baudilii, VI° idus Augusti, anno Dominice incarnationis M° C° XIII°. In videntia et presentia Poncii* de Monlaure, *Raimundi de Ginnaco, Raimundi Lautardi,* Deusde de Morezen, *Olivarii, Petri Guilelmi Ebrardi, Petri Nigri, Poncii Berengarii, Berengarii* de Laval, *Arnaldi de Popiano, Petri Raimundi* de Monpeiros, *Raimundi* de Mota.

CVIII

(F° 165. — Ann. 1113)

Ch. 511) Item super eodem sacramentum quod fecit Raimundus Rostagni Guilelmo filio Ermeniardis

Eu, Raimuns Rostan, fils de Trudgarz, te Guillelm, fil d'Ermeniarz, d'aquesta hora adenant del castel de Popian, de las forsas que aras i son, ni adenant faitas i seran, no't decebrai, n'il te tolrai, ni t'en tolrai, n'il te vedarai, eu ni hom ni femena ab mon art, ni ab mon gen, ni ab mon consentiment, meu-n'escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si pe'l castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sans logre et sans deception. E d'aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no't vedarai per quantas ves tu m'en somonras, per te o per ton messatgue, e del somos non vedarai. Enaissi con en esta carta escrit es, e clergues legir i' o pot, aissi to tenrai e to atendrai, meu-n'escient, per est sanz. *Hoc sacramentum fuit factum cum hac carta super altare sancti Baudilii, VI idus augusti. Anno Dominice incarnationis M° C° XIII°. In videntia et presentia Poncii* de Monlaur, *Raimundi de Ginnaco, Ugonis de Ginnaco, Raimundi Lautardi,* Deusde de Morezen, *Oliverii, Petri Guilelmi Ebrardi, Petri Nigri, Poncii Berengarii* de Laval, *Arnaldi de Popiano, Petri Raimundi* de Monpeiros, *Raimundi* de la Mota.

CIX

(F° 165, r°. — Ann. 1112)

Ch. 512) Item de eodem sacramentum quod fecit Arnaldus filius Belissendis Guilelmo filio Ermeniardis.

Eu Arnalz, fils de Belissens, a te Guillelm, fil d'Ermeniarz, d'aquesta hora adenant del castel de Popian, de las forsas que aras i son, ni adenant fachas i seran, no't decebrai, n'il

te tolrai, ni t'en tolrai, n'il te vedarai, eu ni home ni femena ab ma art, ni ab mon engen, ni ab mon consentiment, meu-n'escient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si per lo castel arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sens logre e sens deception. E des aquella hora adenant, en eis sagrament testaria. Et aquest castel no' t vedarai per quantas ves tu m'en somonras, per te ni per ton messatgue, e del somos no'm vedarai. Aissi con en esta carta escrit es, e clergues legir i'o pot, aissi to tenrai e to atendrai, meu-n'escient, per est sanz. *Hoc sacramentum cum hac carta fuit factum, in presentia Ugonis Castrinovi, et Poncii de Montelauro, et Raimundi Rostagni de Popiano, et Bernardi Berengarii, et Poncii Berengarii fratris sui, et Guilelmi* Malcanet, *et Armanni* d'Omellaz, *et Guiraldi Armanni, et Raimundi* de Carnaz. *Regnante Lodoyco. Anni ab incarnatione Domini M° C° XII°.*

CX

(F° 165. — Ann. 1113)

Ch. 513) ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT Aigfres GUILELMO FILIO ERMENIARDIS

Eu Aigfres, et eu Bertrans, et eu Guiraus, fil d'Azalais, te Guillelm fil d'Ermeniarz, d'aquesta hora adenant del castel de Popian, de las forsas que ara i sun, ni adenant faitas i seran, no'us decebrem, ni'l te tolrem, ni t'en tolren, ni'l te vedarem, nos ni hom ni femena, ab nostra art, ni ab nostre gen, ni ab nostre consentiment, nostre scient. E si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, nos ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auriam, si pel castel arecobrar non o aviam. E la on recobrat l'auriam, en ton poder lo tornariam, sans logre e sans deception. E d'aquella hora adenant, en eis sagrament testariam. Et aquest castel no't vedarem per quantas ves tu nos en somonras, per te o per tun messatgue, del somos nons vedarem. Enaissi con en esta carta escrit es, et clergues legir i'o pot, aissi to tenrem e to atendrem, per estz

sanz. *Hoc sacramentum fuit factum cum hac carta super altare sancti Baudilii, VI Idus Augusti. Anno Dominice incarnationis M° C° XIII°. In presentia et videntia Poncii* de Monlaur, *Raimundi de Ginnaco, Ugonis de Ginnaco, Raimundi Lautardi,* Deusde de *Morezen, Olivarii, Petri Guilelmi Ebrardi, Petri Nigri, Poncii Berengarii, Berengarii* de la Val, *Arnaldi de Popiano, Petri Raimundi* de Monpeiros, *Raimundi* de la Mota, *et Girberti qui scripsit hec.*

CXI

(**F° 166, r°.** — Ann. 1114)

Ch. 516) ITEM SUPER EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT PONCIUS GUILELMO DOMINO MONTISPESSULANI

Ego, Poncius, filius Rixendis, et ego Raimundus filius Rixendis, a te Guilelmum de Montepestellario, filium de Ermengarda et ad uxorem tuam et ad infantes tuos, de ista hora in antea vobis non tollemus castellum de Popian *nec* vos en tolrem, *nec illas firmitates que nunc ibi sunt, nec in antea facte erunt pro castello. Neque homo nec femina cum nostra arte neque cum nostro ingenio, neque cum nostro consilio. Et si homo erat vel femina qui vobis tolleret castellum de Popiano nec vos* en tolgues, nos *cum illo aut cum illa finem neque societatem non habebimus, nisi pro castello recuperando. Et postquam decuperaremus in vestram potestatem* lo tornariam *sine lucro et sine receptione et de illa hora in antea vobis in eodem sacramento staremus.* E la on vos nos en somonrias, o per vos *aut* per *vestrum missum, nos vobis redderemus,* et del somos nos non *dedabimus. Sicut in hac carta est scriptum, et clericus potest legere, sic tenebimus vobis et vobis o tenebimus,* nostre escient, *per istos sanctos. Et ista sacramenta suprascripta vidit Poncius de Montelauro, et Petrus Guilelmi Ebrardi, et Bernardus Berengarii, et Olivarius de Montepessulano, et Poncius Berengarii, et Bremundus de Omellacio, et Bernardus Umberti* de Albaterra. *Anno Dominice incarnationis M. C. XIII. luna XXX. VI. idus Marcii.*

CXII

(F° 166. — Ann. 1113)

(Ch. 517) ITEM DE EODEM SACRAMENTUM QUOD FECIT RAIMUNDUS ROSTAGNI GUILELMO FILIO ERMENIARDIS

Eu Raimuns Rostanz, fils de Trudgarz, te Guillelm fil d'Ermeniarz, d'aquesta hora adenant del castel de Popian, de las forsas que aras i son, ni adenant faitas i serant, no't decobrai, ni'l te tolrai, ni t'en tolrai, ni'l te vedarai, eu ni hom ni femena ab mon art, ni ab mon gen, ni ab mon consentiment, meun escient. Et si hom era ni femena que'l ti tolgues ni t'en tolgues, eu ab aquel ni ab aquella fin ni societat non auria, si pe'l arecobrar non o avia. E la on recobrat l'auria, en ton poder lo tornaria, sans logre et sans deception. E d'aquella hora adenant eneis sagrament testaria. Et asquest castel no't vedarai, per quantas ves tu m'en somonras, per te o per tun messatgue, e del somos no'm vedarai. Enaissi con en esta carta escrit es, e clergues legir i'o pot, aissi to tenrai e to atendrai, meun escient, per est sanz. *Hoc sacramentum fuit factum cum hac carta super altare sancti Baudilii, VI Idus Augusti, Anno Dominice incarnationis M° C° XIII°. In videntia et presentia Poncii* de Monlaur, *Raimundi de Ginnaco, Raimundi Lautardi*, Deusde de Moreze, *Olivarii, Petri Guilelmi Ebrardi, Petri Nigri, Poncii Berengarii, Berengarii* de la Val, *Arnaldi de Popiano, Petri Raimundi* de Monpeiros, *Raimundi* de la Mota, *et Girberti qui scripsit hec.*

(A continuer.)

Achille MONTEL.

ÉPIGRAPHIE ROMANE

III

AUCH (GASCOGNE), XVIe SIÈCLE.

Un archéologue de Narbonne, M. Tournal, — dont la perte est encore très-vivement regrettée par tous ceux qui, comme nous, ont pu connaître sa grande érudition et son charmant esprit, — s'exprime en ces termes, dans un compte rendu de voyage fait à Auch, et à propos des magnifiques verrières de la cathédrale Sainte-Marie :

Le vaillant artiste qui exécuta ce merveilleux ouvrage ne put résister à la tentation d'immortaliser son nom; on lit, en effet, sur une fenêtre et en grosses lettres, l'inscription suivante, que je transcris fidèlement :

LO XXV DE JHUN MV CENS XIII FON ACABADES LAS PRESENS BERINES EN AUNOUR DE DIEV ET DE NOTR(e dame)

Le 25 juin 1513 furent achevées ces verrières en l'honneur de Dieu et de Notre-Dame.

Plus bas, et au-dessous d'une grande composition représentant le Sauveur reconnu par Madeleine et saint Thomas, on lit de plus :

NOLI ME TANGERE. ARNAUT DE MOLES.

Ces paroles peuvent, il est vrai, s'appliquer au sujet dont nous venons de parler; mais il paraît incontestable aussi que l'artiste a voulu du même coup recommander son œuvre à la postérité, et son vœu a été exaucé.

(*Messager du Midi*, de Montpellier, 1865, n° 331, 3 déc.)

Il est plus que probable que cette inscription a été éditée et commentée par M. l'abbé Caneto, dans ses travaux sur cette église; mais les documents nous manquent pour pouvoir l'assurer. — M. Léonce Couture, dont le savoir est toujours si obligeant, pourraît-il nous renseigner, dans l'un des plus prochains numéros de la *Revue de Gascogne*?

Quelle est la forme des lettres, leur disposition et l'exactitude de la transcription précédente?

A. M.

OBSERVATIONS SUR LA LANGUE

DU ROMAN DE BLANDIN DE CORNOUAILLES ET GUILLOT ARDIT DE MIRAMAR.

M. Paul Meyer vient de publier, pour la première fois[1], le roman de *Blandin de Cornouailles et Guillot Ardit de Miramar,* qu'on ne connaissait, jusqu'à présent, que par l'analyse et quelques extraits insérés par Raynouard dans le tome Ier du *Lexique roman* (p. 315-320).

Il n'y a rien à ajouter à l'analyse donnée par Raynouard ; elle suffit pour donner une idée du poëme, et, bien que l'œuvre du romancier inconnu ne soit pas de nature à jeter un grand lustre sur la littérature romane, on ne saurait trop remercier M. Meyer d'avoir fait connaître en entier un texte qui ne manque pas d'intérêt pour la linguistique.

Le seul manuscrit connu de *Blandin* appartient à la Bibliothèque royale de Turin. Exécutée, selon M. Meyer, à la fin du XIVe siècle ou dans les premières années du XVe, par un copiste peu soucieux de la pureté des formes provençales, cette leçon est pleine de fautes de tout genre, et l'éditeur s'est appliqué à corriger, soit dans le texte, soit en notes, celles qui nuisent au sens ou à la mesure ; mais il n'y a fait que de rares restitutions ou corrections orthographiques, parce qu'elles auraient été en nombre infini. « En effet, il importe qu'une édition *princeps* fasse connaître exactement la leçon du ms. sur lequel elle est fondée. » L'éditeur ajoute que le roman de *Blandin de Cornouailles* « a tous les caractères d'une composition du XIVe siècle », et l'on ne peut que se ranger à cette opinion, en ne tenant compte, toutefois, que du style et des formes grammaticales de l'ouvrage. On peut en effet, à ce point de vue, le rapporter au milieu du XIVe siècle. Mais il y a une autre question qui se rattache plus directement à la

[1] *Romania*, avril 1873, p. 170-202.

linguistique, question que Raynouard ne semble pas même avoir soupçonnée, car, pour lui, la langue de *Blandin* n'était que du pur provençal. M. Meyer a eu quelques doutes à cet égard, et il s'est demandé si ce texte, corrompu et, pour ainsi dire, travesti par un copiste italien, a été écrit en provençal ou en catalan, et, dans la première hypothèse, s'il n'aurait pas été composé par un Catalan qui se serait efforcé d'écrire de son mieux en provençal.

La question mérite d'être examinée et peut même offrir quelque intérêt pour l'histoire des langues romanes, sinon pour leur littérature. Quelques-unes des conclusions de M. Meyer ne me paraissent pas fondées, car il ne reconnaît guère que des influences catalanes dans la langue de *Blandin*, et je n'y verrais plutôt que des influences françaises ; mes conclusions sont donc complétement opposées, et je serai obligé de produire, dans l'intérêt de ce que je crois être la vérité, un assez grand nombre de preuves qui seraient certainement superflues dans les cas ordinaires, mais qui ne sauraient être de trop lorsqu'il s'agit d'un savant aussi justement accrédité que l'éditeur du roman de *Blandin*.

« A en juger par les rimes, dit M. Meyer, l'auteur de *Blan-*
» *din* paraît ne s'être aucunement soucié des règles de la dé-
» clinaison, et il n'est pas besoin d'avoir poussé bien loin la
» lecture du poëme pour se convaincre que l'auteur n'avait
» nul souci de règles qui, dès le commencement du XIVe siè-
» cle, n'étaient plus observées que par des écrivains lettrés
» et qui ne l'avaient peut-être jamais été dans le pays où
» composait l'auteur. » Ces règles n'ont jamais été observées en catalan, et le fait de leur inobservation dans le roman de *Blandin* pourrait, en effet, porter à penser qu'il a pu être composé par un Catalan. Mais on sait, d'autre part, qu'à l'époque où l'on peut présumer que ce poëme a été écrit, vers le milieu du XIVe siècle, on ne trouve plus que de faibles traces des règles en question dans les textes du Languedoc ; il n'y en a plus dans ceux du XIVe siècle que M. Montel a publiés dans la *Revue des langues romanes*, et, selon M. de Tourtoulon, il en était déjà ainsi dans les documents du XIIIe siècle écrits à Montpellier (*Revue des lang. rom.*, 1873, pag. 397). Il n'y aurait donc rien à induire de ce fait, pour attribuer au

roman de Blandin une origine catalane plutôt que provençale.

Mais M. Meyer a indiqué des preuves plus importantes, sinon plus décisives. « Il y a, dit-il, dans ce texte, des rimes » qui, si elles doivent être imputées à l'auteur, comme je le » crois, conduisent à douter que celui-ci ait été réellement » Provençal..... il me semblerait plutôt Catalan. » L'éditeur cite, en effet, plusieurs exemples de rimes impossibles, ou du moins fausses, en provençal, mais dont quelques-unes sont très-admissibles en catalan. « De ce fait, ajoute-t-il, et de » quelques autres que le lecteur attentif saura bien trouver » tout seul, je n'induis pas absolument que le poëme soit pro- » prement catalan : je ne crois pas qu'il y ait assez de traces » de l'idiome catalan pour autoriser cette conclusion ; mais » j'admettrais volontiers que l'ouvrage a été composé par un » Catalan qui s'est efforcé d'écrire de son mieux en provençal. » Les érudits de la Catalogne verront s'il leur convient d'en- » richir leur littérature de *Blandin de Cornouailles*. Pour moi, » je le leur abandonne volontiers. » (P. 172.)

C'est la question que je chercherai à éclaircir, en bornant mon examen à la linguistique et en laissant, d'ailleurs, aux érudits de la Catalogne, le soin de contester ou d'accueillir mes observations.

Le roman de *Blandin* est-il écrit en catalan?

M. Meyer n'a soulevé la question que pour la rejeter, et il suffit de lire cinquante vers du poëme pour être de l'avis de l'éditeur. Il serait donc superflu d'accumuler les preuves à cet égard ; elles seraient en nombre infini, et il serait facile de démontrer que plusieurs centaines de rimes du roman seraient complétement fausses en catalan, tandis qu'elles sont bonnes ou admissibles en provençal. Cinq ou six seulement seraient réellement bonnes en catalan, mais défectueuses, selon M. Meyer, et même l'une d'elles tout à fait impossible, en provençal.

Il faut commencer par dire que, dans la lecture, le texte corrompu du roman peut être traduit littéralement ou, si l'on veut, retourné sans la moindre difficulté, en vieux catalan. J'en ai même remis trois cents vers en catalan du XIVe siècle, en suivant le texte mot à mot et en retrouvant presque par-

tout la mesure [1]; mais on la retrouve bien plus facilement encore en faisant la même restitution en provençal de la même époque. Mais il est évident que, si l'on considère l'affinité qui a toujours existé entre le catalan et le provençal, puisque sur cent mots ces deux langues en ont au moins quatre-vingt-dix de communs, une pareille épreuve ne pourrait autoriser aucune conclusion en faveur de l'une plutôt que de l'autre, quoique dans le cas présent elle dût, néanmoins, faire attribuer le poëme au provençal. Il n'y a donc que les rimes et l'emploi de certains mots, ou formes grammaticales, appartenant en propre au provençal ou au catalan, qui puissent déterminer une solution en faveur de l'une des deux langues.

Le roman de *Blandin* a-t-il été composé par un Catalan qui s'est efforcé d'écrire de son mieux en provençal?

C'est l'hypothèse que M. Meyer « admettrait volontiers », en la fondant sur la pauvreté qu'il attribue au lexique de l'auteur, sur sa connaissance peu approfondie de la langue provençale, sur quelques rimes fausses en provençal, admissibles en catalan, enfin sur certains mots qui se trouvent dans le poëme et qui seraient particulièrement attribués au catalan.

Prenons d'abord les rimes.

Il est certain qu'il y a dans *Blandin* un petit nombre de rimes qui sont bonnes, et même riches, en catalan, fausses ou impossibles en provençal. Tout ce qu'il faut observer, à cet égard, c'est que le poëte n'est rien moins que sévère en fait de rimes. Il se contente de tout : une simple voyelle, une assonnance douteuse, lui suffisent le plus souvent, sans préjudice des répétitions oiseuses et des chevilles non moins fastidieuses, qui reviennent à tout propos pour combler les vides et les lacunes. Si tout cela ne suffit pas, il fait rimer, au besoin, le mot avec lui-même [2], et parfois il ne rime pas du

[1] M. Meyer a d'ailleurs été obligé d'ajouter et de supprimer une infinité de mots pour rétablir la mesure ; mais il y a beaucoup de vers, justes en provençal, qui n'auraient plus le nombre de syllabes voulu, traduits en catalan. Je n'en citerai qu'un exemple :

Ben a dos meis per veritat (v. 2058) ;

en catalan :

Ben a dos *meses* per veritat.

[2] On lit dans *Blandin* :

Ayssi cum dis, aissi o feren.

tout [1]. On peut même dire que, si l'on ne considère que la rime, le roman de *Blandin* ne paraît être qu'un travail préparatoire écrit à toute vitesse, une ébauche de poëme qui n'a été limée et définitivement épurée, sous ce rapport, dans aucune de ses parties. On y trouve des rimes admissibles en provençal et fausses en catalan, en nombre infini, — cela se comprend, le poëme n'ayant pas été composé en catalan ; — d'autres rimes fausses en provençal, mais fort bonnes en catalan, et enfin des rimes, en plus grand nombre, défectueuses ou impossibles en provençal, tout aussi bien qu'en catalan.

« Le copiste de notre ms. était indubitablement Italien, dit » M. Meyer; mais l'auteur me semblerait plutôt Catalan. Ainsi » il fait rimer *dich* et *nuech* (v. 17-8), ou, pour parler sans rien » préjuger, les formes romanes de *dictum* et *noctem:* en catalan, » *dit* et *nit* rimeraient fort bien. De même, un peu plus loin, » v. 55-6, *primier* et *vezer*, rimes impossibles en provençal, » mais très-admissibles en catalan. Je n'oserais dire qu'il en soit » de même des rimes *cavaliers — randes* 917-8, *cavalliers — ades* » 925-6, *cavaliers—pres* 1127-8, 1135-6, *cavaliers—intres* 1329-» 30, mais elles sont du moins fausses en provençal. Je ne crois » pas non plus qu'à aucune époque de la langue d'oc, *aussel* » (*avicellum*) et *conselh (consilium)* 1925-6, aient pu rimer en-» semble [2], non plus que *donsellas—maraveilhas* 99-100. » (Pag. 171.)

En ce qui concerne le catalan, ces observations sont fondées

Tantost las justas cridar *faren* (v. 2367-8).

« Il faudrait *feren*, dit M. Meyer, mais il est difficile que ce mot rime » avec lui-même. » C'est parfaitement vrai, mais l'auteur de *Blandin* éprouve moins de scrupules ; il fait rimer le participe *mort* avec le substantif *mort* (v. 1333-4), et il dit ailleurs :

Apertament s'en va vers *els*
E vo[l]ch combatre mais amb *els* (v. 1251-2).

[1] Il y a, il est vrai, un assez grand nombre de vers omis par le copiste ou peut-être par le poëte lui-même. L'éditeur a signalé ces lacunes, sauf les deux suivantes : *avissat* (du v. 1421) et *vertut* (du v. 1426), qui ne riment avec rien.

[2] On trouve cependant *auzelh* rimant avec *belh, coutelh, isnelh, cairelh, castelh, mantelh*, dans les sirventes de Bertrand de Born (Raynouard, *Choix*, tom. IV, p. 165, 166, 179, 180, 261, 262). Dans *Girart de Roussillon*, *consel* rime avec *donzel* (*Recueil d'anc. textes bas-latins, provençaux, etc.*, publiés par Paul Meyer, 1874, pag. 62).

pour les rimes *dich—nuech, primier—vezer, aussel—conselh* et *donsellas—maraveilhas,* que je laisse de côté pour le moment, mais dont il sera question plus loin : toutes ces rimes seraient en effet bonnes en catalan. Quant à celles du mot *cavaliers,* elles ne vaudraient pas mieux en catalan qu'en provençal. Ces questions auraient une sérieuse importance si l'on avait affaire à un poëte sévère pour la rime et la mesure, mais malheureusement ce n'est pas le cas, dès qu'il s'agit de l'auteur de *Blandin*. Je vais passer en revue un certain nombre de ses rimes, bonnes ou défectueuses en provençal, et faire voir que, s'il y en a parfois de bonnes en catalan, ce ne peut être que par un pur effet du hasard [1].

Rimes en AL

Provençal :	Catalan :
aval—hostal 235-6, 467-8.	*avall — hostal.*
cavals — mals, 1365-6.	*cavalls — mals.*
caval — val, 1649-50.	*cavall — val.*
caval — mal, 1003-4.	*cavall — mal.*
portal — caval, 1063-4.	*portal — cavall.*

Ces rimes peuvent être bonnes en provençal, mais aucune n'est admissible en catalan.

Rimes en AR

L'auteur fait rimer le substantif *afar* (en cat. *afer*) avec *mostrar* 1831-2, et l'infinitif *far* (en catalan *fer*) avec les verbes *conquistar* 323-4, 1401-2, *levar* 349-50, *anar* 133-4, *penar* 667-8, *batalhar* 707-8, 923-4, *perdonar* 779-80, *parlar* 399-400, 1797-8, *appellar* 1155-6, *ennamorar* 1389-90, *deslieurar* 1433-4, *ajudar* 1471-2, *passar* 1561-2. Ces rimes sont bonnes en provençal; mais tous ces verbes, qui sont également catalans, appartiennent à la première conjugaison avec la term. en *ar* à l'inf. Il n'y en a donc aucun qui puisse rimer avec le catalan *fer* (faire).

Rimes en ERON

Ces rimes sont très-nombreuses dans le poëme ; je citerai

[1] Je me permettrai de rectifier quelquefois l'orthographe du ms., pour mieux indiquer la rime réelle.

celles des verbes *agron — viron* 175-6, *viron — ploreron* 252-3, *tomberon — eron* 469-70, *donneron — tomberon* 412-3, *descavalqueron — tengeron* 579-80, *escavalcheron — agheron* 572-2, *despartiron — agron* 602-3, *doneron — romperon* 737-8, *nafreron — perderon* 741-2, *leveron — meteron* 1139-40, *partiron — anneron* 2073-4. La première, que M. Meyer déclare fautive en provençal [1], serait passable en catalan, *agren* (vieux cat.) ou *haguèren — vesèren ;* mais toutes les autres seraient fausses en catalan, parce que ces verbes appartiennent à des conjugaisons différentes, et on ne saurait faire rimer *aren* avec *éren* ou *iren*.

Rimes en AT, ATZ et AY

Provençal :	Catalan :
Sen Tomas — me platz, 597-8.	*Sent Tomas — plau.*
vos platz, — prenatz, 1631-2.	*plau — prengatz.*
ayatz — platz, 1661-2, 1852-3.	*hajatz — plau.*
platz — las, 1709-10.	*plau — las.*
au bas — anatz, 1731-2.	*al baix — anatz.*
demandatz—platz, 1321-2, 2095-6.	*demanatz — plau.*
platz — aotriatz, 1927-8.	*plau — autreyetz.*
pasatz — anat, 2379-80.	*passatz — anat.*
mostratz — nas, 1437-8.	*mostretz — nas.*
tu vist las — platz, 1973-4.	*l'has — plau.*
conselhatz — platz, 2306-7.	*consellatz — plau.*
sapjatz — platz, 2313-4.	*sapiatz — plau.*
platz — fayssatz, 2321-2, 2345-6.	*plau — fassatz.*
platz — l'ay, 1787-8, 1851-2.	*plau — l'hé.*
platz — faray, 2337-8.	*plau — faré.*
mais — plais, 1651-2.	*mès — plau.*
diray — plays, 1147-8.	*diré — plau.*
plays — array, 619-20.	*plau — hauré.*
tornerai — plai, 1931-2.	*tornaré — plau.*
diray — mais, 1411-2, 1859-60.	*diré — mès.*
pallais — jamais, 1323-4.	*palau — jamès.*
jamais — cays, 1422-3, 1433-4.	*jamès — quéyx.*
cays — mays, 1467 8.	*quéyx — mès.*

[1] Dans les corrections et notes du texte.

On voit que, selon les besoins de la rime, l'auteur fait subir au mot *platz* des modifications (*plai, plais, plays*) assez variées et plus ou moins autorisées en provençal; mais, en catalan, dès le XIIIe siècle, le verbe *plaser* (et plus tard *plaure*) n'a que la forme unique *plau* pour la troisième pers. sing. de l'indic. présent, et on n'en saurait tirer une seule bonne rime pour aucun des exemples ci-dessus.

Il y a, il est vrai, un indice d'une seconde personne du pluriel en *au* dans le catalan du XIIe siècle, d'après un passage du troubadour Peire Vidal (signalé par M. Meyer, *Romania*, 1872, p. 104), et on pourrait présumer qu'il existait dès cette époque, dans la langue vulgaire de la Catalogne, des tendances à l'adoption de cette forme, qui n'a prévalu cependant qu'au XVe siècle, et qui est aujourd'hui la seule employée en catalan. A. de Bofarull affirme que la forme catalane *au, eu, iu,* se rencontre dans les textes anciens (sans dire de quelle époque), concurremment avec la forme *atz, etz,* mais il n'en cite aucun exemple. J'en ai vu deux ou trois exemples dans B. Dez Clot, mais malheureusement dans l'édition de M. Buchon[1], qui ne peut faire autorité en pareille matière, pas plus que les éditions des Chroniques de R. Muntaner et du roi Pierre d'Aragon. Le fait est que je n'ai jamais trouvé que les formes *ats, ets* et *its*, dans les documents originaux catalans, littéraires, administratifs ou vulgaires, des XIIIe et XIVe siècles, et les premiers exemples que je connaisse des formes *au, eu, iu,* se trouvent dans deux lettres : l'une écrite de Cervera *a* XIIII de *maig* M CCCC XX, par un nommé Johan Germa, où il est dit : *Yo tramet aqui hun hom ab* 1^a *letra la qual se dressa al batle, axi com* POREU *veser;* mais tous les autres verbes y sont à la forme primitive, *levats, spatxets, farets, recomanets, digats, volrets, havets, scrivits, haviets* (Arch. des Pyr.-Or., B. 218, f° 14); la seconde, datée de Barcelone, le 30 septembre 1420, est signée par Thomas Poliquino, qu'un autre document dési-

[1] Je ne citerai que l'exemple du *cap.* 135 (p. 679 *a*): *e les gents qui-u oyren començaren de plorar e de cridar a grans crits, e a dir : Vos lo haveu mort. E retets lons. Que ço que deyts no son sino abelliments de paraules.* Les formes *retets* et *deyts* prouvent suffisamment qu'*haveu* n'est qu'une faute ou mauvaise correction de M. Buchon, pour *havets.*

gne ainsi : *vener. Thoma de Apoliquino domicellus oriundus de regno Sicilie Seracostan. dioces.* (Syracuse); tous les verbes y ont la forme *au, eu, iu,* : *prech-vos que lo-li* VULLAU *donar... prech-vos que li* DONEU *una flassada... les altres coses prech-vos que* GORDEU *ben... en l'endemig,* SCRIVIU-*me... la caxa,* VULLAU-*la obrir e dar-li lo libre e* ASTOGEU (*sic*) *la clau* (Ibid., f° 19). Quoi qu'il en soit, en admettant que cette forme existât déjà dans le catalan vulgaire du XIVe siècle, *plau* pourrait rimer sept fois, dans les exemples cités ci-dessus, avec des verbes catalans à la seconde personne du pluriel[1].

Rimes en IER, IERS, ES

Ces rimes sont assez fréquentes dans *Blandin*, et généralement bonnes en provençal et en catalan; mais les suivantes, sauf la première, fort douteuses en provençal, ne valent guère mieux en catalan :

Provençal :	Catalan :
primier — vezer, 56-7.	*primer — veser.*
cavaliers — randes, 917-8.	*cavallers — retès.*
cavalliers — ades, 925-6.	*cavallers — adès.*
cavalliers — pres, 1127-8, 1135-6.	*cavallers — près.*
cavaliers — intres, 1329-30.	*cavallers — entrès.*

L'auteur se contente évidemment d'une assonnance pour ces rimes provençales, mais on ne saurait y voir une influence catalane, puisqu'elles sont aussi fausses en catalan qu'en provençal. Ce défaut est également remarquable dans les rimes en *es*.

Provençal :	Catalan :
plages — presses, 2295-6.	*plagués — prenès* ou *prenguès.*
el fes — pres, 1619-20, 2167-8, 2187-8.	*ell fée* ou *fé* et *féu — prench* ou *prengué.*
plages — anessets, 2089-90.	*plagués — anassetz.*
parletz — agues, 2125-6.	*parletz — hagués*

[1] Je vois, au dernier moment, que M. P. Meyer vient de rectifier le texte de Peire Vidal (*Romania*, octobre 1873, p. 425); la nouvelle leçon met à l'écart toutes les inductions que l'on pouvait tirer du texte donné en premier lieu (*ad espasas tornau*). De nouvelles recherches m'ont fait décou-

Provençal:	Catalan:
merces — avetz, 1047-8, 1643-4.	*merces — havetz.*
res — defandretz, 1183-4.	*res — defendretz.*
meraveilhetz — merces, 1643-4.	*meravelletz — merces.*
fey — merce, 1261-2.	*fé — merce.*

Il ne paraît donc pas qu'on puisse tirer grande conséquence de la rime *primier-vezer*, fausse en provençal, mais bonne en catalan.

Rime en ERRE

Provençal:	Catalan:
Verre — ferre, 1413-4.	*veyre* (ou *vidre*) — *ferre* (ou *ferr*).

Rime en INA

Peytrina et *esquina*, 1197-8, ne rimeraient pas en catalan, ou il n'y a que la forme *esquèna*. Il est d'ailleurs fort douteux que le mot *peytrina* existe dans l'ancien catalan.

Rimes en OL

L'auteur fait rimer *col* et *vol*, 753-4 et 1579-80, qui donneraient en catalan la fausse rime *coll* et *vol*. Le ms. donne, pour les vers 1499-1500, la rime *sol-Cristal*, que M. Meyer corrige avec raison par *Cristol;* mais le vieux catalan ne peut offrir que *Critau*, qui ne rimerait plus avec *sol*.

Rimes en ORS, OS

Provençal:	Catalan:
cors — lo dos, 1505-6.	*cors — dos?*
corajos — cors, 1459-60.	*coratjos — cors.*
gratios — amors, 1311-2, 1733-4.	*gracios — amors.*
vos (voix) — *rendets vos*, 2179-80.	*véu* (vieux cat. *vòu*) — *vos.*
vos — sengnors, 817-8.	*vos — senyors.*

vrir deux exemples de la seconde pers. du pluriel en *au, eu, iu*, dans une lettre en catalan écrite d'Avignon en janvier 1390, et un autre dans un document daté de Barcelone la même année; mais tous les autres verbes de ces mêmes textes conservent la terminaison en *atz, etz, itz*.

Provençal :	Catalan :
senhors — nos, 511-2.	*senyors — nos.*
nos — amors, 287-8.	*nos — amors.*
dos (deux) — *senhors*, 507-8.	*dos — senyors.*

Toutes ces rimes sont aussi défectueuses en catalan qu'en provençal.

Rimes étranges ou fausses en provençal et en catalan

Le mot *talent*, que le ms. écrit aussi *talen*, *tallent*, *tallan* et *tallant*, rime fort bien avec *veramen* 767-8, ou *verayament* 1051-2, et *argent* 1845-6, mais non avec *cerchan* 1043-4, ni avec *jayan* 199 et 297, ni *davant* 1607, pas plus que *jayans — talans* 459. Il est vrai que le provençal possède les formes *talan* et *talen;* mais le catalan n'a que la forme *talent*, qui serait inadmissible avec *cercant*, *gegant* et *avant*.

Dans ce passage (v. 1315-6) :

Car iou, donzel, la va(u)ch sercan,
E vogra (la) fort deliurar,

il n'y a évidemment qu'une erreur typographique dans *sercan*, facile à corriger en *sercar*, exigé pour la rime; mais dans les vers 1195-6 :

Devers el (el) s'en es anat,
E tam gran colp li va donar,

il n'y a plus de rime, à moins de corriger : *li a donat*.

Dans ce passage (v. 1655-6) :

Iou, Brianda, vos requer,
Che vostre nom me vuelhas dir,

l'éditeur propose la restitution *iou*, *Briandaus voil requerir*, pour retrouver la mesure et la rime; mais *requerir* a une autre terminaison au vers 1495, où il rime avec *ferre* :

Lo vench assalhir e requerre.

Il n'est guère possible non plus d'admettre la rime suivante (v. 2249-50) :

E quant son del castel ysitz,
Tantost aqui els los an vistz,

de même que *Guillot* rimant avec *loch* (60-1), *colp* avec *tolc* (1525-6) et les rimes en *os — ors* déjà citées.

Il y en a de plus étranges encore : *demanda — en garda* 273-4, *ac gran gauch — fi un saut* 439-40, *l'avantura — era*

venguda 545-6, *armat de negre* — *gran*[*da*] *brega* 859-60, *taula—sausse* 1033-4, et celle-ci (v. 729-30):

Li un de sa, l'autre de la,
Cambas enversas s'en vira.

M. Meyer propose *sens virar* pour le sens, mais la rime n'en est pas meilleure.

On lit aussi (v. 1190-2):

Lo va ferir
D'una destral sul basinet
Che fuoch e flamma en salit.

Les deux vers qui suivent (1193-4) riment bien encore en *it;* mais, à moins de mettre *salet*, qui ne me paraît pas autorisé en provençal, *salit* ne saurait rimer avec *basinet*. Au reste, on trouve à peu près les mêmes mots dans un vers du roman de *Jaufre* (Rayn., *Lex. rom.*, t. Ier p. 67):

E a'l tal en l'escut donat,
Que fuec e flama n' fes issir;
Mas anc no'l poc jes envazir.

En mettant, dans *Blandin, salir ne fes,* on aurait, pour l'assonnance, une voyelle dont le poëte se serait sans doute contenté pour sa rime.

Enfin M. Meyer cite encore les rimes, « bien étranges en provençal », *autre* et *fauta* 45-6, et *nostra* et *forza* 261-2.

Toutes ces rimes sont aussi fausses en catalan qu'en provençal.

Rimes douteuses en provençal, bonnes en catalan

Il y a d'abord la rime *donsellas* — *mer*[*a*]*veilhas* 99-100, qui, selon M. Meyer, n'est pas admissible en provençal et qui est excellente en catalan, *donzelles—meravelles*; ensuite les rimes en *el, ausel— castel* 547-8, 1897-8, *ausel—donzel* 1617-8, et *ausel—conselh* 1915-6, douteuses en provençal, selon l'éditeur, mais bonnes en catalan (*aucell, castell, consell* et *donzell*). En admettant comme fondées les déclarations de M. Meyer, et pour ma part j'ai quelques doutes en ce qui concerne les rimes en *el,* je ne présume pas qu'on puisse voir ici, au lieu d'influences catalanes, autre chose que des licences habituelles d'un mauvais rimeur provençal qui, le plus souvent, se contente d'une

simple voyelle pour établir ses rimes; d'autant plus que l'auteur de *Blandin* (v. 1599) fait rimer *donzel* avec le mot *hostel,* qui n'a jamais existé en catalan (il n'y a que la forme *hostal*). Il n'y a donc, à mon avis, aucune induction à tirer de ces rimes défectueuses, quant aux influences catalanes.

Il n'y a en réalité, dans tout le poëme, qu'une seule rime, impossible en provençal et bonne en catalan, celle de *dit—nit* signalée par M. Meyer, et je n'y ajouterai pas celle de *brachet — drech* 39-4, en catalan *brachet—dret,* parce que le mot provençal *drech* a aussi la forme *dret.*

C'est la seule qu'une lecture attentive du roman ait pu me faire découvrir. Les deux mots *nit* et *dit* sont incontestablement catalans, mais il y a quelques observations à présenter au sujet du mot *nit* et des rimes en *et* et en *it* du poëme.

NIT. — Voici l'orthographe du mot « *nuit* » dans le ms. du roman de *Blandin : nuech* 48, *nuch* 496-537-540, *a-nuch* 2220, *nuich* 1385-1942-2283, *a-nuich* 2236. Dans le catalan, en laissant de côté les troubadours, comme Mataplana et autres, qui ne donnent à ce mot que la forme provençale, les leçons fournies par les textes originaux catalans sont: *nuyt,* en 1296, 1298, 1308, 1311, 1323; *a la nut,* 1298; *de nutz,* 1302 et 1318, 1372 et longtemps après. Quant à la forme *nit,* je n'ai pas pu la découvrir avant 1330 : *sia tengut de tocar cascuna nit la trompeta* (Criées de Collioure); on la trouve aussi vers 1338 (Criées du chapitre d'Elne à Baxas), et très-souvent à partir de cette époque. Il est donc permis de présumer que, si l'auteur a subi une influence catalane à propos de cette rime, le roman serait probablement postérieur aux premières années du XIVe siècle. Mais qui nous dit qu'il n'y aurait pas plutôt une influence du francais *nuit*[1]? Je constaterai plus loin, dans *Blandin,* l'emploi d'un assez grand nombre de mots français complétement étrangers au catalan, mais je ne verrais plutôt ici

[1] Pourquoi d'ailleurs un rimeur complaisant, comme l'est évidemment l'auteur de *Blandin,* ne se serait-il pas contenté de l'assonnance que lui offraient diverses formes provençales du mot *nuech?* On trouve en effet, dans les textes publiés par M. Meyer : *noit* (Boèce, v. 90, p. 26), *noitz* (Guiraut de Borneil, v. 4, p. 82 et Jaufre Rudel, v. 34, p. 78), *la nuis* (*Girart de Roussillon,* v. 286, p. 55), *nuit* (ibid, v. 367, p. 58), *detz noitz* (Vie de G. de la Tor, p. 101), etc.

qu'une simple négligence d'un poëte trop accommodant, et absolument semblable à celles qu'il se permet à tout instant en fait de rimes. Il n'y a qu'à relever, comme je l'ai fait, les singulières licences contenues d'un bout à l'autre de l'ouvrage, et surtout pour les rimes en *et* et en *it*.

Rimes en ET. — Les rimes en *et* avec un verbe au prétérit sont toujours bonnes en provençal, dans le poëme de *Blandin*, mais elles seraient presque toujours fausses en catalan. Elles sont nombreuses, et l'on trouve :

Basinet, bassinet et *bacinet*, rimant avec *fendet* 1209-10, *donet* 1221-2, *avisset* 1684-5 et 2147-8, *gitet* 2147-8, *montet* 749-50;

tiret rimant avec *tombet* 427-8;

perdet avec *ancantet* 1325-6, et *donet* 1529-30;

Lionet avec *sonet* 377-8;

donet avec *rompet* 1523-4 et 1575-6, *avisset* 1685-6, *arabet* 1541-2;

encontret avec *lo met* 959-60;

saludet avec *donzel*[*et*] 2225-6;

Blandinet avec *s'en anet* 383-4, *respondet* 129-1007-1317-1975-2011-2105-2120-2329, *s'agenolhet* 1349, *mostret* 1839, *trobet* 447, *conquistet* 1857, *avisset* 423, *se levet* 1071, et *se bosset (?)* 1473-4.

Toutes ces rimes sont bonnes en provençal, mais aucune ne serait admissible en catalan, car tous ces verbes appartiennent à des conjugaisons catalanes qui ne possèdent pas le prétérit languedocien en *et*. Il y a, il est vrai, des traces d'une conjugaison primitive formant aussi, en catalan comme dans certains textes dits provençaux, la troisième personne du prétérit en *ec ;* mais elles sont rares dans le catalan officiel ou littéraire, bien qu'on en trouve quelques-unes dans Dez Clot. On les voit seulement (jusque vers l'an 1360), surtout en Roussillon et dans le voisinage du pays de Fonollet, où cette forme s'est encore aujourd'hui exclusivement conservée dans la langue vulgaire. Dans tous les cas, l'ancien catalan grammatical avait pour le prétérit des formes propres et parfaitement distinctes, qui ne sauraient, pas plus que les prétérits en *ech*, rimer avec le prétérit provençal ou languedocien en *et*.

Toutes les rimes qui précèdent sont cependant bonnes en provençal ; mais que faut-il penser de la rime suivante ?

Donch lo cavallier de contrent (?)
Tombet de caval trestot freit. (v. 896-7).

M. Meyer donne *de contrent* avec le signe du doute, sans proposer de correction ; le sens pourrait faire admettre *de contenent,* qui ne saurait donner la rime [1].

Rimes en IT, IC. — L'auteur, qui a commis la rime catalane *dich-nuech*, a fait grand usage des mots *dich, ardit* et *amich*, qui lui ont fait commettre beaucoup de rimes fausses en provençal, quelquefois bonnes en catalan, sans qu'il pût se méprendre sur la véritable rime de ces mots, comme le prouvent les exemples suivants.

La rime est bonne dans les deux langues, car ce sont absolument les mêmes mots, lorsque *ardit* rime avec *garit* 1999, *delit* 177, *adormit* 1069, *marit* 2315. Elle ne vaut rien, ni en provençal, ni en catalan, dans les vers 435-6, *amich-Ardit* (cat. *amich-Ardit*).

Elle est mauvaise en provençal, mais très-admissible en catalan, dans *Ardit-dich* 65-225-391-361-1439-2079-2191-2303-2288-2361-2389 (catalan *Ardit-dit*).

Elle est bonne en provençal, mais inadmissible en catalan, dans *dich-amich* 71-497-2067 (catalan, *dit-amich*).

Enfin elle est défectueuse dans les deux langues, dans :

Provençal :	Catalan :
amortir (lisez *amortit*) — *amich,* 157-8	*amortit?* — *amich.*
esbaït — *amich,* 1187-8.	*esbayt* — *amich.*

Le mot *aossit*, que l'auteur fait rimer avec le participe *ferit* 117-8, donne une mauvaise rime provençale dans *aossit-dich* (561-2,1909-10 et 2097-8), tandis qu'elle serait bonne en catalan (*ausit-dit*). Il en est de même de *dich* — *complit*, 1791-2, (cat. *dit* — *complit*).

Comme conclusion, il n'y a dans ce roman de 2394 vers qu'une seule rime, *dit* et *nit*, à accepter comme réellement catalane, quoiqu'elle puisse être attribuée à une influence française avec autant, et peut-être plus de raison, qu'à une origine catalane. Dans toutes les autres, après l'examen qui

[1] La rime du ms. *drecha-estregia* (1905-6) serait bonne en catalan, *dreta-estreta* ; mais elle doit être corrigée en provençal en *drecha-estrecha*.

précède, je ne saurais voir autre chose que l'effet des procédés peu scrupuleux d'un poëte fantaisiste, peu soucieux d'ailleurs de donner au public un travail purement littéraire et achevé. On peut aussi remarquer que l'auteur de *Blandin* a fait un usage immodéré des chevilles, tellement que M. Meyer « a peine à croire, qu'il se soit trouvé deux auteurs capables » d'abuser à ce point du « *pedas* » *apert*[1], *apertament*, que le » romancier emploie à tout propos et hors de propos (p. 172). » Il y en a d'autres encore, et le poëte en eût facilement trouvé deux ou trois de plus pour corriger ses mauvaises rimes, s'il eût voulu donner à cette partie de la composition l'importance qu'y attachaient les troubadours, ses prédécesseurs.

Il reste à examiner les formes particulières du langage et les mots employés par l'auteur de *Blandin*, et à voir s'ils se rattachent au provençal ou au catalan.

Le poëme a été composé en provençal ; il ne peut y avoir aucun doute à cet égard, car tous les mots, comme j'espère le prouver plus loin, sont provençaux, bien qu'ils puissent être aussi rattachés au catalan au moyen de légères modifications orthographiques [2]. Il y a cependant quelques formes et un certain nombre de mots qui ne peuvent appartenir qu'au provençal, ou peut-être provenir du français, pour quelques-uns, et qui, dans tous les cas, me semblent tout à fait inusités en catalan ou étrangers à cette langue.

Entre autres, les dictions suivantes :

Ne vos plorets (v. 265) ; — *non vos* ploretz (v. 1144) ;

Ve vos ayssi doas donsellas (v. 197 et ailleurs) ;

Che non faran *ges poinch* d'autrage (v. 832) : — senssa pensar *nul point* d'outrage (v. 2295) ;

E *de* gran colp li van donar (v. 1204) : — vengron *de* nobles cavalliers (v. 2371) : — e *de* novas li demandet (v. 1310) [3].

[1] L'ancien catalan a fait un usage fort modéré, pour ne pas dire excessivement rare, du mot *apert* ou *apertament* ; on ne saurait donc chercher une origine catalane dans l'abus que le poëte a fait de ce *pedas*.

[2] Au reste, vu surtout le mauvais état du ms., on ne peut guère discuter que les mots des rimes.

[3] Je trouve cependant (dans l'*Invencio del cors de sent Antoni abat*, publiée, d'après un manuscrit de la fin du XIVe siècle, par D. Bartolomé

De même, les mots :

Consi, comsi et *cossi*, mot languedocien employé une infinité de fois dans le roman et étranger au catalan, qui emploie *co*, *con* et *com* ;

Assetar (*s'*), 1381-1737-2267, forme languedocienne, en catalan *seser* ou *assentar* ;

Estandut, employé une fois, entre autres, pour rimer avec *venzut* 403-4, qui ne rimerait pas avec *estès*, seule forme connue en catalan ;

Remanir (à la rime, 529-536-540) ; en ancien catalan, *romandre* ;

Tombar, inconnu en catalan (quoi qu'en dise Raynouard) ;

Randetz, 525-918 ; en catalan, *retetz* ;

Jambas, 1240 ; en catalan, *cames* (mais l'orthographe peut être imputée au copiste, puisqu'on lit *cambas* au v. 730) ;

Sanglent, 1543, forme inconnue en catalan ;

Sec (il suit), 1258, à la rime ; en catalan, *segueix* ;

Sorre (sœur), souvent employé dans le roman et nécessaire pour la mesure ; le catalan n'a jamais employé que *sor*.

Botet (*los*) « il les mit », inconnu en catalan, usité en Languedoc ;

Baylar, 2103, dans le sens de « bailler, donner », employé en Languedoc, inconnu en catalan comme verbe, quoique le subst. *batlle* en dérive.

Je considère comme fort douteuse en catalan l'existence des mots *narres* 701 ou *narras* 1415, « narines », *trestot*, *message* (*masatge?*) « habitation », *hostage* « hôtellerie », *si va gandir* 1498, *beroyer*, la forme *broden* ou *brondent*, *serrat* 310

Muntaner; Palma, Felipe Guasp y Vicens, 1873) un seul exemple de cette façon de parler, que je considère comme purement languedocienne : *e trobaren aqui de nobles e de beyles erbes e de belles pomes les quals donaven noble odor* (page 26). Mais on lit quelques lignes plus loin (même page) : *Mas trobaretz* (lisez *trobaren*) *aqui cerps e drachs horribles e lehons terribles* ; et plus loin (p. 35), *sapiats que daquel moniment ixen molt nobles odors*. Il serait facile de multiplier les citations d'après le même texte, pour prouver, dans tous les cas, que cette dernière forme était la plus usitée en catalan et la plus conforme au génie de cette langue. Le catalan n'emploie jamais *de* au sujet, comme dans *vengron de nobles cavalliers* ; c'est du pur languedocien.

« fermé », *peytrina, desot* « sous », *virar* 730, *joly* 1688, *jollia* 1380 et *joliament* 995 [1].

Enfin la forme *hostel* 1600 (à la rime), et les mots *forja, tresque* et *hostet,* tout à fait étrangers au catalan, ne peuvent être rapportés qu'au français.

« *Tresque,* dit M. Meyer, mot d'un assez fréquent emploi » dans le Midi au XIVe et au XVe siècle : beaucoup, très » (p. 292 . J'ai eu déjà l'occasion d'en citer des exemples pour Uzès en 1348 et Montagnac Hérault) 1470-1480 (*Revue des langues romanes,* 1873, p. 258-260). Sa provenance française ne peut pas faire l'ombre d'un doute, et l'on pourra remarquer facilement que presque tous les mots cités ici comme étrangers au catalan sont encore en usage en Languedoc.

Quand à *hostet,* on lit dans *Blandin* (v.1685) :

E hostet li lo basinet.

Le provençal aurait dit *levet* et le catalan *levà*. L'origine française d'*hostar* ne peut êtremise en question par personne : mais il y en a une preuve bien remarquable que j'emprunte à une citation de M. P. Meyer (*Romania*, I, p. 366). Le vers français d'Hélinand,

Ostez vos chiffles et vos gas,

se trouve traduit par :

Levatz de vos chuflas e gabs,

dans le livre des *Vices et des Vertus,* qui n'est autre chose que la traduction provençale de la *Somme le roi* (passage cité par Raynouard, *Lex. rom.,* II, 419 *b*)[2].

Si le roman de *Blandin* avait été composé en provençal par un Catalan, on ne s'expliquerait pas facilement comment l'auteur aurait pu introduire dans son poëme ces formes et ces mots, dont quelques-uns sont cités par M. Meyer lui-même comme nouveaux en provençal, et qui tous, cependant, sont étrangers au catalan. Dans tous les cas, et en admettant l'hypothèse de l'éditeur de *Blandin,* tout en s'efforçant d'écrire

[1] Je crois inutile de citer comme étrangères au catalan les formes *marvais* 1346, qui n'est sans doute qu'une faute du ms. (pour *malvats*), et *chins,* qui n'est pas employée à la rime (v. 783), tandis que la forme *cans* rime avec *alans* (v. 699-700).

[2] Le verbe *hostar* ou *ostar* a été cependant employé en provençal dans

de son mieux en provençal, un poëte catalan aurait certainement introduit et laissé dans son œuvre un assez grand nombre de rimes[1], de mots et de tournures, qui décèleraient sa langue maternelle. Or, malgré la plus rigoureuse attention, il m'a été impossible de découvrir dans les 2391 vers de *Blandin* une seule forme grammaticale propre au catalan et étrangère au provençal, et, comme on l'a vu, les rimes réellement et exclusivement catalanes se réduisent à une seule.

En ce qui concerne les mots et locutions, voici ce que dit M. Meyer :

« J'ai fait de ce poëme un glossaire assez court, qui n'ap-
» portera à la lexicographie provençale qu'un bien insignifiant
» contingent. Je n'ai jamais lu d'ouvrage provençal écrit avec
» un choix de mots aussi pauvre. La langue de ce roman ne
» nous présente presque aucun de ces mots rares et uniques
» qu'on est à peu près sûr de rencontrer dans tout ouvrage
» provençal d'une certaine étendue. Il est évident que l'auteur
» n'était pas parfaitement maître de la langue[2], et c'est une
» raison de plus de douter qu'il ait été originaire des pays de
» langue d'oc.

» De preuves positives qu'il ait été catalan, ce glossaire n'en

Girart de Rossilho et dans la légende de *Barlaam et Josaphat*, par Peire Vidal et Lunel de Monteg (*Chrestomathie provençale* de Bartsch), mais il n'a jamais été admis en catalan.

[1] Comment s'expliquer, surtout pour un mot aussi usuel que le verbe *far*, qu'un poëte catalan, voulant écrire en provençal, ne se fût pas oublié une seule fois, ou n'eût pas pris la liberté de le faire rimer avec un verbe en *er* ?

[2] Quelles que soient mes impressions à cet égard, il ne saurait m'appartenir, et je n'ai pas la moindre envie de contester l'appréciation de M. Paul Meyer. Toutefois il me sera peut-être permis de faire observer, quant au choix de mots, pauvre ou riche, attribué à *Blandin* ou à tout autre écrit, qu'il dépend uniquement de l'état plus ou moins avancé des travaux déjà accomplis dans l'étude de la langue que l'on a en vue. Il est bien évident que M. Meyer, « occupé depuis bien des années à rassembler » les éléments d'un grand dictionnaire de la langue d'oc » (*Romania*, I, p. 401), ne doit plus s'attendre à faire une riche récolte de mots rares et nouveaux dans les textes qu'il peut encore avoir à dépouiller. On peut aussi rappeler que le nombre des locutions nouvelles que M. Meyer a recueillies dans le poëme de *G. de la Barra*, beaucoup plus étendu que celui de *Blandin*, n'est guère plus considérable que pour ce dernier.

» fournit guère, et on ne s'en étonnera pas si on admet que » l'œuvre a été composée autant que possible en provençal, » mais encore est-il qu'on y trouve quelques mots qui portent » la marque de leur origine. Ainsi *ayla, aylla,* « là-bas », me » paraît bien plutôt catalan que provençal, et j'en dirai bien » autant du subst. fém. *orta* « jardin. » (*Romania*, II, p. 172.)

Il ne m'est pas facile, je ne puis le dissimuler, d'admettre que le poëme de *Blandin* ait été composé « autant que possible » en provençal ; cependant je ne demande pas mieux que d'y trouver du catalan, pourvu qu'il y en ait, et c'est ce que je vais examiner.

M. Meyer a donné, à la suite du roman, un vocabulaire des mots rares et uniques qu'il a relevés dans le poëme. Le glossaire contient 75 mots, dont plus de 60 figurent déjà dans le Lexique de Raynouard. La plupart de ces locutions rares et uniques, et cela se comprend sans peine dès qu'il s'agit d'un manuscrit aussi corrompu que celui de *Blandin,* ne sont donc que de nouvelles variantes orthographiques ou même des fautes du copiste, et quelques-unes pourraient être supprimées sans hésitation : elles n'ont guère d'autre utilité que de fournir quelquefois des indications qui font déterminer l'origine de la copie, et c'est à ce titre qu'il faut savoir gré à l'éditeur de les avoir signalées. Telles sont, à mon avis, *al re* (pour *als re*), *beres* (p. *barres*), *degorar* (p. *devorar*), *gassan* (p. *gazan*), *fremar* (p. *fermar*), *mar tallen* (p. *mal talen*), *marvais* (p. *malvats?*), *qual* (p. *cal*), etc. Quant aux autres mots nouvellement signalés, ils peuvent sans doute être admis comme provençaux, et presque tous comme catalans. Je ne m'occuperai ici que de ceux qui appartiennent réellement ou que M. Meyer rapporte au catalan.

Aylla.— « *Aylla,* 83, 237, là-bas. Lex. rom. *aylai,* IV, 8 » ; et ailleurs : « Ce mot paraît bien plutôt catalan que provençal. » P. Meyer.

En quoi paraît-il bien plutôt catalan ? On le voit au treizième siècle dans B. Dez Clot : « *que fos alla* (cap. V), *e de continent foren alla* (cap. CXIX), et il existe encore aujourd'hui en catalan. On le trouve de même en castillan : *Vos prego,* dit G. de Loris, trésorier de la reine d'Aragon, *que vos li dedes dos carragues del mellor vino que podredes trobar, quel dicto*

Pedro va alla por rason de buscarlo (5 janv. 1345). Le ms. de *Blandin* ne fait que fournir deux formes nouvelles, *ayla* et *aylla*, qu'on peut ajouter à la forme *aylai*, qui existait déjà dans l'ancien provençal et que le Lexique de Raynouard avait recueillie. Ce n'est donc plus qu'une question de correction orthographique, et on ne voit pas trop pour quelle raison ce mot serait bien plutôt catalan que provençal.

Anar, va. — « *Anar, va*, employé comme auxiliaire au sens » du prétérit, comme en catalan, 1329, 1963, 1964. » P. M.

L'auteur du poëme a singulièrement abusé de cet auxiliaire, qui, en effet, s'est aujourd'hui complétement substitué aux anciennes formes particulières du prétérit catalan ; mais, à l'époque de la composition de Blandin, il y était peut-être moins usité que dans le provençal. On le voit déjà dans les plus anciens textes provençaux, tels que la *Passio*. « Cet inexpli- » cable idiotisme, dit P. Puiggari, qui n'a, je crois, de rap- » port qu'avec les auxiliaires anglais *shall*, *should*, *will*, etc., » est d'origine romane — ou provençale. M. Raynouard en » cite des exemples (*Choix*, t. Ier, p. 325). On le trouve aussi » dans Des Clot, dans Muntaner, etc. » (*Grammaire catalane*, par P. Puiggari, p. 49). Tout ce qu'il faut ajouter, c'est que l'emploi d'*anar*, *va*, comme auxiliaire, ne s'est définitivement introduit dans le catalan que vers la fin du XVe siècle, de manière à supprimer complétement les anciennes formes particulières du prétérit catalan ; aux XIIIe et XIVe siècles, on n'en trouve que des exemples extrêmement rares. Il n'y a donc rien à induire du véritable abus que l'auteur de *Blandin* a fait de cet auxiliaire, en faveur d'une influence ou d'une origine catalane.

Amortir—Esmortir. — *Amortir* 157, mourir, synon. d'*es-* » *mortir* ; — *esmortir* 152, s'éteindre, mourir ; catalan. » P. M.

On lit dans le poëme :

E achi s'anet esmortir,

et plus loin :

Vessen lo jayan amortir.

Il faut lire *amortit* au lieu d'*amortir* du second vers, puisque l'auteur prétend faire rimer ce mot avec *amich*. Quoi qu'il en

soit, les deux vers se rapportent à un seul et même fait, concernant le même *jayan*, et il est évident que le poëte a dû employer la même expression dans les deux cas. La variante *esmortir* ne pourrait donc être imputée qu'au mauvais copiste de *Blandin* ; il n'y a, dès lors, aucune nécessité d'accepter le soi-disant catalan *esmortir* au lieu du provençal *amortir*, qui, d'après M. Meyer (p. 201, note), se trouve déjà dans Raynouard.

Cays. — « *Cays* 1467, 1534, joue. » P. M.

« *Cais* ou *cays*, s. m., joue, mâchoire, dents, bouche, visage. » Rayn., *Lex.*, II, p. 287.

Le mot *cays* désigne au propre l'ensemble des dents et ne pourrait être pris, par extension, dans le sens de « bouche, visage », que dans un seul des exemples cités par Raynouard : *Ara m fan colh e cais* (Rambaud de Vaqueiras), « accueil et » caresse. » On peut y joindre le passage de Pierre de Bussignac ibid. p. 436, et *Choix*, IV, p. 269) : *Era m faran colh e cais*, que Raynouard traduit par « accolade et caresse » ; et encore peut-on se demander si, dans ces deux cas, le mot *colh* n'a pas la même valeur que le provençal *acuelh*, et si *cais* ne serait pas l'adverbe (dans le franç. *quasi*, en catalan *quaix*) pris substantivement, avec le sens de « manières, apparences, » semblants ? »

On trouve aussi dans le roman de *Flamenca*, dont le texte complet a été publié par M. Meyer :

> Assi messeis fortmen s'irais,
> Tira s los pels, pela s lo cais,
> Manja la boca, las dens lima,
> Fremis e frezis, art e rima.

Ici, le mot *cais* peut encore être traduit par « joue », et c'est ce qu'a fait Raynouard : « Il se pèle les joues » (*Lex.*, I, p. 16). Mais le sens de « joue » n'est admissible pour aucun des passages où le mot a été employé dans *Blandin* :

> O el perdrie un deins del cays (v. 1423).
> Che un dent del cais li arabes (v. 1428).
> E tam gran colp el ly donet
> De la lansa per miech del cays,
> Che bien ly en mes tres palms o mays (v. 1466-8).
> O el perdera un dent del cays (v. 1534).

On ne peut pas perdre une dent de la « joue », et *cais* ou

cays ne peut signifier ici que « mâchoire, les dents. » C'est dans ce sens et sous la forme *quéix* qu'on dit encore vulgairement en catalan : *posa 'l queix*, cet enfant « met les dents »; *té bon queix*, « il a bonne dent ».

Au reste, M. Meyer ne met pas en question l'existence de ce mot dans le provençal, et si, je m'en occupe, c'est uniquement parce qu'il a dû en être de même du mot *caysal*, qui, selon l'éditeur de *Blandin*, serait « surtout catalan ». Ces deux mots dérivent l'un de l'autre, et, si l'existence du premier est admise dans l'ancien provençal, on ne saurait guère contester celle du second.

CAYSAL. — « *Caysal* 1542, dent molaire. Raynouard, II, 287, » cite l'ex. de *Blandin* et un autre tiré de l'*Elucidari*, qui a été » écrit sur les confins de l'Espagne. C'est un mot surtout cata- » lan *(caixal)*. » P. M.

Le mot est incontestablement catalan [1]. On lit dans l'inventaire des *ornaments* de l'église Saint-Jean de Perpignan (1351) : *In dicta caxia sunt barre cum dentibus sce Roffine in quibus sunt due dentes et novem* CAXALS. Mais le mot est tout aussi bien languedocien, puisque l'*Elucidari* a été écrit « sur les confins » de l'Espagne » et, selon toute apparence, dans le pays de Foix, comme l'a prouvé M. de Tourtoulon (*Revue des langues romanes*, I, p. 7) Encore aujourd'hui on dit à Montpellier, et très-couramment, *caissau*, dent molaire. A quelques kilomètres plus haut, en allant vers le haut Languedoc, *caissal*. Le mot existe bien au delà, sur les bords du Rhône, en Provence [2]. Il est permis d'espérer que quelque texte encore inédit de l'ancienne langue provençale viendra s'ajouter aux exemples

[1] Ce mot existait en castillan comme en catalan. On lit dans la traduction des *fueros* de Medinaceli (vers 1124, copie de la fin du XIIe siècle) : *Otrosi faga qui à otro crebantare dient, ò caxar, ol metiere estiercol en la boca; mas si testigos non oviere faga la manquabra con un vecino, et el otro iure con XII* (*Coleccion de fueros municipales y cartas pueblas*, por Don Tomàs Munyoz y Romero. Madrid, 1847, t. I, p. 437).

[2] On lit dans l'*Armana Prouvençau per lou bél an de Diéu* 1874 (Avignon, p. 82) : *Lou nom di dent. L'ome a trento-dos dént.. Li pale, ò dent de davans... Li crouchet, ò dént pounchudo... Lis uiau, o dént de l'uie... e li* QUEISSAU, *o dént trissadouiro, vue de-per-de aut, vue de per-de-bas*. Ce texte m'a été signalé par M. Christian de Villeneuve, membre de la Société.

fournis par *Blandin* et l'*Elucidari* [1]. Dans tous les cas, l'emploi de *caysal* dans notre poëme est tout à fait conforme à l'usage de ce mot dans le dialecte languedocien du XIVe siècle, et il ne saurait autoriser l'admission d'aucune influence catalane.

Forja. — « *Forja* 752, mot catalan (provençal *farga*). » P. M.

Le texte de *Blandin* porte :

> E dona li per miech la gorja
> Che semblet manescalc en forja.

Dans l'ancien catalan, la forge de maréchal-ferrant, dont il s'agit ici, est toujours appelée *la fabrega* ou *la ferraria;* le fourneau d'un orfèvre ou d'un serrurier, *fornal ;* l'usine pour la fabrication du fer est appelée *mantica* dans les textes cat. latins du XIIe siècle, *molina de ferr* ou *farga* dans les siècles suivants. Dès la même époque et encore aujourd'hui, *fargar* signifie en catalan « forger », et *farguer* ou *fargayre,* « ouvrier de forge. » Le mot *forja* est tout à fait inconnu en catalan, et M. Meyer reconnaîtra facilement son erreur par les tableaux des mots principaux des six langues néolatines que Raynouard a donnés dans le *Lexique roman* (t. II, page XLIV) : « *Troub.*, » farga — *catalan*, farga — *espagnol et portug.*, forja — *ital.*, » foggia, fuccina — *franç.*, forge. » L'auteur de *Blandin* ne pouvait pas recevoir le mot *forja* de la langue catalane, qui ne l'a jamais possédé ; il l'a pris, si l'on veut, dans le castillan ou plutôt dans le français, à moins, comme je suis porté à le croire, qu'il ne l'ait pris tout simplement dans la langue vulgaire de son pays, où il était peut-être déjà en usage. En effet, *forja* existe vulgairement à Montpellier et dans le bas Languedoc, avec la signification de forge.

Matar. — « *Matar* 458, tuer ; castillan et catalan ». P. M.

Castillan et catalan, sans aucun doute ; mais, comme le mot est également provençal, je crois utile de fournir quelques

[1] Le mot existe dans la *Chanson de la croisade d'Albigeois,* à propos de la mort de Simon de Montfort :

> E feric si lo comte sobre l'elm qu'es d'acers
> Quels olhs e las cervelas els *caichals* estremiers,
> El front e las maixelas li partic a cartiers.

(Vers 8452-4: *Recueil d'anciens textes*, etc., publiés par Paul Meyer page 108).

preuves, afin qu'on ne voie pas encore ici un pur catalanisme imputable à l'auteur de *Blandin*.

Le verbe *matar*, qu'il vienne du latin ou d'un participe arabe, appartient à toutes les langues romanes et à ce qu'on pourrait appeler la langue « franque » du bassin de la Méditerranée.

On l'a toujours employé en castillan, et je n'en citerai que trois exemples antérieurs au XIVe siècle. Dans les *fueros* d'Arguedas (1092) : *et de omicidio... si preso fuere qui al otro* matare (*Coleccion* de Muñoz, page 331) ; dans les *fueros* de Villavicencio (1221) : *el vecino que al vecino* matar, *nil vala eglisia*, etc. (ibid., p. 179) ; — dans les *fueros* d'Escalona (1226) : *que todo aquel qui* matare, *si non fuere so enemigo conocido, que muera por ello ; é si el* matador *non pudieren haver, pierda quanto quier oviere* (ibid. p. 490).

Les Catalans employaient de préférence *aucir*, qui ne fut complétement abandonné qu'au XVIe siècle ; mais on trouve quelques exemples de *matar* dans Dez Clot : *pensaren de* matar *bous e moltons* (cap. 83), *e aqui mataren-lo* (cap. 102). On voit aussi ce verbe dans Muntaner et ailleurs, mais assez rarement, jusqu'à l'époque où il a complétement supplanté *aucir*.

On trouve *matar* en usage en Sicile à la fin du XIIe siècle, dans le nom du château de Matagrifo, construit près de Messine par Richard Cœur-de-Lion, à l'époque de son voyage en Terre Sainte, pour tenir en respect quelques Grecs de Sicile. « Ce mot, dit Buchon, est composé de *matar*, tuer, et *Griffon*, » qui désigne les Grecs dans notre vieille langue » (Chronique de Muntaner, page 315). Il existait aussi un château de Matagriffon sur la côte occidentale de la Morée, construit ou, du moins, ainsi dénommé par les barons français : *castrum et terra Matagriffoni*, est-il dit dans les conventions stipulées entre Ferrand de Majorque et Marguerite, dame de Montagriffon, à la suite du mariage entre ledit Ferrand et Isabelle, fille de Marguerite, en 1314 (d'Achéry, *Spicileg.*, t. III, p. 704). Ces deux dénominations remontent à une époque bien antérieure à celle où les Catalans fréquentèrent les côtes de la Sicile et de la Morée.

Pour le provençal, on trouve déjà *matar* dans un sirvente (contre les *lauzengiers*) de Rambaud d'Orange, l'un des plus

anciens troubadours dont les ouvrages soient parvenus jusqu'à nous, puisqu'il mourut en 1173 :

Si m peza, mas non er laissat
Qu'ieu de mal dir no'ls combata,
E ja del plus no m sapchon grat
Car mos cors totz non los mata.

(Raynouard, *Choix*, tom. V, pag. 408.)

De même, dans la *Chanson de la croisade d'Albigeois :*

Oimais no pot remandre tro l'us sia *matatz* (vers 8312).

Ce mot persiste encore aujourd'hui dans le midi de la France.

Matar est employé assez souvent dans le sens de « tuer », en Languedoc. A Montpellier, la signification est restreinte : *matat* équivaut à « battu, humilié, réduit à l'impuissance. » La signification de meurtre ne s'est guère conservée que dans le dicton proverbial : *Que t'a fach que t'amate ;* « que celui qui t'a fait, t'a créé, te défasse, te tue. » Dans le restant du Languedoc et dans les pays circonvoisins, elle existe nettement. Maître Jacques de Pamiers, dans son poëme *l'Esprit del tens, ou la Reboulucion de Quatre-Vingts-Naou* (Pamiers, 1857, in-12), traite les Jacobins de *mato-reys :*

De tals outratges féyts a l'humano naturo
Pr'aquelis mato-reys, pourfendurs de grandous, etc.

G. Azaïs (*las Vesprados de Clairac ;* Avignon, in-18, p. 89, 90) donne :

« Ges de mestre » ! dis un regor.
« Lou voulen pas ! » crido la chiourmo
De lous qu'òu pas gitat sa gourmo ;
« Tant val des loups estre matats
» Que d'estre tounduts e crestats. »

L'emploi de *matar* par l'auteur de *Blandin* ne saurait donc être attribué à aucune influence particulière du catalan.

Orta. — « *Orta* 88, jardin ; catalan plutôt que provençal ». P. M.

L'observation est fondée dans un certain sens. Le catalan *orta* n'est, en somme, que le mot *ortale*, qui figure à satiété dans la formule *ortis ortalibus* des chartes latines du midi de la France, jusqu'au XIIe siècle. Mais il faut remarquer que, dans

le catalan, *orta* s'est appliqué de tout temps à « un grand et » vaste jardin, à un quartier de jardins », et même « à toute » la banlieue arrosée ou cultivée d'une ville, jardins, champs » et vignes », tandis qu'un simple jardin est appelé *ort*, comme en provençal. L'auteur de *Blandin* a-t-il tenu compte de cette distinction, l'a-t-il même connue ? On peut en douter, car il appelle *orta* (vers 92) le même jardin qu'il appelle *ort* dans le vers suivant :

> *En sella orta* s'en va annar.
> *Aqui*, trobet, *dins aquel ort*,
> Verayament mot bel desport.

Il emploie donc *ort* ou *orta* avec la plus complète indifférence, ou plutôt pour les seuls besoins de la mesure ou de la rime, de même que les mots *prada* (v. 247) et *prat* (v. 284) employés pour désigner une même prairie.

Ce mot était-il d'ailleurs étranger au provençal ? Je n'ai pas de textes anciens à citer ; mais le doute n'est pas possible après la citation suivante, due à l'obligeance de M. Léotard, sous-bibliothécaire de la ville de Montpellier.

On trouve, dit M. Léotard, dans une Christiade inédite du XVIIe siècle, par Borrier, médecin à Pézenas :

> ..... Jesus a l'instan
> Prenguet Pierres, Jacques et Jean,
> Et sourtiguet hors de la porto
> Per ana drech an aquel' horto,
> Coumo el fasie lou pus souven..
> (*La Vie, la Passion et la Mort de N.-S. Jésus-Christ*, en langue vulgaire pour le peuple du Languedoc.)

On peut donc affirmer que *orta* est aussi bien languedocien ou provençal que catalan. On dit, dans le langage populaire de la Provence et du bas Languedoc, *es per orta*, « il est par champs, par prairies, par chemins. » (V. l'*Arm. prouv.* et les poésies des Félibres.)

Je trouve aussi ces vers dans une pièce toute moderne, puisqu'elle date de cette année-ci seulement, *lou Paycherou*, par Achille Mir (Carcassonne, 1873, in-8°) :

> T'ayman, ribiero, anfin, quand te randes utillo
> Azago las hortos da l'illo
> Lous francs-bords, etc.

Enfin, dans la plupart des villages du bas Languedoc, il n'y a pas de paysan qui n'ait un *ort*, ou bien une *orta*, devant sa maison ou autour.

Il n'y aurait donc, d'après l'examen qui précède, aucun mot exclusivement catalan dans tout le roman de *Blandin*, qui ne renferme pas une seule forme grammaticale exclusivement catalane et qui n'a qu'une seule rime, *dit—nit*, bonne en catalan, mais fausse en provençal. Par conséquent, s'il était « évi- » dent, comme le pense M. Meyer, que l'auteur n'était pas » parfaitement maître de la langue » dans laquelle il composait, et s'il a, en effet, commis une infinité de fausses rimes provençales, il faut convenir cependant qu'il aurait fait preuve d'une bien remarquable habileté ou d'une attention bien persistante à dissimuler son origine catalane, en ne laissant échapper qu'une seule rime catalane dans un poëme de 2394 vers. Faut-il voir d'ailleurs un pur catalanisme dans la rime *dit—nit*, et le poëte ne se serait-il pas borné tout simplement à prendre la voyelle finale de l'ancien provençal *noyt* ou *nuyt*, suffisante à son point de vue, mais évidemment irrégulière, si ce n'est même la finale du français *nuit*, pour rimer avec *dit*? Je n'ai pas à le décider ; mais je crois avoir prouvé, d'une manière incontestable, que l'auteur de *Blandin* a écrit son roman en bon et vrai provençal, et qu'il s'est montré assez maître de cette langue pour faire admettre, sans la moindre difficulté, qu'il devait être « originaire des pays de langue d'oc. »

Il serait assez intéressant de connaître le nom de l'auteur de *Blandin*, l'époque et le pays où il a vécu. Son nom est inconnu [1], et je n'ai su remarquer dans l'ouvrage aucune mention, aucune allusion, que l'on puisse rattacher à des faits ou per-

[1] Le poëte ne s'est pas nommé dans son œuvre, et il n'est pas hors de propos de donner ici les observations de M. P. Meyer au sujet des *Vers de la mort* d'Hélinand (*Romania*, I, pag. 367) : « Ce qui est digne de » remarque, c'est l'absence de tout nom d'auteur, dans tous les ms. si » nombreux qui nous ont conservé cette pièce d'Hélinand. Rien ne prouve » mieux combien avaient peu de chances de nous être transmis les noms » de nos anciens auteurs romans, à moins qu'ils eussent été insérés dans » la teneur des œuvres. Et encore, même dans ce cas, combien de fois » n'arrive-t-il pas que les copistes suppriment le passage où l'auteur a pris » soin de se nommer ! »

sonnages historiques, on pourrait dire à aucun pays. Ce qui est hors de doute, c'est que le poëme est écrit en provençal du milieu du XIVe siècle : quant au dialecte employé, il y a quelque difficulté à le déterminer d'une manière précise, parce que ce texte ne nous a été transmis que par un seul manuscrit, corrompu et italianisé. Je me permettrai cependant quelques conjectures, dont je laisse à d'autres plus capables le soin d'apprécier la valeur.

1° En ce qui concerne le lexique, il est facile de reconnaître que l'auteur du roman a employé un certain nombre de mots d'origine ou de forme française : DE *nobles cavalliers*, *point*, *sanglent* (?), *hostel*, *hostet*, *tresque*, *forja* et autres, qui ne semblent avoir pu être employés que dans un pays en rapports habituels ou obligés avec des Français, comme l'était le Languedoc depuis la croisade des Albigeois, c'est-à-dire depuis plus d'un siècle au moins. Quelques-uns de ces mots, surtout *tresque*, étaient encore en usage dans cette province, au XVe siècle : il en était de même d'*assetar*, *baylar*, *botet*, *estendut*, *jolia*, *tombar*, *sorre*, *virar*, *cossi*, *masatge* et autres mots provençaux que j'ai signalés comme étrangers au catalan, et qui, tous, sont encore employés dans diverses parties du Languedoc.

2° Il n'y a pas dans *Blandin* une seule rime d'un prétérit en *ec*, l'auteur ayant toujours employé le prétérit en *et*. Or, d'après des observations qui paraissent fondées, la forme du prétérit en *et* appartient particulièrement au languedocien, tandis que celle en *ec* se rattache plutôt aux dialectes pyrénéen, toulousain, gascon, béarnais, pays de Foix et Rasès, et ancien catalan.

3° « L'auteur paraît ne s'être aucunement soucié des règles de la déclinaison » provençale, et l'on sait que ces règles sont rarement observées dans les textes écrits à Montpellier, aux XIIIe et XIVe siècles.

4° Les rimes en *i-in* : *ren ti—fin* 963-4, *ayssi—camin* 2195-6, *d'aqui—Peytavin* 2215-6, *esperat my—matin* 1167-8, *vi—Sarrazin* 1535-6, et autres, prouvent que les poëtes ne prononçaient pas l'*n* final de certains mots. M. Meyer a fait observer que cette nasale était faiblement prononcée, ou même pouvait ne pas se prononcer du tout. « Il serait plus exact de dire, selon M. de

» Tourtoulon, qu'il y a des dialectes où elle se fait très-nette-
» ment sentir, d'autres où elle disparaît tout à fait : le pro-
» vençal est dans le premier cas, le languedocien et le limousin
» sont dans le second. »(*Revue des Langues romanes*, 1873, pag. 390).

Si ces observations sont admises comme fondées, il faut en induire que ce roman aurait été écrit dans le Languedoc.

D'autre part, si l'on admet une influence quelconque du catalan dans l'emploi du mot *nit* pour la rime, on peut présumer que l'auteur, quoique parlant et écrivant le dialecte languedocien, pouvait avoir certaines notions du catalan, quelque légères qu'elles fussent. Or il se trouve que la ville de Montpellier, dont la seigneurie appartenait aux rois de Majorque, fut en rapports intimes et continuels, pendant toute la première partie du XIVe siècle, avec le Roussillon, où l'on ne parlait que le catalan. Je me croirais donc autorisé à dire, en forme de conclusion, mais à simple titre de présomption, que le roman de *Blandin* a pu être composé en provençal-languedocien à Montpellier, sous le règne du dernier roi de Majorque, et probablement après 1330.

ALART.

DOCUMENTS SUR LA LANGUE CATALANE

DES ANCIENS COMTÉS DE ROUSSILLON ET DE CERDAGNE

(*Suite*)

XX

(1299)

Ordonament en quina manera deja esser cridat hom qui jura no poder.

Xv. kls augusti anno dni m. cc. xc. nono.

Statuit dns Jacobus dei gracia rex Maiorich..... quod si aliquis... dixerit se non solvendo in curia bajuli Perpiniani.... et juraverit se non posse solvere, etc. (*Ordinac.* I, f° 22, v°.

Xiii. kls septembris anno dni m. cc. xc. nono.

Aujats que mana el batlle del S. Rey a totz los Juseus e Juseues, que negu no gaus manejar fruyta en negu desch, ni pendre aqueyla, sino aixi co aquell o aquella que la-li vendra la-y liurara; e que negu Crestia ni Crestiana no li'n do licencia. — E qui contre aquestes causes fara, pagara de pena, aytambe lo Crestia co lo Juseu, per cascuna vegada, I.s.

Apres, ayso venc en audiencia del senyor Rey, e fe manament que no fos cridat, mes que hom fes manament als secretaris[1] que o degessen dir generalement als Juseus en lur sinagoga. (*Ordin.* I, f° 8, r°)

Quinto idus octobris anno dni m. cc. lxxxx. viiii.

Ffo adordonat e establit per En Johan Vidal batle de Perpenya, de manament del S. Rey, que d'aqui anant nul hom no aus peure ni aver negu colom ab neguna tesura ni ab balesta; — e qui contre fara, pagara per pena per cascuna vegada LX. s, ho perdra lo puyn. (*Ordinac.* I. f° 15. v°.)

[1] Les secrétaires ou administrateurs de l'*Aljama* des Juifs. On voit que le roi de Majorque eut la sagesse d'arrêter à temps une mesure fort imprudente du bailli.

Ordonament co negu no gaus tener ortalissa ni fruyta de la Orta Veyla, sino a la Plassa Nova prop lo Rech[1], ni fer legura; ni hom de Perpenya tener peys ni vendre en la dita Plassa Nova, e de tener carn assura.

Xii. kls novembris anno dni m. cc. xc. nono.

Ffo adordonat que nul hom ni nula femna no gaus tener taula [de] ortalissa ni fruyta de la Orta Veyla[2], sino a la plassa que ara de noel es feyta prop lo Rech : e qui aquest manament passara, pagara per cascuna vegada v. s.

Item fo adordonat que negu maseler de Perpenya ni d'autre loch no gaus tener carn assura, sino a la d'amont dita plassa en les taules que aqui son assignades a tener [carn] assura, sotz pena de x. s.

Item fo adordonat que nul hom no gaus fer legura ni pixar en la dita plassa ; e qui contre fara pagara per pena I. s.

Item que nul hom habitant de Perpenya no gaus vendre peys ni tener en la dita plassa, e qui contre fara pagara per cascuna vegada v. s. (*Ordinac.* I, f° 5, v°.)

Us veynal

Anno domini m. cc.xc. nono. Pridie kls novembris.

Ffuit preconitzatum per omnia castra Rossilionis et Vallespirii de mandato dni Petri de Podio militis vicarii Rossilionis et Vallespirii, in hunc modum.

Ara auyatz que mana lo veger, que'l senyor Rey [ha] adordonat per los casteyls e viles de tota la sua terra de Rosseylon e de Vellespir, que bestiar gros ni menut depexen[t] per dret de vesinat e per us en termini d'altre casteyl vesi, que, [de mati[3], quant entre lo bestiar en los terminis d'altre casteyl vesi, que] deya esser lo soleyl ixit enans que intre en los terminis d'altre casteyl vesi ; e, de soleyl, deja esser ixit lo dit

[1] C'est encore la *Place neuve* actuelle de Perpignan, anciennement traversée par le ruisseau *Comtal*, qui suivait les fossés et les murs de la ville primitive, au sud.

[2] *La Orta Veyla*, l'ancien quartier des jardins, du côté de Malloles.

[3] Ce texte a été transcrit deux fois dans le registre, sans doute parce que les mots mis ici entre crochets avaient été omis dans la première copie.

bestiar dels terminis del casteyl vesi, e entrat en lurs terminis ans que'l soleyl sia colgat.

Item es adordonat per lo dit S. Rey, que bestiar que jau dins les viles, o pres d'aqueles per un treyt de dart o de pera, que no dega esser entes per bestiar de trenuyta[1].

Item que l'altre bestiar que jau fora la vila per mes de un treyt de dart o de pera, que deja esser entes per bestiar de trenuyta.

Item es adordonat per lo dit S. Rey que bestiar de trenuyta no entre en los termens d'altre casteyl per causa de peyxer, si no s'avenia ab lo senyor de qui son los termens; e aquel qui contre venra, pagara lo ban que es acostumat de paguar en les viles dels d'avant ditz terminis.

Post que, cum Petrus de Podio miles vicarius Rossilionis habuisset bannum ab hominibus de Argileriis, de bobus, racione dicti statuti, dominus Rex ordinavit et dixit quod dictum statutum suum nolebat habere locum de bestiario arech[2], *quia in predicto statuto non intelligebantur animalia aratoria, nec dictus dominus rex vult quod intelligantur.*

Tercio idus novembris. — Fuit facta ordinacio et statutum per dominum Regem in hunc modum.

Mana la senyor Rey a totz batles de la terra de Rosseylon, que negun hom de Perpenya ho d'altre loch que haja possecions en casteyl o en vila de Rosseylo on no estia, no puscha tener en aquel casteyl o vila on no estia sino LX. fedes per un aper, ni puscha tener aqui sino IIII. bous per un aper, e IIII. per altre aper, e axi segons mes e meyns; e, part aquels bous, puscha tener per aper una vacha per noyrir ab son vedeyl, lo qual vedeyl apres I. ayn haja a vendre o partir d'aqui. E si mes besties hi tenia, bous ni vaches ni egues, que hom les li'n puscha gitar, o pach lo pesquer al senyor del loch.

Post hec die dominica qua dicitur xv. kls decembris, dominus rex mandavit, etc. (*Ordinac.* I, f° 70, r°.)

Sexto idus januarii. — Fo establit per En Johan Vidal, batle

[1] On appelle *bestiar de trenuyta* (du latin *transnoctare*) le bétail qui *découche* ou passe la nuit dehors.

[2] Les bêtes de labour, du latin *aratorius*.

de Perpenya, que negu hom no joch a cassa ni a formatges, sotz la pena de x.s.

(*A la suite*)

Ordonament que negu no gaus jogar negu se(n)yal.

Ffo cridat de part del batle de Perpenya, que nul hom d'aqui avant gaus jogar, ni vendre, ni comprar, ni prestar sobre negu seyal; e qui contre fara pagara de pena c.sol. E qui pagar no'ls pora, correra la vila aixi com layre prohat.

(*Ordin.* I, f° 9, v°.)

XXI

(1300)

Ordonament que no deman hom a novia diners per pilota

Quarto kls madii anno domini m.ccc.

Aujats que mana lo veger e'l batle del senyor Rey als dins e als de fora, que nul hom ni nula femna no gaus demanar ni pendre diners per pilota a neguna novia Juseua ni Xpiana. E aquell o aquela qui aquest manament passara estara a causiment del senyor. (*Ordinac.* I, f° 24, v°.)

(1300 ou 1304?)

Aujats que mana el veger e'l batle del S. Rey a totz cominalment, que tot hom qui vena lana filada o estam a pes de quintal, don a quascu quintal una lbr per tornes, en aixi que al quintal aja c. e v. lbrs.

Item que tot hom qui vena lana lavada no filada a pes de quintal, don per cascu quintal una lbr, e a una rova miga lbr, per tornes : en aixi que al quintal aja c. e VI. lbrs.

Item que tot hom qui vena lana sutza a quintal, don per tornes a cascu quintal III. lbrs, e a mig quintal II lbrs, e de I cartero Ia lbr, e a mig cartero miga lbr.

E si la dita lana sutza se venia a lbrs, don a cascuna lbr una onza per tornes, en aixi que a cascu quintal aja c. e VIII. lbrs.

E qui... contre fara, pagara de pena x. s.

Item que nul hom ni nula femna no aus donar lana a pentinar ab negu pes, sino ab lo pes venable que comprara ho

vendra, o ab aquel que en son alberch tenra, e que sia dret. Qui contre fara, pagara de pena XII. d.

Item que negu no gaus donar lana ad arquejar ni a filar, sino ab lo dit pes, sotz pena de XII. d.

Item que neguna pentinadora no gaus penre lana a pentinar, que d'altre n'aja, sotz pena de XII. d.

Item que neguna filanera no gaus penre lana a filar, que d'altre n'aja, ni fer foniro a negu capdeyl per fer mes pes, sino de la lana o del estam; e que tota filanera aja a fer VI. capdeyls de la lbr que penra a filar, si aquel de qui es o vol, sotz pena de XII. d.

Item que tot hom e tota femna que vene lana o estam, filada o a filar, a pugesal o a lbr, don a la lbr mig carton de tornes, e al pugesal III. cartos de tornes.

E aixi es veritat que'l pugesal son VI. lbrs III. cartos de fin en fin: e que'l venedor no do meyns, sotz pena de V. s.

De les quals penes aura lo denunciador la terssa part e'l senyor les dos partz. (*Ordinac.* I, f° 16, v°.)

Ordonament con degen esser pagatz los deutes que foren feytz en temps que la moneda negra corria per la terra del senyor Rey.

Kls augusti anno dni m. ccc.

Super facto autem debitorum etc. (Ordonnance sur la conversion de la monnaie *Tolosanorum* ou *moneda negra* en sols barcelonais). (*Ordin* I, f° 12.)

(1300, renouvelé en 1310)

Ordonament cantes tortes dejen esser cant novia pren marit, e novi muler, en ans de dia.

Tercio nonas januarii anno dni m. ccc.

Ordonat es per los prohomes, que tot hom de Perpenya, de qualque condicio sia, que prena muler en ans de die, deja tener e servar aquestes causes d'aval escrites, lesquals En Brg de Sant Paul, batle de Perpenya, ab conseyl dels consols de Perpenya fe escriure e cridar per tener e servar en aixi co se segu[ei]xs:

En l'ayn de M. CCC. X.—Brg de Sanct Paul, batle de Perpenya, ab conseyl dels consols de Perp. e de volentat d'els, adordona que tot hom o tota femna, qui prena muler, o ela

marit, enans de dia, puschen portar enant[1] e vinent de la glesa, o fer portar, entre el novi e la novia, XII. tortes, cascuna de v. lbrs o de meyns de pes. E qui contre fara, perdra les tortes per pena. De la qual pena aja la obra cominal la maytat, e l'autra maytat la cort.

E que los ditz novi e novia puschen seguir aytantes persones com se vuylen. (*Ordinacions* I, f° 24, v°.)

Il existe aux archives du département des Pyrénées-Orientales un registre de quarante-six feuillets de parchemin, commençant ainsi :

En lay mil. ccc. fo fet aquest libre de les rendes quel S. Rey pren al casteyl de Cobliure. — Primerament los forns, etc.

C'est un état détaillé de tous les droits et revenus que le domaine royal avait ou recevait à Collioure, droit sur les fours, *pes de la farina, mesuratge de gra, leuda de terra, maneygc delme del peix, dret de masell, leuda de mar, drets de botatge, de parades e de olives, ceus de la vila, escrivania, justicies, foriscapis*, etc. Malheureusement, ce n'est qu'une copie du XVIe siècle, dont il serait difficile de donner ici le moindre extrait comme spécimen de l'ancienne langue catalane, sauf la partie relative aux leudes (f° 18 à 31), dont il existe une autre copie, faite au commencement du XIVe siècle, dans le *Livre vert mineur* des archives communales de Perpignan. Cet extrait contient, entre autres, la modification des anciens tarifs des leudes de Collioure, opérée en 1297, comme cela résulte d'une réclamation des délégués de Barcelone adressée au roi de Majorque en 1317. D'après une charte du roi Sanche de Majorque (veille des ides de septembre 1317), ce document et les anciens tarifs des leudes de Collioure antérieurs à 1250 se trouvaient dans un *registrum seu caput breve antiquum castri de Cauquolibero*, qui ne s'est pas conservé. L'extrait contenu dans le *Livre vert mineur* est contemporain de la modification apportée aux tarifs en 1297, et sa comparaison avec la leude de Collioure de 1249, que nous avons déjà publiée, peut offrir quelque intérêt pour la philologie. Le texte est absolument le même que dans la copie du XVIe siècle, sauf l'orthographe,

[1] Lisez *anant*.

dont il serait oiseux de signaler ici les variantes : il suffira de donner en note, d'après la copie, un certain nombre de mots tombés sans doute en désuétude dans l'intervalle de deux siècles, et remplacés par des locutions nouvelles.

(1297-1300)

La leuda que'l senyor rey pren a Cobliure,
la qual se pren en la forma d'avayl scrita.

Primerament, dona cargua de pebre, de comi, de mata falua[1], de sitoal, de sera, d'alum de ploma sicqueren[2], de gingibre, de caneyla, de girofle, de laqua, de bresil[3], de nou noscada, de nou d'eyxarch, d'argent viu, de vermello, d'indi, d'orpiment, de coral, de grana, de gala, de coto, d'ensens, de sucre, de rosses[4], de violes, de safra, II. s. — cargua o cayxa de paper. II. s.

Item, tota bestia qui port draps per teyer[5], o per adobar a Perpenya, pagua per cargua, II. s; — costal de draps, I. s; si es sanar o meyns, I. dr ; si es dobla, II. dr; — si es bala de V. draps, I. s; si n'i a VI. pagua I. s; si n'i a mes de VI, pagua per cascuna dobla, II. drs : — la qual leuda pot pen[re] lo leuder, VIII. lbrs a l'entrada e VIII. lbrs a la ixida ; empero si's venia la roba, pot aver leuda de la intrada e de la ixida.

Trossels de cordoa, trossels de tota draperia, troseyl de trelis, bala de teles de LXX. cordes, fays d'anyines e de cabritz, II. s.

Leyn cubert que port guabia, dona per guabia una maymundina; leyn cubert que no port guabia, dona per staqua II. s.

Cargua de merceria, de corregeria, — bala grossa de conils que pes tres quintals, II. s.

[1] *Mata faluga*, dans la copie du XVIe siècle.
[2] *Suqueren*, dans la copie
[3] La copie ajoute *de spic*.
[4] *Roses*, dans la copie.
[5] Pour *tenyer*. Cette irrégularité orthographique ne provient que de l'omission du trait qui doit marquer les *n* et *m*. Ces négligences existent dans la majeure partie des anciens manuscrits catalans.

Caval. xx. s, — palaffre vii. s, — rossi, v. s, — mull[1] o mula, ii. s, — egua, i. s, — poli cavali que sia sobre ayn, i. s.

Barqua ab timo, i. s, — barqua meyns de timo, iiii. d.

Tota nau dona per gabia una maymundina senar.

Cargua de cassa ffistola, de regualissia, de amenlos, i. s.

Mug de rodor, iii. s; — centenar de boquines, i. s vi. d; — fays de motonines, i. s vi. d; — cargua de lana de iii. quintals, i. s vi. d.

Miler de boys de steyla, viii. d; — cargua de draps e de fustanis, i. s; — cargua de ris[2], de venes, de roga — de tres quintals, — de sabo, d'alum d'Alap, de blanch de lavar, d'archica (*sic*), i. s.

Jusseu o Ssarrassi, i. s.

Cargua de curs, — deu-n'i aver deu —, paga x. d.

Sarria de peys salat o d'angila, viii. d; — sporta de verat, i. d; — cargua d'aurugua, viii. d; — sach de velanes, viii. d.

Mul o mula qui's vena en asta[3] vila dona al[4] fre o i. s.

Cargua d'oli de linos, i. s, — de mirals, vi d.

Eymina de froment, de sayros, vi. d, o'l sester ii. d. — d'ordi, iiii. drs obl[a], o'l sester iii. dr obl[a].

Cargua de ros[5] de vayel[6], — d'alum de Bolcami, vi. d.

[1] Il est difficile d'admettre que la lettre *l* ait été mouillée à la fin de ce mot, dans la prononciation catalane du XIIIe siècle ni d'aucune époque. Le double *l* n'est donc ici, comme dans beaucoup d'autres cas, qu'une simple affectation calligraphique sans valeur grammaticale, analogue aux doubles *s*, *f* et même *p*, que l'on trouve dans les anciens textes catalans.

[2] *D'arros*, dans la copie du XVIe siècle.

[3] Mauvaise leçon. Il faut *esta*, comme dans la copie.

[4] Il faut *el*, pour *lo*. La copie porte *lo fre et* i. *s*.

[5] Ce mot est écrit ordinairement *rauza* (1284) ou *rausa* (1295), dérivant de *radere* ; on trouve aussi *resum* et *rasum* en 1308 et 1313. L'orthographe de *ros* est plus conforme à l'étymologie latine de *rodere* ; c'est ainsi d'ailleurs, que ce mot figure dans les leudes du comté de Provence vers 1250 (*Cartul. de S. Victor*, t. Ier): *saumata russi* (leude de Valansola, p. 80), *modium de russo* (Tarascon, p. 84), *banasta russi* (Avignon, p. 88), *carga de ros* (Arles, p. 92) et *de modio ruffi* (lisez *russi*) dans la leude d'Arles (p. 97). On trouve indifféremment l'orthographe *au* ou *o* dans les textes catalans antérieurs au XVIe siècle, *pausar* ou *posar*, *causa* ou *cosa* et autres.

[6] Pour *vaxel*, *vexel* ou *vixel*, l'*y* fut souvent employé avec la valeur de la lettre *x* par les anciens scribes catalans.

Bacho, — quintal de ploma, de coure, de borria (*sic*), de fromatges, de datils, de seu o de sagi, de cambe obrat o ad obrar, IIII.d.

Ase, de pessatge, — bou, de pessatge, IIII.d; — cester de melons, I.d.

Cargua de curs de boch, de curs de moton, IIII.d.

Drap de Vinyo, de Genoa, IIII.d.

Sporta de pegua, — odre de oli, III.d; — gerra de oli, quintal de cleda, gerra de tonina, odre d'alquitran, II.d; quintal de mel, de fustet, de leton e de matal, de stayn, de plom, de tzebib[1], d'erba cuquera, de caqua de sera, d'alcoffol[2], de soza, de pel de boch, de soffre, de stopa, II.d.

Sporta de figa d'Alaquant, de Tortosa[3], de Malicha, III.d, de Malorcha, de Valencia, II.d.

Quintal de ferre que no sia hobrat, II.d; — de ferra (*sic*) hobrat, IIII.d.

Sporta grossa de sardina II.d, o'l miler I.dr.

Porch, de passage, I.d, — bestia menuda, meala.

Corp de veyre, quant passa, dos anaps.

Drap de Franssa, quant se venen, pelos, IIII.d, — drap de Ras, pessa, IIII.drs, e no deu dar autra leuda.

Quintal d'alum de Canigo, II.d, — de cenra clavilada, III.d.

Forquades de ferre, unes ab altres, III.d.

De cent ampoles, IIII. ampoles.

Quintal de gra de carabassa, de coguombre e d'albuquera[4], II.d.

Miler de anaps de bruch, cavatz, XVIII.dr.

Quintal de li VIII.d, o la cargua II.s.

Migerola de vi de Massela, m[a].

Mug de vi de Tarascho e de Rose[5], VIII.d, — mug de vi d'Acde, V.d, mug [de vi] de Narbona, III.dr e obl. — Saumada de vi de Cobliure, I.dr.

Tot mercader deu resembre sa cavalcadura una veguada l'ayn [a la leuda], quant ven de Catalunya.

[1] Mot arabe, raisins secs.

[2] Alquifoux.

[3] La copie porte *de Tortosa o de Denia*.

[4] Mot probablement mal écrit. La copie porte *albudequa*.

[5] Du Rhône.

Enquara es asaber qu'els leuders reten de la leuda de la roba qui ve per terra, qui's descarregua en hostal, del sou I. diner; del qual diner a l'hostaler la mitat, e'l mercader l'altra mitat. E'l dit hostaler, pus que la roba sia en l'ostal, deu-ne sertifficar los leuders, e deu gardar que la roba no isca del hostal senes saubuda dels leuders, ni amirmar[1], tro aya pagada la leuda; e si o fasia, l'ostaler seria encorregut de la pena que'l seyor Rey hi a pausada.

Item, de la roba de la mar, que reten al seyor de qui es la roba, quant ha leudat, del sou meala.

Encara, segons que es la quantitat de la leuda, que donen al scriva e al seyor del leyn o de la barcha, cant XII. drs cant VI. d, cant mes quant meyns, per so que troben veritat de la roba ab els.

Encara, reten de la tascha[2] al seynor del leyn, del sou I. diner.

Aquesta es la hordonacio que'l S. Rey ha feta de la leuda[3].

Primerament, centenar de curs de cers[4], I. s VI. d.

Item fays[5] de curs de cavayls ayxi con de bous, e d'asses e de muls ayxi matex.

Cargua de pesteyl[6], I. s, — de raina[7] VI. d.

Moles de molins[8], quascuna II. d; moles d'amolar, quascuna I. d.

Sabates, lo quintal II. d.

Cargua de scudeles e de taladors[9], VI. d.

[1] Diminuer: *aminuar* dans la copie. Il faut d'ailleurs ajouter *pusca* ou *puxa*: *gardar que no's pusca amirmar*.

[2] *De la stacha al senyor rey, del leny ho de la barca, del sou* I *d*, dans la copie. La vraie leçon est *stacha*

[3] C'est ici que commence la modification des tarifs faite en 1297, et contre laquelle réclamaient les délégués de Barcelone, qui ont transcrit tous les articles suivants dans leur mémoire daté de 1317.

[4] *Sers*, dans la copie de Barcelone ; *cervos*, dans celle du XVIe siècle.

[5] Copie de Barc. *Ffaixs de curs de cavayls axi meteix, en axi con de bous, e de rossins e d'azes e de muls axi metexs*

[6] Bar. *pasteyl*.

[7] Bar. *reyna* ; cop. *rayna*.

[8] Bar. *de moli, cascuna*.

[9] Bar. *scudelles e talladors*.

Obra de terra de Barssalona[1] e de semblant preu, la XII^a pocha, m^a.

Obra de terra de Malicha[2], la dotzena poca, I.d.

Palmeyes, la dotzena pocha, obl. (*Barc.* m^a.)

Cordes miyanes de spart[3], lo centenar I.d.

Cordes grosses de spart, lo centenar I.d.

Treueles[4], lo centenar, I.d.

Sclops[5] que vasen per vendre, la XII^a I.d.

Restz[6] de palomers e altra exarcia[7] d'erba que no sia nomnada, sol que vasa per vendre, per lbr I.dr.

Liassa de cabasses migas[8] e grosses, uns per altres I.d.

Liassa de cabasses boatels[9], meala.

Liasses de cabasses de Valencia, I.d.

Palma, lo quintal, obl^a.

Carbo, lo sach de Cobliure, I.d.

Conffitz, la cargua, ab la tara, I.s.

Vori, la cargua II s. — ermodatils I.s, — ginyols[10], pinyons, VI.d, — goma, III.d, — ergila, palla de mecha, I.s, — ensens, VI.d, — vedriol, VI.d.

Sal, lo XXe.

Asser, lo quintal, VI.d; — nous e castaynes, lo cester III.d; — blat tibe[11] sansi, la cargua III.d.

Arbres e entenes e neclos, qui vasen[12] per vendre, per lbr I.diner.

Sarries, la dotzena I.d; graneres[13], la XII^a I.d; pinyes, la cargua III.d.

[1] Bar. *de Bartssalona o de semblant terra, la dotzena.*

[2] Bar. *Maliqa.*

[3] Le ms porte, par erreur du copiste, *maynes*; la copie de Bar. *miyanes de sparth.*

[4] Barc. *troyeles*; copie, *truyeles*.

[5] Barc. *esclops que vayen*; copie, *sclops que vagen.*

[6] Le ms. porte, par erreur, *rertz*; Barc. *restz de palomeres.*

[7] Bar *exarcia que no sia anomenada sol que vaya.*

[8] Bar. *migans e grosses de sitges, uns ab altres.*

[9] Bar. *buatels*; cop. *boatelles.*

[10] La copie de Barc. porte les variantes *gingols, gotzema, ortxela, payla de meca, sene* (au lieu d'*ensens*), et *vidriol.*

[11] Barc. *blat tibisansi.*

[12] Bar. *vagen.*

[13] Barc. *graneres, la dotzena grossa I.d.* La copie du XVIe siècle porte *scombres* (balais), au lieu de *graneres.*

Aur e argent e moneda e tota bosonalla[1], per lbr m^a^. E es entes que les c. lbrs de moneda sien franques ; e vol lo seynor Rey que, si porta mes de c. lbrs, que pach per so que portara mes.

Semals[2], la saumada I. d ; — cercles de semals e de botes, la saumada I. d.

Saumada de dogam[3] e de fonells, m^a^.

Sarria de sperde[n]yes, I. d ; — meles, la cargua I. d.

Limos e ponssis[4] e toronges, la cargua m^a^ ; — cargua de melgranes, I. d.

Totes [les] altres causses[5] qui no sien nomnades, a coneguda dels leuders, segons lo preu que valra[n], segons les causes d'avant dites.

Item mil, blat ni farina de homes de Bayñuls[6] ni de Cols Prehons, que porten per lur despendre, que no pac res.

Item[7], pus que aquesta hordonacio de la leuda d'avant dita fo feyta e hordonada, lo senyor En G. de Puyg d'Orfila ab volentat del senyor, ab alsquns mercaders de Bartssalona [hordona] que tot costal en que aya II. quintals, a quintal de Montpeller, deu passar per miya cargua ; e si y a quintal e mig, a quintal de Cobliure, aytambe deu passar per miga cargua. E quant la cargua sera de III. quintals, a quintal de Cobliure, deus'en abatre per lo meyns. E si la cargua passava IIII. quintals de Montpeller, deu passar atressi per cargua ; e si mes pesava (*sic*) de IIII. quintals de Montpeller, deu-s'en penre per lo mes, segons la raso sobre dita.

Item si al fays dels curs ha X. curs, deuen s'en penre X. drs. e si n'i a XII. no se'n deuen penre pus, sino X. diners ; e si

[1] Bar. *bossonala*.

[2] Bar. *cemals ;* cop. *portadores*.

[3] Le ms. porte *dogas*, qui ne peut être qu'une erreur, car le pluriel de *doga* serait *dogues*, en catalan. Les deux copies ont *dogam*.

[4] Bar. *ponssirs ;* cop. *pomers*.

[5] Bar. *coses, nomenades* et, plus loin, *damun dites*. La copie des délégués de Barcelone de 1317 finit à cet article.

[6] Banyuls-sur-Mer, au sud de Collioure. Le lieu de Cosprons, anciennement dépendant du territoire de Banyuls, fait aujourd'hui partie de la commune de Port-Vendres.

[7] Les trois articles suivants ne sont pas transcrits dans la copie du XVIe siècle

mes n'i a de XII. curs, deu-s'en penre I. dr per cur, per aytans co n'i aga mes de XII.

Item si al fays de les boquines, qui va per mar, a L. peyls, deu-s'en penre VIIII. d; e si n'i a LX. no se'n deu penre mes, [sino] VIIII. drs; e si n'i a mes de LX. deu-se'n penre per lo mes, segons aquesta rahon.

(*Livre vert mineur*, f° 177, v° — 180, r°; — Archives comm. de Perpignan.)

XXII

(1301)

Ordonament co deuen esser retudes les comandes que foren feites en temps que la moneda negra corria per la terra del senyor rey

Jacobus dei gracia rex Maioricharum etc. Dat. Maiorich. III *nonas aprilis anno domini m. ccc.primo.*

(*Ordinac.* I, f° 13.)

Ordonament de moneda de Bar. e de Torneses d'argent, per quant los deia hom pendre, e que no sien bauequejatz

XVI. kls junii anno domini m.ccc.i.

Aujatz que mana lo veg[u]er e'l batlle del senyor Rey a totz cominalment als dins e als de fora, que negu hom no gaus fer negu contracte, sino a moneda de Bar[celoneses].

Item que tot hom aja a pendre I. Tornes d'argent per XVI. dnrs Bar. aixi per cens co per altres deutes, et I. flori d'aur per XII. Torneses que valen XVI. sol.

Item que negu hom no gaus penre ni demanar Malg[ureses], sino cabals ab Bar. e que hom no gaus tener bauech[1] ni

[1] On lit dans les corrections de M. Adolf Tobler (*Romania*, 1873, page 311) sur les *grammaires provençales* publiées par M. Guessard : P. 43 *b. Baues*, quod ponitur supra manica(m) cultelli. » Le mot expliqué ici » comme garniture ou virole du manche du couteau est en tout cas le » même que le français *bou*. C'est à tort que Diez en nie l'existence (*Wœrt.* » 3me éd., II, 235, et *Altrom. Gloss.*, p. 39). » Le sens du mot catalan *bauech*,

gaus bauequejar Torneses, sino cambiador, sotz pena de v. s.

E qui contre aquestes causes fara o alcuna d'aquestes, lo comprador perdra lo preu e'l venedor la causa, de les quals causes lo denunciador aura la terssa part, e asso s'enten d'aquels qui los contractes no volrien fer a moneda de Bar.

(*Ordinac.* I, f° 11, v°.)

Ordonament de moneda, ni con deja hom tornar a Torneses

Aujatz que mana lo batlle e'l veger del s. rey als dins e als de fora, que tot hom qui vendra a menut, e montara la compra a VIII. drs o a mes, que l'i aja a tornar, lo venedor al comprador, so que montara mes lo Tornes tro a XVI. drs.

E si la compra era menor de VIII. drs, que'l venedor no aja a tornar, si no's vol, al comprador so que mes valra lo Tornes; e que hom aja a penre I. Tornes d'argent per XVI. drs, aixi per cens co per altres deutes.

E qui contre fara, que perdra la moneda aquel de qui colpa sera.

Acta fuit hec ordinacio xii. kls augusti anno dni m. ccc. primo.

(*Ordinac.* I, f° 11, v°.)

qui nous paraît être le même que le provençal *bauc*, ne correspond pas exactement au sens donné par le glossaire publié par M. Guessard. *Bauech* désignait anciennement, en Roussillon, un instrument en métal employé par les changeurs pour mettre certaines marques sur les pièces de monnaie. C'est un instrument en fer dont les propriétaires se servent encore aujourd'hui pour marquer les chaises, les tonneaux et autres meubles en bois. Il porte ordinairement les initiales du nom du propriétaire ou des signes particuliers. Nous en trouvons une mention dans l'inventaire des meubles de Jean Noguereda, de la Bastida en Vallespir (1 janv. 1376) : *unum bauech ferreum*. Notule de Bernard Borga, notaire d'Ille (1376). Le lexique de Raynouard ne cite le mot *bauc* qu'avec le sens de « coffre, bahut », en le rapprochant du catalan *baul*. Dès la fin du XIVe siècle, l'ancien *bauech*, qui figure toujours dans les inventaires des maisons rurales, ne porte plus que le nom de *senyalador* (timbre ou instrument à marquer), et c'est ainsi qu'il est encore appelé en catalan, et aussi *marcador*.

Al molt amat e honrat, a ffrare Jacme d'Oles[1], procurador de les rendes del senyor Rey de Malorcha,

de nos En D. de Rochabertin[2] senyor de Peralada,

salutz e amors.

Avem entes que la dona Na Sicart, mare d'En R. de Pobol[4], a comprat I. camp a Bayuls, qui's ten per nos; per que'us pregam e volem que vos lo d'amont dit camp puscats fermar a la dita dona.

Dat al castel de Calabuyg[5] disapta segon dia de setembre *anno domini m° ccc° primo.*

(Original, dans la *notule* de G. Querubi, intitulée *Procuracio real de Mallorques A.*—Arch. du dép. des Pyr.-Or., B. 21.)

XXIII

(1302)

Nonas aprilis anno domini m. ccc. secundo.

Ffo adordonat per lo veger e'[l] batlle del S. Rey, que negu no aus entrar per causa de cassar neguna cassa en la devesa del dit S. Rey, la qual devesa s'esten per Saleles amont del cami d'Elna entro a Polestres, e en aixi quant va el cami per lo qual va hom de Perpenya ad Elna, los quals camis enclausen la dita devesa.

E qui aquest manament passara, perdra lo puyn o pagara de pena LX. sol. (*Ordinac.* I, f° 15, r°.)

[1] Frère Jacques d'Ollers, commandeur de la maison du Temple de Perpignan.

[2] Dalmau ou Dalmace, vicomte de Rocaberti.

[3] Cette formule est assez commune en Roussillon pendant tout le XIVe siècle. On pourrait y voir un souvenir de l'ancienne salutation provençale avec la règle de l's, distinguant le sujet du régime ; mais cette règle est inconnue en catalan, et nous avons ici tout simplement deux mots au pluriel.

[4] La famille de Pobol, ou Pobols, est connue dans le Carcassais, après la croisade contre les Albigeois. Elle acquit peu après le château de Segure en Termenès, avec la seigneurie des Fonts en Roussillon et quelques dîmes et revenus féodaux au territoire de Banyuls-dels-Aspres, près du Tech.

[5] Le château de Calaboix est situé de l'autre côté des Pyrénées, dans le pays de Besalu.

XII. kls junii anno dni m. ccc. secundo.

Fo cridat e aordonat per En G. Hom de deu, batlle de Perpenya, que negu hom no gaus picar, ni gitar, ni en neguna manera jogar, a formatges. E qui contre fara, pagara de pena per cascuna vegada v. s, e'l denunciador aura'n la terssa part.

Item mana lo batlle que negu hom no gaus prestar ni fer prestar ni compra[r] a nul hom, a joch, en rauba ni meyns de rauba : e qui contre fara pagara de pena x. s e retra la rauba.

(*Ordinac.* I, f° 9, v°.)

X. kls junii anno dni m. ccc. ii.

Ffo adordonat de part del batlle del S. Rey, que nul pelisser ni altra persona no aus lavar ni escarnar neguna peyl en aytant quant s'esten lo rech, de Sant Marti tro al alberch Pagan[1].

Item que nul hom ni nula femna no gaus lavar al dit rech nula capula, ni gitar nula legura : e qui aquest manament passara pagara per pena per cascuna vegada XII. d.

(*Ordin.* I, f° 32, v°.)

Quinto idus junii anno dni m. ccc. ii.

Ffo adordonat e cridat de part del batlle de Perpenya, que negu no gaus tocar ni sonar esturmentz, de nutz : e qui contre fara perdra los esturmentz, e totz aquels qui ab eyl iran ni'l seg[u]iran, pagaran per pena per cascuna vegada II. s.

E si negu encapulat, de nutz, va ab eyls, pagara per pena x. s, e perdra la rauba ab que ira acapulat.

E si negu porta armes, de nutz, perd[r]a les armes.

(*Ordinac.* I, f° 30, v°.)

Dimartz v. dies de febrer en l'ayn de m. ccc. ii.

Frare Jacme d'Ollers e'N P. de Bardoyl adhordonaren per manament que'ls fe lo senyor Rey en presentia d'En P. de Fonolet e d'En Pug d'Orphila e dels altres de son concel, que [illegible] que'ls escrivans degen aver de les cartes que faran en les escrivanies de Perpenya.

[1] Il s'agit ici du *ruisseau Comtal*, qui passait près du prieuré de Saint-Martin, ancienne possession des bénédictins de Saint-Michel de Cuxa, acquise ensuite par l'ordre de la Merci. Le ruisseau entrait dans la ville de Perpignan par la porte encore appelée aujourd'hui de Saint-Martin. Le terrain de l'*alberch Pagan* avait été concédé à *Paganus fustarius* par les Templiers, le 3 des cal. d'avril 1241 (Cartul. du Temple, f° 413, v°).

Primo adhordonaren que de tota carta que'l senyor Rey os[1] hom per el aga IIII. dr o VI. dnr, n'aga per son trebayl obol per l'escriure en pergami.

Item que de tota carta que'l senyor Rey aga VIII. dnr o XII. dnr, que'l escriva n'aga per son trebayl de escriure en perguami I. dr e obl.

Item que de tota carta que'l senyor Rey aga XVIII. dr, que'l escriva n'aga II. dnr per son trebayl.

Item de tota carta que'l senyor Rey aga II. s. que'l escriva n'aga per son trebal d'escriure en pergami III. dnr; e d'aqui avant, de tota carta que'l senyor Rey aga III. s o plus, que'l escriva n'aga per son maltreyt d'escriure en perguami, del sol — III. obl.

Item adhordonaren que tota hora que iran de fora per notar cartes o per fer, que n'agen per lur trebal X dnr per legua.

(*Alia manu.* — Ayso dessus es dampnat[2] per so quor altra ordonacio es estada feyta depuys, que es escrita entras en la VI^a carta apres aquesta).

(*A la suite*)

Item fo adhordonat per lo senyor rey, que tot hom qui aga rotes[3] en los termes de Salses, de les quals ha cartes del dit senyor Rey o de sos procuradors d'acapte, o les aga possesides, XXXV. ayns entro al die de vuy, que les puscha laurar o plantar, e en altra manera que negun no-y dega semenar ni plantar.

(*Procuracio real*, reg. XVII, f° 15, r°. — Arch. dép., B. 94.

XXIV

(1303)

Ordonament de cuyram adobar

XI. kls julii.

Ffo adordonat per En Pons d'Ur, batlle de Perpenya, ab

[1] *Os* pour *o* (ou); la lettre *s* a été amenée par la voyelle initiale du mot suivant, car la lettre *h* n'est jamais aspirée en catalan et n'a qu'une simple valeur étymologique.

[2] Tout ce qui précède a été en effet barré, et l'on trouve, *six feuilles* plus loin, une ordonnance du 26 juin 1312 qui modifie celle de 1302.

[3] Terrains défrichés, du lati n *rupta*.

conseyl dels prohomes de Perpenya, e cridat per lo veger, de manament del S. Rey, als dins e als de fora, que no n'i aga negu per ardiment que aja qui gaus adobar ni obrar ni comprar negu curam que sia adobat, enpausat, ni que sia feyt ab l'adob de les faces, enans sia adobat a cutxor : exceptatz vedels e trasses que no's pogessen cusir.

E qui contre aquest manament passara, perdra lo cuyram e les sabates, e'l denunciador aura'n lo tertz.

Item fo cridat per lo dit veger e'l batle, que totz aquels qui agen del dit cuyram de les faces obrat o a obrar, que'l ajen venut d'aqui a Sant Miquell[1] ; e passat lo dit terme, si negu ne venia ni'n comprava d'obrat ni a obrar, ni sabates, que ho perdria, e'l denunciador aura'n lo tertz.

(*Ordinac.*, I, f° 21, v°.)

Ffo adordonat per En Pons d'Ur batlle de Perpenya, ab volentat d'En Bñ Marti e l'En G. Genoer e d'En R. de Capcir e d'En Bñ Aybri, cossols de Perpenya, e de moltz d'autres prohomes, que tot hom e tota fembra qui's afferm e sia affermat ab senyor, que estia ab eyl aytant de temps quo ab eyl se sera affermat. E aquel qui no o fara pagara de pena x.s, dels quals lo denunciador aura la terssa part. E'n ayso s'enten que deja tornar ab lo senyor de qui's seria eixida e no ab altre, de tot l'ayn, cant aja pagada la pena.

(*Ordinac.*, I, f° 3, r°.)

Ordonament en quals cases deu esser arremenat[2] hom estrayn del qual hom se clam

Anno dni m.ccc.iii, tercio nonas augusti.

Cum in curia Perpiniani quedam diversitas et contrarietas inter diversos eveniret coram Poncio de Uro bajulo ejusdem curie, etc. (*Ordinac.*, I, f° 22, v°.)

---

[1] Le double *l* final est ordinairement mouillé; mais ici, et dans bien d'autres cas au XIVe siècle, il n'a que la valeur du *l* simple. Il n'y avait encore rien de rigoureusement fixé sur la valeur de cette lettre pour les scribes catalans.

[2] En marge, d'une autre écriture : *detengut*.

Aquest es lo adordonament dels masalers

Anno dni m.ccc.iii. pridie idus septembris.

Ffo ordonat per En Pons d'Ur, batle de Perpenya, ab conseyl d'En Bñ Marti e d'En R. de Capcir e d'En Bñ Aybri e d'En G. Ginoer consols, e dels prohomes de Perpenya, ab manament del molt noble senyor rey de Malorcha, que negun masaler ni altre hom no aus vendre carn en la vila de Perpenya, sino al pes e al for qui adordonat es per lo dit batle en ayxi con d'aval se conten.

Primerament establi que negun masaler qui carn vena ni nuyl altre hom qui revenedor[1] sia, no aus vendre neguna carn frescha ni salada sino al pes e al for d'avayl scrit; — exceptat cabrit o vadel[2] de leyt tro a I.ayn e de I.ayn a aval, o aynel qui's vena lo carter XII.drs aval, e ayel qui's vena de XII.drs amont, que's vena al pes e al for que moton se vendra.

E aquels o aqueles qui contre venran pagaran per cascuna vegada ses tota merce X.s.

Item que tot hom sapia que la libr carnissera de Perpenya es de III.lbrs, que son XXXVI.onses de lbr de Perpenya.

Item que nuyl hom no gaus vendre la liura carnissera de moton fresch mes anant de VIII.drs, — la lbr de moton colut fresch, mes anant de VII.d, — la lbr de feda, mes anant de V.d, — la liura de porch fresch e de salpres, mes anant de VIII.d, — de truya frescha qui sia sanada a la teta, mes anant de V.d, — de truya frescha qui no sia sanada a la teta, o si era porcelera o si no era sanada, e aja's a vendre a la Bocayria, V.drs, — de creston fresch, mes anant de VI.d, — de creston fresch coylut, mes anant de V.d, — de cabra frescha, mes anant de V.drs.

Item que negun masaler no gaus vendre bou ni vacha frescha tro que li sia jutgada[3] per los jutges qui stablit[s] hi sera[n]; e que, tantost con jutgada li sia, que la deja vendre al for que sera jutgada, e que no's deja pujar la melor mes anant la lbr de V d, — moton salat, la lbr mes anant de X.d. — feda salada, mes anant de VI.d, — creston salat, mes anant de VII.drs, — cabra salada, mes anant de V.drs, — porch salat, mes anant de XI.drs :

[1] Mns. *revenador*. — [2] Il faudrait sans doute *vedel*. — [3] Mns. *jugada*.

E enten-se que no sia salat tro Pascha passada, ni's puscha vendre per carn salada tro Pascha sia passada, [e] que sia morta de Sent Miquel tro a Carnestoltes.

Item de truja salada, prim sanada, la libr [no's gaus vendre] mes anant de VII. drs. Enten-se que no sia salada ni's vena per carn salada tro Pascha passada, e que sia morta dins lo temps d'amont dit.

Item que negun masaler no vena una carn per altra de les dites carns, e si o fasia paguara per pena x. s.

Item que tot masaler sia tengut de vendre les dites carns a libr, e miga libr, e quartos, e a mig quartons, de qualque loc lur sia demanat per lo comprador, sotz pena de x. s.

Item que tot masaler o altre hom qui sia revenedor de les dites carns, que deja vendre les dites carns bones et sanes e cençer[e]s e sufficiens de vendre, e donar son dret a cascun pes, sotz pena de x. s.

Item que negun masaler no gaus posar ab la carn lo colo, ni la veixiga, ni'l budeyl, ni la verga, ni re qui leig sia, ni gaus jaquir gens del fetge al carter derrer, sotz pena de x. s.

Item que de les dites carns no gaus levar negun greix del ro[n]yonal ni d'altre loch de deguna bestia, sino de porch, en aixi con es acostumat: e que tolguen lo cap de tota bestia aixi con es acostumat, sotz pena de x.s.

Item que nuyl no gaus vendre carn mesela, ni carn de nuyla bestia qui's mura per si metexa, ni nafrada, ni enbaussada, dins los masels de Perpenya, sino a la Plassa del Costeyl, e que no la venen a pes, sotz pena de x. s.

Item que negun masaler no gaus vendre ni tener moton ni feda ni porch ni truya ni cabra ni boch ensems en una taula, salada ni frescha; ans aja a tener cascuna de les dites carns en una taula per cabal, sotz pena de x. s.

Item que negun masaler no gaus vendre ni pausar en la balansa cor de una carn e que sia de una bestia, ni meselar d'autre carn qui sia d'altre bestia, sotz pena de x. s.

Item que si negun masaler renonciava, so's a saber, de fer carn aixi con aja acostumat, que d'aqui anant no tenga carn ni gaus vendre per si ni per altre, ni fer vendre ni fer neguna ajuda qui a masaler pertanga: e si o fasia, que nuyl temps no fassa carn, ni [puscha] fer neguna ajuda de masel ni que per-

tanga a masel, segons la ordonament dessus dit, de pus que renonciat aura, en aixi con dessus es dit, — sotz pena de c. s per cascuna vegada.

Item que nuyl hom de Perpenya ni de la part de fora no gaus vendre neguna carn frescha ni salada, qui no sia masaler, de I. carter aval, sino al pes e al ffor que'ls masalers la vendran, sotz pena de x. s.

Item que tot masaler sia tengut de tener libr, e miga libr, e quartos, e migs quartos, de ferra[1], e tot pes que mester aja al offici del masel, seyat[2] del seyal rial, e ab aquel vendre, sotz pena de x. s.

Item que'ls maselers de Perpenya aucisen e tenguen venda abastament de carn de motons, e de bous, e de vaques, e de porchs, e de aqueles altres carns que an acostumades de tener e de vendre a tot hom qui'n vuyla, tota via que lur sia demanat per los compradors, e de aquel loc que volran, al pes e al ffor d'amont dit, sotz pena de x. s.

Item es adordonat per lo dit batle de manament del dit S. Rey, que'ls masalers de Perpenya[3] venen les dites carns al for que pausades e ju[t]gades seran per lo batlle de Perpenya, ab conseyl dels cosols e dels prohomes de Perpenya, tota via que sien requests per los compradors, so's assaber, de Sencio tro a Sent Andreu la lbr del moton VIII. drs; e de Sent Andreu tro a Sencio VIIII. drs; e de les altres carns, al for que seran ju[t]gades per lo batle de Perpenya ab consseyl dels dits cossols e prohomes de Perpenya, segons lo temps. E qui contre venra ni fara, que nuyl temps no use del offici del masel ni fassa usar.

Item si les dites carns tornaven a melor mercat que ara no son o s'encaresien, que'l dit batle de Perp. ab consseyl dels cossols e dels prohomes, puscha creixer lo preu de la lbr e mermar, segons lur albir e segons lo temps que seria.

[1] Pour *ferre*. Le copiste de ce document a souvent employé l'*a* pour l'*e*, comme dans *masaler* pour *maseler*.

[2] *Seyat* et *seyal*, pour *senyat* et *senyal* : le scribe a omis le trait qui remplace la lettre *n*.

[3] Le ms. donne *qui* avant *venen*. Ce mot détruit le sens de la phrase et doit être supprimé.

Item sapien los maselers d'avant ditz que, per los establimentz de sus ditz ni [qui] d'aqui avant se faran, lo dit batle no enten a rrevocar ni mudar los altres establimentz qui son feytz e pausatz per eyl o per sos predecessors al dit masel e als masalers d'amont ditz.

Item mana lo dit batle que negun masaler no gaus vendre neguna carn de dissapte venent anant, sino al pes e a la ordinacion d'amont ditz, sotz pena de c. s.

Item que negun masaler no gaus vendre negun sagi, ni entrevesi, ni negun greix, sino al pes e a la lbr carnissera qui establida es, sotz pena de x. s.

(*Ordinac.* I, f° 37, v° — 39, r°.)

Anno dni m. ccc. tercio. nonas octobr.

Ffo feyta la crida d'avayl escrita per En Pons d'Ur, batle de Perpenya.

Aujatz que mana lo batlle del S. Rey a totz cominalment, que tota lana de Bogia, de Mallorcha, e de Valencia, e Barbarescha, que sia leudada a Cocliure, que la puscha hom portar on que's vula e trer de la terra del senyor Rey.

La qual crida mana frae[1] Jacme d'Olers, comanador del Temple e procurador del senyor Rey.

(*Ordinac.* I, f° 18, v°)

Ordonament que negu Juseu no sia peyorat per ban de lum, de la Plassa del Pug entro a la casa d'En Eymeric Terratz.

Xvi. kls febroarii anno dni m. ccc. tercio.

Jacobus Catelli, judex illust[mi] *D. regis Maiorich. die predicta mandavit... quod de inde aliquis sagio curie Perpiniani non pignoret aliquem Judeum vel Judeam, de platea Podii usque ad domum Eymerici Terratz pro banno luminis, scilicet in illa via que est juxta Callum Podii.*

(*Ordinac. I,* f° 9, r°.)

En Pons de Uur (*sic*) batlle de Perpenya fe fer crida publicament par la vila de Perpenya, que nul hom no's vestirs[2] de negre per nul hom, sino segons lo ordonament que'l senyor Rey ha feyt; lo qual ordonament es escrit en la cort.

[1] Pour *frare* On trouve souvent *frase*, après 1350.

[2] Lisez *vestis*.

e tot hom qui'l vula saber, vasa a la cort e aqui ligir-lo-y-ha hom[1].

(*A la suite*).

Ordonament de les costures dels sartres.

Sia donat de gonela plana, ab IIII faudes, XI. drs, -- e si mes de faudes avia de IIII. sia dat, per cascuna punta que aga mes de IIII, I. dr.

Item de bliau pla ab botos, X. ds.

— de capa plana, senes peyls, IX. d.

— de capa listada de dona, ses peyl, XII. d.

— de gardacors vestent, meyns de peyl, XII. d.

— de gordacors vistent (*sic*), ab peyl, XVIII. d.

— de capa plana ab peyls, meyns d'aligotz, XVIII. d.

— de capa listada, ab aligotz e ab peyl, XX. d.

— de cot flamench[2] meyns de peyl, VIII. d.

— de cot flamench de mig tal, ab peyl, XIII. d.

— de manteyl pla ab peyls, XVIII. d.

— de pelot senes peyls, XVIII. d.

— de pelot ab peyl, II. s.

— de gramasia que no sia listada, meyns de peyl, ab xiot, XX. d.

— de gramasia que no sia listada, ab peyl e ab xiot, II. s. VI. d.

— de gramasia listada, puntegada, ab peyl e ab xiot, III. s.

— de gonela francesa, ab passat e ab botos XVI. per manega, XV. d.

— de cotardia plana, senes peyl e ab botos e ab xiot, II. s.

— de cotardia plana ab peyl e ab xiot e ab botos, II. s VI. d.

— de cota francesa ab cendat e ab xiot, III. s VI. d.

[1] Cette criée est bien de 1303 ou 1304, d'après le nom du bailli Pons d'Ur, mais la seule ordonnance connue de Jacques Ier sur *lo vestir de dol* est du 12 des cal. de novembre 1308.

[2] L'adjectif *flamench* semble s'appliquer ici à quelque vêtement d'étoffe ou à la mode flamande. Cependant on trouve déjà dans Dez Clot un portrait de Jacques le Conquérant qui avait, dit-il, *molt gran cara e vermella e flamencha, e lo nas lonch e molt dret* (*Cronica del rey En Pere*, cap. 12.)

Item de manteyl pla ab cendat III.s.
— de capa plana ab cendat, e ab aligotz, II.s VIII.d.
— de causes[1] planes, IIII.d.
— de causes colgades, V.d.
— de causes folrades e no colgades, V.d.
— de causes folrades e colgades, VI d.
— de bliau simple e de gonela simpla de femna, ab sotsliuj (*sic*) e ab botos, XIIII.d.
— de gardacors simple de femna, sens peyl et ab paradura, I.s VI.d.
— de gardacors simple de femna, senes peyl e senes paradura, I.s II.d.
— de gardacors ab peyl et ab paradura, II.s.
— de gardacors ab peyl ses paradura, I.s VIII.d.
— de flotxa simple de femna, I.s II.d.
— de flotxa ab tirapitz[2] senes peyl, I.s VI.d.
— de flotxa ab paradura e ab tirapitz et ab peyl, II.s.
— de gonela de dona, II.s.
— de bliau de dona colgat, II.s.
— de bliau de dona listat de ceda e no colgat, I.s VIII.d.
— de gardacors e de cota de dona, ab gayes e ab peyls e ab paradura e ab botons, II.s VI.d.
— de gardacors de dona e cota senes peyls, II.s.
— de garnatxa de dona ab peyl e ab paradura, I.s VI.d.
— de garnatxa ab cendat e ab paradura, II.s VI.d.
— de flotxa de dona, plana, ab paradura senes peyl, I.s X.d.
— de flotxa de dona ab paradura e ab peys, II.s IIII.d.
— de cota lombarda a biaxs, senes peyl, II.s.
— de cota lombarda a biaixs, ab peyl, II.s VIII.d.
— de cota listada lombarda, puntejada, ab peyl, III.s.
— de cota francesa ab xiot, senes peyl, I.s X.d.
— de cota francesa ab xiot e ab peyl, II.s VI.d.
— de manteyl redon tot raffit, ab peyl e ab paradora, de dona, III.s VI.d, e ab cendat IIII.s.

[1] Lisez *causses*, ici et dans les trois articles suivants.
[2] Lacets pour serrer le sein.

Item de cot puntejat, de dona o de home o de donzela, meyns de peyl ab paradura, II.s VI.d.

— de cot puntejat, de dona o de donzela, ab peyl e ab paradura, III.s.

— de manteyl de home, tot raflit, redon, ab peyl, II.s VI.d.

— de gonela castelana ab gran reblech, ab corda, ab IIII. faudes, I.s VI.d.

— de marges franceses, ab VI. botos per marga, ab passat e ab cendat, VIII.d.

— de marges franceses ab XII. botos per marga, senes passar e ses sendat, VI.d.

— de totes altres marges de gonela, sien de home, sien de dona, IIII.d.

— de causes[1] de dona, III.d.

— de cota suriana ab caps fronsitz als costatz, plana, de biaix, meyns de peyl, III.s, e ab peyl III.s VIII.d, e puntejada senes peyl VI.d, e puntejada ab peyl IIII.s II d.

— de balandrau redon apelat *fons de tina*, senes peyl, II s IIII.d.

— de capa de Juheu, plana, II.s VI.d.

— de capa de Juheu, de camalot o de sicseri, VI.s.

— de manteyl redon de dona de drap listat, puntejat, ab peyl e ab paradura, IIII.s, e ab cendat V.s.

— de tota vestidura a vetar, que sia pausada sobre'l drap aixi quant pausar se deu, degen aver per cana de Montpeller, de vetar, II d.

— de tota vestidura a fresar de fres d'aur, per cana de Montpeller, III.d.

— de tot altre fres, II.drs.

E qui contre aquest adordonament venra, per pena pagara per cascuna vegada X.s.

(*Ordinac.* I. f° 27. v° et 28.)

(*A suivre.*) ALART.

[1] Lis. *causses*.

DU Z FINAL

EN FRANÇAIS ET EN LANGUE D'OC

Le présent travail a pour objet la recherche des cas et des conditions de l'emploi du *z* en finale, dans l'orthographe de l'ancien français et de la langue d'oc. L'expression *orthographe*, dont je me sers ici, trahirait ma pensée, si elle laissait croire que la question n'est pas pour moi également phonétique. Je ne doute pas qu'au début le *z* final ne représentât un son différent de l'*s*. Peut-être avait-il, même en français, toute sa valeur originaire (*ts*). Mais, d'assez bonne heure, le sentiment de cette valeur phonétique propre s'effaça, et il est visible qu'au XIIIe siècle le *z* ne paraissait plus qu'un suppléant de l'*s*, destiné à le remplacer dans certains cas déterminés. De là l'anarchie orthographique que présentent les mss. de cette époque, où *z* et *s*, n'ayant plus phonétiquement de valeur distincte, sont échangés fréquemment l'un pour l'autre.

Au XIe siècle, et même dans la première moitié du XIIe, cette confusion n'existe pas encore. Sauf quelques exceptions fort rares et accidentelles, *z* et *s* conservent chacun leur domaine parfaitement limité. Aussi, pour déterminer sûrement les diverses origines du *z* et discerner, s'il se peut, les motifs qui l'ont fait employer plutôt que l'*s*, à la fin de certains mots, est-ce les monuments de cette première époque qu'il convient surtout d'étudier. Je donnerai donc pour principaux fondements à ce travail les textes les plus anciens des deux langues, savoir : pour la langue d'oil, les deux *Poëmes de Clermont*, l'*Alexis*, le *Roland*, les *IV livres des Rois*[1]; pour la langue d'oc, *Boëce*, *Gerart de Rossillon*[2] et une précieuse charte valenti-

[1] Je n'ai pas utilisé, pour cette étude, le Psautier d'Oxford, parce que je ne l'ai pas sous la main. Je crois que son orthographe est conforme, quant à l'emploi du *z*, à celle de la *Chanson de Roland*.

[2] Je me suis servi exclusivement, pour ce poème, du fragment donné par M. P. Meyer, dans son *Recueil d'anciens textes bas-latins, provençaux et français*. Le ms. d'Oxford, que suit M. Meyer, bien que plus récent que celui de Paris, a manifestement mieux conservé l'orthographe (et peut-être aussi la langue) de l'original.

noise de la fin du XIe siècle, publiée par M. P. Meyer, une première fois dans la *Revue des Sociétés savantes*, 4e série, VI, 423; et une seconde fois, dans son *Recueil d'anciens textes bas-latins, provençaux et français*, p. 159.

I. — Z = *ts* ou *ds*

Tel est l'emploi le plus fréquent, et celui qui a été le plus durable, du *z*. Tout le monde sait que les syllabes latines finales *tus, tos, tis, tes*, s'étant réduites à *ts* par la chute nécessaire de la voyelle intérieure, ce groupe s'écrivit *z* dans les deux langues. Il en fut de même de *ds*. Exemple :

enz = *intus* (Sainte Eulalie, Roland),
molz = *multos* (Boëce),
ciptaz = *civitates* (id).
piez = *pedes* (Roland),
fiz = *fidus* (id).
chalz = *calidus* (id).
noz, voz = **nots*, **vots* (pour *nost(ri, ros, ras)* **vost(ri, ros, ras)*[1],
puez que = **pots quod* pour *post quod*[2] (Saint Bernard).

A ces deux derniers exemples on peut ajouter les deux formes suivantes, qui sont habituelles aux Rois, et où le *z* résulte aussi probablement d'une métathèse :

creiz = **credits(i)* pour **credisti*,
veiz = **vidits(i)* pour *vidisti*.

[1] Le Fragment de Valenciennes, qui figure le plus souvent par *st* le groupe *ts*, écrit *vost*, qu'il faut lire conséquemment *vots*. — Grâce au *z*, qui, dans les textes français primitifs, était la finale constante des adjectifs possessifs *nos, vos* (orthographe actuelle), ces adjectifs ne pouvaient se confondre avec les pronoms *nos, vos* (= *nous, vous*), toujours écrits par *s*.

[2] Cette métathèse avait dû avoir lieu dans le latin même, comme semble l'indiquer la forme milanaise *pox* (*cs* = *ts*), que je remarque dans Mussafia, *Monumenti antichi di dialetti italiani* (p. 128), et qui confirme heureusement l'explication que j'ai donnée au tome III, p. 344, de cette Revue, de la diphthongue *ui* dans *puis* = *post*.

* Que *st*, dans ce texte, soit identique à *ts*, c'est ce qui résulte évidemment de la coexistence de formes en *ts* et de formes en *st* à la deuxième personne du pluriel dans les verbes : *preirets* à côté de *preiest, areist, ireist*. Dans *seietst*, les deux notations se superposent

Saint Bernard donne de même *fuz* = *fuits(i)* = *fuisti*.

On ne peut douter qu'au début *z* n'eût ici, comme en grec et en italien, la valeur de *ts*. Ce qui le prouverait d'ailleurs, c'est la présence simultanée dans les mêmes textes des deux notations *z* et *ts*[1]. Mais, de très-bonne heure, il arriva ceci :

1° En français, la prononciation, selon la tendance naturelle à la langue de réduire à l'unité deux consonnes consécutives par l'élision de la première, effaça le *t* du groupe *ts* représenté par *z*, et il en résulta que cette lettre n'eut plus d'autre valeur que *s*, en sorte qu'elle fut souvent remplacée par cette dernière. Cette substitution est constante dans certains mss., dès le XIIIe siècle[2]. Mais la tradition a été assez forte pour maintenir la notation par *z* jusqu'à nos jours, à la deuxième personne du pluriel des verbes, et, jusqu'au siècle dernier, au pluriel des noms et des participes en *é*.

2° En provençal, le sentiment de la valeur du *z*, en tant que signe, paraît s'être effacé dès le XIIe siècle; et, comme ici, tout au contraire de ce qui avait lieu en français, le *t* continuait de se faire sentir dans la prononciation, ne trouvant pas ce *t* représenté dans l'écriture, parce qu'on ne le discernait plus dans le *z*, on le préposa à cette dernière lettre, et il en résulta l'espèce de pléonasme orthographique *tz*, qui devint de bonne heure et resta jusqu'à la fin de l'âge classique la notation, en quelque sorte officielle, du son complexe que *z*, précédemment, avait seul suffi à représenter[3]. — Ce renforcement de *z* en *tz* eut lieu, non-seulement dans les mots où il représentait *ts*, mais encore dans ceux où il venait de *c*

[1] Ex.: Saint Léger, 28,4 : *condemnets condamnatos*, à côté de *honorez* (9,2), *anatemaz* (21,4), *revestiz* (25,1), *piez* (28,3), etc.; — Passion : *peds* et *pez* ; — Anciennes poésies religieuses en langue d'oc, publiées par Paul Meyer, pièce n° 1 : *morts*, *pabtizats*, *proferts*, etc., à côté de *morz*, *pe az*, *toz*, et même *vendutz*, *liatz*, etc.

[2] On trouve déjà *mors* (*mortuus*) dans Saint Léger, st. 9, 3. C'est à cette date une faute tout à fait isolée, car ni la Passion, ni l'Alexis, ni le Roland, ni même, je crois, les Rois, n'offrent d'exemple pareil.

[3] On rencontre en français quelques rares exemples de cette *résurrection* de la dentale. Ainsi dans les Rois : *secundz* pour *secunz* = *secundus*, *pretz* pour *prez* = *pretium*. Cf. dans l'anglo-normand, *fitz* pour *fiz* = *filz* = *filius*.

doux et de *ti*, tels que *croiz*, *preiz*, dont il sera question ci-après.

II. — Z = (*t*)*s* après *n*

C'est une loi phonique assez connue pour qu'il suffise ici de la rappeler, que, de même qu'une labiale muette (*p* ou *b*) s'introduit nécessairement entre *m* et *s* (ou toute autre dentale)[1], de même une dentale muette (*t* ou *d*) s'introduit entre *n* et *s* (ou *r*[2]). Mais il faut, pour cela, que le *n* ait toute sa valeur, je veux dire qu'il soit prononcé distinctement et n'ait pas été réduit au rôle subalterne qu'il a dans *raison*, *voisin*, etc., où il n'est que le signe de la nasalité de la voyelle antécédente. C'est ce qui arrive nécessairement lorsqu'il est immédiatement précédé d'une autre consonne, et c'est ce qui arriva par conséquent au premier âge des deux langues, dans les mots provenant de *annus*, *domnus*, *diurnus* et autres. Voilà, si je ne me trompe, l'explication des orthographes ci-après, qui sont constantes dans Boëce, la Charte valentinoise, Saint Léger, la Passion, Alexis, Roland, les Rois, c'est-à-dire dans les plus anciens textes des deux langues :

Anz = *annus*, *tiranz* = *tyrannus*, *donz* (Boëce) ou *danz* (Alexis, Roland, etc.) = *domnus*, *punz* = **pugnus*, *bainz* = **balneus*, *jornz* (Charte valentinoise), *jurz* (Alexis et Roland)[3] = **diurnus*, *loinz* = **lojne* pour *longe* avec le suffixe adverbial *s*, et de même *besuinz*, *compainz*, *estrainz* (Charte de Saint-Vallier, dans Meyer, Recueil, p. 173), *gaanz* (G. de Rossil.), *gascuinz* (Roland), *ahanz* (cf. it. *afanno*).

Ajoutons trois mots dont l'*n*, quoique immédiatement pré-

[1] Ex.: pr. *femps* = *fimus* ; — *deremps* (*debemus*), *cantomps* (*cantamus*), dans Saint Léger, v. 1 et 3; — *dampner*, *semb'er*, *dompter*

[2] Ex.: *tendre*, *gendre*, en grec ἀνδρος, etc.

[3] *Jurn*, dans les deux textes, au cas régime, mais le *n* était déjà tombé devant le *z* (je n'ai trouvé *jornz* dans aucun texte français). Aussi le *z* lui-même ne se maintint-il pas longtemps On trouve déjà une fois *jurs* dans Saint Alexis; dans les Rois, cette forme alterne fréquemment avec *jurz* (il en est de même dans Gérard de Roussillon), et dans Job, Saint Bernard, Saint Thomas, elle l'a définitivement remplacée. — Quant aux autres mots en *rn* originaire, les plus vieux textes ne les offrent que sous la forme en *s* : *chars* (Passion), *corns* (Roland), probablement parce que l'*n* y avait persisté *effectivement* moins longtemps que dans *jorn*.

cédée d'une voyelle, avait probablement conservé au début une prononciation distincte ; ce sont *senz* = *sine* (cf. it. *senza*), *senz* = *sensus* et *menz* = *minus*. Le premier seul est commun aux plus vieux monuments des deux langues. Les deux autres ne se rencontrent que dans les textes provençaux (Boëce, Charte de Saint-Vallier, Gérart de Rossillon).

Que le *z* final des mots qui précèdent ait eu dans le principe la même force que dans *chantez, enfanz, vertuz,* c'est-à-dire qu'il représente réellement *ts,* c'est ce qu'on peut induire des formes contemporaines de cas oblique *dant* = *dominum, tirant* = *tyrannum, Fescant* = *Fiscamnum* [1], tirées évidemment du cas sujet par l'ablation du *s* flexionnel [2].

Dans les mots de ce genre, du reste peu nombreux (j'ai donné la liste de tous ceux que j'ai relevés), l'*s* commença d'assez bonne heure, en provençal comme en français, à se substituer au *z ;* et, au XIIIe siècle, on ne faisait plus à cette place, entre les deux lettres, aucune distinction ; en sorte qu'on écrivait, par exemple, indifféremment *ans* et *jors,* au lieu de *anz* et *jorz,* ou, au contraire, *pleinz* et *torz,* au lieu de *pleins*

[1] *Dant* est assez fréquent ; *tirant* et *Fescant* sont dans Saint Léger. M. Gaston Paris, dans son édition (*Romania,* I), a supprimé le *t* de ce dernier mot (pourquoi pas alors celui de *tirant?*) tout en observant que « le *Fescant* du ms. de Clermont est en tout cas moins ridicule que le *Fécamp* moderne. » Ils ne le sont ni l'un ni l'autre. Ce sont deux formes divergentes, obtenues par deux procédés également réguliers, du latin *Fiscamnus*. Cf. *dant* et *damp* de *domnus*. — A propos de *dant,* je remarquerai que ce mot dans l'Alexis n'a, même quand il est régime, que la forme *danz*. M. G. Paris, dans ce dernier cas, corrige toujours *dan ;* à tort selon moi. Ce mot avait pu, dans quelques dialectes, s'immobiliser sous la forme, en quelque sorte consacrée, du nominatif singulier. Cf. en provençal l'analogue exact (quant à l'origine) *dons* (*mi dons, si dons*), également invariable. — Un autre exemple de substantif employé indifféremment comme régime et comme sujet sous la seule forme du nominatif est *niés* (dans Roland), qui même, comme le *dons* provençal, communique son invariabilité à l'adjectif possessif qui l'accompagne (voyez, entre autres, v. 473, 783, 838, *sis nies, mis nies* = *suum, meum nepotem*). Ce substantif ne se rencontre pas dans Roland sous la forme de l'accusatif. *Nevuld* (ou *nevold*), qui y est fréquent, représente **nepotulum*, comme l'a justement remarqué M. Boucherie. Pour *ld* = *t'l,* cf., en espagnol, *oildo, teneldo* = *oid-lo, tened-lo,* = *audite illum, tenete illum.*

[2] Dans une charte auvergnate publiée par M. P. Meyer (Recueil, etc., p. 171), on lit *jornt,* qui se déduit de *jornz,* comme *dant* de *danz*.

et *tors* (*turris*). Cette confusion orthographique, qui, je le répète, était étrangère aux premiers monuments des deux langues, cessa du reste promptement par le triomphe de la notation par *s* dans tous les cas.

III. — Z = *c*

Le *c* doux latin, qui n'a plus aujourd'hui en français que la valeur du *s*, a dû donner au début un son sifflant fortement appuyé, c'est-à-dire celui de *ts*. De là les orthographes telles que *cruz* (*crucem*), *vez* (*vicem*), *dolz* (*dulcem*), *paz* (*pacem*), etc., qui sont communes aux deux langues[1]. En provençal, je l'ai déjà noté, ce *z* = *c*, de même que le *z* = *ts*, et pour le même motif, se doubla d'un *t*, et l'on écrivit *votz*, *crotz*, *emperairitz*, *cervitz*, etc. En langue d'oïl, il se réduisit à *s* et perdit même, sauf en liaison, toute valeur phonique ; aussi ne tarda-t-il pas à être remplacé dans l'écriture par *s*[2] ou par *x*. Cette dernière orthographe s'introduisit de bonne heure, grâce évidemment à une fausse notion étymologique, dans les substantifs dont le nominatif latin était en *x*, et elle y a finalement prévalu. Ex.: *paix*, *noix*, *poix*, *voix*, *croix*[3], *chaux*, *faux* (*falx*), *perdrix*. — *Souris*, *brebis*, font exception. *Douz*, *diz*, ont également pris l'*x*, bien qu'ils ne l'aient pas en latin (*dulcis*, *decem*), mais plus tard que *croix*, *voix* et les autres.

[1] Boëce : *reluz* (*relucet*), *fez* (*fecit*), *faz* (*facio*); — Trad. de l'Evang. de Saint Jean (ap. Bartsch, col. 7-16): *paz* (*pacem*); — Anciennes poésies religieuses publiées par Paul Meyer: *fornaz* (*fornacem*), *douz* (*dulcem* ; dans la même pièce, *vots* (*vocem*) et, par métathèse des éléments du *z*, *crost* (*crucem*); — Gér. de Rossillon: *jaz* (*jacet*); — Passion : *fez* (*fecit*), *vez* (*vicem*), *cruz* (*crucem*); — Saint Léger: *lez* (*livet*); Saint Alexis: *feiz* (*vicem*), *voiz* (*vocem*); — Roland : *faz* (*facio*), *peiz* (*picem*), *cruiz* (*crucem*; — Rois: *suriz* (*soricem*), *garz* (**garcio*), *perdriz* (*perdicem*); — Saint Thomas: *romanz* et *romaunz* (*romancium*) à l'acc. singulier et au nom. pluriel. Plus tard, on rendit ce dernier mot déclinable en supprimant ou décomposant le *z* aux cas sans *s*; de là les formes *roman* et *romant* (Ex.: *Romant de la Rose*)

[2] Déjà *dis* (*decem*), *fis* (*feci*), *pais* (*pacem*), dans Roland.

[3] *Croix* est déjà dans le Saint Léger. Ni *croiz* ni les analogues ne s'y rencontrent. — Ni l'Alexis, ni le Roland, ni les Rois, n'offrent de *x* pour *z*. Mais les Sermons de saint Bernard donnent *paix*, *voix*, *berbix*, etc., concurremment avec *paiz*, *voiz*, etc.

Il faut remarquer qu'en français les mots dont nous nous occupons ont pris presque toujours, phonétiquement parlant, une forme pléonastique, je veux dire que le *c* latin s'y est doublement transformé; car, en s'aiguisant en *z*, il a laissé derrière lui assez de sa substance pour composer un *i*, avec lequel la voyelle antécédente s'est unie en diphthongue. Ce développement du *c* ne se remarque pas dans la Passion[1]; mais il est constant dans tous les autres textes anciens, comme dans ceux qui ont suivi. Ex.: *croix*, dans Saint Léger ; — *feiz* (*vicem*), *voiz* (*vocem*), dans Alexis ;— *peiz* (*picem*), *cruiz* (*crucem*), *pais* (*pacem*), dans Roland; — et de même dans Rois, Job, Saint Bernard, etc., etc.[2].

IV. — Z = *ti, chi*

Le *ti* (ou *te*) latin, suivi d'une voyelle, a donné en français et en provençal *c* doux ou *z* : *constantia constance, rationem razo*. En finale, c'est-à-dire quand les lettres qui suivaient *ti* sont tombées, c'est toujours en *z* que ce groupe s'est transformé[3]. *Chi* et *que* suivis d'une voyelle ont été traités de même, par suite de l'analogie (qui dans plusieurs dialectes[4] va jusqu'à l'identité) du *t* et du *q* mouillés.

Ex. : *tertium terz, palatium palaz, pretium prez*[5], *solatium solaz, bracchium braz, laqueum laz* (St. Bernard, pag. 568;

[1] En quoi ce poëme se conforme, comme sur beaucoup d'autres points, à la phonétique de la langue d'oc, où le *c* des mots latins dont il s'agit n'a pas développé d'*i* derrière le *z* en lequel il s'est transformé.

[2] Cf., dans l'intérieur des mots *plaisir, taisir, leisir*, de *placere, tacere, licere*.

[3] D'où il suit nécessairement que les noms ainsi terminés restaient invariables dans l'ancienne langue, et que ce n'est pas, comme plusieurs l'ont cru (p. ex. M. Brachet, *Gr. hist.*, p. 153), par suite d'une infraction à la règle générale qu'ils ont gardé la sifflante dans la langue moderne. V. là-dessus Boucherie, *du Dialecte poitevin au XIIIe siècle*, p. 254.

[4] Par exemple le saintongeais.

[5] Dans une des anciennes poésies religieuses en langue d'oc, publiées par M. P. Meyer, ce mot se présente sous la forme *prest*, métathèse orthographique pour *prets* (cf., dans le Fragm. de Valenciennes, *areist* = *aveits*, etc.).

St. Thomas, v. 970), **retiem*[1] *reiz* (St. Thomas). En provençal, ce *z* = *ti* ou *chi* se doubla d'un *t* de fort bonne heure, comme celui qui provenait de *ts* ou de *c* doux : *pretz, potz* (*puteum*), *bratz, solatz*. En français, au contraire, il se réduisit à *s*, que l'orthographe changea quelquefois en *x*[2]. On trouve déjà *paleis* (*palatium*) dans l'Alexis et dans le Roland (Job a *palaiz*), *pris* (*pretium*) dans la Vie de St. Thomas, et, dans les textes du XIIIe siècle, *bras, tiers*, bien plus fréquemment que *braz, tierz*. C'est en définitive l'orthographe par *s* qui, dans tous les mots de ce genre, a prévalu. Exceptez *prix*, où l'*x* a, vers le XVe siècle, définitivement supplanté l'*s*, comme cela est arrivé en beaucoup d'autres monosyllabes, par suite probablement de fausses analogies.

Comme nous avons vu tout à l'heure le *c*, en devenant *z*, abandonner de quoi diphthonguer en *i* la voyelle antécédente, de même ici la matière de l'*i* du groupe *ti* n'a pas servi toujours tout entière à l'assibilation du *t*, et il en est resté assez pour former, grâce à l'attraction, une diphthongue avec la voyelle précédant cette consonne[3]. Ex.: *palaiz*[4], *puiz, preiz*,

[1] M. Littré explique *reiz* par *retia*. Mais l'éminent philologue n'a pas pris garde que *retia* aurait donné *rèze*. Je pense que *reiz* provient d'une forme de l'accusatif de *retis*, où le *t* avait pris abusivement le *mouillage* qu'il a normalement au génitif pluriel *retium*, soit **retiem*, soit **retjim*

[2] Ainsi on trouve déjà, dans les Sermons de St Bernard, *palaix* et *preix* à côté de *preis* (*pretium*).

[3] La même chose a eu lieu, à l'intérieur des mots, dans *poison, raison*, etc. Je noterai à cette occasion que cette diphthongaison ne se produit, tant dans les mots en *c* que dans ceux en *ti*, que lorsque *c* ou *ti* prennent le son du *z*. S'ils prennent le son du *s* dur, la diphthongaison n'a pas lieu. Je ne sais si la connexité de ces phénomènes avait encore été remarquée. — Ex. : *voisin, loisir, nuise, aiguiser, oiseux, moisir, raisin, glaise*; et au contraire *grâce, fasse, place, masse, bassin, service, justesse, tristesse, pièce, liesse, maçon, glousser, Luce, vermisseau*. Les exceptions sont très-rares. Je crois que, dans le second cas, *paroisse* est la seule. *Boisson, cuisson, ruisseau*, n'en sont pas, l'*i* de la diphthongue y ayant une autre source que *ti* dans les deux premiers et que *c* dans le second. — Dans le premier cas, il y en a un peu plus : *tison, trahison, disent, lézard, gésir, réseau, priser*. Mais, pour ces deux derniers mots, l'ancienne langue a eu les formes plus régulières *roiseau, preiser*.

[4] Pour *solaz, braz* et *laz*, je n'ai jamais rencontré que des formes en *a* pur.

reiz[1]. Le phénomène est encore ici particulier au français, car, en provençal, la voyelle qui précède *ti* ne se diphthongue pas : *palatz, potz, pretz.*

Lorsque le groupe *ti* terminait le mot, comme dans *tanti, amati,* l'*i* final tombait selon la règle générale, et le *t* restait sec et dur. Il y eut toutefois quelques exceptions : ainsi l'*i* de *toti* persista plus souvent qu'il ne tomba, et de là résultèrent, outre *tot* ou *tut,* trois autres formes différentes qui se rencontrent fréquemment dans les anciens textes, et dont deux, la première et la troisième, sont employées souvent concurremment dans les plus anciens; ce sont les suivantes : 1° *tuit,* par attraction de l'*i,* commune aux deux langues ; 2° *tuch,* par combinaison du *t* avec l'*i* chuinté. De *tuch* provient, par durcissement du *ch,* la forme *tug.* L'une et l'autre, peut-être communes aux deux langues à l'origine, ne sont restées que dans la langue d'oc[2] ; 3° *toz* (*tuz*). Cette dernière forme, où *z* n'est autre chose que *tj* aiguisé, se confond naturellement avec *toz* = *totus* ou *totos.* Aussi a-t-on pu croire qu'il ne fallait pas l'admettre, et que tous les *toz* = *toti* que l'on rencontre sont autant de fautes ; telle n'est pas mon opinion. Je pense que *toz* (= *toti*), étant une forme phonétiquement très-légitime, doit être maintenue dans les textes anciens où il se rencontre avec une certaine fréquence[3]. La présence simultanée de *tuit* ne saurait être un motif d'exclusion de *toz*, car on sait fort bien que l'ancienne langue admet dans un même texte l'emploi de formes multiples.

[1] Le *t* et le *c* des formes modernes, *puits, rets, lacs,* sont d'introduction relativement récente. Ce sont des traces de cette manie pédantesque, si commune aux XVe et XVIe siècles, de faire reparaître dans l'écriture les lettres latines qui, en français, s'étaient oblitérées ou transformées. (Cf. *escript, faict, nuict,* etc.)

[2] Je n'ai jamais rencontré en français ni *tuch*, ni *tug,* mais on y trouve d'autres exemples du chuintement de l'*i* atone: *puch* = *puteum* (Partonop. v. 9882, ap. Littré), *seuch* = *sapui,* etc.

[3] *Toti* est exprimé quatorze fois dans l'Alexis, dix fois sous la forme *tuit,* quatre fois sous la forme *tuz.* — Dans le Roland, on trouve, pour *toti*, deux fois *tut*, quinze fois *tuit,* huit fois *tuz.* — En langue d'oc, Boëce n'a que *tuit* ou *tut* ; mais *tuz* (= *toti*) se lit dans un texte fort ancien en cette langue. (V. P. Meyer, *Recueil d'anciens textes bas-latins, provençaux et français,* pag. 40 ; *Sermons limousins,* I, lig. 4)

Un autre exemple de *z* résultant de l'union d'une dentale avec un *i* final atone, est *oz* = *audi* [1] (Saint Alexis, 14, 1.). Il faut aussi, je pense, expliquer de cette façon, et non par une infraction aux règles de la déclinaison, la forme *alquanz* = *aliquanti*, qui est assez fréquente dans quelques anciens textes [2]. Peut-être même pourrait-on, sans trop de témérité, assigner en général une pareille origine aux formes en *z* que revêtent le plus ordinairement, dans l'Alexis, le Roland et les Rois, les plur. masc. suj. en *ti* originaire [3].

Camille CHABANEAU.

(*A suivre.*)

---

[1] M. Gaston Paris l'a fort bien remarqué lui-même. — Attribue-t-il la même origine au *z* de *toz*, mis pour *toti* ? C'est sur quoi il ne s'est pas expliqué, se bornant à remplacer cette forme par *toit*, sans donner ses raisons.

[2] *Alquanz* = *aliquanti* est quatre fois dans Roland, *alquant* deux fois seulement. — Les mille premiers vers de Saint Thomas, texte d'une correction grammaticale exceptionnelle, offrent cinq fois *alquanz* (ou *asquanz*), jamais *alquant*, et ce mot y est partout sujet pluriel.

[3] J'ai relevé dans Saint Alexis, dans Roland et dans les XVI premiers chapitres des Rois, tous les substantifs, adjectifs et participes masculins (non invariables), qui s'y trouvent au sujet pluriel, et je les ai répartis en deux séries dans le tableau suivant. Le renversement qu'on remarque, d'une série à l'autre, du rapport normal de l'exception à la règle, favorise, ce me semble, l'hypothèse que je hasarde ici.

	Sujet pluriel latin autre qu'en *ti*		Sujet pluriel latin en *ti*	
	Régulier	Irrégulier	En T	En Z
Saint Alexis....	25	5	6	7
Chanson de Roland..	191	62	35	80
Ier liv. des Rois (chapitres I-XVI).....	42	16	17	27
TOTAUX..	258	83	58	114

ETYMOLOGIES FRANÇAISES ET PATOISES

(Suite.)

1° *Minim* (latin) = *merm* = *marm* = *maum* = *môm*.

Môme. — « Terme populaire. Gamin, petit enfant. — Hist. XVIe s. Or cessent donques les momes De mordre les escripts miens, Puisqu'ils sont frères des tiens (Du Bellay, II, 49, *verso*). Etym. Dans l'exemple de du Bellay, *môme* paraît signifier moqueur et se rattacher à *momerie*. C'est à ce mot aussi que probablement se rattache *môme*, terme populaire. » Littré.

L'étymologie de ce mot est, comme on le voit, incertaine. Si l'on écrivait *maume*, qui est, je crois, la vraie forme et qui cadre bien avec la prononciation, on serait probablement moins embarrassé. En effet *maume*, qu'on trouve comme terme composant dans le nom propre *Maumenet*, peut se dériver des formes intermédiaires *marme*, *merme*, dérivées à leur tour et très-certainement du latin *minimus*. Il est vrai que le changement de *n* latin en *u*, formant diphthongue avec une voyelle précédente, est rare, mais il n'est pas sans exemple : cf. le berrichon a*u*mailles (*Glossaire* du comte Jaubert) qui vient de a*n*imalia.

C'est encore à *minimus* ou, pour parler plus exactement, à un dérivé latin de ce mot, à *minimalia*, qu'il faut rattacher notre mot *marmaille* et l'italien *marmaglia*. Du même radical viennent aussi les noms propres suivants, qui ont conservé l'*r* : *Mermet* (*minimatus), *Marmier* (*minimarius), *Mermillod* (*minimill-ottus), etc.

Ulsa (latin) = *ousse*.

Mousse (des liquides), **mousser**, **mousseux**. — « On peut penser, dit M. Littré, que la *mousse* (écume) a été dite ainsi par une assimilation de mollesse, de boursouflure, avec la *mousse* (plante). »

Sans nier la vraisemblance de cette explication, il me paraît incontestable que *mousse* (écume) vient du féminin de *mulsus*,

participe de *mulgeo*, traire, comme *pousse*, une pousse d'arbre, de *pulsa*. Le liquide qu'on trait mousse toujours.

Quant à *mousse* (plante), je le dériverais de *muscus* féminisé et prononcé *mousse*, pour le distinguer de *musca*, mouche.

1° Chute du *j* initial.
2° *Ct* (latin) = *ch* = *c* (doux).

Oinces. — Ce mot, particulier aux patois du Centre et de l'Ouest Berry, Saintonge et Poitou), désigne les *jointures* des doigts. Rabelais s'en est servi :

Mais je dirai cela de luy qu'il ha bien les plus dures *oinces* qu'oncques je senty sus mes espaules. (P. 362.)

L'éditeur traduit à tort par *ongles*, signification que ce mot aurait encore dans le Berry, si l'on en croit M. le comte Jaubert; mais je soupçonne qu'il se trompe.

Quelle en est l'étymologie ? Comme il ne figure pas dans les vieux textes, il n'a pas d'histoire, et l'on ne peut dès lors remonter sûrement à son origine. On est donc réduit aux conjectures. Tout d'abord on est tenté de dériver *oinces* de *uncas*, accusatif féminin pluriel de *uncus*, crochu, dont le diminutif *ungula* a donné *ongle*. Mais le sens s'y oppose, ou du moins s'y prête difficilement. Conjecture pour conjecture, je préférerais le dériver de *juncta*, féminin du participe passé de *jungere*, lequel a formé l'italien *giunta*, signifiant *jointure*. Le sens concorde parfaitement, mais on se trouve arrêté par deux difficultés phonétiques, par la disparition du *j* et le changement du groupe *ct* en *c* doux, *cta* = *ce*.

Commençons par la seconde, par le changement de *cta* en *ce*. Pour bien comprendre la démonstration qui va suivre, il faut d'abord se rappeler que *ce* peut correspondre directement au groupe latin *tica*, qui cependant devient plus souvent *che*, cf. per*tica*, per*che*, mais * *panticam* p. *panticem*, *pance* (aujourd'hui et moins bien *panse*). D'un autre côté, il est admis que le groupe latin *ct* peut être considéré parfois comme l'équivalent de *tc*, qui n'est autre que *tic* ou *tec* moins la voyelle : cf. fle*ct*ere, * fle*tc*ire, flé*ch*ir ; no*ct*em, * no*tc*em, dialecte de Montpellier nio*ch*; la*ct*e, forme populaire, *la*tc*e, dans le même patois la*ch*.

Juncta a donc pu former join*che* et join*ce* à côté de « jointe »,

et l'on conçoit que les patois aient préféré la seconde forme, plus douce à prononcer que la première, qui est affectée de la double articulation chuintante *j* et *che*.

Reste à rendre compte de la chute du *j* initial.

Ce phénomène, quoique rare, n'est pas sans exemple dans la prononciation française, surtout quand la syllabe suivante est *che;* cf. le normand *hucher, huchier*, pour *jucher*, la variante *honchets* pour *jonchets*, admise par l'Académie, et que M. de Monmerqué écrit *onchets*. V. Littré, au mot *jonchets*.

La phonétique ne s'oppose donc pas à ce qu'on rattache *oince* à *juncta;* quant au sens, on vient de voir qu'il s'accommode bien mieux de *juncta* que de *unca*.

1° *Ad-re* (latin) = *ar* = *er* = *or*.
2° *Colligere* = *cueillir* = *gueillir*.

Orgueil, orgueillir (S'en). — « Wallon, *orgou, ôrgou;* anc. liégeois, *orgowe;* provenç. *orguelh, erguel, orguoil, orgoil, argull;* catal. *orgull;* espagn., *orgullo;* portug., *orgulho;* ital., *orgoglio;* ancien ital., *argoglio;* de l'anc. haut-allem. *urguol*, remarquable, insigne, *urgilo*, orgueilleux; anglo-sax., *orgel*, orgueilleux. L'anc. haut-allem. se décompose en *ur, us*, répondant au lat. *ex*, et *guol, gil, gal*, pétulant, luxuriant. » Littré.

Pour cette étymologie, c'est encore au latin qu'il faut recourir, car il est peu probable qu'un mot allemand ait pu s'imposer ainsi à toutes les langues néo-latines occidentales sans exception.

Nous remarquerons, en premier lieu, que comme *accueil, recueil*, qui sont formés des infinitifs *accueillir, recueillir, orgueil* vient de *orgueillir*, primitif de *enorgueillir;* en second lieu, que les deux dernières syllabes de ce verbe peuvent très-bien se rattacher à la forme latine *colligere;* en troisième lieu, que le changement de *c* dur latin en *g* dur roman après *r* est suffisamment justifié par l'exemple si connu de ve*rec*undia = ve*rgo*gne; en quatrième lieu, que la première syllabe affecte trois formes : *or, ar, er*, « *or*guelh, *er*guel, *ar*guel », qui doivent évidemment se ramener à une seule. Si nous préposons chacune d'elles au verbe *colligere*, nous ne trouvons que *ar-colligere* qui puisse représenter une forme populaire probable.

* *Ar-colligere* à son tour conduit très-vite à *ad-re-colligere,* d'où *ar*guel, *erguel* et *or*guel.

Quant à l'hypothèse du changement de *ar* latin en *or* et *er,* d'où *er*guel et *or*guel, elle est suffisamment autorisée par les exemples suivants : *ar*marium, *or*moire (prononciation populaire); *ar*ticulum, *or*teil : fabrica (*far*bica), *for*ge ; *gar*ba, *ger*be, etc.

L'adjonction de *ad* aux verbes qui commencent par la particule *re* n'est pas non plus sans exemples : cf. *arrester* = *ad-re-stare, arraccomidare* = *ad-re-accommodare* (expression populaire de l'Italie centrale). (Ap. Storm, *Mémoires de la Société de linguistique de Paris,* t. II, 2e fasc., p. 117.)

Enfin le sens lui-même concorde mieux qu'on ne serait tenté de le croire avec la filiation phonétique : *colligere* et son composé *recolligere,* employés (coïncidence remarquable), comme leur dérivé *orgueillir,* avec le pronom réfléchi, avaient la signification particulière de « se remettre, reprendre des forces, reprendre courage. » Or, de la force morale à la fierté et à l'orgueil, il n'y a qu'un pas.

* *Usitilia : usitare* = *fictilia : * fictare .*

Outil. — M. Littré rejette avec raison l'étymologie proposée par Diez, *usitellum,* qui aurait donné *outeau,* et y substitue *usitilia.* A l'appui de son opinion, je ferai remarquer que **usitilia* serait à *usitare* ce que *fictilia* est à **fictare,* de *fictum,* supin de *fingere.*

TRIPLE ORIGINE

1° *Probus.*
2° *Prox, cis.*
3° *Providus.*

Preux. — « Provenç., *pros;* ital., *pro, proda.* Mot très-difficile. En français, le nominatif est *pros,* le régime est *prou, preu* et quelquefois *prode ;* le pluriel nominatif est *pros* et *prou;* le régime pluriel est *pros,* et aussi *prodes ;* au féminin, le nominatif est *preus, pruz,* et aussi *prode.* Le provençal dit au masculin et féminin *proz,* sans distinction de cas. D'après les règles de l'ancien français, ces formes supposeraient un adjectif latin qui serait le même pour le masculin et le féminin, par exemple *prodis;* mais *prodis* n'existe pas dans la lati-

nité. Diez hésite entre une dérivation de la préposition *pro*, pour, et l'adjectif *probus*. Le fait est que le bas-latin rend constamment *preux* par *probus*, et *prouesse* par *probitas*; sens qui, étant étrangers à la latinité, peuvent avoir été attribués à ces mots à cause d'un vague sentiment d'une communauté entre *preux* et *probus*. Dans cet état de choses, il n'est pas impossible que *probus*, qui avait un adverbe *probiter*, se soit changé en *probis*, et de là en *prodis*. On a des exemples de cette mutation : la préposition *od* pour *ob*[1], représentant de *apud*, et en italien *bue bradò*, jeune bœuf non dressé, au lieu de *bue bravo*. Mais, jusqu'à présent, cela ne dépasse pas la valeur d'une conjecture. Malgré quelques coïncidences de sens, ce qui empêche de tirer *preux*, *prode*, de *prudens*, *prudentem*, c'est que le régime serait dans l'ancienne langue *proent*. » Littré.

Ce qui ressort le plus de cet exposé, c'est qu'aucune des formes latines proposées ou supposées ne convient pour tous les cas. J'ajoute qu'il est impossible de les expliquer par une origine unique, puisque les formes diverses qu'affectait ce mot dans l'ancienne langue sont irréductibles entre elles. Ainsi saint Louis, d'après Joinville[2], distingue pour la forme et

[1] Cet exemple ne me semble pas heureusement choisi, attendu que le *d* de *od* doit se dériver du *d* final de *apud*, plutôt que du *p*.

La dérivation que suppose M. Littré n'est pas plus exacte que ne le serait, par exemple, celle qui consisterait à rattacher le *t* de *a* dans « a-*t*-il», au *b* et non au *t* du latin *habet*.

[2] (P. 306.) Li dus de Bourgoingne, de quoy je vous ai parlei, fu mout bons chevaliers de sa main; mais il ne fu onques tenus pour saige ne à Dieu ne au siècle ; et il y parut bien en ce fait devant dit. Et de ce dist li grans roys Phelippes, quant l'on li dist que li cuens Jehans de Chalons avoit un fil et avoit à non Hugue pour le duc de Bourgoingne, il dit que Diex le feist aussi preu home come le duc pour cui il avoit non Hugue.

Et on li demanda pourquoy il n'avoit dit aussi preudomme: « Pour ce, fist-il, que il a grant différence entre *preu home* et *preudome*. Car il a mainz preus homes chevaliers en la terre des crestiens et des Sarrazins, qui onques ne crurent Dieu, ne sa Mère. Dont je vous di, fist-il, que Diex donne grant don et grant grace au chevalier crestien que il seuffre estre vaillant de cors, et que il seuffre en son servise en li gardant de pechié mortel ; et celi qui ainsi se demeinne doit l'on appeler preudome, pour ce que ceste proesse li vient dou don Dieu. Et ceus de cui j'ai avant parlei

pour le sens *preu* de *preude (preu home* et *preudome)*, et, d'un autre côté, *proz, prous, preus*, avec la sifflante à tous les cas du singulier et du pluriel, au féminin comme au masculin, ne peuvent en aucune façon être regardés comme identiques avec *prous* nom. sing., faisant *prou* au cas oblique du singulier et au nominatif pluriel.

Ce n'est pas tant le sens que la forme qui empêche cette assimilation. Il est visible en effet, malgré la distinction que faisait saint Louis, distinction qui, du reste, semblait peu connue de ses interlocuteurs, que *preux* avait *ad libitum* le sens : 1° de prudent, clairvoyant ; 2° de brave, supérieur : 3° de vertueux, honnête, et qu'on devait être tenté de confondre ces acceptions, qui différaient peu entre elles. Qu'on joigne à cela la très-grande ressemblance du radical, et l'on comprendra que les flexions casuelles, qui n'avaient guère de valeur que pour l'orthographe, aient été impuissantes à prévenir cette confusion.

Cependant ce sont ces mêmes flexions qui doivent guider l'étymologiste et lui permettre de retrouver la filiation, si obscurcie par la confusion des sens et la presque identité du radical.

De même que les acceptions, les anciennes formes de *preux* peuvent se ramener à trois : 1° la forme avec *z* pour le nominatif masculin singulier, avec dentale et *e* muet final pour le cas oblique ; 2° la forme avec *z*, et plus tard *s*, à tous les cas, sans distinction de genre et de nombre ; 3° la forme avec *s* au nominatif singulier, sans *s* au cas oblique singulier et au nominatif pluriel.

Je dérive :

1° *Prode, preude, proude, prude*, des deux genres, du latin *providus*, cf. *roide*, des deux genres, de *rigidus ;*

2° Le provençal *proz*, et le français *proz, prouz, preuz, preus*, conservant la sifflante à tous les cas, sans distinction de

puet l'on appeler *preuz homes*, pour ce qu'il sont preu de lour cors et ne doutent Dieu ne pechié. »

Joinville (*Jean sire de*), *Histoire de saint Louis*, Credo et lettre à Louis X, texte original, accompagné d'une traduction par M. Natalis de Wailly, membre de l'Institut — Paris, 1874, librairie Didot

nombre ni de genre, du latin *prox, cis,* primitif de *procer, proceris,* pluriel *proceres ;*

3° *Prous, preus,* au nominatif masculin singulier, et au cas oblique masculin pluriel, *preu,* au cas oblique singulier et au nominatif pluriel masculin, du latin *probus.*

L'assimilation de la troisième forme *prous, preus, preu,* à *probus* avait été déjà faite et ne souffre pas de difficulté. Il en est de même, je crois, de celle de *prode, preude,* etc., à *providus.* Elle paraîtra naturelle si l'on admet la confusion de sens. Quant à l'assimilation de la forme avec flexion sifflante invariable *z* ou *s,* de *proz, prouz,* etc., avec *prox, cis,* elle est aussi vraisemblable que les deux autres ; mais, comme elle touche à un point particulier de la phonétique romane, et que, de plus, la forme *prox, cis,* ne figure pas dans les lexiques, je suis obligé d'entrer à ce sujet dans de nouveaux développements.

Le *z* final, en roman, correspond non-seulement à la dentale latine suivie du son sifflant, mais encore au *c* suivi de *e* ou de *i,* c'est-à-dire au *c* doux. Ainsi vo*ce*m, vo*ce*s, s'écrivaient toujours en roman par la dentale sifflante *z* ou par la sifflante simple *s,* ou, comme aujourd'hui, par la gutturo-sifflante *x, voz, voiz, vois, voix,* et jamais *voi,* même au cas oblique du singulier. Par conséquent il est tout simple que *prox, cis,* qui est tout à fait analogue à *vox, cis,* ait produit une forme *prox,* et *preus,* où la sifflante finale ait toujours persisté.

Mais *prox, cis,* est-il bien latin, et sa signification cadre-t-elle bien avec celle du mot roman ? On trouve la réponse à cette question dans le *Dictionnaire* de Freund. On y voit que *proceres* avait pour génitif archaïque *procum,* au lieu de *procerum,* ce qui suppose évidemment pour le singulier *prox, cis,* de même que *proceres, procerum,* suppose *procer, eris.*

« PROCUM PATRICIUM in descriptione classium quam facit Servius Tullius, significat *procerum* : hi enim sunt principes. » (*Fest., p.* 249, ed. Müll.)—« Jam (ut censoriæ tabulæ loquuntur) FABRUM et PROCUM audeo dicere, non *fabrorum* et *procorum.* » *(Cic. Or., 46, 156.)*

Freund donne aussi la forme *prox,* mais en observant que c'est un mot indéclinable, « une sorte d'exclamation de bon

augure », que Festus définit ainsi : « Prox, bona vox, velut quidam præsignificare videtur, ut ait : Labeo de jure pontificio. » On pourrait à la rigueur y voir le vocatif de *prox*, primitif de *procer*, comme un équivalent de l'italien *bravo!* et de notre exclamation *bon! bon!*

Quoi qu'il en soit, *prox, cis* a dû exister, à un moment donné, avec le même sens que *procer, eris*. Ce sens est nettement indiqué par Festus ; c'est celui de *princeps*, le premier, le principal. C'était en quelque sorte un superlatif à forme de positif. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait pu servir à indiquer le plus haut degré de trois qualités différentes, mais non pas opposées, de la prudence (*providus*), de la vertu (*probus*), de la vaillance, la qualité la plus recherchée des grands, des principaux (*proceres*).

Les formes étaient restées distinctes, grâce au purisme orthographique de nos ancêtres ; mais il n'en était pas de même des sens afférents à chaque forme : ils s'étaient tout à fait confondus, et cela de bonne heure. Ainsi on voit *pros*, au nominatif pluriel, dérivant par conséquent de *proces*, « supérieurs », et répondant cependant pour le sens à *providi*, « clairvoyants » :

Li marenier (les matelots) orent paor ;
Li plus sage po i saveient,
Et li plus *pros* po i veeient.

Je traduis ce dernier vers par « Et les plus *clairvoyants* peu y voyaient. »

(Wace, *Vierge Marie*, p. 5.)

On voit *prodes*, qui ne peut venir que de *providos*, employé comme équivalent de *proces* = *proceres* « supérieurs », et par extension « vaillants » :

Lors li manda Jonathas mil *prodes* homes (mille *vaillants* hommes). (*Machab.* I, 11.)

Pour compléter cette démonstration, et au risque de l'allonger, je reproduis la plupart des exemples de M. Littré, en intercalant à côté de chaque forme le mot latin d'où elle dérive. C'est le meilleur moyen de contrôle que je puisse offrir au lecteur.

« XIe s. Rolans est proz (*prox*) et Oliviers est sage. *Ch. de*

Rol. LXXXV. || XIIe s. Et un suen escuier n' i volt il oublier, Rogier de Brai, un brun, un prode (*providum*) bachelier. *Th. le mart.*, 48. Mielz valt fiz à vilain qui est prouz (*providus* ou *prox*) et senez, Que ne fait gentilz hum failliz et debutez. *Ib.* 65. Et Judas oï le renon des Romains, que il estoient prezu (*proces*) des armes. *Machab.* I, 8. (Preuz des armes = *proceres armorum*, tournure tout à fait latine, équivalant à celle que citent les lexiques : *Proceres gulæ*, littéralement les *preux* de la bouche, c'est-à-dire les fins gourmets.) Dit Alaïs, la preus (*prox*) et la senée. *R. de Cambrai*, CLXXIV. Prou furent et vous fustes pros (*proces*). *Brut.* v. 12898. = XIIIe s. Chars de vielle chievre n'est preus (*prox*) au cors de l'ome[1]. ALEBRANT, f. 46. Cil poisson ne sont preu (*probi*) à user, ID. f° 62. La prode (*provida*) fame l'esgarda. MARIE, *Fable* 33. Amur n'est pruz (*prox*) ne n'est egals. ID., *Equitan*. Fruiz n'est prous (*probus*) qui se maüre (mûrit). *Poésies ms. avant 1500*, t. I, p. 455, dans LACURNE, au mot *fruit*. Et il en demanda pourquoy il n'avoit dit aussi preudomme : Pour ce, fist-il, que il a grant difference entre preu (*probum*) homme et preudomme (*providum*). JOINV., 275. » Littré.

On me pardonnera d'avoir insisté si longuement sur cette étymologie, en reconnaissant que c'est une des plus compliquées que l'on puisse rencontrer.

Oximus (latin) = *ôme*.

Prôme (au). — Cette expression, dont le sens est « dans un instant », est fort usitée dans les environs de Vitry, en Champagne. Elle est très-heureusement formée et mériterait de passer en français.

C'est le latin *ad proximum* (*quodque momentum*); litt. : « au moment le plus rapproché. » *Proximum* avait formé en v. français *prosme*, le prochain.

Bula (latin) = *fle*.

Ronfler. — Diez y voit une onomatopée. Ne pourrait-on le dériver de *rhombulare*, verbe fréquentatif ou familier formé de *rhombus*, toupie? Le groupe *b'l* peut devenir *fle* : cf.

[1] M. Littré imprime *l'hom*. C'est une faute qui certainement n'est pas dans l'original, car *h* tombait après l'élision; de là *l'on* et non *l'hon*.

buffle de bubalus, fondufle (*Chanson d'Antioche*, VI, 982) de fundibulum, et siffler de sibilare.

DOUBLE ORIGINE

1° * *Rubiculare*.
2° * *Rodiculare*.

Rouiller.—Dérivé de *rouille*, d'après M. Littré. « ROUILLE ; Berry, le *rouil;* génev., le *rouille;* provenç., *roill*, *ruil*, *ruil*, *ruytha*, et *rozilh*, *ruzil;* catal., *rovell:* espagn., *robin;* ital. *ruggine*. L'espagnol et l'italien viennent du latin *robiginem*, rouille, cela est certain. Les autres formes romanes sont considérées par Diez comme des diminutifs de *robiginem*. *Ru-il*, *ru-i-lle*, ainsi prononcés comme on le voit par les vers, conduisent à *rubigilum* (ru-il), et *rubigila* (ru-i-lle). M. Boucherie tire *rouiller* de *rutilare*, être rouge ; mais *rutilus* ne s'accommode pas aux formes provençales ou catalanes. » Littré.

L'objection faite par M. Littré, contre l'étymologie que j'avais présentée, *rutilare* = rouiller, est fondée : mais elle s'applique aussi, au moins pour les formes provençales *rozilh* et *ruzil*, à celle de Diez. Le *b* de *robigo* ne peut avoir donné naissance au *z* provençal. Il faut, pour en rendre compte, remonter au *t* ou *d* latin isolé médian. L'on trouve, en effet, une forme latine où figure la dentale et qui explique parfaitement toutes les formes citées par M. Littré, sauf, bien entendu, les formes espagnole et italienne, qui viennent, comme le veut Diez, de *robiginem*. Quant au catalan *rovell*, on doit le rattacher à la forme fictive **rubicula*, dont le radical est garanti par la forme authentique *rubicare*.

La forme latine qui a donné naissance à *rouiller* et, par dérivation, à *rouille*, est **rodiculare*, qui est au type fictif antérieur **rodicare* = saintongeais *rouger*, et au type premier réel *rodere*, ronger, ce que **fodiculare* = fouiller est à *fodicare*, saintongeais *fouger*, et à *fodere*, fouir. Au lieu d'exprimer l'idée de couleur, le provençal et le français ont préféré exprimer l'idée de rongement.

Cependant il n'est pas impossible qu'il y ait eu mélange des deux sources : 1° *rubiculare*, 2° *rodiculare*. *Rubiculare* convient presque aussi bien que *rodiculare* aux formes françaises et franco-patoises *rouiller*, le *rouil*, le *rouille*, et aux trois

formes provençales *roill, ruil, ruylha ;* mais *rodiculare* seul, je le répète, rend compte des deux autres formes provençales *rozilh* et *ruzil.*

Ucul (latin) = *ouill.*

Souiller. — Voici ce qu'en dit M. Littré : « Même radical que pour *souille ;* provenç., *sulhar, solar ;* port., *sujar ;* vénit., *sogiare.* Il n'est pas besoin de recourir au germanique : goth., *bi-sauljan ;* allem. mod., *sich suhlen,* se vautrer. » — « *Souille*... du lat. *suillus,* qui appartient au cochon. »

M. Littré a raison de rattacher *souiller* au latin ; mais la forme *suillus* ne convient pas, attendu que *ill* a donné en français *il* ou *ell,* dont l'*l* n'a pas le son mouillé : cf. *ille, il ; illa, elle ;* puella, puelle (Mons-en-Puelle).

Sucula, diminutif de *sus, is,* d'où se serait formé **suculare* = *souiller,* se prête mieux aux exigences de la filiation phonétique. Quant au sens, il n'y a pas de difficulté, attendu qu'il est absolument le même dans les deux cas.

Tundere, d'où **tudicare* = *toucher.*

Toucher. — « Bourguig., *tôchai,* frapper ; Berry, *touche-aux-nues,* homme de petite taille : provenç., *tocar, tochar, toquar ;* espag. et portug., *tocar ;* ital., *toccare ;* d'après Diez, de l'anc. haut-allem. *zuchôn,* tirer, arracher. Ce qui rend cette étymologie très-probable, c'est que *se toucher* a signifié s'échapper, se tirer (voy. l'Historique), ce qui serait inexplicable si *toucher* représentait un radical analogue à *tac,* du latin *tac-tus.* » Littré.

Se toucher n'a pas tout à fait le sens que lui attribue M. Littré dans l'exemple auquel il renvoie : Renart remaint, Tybert *s'en touche.* Si li escrie à plaine bouche : Renart, Renart, vos remanez, Et je m'en vais touz delivrez. *Ren.,* 2,061.

Il signifie plus exactement *s'en aller, partir de,* se rattachant ainsi à l'un des sens actuellement en usage de *toucher.* On dit en effet *toucher,* pour « faire avancer, faire partir » ; en parlant des animaux : Touche, cocher ! Corn., *Veuve,* III, 9 (ap. Littré). De là *toucheur,* conducteur de bœufs. Or on conçoit très-bien par quelle suite d'idées on est venu du sens primitif « frapper un animal » à celui de « le faire avancer. »

Cette difficulté écartée, la question devient plus simple, un sens unique supposant une forme unique.

Tac-tus, auquel on ne peut s'empêcher de songer quand on étudie cette étymologie, conviendrait parfaitement, n'était l'*a* du radical qui n'a pu, normalement du moins, devenir ni *o*, ni *ou*, ni *u*, voyelles qu'on retrouve dans les trois formes de *toucher*, v. français *tucher* et *tocher*. La seule forme qui convienne est **tudicare*, primitif de *tudiculare*, employé par Varron, et analogue pour le sens à *tundere*, frapper.

Remarquons, en passant, que le supin de ce même verbe a formé le provençal moderne *tusta*, frapper = **tusitare*, qui est à *tusum* ce que *usitare* et *visitare* sont à *usum* et *visum*.

Trans (latin) = *tras* = *tres* = *tré*.

Tréteau. — « Pièce de bois longue et étroite, etc..... — Etym. Angl., *trestle*. Diez le tire du néerland. *driestal*, siége à trois pieds, ce qui est peu satisfaisant, soit pour le sens, soit pour la forme. Le celtique offre, au contraire, une bonne étymologie : kimry, *trestyl*, tréteau, de *trawst*, poutre : bas-bret., *trenstel*, de *treust*, *trest*, poutre. » Littré.

Le néerlandais n'a rien à voir dans la question. Quant aux formes anglaise, kimryque et bas-bretonne, elles dérivent, surtout la dernière, du latin **transtellum*, variante supposable de *transtillum*, pièce de bois longue et étroite, diminutif de *transtrum* qui a le même sens.

Le changement de *trans* en *tras* ou *tres* et *tré* est normal (*trans*tellum, **tras*tellum, v. fr. *tres*teau, fr. moderne *tréteau*) : cf. *tressuer* de *transsudare*.

Dans la *Romania* de janvier 1874 (pag. 116 et 117), M. G. Paris a rendu compte de la première partie de ces Étymologies. Il est loin de leur être favorable, car il n'en accepte qu'une, *érailler*, = **exradiculare*, et regarde comme « très-douteuses » celles-là mêmes pour lesquelles il est le moins sévère.

Après avoir lu ses critiques, très-courtes mais très-affirmatives, j'ai fait mon examen de conscience. En voici le résultat, que je livre à l'appréciation du lecteur :

Je rejette * *affictare* = *afficher*, auquel j'attribuais improprement le sens de « feindre. »

Je reconnais, sans renoncer pourtant à *spicare*, épier, que je n'ai aucune preuve que *spia* ou *spiare* soient un emprunt de l'italien au français, et que par conséquent l'objection de Diez subsiste toujours.

Je reconnais encore que j'ai commis un *lapsus calami* en écrivant *baiser* = *vitiare :* c'est *biser* (forme saintongeaise) que j'aurais dû dire (V. *Revue des langues romanes*, année 1872, pag. 333). Et, à ce propos, je rappellerai que ce mot à un doublet dans le même dialecte, *biger*, lequel ne peut se dériver de *vitiare*, car le *g* suppose un *c* ou un *g* originel, mais de *bec*, *bic*, d'où *biquer*, dans certains patois, avec le double sens de *vitiare* et de *basiare* (employé dans le Morvan, d'après M. Harold de Fontenay). Le plus sûr serait de dériver ces deux formes de *bec, bic*, en admettant, pour *biger* = *biser*, l'affaiblissement de *g* doux en *s* doux, comme *lisant* = *legentem*.

Parmi les autres étymologies, quelques-unes, telles que *blanc* de *lacteus*, *blesser* de * *lædicare*, *étal* de * *staculum*, *guetter* de * *vaditare*, *licheor* de [*de*]*lectatorem*, *gratter* de * *raditare*, *grincer* de * *rictare*, *grimer* de *rimare*, *massacre* de * *mactacrum*, sont, comme j'ai eu soin de le dire, des hypothèses et non « des fantaisies. » Et, parmi elles, il en est au moins trois : *étal*, *licheor* et *massacre*, qui me paraissent mériter la discussion plutôt qu'une simple fin de non-recevoir.

Pour M. G. P., *broche* de * *verutica* doit aller de pair avec le fameux *haricot* = *fabaricotus* de Ménage. Je le veux bien : mais, en bonne justice, il faut reconnaître que *capoulié* = *capitolier* a encore plus droit à cet honneur. De plus, avant de laisser passer *broche* = * *verutica* sous les mêmes fourches caudines que *fabaricotus* et que *capoulié* = *capitolier*, je ne crois pas inutile de rappeler que le *v* latin initial a pu se changer en *b* roman, pour ce mot comme pour *brebis* = *vervex*, et que la chute d'*e* bref latin atone devant *r* n'est pas non plus sans exemple ; cf. *vrai* de *veragus*. C'est donc une hypothèse qui « peut se soutenir. »

Comment se fait-il que *p* latin puisse se changer en *b* pour

expliquer l'étymologie de M. G. P. *estourbir* (* extorpire) [1], et que, six lignes plus haut, la même lettre *p* ne puisse plus devenir *b*, quand il s'agit de mon étymologie *esbahir* (expavere) ?

« Si *bramer* venait de *peramare*, il ferait *braime* aux formes accentuées sur le radical » : objection plus spécieuse que fondée. *Am* accentué latin ne donne pas forcément *aim* en français, comme le prouvent les quelques formes *am*, *ant* (amo, amet), qu'on rencontre dans les exemples cités par M. Littré au mot *aimer;* comme le prouvent encore plus les formes *je trame*, *il trame*, etc., de **tramare*, verbe très-supposable, dérivé du radical très-réel *trama*.

« Si *flatter* venait de *flagitare*, le v. français aurait *flaitier*. » Cette condition n'est pas indispensable, puisqu'on trouve un dérivé analogue : *mater* de *mactare*, écrit constamment *mater*, jamais *maitier*, et que, à côté de *traiter*, dérivé normal de *tractare*, on rencontre au moins une fois *trater*. Voyez Littré, au premier exemple de l'historique du mot *traiter*.

« Les diverses formes de *aboyer* se tirent toutes de *adbaubare*. » N'est-ce pas exagérer la *vis morphologica*, la puissance de transformation de la diphthongue latine *au*, que de lui attribuer, outre les mutations qui lui sont propres, toutes celles de l'*a*, et de supposer qu'elle puisse devenir tour à tour *a*, *é*, *o*, *ai* ou *ay*, *ou*, *oi* ou *oy*? M. G.P. oublie que *au* n'égale *a* ou *e* que devant *u*. Ainsi on trouvera bien AÜ*ré*, EÜ*ré*, de AU*guratus*, mais jamais AI*uré* ou AY*uré*, et encore moins OI*uré*. Et puis on peut objecter que le *b* médian tombe bien moins souvent que la dentale dans la même position. Il faut observer aussi que la forme italienne *abbajare*, qui s'explique par *ad-badiare*, forme diminutive de **ad-badare*, est absolument irréductible à la forme **ad-baubare*. Ajoutons enfin, avec M. Chabaneau, que

[1] M. G. P. a écrit **extorpidire*. Mais *extorpire* est préférable, parce qu'il se rapproche davantage du mot à expliquer, et que, du reste, en pareil cas, c'est-à-dire quand il s'agissait de former un verbe avec un adjectif, c'était le plus souvent le radical pur qui était utilisé ; cf. *floreo*, et non *florideo*, de *floridus* ; *torpeo*, et non *torpideo*, de *torpidus*, etc...

l'étymologie que j'ai proposée, *aboyer* = *adbadare*, trouve un appui solide dans la signification *crier*, qu'a en limousin moderne le verbe *badà*, outre celle d'ouvrir la bouche ou la gueule.

« *Correcier* est une forme affaiblie de *corrocier*.»

L'historique ne confirme pas cette observation, puisque le plus ancien exemple de cette forme donne *o* et non *e*, « correcious » (Fragment de Valenciennes, IXe siècle). Si néanmoins M. G. P. persistait à voir dans *correcious* un affaiblissement de *corruçous* ou *corroçous*, il se mettrait en contradiction avec lui-même, puisqu'il a déclaré ailleurs *Saint Alexis*, p. 67 « qu'il était peu probable que l'affaiblissement de *o* atone en *e* muet eût eu lieu dès le milieu du XIe siècle.»

M. G. P. me conteste aussi l'origine comparative des verbes qui ont *i* intercalaire entre le radical et la flexion : par exemple, *adbreviare* = *abréger*. « Cette dérivation, dit-il, est contraire au génie de la langue.» Sans doute il n'admet que celle qui procède des cas obliques du comparatif et qui produit des formes telles que *minorare*, *meliorare*. Mais rien n'empêche de greffer une autre branche sur ce tronc commun, de rattacher au comparatif neutre les formes dont nous parlons.

Le sens ne fait pas difficulté, comme je l'ai remarqué pour *propiare* dérivé de *propior*, ou plus exactement de *propius*. Cette hypothèse, — car ce n'est encore qu'une hypothèse, — qui a l'avantage de tout expliquer, porterait à trois le nombre des ramifications verbales entées sur le comparatif latin :

1° Celle qui dérive du nominatif masculin singulier : *empirer* = in-*péjor*-are, *amieldr-ir* = ad-*mélior*-ire ;

2° Celle qui dérive du cas oblique singulier : *améliorer* = ad-*meliorem*-are;

3° Celle qui, d'après moi, dériverait du neutre singulier : *abréger* = ad-*brévius*-are.

Dans tous les cas, des comparatifs comme *captior*, du participe passé *captus*, ne sont pas plus extraordinaires que *acceptior*, comparatif très-classique de *acceptus*, et surtout que *genitior* de *genitus*. L'analogie populaire en a fait bien d'autres.

(*A continuer.* A. Boucherie.

DE QUELQUES FORMES DE L'ANCIENNE LANGUE D'OC[1]

M. Paul Meyer me trouvera tenace, mais j'ai pour habitude de ne jamais déserter la lutte avec les forts ; il y a d'ailleurs une question scientifique engagée et qu'il est bon d'éclaircir. Mon contradicteur et moi différons en ceci, que je crois à l'existence simultanée et au développement parallèle, à une certaine époque, d'une langue littéraire et d'une langue parlée, en général assez distinctes, bien que s'influençant mutuellement ; la dernière ayant surtout induit les copistes en des fautes nombreuses contre la première. Je crois que les dialectes actuels de la langue d'oc sont ceux qui se parlaient au moyen âge dans les mêmes pays, sauf les transformations progressives auxquelles tout langage est soumis. Je repousse, au nom du sens commun, qui a bien quelque valeur, même dans la science, l'introduction subite, à la fin du XVIe siècle, dans la langue parlée, d'une forme abandonnée depuis plus de deux cents ans[2]. M. Meyer me répond : la preuve que la langue *parlée* n'admettait pas *li* au cas régime, c'est que la langue *écrite* n'a jamais admis que *los*.

Les raisons que je viens d'exposer m'ont fait dire que *neimais*, ou son équivalent *jamais*, ayant en provençal moderne la valeur négative avec une tout autre force que le *jamais* français, a pu commencer à prendre cette valeur dans la langue *parlée* du XIIIe siècle, et avoir été employé ainsi par un poëte de cette époque. M. Meyer répond que *Mirèio* et les

[1] Voy. *Revue des langues romanes*, IV, 522 ; *Romania*, III, 115.

[2] Il est une autre explication que M. Meyer accepterait plus volontiers, m'a-t-il dit, bien qu'il n'ait pas cru devoir en parler dans la *Romania*, c'est que *li* serait employé pour *lis* = *leis* = *les*. Mais d'où viendrait *les*, qui n'est guère plus ancien que *li* dans les textes et ne se trouve que dans une partie de la Provence ? Il ne peut pas s'être formé de *los* (*lous*) ; et cependant, d'après M. Meyer lui-même, on ne trouve jamais que *los* au cas régime, après la disparition de la déclinaison à deux cas. La difficulté reste la même ; on n'en sortira qu'en admettant l'existence d'une langue parlée, dont les traces fugitives dans les documents antérieurs à la fin du XVIe siècle ont trop souvent été effacées par les éditeurs, sous prétexte de correction.

patois actuels ne prouvent rien pour la langue du moyen âge. Mais, si le *patois* (!) de *Mirèio* est le descendant de la langue des troubadours, peut-on fixer un moment précis où les mots usités aujourd'hui auraient pris leur sens actuel? Pourquoi ne retrouverait-on pas l'origine de ce sens dès le XIIIe siècle? Serait-ce qu'à la fin du XVIe un décret aurait imposé à la langue des pays d'oc une nouvelle grammaire et un vocabulaire nouveau?

M. Meyer invoque l'étude historique de la langue. Il a mille fois raison; mais à la condition qu'on ne fera pas de l'histoire à la façon de ce bonhomme qui niait Charlemagne, parce qu'on avait arraché de son abrégé d'Anquetil les pages qui contenaient le règne de ce prince. L'étude de la langue d'oc est encore un livre aux feuillets épars. Il n'y a aucune comparaison à établir entre l'histoire de la langue française, dont on possède à peu près tous les chaînons, et l'histoire de la langue d'oc, dont les monuments bien étudiés sont relativement rares, dont les anciens dialectes sont peu ou point connus. De laborieux chercheurs, dans les rangs desquels M. Meyer occupe une des premières places, ajoutent chaque jour quelque page au volume ; mais les lacunes sont encore nombreuses, et, lorsqu'on essaye de les combler à l'aide de la tradition orale, c'est-à-dire de la langue parlée, il est imprudent de répondre par des négations trop absolues. Les feuillets perdus pourront se retrouver un jour, et la *Revue des langues romanes* ne désespère pas d'y contribuer pour son humble part. Pour ne citer qu'un fait, nous pensons que M. Meyer ne contesterait plus aujourd'hui l'identité du parfait toulousain *egui* = *ègui*, avec les parfaits actuels en *èri*, par suite de la transformation de la liquide en gutturale, qui se remarque dans plusieurs dialectes [1]. Cette identité, confirmée par des exemples de la fin du XVIe siècle, nous a cependant été indiquée par la langue actuelle [2].

Nous prions le lecteur de prendre note de notre opinion, en attendant les preuves positives qui viendront avec le temps.

Ch. DE TOURTOULON.

[1] *Souquel* = *sourel* ou *soulel* : *bagach*, balai, = *balach* (Marvéjols).
[2] Voy. *Revue des langues romanes*, t. I, p. 10 et 232.

DIALECTES MODERNES

JEUX ET *SOURNETAS* DU BAS LANGUEDOC.

LA MAIRETA

La bizarre pièce que l'on appelle à Gignac *lou conte de la Maireto* doit évidemment son origine à quelques-unes des petites poésies populaires sur les doigts, dont MM. Montel, Lambert, l'abbé Lieutaud et Pin y Soler, ont donné dans la *Revue* de si nombreux exemples pour la Catalogne et les pays de langue d'oc. C'est en réalité une sorte de jeu dialogué sur le rôle des doigts de la main. Des enfants placent au milieu d'eux une petite fille qui remplit le personnage de la *Maireta*, et à qui on demande successivement ses cinq enfants. Elle les donne, et ses camarades la menacent ensuite de lui faire la guerre si elle est sourde à l'avenir.

La maireta : Pichot-nanet,
Pus-grand-que-tus,
Grand-gusàs,
Lèca-plachs,
Tuia-pesouls.

Lous efants : — Jana, de que disès ?.... Jana, sès sourda ? De que disès ? — Soui sourda d'aquela aurelha. — Lou diable vostra aurelha qu'es plena de farina ! — Passàs de l'autre

La petite mère : Petit-nain,
Plus-grand-que-toi,
Grand-gueux,
Lèche-plats,
Tue-poux.

Les enfants : — Jeanne, que dites-vous ?... Jeanne, êtes-vous sourde ? Que dites-vous ? — Je suis sourde de cette oreille. — Le diable soit de votre oreille, qui est remplie de farine ! — Passez de l'autre côté. — Dites, Jeanne, ne me donneriez-vous pas *Petit-*

coustat. — Digàs, Jana, me dounariàs pas Pichot-nanet ? — Nani, que n'ai de besoun. — Pèr de que faire ? — Pèr me lavà lous iols. — Dounàs-me-lou que me farés plasé. — Se lou poudès derrabà dins tres cops, prenès-lou. — Un, dous e tres : l'ai derrabat. Vai à l'oustau. Jana, sès sourda ? L'ai derrabat.

La petite mère : Pichot-nanet,
Pus-grand-que-tus,
Grand-gusàs,
Lèca-plachs,
Tuia-pesouls.

Lous efants : — Jana, de que disès ?... Jana, sès sourda ? De que disès ? — Soui sourda d'aquela aurelha. — Lou diable vostra aurelha qu'es plena de bren ! — Passàs de l'autre coustat. — Digàs, Jana, me dounariàs pas Pus-grand-que-tus ? — Nani, que n'ai de besoun. — Pèr de que faire ? — Pèr tuià mas nièiras. — Dounàs-me-lou que me farés plasé ! — Se lou poudès derrabà dins tres cops, prenès-lou. — Un, dous e

nain ? — Non, car il m'est nécessaire. — Pourquoi faire ? — Pour me laver les yeux. — Donnez-le-moi ; vous me ferez plaisir. — Si vous pouvez l'arracher en trois fois, prenez-le. — Une, deux et trois fois : Ce l'ai arraché. Va à la maison. Jeanne, êtes-vous sourde ? Je l'ai arraché.

La petite mère : Petit-nain,
Plus-grand-que-toi,
Grand-gueux,
Lèche-plats,
Tue-poux.

Les enfants : — Jeanne, que dites-vous ?... Jeanne, êtes-vous sourde ? Que dites-vous ? — Je suis sourde de cette oreille. — Le diable soit de votre oreille qui est remplie de son ! — Passez de l'autre côté. — Dites, Jeanne, ne me donneriez-vous pas *Plus-grand-que-toi ?* — Non, car il m'est nécessaire. — Pourquoi faire ? — Pour tuer mes puces. — Donnez-le-moi, vous me ferez plaisir. — Si vous pouvez l'arracher en trois fois, prenez-le. — Une, deux et

tres : l'ai derrabat. Vai à l'oustau. Jana, sès sourda ? L'ai derrabat.

La maireta : Pichot-nanet,
Pus-grand-que-tus,
Grand-gusàs,
Lèca-plachs,
Tuia-pesouls.

Lous efants : — Jana, de que disès ?... Jana, sès sourda ? De que disès ? — Soui sourda d'aquela aurelha. — Lou diable vostra aurelha qu'es plena de coupèus ! — Passàs de l'autre coustat. — Digàs, Jana, me dounariàs pas Grand-gusàs ? — Nani, que n'ai de besoun. — Pèr de que faire ? — Pèr me sanjà de camisa. — Dounàs-me-lou que me farés plasé. — Se lou poudès derrabà dins tres cops, prenès-lou. — Un, dous e tres : l'ai derrabat. Vai à l'oustau. Jana, sès sourda ? L'ai derrabat.

La maireta : Pichot-nanet,
Pus-grand-que-tus,

trois fois : je l'ai arraché. Va à la maison. Jeanne, êtes-vous sourde ? Je l'ai arraché.

La petite mère : Petit-nain,
Plus-grand-que-toi,
Grand-gueux,
Lèche-plats,
Tue-poux.

Les enfants : — Jeanne, que dites-vous ?... Jeanne, êtes-vous sourde ? Que dites-vous ? — Je suis sourde de cette oreille. — Le diable soit de votre oreille qui est remplie de copeaux ! — Passez de l'autre côté. — Dites, Jeanne, ne me donneriez-vous pas *Grand-gueux ?* — Non, car il m'est nécessaire. — Pourquoi faire ? — Pour me changer de chemise. — Donnez-le-moi, vous me ferez plaisir. — Si vous pouvez l'arracher en trois fois, prenez-le. — Une, deux et trois fois : je l'ai arraché. Va à la maison. Jeanne, êtes-vous sourde ? Je l'ai arraché.

La petite mère : Petit-nain,
Plus-grand-que-toi,

Grand-gusàs,
Lèca-plachs,
Tuia-pesouls.

Lous efants : — Jana, de que disès ?... Jana, sès sourda ? De que disès ? — Soui sourda d'aquela aurelha. — Lou diable vostre aurelha qu'es plena de moussa ! — Passàs de l'autre coustat. – Digàs, Jana, me dounariàs-pas Lèca-plachs ? — Nani, que n'ai de besoun. — Pèr de que faire ? — Pèr me gratà l'esquina. — Dounàs-me-lou que me farés plasé. — Se lou poudès derrabà dins tres cops, prenès-lou. — Un, dous e tres : l'ai derrabat. Vai à l'oustau. Jana, sès sourda ? L'ai derrabat.

La maireta : Pichot-nanet,
Pus-grand-que-tus,
Grand-gusàs,
Lèca-plachs,
Tuia-pesouls.

Lous efants : — Jana, de que disès ?... Jana. sès sourda ?

Grand-gueux,
Lèche-plats,
Tue-poux.

Les enfants : — Jeanne, que dites-vous ?... Jeanne, êtes-vous sourde ? Que dites-vous ? — Je suis sourde de cette oreille. — Le diable soit de votre oreille qui est remplie de mousse ! — Passez de l'autre côté. — Dites, Jeanne, ne me donneriez-vous pas *Lèche-plats ?* — Non, car il m'est nécessaire — Pourquoi faire ? — Pour me gratter le dos. — Donnez-le-moi, vous me ferez plaisir. — Si vous pouvez l'arracher en trois fois, prenez-le. — Une, deux et trois fois : je l'ai arraché. Va à la maison. Jeanne, êtes-vous sourde ? Je l'ai arraché.

La petite mère : Petit-nain,
Plus-grand-que-toi,
Grand-gueux,
Lèche-plats,
Tue-poux.

Les enfants : — Jeanne, que dites-vous ?... Jeanne, êtes-vous

De que disès? — Soui sourda d'aquela aurelha. — Lou diable vostra aurelha qu'es plena de reprin[1]. — Passàs de l'autre coustat. — Digàs, Jana, me dounariàs pas Tuia-pesouls? — Nani, que n'ai de besoun. — Pèr de que faire? — Pèr me gratà l'artel. — Dounàs-me-lou que me farés plasé. — Se lou poudès derrabà dins tres cops, prenès-lou. — Un, dous e tres, vai faire bouli lou toupi. — Endé mous cinq efants, farai la guèrra à Jana. S'es sourda, la farai devouri per las nièiras.

(Version de M. Hubac (Émilien), de Gignac.)

sourde? que dites-vous? — Je suis sourde de cette oreille. — Le diable soit de votre oreille qui est remplie de recoupe! — Passez de l'autre côté. — Dites, Jeanne, ne me donneriez-vous pas *Tu-poux?* — Non, car il m'est nécessaire. — Pourquoi faire? — Pour me gratter l'orteil. — Donnez-le-moi, vous me ferez plaisir. — Si vous pouvez l'arracher en trois fois, prenez-le. — Une, deux et trois fois, va faire bouillir le pot. Avec mes cinq enfants, je ferai la guerre à Jeanne. Si elle est sourde, je la ferai dévorer par les puces.

MITAT-DE-GAL

Le conte qui suit est très-connu dans le bas Languedoc, et il en existe une multitude de versions, toutes plus bizarres et plus compliquées les unes que les autres. Celle de Montpellier, par exemple, diffère beaucoup de celle de Gignac.

D'après une indication qui m'est donnée par M. Boucherie, le conte de Mitat-de-Gal se retrouve également dans les campagnes du Poitou et de la Saintonge.

[1] Reprin — recoupe, ce qui sort du son lorsqu'on le repasse.

Un cop i'aviò un ome[1] que passava à chival pèr s'entournà à soun castèl. Rencountrèt en cami Mitat-de-Gal, que veniò de troubà una boursa plena d'escuchs en gratent sus un moulou de fumiè.

L'ome ie diguèt : «Se me vos dounà aquel argent, te bailarai » un plen sac de civada e te prendrai endé ieu à moun castèl.» — « Eh be! vendrai. » — Mitat-de-Gal mountèt sus lou chival e s'en anèrou.

Quand agèrou fach un pau de cami, troubèrou un rainard que diguèt à Mitat-de-Gal : — « Ounte vas, Mitat-de-Gal? » — « Vau ende aqueste moussur à soun castèl. » — « Se me » preniòs? » diguèt lou rainard. — « Nou, que sèn prou car- » gachs.» — « Si, si, prend-me, que vole veni endé tus.» Mitat-de-Gal ie diguèt : « Dins moun detràs, met te-ie. » — Se ie metèt e s'en anèrou.

Quand agèrou fach un pau mai de cami, rencountrèrou una manaireta que diguèt à Mitat-de-Gal : — «Ounte vas, Mitat-de- » Gal? » — «Vau ende aqueste moussur à soun castèl. » — « Se

Une fois il y avait un homme qui passait à cheval pour s'en retourner à son château. Il rencontra en chemin Moitié-de-Coq qui venait de trouver une bourse pleine d'écus en grattant sur un tas de fumier.

L'homme lui dit : « Si tu veux me donner cet argent, je te donne- » rai un plein sac d'avoine et je te prendrai avec moi à mon château.» — « Eh bien! je viendrai. » Moitié-de-Coq monta sur le cheval et ils s'en allèrent.

Quand ils eurent fait un peu de chemin, ils trouvèrent un renard qui dit à Moitié-de-Coq : — « Où vas-tu, Moitié-de-Coq : » — « Je » vais avec ce *monsieur* à son château. » — « Si tu me prenais ?» dit le renard. — « Non, parce que nous sommes assez chargés. » — « Si, si, prends-moi; je veux venir avec toi. » Moitié-de-Coq lui dit: « Dans mon derrière, mets-toi. » Il s'y mit et ils s'en allèrent.

Quand ils eurent fait un peu plus de chemin, ils rencontrèrent

[1] Devenu formule populaire et déjà signalé ainsi par le *Dicciounari moundi*, qui est à la suite des Œuvres de Goudelin, art. Home.—*Aco's un cop èra un ome* équivaut à dire : Ce que vous racontez est une fable. — V. les contes de la *Mairastre* et du *Lauraire*

» me preniòs, que pese pas gaire ? ie diguèt la manaireta. » — « Nou que sèn prou cargachs. » — « Si, si, prend-me, que vole » veni endé tus. » Mitat-de-Gal ie diguèt : « Dins moun detràs, » met-te-ie. » — Se ie metèt e s'en anèrou.

Quand seguèrou un pau pus lion, rencountrèrou una ribièireta que diguèt mai à Mitat-de-Gal : « Ounte vas, Mitat-de-Gal ? » — « Vau ende aqueste moussur à soun castèl. » — « Se me » preniòs ? ie diguèt la ribièireta. » — « Nou, que sèn trop car- » gachs : lou chival nous pot pas pus rebalà. » — « Si, si, prend- » me, que vole veni endé tus ; veiràs que n'auràs pas regrèt. » Mitat-de-Gal ie diguèt : « Se ie pos ana, dins moun detràs, » met-te-ie. » Se ie metèt e s'en anèrou.

Arribèrou au castèl qu'èra nioch. Moussur davala de chival e tusta la porta. — « Quau es acòs ? » diguèt la serventa — « Aco's Moussur endé Mitat-de-Gal ; davalàs un lun. »

Madama davalèt endé lou lun e demandèt couma èra anat lou vouiage. Mitat-de-Gal ie respoundèt qu'èra pla anat, dès que lou mèrchand tournava [1]. Moussur diguèt à la dama d'anà lèu

une petite hache qui dit à Moitié-de-Coq : — « Où vas-tu, Moitié- » de-Coq ? » — « Je vais avec ce *monsieur* à son château. » — « Si » tu me prenais ? je ne pèse pas beaucoup, lui dit la petite hache » — « Non, parce que nous sommes assez chargés. » — « Si, si, prends- » moi ; je veux venir avec toi. » — Moitié-de-Coq lui dit : « Dans » mon derrière, mets-toi. » Elle s'y mit et ils s'en allèrent.

Quand ils furent un peu plus loin, ils rencontrèrent une petite rivière qui dit encore à Moitié-de-Coq : « Où vas-tu, Moitié-de- » Coq ? » — « Je vais avec ce *monsieur* à son château. » — « Si tu me » prenais ? » lui dit la petite rivière. — « Non, parce que nous sommes » trop chargés : le cheval ne peut plus nous traîner. » — « Si, si, » prends-moi ; je veux venir avec toi ; tu verras que tu n'en auras » pas regret. » Moitié-de-Coq lui dit : « Si tu peux y aller, dans mon » derrière, mets-toi. « Elle s'y mit et ils s'en allèrent.

Lorsqu'ils arrivèrent au château, il était nuit. *Monsieur* descend de cheval et heurte la porte. — « Qui est là » ? dit la servante. — « C'est *Monsieur* avec Moitié-de-Coq ; descendez une lumière. »

Madame descendit avec la lumière et demanda comment le

(1) Proverbe populaire.

alucà lou fioc, que Mitat-de-Gal diviò agure frech. Mitat-de-Gal respoundèt : « Nani, ai pas frech. »

Après i'agure fach toutas aquelas amistenças, ie diguèrou : « Es pas lou tout, Mitat-de-Gal, vous cau metre à taula. » Mitat-de-Gal ie respoundèt que n'aviò pas pressa : mais dins acòs se ie metèt.

Quand agèrou soupat, Moussur, que s'èra entendut endé Madama, faguèt semblant de pas saupre a-n-ounte pourriò faire couchà Mitat-de-Gal. La dama ie diguèt : « Lou faren » coucha aval dins lou galiniè, sus la barra, embé las galinas : » aquis serò caudet. » Mitat-de-Gal ie respoundèt : « Anarai » pla, serai caudet, dourmirai pla aquis. »

Entre qu'agèrou passat la velhada, lou moussur diguèt à la serventa : « Prenès un lun e anàs couchà Mitat-de-Gal. » Lai anèt. Mitat-de-Gal sautèt sus la barra e diguèt : « Serai pla » aicis. »

Quand la serventa se seguèt enanada, las galinas, qu'aviòu sentit Mitat-de-Gal sus la barra, lou desquilhèrou à cops de

voyage était allé. Moitié-de-Coq lui répondit qu'il était bien allé, puisque le marchand revenait. *Monsieur* dit à la dame d'aller vite allumer le feu, parce que Moitié-de-Coq devait avoir froid. Moitié-de-Coq répondit : « Non, je n'ai pas froid. »

Après lui avoir fait toutes ces amitiés, ils lui dirent : « Ce n'est pas le tout, Moitié-de-Coq, il faut vous mettre à table. » Moitié-de-Coq répondit qu'il n'était pas pressé ; mais malgré cela il s'y mit.

Quand ils eurent soupé, *Monsieur*, qui s'était entendu avec Madame, fit semblant de ne pas savoir où il pourrait faire coucher Moitié-de-Coq. La dame lui dit : « Nous le ferons coucher là-bas, » dans le poulailler, sur la barre, avec les poules ; là, il sera chaud.» Moitié-de-Coq lui répondit : « J'irai bien, je serai chaud, je dor- » mirai bien là.»

Aussitôt qu'ils eurent passé la veillée, le *monsieur* dit à la servante :« Prenez une lumière et allez coucher Moitié-de-Coq.» Elle y alla. Moitié-de-Coq sauta sur la barre et dit :« Je serai bien ici.»

Quand la servante se fut en allée, les poules, qui avaient senti Moitié-de-Coq sur la barre, le déjuchèrent à coups de bec. Moitié-de-Coq dit alors au renard : « Renard, renard, sors de mon der- » rière, parce que c'est maintenant l'heure. « Le renard sortit et mangea toutes les poules.

bèes. Mitat-de-Gal diguèt adoun au rainard : « Rainard, rai-
» nard, sourtis de moun detràs qu'ara es oura. » Lou rainard sourtiguèt e mangèt toutas las galinas.

Lou lundeman mati, lou moussur e la dama, que cresiòu de troubà Mitat-de-Gal mort e d'agure sa boursa, mandèrou la serventa au galiniè. La serventa troubèt Mitat-de-Gal que cantava couma un fol [1] sus la barra ; mais i'aviò pas pus de galinas dins lou galiniè.

La serventa s'en vo au moussur e ie dis : « S'enmandàs pas
» Mitat-de-Gal, nous arouïnarò : o devourit toutas las galinas.
» sens n'en quità una. Couma faren pèr manjà ? »

Lou moussur ie respoundèt : « N'ages pas lagui ; l'auren la
» nioch que vèn : lou faren couchà endé lous biòus, e à cops
» de banas lou tuaròu. Deman mati lou troubaren mort. »

Lou moussur se lèva e vo veire Mitat-de-Gal que cantava couma un fol. Ie dis : « Mitat-de-Gal, coussi avès passat la
» nioch ? — « Pla, Moussur, pla ; ai pla dourmit. » — « Tant
» milhou, qu'avioi pòu qu'agèsses frech. » — « Nani, Mous-

Le lendemain matin, le *monsieur* et la dame, qui croyaient trouver Moitié-de-Coq mort et avoir sa bourse, envoyèrent la servante au poulailler. La servante trouva Moitié-de-Coq qui chantait comme un fou sur la barre ; mais il n'y avait plus de poules dans le poulailler.

La servante s'en va au *monsieur* et lui dit : « Si vous ne renvoyez
» pas Moitié-de-Coq, il nous ruinera: il a dévoré toutes les poules, sans
» en épargner une seule. Comment ferons-nous pour manger ?

Le *monsieur* lui répondit : « N'aie pas de souci, nous l'aurons la nuit prochaine : nous le ferons coucher avec les bœufs, et, à coups de corne, il le tueront. Demain matin nous le trouverons mort. »

Le *monsieur* se lève et va voir Moitié-de-Coq qui chantait comme un fou. Il lui dit : « Moitié-de-Coq, comment avez-vous passé la
» nuit ? » — « Bien, Monsieur, bien ; j'ai bien dormi. » — « J'avais
» peur que vous n'eussiez froid. » — « Non, Monsieur, je n'ai pas eu

[1] *Canta couma un fol, courris couma un fol, partis couma un fol*, sont autant de comparaisons populaires très-fréquemment usitées dans tout le bas Languedoc. *I'aviò un mounde fol* est synonyme de beaucoup de monde.

» sur. ai pas agut frech. » Mitat-de-Gal davalèt de sa barra lou faguèrou manjà couma cau tout lou jour.

Quand venguèt lou vespre, soupèrou ; e, quand agèrou soupat, moussur diguèt tourna à la dama : « A-n-ounte faren » couchà Mitat-de-Gal ? » — Madama ie respoundèt : « Lou » caurò faire couchà aval, sus lou rastèl, dins l'estable das » biòus ; aquis serò caudet. » Mitat-de-Gal diguèt : « Anarai » pla, serai caudet, dourmirai pla aquis. »

Entre qu'agèrou passat la velhada, lou moussur diguèt à la serventa de prene un lun e d'anà couchà Mitat-de-Gal. La serventa lai anèt. Mitat-de-Gal sautèt dessus lou rastèl, e diguèt : « Serai pla aicis. »

Quand la serventa se seguèt en anada, lous biòus, qu'aviòu sentit Mitat-de-Gal, ie bailèrou à cops de bana. Mitat-de-Gal, tanlèu que se sentiguèt tustat, diguèt à la manaireta : « Ma- » naireta, manaireta, sourtis de moun detràs qu'ara es oura. » La manaireta sourtiguèt e coupèt toutas las banas das biòus.

Lou lundeman mati, la serventa davala à l'estable ; s'en vo

» froid. » Moitié-de-Coq descendit de sa barre, et on le fit manger convenablement tout le jour.

Quand vint le soir, ils soupèrent ; et, quand ils eurent soupé, *Monsieur* dit de nouveau à la dame : « Où ferons-nous coucher » Moitié-de-Coq ? » Madame lui répondit : « Il faudra le faire coucher » là-bas, sur le râtelier, dans l'étable des bœufs ; là, il sera chaud. » Moitié-de-Coq dit : « J'irai bien, je serai chaud, je dormirai bien là. »

Lorsqu'ils eurent passé la veillée, le *monsieur* commanda à la servante de prendre une lumière et d'aller coucher Moitié-de-Coq. La servante y alla. Moitié-de-Coq sauta sur le râtelier, et dit : « Je » serai bien ici. »

Quand la servante se fut en allée, les bœufs, qui avaient senti Moitié-de-Coq, lui donnèrent des coups de corne. Moitié-de-Coq, se sentant frappé, dit à la petite hache : « Petite hache, petite » hache, sors de mon derrière, parce que c'est maintenant l'heure. » La petite hache sortit et coupa toutes les cornes des bœufs.

Le lendemain matin, la servante descend à l'étable. Elle s'en va voir si Moitié-de-Coq était mort. Elle le trouva sur le râtelier à chanter comme un fou, et elle vit que toutes les cornes des bœufs étaient coupées.

veire se Mitat-de-Gal èra mort. Lou troubèt dessus lou rastèl que cantava couma un fol, e vegèt que toutas las banas das biòus èrou coupadas.

La serventa s'en vo à moussur, e ie dis : « S'enmandàs pas » Mitat-de-Gal, nous arouïnarò : o coupat toutas las banas das » biòus. Couma faren pèr laurà ? »

Lou moussur ie respoundèt : « N'ages pas lagui ; l'auren la » nioch que vèn : faren caufà lou four tout ioi, e de vèspre ie » lou faren couchà : se ie coirò mai que lou pan [1]. Deman mati » l'escamparen. »

Lou moussur se leva e vo a l'estable. Ie troubèt Mitat-de-Gal que cantava couma un fol. Ie dis : « Mitat-de-Gal, coussi » avès passat la nioch?»—« Pla, Moussur, pla; ai pla dourmit.» — « Tant milhou, que n'ère en lagui. » Mitat-de-Gal davalèt de dessus lou rastèl e lou faguèrou manjà couma cau tout lou jour. Entramen, caufavou lou four d'aquis que seguèt rouge.

Lou vespre, en soupent, Moussur diguèt tournà à Madama : « A-n-ounte faren couchà Mitat-de-Gal anioch ? » Madama ie respoundèt : « S'acòs fai pas res à Mitat-de-Gal, çai avèn una

La servante s'en va à *monsieur*, et lui dit : « Si vous ne renvoyez » pas Moitié-de-Coq, il nous ruinera : il a coupé toutes les cornes » des bœufs. Comment ferons-nous pour labourer ?

Le *monsieur* lui répondit : « N'en aie pas souci, nous l'aurons » la nuit prochaine : nous ferons chauffer le four tout aujourd'hui, » et ce soir nous l'y ferons coucher : il s'y rôtira plus que le pain. » Demain matin, nous le jetterons. »

Le *monsieur* se lève et va à l'écurie. Il trouva Moitié-de-Coq qui chantait comme un fou. Il lui dit : « Moitié-de-Coq, comment avez-vous passé la nuit ? » — « Bien, *Monsieur*, bien ; j'ai bien dormi. » — « Tant mieux, parce que j'en étais en souci. » Moitié-de-Coq descendit de dessus le râtelier, et on le fit manger convenablement toute la journée. Pendant ce temps-là, on chauffa le four jusqu'à ce qu'il devînt rouge.

Le soir, en soupant, *Monsieur* dit de nouveau à Madame : « Où » ferons-nous coucher Moitié-de-Coq cette nuit ? » Madame lui répondit : « Si cela ne fait rien à Moitié-de-Coq, nous avons un gîte

[1] Comparaison populaire.

» couchada au four. » Mitat-de-Gal diguèt : « A-n-ounte vou-
» rés ; vau pla pertout. Au four anarai pla, serai caudet ; dour-
» mirai pla.» Maïs s'en pensava pas mens, e, amai que vegèsse
caufà lou four, èra pla tranquille.

Entre qu'agèrou passat la velhada, lou moussur diguèt mai à
la serventa : « Prenès un lun e anàs couchà Mitat-de-Gal. »
La serventa lai anèt. Mitat-de-Gal, en dintrent dins lou four,
diguèt : « Serai pla caudet aicis. »

La serventa seguèt pas pulèu sourtida que Mitat-de-Gal
sentiguèt sas ploumas s'amoulounà e se rousti. Sens esperà
mai, diguèt à la ribièireta : « Ribièireta. ribièireta, sourtis de
» moun detràs qu'ara es oura. » La ribièireta sourtiguèt e
roumpliguèt lou four d'aiga.

Lou lundeman mati, la serventa se lèva e vo veire se Mitat-
de-Gal èra roustit. Lou troubèt davans la porta que cantava
couma un fol, e vegèt lou four roumplit d'aiga que vessava.

Met las mans sus la tèsta, s'en vo troubà moussur au lièch
e ie dis : « S'enmandàs pas Mitat-de-Gal, nous arouïnarò : o
» roumplit d'aiga lou four. Couma faren pèr coire lou pan ? »

» au four.» Moitié-de-Coq dit :« Où vous voudrez ; je vais bien par-
» tout. Au four, j'irai bien : je serai chaudement; je dormirai bien.»
Mais il n'en pensait pas moins, et, bien qu'il vît chauffer le four, il
était bien tranquille.

Aussitôt qu'ils eurent passé la veillée, le *monsieur* dit encore à la
servante : « Prenez une lumière et allez coucher Moitié-de-Coq.
» La servante y alla. Moitié-de-Coq, en entrant dans le four, dit :
« Je serai bien chaudement ici. »

La servante ne fut pas plus tôt sortie que Moitié-de-Coq sentit ses
plumes se coller à lui et se roussir. Sans plus attendre, il dit à la
petite rivière : « Petite rivière, petite rivière, sors de mon derrière,
» parce que c'est maintenant l'heure. » La petite rivière sortit et
» remplit d'eau le four.

Le lendemain matin, la servante se lève et va voir si Moitié-de-
Coq était rôti. Elle le trouva devant la porte à chanter comme un
fou, et elle vit le four rempli d'une eau qui déversait partout.

Elle met les mains sur la tête, s'en va trouver *Monsieur* au lit
et lui dit : « Si vous ne renvoyez pas Moitié-de-Coq, il nous ruinera.
» Il a rempli le four d'eau. Comment ferons-nous pour cuire le
» pain ? »

Lou moussur ie respoundèt : « Entre que serai levat, ie » bailarai ce que ie revèn e l'enmandaren en dacon mai.»

Lou moussur se levèt, anèt souvetà lou boun jour à Mitat-de-Gal, e ie demandèt s'aviò pla passat la nioch. Mitat-de-Gal ie diguèt que oi. Lou faguèrou pla dejunà ; ie rendèrou sous escuchs e s'en anèt.

Lou gal cantèt,
E la sournèta finiguèt.
(Version de M. Hubac (Émilien), de Gignac.)

Le *monsieur* lui répondit : « Aussitôt que je serai levé, je lui » donnerai ce qui lui revient et nous l'enverrons autre part. »

Le *monsieur* se leva ; il alla souhaiter le bonjour à Moitié-de-Coq, et il lui demanda s'il avait bien passé la nuit. Moitié-de-Coq lui dit que oui. On le fit bien déjeuner ; on lui rendit ses écus, et il s'en alla.

Le coq chanta
Et la sornette finit.

LA PEL D'ASE

—

Un cop i' aviò un rèi qu'agèt una filha talament bèla, qu'estent vengut veuse, toumbèt amourous d'ela e la vouguèt espousà.

Pèr que ie consentiguèsse, ie proumetiò cada jour tout ce que ie passava dins l'idèia : ie disiò que, de que que demandèsse, ie refusariò pas res.

Couma, aquela filha, ie fasiò pou d'espousà soun paire, cer-

LA PEAU D'ANE

—

Une fois il y avait un roi qui eut une fille tellement belle, qu'étant devenu veuf, il tomba amoureux d'elle et voulut l'épouser.

Pour qu'elle y consentît, il lui promettait chaque jour tout ce qui lui passait par l'idée ; il lui disait que, quelle que fût la chose qu'elle demandât, il ne lui refuserait rien.

Comme il faisait peur à cette fille d'épouser son père, elle cher-

cava dins soun ime las causas las pus impoussiblas pèr l'en degoustà. Ie demandèt d'abord una rauba de la coulou dau cièl embé las estèlas.

Soun paire, que vouliò la countentà, sabiò pas couma faire. En empleguent pamens touta la pena que pouguèt s'amaginà, ie troubèt una rauba coulou dau cièl e ie la bailèt.

Quand la filha agèt aquela rauba, ie diguèt : « Se voulès que » vous espouse, m'en cau ara una que siègue coulou de la luna. »

Soun paire tournèt cercà dins toutas las vilas, dins toutes lous magasins, e, a força de cercà, i'en trapèt una. Ie la pourtèt e ie diguèt : « Jamais doun me recoumpensaràs de la pena que » prène pèr tus? »

Sa filha ie respoundèt : « Moun paire, i'o encara una autra » causa que vourrioi avurre : cau que me croumpés una tre- » sièma rauba que siège coulou de sourel ; bailàs-me-la, se que » de nou vous espousarai pas.

Soun paire tournèt cercà dins toutas las vilas pèr i'avurre una rauba coulou de sourel. La trapèt, à la fin, e ie la bailèt en diguent : « Cau que dins ioch jours seguen maridachs. »

chait dans son esprit les choses les plus impossibles pour l'en détourner. Elle lui demanda d'abord une robe de la couleur du ciel avec les étoiles.

Son père, qui voulait la contenter, ne savait comment faire. En employant cependant toute la peine que l'on peut imaginer, il lui trouva une robe couleur de ciel et il la lui donna.

Quand sa fille eut cette robe, elle lui dit : « Si vous voulez que je » vous épouse, il m'en faut maintenant une qui soit de la couleur » de la lune. »

Son père chercha de nouveau dans toutes les villes, dans tous les magasins, et, à force de chercher, il lui en trouva une. Il la lui porta et lui dit : « Jamais donc tu ne me récompenseras de la peine » que je prends pour toi ? »

Sa fille lui répondit : « Mon père, il y a encore une autre chose » que je voudrais avoir : il faut que vous m'achetiez une troisième » robe qui soit couleur de soleil ; donnez-la-moi, sinon je ne vous » épouserai pas. »

Son père chercha de nouveau dans toutes les villes, afin de lui avoir une robe couleur de soleil. Il la trouva, à la fin, et la lui donna en disant : « Il faut que dans huit jours nous soyons mariés. »

La filha prenguèt aquela rauba, e s'en anèt dins sa cambra, maucountenta que ce pot pas mai de veire que soun paire ie bailèsse tout ce que demandava, pèr tant deficile qu'ou agèsse cresegut.

Quand seguèt dins sa cambra, se metèt à plourà en diguent : « Oh ! s'es poussible que te cargue, tu, espousà un paire ? De » qu'és que ie demandaràs que noun t'ou pogue bailà ? » D'aquel moument faguèt pas que se desoulà la nioch e lou jour.

Una nioch pamens ie venguèt una idèia : se souvenguèt que soun paire aviò un ase e que i'aviò ausit dire que lou bailariò pas quand deguesse i'en coustà la vida. Se pensèt de ie demandà la pèl d'aquel ase.

Alor que lou mati, soun paire l'estent anada troubà dins sa cambra e i'agent dich : « Eh ! be, ma filha, sios-tu decidada » qu'espousen aquestes jours ? »

Ie respoundèt : « Nani, moun paire, qu'ai encara quicon à » vous demandà. Cau que me bailés la pèl de vostre ase qu'aimàs » tant. »

Soun paire ie diguèt : « Ce que dises aquis m'es pla fachous.

La fille prit cette robe et s'en alla dans sa chambre, mécontente comme on ne peut pas plus de voir que son père lui donnait tout ce qu'elle demandait, pour si difficile qu'elle l'eût cru.

Quand elle fut dans sa chambre, elle se mit à pleurer en disant : « Oh ! cela est-il possible et te faudra-t-il, toi, épouser ton père ? Qu'est-ce que tu lui demanderas qu'il ne puisse te le donner ? » De ce moment-là, elle ne fit plus que se désoler la nuit et le jour.

Une nuit, cependant, il lui vint une idée : elle se souvint que son père avait un âne et qu'elle lui avait ouï dire qu'il ne le donnerait pas, lors même qu'il devrait lui en coûter la vie. Elle se résolut de lui demander la peau de cet âne.

Alors, et au moment où son père l'étant allé trouver dans sa chambre et lui ayant dit : « Eh bien ! ma fille, es-tu décidée que » nous nous marions ces jours-ci ? »

Elle lui répondit : « Non, mon père, parce que j'ai encore quel- » que chose à vous demander : il faut que vous me donniez la peau » de votre âne que vous aimez tant. »

Son père lui dit : « Ce que tu dis là m'est bien fâcheux, ma fille,

» ma filha, pèramor qu'avioi pourtat moun amour dessus » aquela bestia. Pamens t'ai toujour dich que te refusarioi pas » res. »

Entramen qu'agèt respoundut acòs, faguèt pelà l'ase e i'en bailèt la pèl.

En prenguent aquesta pèl, la filha se diguèt : « Boui, paura, » dequ'es qu'amaginaràs-tus, ara, pèr pas espousà toun » paire ? »

Couma sabiò pas pus de que demandà, se pensèt dins la nioch de prene sas raubas, embé sa pèl d'ase, e de s'en anà.

En caminent atroubèt una fada qu'èra estada à soun batème e que ie demandèt a-n-ounte anava tant tard.

Après que i'agèt countat sas penas, la fada ie bailèt una baga e ie diguèt que, pèr mouièn d'ela, tout ce que pourriò desirà seriò acoumplit.

Alor que, la fada l'agent quitada, carguèt la pèl sus soun esquina per ie servi d'abilhage, e countugnèt soun cami.

Au bout de quauque tens arribèt ende un castèl e demandèt à lous que lai èrou se la vouliòu pas pèr pastrouna[1].

» parce que j'avais porté mon amour sur cette bête : cependant, » je t'ai toujours dit que je ne te refuserais rien. »

Aussitôt qu'il eut répondu cela, il fit écorcher l'âne et il lui en donna la peau.

En prenant cette peau, la fille se dit : « Ah ! pauvre, qu'est-ce » que tu imagineras maintenant pour ne pas épouser ton père ? »

Comme elle ne savait plus que demander, elle se résolut dans la nuit de prendre ses robes, avec sa peau d'âne, et de s'en aller.

En cheminant, elle rencontra une fée qui s'était trouvée à son baptême et qui lui demanda où elle allait si tard.

Après qu'elle lui eut raconté ses peines, la fée lui donna une bague et lui dit que, par le moyen de cette bague, tout ce qu'elle pourrait désirer lui serait accompli.

Alors, la fée l'ayant quittée, elle mit la peau sur ses épaules pour lui servir de vêtement, et elle continua son chemin.

[1] Comparez avec la version du *Lauraire*, lorsque la fille du laboureur part du château de la Bête.

Aquel mounde, quand la vegèrou dins sa pèl, sagèrou pas pus de que ie respone : « Pèr Di ! iè diguèrou, quant seriò que » toun abilhage, ne pourriòs pas faire gaire mai. » La prenguèrou, pamens, e ie faguèrou gardà lous agnèls dau castèl.

Un jour que passejava soun avé, s'anèt rejougne dins un pichot maset e ie pausèt sa pèl d'ase ; carguèt sa rauba coulou de cièl, e preniò plasé à s'agachà davans soun miral.

D'aquel moument, lou fil dau rèi, que passava pèr aquis, seguèt curious d'anà veire aquel pichot maset ounte s'èra embarrada.

Espincha pèr lou trauc de la sarralha e te vei una doumaisèla talament bèla, que sus lou cop n'en venguèt amourous.

S'en anèt au castèl e diguèt à lous que lai èrou : « De qu'es aquela doumaisèla qu'es embarrada dins vostre maset ? »

Ie respounguèrou : « Saique voulès rire ? Acò's una pil- » harda qu'avèn lougat pèr pastrouna e qu'es toujour plegada » dins sa pèl. »

Lou moussur ie diguèt qu'èra pas poussible e qu'aviò vist, el, una bèla doumaisèla. I'afourtiguèrou que s'èra troumpàt e que

Au bout de quelque temps, elle arriva à un château et demanda à ceux qui y étaient s'ils ne la voulaient pas louer pour bergère.

Ces gens-là (littéral. : *ce monde*), en la voyant dans sa peau, ne surent plus que lui répondre : « Par *Di*, lui dirent-ils, quand ce ne » serait que ton vêtement, tu ne peux guère en faire davantage. » Ils la prirent cependant et lui firent garder les agneaux du château.

Un jour, en promenant son troupeau, elle alla s'enfermer dans un petit *mas* et elle y posa sa peau d'âne ; elle mit sa robe couleur de ciel, et elle prenait plaisir à se regarder devant son miroir.

A ce moment-là, le fils du roi, qui passait par là, fut curieux d'aller voir le petit *mas* où elle s'était enfermée.

Il épie par le trou de la serrure et il voit (littéral. : *il te voit*) une demoiselle tellement belle, que sur-le-champ il en devint amoureux.

Il s'en alla au château et dit à ceux qui y étaient : « Qui est cette demoiselle qui est enfermée dans votre petit *mas ?* »

Ils lui répondirent : « Peut-être voulez-vous rire ! C'est une vaga- » bonde que nous avons louée pour bergère et qui est toujours pliée » dans sa peau. »

Le *monsieur* leur dit que cela n'était pas possible et qu'il avait vu, lui, une belle demoiselle. On lui assura qu'il s'était trompé et

fariò ben de tournà au maset pèr la milhour veire. Ie tournèt, mais la vegèt pas, pèrtau qu'èra partida.

Acòs ie faguèt mau. Quand seguèt revengut à soun castèl, n'en toumbèt malaute.

Sous parents, que poudiòu pas saupre de qu'aviò, anèrou quèrre lou medeci. Lou medeci ie diguèt que lou milhou remèdi seriò de lou maridà.

Lou fil dau rèi respoundèt que se maridariò pas que noun agèsse manjat un gatèu fach pèr la pastrouna qu'apelavou Pèl-d'Ase.

Sa maire se faguèt adoun ensegnà lou castèl a-n-ounte l'aviò vista, e, quand se lai seguèt abitada, la demandèt au mounde dau castèl.

Toutes cacalassèrou de veire que la reina èra venguda quèrre una filha talament salopa pèr faire un gatèu à soun fil. Ela pamens ie l'aproumetèt.

S'en vo adoun au maset a-n-ounte s'estremava, quita sa pèl pèr la rauba coulou de luna e pasta soun gatèu.

Quand l'agèt pastat, ie metèt dedins la baga que i'aviò bailat

qu'il ferait bien de retourner au *mas*, afin de la voir mieux. Il y retourna, mais il ne la vit pas, parce qu'elle était partie.

Cela lui fit mal. Quand il revint à son château, il en tomba malade.

Ses parents, qui ne pouvaient savoir ce qu'il avait, allèrent chercher le médecin. Le médecin leur dit que le meilleur remède serait de le marier.

Le fils du roi répondit qu'il ne se marierait qu'après avoir mangé un gâteau fait par la bergère que l'on appelait Peau-d'Ane.

Sa mère se fit alors indiquer le château ou il l'avait vue, et, lorsqu'elle s'y fut rendue, elle la demanda aux gens du château.

Tous éclatèrent de rire en voyant que la reine était venue chercher une fille tellement sale pour faire un gâteau à son fils. Elle, cependant, le lui promit.

Elle s'en va alors au petit *mas* où elle s'enfermait : elle laisse sa peau pour la robe couleur de lune et pétrit son gâteau.

Lorsqu'elle l'eut pétri, elle mit dedans la bague que lui avait donnée la fée, et l'envoya au fils du roi. Tout le monde fut étonné de voir un gâteau aussi beau.

la fada, e lou mandèt au fil dau rèi. Tout lou mounde seguèt estounat de veire un gatèu tant bèl.

Entre que lou fil dau rèi l'agèt tastat, seguèt garit. Au mèmes moument trapèt dedins la baga que Pel-d'Ase i'aviò mesa.

Adoun diguet que quau que seguèsse la que la baga i'anariò, l'espousariò e la fariò rèina.

Mandèrou au castèl toutas las fillhas dau païs e de l'environ, pèr de dire de saupre à quanta anariò la baga.

Ende una, era trop granda; ende una autra, trop pichota: talament que lou fil dau rèi demandava toujour Pel-d'Ase, de l'avurre vista tant bèla.

Sa maire, de l'avurre vista tant lourda, au countrari, vouliò pas que soulament dintrèsse dins soun castèl.

Couma soun fil ie diguèt que i'aviò pas pus d'autras fillhas que Pel-d'Ase pèr ensajà la baga, la mandèrou quèrre. Venguèt plegada dins sa pèl. Tout lou mounde, en la vegent arribà, n'en riguèt.

Demandèt à dintrà dins una cambra pèr se i'abilhà. Au bout d'un moument n'en sourtiguèt vestida en princessa couma

Aussitôt que le fils du roi l'eut goûté, il fut guéri. Au même moment, il trouva dedans la bague que Peau-d'Ane y avait mise.

Alors il dit que, quelle que fût celle à qui la bague irait, il l'épouserait et la ferait reine.

On envoya au château toutes les jeunes filles du pays et de l'environ, afin de connaître celle à qui irait la bague.

A une, elle était trop grande; à une autre, trop petite; de telle sorte que le fils du roi demandait toujours Peau-d'Ane pour l'avoir vue si belle.

Sa mère, pour l'avoir vue si laide, au contraire, ne voulait pas que seulement elle entrât dans son château.

Comme son fils lui dit qu'il n'y avait plus d'autres jeunes filles que Peau-d'Ane pour essayer la bague, on l'envoya chercher. Elle vint pliée dans sa peau. Tout le monde, en la voyant arriver, se mit à rire.

Elle demanda à entrer dans une chambre pour s'y habiller. Au bout d'un moment, elle en sortit vêtue en princesse, comme au château de son père; elle portait la robe couleur de soleil.

au castèl de soun paire : pourtava la rauba coulou de sourel.

Tanlèu ie metre la baga au det, i'anèt que se poudiò pas milhou[1]. Seguèt ela qu'agèt gagnat lou fil dau rèi.

Mandèrou aquela nouvèla à soun paire, qu'arribèt quauques jours après, e lous maridèrou.

Lou gal cantèt
E la sourneta finiguèt[2].

(Version de M. Hubac (Emilien), de Gignac.)

Aussitôt qu'on lui eut mis la bague au doigt, elle lui alla on ne peut mieux. Ce fut elle qui gagna le fils du roi.

On envoya cette nouvelle à son père, qui arriva quelques jours après, et on les maria.

Le coq chanta
Et la sornette finit

---

[1] Ici le conteur ne manque pas d'expliquer que cette bague était fée et ne pouvait aller à d'autres jeunes filles qu'à Peau d'Ane.

[2] Lorsque la *sourneta* se termine par un mariage, il arrive parfois que le conteur substitue la conclusion suivante :

» Ieu que m'atroubère aquis pèr asard, me dounèrou un floc de pan e quaucas oulivas.
» Restère emé lous de la noça touta la nioch, et pioi quand seguet jour m'en anère.
» Moi, qui me trouvais là par hasard, on me donna un morceau de pain et quelques olives.
» Je restai avec ceux de la noce toute la nuit, et ensuite, lorsqu'il fut jour, je m'en allai. »

Cette particularité, que j'ai notée dans quelques récits recueillis aux environs de Montpellier, n'existe pas à Gignac, du moins à ma connaissance.

POÉSIES DE DOM GUÉRIN, DE NANT

On ignore généralement que l'auteur du *Dialogue de l'ombre de l'abbé de Nant avec son valet Antoine*, le bénédictin dom Guérin, naquit à Nant même[1], et qu'à part cette pièce, si connue et si souvent réimprimée, il reste de lui diverses œuvres manuscrites qui ne sont pas sans intérêt, aussi bien pour l'étude de la poésie que pour celle des sous-dialectes du Rouergue au XVIIe siècle.

La publication que nous entreprenons dans la *Revue des langues romanes* comprendra toutes les pièces, inédites ou non, du moine-poëte aveyronnais. Elle est faite d'après un manuscrit contemporain, que nous reproduisons scrupuleusement, avec toutes ses lacunes, ses variantes d'orthographe, ses contre-sens et ses non-sens.

Nous aurions désiré le soumettre à une révision orthographique complète; mais, outre qu'un tel travail est toujours périlleux, le sous-dialecte actuel de Nant présente avec la langue de dom Guérin des différences si sensibles, que notre tentative eût été, malgré tout, problématique et contestable par quelques côtés : elle eût fait disparaître, de plus, beaucoup de formes diverses dont la constatation ne sera pas inutile, car elles tiennent vraisemblablement à des influences dialectales particulières.

Sans prétendre résoudre aujourd'hui les difficultés qu'elles soulèvent, nous donnerons, d'après le système orthographique adopté par la *Société pour l'étude des langues romanes*, et selon le dialecte actuel de la patrie de dom Guérin, la transcription d'une partie des pièces qui suivent. En la lisant, on voudra bien se rappeler que, tout en substituant le *b* au *v*, le rouerguat de Nant conserve à l'*v* sa valeur naturelle. On sait de plus que, dans les campagnes surtout, le son de l'*a* se rapproche très-fort de celui de l'*o*.

E. Mazel et H. Vigouroux.

[1] On voit encore, dans cette petite ville, une maison construite par dom Guérin, sur la façade de laquelle se lit l'inscription suivante:

IVS.MA
PAX HVIC DOMVI
P. GVERIN 1639

FABLO DE LA CREATIEU DEL REI

DE LAS BESTIOS A QUATRE PESES

(Orthographe de la Société)

Del tens que quauques baus cresiòu que Jupiter
Ero lou rèi del cel e Plutoun de l'enfer,
Toutes lous animals qu'èrou dessus la terro
Parlavou coumo l'omo e se fasiòu la guerro.
Lou porc aprivadat amb lou brutal singlat
Se batiòu cado jour, prestes à s'estranglà ;
La bicho ambe la cabro, en manjant, se gourmavou :
Fasiòu jougà la bano e toujour se turtavou ;
Las martros e lous cats arpavou lous rainals
E lous ases vouliòu precedà lous chavals ;
Lou tigre boudignous, qu'es toujour en coulèro,
S'erissavo d'abord que vesiò la pantèro ;
Lou roudaire de loup, qu'es toujour d'apetis,
Vouliò gardà lou pargue en despiech del matis.
Alaro tout bestial doumestique e sauvage
Sabiò distentament parlà nostre lengage,
Talament que lous miols, lous ases e lous cachs,
Erou tant elouquents que nostres avoucachs.
Quand Jupiter vegèt naisse tant de querèlos,
Que lou pus pichou rat manjavo las moustèlos,
Ourdounèt, per fini touto countestocieu,
Que lou bestial creèsse un rèi per electieu.
Indiquèt lou..., lou mes, lou jour e l'ouro,
Per tene lous estachs al miech del bosc de Mouro.
D'abord chaque animal toupèt à l'arrestat;
Un chacun se piquèt de se metre en estat
Per pareisse amb ounou dins aquelo coumpagno.
Toutes, al jour marcat, se vòu metre en campagno : etc.

FABLO DE LA CREATIEU DEL REY

DE LAS BESTIOS A QUATRE PES

Del temps que quauqués baux cresian que Jupiter
Ero lou rey del sel et Pluton de l'enfer,
Toutés lous animals qu'erou dessus la terre
Parlabou comme l'homme et se fasien la guerro.
Lou porc opribadat en lou brutal singla
Sa batien cado jour, prestes a s'estrangla;
La bicho ambé la cabro, en mangean, se gourmabou.
Fasien jougua la bano et toujour se tustabou;
Las martrés et lous cats arpabou lous raynals,
Et lous azés voulien prouceda lous chavals;
Lou tigré boudignoux, qu'es toujour en coulere,
S'herissabo d'abort que vesié la pantero;
Lou roudairé de loup, qu'es toujour de petis[1],
Voulié guarda lou pargue en despiech del mostis.
Alaro tout bestial, doumestique et sauvatge,

Au temps où quelques simples croyaient que Jupiter — était le roi du ciel et Pluton celui de l'enfer, — tous les animaux qui étaient sur la terre — parlaient comme l'homme et se faisaient la guerre. — Le porc domestique avec le sanglier brutal — chaque jour se battaient, prêts à s'étrangler : — la biche avec la chèvre en mangeant se gourmaient ; — elles se heurtaient toujours et faisaient jouer la corne ; — les martres et les chats déchiraient les renards à coups de griffe, — et les ânes voulaient précéder les chevaux : — le tigre refrogné et qui est toujours en colère, — aussitôt qu'il voyait la panthère, se hérissait ; — le rôdeur de loup, qui est toujours en appétit, — voulait garder le parc aux bestiaux, en dépit des mâtins. — Alors tout animal, sauvage ou domestique, — savait distinctement parler

[1] Evidemment pour *d'apetis*.

Sovié destinctamen parla nostré langatge,
Talomen que lous miols, lous azés et lous cats,
Erou tant elouquens que nostres advocats.
Quand Jupiter vejet naisé tant de corellos,
Que lou plus pichot rat mangabo las moustellos,
[Our]dounet, per finy toute contestotiou,
[Que] lou bestial crees un rey per eslectiou.
[In]diquet lou [1]..., lou mes, lou jour et l'hou(re),
Per tené lous Estats al miech del bosc de Moure [2].
D'abort chaque anima toupet a l'arrestat;
Un chaqu'n se piquet de se metre en estat
Per parestré amb hounou dins aquelle compagne.
Toutés, al jour marquat, se van metré en campagne:
Chacun, per oubéy, couris al rande-vous,
Lou cat ambé lou rat, lou loup ambé lou goux,
Sans ausa soulamen se fa michante mino,
De pau que Jupiter on lus grotés l'esquino.
Un chacun o son tour oupinet libromen,

notre langage;— tellement que les mulets, les chats et les ânes,— étaient aussi éloquents que nos avocats.

Lorsque Jupiter vit naître tant de querelles, — *à ce point* que le plus petit rat mangeait les belettes,— pour finir toute contestation, il ordonna — que, par élection, la gent animale créât un roi. — Il indiqua le jour, le mois et l'heure, — pour tenir les États au milieu du bois de la Mure. — D'abord chaque animal topa à l'arrêté : — un chacun se piqua de se mettre en état — de paraître avec honneur dans cette compagnie. — Tous au jour marqué se vont mettre en campagne :— chacun, pour obéir, court au rendez-vous, — le chat avec le rat, le loup avec le chien. — sans seulement oser se faire mine mauvaise, — de peur que Jupiter ne les étrillât (*littéralement:* ne leur grattât l'échine).

Un chacun à son tour opina librement, — dit son sentiment et

[1] Lacune dans le manuscrit

[2] Le bois auquel il est fait allusion ici se trouve sur le plateau du Larzac, non loin de l'Hospitalet, petite localité que traverse la route nationale de Montpellier à Clermont-Ferrand.

Y parlet haut et clar, diguet son sentimen.
Un servy de cent ans, estimat des pus satges,
Aguet la coumissieu de cuilly lous soufratges :
L'our oguet dous cens vois, lou tigré dex de mens,
Lou chaval n'oget millo et l'aze quinzé cens;
L'elephan ny lou bieu, per grande desfourtune.
Ny lou reynoceros, oun n'oguerou pas qu'no.
Lou miol, en reguignan, voulguet fa lou motois,
Mais lou diable de l'un que me dounet[1] sa bois.
Lou goliard rousignol, ambé so co levade,
[Pens]abo d'empourta lou septré de voulad(e);
Mais tout d'un cop pores un codille[2] offroux,
Que parle en sounen es escoumain de couroux[3]:
« Yeu vollé, s'oudis el, que ma negro persoune
» De tord et de trovés enporté la couroune.»
Aquel moustre del mil[4] porlet tant fieromen
Que lou lion, qu'ovié souffert paisiblomen
Tout ce que s'ero dich dins aquelle osemblado.

parla haut et clair. — Un cerf de cent ans, estimé des plus sages, — de recueillir les suffrages eut commission : — l'ours eut deux cent voix, le tigre dix de moins; — le cheval en eut mille et l'âne quinze cents; — l'éléphant et le bœuf, par grande malechance, — et le rhinocéros, n'en eurent qu'une. — Le mulet en ruant voulut faire le matois, — mais du diable si un seul lui donna sa voix. — Le hardi rossignol, avec sa queue levée, — croyait à la volée d'emporter le sceptre, — lorsque tout à coup parait un crocodile affreux — qui parle..... en écumant de courroux : — « Je veux, dit-il, que ma personne noire, — à tort et à travers, emporte la couronne. » — Ce monstre du Nil parla si fièrement, — que le lion, qui avait pai-

[1] Il y a ici erreur manifeste du scribe. Il faut probablement lire :

Mais lou diable de l'un que l'y dounet sa bois.

[2] Il faut lire, pour la quantité : *un crocodille offroux*.

[3] Vers inintelligible et probablement mal copié dans le manuscrit du XVIIe siècle que nous avons sous les yeux; faut-il y voir : *en souveren escumain* ?

[4] *Lisez* del Nil

Irritat jusque al col d'une talo brovado,
Dins doux cops de sa co l'estourdiguet tant fort
Que piey dins un mochal lou laiset redde mort.
Aprés aquelle actieu tout lou bestial l'admire
Et crido qu'es lou soul digne d'estre leur siro.
Aital fouguet creat, sans que res s'opausés,
Rey de tout lou bestial que marche a quatré pés.
Penden q'aquelle cour : Vivat! vivat! cridabo,
L'azé, qu'o boune bois, se degorgomelabo.
D'aquy toutes essens s'en anerou digna
Et non monquerou pas de se pla gaudina.
L'aze fouguet l'hounou de toute aquelle feste
Et mettet al lion la couroune a la testo.
Aprés abe dignat fort mannifiquomen
[C] onduguerou lou rey dins son oportemen.
Lou mounarque conten d'abort fouguet fa crido
D'oun se querella pas sus pene de la vido,
Aprés congediet bestial gros e menut,
A talo conditieu de poga lou tribut.
Lou rey visquet sept ans ou beleu davantatge

siblement souffert — tout ce qui s'était dit dans cette assemblée, — irrité jusqu'au col d'une telle bravade. — l'étourdit si fort en deux coups de sa queue, — que puis, d'une seule morsure, il le laissa raide mort. — Tous les animaux l'admirent après cette action — et crient qu'il est le seul digne d'être leur sire. — Ainsi il fut créé, sans que rien s'y opposât, — roi de toute la gent animale qui marche à quatre pieds.

Pendant que cette cour criait : Vivat ! vivat ! — l'âne, qui a bonne voix, s'égosillait à braire. — De là, tous ensemble s'en allèrent dîner, — et ils ne manquèrent pas de se bien divertir. — L'âne fut l'honneur de toute cette fête, — et au lion il mit sur la tête la couronne — Après avoir dîné tout à fait magnifiquement, — dans ses appartements on conduisit le roi. — Le monarque content fit défendre d'abord (*littéralement :* fit faire cri) — de ne plus se quereller sous peine de la vie. — Après il congédia toute la gent animale, grosse et petite, — à telle condition de payer le tribut.

Le roi vécut sept ans, ou peut-être davantage, — de tout le voisi-

Aymat et respetat de tout lou vesinatge,
Sans cap de desplozé ny d'incoumouditat,
Jusque que tout d'un cop se trouvet tourmentat
De tant grandos douloux per touto sa persoune
Que penset escompa son septre et sa couroune.
Lous sieux, qu'oymabou may lou veire mort que vieu,
Lou laisabou paty sans cap de compossieu.
Mais aquel fiert vieillart, qu'on poudié pas pus couré,
De ratge et de talen se mangabo lou mouré,
Fosié bronzy sa co, s'en vatié del coustat,
Herissabo son crin, soufflabo comme un cat:
Oquel animal donc, qu'on pert jomay couratge,
Al lioc de s'estouva[1], devenguet plus sauvatgé.
Coumo lou gran Cerbero, escumo de furou,
Jeto fioc per lous yols, ressemble un loup gorou,
Menasso de so griffo es de sos dens murtriei[res]
De fairé bouchorié per toutes los corrieires,
Et juro que lou sang per tout veyran courry,
Se non ly pourtou pas proyo per lou nourry.
Son pople, que sap prou que non es pas rallairé,

nage aimé et respecté, — sans nulle incommodité et sans déplaisir, — jusqu'à ce que, et tout à coup, il se trouva tourmenté — de si grandes douleurs dans toute sa personne — qu'il pensa jeter sa couronne et son sceptre. — Les siens, qui aimaient mieux le voir mort que vivant, — le laissaient souffrir sans nulle compassion. — Mais ce fier vieillard, qui ne pouvait plus courir, — de rage et de faim se mangeait le museau ; — il faisait bruire sa queue, il s'en battait le côté, — il hérissait son crin, il soufflait comme un chat. — Cet animal donc, qui ne perd courage jamais, au lieu de s'apaiser devint plus sauvage. — Comme le grand Cerbère, il écume de fureur, — il jette le feu par les yeux, il ressemble à un loup garou ; — de sa griffe et de ses dents meurtrières, il menace — de faire une boucherie par toutes les rues, — et il jure que l'on verra le sang courir partout, — si on ne lui porte pas une proie pour le nourrir. — Son peuple, qui sait assez qu'il n'est pas railleur, — lui répond

[1] *S'estouva*, s'étuver, prendre un bain chaud et, par extension, se calmer.

Ly respon qu'el es presté a tout fa per ly plairé.
Mais, sans res escouta, se leve tout d'un cop
Et coumando al chaval de prené lou golop,
D'oun s'oresta jomay, de faire dilligence,
Dou douna dins la hounoux[1] de son oubeissence.
Averty sous subjets que, sans perdré un moumen.
Lou vengou vesita chacun ambé un presen.
D'abort on vey veny de toutes lous bouscatges
De troupes d'onimals per randré lours houmatges.
Dous tigres, coumandats ambé doux leoparts,
Menero vitomen dex biaux et sieys rouars[2].
L'on vesié, d'un coustat, oriva de mouninos.
De levrés, de lopins, de cats e de fouinos;
Los fédos, lous ognels, lous bossieux[3], lous moutous.
Los cabros, lous cobrits venian a vés moulous.
Et tal quovian voulgut ly douna d'onorairé.
[Estu] diabou son goust ofy de ly complaire.

qu'il est prêt à tout faire pour lui plaire. — Mais *lui*, sans rien écouter, se lève tout d'un coup et commande au cheval de prendre le galop, — de faire diligence, de ne s'arrêter jamais — et d'aller dans les lieux qui ressortent de son obéissance, — avertir ses sujets que, sans perdre un moment, — ils le viennent visiter chacun avec son présent.

D'abord on voit venir de tous les bois — des troupes d'animaux pour rendre leurs hommages. — Deux tigres commandés avec deux

[1] Encore une mauvaise transcription du copiste. Faut-il lire :

D'ona dins la tenour de son oubeissençe,

d'aller dans la teneur de son obéissance ? (Voir Raynouard, *Lexique*, au mot « Tenour », « Tenor ».

[2] *Rouars* : bœufs jeunes et vigoureux, par opposition à *biaux*, bœufs plus âgés, dans le Rouergue. Suivant d'autres, le mot *rouar*, perdu aujourd'hui dans le pays de dom Guérin, aurait désigné autrefois le porc sauvage. Mais c'est là une erreur, je pense. Dans l'espèce bovine, on distingue *lou vedel* ou *vudel* (le veau), *lou brau* (jeune taureau d'un à deux ans), *lou rouar* (bœuf de deux à cinq ans), *lou biau* (bœuf adulte de cinq à huit ans).

[3] *Bossieu*, agneau d'un à deux ans ou jeune bélier. Le bélier se nomme *aret*; puis vient le mouton, qui est plus âgé : *moutou*.

[1]..... de lion de grosses elephans
..... [2]
Aurias dich, en vesen lou bestial qu'oribabo,
Qu'n delutgé nouvel lo terro menossabo.
Jusqu'os as porcs-moris, jusqu'os as herissous,
Lous rats grieules coussi jusquos mendrés rotous.
Tout al Louvre venguet en grande diligence
Per fa veiré al lion sa promte oubeïssence.
Quand lou lion vejet son pople tant soumés,
Son esprit irritat fouguet d'abort remés;
Permettet al bestial lo casso de la luno,
De rousigo per tout et mangea la coumuno;
Mais non perdounet pas lou loup ni lou roynal,
Qu'on s'erou pas trouvat on oquel fiér journal.
Aquellés dous goulars mongabou soupo graso,
L'un dins un galinié, l'autré dins une jasso;

léopards — lui amènent sur-le-champ dix bœufs et six taureaux. — On voyait d'un côté arriver des guenons, — des lièvres, des lapins, des chats et des fouines; — les brebis, les agneaux, les jeunes béliers, les moutons, — les chèvres, les chevreaux, venaient par groupes nombreux — et tel qui avait à cœur d'honorer dignement son maître — étudiait son goût afin de lui complaire. — ..... au devant du lion de gros éléphants..... — Vous auriez dit, en voyant le bétail qui arrivait, — qu'un déluge nouveau menaçait la terre. — Jusqu'aux porcs marins, jusqu'aux hérissons, — les rats de gouttière et jusqu'aux moindres rats, — tout au Louvre vint en grande diligence — pour faire voir sa prompte obéissance au lion.

Quand le lion vit son peuple si soumis, — son esprit irrité fut remis d'abord. — Il permit à la gent animale la chasse de la lune, — de ronger partout et de manger *sur la part* commune; — mais il ne pardonna pas le loup ni le renard, — qui ne s'étaient pas trouvés à cette fière journée.

Ces deux gourmands mangeaient soupe grasse. — L'un dans un

[1] Mots illisibles. — [2] Ligne rongée par le temps. Peut-être pourrait-on lire.

Al devant del lion de grosses elephans
S'ovançabou courbats comme de courtisans

Demourerou cochats quinze jours, per lou mens.
Penden que lou lion fosié sous reglomens.
Mais aprés quaqué temps, per repora leur fauto.
Onerou vesita sa mojestat molauto.
Lou loup, tout lou premié, voulguet fairé sa cour ;
Mais n'osé[1] pas dounat tout escas lou bon jour,
Que lou rey lou troitet de foubo, d'hipoucrito ;
Ly diguet qu'on obie que fa de sa visito.
Que lou voulié puny sans cap de compossieou,
. . . . . ié meritat de . . . . . [2],
Qu'el ambe lou raynal fasiez de goulardados[3],
Atteden qu'el fougués los derrieires bodados :
« Toutes los onymals ormis tus, goulordas,
» M'an pourtat un ognel ou quauque vudel gras. »
« — Yeu souy pus malhuroux qu'onimal de lo tere,
» Ly reuspondet lou loup, tout say me fo lo guerro :
» Yeu vous voulié pourta l'autre jour un moutou,

poulailler, l'autre dans une bergerie: — ils demeurèrent cachés pendant quinze jours au moins, — pendant que le lion faisait ses ordonnances. — Mais, après quelque temps, pour réparer leur faute, — ils allèrent visiter Sa Majesté malade. — Le loup voulut faire sa cour tout le premier; — mais il eut à peine donné le bonjour, — que le lion le traita d'hypocrite, de fourbe, — lui dit qu'il n'avait que faire de sa visite, — qu'il voulait le punir sans aucune compassion — et qu'il avait mérité. . . . . — que le renard et lui faisaient de bonnes gueulées, — attendant qu'il fît, lui, les derniers bâillements : — « Tous les animaux, hormis toi, goinfre, — m'ont porté un agneau ou quelque veau gras. »

« Je suis le plus malheureux animal de la terre, — lui répondit le loup; tout me fait la guerre ici. — Je vous voulais porter l'autre jour un mouton, — mais quelques endiablés vinrent d'un coin — (si vite) que, si je n'avais eu mes jambes pour aide, — ils m'auraient peut-

[1] Au lieu de *n'osé*, il faut certainement *n'ojet*.

[2] Ligne entièrement rongée par le temps. Faut-il restituer :

Et qu'obié méritat d'estre escourgeat tout vieu?

[3] Ce vers a été écrit postérieurement par une autre main.

» Mais quauqués endioblats benguerou d'un cantou.
» Que s'on oges obut mas cambes per ogeude,
» Me voulian ossouma qadun omb uno gudo.
» S'ieu passe pres de l'aigue et vole vieure un gloup.
» Toutes cridou d'abort : Paro ! paro ! lou loup !
» Desq'ieu mostré lou nas, lous pus mendrés moinatges.
» Cridou d'abort[1] coume de fols et me disou d'outratges.
» S'ieu prené quauqués cops un ognel escortat,
» Ay lous pastrés al qioul jusques que l'ay quitat.
» S'oprotgé d'un troupel, me cridou : Souyro ! souyro[2] !
» Et la pau que me fan me fo veny lo fouyro[3].
» Pastres et pastrillous, tout oquelles moraux,
» Idolou tout al cop jusquos ô veny vaus.
» Souven lous mojourals m'espouliou[4] lous anice[5]
» [E] me fan penchena per dous ou tres mosticé [s].
» Cal diablé on fugirié d'ausy tout oquel bruch ?
» Otobé quauques cops on ay pas pial essuch.

être assommé chacun avec un pieu. — Si je passe pres de l'eau et si je veux boire une gorgée, — tous crient d'abord : Pare ! pare ! le loup ! — Aussitôt que je montre le nez, les plus petits enfants — crient comme des fous et me disent des injures. — Si quelquefois je prends un agneau écarté *du troupeau*, — j'ai les pâtres au derrière jusqu'à ce que je l'aie quitté. — Si j'approche du troupeau on me crie: Sus ! sus ! — et la peur que l'on me donne me fait venir la colique. — Pâtres et petits pâtres, tous ces marauds — hurlent à la fois, à en devenir fous.— Souvent les métayers me secouent la toison — et me font poursuivre (*littéral.* : peigner) par deux ou trois mâtins.— Qui diable ne fuirait d'ouïr tout ce bruit ? — Aussi bien quelquefois je n'ai pas un poil sec. — Mais, mal-

[1] *D'abort* est de trop et doit être supprimé.
[2] *Souyro ! souyro !* Sus ! sus ! se dit en parlant du loup.
[3] *Fouiro*, colique, flux intestinal.
[4] Lisez : *m'espoulsou* (faire tomber, secouer la poussière).
Le *mojoural* est le chef des bergers dans un grand troupeau ; les pâtres qui sont sous ses ordres s'appellent *pillars*.
[5] Lisez : *Anices*, toison courte et fine du jeune mouton.

» Mais, malgré mon malheur, yeu vous ou jure, Siro,
» Mon presen, l'autre jour, on ero pas lou piro ;
» Car yeu vous avié pres un fort noble robas,
» Moufle, luzen, espés ; jomay res de tant gras.
» Yeu l'avié recondut dins une bortossade
» Qu'n singla de tres ans l'aurié pas travessade.
» Yeu lou cresié cochat as demons de l'enfer ;
» N'aurié pas esperat que lou viel Lucifer,
» Qu'es lou pus esclairat de la troupe infernalo,
» Lou m'ogués devignat dedins oquel dedalo.
» Mais lou traité roynal m'espiet a l'escart
» E me lou gropignet, sans me fa cap de part.
» E[l] a lou diablé al nas, el es ple de finesso ;
» Jomay cap de filou n'oget tant de souplesso ;
» Car de non fa pas res qu'estudia nioch e jour
» Coussy fairé a quauqu'n quauque malheuroux to[ur].
» Cal aurié cresegut que mon ancien compaire
» Me raubés un presen q'ieu vous onabo fa[ire]?
» Cependan lou goulart, mesmé à mous yols vesen,
» S'en lequabo lous pots, s'en curabo las dens.

gré mon malheur, je vous le jure, Sire, — mon présent, l'autre jour, n'était pas le pire *de tous;* — car j'avais pris pour vous un fort noble blaireau, — dodu, luisant, épais: jamais rien de si gras. — Je l'avais caché dans un buisson *tellement* touffu — qu'un sanglier de trois ans ne l'aurait pas traversé; — je le croyais caché aux démons de l'enfer. — Je n'aurais pas supposé que le vieux Lucifer, — qui est le plus éclairé de l'infernale troupe, me l'eût deviné dedans ce dédale:— mais le traitre renard à l'écart m'épia,— et il me l'enleva sans me faire aucune part! — Il a le diable au nez, il est plein de finesse; — jamais aucun filou n'eut autant de souplesse, — car il ne fait rien qu'étudier jour et nuit — comment faire à quelqu'un quelque malheureux tour. — Qui aurait cru que mon ancien compère — m'eût enlevé un présent que j'allais vous faire? — Cependant, le goinfre! à mes yeux voyants même, — s'en léchait les lèvres, s'en nettoyait les dents. — Si vous n'y remédiez, moi je vous jure, Sire, — qu'il fera contre vous quelque chose de

» S'on y remedias, yeu vous ou juro, Siro,
» Que contre vous un jour fara quiquon de piro.
» Hierc, al vol del copou, sans fiolat et sans las,
» Yeu ly vejere prene un bel levraut al jas.
» Tout say ou vous peris, tout say vous ourouïno :
» On vous espargne pas ny poule ny golino.
» Se pot dins vostre cour intra de rescondous,
» On vous laisara pas cap dindos ny copous.
» Se sap une perdis dins un bouis ajoucade,
» N'a pas pauso ny fy que non l'aje mongade.
» El non saurié laisa ny raso ny bortas
» Sans que non y fures, sans y metre lou nas.
» Perpetuellomen as lopins fo lo guerro.
» Se non vous ovisas, depople vostre terro.
» Vous lou vaille, en un mot, Siro, per l'onimal
» Lou pus michant del monde e lou pus delouyal. »
Penden que lou golan porlabo de la sorte,
Lou pauré criminel escoutaba o lo porto,
Et, tout tiban l'aureille, el fosié son proujet,
[Att]enden que del [rey] l'autre ogés pres con[get].

pire un jour.— Hier, au chant du coq (*littéral.:* au vol du chapon, sans filets et sans lacs, — je lui ai vu prendre un beau levraut au gîte.— Il vous dévaste tout, il vous ruine tout ici;— il ne vous épargne ni poule, ni geline. — S'il peut dans votre cour entrer en cachette, — il ne vous laissera ni dindes, ni chapons. — S'il sait une perdrix cachée et se reposant dans un buis,— il n'a ni repos ni fin qu'il ne l'ait mangée —Il ne saurait laisser ni haie, ni buisson, — qu'il n'y furette et qu'il n'y mette le nez.— Il fait perpétuellement la guerre aux lapins. — Il dépeuple votre terre, si vous ne vous en avisez. —Je vous le donne en un mot, Sire, pour l'animal — le plus déloyal et le plus méchant du monde.»

Pendant que le galant parlait de la sorte, — à la porte écoutait le pauvre criminel, —et, tout en dressant l'oreille, il faisait son projet, — attendant que l'autre eût pris congé du roi.

Le loup ne faisait que sortir de la salle — quand le renard, caché, sortit de son gîte — et s'alla se prosterner devant Sa Majesté, — la

Lou loup fosié pas que sourty de la salo[1].
Quand lou roynal rescost sourtiguet de so calo
E s'onet prousterna dovan So Mojestat,
Lou preguan que fougués un moumen escoutat.
Olaro lou rusat, qu'on manquo pas de lenguo,
Coumenset gravomen de fairé son horengue.
Ausés coussy porlet aqueste Ciceron,
Toujour oginoulliat al dovan del lion :
« Siro, que que lou loup vous ages sauput dire,
» Vous n'ovés pas ogut jomay dins vostre empiré.
» Omay non aures pas jomay quap d'onimal,
» Qui pouscas tant counta coume sur lou roynal ;
» Car per vous fa pourta longomen lo courouno
» E per morqua lou sion qu'ay de vostre persouno,
» Coumo lou pus fidel qu'ojas dins vostre houstal.
» Des qu'ojere sauput que vous trouverés mal
» Et que vostres doulous vous fosian tant lo guerro,
» Oneré guaire be fa lou tour de lo terro ;
» Consultere per tout lous pus soven douctoux.

priant qu'il fût écouté un moment. — Alors le ruse, qui ne manque pas de langue, — commença de faire sa harangue gravement. — Ecoutez comment parla ce Cicéron, — au devant du lion, toujours agenouillé :

« Sire, quoi que le loup ait su vous dire, — jamais dans votre empire vous n'avez eu — et jamais vous n'aurez aucun animal — sur lequel vous puissiez compter comme sur le renard ! — Car, pour vous faire porter la couronne longuement — et pour marquer le soin que j'ai de votre personne, — comme le plus fidèle que vous ayez dans votre maison, — dès que j'ai su que vous vous trouviez malade — et que vos douleurs vous faisaient ainsi la guerre, — j'allai bien presque de la terre faire le tour ; — je consultai partout les docteurs les plus savants — sur le remède qu'il faut contre vos douleurs, — et, sans perdre un moment, sans épargner ma peine, — ..... au tombeau..... — médecins, chirurgiens, herboristes, drogueurs, — ainsi que les opérateurs, furent consultés, — et il fut prononcé d'une voix générale — que votre maladie

[1] Il faut probablement lire : *Lou loup on fosié pas.*

» Sul remedy que qual quontre vostros doulous.
» Et, sans perdre mon tems, sans esporgna ma pe...[1].
» .... ol tombel.. .....
» Medecis, chirurgiens, faseires de qougueurs [2],
» Fouguerou consultats ombé lous auperoteurs[3],
» E fouguet prounonceat d'une vois generallo
» Que vostré molautié non ero pas mourtallo ;
» Que serias leu guerit et que vieurias longtemps.
» Piey qu'ouias opetis de toutos vostres dens ;
» Mais que, per non tourna jomay dins lo soufrenço,
» Vous colié, gran Mounarque, en toute diligenço.
» D'un loup escourgeat vieu d'abort prene lo pel,
» E von solla lou corps, sans cap d'autré oporel. »
Lou lion coumondet d'abort a doux mosticés,
Que roudabou toujour oval per lous offices,
D'ona querré tout vieu lou loup qu'ero sourtit
Et de lou ly mena liat coume un cobrit.
Oquellés doux courriés, dieoux sap ce golouperou,
Et se dins quatré saux lou golou otroperou.

n'était pas mortelle, — que vous vivriez longtemps, que vous seriez bientôt guéri, — puis que vous auriez appétit de toutes vos dents ; — mais que, pour ne revenir jamais dans cette souffrance, — il vous fallait, grand monarque, en toute hâte, — d'un loup écorché vif d'abord prendre la peau — et vous en envelopper le corps, sans aucun autre appareil »

Le lion commanda aussitôt à deux mâtins, — qui rôdaient toujours dans les bas offices, — d'aller chercher tout vivant le loup qui était sorti — et de le lui amener lié comme un chevreau. - Ces deux courriers, Dieu sait s'ils galopèrent — et si, dans quatre sauts, ils

[1] Il faut peut-être compléter ainsi :

.. .. Sans esporgna ma peno,
Disputa ol tombel sa proyo trop certéno.

[2] *Qougueurs*. Est-ce un mot inconnu ou une erreur du scribe ?
[3] Lisez : Fouguerou counsultats omb lous auperoturs.

Oital moussu lou loup fouguet leu goroutat
Et conduch ombé hounou dovan So Mojestat.
Penden tout lou comy lou roynal lou roliabo
Et risié coume un bauch quand lou loup s'estouirabo.
Et lou drolle, rovit de se poude venjea,
S'oprotge del comy espres per l'outrotgea.
« [A], çoudis, lou pendard! qual qué lou sayou saute
» [Et ser]vigue d'enplastre o nostro rey molaute.
» Yeu te vollé enseigna de porla coumo cal.
» Tu non counouisés pas incare lou roynal.
» Tu seras escourgeat tout vieu, moussu lou drillo.
» Que crey guilla Gillot, souven Guillot lou guillo[4]. »

attrapèrent le galant! — Ainsi fut bientôt garroté monsieur le loup — et conduit avec honneur devant Sa Majesté.

Pendant tout le chemin, le renard le raillait — et il riait comme un fou, quand le loup s'en allait en diarrhée. — Aussi le drôle, ravi de se pouvoir venger, — exprès pour l'outrager s'approche du chemin : — « Ah! le pendard! dit-il, il faut que le sayon saute — et serve d'emplâtre à notre roi malade! — Je veux t'apprendre, moi, à parler comme il faut. — Tu ne connaissais pas encore le renard : — tu seras écorché tout vivant, monsieur le drille. — Qui croit tromper Guillot, souvent Guillot le trompe! »

[4] Ce dicton populaire rappelle le vieux proverbe attribué à Merlin par Lafontaine (Fable, liv. IV, XI) : « *Tel cuide engeigner autrui qui souvent s'engeigne lui-même.*

Documents inédits pour servir à l'étude de la langue d'Oc

—

TRADUCTION
DU DEUXIÈME CHANT DE L'*ÉNÉIDE*, PAR JOURDAN

(Suite)

—

SOUS-DIALECTE DES ENVIRONS DE MONTPELLIER

1800-1810 [1]

. . . . . .

Lou sort, pèr fes cruèl (tout depen de sa luna),
Noumèt Laocooun grand *prêtre* de Neptuna
E sacrificatou, titre pèr el nouvèl,
Das *tourrèus* l'enemic e das biòus lou bourrèl.
De tout bestiau cournut presiden e l'arbitre ;
Enfin, couma ou vesès, poussedant mai d'un titre.
Afublat de sa rauba, armat de soun coutèl,
D'un èr grave e pensif, tout drech davant l'autèl.
Ounte reflechissiè pèr rempli soun oufice,
Afin d'esecutà l'impourtant sacrifice,
Au *grè* d'un *puple* brut tant groussiè que nigau :
Imola un gros *tourrèu !* . . . Mès, au premie badau,
Pareguèt cop sus cop . . . perspetiva terribla !
Dous afrouses *serpans,* mès d'una talha orribla,
Qu'à grand trin acouplàs, couma un parel d'esclops.
Venièn tout siblejant de l'isla Tenedos. . . . . .
Sauprés que, quand en mar, vegèren dau rivage
S'*elevà,* couma un truc que raseja un *nuage,*
Dous diables d'animaus. . . . . .

. . . . . .

Qu'avièn, figuràs-vous, amai n'i'aviè de resta,
Couma dous biòus marins, una *autant* grossa tèsta :

. . . . . .

[1] L'abondance des matières de la *Revue* nous oblige à faire quelques coupures dans la traduction de Jourdan. Elles portent, du reste, sur les parties les moins essentielles de son œuvre. L. G.

D'un palhassou lou nas, aplatit dins sa forma,
Tout escarcabalhat, de figura diforma;
D'un loup cerviè lous iols, fendus embe un cisèl,
Remplis d'un fioc arden couma lou d'un fournèl;
Pire qu'un grand pourtau, mès facha en alebarda.
Sa lenga en mouvemen qu'intra, sort e que darda,
Siblant couma de sèrs qu'on vei dins lous selhous.
A quau furtivamen an pres lous serpilhous.
Grandas couma la man, pèr pouncha à coulou fina.
Erou repetassàs, tout lou long de l'esquina,
D'escalhas d'un lusen que nous eblouissièn
E que de soun reflèt nous estabourdissièn.
Roujas couma lou sang, coupadas en lengueta,
Sas crestas sus lou front plaçadas en rengueta.
Pu grandas qu'un *mouchouèr*, inspirant la terrou.
Granda carnassariè, la raja e la furou.
De sous plecs e replecs oundulàs, tortuouses,
Sas dos quouetas sans fin e remplidas de nouses,
Pu redas qu'un flagèl qu'en jougant ressoundis,
Fasièn dau cop de fouet mèma rebaladis.
A tant de trin, la mar recula d'espouventa
E de sous vastes flancs sourtis una tourmenta.....
Jusqu'au cièl la vesian, pèr soun grand mouvemen.
Se levà, se baissà dins lou mèma moumen.
Lous *serpans,* bousinàs d'una tèla *secoussa,*
Toutes embouchardis e d'*escuma* e de moussa,
Fan jougà sous ressorts, reniflou lou destrech,
Reprenou soun *elan* e caminou tout drech.
Lorsque soun raprouchàs au pounr de prendre tèrra,
Sous grands iols espandissou, embrandàs de coulèra,
Fixes e *petilhens* e de raja enaigàs,
Rouges couma lou fioc e de sang embriaigàs.....
Acòs talamen vrai qu'assemblàs sus la plaja,
Ignouren das *serpans* sous dessens, sa despacha,
Sentissèn nostre sang, lous vegen près l'endrech,
Dins nostras venas pres couma glaça au tens frech.
Lou pouls se ralantis, lou courage nous manca,
L'un tomba, en trantalhant, sus l'autre qu'esparanca,
A moulous pèr lou sòu, pu redes qu'un clavèl.

Sans poude nous levà ni gimblà lou rastèl.
Dès lors lous dous ouvriès, adrechs à la *manuvra*,
Sesissou lou moumen afin d'acoumpli l'*ûvra ;*
Après quauques bistours, fusou couma un baloun.
Prenou tèrra e s'en van drech à Laocooun.
Aqueste, à soun aspect, de l'esfrai pèrd la vista.
Jamai passa pèr el n'èra estada *autant* trista !. . .
Sur-tout lorsque vegèt, toutes enfurounàs,
Lous *serpans* arrapà sous enfans per lou nas,
Lous entourtibilhà de sas quouetas enormas,
En lous quichant pu fort que pantouflas en formas,
E de soun dard *murtriè,* pu tranchant qu'un coutèl,
I'esquinçavou la car en l'i trauquant la pèl ! . . .
De soun coutèl armat e munit de sa lança,
Contra lous dous *serpans* Laocooun s'avança ;
Mès, dau tens que pren ban pèr l'i pourtà lou cop,
Se revirou vers el e, pire qu'un estoc,
Pèr bon pougnet sarrat, lou quichou que l'estoufou ;
Ie distillou dessus lou *venin* que refoufou ;
Pu subtil que pouisou, pus amar que lou fèu,
L'ounchou de cap en pè couma barrica à mèu !
Penden aquel coumbat auriàs vist sous dous brasses
Faire de grands esforts pèr sourti d'embarrasses,
Mès inutilamen. Quichàt couma un cougnet,
Sa força èra en defau, *malgrè* soun bon pougnet :
Se vegen sans espouèr ni secours de sas armas,
Crida couma un avugle e ploura à caudas larmas !
Tèls soun lous *buglamens* d'un *tourrèu* ramassat
Que fugis lou martèl, quand n'es pas que blassat
Dau cop pourtat à fau, sans mesura e sans bornas,
Quouèque ben dirijat, au mitan de sas *cornas*,
Countens de sa vengença e sans se counsultà,
Lous dous moustres s'en van, sans courri ni sautà.
Mes ben tout rampejant, *malgrè* bruch e sequèla.
Prendre asile segu dedin la citadèla
E d'aqui penetrà, couma dous regalàs,
Dins lou temple, as ginouls de Madama Pallas !
Parvengus à soun but, usen de soun adrèssa,
Jout lou famous bouclié de la grande deèssa.

Embouchardis de sang, ie van sans faire piou,
Se l'i ben ramplegà couma un candèl de fiou.....
Lou puple alors cridèt pèr flechi la deèssa :
« Counduiguen sans retard. *par ce que* lou tens prèssa,
» En granda proucessioun lou chival proufanat
» E pioi lou metre en vista à l'endrech destinat.»
D'aquel maudit avis devenguèren la dupa!...
A vite lou plaça tout lou mounde s'ocupa;
Lou baral es coumplèt : chacun pren un outis
Pèr toumba lous remparts, *quonèque* ferme bastis.
A grands cops redoublàs, lou testut que travalha
Fasiè degringoulà la pu forta muralha;
La pinça e lou picou, la massa e lou cisèl,
La bourra et lous cougnets, lous talhans e martèl.
D'un trin desourdounat, redoublen de courage,
D'un *zèla* sans egal despachavou l'ouvrage;
Culbutavou d'en-nau lous cairous demoulis,
Qu'embe pena auriàs pres pèr de ceses boulis.....
Acò fach, lous nigaus que fourmavou la troupa
Entourou lou chival de la tèsta à la croupa,
E d'un gros cablé en crin i'en estacou lou col,
Qu'auriàs dich qu'avièn pòu que prenguèsse lou vol.
E pioi sus de madriès, car n'avièn menat fossa,
L'i metou vitamen aquel famous colossa.
Pèr lou terrigoussà toutes soun atalàs;
Mès n'i'aviè pèr soun pes la mitat d'espassàs!
Enfin, couma vesès, la funèsta machina
Franchiguèt lous remparts sans s'escourchà l'esquina.
Ni soun ventre redoun d'una armada façit,
Ni soun enorme col, ni soun mourre passit.
Mès ara qu'es dedin mancarà pas d'afaires;
Auren bèu sangloutà, dire fossa pecaires,
Gemi, *versà* de plours, de tout faire abandoun,
Que das Grècs n'auren pas un diniè de perdoun !...
Las imnas, cresès-ou, que las filhas entounou,
Soun lous avant-*coururs* das maus que se mitounou:
Tout es enmarroutat, lou delire es coumplèt.
Lou volou remisà ventre vouide ou *replèt!*
Lou *puple* enchivalat courris vite e l'aborda.

Lou jouine amai lou vièl prenou plaça à la corda.

. . . . . .

A força de virà couma poulets en brocha,
La rossa, à bèus pauquets, de la vila s'*aprocha* :
Malgrè traus et subrouns e lou cami destrech,
Tant i'anavou de fioc qu'arrivèt à l'endrech.
Mès es vrai qu'aquel souèr, *malgrè* l'enfurounada
E tout soun grand desir, l'i seguèt pas intrada.
Tant *mius*, car dins lous flancs d'aquel presen afrous
I'aurà pèr lous Troièns quicon de desastrous !...
Vu qu'ai ben entendut dins sa larja panoulha
Un certèn cliquetis que prou fort me *chatoulha !*...
Car lou bruch d'aquel tin, ce qu'es mai que segu,
A frilhat moun *timpan*, tant es estat *egu*.
Un avis couma aquel, à tant de missourelhas,
Auriè degut i'ouvri lous iols e las aurelhas.
E dès lors s'assurà se l'infernal chival
Renfermava pas res à dounà de traval.
A boutàs de counsels ! Dins sa fola entrepresa
E soun *avuglamen* volou pas lachà presa:
Couma loups *acharnàs*, vesou pas lou dangè;
Tout i'es endiferen, egal, mèma estrangè !...
O ma paura Illioun !... O ma *chèra* patria !...
S'ère estat cresegut aurian fach una tria
Que, d'après moun avis reflechit e pruden,
Te preservava enfin d'un malur eviden.
Mès seguèt mesprisat !... Sans acòs la bestiassa
E lous Grècs rescoundus dins sa vasta carcassa.
L'un sus l'autre quichàs couma car en pastis,
Lous tenguen jout barrouls, èrou toutes roustis.....
Cependant lou sourel a finit sa carrièira
E la nioch, que vesèn arrivà la *dernièira*,
Sourtis de l'Océan pu fresca que barbèus,
Pèr tirà lous courdous de sous larges ridèus.
Quand tout es rescoundut derriès lous soumbres vouèlas.
E qu'au cièl, pèr tout lun, vesèn pas que d'estèlas,
Lou Troièn *fatigat*, qu'a besoun de repau,
Gagna en trantalhejant lou cami de l'oustau,
E, dès qu'es arrivat dins sa negra machota,

D'un bon son pu segu que lou d'una marmotta,
L'i rounca à poungs sarràs, espatat couma un lard,
Parcourris lou néant !.... E, *quouèque* siègue tard,
Dejà de Tenedos, das Grècs touta la flota
A quitat lou sejour ; es sus mar que balota,
Que fai jougà la rama embé celeritat,
Afin de proufità, penden l'obscuritat,
Dau moumen precious, utille e favourable,
Vu que dama Phébé, dau cantèl de soun rable.
N'aviè pas esclairat, en resoun dau gros frech,
Lou cami qu'avièn pres pèr se rendre à l'endrech....
En mar, d'un das vaissèus dau *chèf* de la sequèla,
Partiguèt dins lous èrs certèn lun ou candèla ;
Me troumpe : èra un flambèu qu'avièn trach embrandat
Pèr servi de signal à Sinoun desbourdat.

.....

S'en vai couma un catàs ouvri fort douçamen
Lou fatal pourtanèl praticat jout lou ventre
Dau maudit chivalàs, recourbat, fach en centre,
Afin que lous nòu *chèfs* que teniè rescoundus
Pouguèssou coumandà quand serièn descendus.
Tessandra, dès qu'enten lou barroul que criqueja,
Brandoulha Stenelus que roupilha à sa drecha,
E, d'un èr fort jouious, l'i dis : « Sèn fora emboul,
» Car Sinoun qu'es en bas à tirat lou barroul. »
Un troisièma championn, l'enfant dau vièl Laerta,
Lou fourbe e fin rusat Ulyssa, qu'es alerta,
Coumunica à Thoas, fort de coumprenesou
Que lou tens es vengut de quita la prisou.
L'intrepide Athamas, dès que sap la nouvèla,
L'apren à Machaoun, grossa e forta cervèla ;
Aqueste la counfia au brullat de Pyrrhus,
Qu'en dous mots la transmet au finocha Epèus.
Enfin, ben avertis de l'afrousa machina,
Descendou vitamen e quitou sa cachina,
Chacun d'un sabre armat, tranchant, large e pounchut,
Couma voulurs de nioch, van vite à la chut-chut
Proufità dau moumen que lou *puple* repausa,
Entarrat dins lou son, la fatiga ou la rausa.

Ben segus, couma es nioch, de trouvà lous mouièns,
Sans piètat de sannà lous credulles Troièns !....
Trouvèrou pas empach. Miècbs morts de lassituda,
A plens iols dourmissian, *malgrè* l'inquiètuda,
E tant ben qu'auriàs dich que rounflaven esprès,
Quand aqueles brigands nous caufavou de près !...
Mès quau poudiè pensà que dau ten qu'on repausa,
Sans entendre, arrivèsse una parelha causa ?
A moun particuliè ne soui pas estounat,
Pioi que nostres amics nous an abandounat !
Endourmit couma un souc, ce qu'es facille à creire,
Dedin ma revariè de mous iols cresièi veire
Lou *vencur* de Patrocla, un Hector moustachin,
Un foudre de terrou, noun pas un capuchin.
Lou visage abatut, inoundat de sas larmas,
Sans casqou ni boucliè, despoulhat de sas armas,
Jalat couma un glaçou, — savès que soun pas caus, —
E soun cor tout *criblat* de mai de dous cens traus !
Ressemblava en efèt, sans *nula* diferença,
Couma lors qu'esprouvèt la cruèla soufrença,
Quand Achilla, ou savès, das mourtèls la terrou,
Esercèt envers el sa barbara furou
En lou faguen lià ... quinta infernala enveja !
Au derriès de soun *char* d'una forta courreja.
....
Tout fangous e murtrit, coulou de jus de rava,
Embarrassat serièi de dire quau semblava,
Noun pas aquel Hector que, penden lou coumbat
Aviè per sa valou tout soumés ou toumbat :
Achilla e sous pariès.....
Couma un vent que d'un aubre espousseja la fiolha,
Ou *lorsque* reveniè d'eserçà sous mouièns,
Sus lous bastimens grècs lançà lous fiocs troièns.
Revalat couma un quior dins la fanga e la bousa,
Sous pèusses emplastràs rendièn sa tèsta afrousa :
Tout soun cor escourchat de l'esquina as boutels,
De las quioissas au col e dau front as artels !...
Coufle couma un baloun das plours que retenièi,
Ere au pount d'estoufà das esforts que fasièi.....

Vu lou cas, despoulhat e de crenta et de broda,
L'i dise en l'abourdant : « Despioi quoura es la moda
» Qu'un valhant tèl que vous quite antau soun planchè
» Pèr fourbià lou rambal e fugi lou dangè ?...
» Enfin d'ounte venès ? Sès-ti dins lou delire ?...
» Quinte es la nacioun, lou rouiaume ou l'empire,
» Qu'age agut tant de biai de trouvà lou mouièn
» D'acoumoudà tant ben un visage troièn ?
» Quinte poulit *minouès!* i'a pas un mot à dire.
» Mès vous avouarai, sans menti ni *medire,*
» Que pau s'en es faugut, vous vegen tant afrous,
» De faire en mèma tens lou *signe* de la crous !
» Ounte avès rencountrat un brigand prou barbara
» Pèr rendre *autant idousa* una tant bèla cara ?
» Couma un trouchoun ounchat ou lou freta-sartan,
» Sès pu negre cent fes que lou cuou de Satan !. . . .
» Enfin digàs-me dounc, sans detours e sans blagas.
» Ount avès-vous pescat tant de cops e de plagas?... »
Mès Hector, tout *ountous,* rèsta mut e capot
De se veire fourçat de paretre *autant* sot ! ..
Après un gros soupir, d'una *vouès* de tounèrra,
Me dis : « Fil de Venus, fugissès nostra terra,
» Descampàs vitamen, aici restés pas mai ;
» Sès roustit se prenès lou pu pichot delai.
» Afin d'escaladà d'Ilioun las muralhas,
» Lous Grècs, aquesta nioch, an boutounat sas bralhas.
» Fau dounc, au noum das dious qu'aimàs ben tendramen.
» Que vite vous sauvés e sans perdre un moumen.
» L'*arrèt* es prounounçat : de nostra paura Troia,
» Volou, lous enrajàs, ne faire un fioc de joia.
» Avès pèr vostre rèi prou de tens coumbatut ;
» N'avançariàs pas mai, quand fariàs lou testut.
» Se lous bras d'un mourtèl, ben manchat d'una lama.
» Aviè degut sauvà nostra paura Pergama,
» Tout autre que lou miou, que n'èra pas mousit,
» L'aurièn pas, ben segu, ni cercat, ni causit. »
. . . . . .
Campat dins lou palai de moun *chèr pèra* Anchisa.
Escartat de la vila, amai d'un brave pau,

D'aqui *quouèqu'*endourmit couma un suça pegau,
Entendièi lou bourlis dau public en alarmas,
Lous cris das coumbatans e lou bruch de las armas.
Surtout lou das enfans que sentissièn lou cau,
A tel pount e tant fort que *m'erelhe* en sursau,
E, *quouèqu'*estabourdit, cerque, vire e paupege,
Gagne lous escaliès qu'a bèles dous grimpege,
En escalant parvène au pu nau dau palai,
Ouvrisse un fenestrou, monte sus un relai,
E d'aqui ben quilhat, poumpant la tremountana,
Espandisse mous iols pèr observa la plana;
Tibère lou *timpan* pèr entendre milhou
Lou trin que se fasiè!... Pire qu'un grautilhou,
Seguère amoulounat en vegen la flamada
Das oustaus embrandàs e l'espessa *fumada*.
Poussada pèr lou ven, se rendiè touta en fioc,
Presta a me rabinà, *quouèqu'assès* lion dau lioc.
Pus affrous qu'un volcan que voumis e roundina,
Ou pire qu'un *tourren* qu'emporta e deracina,
Renversa e demoulis ce que pot l'empachà
Dins soun rapide cours de tout revalechà.
Lou chaine, *quouèque* gros, es trop feble à la luta;
Pèr lou *choc* samboutit, flechis, corba e culbuta.
Tout se trova empourtat, e lous camps semenàs
Vous portou pèr recolta un espés gramenàs.
A la cima d'un truc, lou pastre que repausa
Pot pas d'aquel fracàs ne penetrà la causa;
Enmasquat, n'ausa pas, gripat pèr la terou,
Boulegà de soun nis en vegen tèla ourou!...
Aqui, das maudits Grècs sa negra tragedia,
Nacioun d'assassins amai de perfidia,
E que volou pèr fioc nous rousti couma pouls,
Au mitan dau carnage, au pu fort das embouls.
I'a dejà lou palai dau famous Deïphoba,
Pèr las flambas sesit, save couma se trova;
Lou de Ducaleioun, *quouèque* vaste e poulit,
Tout couma una barraca es estat demoulit;
Enfin, tel qu'un palhàs embrandat que flameja,
Siègue vièl, siègue nòu, tout bruila ou petouneja;

A tel pount qu'on vesiè, couma un vol d'estournèls,
Dins lous èrs de tisous couma grosses gabèls.
Tout seguèt esclairat jusqu'au mount de Sigèa,
Las differentas mars, la tourmentaira Egèa.

. . . . . .

Es d'aqui qu'entendièi de cris sourds e counfuses,
Que vesièi lous caufàs faire vite de fuses,
Las fennas, lous enfans, lous vièls, lous impoutens,
Lous valhants, lous poultrouns, que perdièn pas soun tens;
Au tumulte mesclat lou soun de las troumpetas,
Das fifres, das flutels, das chivals las aupetas.
Malgrè tout aquel trin e sabat lou pu fort,
Ieu vole, avant crevà, faire un troisièma esfort.
Furious, decidat, reste sourd à las larmas,
Endosse moun mantèl e reprene mas armas:
A moun but la resoun vouliè be metre empach.
Mès moun courage vòu que retente un ensach.
E sans lambinejà, *vu* l'ardou que m'emporta,
D'omes determinàs fourmère una cohorta.
Savièi que dins lou tens e couma de perdus,
A cardà l'enemic s'èrou pas rescoundus.

. . . . . .

Dau temple d'Apoulloun, Panthèa, l'un das *prètras*,
Pèr sauvà nostres dious metèt vite sas *guètras*,
E, tout se graumilhant couma fai lou rougnous,
Sagèt metre à l'abri, car es ome souègnous,
Das arpious das brigands las relicas de Troia,
Qu'avièn dejà lourgnat couma objèts de sa proia,
E, *quouequ'*embarrassat de soun pichot enfant,
Biaissut couma n'ia pau, tout levèt de davant.
Munit das affairots, tout ie deven facille;
Traversa milla *trèts* de sang frech e tranquille,
Sourtis net das embouls que naissièn à moulous,
Mès, lion de s'amusà, l'i moustrèt lous talous.....

. . . . . .

A pena ai dich dous mots que rolla sa prunèla,
M'aprocha, e, sous grands iols tout *de suita* espandis,
En me sarran la man, sanglouteja e me dis:
« Lou cruel Jupiter!.. un moumen!... save quoura

» Deve vous dire que... mès ara n'es pas l'oura :
» Fau qu'avant aprengués, pioi qu'aici me vesès,
» Que soui bèucop pressat e mai qu'oun ou cresès.
» Mès pourtant vous dirai que trop de counfiença
» Nous a fach cabussà dins aquesta soufrença.
» A tant ben evitant[1], per bona esemtioun,
» De pagà l'an que vèn la capitacioun,
» *Vu* qu'as quatre cantous, couma la perousina,
» Nostra paura Ilioun en entiè se rabina.
» Tout se trova embrandat, las granjas, lous oustaus,
» Lous temples, lous palais, lous otels e casaus!
» Tout deu pagà tribut, mèma l'aussèl que nisa,
» Au trop ourrible fioc que nous la carbounisa.
» Fort erous lou Troièn qu'a sesit lou moumen
» D'esquivà la calou d'un tel embrasamen.
» De Pergama acò's fach de soun reng, de sa *glouèra*,
» E quand ne parlaran, ou serà pèr l'*istouèra*,
» *Pourvu* que lous escrichs, jout claus à bon ressort.
» D'Ilioun n'ajou pas essugat mèma sort!. .
» A l'audaça das Grècs à tant ben tout se corba,
» Atissàs à brulla pas un soul se destorba;
» Couma loups acharnàs au troupèl isoulat,
» Tout es dejout dessus e desmantibulat!
» Pioi l'infernal chival que de sa larja pansa
» Voumis de Grècs armàs d'un sabre e d'una lança,
» Sans repau ni quartiè toujour à sabrejà.
» An lou diable au *musèu* pèr ou tout ravajà!
» E l'empestat Sinoun, aquel brusuca-forjas,
» *Malgrè* nostres benfachs, prouvesit de dos torchas,
» Couris enfurounat, sans que quite un soul lioc,
» E, tout cami fasen, bufa, empusa ou met fioc.
» Après el auriàs vist un moulou de canalha
» Que de toutes lous traus, couma rats de muralha,
» De tout reng, de tout age, ensemble amalgamàs,
» Pèr milliès sourtissièn, jusqu'a las dens armàs.
» Lou diable auriè tramblat en vegen tant de lanças
» Agusadas de fres pèr traucà nostras pansas.

[1] Le manuscrit porte, évidemment par erreur : *heritant*.

» Garnidas de crouchets pu pounchus qu'un clavèl,
» Pèr, en nous acrouchant, nous estripà la pèl ;
» *Surtout* per brounchounà, eserçant sa maliça
» Sus l'enfant au teti, sus la *mèra* nourriça,
» Sus lou *frèra* e la *sur,* sus lou jouine ou vielhard,
» Sus lou brave ou poultroun, timide ou babilhard.
» Sans causi nous an pres jusquas à la marmalha :
» Sèn pas un d'esemtat pèr aquela canalha.
» An dich e coumbinat qu'avant quita lou lioc,
» Devian toutes peri pèr lou fèrre ou lou fioc.
» D'après un tel *arrèt* l'alarma es generala,
» Lou *puple* e lou souldat tramblota e bat de l'ala ;
» Sentinèla poustat, cors de garda noumbrous,
» Tout es dins lou trambloun, sans courage e sans pous ! »
Au discour de Panthèa, au tablèu d'aquel sage,
De pu fort sentiguère alumà moun courage.
Soun recit terminat e d'après tels pourtrèts,
Munit de moun damàs, à travers mila *trèts,*
Las flambas, lous brasiès, moun casquou sus la tuca,
Courrisse as petassaus l'i coupa quauqua nuca,
Dès qu'aurai lou mouièn, esten nioch e tout soul,
De m'entrelardejà dins l'espés de l'emboul.
Pèr servi moun proujèt, la luna faguèt pargue ;
Proufite dau moumen e de *suita* delargue.
Pèr rasas, pèr valats, arrivère à l'endrech,
Assès lèu pèr senti que l'i fasiè pas frech.
Vegère, en arrivant, Riphèa que m'aprocha,
E lou trepet Iphita, excellenta cabocha;
Lou sans-quartiè Dymas, l'intrepide Hypanis,
Quatre bons moustachins, fort prounàs e munis
De força e de sang-frech, d'adressa e de courage,
Decidàs, resoulus a groussi lou carnage,
Autant proumts que l'ilhau, pu fermes qu'un gros truc,
Dins lou fort d'un coumbat pus ardens que lou bruc.

. . . . . .

Mès, dès qu'à moun entour, en me sarran de croupa,
Vegère, on pot ou dire, una tant brava troupa
Que tant trefoulissiè de poude sabrejà,
Prevène soun desir e, sans arpatejà,

L'i diguère : « Guerriès, coumpagnous d'infourtuna,
» Couma un trop long repau tot ou tard impourtuna.
» Pèr nous derroubilhà, moun avis seriè fort
» Contra lous enemics de faire un autre esfort :
» E, *quouèque* nostres dious agou virat casaca,
« Nous endaraiden pas à faire una ataca ;
» Coumtàs sus vostre *chèf* : se voulès lou segui,
» A lous prendre au toupet n'aurés pas a langui ;
» Vous proumete, au segu, coumpleta réussita.
» Mès, sans perdre un moumen, l'afaire necessita
» Que vous prouvesigués de tout ce que vous fau,
» Afin qu'a pount noumat seguen pas en defau.
» Savès que lou guignoun un jour cèssa e pren terme ;
» Gara s'a denichat ! Ai couma fort e ferme,
» E jusqu'a perdre alé, me veirés brounchounà !
» Me sembla que l'i soui, tant m'en vole dounà.
» Lou moutif es puissant : sèn reduis à la crota ;
» Mès avèn dins l'esprit la vengença que trota,
» Que sans cèssa me dis : fau que fagues rampèu,
» Pèr restabli ta *glouèra*, ou trouvà toun toumbèu.
» D'aquel secrèt avis nous fau segui la traça,
» Car das Grècs n'auren pas la pu pichota graça ;
» Serian mai que nigaus que d'ou creire autramen.
» Se lachant, sèn segus dau pu rude tourmen :
» Lou salut dau vencut, sans que perde la tèsta,
» Es contra lou *vencur* de jougà de soun rèsta.
» Es qu'en semblable cas un Troièn ne vòu ioch :
» Agiguen et veirés que lou Grèc serà quioch. »
Dès avèdre parlat, dious ! de quinta grimaça
Mous lurouns rejouis dessinnèrou sa faça.
En *atenden* parti, sabre en man e renjàs,
Regagnavou las dens couma loups enrajàs.
Coumande un *demi*-tour, roumpou d'una semèla ;
Me trouven lou premiè, counduise la sequèla,
E, d'un pas redoublat, qu'alougan ferme et fort,
Courrissèn afrountà la *vitouèra* ou la mort !...
En cercan a gagnà de la vila lou centre,
Pèr ma part, ieu gagnère un famous mau de ventre;
Mès, couma pau doulhet, m'escoutère pas mai.

Pioi que, *malgrè* doulous, diguère pas un ai,
Vu qu'un objèt pressant e d'una autra impourtança
Me faguèt oublidà las doulous de ma pansa.

. . . . . .

Atirat pèr lous cris e lou bruch de las armas,
Vegèren, tout marchen, de Troiens escourchàs,
Certèns autres, pus lion, embe un aubre penchàs,
Mila dins de valats, sans pougnets, sans aurelhas,
Jusqu'a sus lou cami, d'aloungàs sus de relhas ;
Quantitat de vielhards dins de selhous gitàs,
De pu jouines roustis, d'autres decapitàs;
La *mèra* embé la filha, ensemble garroutadas,
Dau sang de sous parens toutas ensanglantadas.
Pu cruèls que lous ours dins sa rapacitat,
Aqueles maudits Grècs. . . . . .

. . . . . .

Avièn das enfantous tapissat las muralhas
E das vièls egourjàs encoumbrat lou cami.

. . . . . .

Poudès creire, au segu, pèr termina ma frasa.
Que l'i mancava pas e de fun e de brasa,
Car tout èra embrandat ou reduit en carbou.
Mès pèr ara es de bon que vous dise : N'i'a prou.
Me faudriè quinse jours e ben bona *memouèra*
Pèr vous faire en détal una tant cauda *istouèra*.
Finirai pèr vous dire, e cresès qu'ai resoun,
Que de nostra citat n'auren pas que lou noun.
Lou malur es coumplèt e la perta es totala;
De l'univers entiè la rèina e la rivala
S'eclipsà, dispareisse e foundre couma nèu !
Acò's un pau trop fort l'i fourrà sus lou pèu !

. . . . . .

A pena ai prounounçat, que moun mounde es alerta.
Recalcula pas pus sus lou *gain* ni la perta ;
Countens, pioi que s'agis de rouvri lous assaus,
Car soun plat favori es lou das petassaus.
Es aqui qu'auriàs vist desplegà de courage
E faire en pau de tens un *remua*-mainage
Couma n'ià pas agut, e d'un genre tant nòu,

Que das Grècs la valou se changèt touta en pòu.
Es vrai que de fort près l'i fretaven lous rables,
E que lous cris perçants, mens ou mai lamentables.
E lous ais e lous ouis que fasièn retenti,
Demoustravou prou clà que devièn nous senti.
  Fiers de nostre succès, *erissant* la crinièra,
Courrissèn jusqu'au bout d'una longua carrièra;
Autant qu'un caulet vert, toutes fort amanàs,
Embe un Grèc moustachin nous trouvan nas à nas :
Androgèa es soun noum e lou disou de Grèça ;
Legitime ou bastard, es de fort bela espeça.
Se vous es counougut, n'ai pas res dich de nòu,
Mès vous deve avouà qu'es un garrut maiòu :
Una massa de car, sans adrèssa e sans pista,
Das tonibouis lou rèi, d'una ben febla vista ;
Car, couma un grand flandrin, aquel fiefà nigau
Sans reflechi metèt lou pè dins lou mourrau.
Mès creirièi que lou *gain* que pèr ampla rapina
A fach penden l'emboul, sans s'escourchà l'esquina,
L'aviè destimbourlat; au pount que creseguèt
Qu'èren de soun partit, pioi qu'ansin nous diguèt :
« Ai, grands dious ! que sès mols ! dourmissiàs au rivage !
» Vous trouvàs prou tardiès pèr lou fort dau pilhage :
» Lous autres an dejà, jusqu'au mendre mutin,
» Arrapat, bel e bon, un moulou de butin. »
  Tèla observacioun que trouvèren barroca,
Prouvouquèt en dous mots la responsa equivoca
Que l'i faguèt Corrèba, armat jusqu'a las dens,
Quand prou sec ripoustèt qu'èrou un *tas* d'imprudens.....
A sous souldats cridèt : «Eviten l'abourdage,
» E surtout, pèr ounou, touta counfusioun,
» Sauven-nous e gagnen lou cami d'Ilioun.
» Save, e m'en souvendrai, qu'avèn fach una fauta !...»
De Corrèba un souldat d'el s'aprocha e l'engauta.
Telamen rede e fort.....
Qu'en toumbant de soun pes dejout el faguèt cros.
Lou vegen aloungat, tout lou rèsta s'avança,
Quau sabre a tour de bras, quau trauca de se lança !...
E tant rapidamen qu'a perfach, sans baral,

Quatre cens n'aurièn pas brandit mèma traval.
D'après un tel succès, e sans batre l'antifla,
A Corrèba faguèt levà tèsta amai nifla ;
A tel pount que diguèt, au grand countentamen
Das *chèfs* et das souldats jout soun coumandamen :
« Messius, lou sort nous ris... pioi qu'avèn l'avantage,
» Sans mainagejamen das Grècs faguen carnage.
» Et pèr ie réussi, despoulhen cop sus cop
» Lous qu'avèn envouiat as enfèrs au galop:
» Et dès avèdre fach, sus nostres abilhages,
» Das Grècs morts cargaren toutes lous acoutrages.
» Dins la foula mesclàs, ansin chacun vestit,
» Nous prendran, au segu, pèr gens de soun partit.
» A la guèrra, ou savès, tout es bon e s'escusa,
» Que siègue la valou, lou courage ou la rusa :
» S'agis de *tapà* ferme e *vitouèra* gagnà,
» Sannà lous enemics e butin empougnà. »
Aquel anounce fach, arrapa d'Androgèa
Lou casquou, lou boucliè, l'espasa; e pioi Riphèa
L'i pren sous brodequins, e pioi baila à Dymàs
Un vièl parel de gants qu'èrou, crese, traucàs.
Jout tel deguisamen dins l'emboul se metèrou,
E couma d'enrajàs, sans quartiè, tout sabrèrou.

Or dounc, *malgrè* lous dious e toutes sous poudés,
Mai d'un n'avèn couat pèr fuma de caulés,
Ce que demostra cla que, sujets à caprices,
Couma nautres mourtèls, an sous tics e sous vices ;
Fau dounc, se me cresès, *vu* moun intencioun,
Pèr toujour nous passà de sa proutectioun.
Milhouna que la siouna, esemta de fatrasses,
Avèn, pèr nous servi la de nostres bons brasses,
Preferabla cent fés, vous diguen veritat,
A la que, quauquas fés, nous an couma acourdat.
Après aquel avis, couma se dispausavou
A toumbà ferme et dru sus lous que repausavou,
Corrèba, lou premiè, l'i mostra lou cami ;
Mès anèt pas ben lion : « Ounte vas, moun ami ? »
L'i dis Cassandra èn plours e touta *eborrifada*.
Corrèba, en la vegen *autant* mau penchinada,

Degaina soun damàs, e, sus sous ravissurs,
L'i tomba sans quartiè couma sus de voulurs.
Restèren pas aqui bras crousat sans res faire,
Anèren i'ajudà pèr despachà l'afaire;
Atant ben n'auriàs vist, couma espigas de blat,
Mai de cen d'estendus sans avèdre siblat.
Lous autres, *quouèque* forts e *malgrè* soun courage,
Jougavou dau jarret sans prendre soun bagage;
Certèns, sans apetis d'un semblable regal,
Courrissièn s'enfermà dins soun maudit chival.
Alors de notre *chèf*, toutes à soun esemple,
Pèr delivrà Priam marchèren vers lou temple.

. . . . . .

Travestis couma ai dich jout aquel uniforma,
Dau palai de Priam, dessus la plata-forma,
Grand noumbre de Troièns de bona voulountat,
Couma gardas d'ounou qu'avièn aqui plaçat
Pèr defendre, au peril de sa tèsta e carcassa,
L'intrada dau palai, lou fricot e la crassa,
Nous vegen arrivà, prenou pousicioun.
Troumpàs pèr lou coustume, en bona intencioun,
De pas mancà soun cop, pèr dessus nostra tèsta
Nous gitèrou d'en nau de rouïna pau lèsta,
Car i'aviè de cairous que fasièn, sans menti,
E *quouèque* pichot pes, dous quintaus e *demi*.
Ara poudès jujà se de tèlas caressas
Poudièn nous *recounduire* a de grandas prouèssas.
D'abord, tout couma vous, deve pas ou pensà,
Mès sauprés que fauguèt tourna-mai coumençà.
Tant lèu nous metre en trin, lous Grecs se cimbelèrou,
De pertout ne venguèt que nous entournejèrou,
Jusqu'à las dens armàs, e *surtout* ben munis,
Dins l'espouer de trouvà bèla Cassandra au nis.
Mès, sans dire bon *souer*, doumaisèla Cassandra
Aguèt de loujamèn chanjat amai de cambra.
Corrèba aviè pres *souèn*, sans degus counsultà,
De la metre *ors* de vista e là ben recatà.
Vegen soun cop mancat, pu cruèls que la pèsta,
De vengença lous Grècs faciguèrou sa tèsta;

Jurèrou de pu fort de nous quita pas un
En estat de bufà pèr damoussà lou lun.
D'après un tel sermen, redoublan de courage,
Ben decidàs *surtout* de faire un grand carnage,
Lorsque, sans nous i'atendre, assallis pèr Ajax,
Qu'aqui nous surprenguèt couma una lèvra au jas.
Embe aquel furious s'enliassèt lou Dalopa,
Que pèr faire de mau, courris, sauta e galopa,
E, pire qu'ouragans de sous *antres* sourtis,
Faguèrou de councert mèma rebaladis.
Toutes lous qu'avian mes en coumplèta derouta,
Lous vegèren sourti d'una vielha redouta;
Siègue à nostre parlà, couma au deguisamen,
Vesou que sèn Troiens !... Sus lou mèma moumen,
De tout coustat venguèt, tout jougant la fanfara,
Un grand noumbre de Grècs que, sans nous crida : Gara!
A *tira-la-rigò,* jusqu'a las dens armàs,
Nous toumbèrou dessus couma loups afamàs.
Penelèa endiablat, embé sa longa espasa,
Sauta dessus Corrèba e d'un soul cop lou rasa;
Tomba davant l'autèl de Minerva en courous,
Estendut, tout sanglant, rede mort e sans pous !...
. . . . . .

Me retirère enfin sans fricot ni marmita,
Seguit de Peliàs e dau patraca Iphita,
Qu'en resoun de soun age, anava pèr cami
D'un pas tant racourchit que m'auriè fach dourmi.
Es vrai qu'Ulyssa un jour l'i trauquèt la *bedena:*
Aqui couma à marchà, soufriguen, preniè pena.
Ieu, *quouèque* bon pietoun, e *quouèque* petulen,
Vouguen pas lou quità, marchave douçamen.
Enfin, tout caminant, un grand bruch entendèren
Que tant nous faguèt pòu qu'alors nous arrestèren :
Èra *visoun visu* dau palai de Priam
Que partissiè lou bruch e lou trin qu'entendian.

(A suivre.)

ÉPIGRAPHIE ROMANE

DIALECTES MODERNES

(Suite)

VII

Vers gravés sur une tirelire

AL JOUYNE FELIX B...

Se dins aquesta dinieyrola
Li mettes quaouque paou d'argen,
Sacha qu'es la pus traça idola
Qu' inçabal sus la terra ajen.
Pamens, pichot intelligen,
Quan vas ou tornas de l'escola,
Se ne tiras per l'indigen
Que la fam, peccayre, desola
Ou que de frech soun corp tremola,
Diou, que vey tout del paradis,
Benira lou jouyne Felix.

Au jeune Félix B...— Si dans cette tirelire — tu y mets quelque peu d'argent, — sache que c'est la plus misérable idole — qu'ici-bas sur la terre nous ayons.—Pourtant, petit intelligent,—quand tu vas à l'école ou que tu enreviens, — si tu en tires pour l'indigent — que la faim, hélas! désole — ou dont le corps tremble de froid. — Dieu, qui voit tout du paradis, — bénira le jeune Félix.

VIII

LOU TRIOUMPHE DAS ORCHOLETS

Stances gravées sur une cruche

Le 24 décembre 1839, Peyrottes, alors âgé de vingt-six ans, comparut devant la Cour d'assises de l'Hérault, à l'occasion de la publication d'une satire, *lous Orcholets*, qu'il avait écrite contre un magistrat de sa ville natale et dans laquelle, sous l'influence d'une irritation dont il ne nous appartient pas d'apprécier les motifs, il avait dépassé, nous n'hésitons pas à le dire, les bornes de la critique permise. Malgré la modération de l'accusation, le talent de

la défense[1] et les sentiments bienveillants du public, il ne put éviter une condamnation à quinze jours de prison et cinquante francs d'amende. Parmi les personnes qui s'intéressèrent à lui dans cette circonstance, on doit une mention spéciale à M. Achille Jubinal, chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier, devenu depuis député des Hautes-Pyrénées au Corps législatif. Il s'établit entre eux des relations qui continuèrent après que M. Jubinal eut quitté Montpellier. En parcourant les manuscrits et la correspondance de Peyrottes, nous y avons trouvé plusieurs lettres de M. Jubinal, dans lesquelles il est question d'un projet de publication des œuvres complètes de notre poëte-potier par un éditeur parisien. Les dernières lettres sont de 1855. Peyrottes paraissait compter beaucoup, pour arriver à ses fins, sur la position et l'influence de son Mécène, qui lui manifestait toujours de nombreuses sympathies ; et, en témoignage de sa reconnaissance, il lui annonça le prochain envoi d'une cruche sur laquelle il avait gravé les stances du *Triomphe das Orcholets*, composées peu de temps après sa condamnation. C'était rappeler délicatement au député des Hautes-Pyrénées les marques de bienveillance qu'il avait reçues de lui vingt-cinq ans auparavant. M. Jubinal, qui s'occupait alors de la création d'un musée à Bagnères-de-Bigorre, fit part à Peyrottes de son intention d'y placer la cruche que celui-ci lui annonçait. Comment ces relations s'interrompirent-elles ? Nous l'ignorons absolument. Tout ce que nous savons, c'est que la cruche épigraphique ne fut pas envoyée, puisque ces Jours-ci, dix-neuf ans par conséquent après sa fabrication, la veuve et le fils de Peyrottes ont bien voulu la remettre entre nos mains. Du reste, les stances qui y sont gravées ne paraissent pas avoir été primitivement destinées à M. Jubinal. Dans les manuscrits de Peyrottes, nous avons lu *lou Triomphe das Orcholets*, avec d'insignifiantes variantes, adressé à M. Laissac, son avocat.

Quoi qu'il en soit, le vase d'argile vernissée que nous avons sous les yeux, et dont nous communiquons l'inscription à nos lecteurs, se distingue, même au point de vue de la confection matérielle, des vulgaires ustensiles affectés à une destination analogue. Ce n'est plus une cruche ordinaire, c'est presque une urne ou une amphore. Il semble que l'auteur ait voulu, par le soin avec lequel

[1] L'accusation était soutenue par M. l'avocat général Renard, depuis procureur général au même siége, et la défense soutenue par Me Laissac, avocat, que les vicissitudes de 1848 devaient élever au poste de chef du parquet de la Cour de Montpellier, en remplacement même de M. le procureur général Renard, et faire représentant du peuple.

il l'a pétrie, non-seulement indiquer la valeur qu'il attachait aux vers gravés sur ses flancs, mais encore exprimer le désir qu'elle ne fît pas trop étrange figure dans le musée de Bagnères, où elle devait être placée; de façon qu'il ne serait peut-être pas trop téméraire d'appliquer à cette pièce de poterie, mais en le retournant quelque peu, un vers bien connu d'Horace :

..... cœpit
Urceus institui, currente rotâ amphora *prodit*

Le col, le corps, le pied et leurs diverses parties y sont nettement délimités par des lignes en creux ou des cordons en relief. Toute l'inscription est gravée en lettres italiques, franchement coulées dans les stances proprement dites, grossies et plus ou moins redressées dans la dédicace et le titre. Aucun caractère romain n'y a été employé.

On lit sur le col de la cruche :

A Moussu Achilla Jubinal :

Sur le bec :

Poésia en lenga d'Oc :

Sur la lame horizontale étendue de l'orifice du col à l'orifice du bec :

1 *Janviè* 1855 :

Sur l'anse :

Clarmont-l'Héraoult :

Le titre de la pièce de vers :

Lou Trioumphe das Orcholéts (cruches),

contourne, en gros caractères, toute la partie inférieure et élargie du col. Au-dessous du bec, et immédiatement au-dessus du cordon en relief qui sépare le col du corps de la cruche, on lit ces quatre vers français, disposés deux à deux :

Où vas-tu, pauvre cruche, en ton enthousiasme,
Fils de la foi ?
Dans le palais des arts, le rire et le sarcasme
Pleuvront sur toi.

L'inscription proprement dite est gravée sur le corps, qui affecte une forme parfaitement cylindrique et est partagé, par des lignes creuses, en autant de divisions qu'il y a de stances, c'est-à-dire en huit segments.

Voici ces stances :

I

Ouy, sioy del sang d'un trabailhayre,
Sioy nascut dins un ateliè.
Lou mestiè què fasié moun paire,
Lou faou, pioy que sioy taraliè.
De ma vida berma l'escagna
Al miech das pots e dés couplets;
Car faou de vers quant ay la cagna,
E, quant l'ay pas, faou d'orcholéts.

II

Es antal que lou tems s'escoula,
E proufite dé sas liçous;
E, joust sas leis, baile à la foula
E de tarailha e de cansous.
Atabé jours, sasous, annadas
Passou couma d'esprits foulèts.
Coum'eles, entre dos fournadas,
Vese parti mous orcholéts.

III

Orcholéts! efans de la péna,
Vioùres quant vous aouray quittat.
Sachas que de vaoùtres halena
Un doux perfum d'antiquitat.

I. — Oui, je suis du sang d'un travailleur, — je suis né dans un atelier. — Le métier que faisait mon père, — je le fais, puisque je suis potier de terre. — De ma vie diminue l'écheveau — au milieu des pots et des couplets, — car je fais des vers quand j'ai la fainéantise, — et, quand je ne l'ai pas, je fais des cruches (*litt.*: petites cruches.)

II. — C'est ainsi que le temps s'écoule, — et je profite de ses leçons; — et, sous ses lois, je donne à la foule, — et de la poterie et des chansons. — Aussi jours, saisons, années, — passent comme des esprits follets. — Comme eux, entre deux fournées, — je vois partir mes cruches.

III. — Cruches! enfants de la peine, — vous vivrez quand je vous aurai quittées. — Sachez que de vous autres il se dégage — un doux

Hesioda, dins sas veilhadas,
En fourgen sous dious à grands plecs,
Sus la font placet las Naïadas
Accouydadas sus d'orcholéts.

IV

Dins la Bibla e dins l'Evangila,
On pot legi, sans se brusqua,
Que, gràça à l'orcholét d'argila,
Isaac prenguet Rebecca.
E lou Christ (caousa pla certèna).
Quitta sous disciples soulets
Per dire à la Samaritèna:
Fay me bioure à tous orcholéts.

V

Lous gitanos e lous coucarrous
Abusou de la libertat.
Dins sas mœurs, *lous trouban bijarrous*
Quan troumpou la Gleiza e l'Estat.
Sous mariages s'asseguron
Sans escharpa e sans chapélets :
De s'estaca, lous nobys jurou
En coupen dous biels orcholéts.

parfum d'antiquité.— Hésiode, dans ses veillées, — en forgeant ses dieux à grands coups, — sur les fontaines plaça les Naïades — accoudées sur des cruches.

IV — Dans la Bible et dans l'Évangile,— on peut lire, sans se fatiguer (à chercher), — que, grâce à la cruche d'argile, — Isaac épousa Rébecca.— Et le Christ (chose bien certaine) — quitte ses disciples tout seuls — pour dire à la Samaritaine : — Fais-moi boire (de l'eau) de tes cruches.

V. — Les gitanos et les mendiants nomades — abusent de la liberté. — Dans leurs mœurs, nous les trouvons bizarres — quand ils trompent l'Église et l'État. — Leurs mariages se concluent — sans le maire ni le curé (*litt.* : sans écharpe et sans chapelets). — Les fiancés se jurent un attachement mutuel — en cassant deux vieilles cruches.

VI

Per carréjà d'ayga, filheta
Pren sou orcholét joust lou bras.
Mais, à filha qu'es pouliàéta
L'orcholét es un embarras.
Amour que menaja pas gayre
Ni la cabra, ni lou caoulet,
Fo qu'en barjen amb'un fringayre,
Filha espoutis soun orcholét.

VII

Sabans que nous fases la guerra
En nous lancen vostres bouns mots,
Disès que l'orcholèt, sus terra,
Aco's lou symbole das sots.
Crese pas aquela messorga :
Meritas de cops de sibléts.
Ma musa, que plang e que morga,
Ten l'esprit dins mous orcholets.

VIII

Que Clio grave dins l'istouèra
De noums en caracteras d'or.
Jubinal, lou tiou, per ma glouèra,
Es dins lou temple de moun cor.
S'un jour, per prouvà sa mestrisa,

VI.— Pour apporter de l'eau, fillette — prend sa cruche sous le bras.— Mais, à fille qui est joliette — la cruche est un embarras.— Amour qui ne ménage guère — ni la chèvre, ni le chou,— fait que, en causant avec un galant, — fille casse sa cruche.

VII.— Savants qui nous faites la guerre — en nous lançant vos bons mots,— vous dites que la cruche, sur cette terre,— c'est le symbole des sots. — Je ne crois pas à ce mensonge : — vous méritez des coups de sifflet. — Ma muse, élégiaque et satirique,— tient l'esprit dans mes cruches.

VIII.— Que Clio grave dans l'histoire — des noms en caractères d'or.— Jubinal, le tien, pour ma gloire, — est dans le temple de mon cœur. Si un jour, pour prouver sa maîtrise, — ma muse donna

Ma musa bailet des souflèts,
En toumben de la Cour d'assisas,
As illustrat mous orcholéts [1].

des soufflets; — quand elle est tombée de la Cour d'assises, — tu as illustré mes cruches.

—

Sur le pied de la cruche se trouve la note correspondant au renvoi du dernier vers.

Puis, à côté, « autographe de l'auteur », et la signature :

« J.-A. Peyrottes, potier. »

—

Au moment de mettre sous presse, le fils de Peyrottes nous annonce l'existence d'un autre texte épigraphique de son père. Nous pensons pouvoir communiquer ce texte à nos lecteurs dans un de nos prochains numéros, ainsi que les autres inscriptions du même auteur que nous pourrions découvrir encore. A. E.

LANGUEDOC, sous-dialecte de Castres et de ses environs

Sous un chêne plusieurs fois séculaire, que l'on remarque dans une propriété rurale de la famille O..., près Brassac (Tarn), est placée une petite statue de la Vierge. L'inscription suivante, qui remonte, croyons-nous, à une dizaine d'années et que M. Gabriel Azaïs rappelle (*las Vesprados de Clairac*. Notes, p. 280), se lit au-dessous :

BIERXO DAL GARRIC, BIERXO SANTO,
COUMO L'AIGO CLARO DEL RIÉU,
QUE TA GRACIO RAXE ABOUNDANTO
SUS LA COUNTRADO DE PENRIÉU !

Vierge du chêne, Vierge sainte, — comme l'eau claire du ruisseau, — que ta grâce coule abondante — sur la contrée de Penrieux ! A. R.-F.

[1] « V. *France littéraire*, 9 août 1840. » — Il s'agit d'un article de M. Jubinal, racontant ses impressions d'audience à propos du procès du 24 décembre 1839. On rencontre dans cet article de singulières inexactitudes de traduction.

LETTRES A GRÉGOIRE

SUR LES PATOIS DE FRANCE

Lorsque la Révolution française voulut donner à notre patrie l'unité qui fait aujourd'hui sa force, un des plus grands obstacles qu'elle rencontra fut la diversité presque infinie des idiomes et des patois parlés alors par les Français. Le conventionnel Grégoire, dans un rapport justement célèbre, assurait, en 1794, que six millions de ses compatriotes ignoraient absolument la langue nationale, et que six autres millions, pour le moins, étaient incapables de soutenir une conversation suivie : « Nous n'avons plus de provinces, s'écriait-il avec amertume, et nous avons encore trente patois qui en rappellent les noms et font trente peuples au lieu d'un ! » Pour obvier autant que possible à ce grave inconvénient, la Constituante et la Convention décidèrent, à plusieurs reprises, que leurs décrets seraient traduits en dialectes vulgaires ; des Commissions furent nommées à cet effet, et, le 7 novembre 1792, on organisa au ministère de la Justice des bureaux pour traduire les lois « en langues allemande, italienne, catalane, basque et bas-bretonne. » Mais quelle dépense et quelle complication dans les rouages administratifs ! La Convention songea donc, sur l'avis de Grégoire, à prendre des mesures plus efficaces, c'est-à-dire à détruire ce qu'on appelait alors le *fédéralisme des idiomes*. Elle voulut anéantir tous les patois, pour leur substituer « la langue dans laquelle est écrite la Déclaration des droits », la langue républicaine par excellence : et elle décreta, le 8 pluviôse an II, que l'on établirait un instituteur français dans chaque commune des départements frontières.

La Révolution n'a pas réussi sur ce point, parce que les hommes n'abandonnent pas ainsi la langue de leurs aïeux; mais nous lui devons en partie les beaux résultats auxquels on est parvenu, surtout depuis la création des chemins de fer : les patois n'ont

pas disparu, et les nombreux admirateurs de Goudouli et de Mistral s'en félicitent; mais du moins tous les Français entendent aujourd'hui la langue française.

On étudiait sérieusement les questions à la fin du siècle dernier, et les *Vandales* de cette époque faisaient de minutieuses recherches, avant de proposer un projet de loi. Les membres des commissions et des comités tâchaient de s'éclairer par tous les moyens, et bien souvent leurs rapports à la Convention étaient des monuments de science et de raison ; ceux de Barrère, de Fourcroy, d'Andrieux et de Grégoire, sont parfois même de véritables chefs-d'œuvre. Ce dernier, que la postérité n'apprécie pas encore à sa juste valeur, possédait sept ou huit langues et entretenait une correspondance suivie avec tous les savants de l'Europe : ce fut lui qui, le premier, dès l'année 1790, conçut la pensée d'anéantir les patois. Mais, avant de faire une proposition de ce genre, il ne négligea rien pour connaître à fond ces idiomes qu'il voulait immoler aux nécessités de la politique : il envoya de tous côtés une circulaire pour obtenir des renseignements. On lui répondit avec un zèle que n'auraient pas nos contemporains, et c'est la collection de ces réponses inédites, auxquelles se joignirent d'autres lettres après le rapport de Grégoire à la Convention, que je présente à la *Société pour l'étude des langues romanes*. Je supprimerai quelques lettres sans importance, et les autres ne manqueront pas, je l'espère, de piquer la curiosité des connaisseurs. Ils verront quel était, il y a quatre-vingts ans, l'état de ces beaux dialectes, flétris injustement sous le nom de patois, et goûteront un malin plaisir en songeant que tant d'efforts pour amener leur destruction devaient aboutir un jour à les faire mieux connaître.

La valeur de ces Mémoires, rédigés à la hâte pour la plupart, est assurément très-diverse; mais tous ont un grand caractère d'originalité, et quelques-uns sont signés de noms illustres ou fameux, comme Volney, Le Quinio et l'ex-capucin Chabot. Ces lettres, que le hasard m'a fait tomber entre les mains, et dont l'authenticité n'a même pas besoin d'être démontrée, ont été placées pêle-mêle dans un gros volume que Grégoire a intitulé *Recueil sur les patois*, et il serait impossible de les publier dans l'ordre, ou plutôt dans le désordre, où

elles sont; il m'a semblé plus rationnel et plus simple de mettre ensemble toutes les pièces qui ont rapport au même dialecte. On trouvera donc, en premier lieu, la circulaire de Grégoire, qu'il est bien nécessaire de connaître pour comprendre les réponses de ses correspondants; puis ces réponses elles-mêmes, en commençant, comme il est juste, par celles qui vinrent de Montpellier et du Languedoc.

Circulaire de Grégoire.

« Paris, 13 août 1790.

» MONSIEUR,

» Permettez-moi de vous adresser une série de questions relatives au patois et aux mœurs des gens de la campagne, en vous priant de me donner tous les renseignements demandés, et même de me procurer tous les ouvrages intéressants écrits en ce dialecte. Vous pourrez m'adresser le tout sous le couvert de M. le Président de l'Assemblée nationale. Ces questions ayant un but d'utilité publique, j'aime à espérer que vous ne me refuserez pas vos lumières; et, comme l'étendue de mes occupations ne me permettra pas de vous écrire pour vous remercier, agréez d'avance les sentiments de reconnaissance avec lesquels je serai,

» Monsieur,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» GRÉGOIRE,

« Curé d'Emberménil, député à l'Assemblée nationale. »

---

1. — L'usage de la langue française est-il universel dans votre contrée. Y parle-t-on un ou plusieurs patois?

2. — Ce patois a-t-il une origine ancienne et connue?

3. — A-t-il beaucoup de termes radicaux, beaucoup de termes composés?

4. — Y trouve-t-on des mots dérivés du celtique, du grec, du latin, et en général des langues anciennes et modernes?

5. — A-t-il une affinité marquée avec le français, avec le

dialecte des contrées voisines, avec celui de certains lieux éloignés, où des émigrants, des colons de votre contrée, sont allés anciennement s'établir ?

6. — En quoi s'éloigne-t-il le plus de l'idiome national ? n'est-ce pas spécialement pour les noms des plantes, des maladies, les termes des arts et métiers, des instruments aratoires, des diverses espèces de grains, du commerce et du droit coutumier ? On désirerait avoir cette nomenclature.

7. — Y trouve-t-on fréquemment plusieurs mots pour désigner la même chose ?

8. — Pour quels genres de choses, d'occupations, de passions, ce patois est-il plus abondant ?

9. — A-t-il beaucoup de mots pour exprimer les nuances des idées et les objets intellectuels ?

10. — A-t-il beaucoup de termes contraires à la pudeur ? Ce que l'on doit en inférer relativement à la pureté ou à la corruption des mœurs ?

11. — A-t-il beaucoup de jurements et d'expressions particulières aux grands mouvements de colère ?

12. — Trouve-t-on dans ce patois des termes, des locutions très-énergiques, et même qui manquent à l'idiome français ?

13. — Les finales sont-elles plus commmunément voyelles que consonnes ?

14. — Quel est le caractère de la prononciation ? Est-elle gutturale, sifflante, douce, peu ou fortement accentuée ?

15. — L'écriture de ce patois a-t-elle des traits, des caractères autres que le francais ?

16. — Ce patois varie-t-il beaucoup de village à village ?

17. — Le parle-t-on dans les villes ?

18. — Quelle est l'étendue territoriale où il est usité ?

19. — Les campagnards savent-ils également s'énoncer en français ?

20. — Prêchait-on jadis en patois ? Cet usage a-t-il cessé ?

21. — A-t-on des grammaires et des dictionnaires de ce dialecte ?

22. — Trouve-t-on des inscriptions patoises dans les églises, les cimetières, les places publiques, etc. ?

23. — Avez-vous des ouvrages en patois, imprimés ou ma-

nuscrits, anciens ou modernes, comme droit coutumier, actes publics, chroniques, prières, sermons, livres ascétiques, cantiques, chansons, almanachs, poésie, traductions, etc. ?

24. — Quel est le mérite de ces divers ouvrages ?

25. — Serait-il possible de se les procurer facilement ?

26. — Avez-vous beaucoup de proverbes patois particuliers à votre dialecte et à votre contrée ?

27. — Quelle est l'influence respective du patois sur les mœurs, et de celles-ci sur votre dialecte ?

28. — Remarque-t-on qu'il se rapproche insensiblement de l'idiome français, que certains mots disparaissent, et depuis quand ?

29. — Quelle serait l'importance religieuse et politique de détruire entièrement ce patois ?

30. — Quels en seraient les moyens ?

31. — Dans les écoles de campagne, l'enseignement se fait-il en français ? les livres sont-ils uniformes ?

32. — Chaque village est-il pourvu de maîtres et de maîtresses d'école ?

33. — Outre l'art de lire, d'écrire, de chiffrer et le catéchisme, enseigne-t-on autre chose dans ces écoles ?

34. — Sont-elles assidûment surveillées par MM. les Curés et Vicaires ?

35. — Ont-ils un assortiment de livres pour prêter à leurs paroissiens ?

36. — Les gens de la campagne ont-ils le goût de la lecture ?

37. — Quelles espèces de livres trouve-t-on plus communément chez eux ?

38. — Ont-ils beaucoup de préjugés, et dans quel genre ?

39. — Depuis une vingtaine d'années, sont-ils plus éclairés ? leurs mœurs sont-elles plus dépravées ? leurs principes religieux ne sont-ils pas affaiblis ?

40. — Quels sont les causes et quels seraient les remèdes à ces maux ?

41. — Quels effets moraux produit chez eux la révolution actuelle ?

42. — Trouve-t-on chez eux du patriotisme, ou seulement les affections qu'inspire l'intérêt personnel ?

43. — Les ecclésiastiques et les ci-devant nobles ne sont-ils pas en butte aux injures grossières, aux outrages des paysans et au despotisme des maires et des municipalités?

Il suffit de parcourir, même rapidement, cette lumineuse série de questions, posées avec méthode par un homme supérieur, pour comprendre toute l'importance des réponses qu'elles devaient faire naître. Ce ne seront pas seulement les linguistes qui trouveront là de précieux renseignements: les moralistes et les historiens pourront y recueillir des indications utiles sur l'état des esprits au commencement de la Révolution ; tant il est vrai que l'étude approfondie des langues est l'auxiliaire indispensable de la philosophie et de l'histoire !

Première réponse à la circulaire de Grégoire

« Montpellier, 28 janvier 1791.

» MONSIEUR,

» J'ai lu la lettre que vous adressâtes au club de cette ville, il y a quelque temps. J'aurais grande envie de répondre à la plupart de vos questions, mais il ne me manque que deux choses : le temps et le talent. Vaille que vaille, je vais vous faire part de quelques idées qui se perdront sans doute dans la foule des vôtres, et j'ajouterai à cela trois morceaux patois qui peut-être vous donneront plus d'idées que je ne pourrais faire. Vous connaîtrez par ces pièces les finales, les tournures, etc.

» Le patois de Montpellier a beaucoup d'affinité avec l'italien; il s'en rapproche beaucoup, surtout par la prononciation.

» Notre patois, énergiquement grossier dans la bouche des hommes sans éducation et des femmes de la halle, est agréable et même délicat dans la bouche de nos dames, qui le parlent beaucoup.

» Nos paysans ne parlent guère le français ; on ne trouve dans aucun monument public des traces du langage patois.

» Je n'ai jamais lu d'ouvrages patois ; j'ai entendu parler de *las Poésias d'aou sagé* (sic), etc., etc.

Nous avons de bons proverbes patois, comme ceux-ci et tant d'autres :

Qué demora chous soun couvert [1],
Sé rés noun gagna, rés noun perd.
— Qué reveia lou chi quand dort,
Sé lou mord, na pas tort.
— Rougea la sera,
Bel tén espera.
Rougé lou matì,
Coun pissa soun visi.
— Trés pichots, trés mutins,
Trés grands, trés flandrins.

J'avais conçu le projet de composer et de faire imprimer une trentaine de fables dans le genre de celle que vous trouverez ci-après. On pourrait aisément, par des apologues agréables, faire aimer leurs devoirs aux personnes de la ville peu instruites et aux campagnards ; on pourrait leur faire aimer la Constitution et respecter les lois ; mais mon commerce m'occupe beaucoup. Ces fables allécheraient ces bonnes gens et leur inspireraient peu à peu le désir de s'instruire.

On lit très-peu dans nos villages : quelques livres de piété y forment toutes les bibliothèques ; les curés n'ont pas de livres à prêter.

Voilà peu de réponses à tant de questions ; mais voici quelques morceaux de poésie qui n'ont pas encore vu le jour :

L'AMOUR POUNIT PER UNA ABEIA

Lou pichot diou qu'és tan puissan,
Vechén una rosa vermeia,
Voou la culi ; mais una abeia
Lou fissa redé ; et, tout ploran,
S'encouris vité vers sa mera,
Et yé dis, d'un air bén mouquét :
« Véses, mama, qu'es gros moun dét !
» Una abeia, dins moun partera,
» Ven, peccaïre ! de mé pouni.
» Santapa ! qué me fai souffri ! »

[1] J'ai reproduit scrupuleusement l'orthographe telle quelle du correspondant de Grégoire.

Venus lou pren sur sa faoudéta,
Souris, l'acala emb'un poutou,
Et dis : « Moun fil, s'una bestiéta,
» Pus manida qu'un parpaiou,
» Te faï tan coïré la manéta,
» Jugea un paouquét quinté es l'estat
» D'un cor que toui traits an blassat ! »

J'ai dans mon portefeuille un poëme patois d'environ trois cent cinquante vers, intitulé : *las Véndémias dé Pignan*. Il est en deux chants. S'il pouvait vous être utile, je vous le ferais passer sur votre demande. Mon adresse : chez MM. Riban fils, Rolland et Rigaud[1].

LA CIGALA ET LA FOURNIGA (fabla)

—

La Cigala, qu'és pas bega,
Tout l'estiou n'avié cantat :
Sega, sega, sega, sega.
Quand l'hiver fouguet tournat,
Sé trouvet, dins soun maïnage,
Embé la croux d'aou visage.
Devers la fourniga anét ;
Aïssi cé qué li diguet :
« Fournigueta, fournigueta,
Vous qué né ses tant braveta,
Mé prestàrés b'un paouquét
Ou dé blat ou de mïét.
Per moya ! moun amigueta,
Vous ou rendray aou bel tén,
Et mema y ajoustarén
L'interèt a siei per cén. »
— « Pecayré ! ma chera amiga.
Yé respoundet la fourniga,
Se poudiei vous secouri,
Ou fariei embé plési ;
Mais vésés, ma chera fia,
Soui cargada dé famia ;
Et permétès-mé, moun cor,
Dé vous dire qu'avès tort.
Dins l estiou, quand travaïbé (*sic*),
Qué tiravé, qué susabé,
Vous né cantavés, m'amour,
Tout lou cenclamé d'aou jour.
Ara vous trouvas geïnada !
Ma foi ! né soui ben fachada ;
Moun estat mé permés pa
De poudé vous soulagea. »
La Cigala, desbiaïssada,
Seguet ben morta dé fan.

—

Mous amis, n'arriva aoutan
A tout homé fénéan.

Vous trouverez encore dans ma lettre une pièce intitulée : *l'Aristocratia chassada dé Moumpeiè*, que j'ai aussi composée.

[1] Ce poëme, imprimé à Montpellier chez Tournel, se trouve, ainsi que la pièce annoncée plus bas, dans un autre *Recueil de pièces imprimées sur les patois*.

Hélas! je crains bien que ce ne soit qu'une fiction poétique. Nos prêtres nous font trembler; leurs prônes! leurs libelles! etc. Est-ce là cette religion sainte qui fut prêchée par J.-C.? — Votre...., etc. — Auguste Rigaud.

Cette lettre d'un poëte commerçant, qui saisit une occasion de placer quelques enfants de sa muse, ne satisfera peut-être pas entièrement les lecteurs de la *Revue des langues romanes;* mais il fallait bien donner la place d'honneur à leur compatriote. Voici d'ailleurs une pièce beaucoup plus sérieuse, un véritable travail d'ensemble, adressé à Grégoire par la *Société des amis de la Constitution*, de Carcassonne.

II

Ci-devant Languedoc (*de la main de Gregoire*)

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

Il serait difficile d'indiquer le temps auquel le patois a pris une certaine consistance; mais il paraît que cet idiome fut fixé de très-bonne heure, puisque nous avons des actes datés de 1200, dont le jargon diffère peu de celui qu'on parle de nos jours. Cependant l'affinité du patois avec l'espagnol, l'italien et le français, montre assez qu'il s'est formé comme ces idiomes du grec, du latin et du celtique, lorsque, après l'invasion des Visigoths, ces trois langues, déjà corrompues, se fondirent avec le jargon de ces nouveaux maîtres.

On peut considérer les patois répandus dans le ci-devant Languedoc, et même dans une grande partie de la Guyenne, comme un même idiome, divisé en une infinité de dialectes, à peu près comme le grec, qui en a quatre très-différents. Ces dialectes varient d'une manière prodigieuse, souvent de village en village, toujours de ville en ville; mais ils ont un rapprochement si marqué d'origine et de construction qu'un homme peut faire vingt, trente lieues de suite, et entendre cette multiplicité de jargons, quoiqu'il n'ait connaissance que d'un seul. En effet, les termes sont presque toujours les mêmes; ils reçoivent, à la vérité, plus ou moins d'altération par la diversité d'accent que chaque contrée adopte, mais l'analogie constante qui se rencontre pour tous les cas semblables, dans tout le reste du

langage, ne permet pas d'hésiter sur la signification. Il paraît donc que toutes les découvertes faites sur l'origine des patois voisins pourront absolument s'appliquer aux nôtres.

Quelle qu'ait été la cause de la diversité des dialectes patois, soit qu'on la prenne dans la différence de l'idiome primitif, soit qu'on la fasse naître du plus ou moins de civilisation qui a distingué les peuples de nos climats, il est certain que le français appauvrit et rapproche de jour en jour ces jargons disparates ; que les mots patois éloignés de la langue nationale disparaissent insensiblement, et que ces dialectes expirants, réduits presque aux expressions du premier besoin, semblent être parvenus à ce degré de caducité qui annonce une désuétude prochaine.

On sait que le midi de la France produisit autrefois une foule de poëtes ou troubadours qui firent aimer à l'Europe, encore barbare, les productions de leur génie. Chaque dialecte eut les siens, qui l'enrichirent et le polirent par leurs écrits. Le nôtre eut part, comme les autres, aux bienfaits des Muses : cependant il nous reste peu d'ouvrages originaux. L'histoire parle d'un fameux troubadour qui fit les délices de ses concitoyens et surtout d'une princesse illustre, mais ses ouvrages ne nous sont pas parvenus.

Goudouli, le plus fameux des poëtes toulousains, le seul presque qu'on lise encore aujourd'hui, mais dont le siècle est trop peu reculé pour être celui des beaux temps de la langue, a entremêlé dans ses poésies les patois de toutes ces contrées, semblable à Homère, qui aimait à insérer dans un même vers les quatre dialectes de sa langue. Mais, quoique Goudouli ait beaucoup emprunté de notre idiome, quoique le patois de cette contrée s'y trouve quelquefois pur dans des périodes entières, nous ne pouvons le citer comme un de nos auteurs, parce que, tout pris, c'est le dialecte toulousain qu'il a parlé, et non le nôtre. La différence essentielle qui existe entre le patois et le français vient de la prononciation ; l'*e* muet, qui se retrouve si souvent dans la langue nationale, est inconnu dans notre dialecte ; aussi nos campagnards ont-ils beaucoup de peine à le prononcer pur : ils mettent presque toujours à la place l'*e* mi-ouvert ou l'*u* faible.

Les consonnes doublées, les plus communes aux Français,

répugnent à être prononcées par nos paysans, et c'est en cela que l'affinité de notre patois avec l'italien est le plus marquée. Ainsi dans *objet, respectable,* nos paysans prononceront à l'italienne *ogget, respettable.*

Par une suite, leur *x* n'a pas à beaucoup près le son de l'*x* français : c'est le *zz* double italien un peu forcé. Le *b* suivi d'un *s* se rend en patois comme l'*x* : ainsi, au lieu de dire *absolument,* le campagnard dira *azzolument.* Le *ch* se prononce comme le *c* italien dans *cecita, piacere.* Telles sont les différences caractérisques de la prononciation des deux idiomes. Il en coûterait peu pour les faire disparaître ; il suffirait d'en faire l'objet des premières leçons que donneraient les maîtres d'école à leurs élèves. Nous croyons pouvoir assurer que cette prononciation, à laquelle on fait si peu d'attention parmi nous, est précisément ce qui rebute le plus les habitants de la campagne dans l'étude du français ; parce que, sans leur montrer des règles sûres et générales, on croit avoir beaucoup fait quand on les reprend à chaque faute. La construction patoise n'admet pas plus d'inversion que la française, dont elle ne diffère que dans très-peu de cas : par exemple, les verbes s'y rencontrent souvent sans sujet exprimé. Les régimes composés y sont plus nombreux que dans le français : c'est la source des fautes sans nombre que font les Gascons contre la langue nationale.

Peu cultivé par les savants, le patois compte un petit nombre de mots composés ; les radicaux y sont plus fréquents, surtout les exagératifs et les diminutifs. Ce luxe d'expression, presque le seul qu'ait conservé notre dialecte, est devenu entièrement arbitraire.

Réponse aux questions relatives au patois

1° — Dans la ville et les villages circonvoisins, le peuple entend le français ; mais le plus grand nombre parle le patois. Dans les lieux plus éloignés, on ne parle que patois, et le français est moins entendu. Par une suite, le patois se francise à la ville ; il est plus pur à la campagne. Dans tout ce district, c'est-à-dire dans un arrondissement de trois lieues de rayon, on ne parle proprement qu'un même patois : s'il y a quelque différence, ce n'est que dans la prononciation.

2° — Le patois a une origine fort ancienne : elle est prouvée par des actes écrits depuis plus de cinq cents ans ; on connaît des registres de paroisse écrits dès le XIVe et le XVe siècle.

3° — Les termes composés sont rares, les radicaux fort communs.

4° — On y voit beaucoup de termes dérivés du latin: l'analogie mène à croire que le patois est le produit du grec, du latin, du celtique corrompus.

5° — Il a avec le français une affinité qui devient sensible de jour en jour. Il se rapporte aussi beaucoup avec l'italien et l'espagnol.

6° — Il se rapproche assez du français pour le nom des maladies, des termes des arts et métiers, des diverses espèces de grains, de commerce; les noms des plantes et des instruments aratoires en sont plus éloignés. Voyez la nomenclature ci-après.

7° — On trouve rarement plusieurs mots pour exprimer la même chose, et, lorsque cela arrive, c'est surtout dans les cas où les mots patois vieux ont déjà fait place à un mot tiré du français.

8° — Le patois semble plus abondant pour l'expression des objets du premier besoin, pour les mouvements de la colère et de la haine; mais, généralement, il manque de richesse et s'appauvrit de jour en jour.

9° — Il les emprunte tous du français.

10° — Il paraît n'avoir pas plus de termes contraires à la pudeur que le français, avec cette différence qu'ils y sont plus familiers.

11° — Les jurements du patois sont ceux du français; il y a cependant quelques expressions propres aux grands mouvements de colère.

12° — On y trouve des termes et des locutions énergiques qui manquent au français; mais tout cela se perd de jour en jour et fait place aux locutions françaises.

13° — Les finales sont plus souvent voyelles que consonnes. L'*o* est la finale favorite. Les terminaisons féminines sont formées par des *i*, des *o* muets, et par des *e* fermés muets.

14° — La prononciation est fortement accentuée et un peu rude.

15° — Nous n'y connaissons pas d'autres accents que ceux des Français. Le Languedocien imprimé à Nîmes marque notre *e* fermé muet d'une sorte de tréma, mais cette orthographe n'a pas été connue de nos auteurs. Ils se sont toujours servis de l'accent aigu, qui ne marque pas à beaucoup près le son de l'*e* en question; mais le tréma du dictionnaire de Nîmes a le même inconvénient.

16° à 19° — V. n° 1.

20° — On prêche en français dans la ville, dans les villages voisins et dans les bourgs; mais l'usage de prêcher en patois est usité et pratiqué presque partout ailleurs.

21° — Nous n'avons ni grammaires, ni dictionnaires de notre patois; on connait cependant deux dictionnaires languedociens, l'un de Toulouse, l'autre de Nîmes. L'un et l'autre de ces dictionnaires ne peuvent donner une idée juste de notre dialecte; ce serait beaucoup qu'ils pussent servir à le faire entendre. Les dialectes pour lesquels ils ont été faits étaient fort éloignés du nôtre.

22° — On n'en trouve pas.

23° et 24°.

I. — L'ouvrage patois le plus ancien que nous connaissions est une description assez poétique d'un puits de la cité de Carcassonne, appelé *le Grand Puits*. Cette pièce, quoique de courte haleine, dénote un germe de bon goût et est écrite avec assez de facilité, ce qui nous porterait à croire que l'auteur avait eu déjà des modèles dans la poésie patoise. On la trouve dans les *Annales de la cité, par M. Besse*. L'auteur est inconnu.

II. — Il existe une comédie écrite dans le jargon du pays, qui date peut-être d'aussi loin que l'ouvrage précédent; elle a pour titre *Jammeto*. Cette pièce fut représentée il y a soixante ans, dans un de nos faubourgs; l'affluence des spectateurs était, dit-on, prodigieuse. Son succès fut tel, que plusieurs qui y assistaient en ont retenu des tirades entières. Il est à croire qu'elle ne serait pas si goûtée de nos jours, même du peuple, dont le goût s'est bien épuré. C'est une pièce informe, irrégulière, presque entièrement dénuée d'art; on y trouve pourtant un nœud et un dénoûment. Les caractères en sont assez bien frappés et soutenus; mais ce qui doit rendre l'ouvrage

intéressant, c'est la peinture naïve et fidèle des mœurs champêtres, les tableaux des amours innocents de Jammeto et de Ramoun. Le 2e acte surtout a une scène dans le genre pastoral qui est encore goûtée de ceux qui ont quelque regret à la bonhomie de nos aïeux; la délicatesse du sentiment n'en est pas tout à fait bannie. Tout le reste de la pièce n'est qu'un détail assez ennuyeux des abus criants de l'ancienne justice, de la friponnerie de ses suppôts et de la sottise des plaideurs. Le style en est lâche, diffus et quelquefois obscur; les termes grossiers surtout y sont assez communs. Il ne laisse pourtant pas de plaire par sa simplicité et par les anciens proverbes patois qui y sont heureusement amenés. Nous croyons que cet ouvrage est le seul qui puisse faire connaître l'idiome du pays, et par cela seul il n'est pas indifférent.

III. — Nous avons encore des traductions de quelques *hymnes*, *proses* et *psaumes* : tout y est généralement mauvais : les originaux y sont entièrement défigurés, méconnaissables : le style en est presque inintelligible. Nous en exceptons les traductions du *De profundis* et de la *prose des saints*, *Lauda Sion*.

IV. — En fait de chansons, nos recherches auraient été presque infructueuses si nous nous étions bornés à celles que chante le peuple, c'est-à-dire à des farces d'une lubricité dégoûtante ou d'une platitude insoutenable. Il en existe qui sont dignes des plus beaux temps de la poésie. On estime surtout celles d'un certain *Loz*, avocat, mort il y a quarante ans. Nous vous en faisons passer quelques-unes. Quant aux rimes ou narrations burlesques que le peuple compose au carnaval pour s'égayer aux dépens des autres, ce n'est qu'un ramassis d'injures grossières, restes informes de l'ancienne *tragédie* grecque, qui pourrait trouver place dans les archives de la chronique scandaleuse, jamais dans celle du bon goût.

V. — Nous avons recueilli tous les noëls faits depuis vingt-cinq ans, nous les avons tous lus : il n'a pas fallu moins que le désir d'être utiles pour nous en faire soutenir la lecture. Dans cette collection insipide, nous en avons trouvé trois ou quatre qui peuvent passer pour bons, quand on a lu les autres.

VI. — Le meilleur poëte moderne après M. Loz est M. *Samary*, député du côté droit à l'Assemblée nationale. Nous avons

de lui plusieurs pièces où l'on reconnaît tout ce qui constitue le poëte : imagination brillante et féconde, tour d'esprit original, enthousiasme soutenu, hardiesse dans les images et les métaphores ; mais on lui reproche avec raison d'avoir ravalé le langage des dieux en l'employant même avec affectation à des sujets sales, bas, capables de choquer le goût le moins délicat. Ses ouvrages sont des égouts magnifiquement construits, où il ne passe que des lacs infects d'ordures et d'immondices.

VII.—Nous avons une pièce assez originale sur les séminaires, dans laquelle l'auteur, sous une allégorie plaisante, dépeint avec énergie le despotisme absolu des ci-devant supérieurs des séminaires et la malpropreté dont on y était nourri. Cet ouvrage, très-moderne, a été très-goûté, tant à cause de son style facile et nerveux, que par rapport aux métaphores ingénieuses qui y sont répandues ; il laisse cependant à désirer un peu plus d'ordre dans les idées et de la correction. Il nous reste aussi du même auteur quelques pièces de société, qu'on entend encore avec plaisir.

Nous n'avons d'écrits en prose que des actes publics ou des registres de paroisse.

25° — Nous vous envoyons ce qu'il y a de mieux dans ces divers ouvrages.

26°—Nous avons beaucoup de proverbes, de dictons usités, surtout à la campagne.

27° — Il semble que le patois rende ceux qui le parlent grossiers, rudes, libres, mais francs. La grossièreté et la liberté sont tellement le caractère de ce dialecte, que, lorsqu'on a quelque chose de bas à dire, on préfère s'exprimer en patois pour avoir le droit de [ne pas] rougir. Il semble, au reste, que les mœurs, en se polissant de jour en jour, ôtent au patois une partie de sa grossièreté et de sa rudesse.

28° — Le patois se rapproche insensiblement du français; il semble même tomber peu à peu en désuétude. Il y a vingt ans que personne ne parlait ici français ; aujourd'hui, non-seulement les citoyens aisés s'expriment dans la langue nationale, mais même un assez grand nombre d'individus parmi le peuple, si l'on excepte les campagnes éloignées des villes. Le patois se compose de jour en jour de mots français ; on remarque que la Révolution y en fait passer un grand nombre.

29° — Tous les livres de piété étant écrits en français, on serait mieux instruit sur la religion si le patois était détruit. On le serait encore mieux des lois de l'Etat, parce qu'on lirait avec plus de fruit les bons ouvrages que la Révolution a produits. Le peuple serait plus civil, plus doux et moins libre dans ses propos.

30°—Il est certain que notre patois tend de lui-même à une désuétude entière. Mais on pourrait en accélérer la ruine en envoyant de bonne heure les enfants dans des écoles où l'on ne parlerait que français ; en offrant aux villageois des livres de piété plus simples que ceux que nous avons ; en obligeant les curés à n'instruire qu'en cette langue, et les municipalités des campagnes à recevoir des journaux à la portée du commun ; en faisant chanter dans les paroisses des cantiques français. Nous avons observé que le peuple de cette ville entend et parle mieux le français depuis qu'on est dans l'usage de faire chanter des cantiques aux instructions paroissiales.

31° — On y lit des livres uniformes, mais trop relevés ; d'ailleurs, les enfants et les maîtres parlent patois.

32° — Presque tout.

33° — Pas autre chose ; cependant dans les gros lieux il y a des maîtres de latin.

34° — Pas trop, mais on attend plus d'eux dans le nouvel ordre de choses.

35° — En eussent-ils pour eux-mêmes, le plus grand nombre en est privé jusqu'ici, par l'extrême modicité des revenus qui, dans l'ancien régime, étaient affectés aux ecclésiastiques du second ordre ; les bienfaits de la Révolution les mettront peut-être en état d'en avoir.

36° — Les gens de la campagne lisent aujourd'hui quelques papiers publics ; ils liraient bien davantage s'ils avaient des livres à leur portée.

37° — Catéchisme, almanach, heures du diocèse, Imitation de J.-C. et autres livres de piété, l'Histoire des quatre fils Aymon, d'Eguillerie (?), etc. Ils ont beaucoup de goût pour les complaintes, et en général pour tout ce qui est merveilleux.

38° — Ils ont les préjugés de la magie, sorcellerie, astrologie, divination ; ils mettent beaucoup de superstition dans la religion, mais tout cela s'affaiblit de jour en jour.

39° — La dépravation et les lumières sont très-sensibles, surtout dans les villages voisins des villes.

40° — La Société se propose d'agiter cette importante question; elle vous fera part de ses aperçus à ce sujet.

41° — La Révolution est trop récente pour que ses effets moraux soient bien sensibles. Il paraît cependant qu'elle a élevé l'âme du villageois. L'enthousiasme de l'égalité devient peu à peu celui de la vertu.

42° — Il semble que les campagnards soient élevés au niveau de la liberté ; mais il est douteux si le grand nombre agit par véritable patriotisme ou seulement par les affections de l'intérêt personnel.

43° — Les paysans et les officiers municipaux des campagnes ont usé de la plus grande modération, même à l'égard de ceux qui se faisaient un système de troubler le repos public ; peu ont été insultés, et encore ce n'a été que parmi les plus acharnés et les plus imprudents.

Non content d'envoyer à Grégoire des réponses si précises, le club de Carcassonne recueillit, pour les lui adresser, des listes de mots curieux, des proverbes, des noëls, des chansons, des cantiques et quelques petits poëmes, dont un du député Samary, et la pièce sur les séminaires. Il avait même fait copier les six actes de *Jammeto*, mais je n'ai pu les retrouver. J'ai transcrit ces divers spécimens de la poésie languedocienne, qui peuvent intéresser la *Société pour l'étude des langues romanes*, et on les trouvera dans le prochain numéro de la Revue. Après quoi, nous passerons aux savants travaux de l'ex-capucin Chabot sur le patois du Rouergue. L'indignité du personnage n'ôte rien, ce me semble, à la valeur de son œuvre.

A. Gazier,
professeur au lycée Saint-Louis.

GRAMMAIRE LIMOUSINE

CHAPITRE DEUXIÈME

ADJECTIF QUALIFICATIF

Il y avait dans l'ancienne langue, comme en latin, deux classes d'adjectifs. La première, qui distinguait les genres aux deux nombres et aux deux cas, suivait pour le masculin la deuxième déclinaison et pour le féminin la première déclinaison des substantifs. La seconde, qui ne distinguait les genres qu'au nominatif pluriel, suivait au masculin la deuxième déclinaison et au féminin la troisième déclinaison des substantifs. Voici les paradigmes de l'une et de l'autre.

Première classe

A. — *Sans voyelle flexionnelle*

	Masc.	Fém.
	Singulier	
Suj.	*segurs (securus)*	*segura (secura)*
Rég.	*segur (securum)*	*segura (securam)*
	Pluriel	
Suj.	*segur (securi)*	*seguras (securæ)*
Rég.	*segurs (securos)*	*seguras (securas)*

B. — *Avec voyelle flexionnelle.*

	Singulier	
Suj.	*negres*[1] *(niger)*	*negra (nigra)*
Rég.	*negre (nigrum)*	*negra (nigram)*
	Pluriel	
Suj.	*negre (nigri)*	*negras (nigræ)*
Rég.	*negres (nigros)*	*negras (nigras)*

[1] Dans cet adjectif et les semblables, l's flexionnelle était souvent omise au nominatif singulier. Voir ci-dessus la note sur *paire*.

Deuxième classe

Singulier

Suj.	*fizels (fidelis)*	*fizels (fidelis)*
Rég.	*fizel (fidelem)*	*fizel (fidelem)*

Pluriel

Suj.	*fizel (fideles)*	*fizels (fideles)*
Rég.	*fizels (fideles)*	*fizels (fideles)*

J'ai déjà observé que le sentiment des genres, loin de s'affaiblir graduellement pour finalement s'effacer, comme celui des cas, était au contraire devenu de plus en plus fort et impérieux. Aussi pouvons-nous constater, dès les plus hauts temps de la langue, une tendance à distinguer complétement les deux genres dans les adjectifs de cette seconde classe. Cette tendance triompha d'abord dans les adjectifs en *e* flexionnel, tels que *noble, feble*[1], *agre*, parce que l'*e*, grâce sans doute à l'analogie des substantifs de cette désinence, presque tous masculins, et des adjectifs de la première classe, tels que *sengle, negre*, qui le changeaient en *a* au féminin, dut paraître de bonne heure la flexion essentielle et exclusive du masculin. Elle ne fut pas si générale et si dominante dans les adjectifs de cette classe, sans voyelle flexionnelle, tels que *fort, grant*; mais là aussi elle finit peu à peu par imposer la flexion *a* au féminin, et il est probable qu'avant même la fin de l'âge classique, les deux genres, dans le langage courant, devaient être déjà presque toujours distingués[2]. Quoi qu'il en soit, tous les adjectifs, moins quatre ou cinq exceptions qui seront mentionnées plus loin en leur lieu, ont aujourd'hui en limousin, comme, je crois, dans les autres dialectes de la langue d'oc, deux formes distinctes, tant au singulier qu'au pluriel, l'une pour le

[1] *Febla* (*frebla*) est déjà dans Boece (v. 146). V. aussi Gérard de Rossillon, v. 6715 : *ela fo febla e cassa*.

[2] On trouve déjà dans Gérard de Rossillon, à côté de formes des deux genres, beaucoup plus nombreuses, quelques formes féminines, telles que *granda* (v. 4259), *dolsa*. Ces féminins en *a* doivent remonter, pour plusieurs adjectifs, jusqu'au latin lui-même. On en a la preuve pour deux ou trois, par exemple *pauper, tristis*, qui avaient tous les deux, dans le latin vulgaire, une deuxième forme en *us, a*. *Paupera* est déjà dans Plaute, et on lit : *tristis non tristus* dans l'*Appendix ad Probum*.

masculin, l'autre pour le féminin. Ils suivent tous uniformément, pour ce dernier genre, la première déclinaison des substantifs. Mais, au masculin, ils sont loin de présenter la même uniformité. La classe la plus nombreuse est composée de ceux qui se règlent sur la deuxième déclinaison des substantifs, c'est-à-dire dont la désinence est en *e* atone. Leur déclinaison peut être considérée comme la déclinaison type des adjectifs. En voici le paradigme.

Déclinaison type des adjectifs

	Masc.	Fém
Sing.	*negre* (*negre*)	*negro* (*negra*)
Plur	*negrei* (*negres*)	*negrà* (*negras*)

Ainsi se déclinent :

1° Tous les adjectifs qui, d'après les lois phoniques, se dégagèrent du latin avec un *e* flexionnel, soit aux deux genres, comme *terrible*, *agre*, soit seulement au masculin, comme *jaune*, *tendre* [1] ;

2° Un grand nombre d'autres qui ayant perdu, soit seulement au masculin, comme *ferm*, *honest*, soit aux deux genres, comme *fizel*, leur voyelle flexionnelle, en ont plus tard repris une, à l'exemple des substantifs tels que *crim*, *vim*, mentionnés au chapitre précédent.

Le nombre est assez grand des adjectifs qui ont été ainsi munis de l'*e* flexionnel au masculin [2], mais beaucoup plus nombreux sont ceux qui sont restés réfractaires à l'unification ; aussi trouve-t-on encore aujourd'hui, parmi les adjectifs,

[1] Aux adjectifs de cette catégorie il faut ajouter ceux que nous avons empruntés en français, et qui, dans cette langue, n'ont qu'une désinence (*e*) pour les deux genres.

[2] En voici quelques-uns: *ounète* (*honest*), *ferme*, *triste*, *riche*, *large*, *brave* (*brau*), *rauche*, *freiche* (*fresc*), *juste*, *rare*, *avare*, *boueide* (*voit* = *viduus*), *chauve*, *nete* *freule*, *gent*. On peut remarquer, pour les trois derniers, que les formes actuelles sont phonétiquement plus correctes que celles de l'ancienne langue (*net*, *freul*, *gent*), les originaux latins étant proparoxytons. Cela pourrait induire à penser que, au lieu d'être plus récentes, elles sont, au contraire, plus anciennes que celles-ci. — Citons encore, comme analogue des précédents, *asse* (de *assus*), dont la forme première, que je n'ai pas rencontrée, dut être *as*.

une aussi grande variété de désinences que parmi les substantifs. Je vais ici les énumérer toutes, en mettant en regard les formes féminines correspondantes, parce que celles-ci, dans la plupart des cas, se distinguent du masculin non-seulement par l'adjonction de la flexion *a* (= *a*), mais encore par la présence de consonnes radicales tombées au masculin, soit immédiatement, soit durant ou depuis l'âge classique. Je suivrai ici le même ordre que dans les tableaux donnés ci-dessus des désinences des substantifs.

LISTE DES TERMINAISONS DES ADJECTIFS PRIVÉS DE FLEXION AU MASCULIN [1]

I. — Désinences variables au masculin

(Voyelle brève au singulier, voyelle longue ou diphthongue au pluriel)

1. *o, á* — *áno, ánā* [2] (lat. *anus*, pr. *á* ou *au*) : *germá* — *germáno* (*germanus*).

2. *é, ei* — *éno, énā* (lat. *enus, enis*, pr. *é* ou *eu*) : *plé* — *pléno* (*plenus*) : *le* — *léno* (*lenis*) [3].

3. *e, ei* — *écho, échā* (lat. *ectus*, pour *ictus*, pr. *ech, eit*) : *dré* — *drécho* (*directus* : *eitré* [4] — *eitrécho* (*strictus*). Plusieurs laissent *dré* et son composé *adré* invariables au pluriel masculin.

3 bis. *ue, uei* — *uecho, uèchā* (lat. *octus*, pr. *uech*) : *cué* — *cuèchā* (*coctus*). — Même observation que pour *dré* ci-dessus.

[1] Je comprendrai dans cette liste les participes et aussi les substantifs masculins qui changent de désinence quand ils s'appliquent à un être du genre féminin ou considéré comme tel.

[2] La virgule sépare les nombres, le tiret les genres.

[3] Ajoutons les substantifs *che* — *cheno*, de *canis*.

[4] Je donne ici a *eitré* l'accentuation régulière ; mais dans le langage ordinaire l'accent recule sur la syllabe initiale, comme on le voit dans ces vers de Foucaud :

Mà si yau sa pû a l'*eitre*
Dau min sai tranquille e meitre.

Voyez *Phonétique*, chap. II.

4. *ĭ, ī — io, ià* (monosyllabe) (lat. *ius*, pr. *i* atone) : *nèci — nècio (nescius); nôvi — nôvio*[1].

5. *ĭ, ī — ino, ina* (lat. *inus*, pr. *i* ou *in*) : *vezi — vezino (vicinus); fi — fino ; lemouzi — lemouzino*[2].

6. *ou, oû — oudo, oudà* ou *outo, outa* (lat. *otus, otis*, pr. *ot*) : *nebou — nebondo; tou — touto.*

II. — Désinences invariables au masculin

A. — Désinence longue, nasale ou en R

a. — Désinences à voyelle longue ou à diphthongue

1. *à — àsso, assà* (lat. *assus*, pr. *as*) : *grà — gràsso; bà — bàsso.*

2. *à — àso* (lat. *asus*, pr. *as*) : *rà — ràso.*

3. *è — èso, èsà* (lat. *ensis*, pr. *es*) : *francè — francèso.* J'ai déjà dit que c'est seulement dans les noms ethniques que la désinence *és* ne s'est pas changée en *ei* à Nontron ; à Limoges, ces noms suivent la règle générale.

4. *iè — ièro, ièrà.* Cette désinence a plusieurs sources : 1° *arius*, pr. *ier*; ex.: *bergiè — bergièro; pariè — parièro* (*parier*[4]) :

[1] Nous avons ramené à la déclinaison type, c'est-à-dire muni d'un *o* au masculin, plusieurs adjectifs de cette désinence. Tels sont *borlie* et *marfie*, qui, en bas-limousin comme en languedocien, sont restés en *i* pur. Par suite de cette adjonction, l'*i* s'est consonnifié, et il faut écrire le premier *borlhe*.

[2] Ajoutons *chi — chino*, autres formes, plus usuelles, de *che — cheno*, dérivées également de *canis* : l'ancienne langue offre déjà *che* et *chi* (ou *chin*) à côté de la forme régulière *can*.

[3] Dans plusieurs variétés du dialecte languedocien on donne au masculin des pluriels sensibles non-seulement à ceux de ces adjectifs terminés par une sifflante ou une chuintante (*gros — grosses, estrech — estreches*), comme on le fait aux substantifs de même désinence, mais souvent encore à ceux qui se terminent par une explosive, une nasale ou une liquide. Dans ces derniers cas, c'est ordinairement en *is*, non en *es*, qu'a lieu l'allongement. Ex.: *Mountat — mountadis : rengut — rengudis : boun — bounis ; michant — michantis ; noubel — noubelis ; poulit — poulidis, loung — lounguis : darnier — darnieris ; bieil — bieillis.* (V. *Rev. des langues romanes*, I, 316; III, 396-399, *passim*, pour l'Aude et l'Ariége; les mêmes formes sont très-usités dans le bas Quercy.)

[4] Cette forme suppose un type bas-latin * *pararius*, comme *pareih* (fr. *pareil*) suppose * *pariculus*. *Pareih*, dans l'ancienne langue, était à la fois adjectif et substantif. Il n'est plus chez nous que substantif (*paré* — fr. *paire*).

mouniê — mounièro ; — 2° *eger*, pr. *ier ;* ex.: *entiê — entièro ;* 3° *ērus ;* ex.: *sanciê — sancièro (sincerus)*. A Limoges, l'*e* de cette désinence se diphthongue en *ei : pariei — parieiro*.

5. *î — îso, îsā* (pr. *is*) : *grî — grîso*. De même, *marquî — marquîso*, pris du français. Pour *î — îso* = lat. *iosus*, voir ci-après *iou*.

6. *î — ivo, ivā* (lat. *ivus*, pr. *iu — iva*) : *vî — vivo; cheitî — cheitivo*. La désinence du féminin est pour ces adjectifs la même partout; mais celle du masculin varie selon les lieux. A Nontron et en haut Limousin la désinence *i* est la plus habituelle. Les autres sont *iu*, forme classique, usitée dans la contrée de Périgueux ; *ieu*, que connaît aussi l'ancienne langue, plus particulière au bas Limousin, et enfin *eü*, commune aux environs de Nontron.

7. *ô — ôsso, ôssā* (pr. *os*) : *grô — grôsso; ô — ôsso*[1].

8. *oû — oulo, oulā* (lat. *ōlus, ullus*, pr. *ol* où *o* = *ou*) : *soû — soulo (sōlus); sadoû — sadoulo (satullus)*.

9. *oû — ousso, oussā* (lat. *ulcis, ussus*, pr. *ols, os* où *o* = *ou*) : *doû — doûsso : roû*[2] *— rousso*.

10. *oû — ouso, ousā* (lat. *osus*, pr. *os* où *o* = *ou*) : *boueitou — boueitouso (boitos) ; durmilhoû — durmilhouso*[3]. Cette désinence correspond à la désinence *eux* du français. Nous l'avons substituée à celle-ci dans les adjectifs empruntés à cette langue, tels que *afroû, chansoû, crassoû*, etc.

10 bis. *ioû — ioûso — ioûsā* (lat. *iōsus*, pr. *ios* où *o* = *ou*) : *gracioû — gracioûso*. De la forme classique en *io (iou)* dériva, par contraction et recul nécessaire de l'accent[4], une forme

[1] Gros os.

[2] Inusité. On le remplace par le diminutif *rousseü*, inusité de son côté au féminin, du moins à Nontron. Une autre forme de *russus* est *rouei;* mais on s'en sert moins que de *rousseü*, et, par sa signification plus spéciale, elle ne cadre pas aussi exactement que *rousseü* avec le féminin *rousso*.

[3] Me prejavatz qu'eu no fos *dormilhos*,
Enans velhes tota noit tro al dia.
GIRAUT DE BORNEIL.

[4] Chaque fois que deux voyelles, dont l'une est accentuée, se contractent en une syllabe, c'est la plus forte des deux qui garde l'accent ou qui s'en empare. Ainsi *i* prend l'accent dans *passio* (où *o* = *ou*), devenu *passiu, passieu, passi*, mais il le perd dans *vio (via)*, comme dans tous les autres mots en *io* représentant *ia* latin.

secondaire en *iu (iou)*. Celle-ci, à son tour, a produit trois autres formes, *ieu*, *i* et *eü*, dont les deux dernières seulement sont usitées à Nontron. La forme en *i* y est la plus commune[1]. Celle en *eü* est préférée dans les campagnes. Quant à la forme primitive en *ioû*, elle est, je crois, fort rare partout. Ex. : *curi, cureü — curiso, cureüso (curiosus)*. Remarquons ici que, après *l* et *n*, l'*i* de l'*iosus* latin, au lieu de rester voyelle et d'usurper l'accent, s'est toujours consonnifié pour former avec ces consonnes les combinaisons *lh* ou *nh*. C'est ainsi que *ingeniosus* n'a donné que *ginhoû* (pr. *ginhos*).

11. *ai — âyo, ayā* (pr. *ai — aia*) : *gai — gàyo*.

12. *ei — êlho, èlhā* (lat. *eclus, iclus*, pr. *elh*) : *viei — vièlho ; vermei — vermêlho*.

12. *ei — éso, ésā* (lat. *ensus* ou *ensis, issus*. pr. *es (estreit)* : *prei — préso; mei — méso*. L's reste dure dans *eipesso* de *eipei (spissus)*. *Bourgei (burgensis)* garde la diphthongue au féminin *bourgeiso)*. C'est ce que font aussi quelquefois *prei* et *mei*.

13. *iei — io, ia*. Il n'y a à placer ici que *miei (medius)* et son composé plus usité *demiei*. La forme complète du féminin est *mieia*, dont nous avons fait *mio* par contraction, comme de *enveia envio*, de *correia courio*.

14. *au — audo, óudā* (lat. *alidus*, pr. *ald* ou *aud*) : *chau — chaudo ; baudo*, féminin de *baud* que nous n'avons plus, usité seulement dans le mot composé *gerbo — baudo*. Ajoutons *cacaudo*, forme féminine du substantif *cacau*, par laquelle nous désignons une grosse noix, et l'adjectif *sournhau — sournhando*, correspondant à *sournaru* du provençal moderne et dérivé comme lui du classique *sorn*.

15. *au — auto, outā* (lat. *altus*, pr. *alt* ou *aut*) : *nau, nauto*.

16. *au — âlo, álā* (lat. *alis*, pr. *al* ou *au*) : *Mourtau — mourtâlo*. Les adjectifs de cette désinence sont de ceux qui, dans

[1] Par exception c'est à *ù*, non à *i*, que s'est réduite la diphthongue dans *relejûso (relegiosa)*; ex.:

Relejûso de son Francei,
Donā tètā sur un chabei,

dicton qu'on applique aux jeunes filles qui parlent de se faire religieuses et à qui l'on suppose peu de vocation pour cet état

l'âge classique, n'avaient qu'une forme pour les deux genres. Notre dialecte en a encore trois qui sont dans ce cas, et cela tient sans doute à ce que, ces adjectifs étant, par essence, inapplicables au masculin, le besoin d'y distinguer les genres ne s'imposait pas : ce sont *boucau, pourchau* et *tóurau,* qui s'appliquent respectivement à la chèvre, à la truie et à la vache, pour indiquer que ces animaux sont en chaleur. Je ne sais si ces adjectifs se rencontrent dans des textes anciens: mais on ne les trouve ni dans Raynouard, ni dans Rochegude.

17. *au — ausso, óussā* lat. (*alsus* pr. *als* ou *aus*) : *fau — fausso.*

18. *eū — èlo, èlā* (lat. *ellus*, pr. *el* ou *eu — ela*) : *beū — bèlo : nouveū — nouvèlo.* A Nontron et dans le haut Limousin, cette désinence se réduit ordinairement à *ê* au masculin.

19. *òu — òlo, òlā* (lat. *ollis*, pr. *ol*) : *fou — fòlo ; mòu — mòlo.*

20. *óu — óuno, óunā.* Je n'ai à citer ici que le subst. *sóu* (*solidum*) et son féminin *souno*, formé en dépit de l'étymologie, qui signifie un gros sou, une pièce de deux sous.

21. *iòu — iòvo, iòvā* (lat. *ovus*, pr. *ou, ova*) : *niòu — niòvo.* L'*o* bref latin, devant *v* comme devant *c*, se diphthonguait en *ue* dans l'ancienne langue. De là, à côté de la forme pure *nou*, une autre forme *nueu — nueva*, qui, réduite à *néu-nèvo*, persiste en haut et bas Limousin.

b. — Désinences nasales

1. *an — âno, ánā* (lat. *anus*, pr. *an*). — Les noms de cette désinence paraissent tous empruntés au français : *catalan—catalâno : peisan — peisâno*[1]; *artisan—artisano.* Une variante est *en —eno, enā* (fr. — *ain—aine*) : *vilen — vilèno ; umen — umeno ; ancien — ancieno ; certen—certeno*[2].

2. *An — ando, anda* (lat. *andis*, pr. *ant*, pour *and*) : *grou — grando.* De même, d'après le français, *marchan — marchando ; gourman — gourmando.*

[1] Plusieurs disent par abus, *peisanto*, qui se lit même dans Foucaud.
[2] *Ancienas et certenas* se lisent déjà dans un document de 1436 (V. *Limousin historique*, pag. 410).

3. *an-anto, antā* (lat. *ans, antis*, pr. *ant.*) : *pesan — pesanto*, et de même tous les participes présents de la première conjugaison.

4. *an—ancho, anchā* (pr. *anc — anca* ou *ancha*): *fran — francho; blan—blancho*. De même les substantifs *eitan—eitancho*. Exceptionnellement *man* de *mancus* (pr. *manc—manca*) fait au féminin *manso*.

5. *en — eno* (lat. *anus*). Voir ci-dessus 1, *an*.

6. *en— ento, entā* (lat. *ens, entis*, pr. *ent*) : *luzen — luzento, saben — sabento*, et de même tous les participes présents des verbes en *ir, er* et *re*.

Aux adjectifs en *en—ento*, il faut ajouter *sen—sento* (*sanctus, sancta*), formes probablement empruntées au français[1]. L'ancien *san* réduit à *sa* (comme *gran* à *gra* dans *gramarcei*) nous est resté dans le nom de lieu *Sa Mathio* (*Saint Mathieu*).

7. *im — imo, imā* (lat. *imus*, pr. *im*) : *prim — primo*.

8. *in—ino*. La terminaison *in* s'est toujours, en limousin, réduite à *i* (voir ci-dessus). Parmi les adjectifs de cette désinence empruntés au français, un petit nombre seulement ont conservé la prononciation française : tel est *cālen — calino*. La plupart ont au singulier repris le son de l'*i* et perdu le son nasal. Ex. : *couqui—couquino*.

9. *oun —ouno, ounā* (lat. *onus*, pr. *on*) : *boun — bouno*. Le pluriel masc. est *oû*, parce que, dans l'ancienne langue, la nasale tombait devant l's : *bos*, pour *bons*, d'où *boû*. Dans *mignoun*, emprunté au français, la nasale persiste au pluriel, qui reste ainsi semblable au singulier.

10. *oun — oundo, oundā* (lat. *undus*, pr. *on — onda*) : *redoun — redoundo; bloun — bloundo; prigoun — prigoundo*.

11. *oun — ounjo, ounja* (lat. *longus*, pr. *long—longa* : *loun—lounjo*.

12. *un, û—uno, unā* (lat. *unus, unis*, pr. *un*) : *coumun — coumuno*. Le pluriel masculin, dans cet adjectif, garde ordinairement la nasale ; mais il la perd dans *un* et ses composés, comme dans *boun* (V. ci-dessus, 9) et pour le même motif. *Brun* la garde

[1] Cependant on trouve déjà *sens* (= *sanctos*, dans une charte périgourdine de 1290, publiée par M. P. Meyer dans la *Bibl. de l'École des chartes* année 1861.

toujours au pluriel comme au singulier, excepté quand il est employé neutralement, comme dans *ca fai bru* = fr. *il fait noir, le temps est sombre.*

13. *un—unto, untā : defun —defunto (defunctus*, pr. *defunct*).

c. — *Désinences en R*

1. *ar—âro, ara* (lat. *ārus*, pr. *ar*) : *char—châro; clhar — clhâro. Amar (amarus)* a pris la prononciation française : *amer—amèro*[1].

2. *ar - ardo, ardā* (pr. *art, ardo*) : *batard— bâtardo; galhar, galhardo.* Plusieurs des adjectifs de cette désinence sont empruntés au français; tels sont *bavar, cafar, minhar.*

3. *(i)er—(i)èro, (i)erā* (lat. *erus*, pr. *er*) : *fier — fièro* (pr. *fer*).

4. *er—erso, ersā* (lat. *ersus*, pr. *ers*) : *perver—perverso.*

5. *er—erto, ertā* (lat. *ertus*, pr. *ert*) *cuber—cuberto.*

6. *er—erdo, erdā* (lat. *iridis*, pr. *ert - erda*) : *ver — verdo.* On dit plus souvent *verto,* à l'imitation du français.

7. *ors — orso, orsā* (lat. *orsus*, pr. *ors*) : *tor — torso.*

8. *or — orto, ortā* (lat. *ortis, ortus*, pr. *ort*) : *for — forto, mor — morto.*

9. *our — ouro, ourā* (lat. *orem*, pr. *or* où *o* = *ou*) : *minour — minouro* (fr. *mineur, mineure*). *Melhour (meliorem)* est resté, par exception, indéclinable comme dans l'ancienne langue.

A cette désinence *our,* commune à beaucoup de substantifs, correspondent plusieurs désinences féminines que je vais énumérer :

a. — eirî (pr. *airitz*, lat. *atricem*). Celle-ci correspond en réalité, non à *our,* mais à *adour* (pr. *ador*), qui le plus souvent est resté tel, mais qui dans quelques mots, à l'exemple du français, s'est contracté en *our.* C'est ce qu'on voit dans *flatour — flateirî.* Nous trouvons la forme pleine dans *meitivadour — meitiveirî* (fr. *moissonneur — euse*), *fenadour — feneirî* (fr. *faneur — euse*). Je rappelle ici que ces substantifs en *adour* ont conservé une autre forme, celle-ci variable au pluriel, en *aire,* que nous préférons même à la première, bien qu'elle pro-

[1] A la campagne, on dit généralement *amar* au masculin. Mais ici l'*a* n'est pas primitif; c'est une altération de l'*e*, comme dans *far, cubar, dubar*, etc. (Voir la Phonétique, *E tonique*).

vienne du cas sujet (*ator*). C'est donc à la fois aux deux masculins *aire* et *adour* que correspond le féminin *eiri*[1].

b. — *eûso, eûsā*, désinence empruntée au français. Nous la laissons en général aux substantifs pris de cette langue, dont nous changeons pourtant en *our* le masculin *eur*: *voulour* — *vouleûso; talhour* — *talheuso.*

c. — *ourno, ournā.* Cette désinence remplace souvent *euso*: *voulourno, talhourno, mantourno.* L'introduction de l'*n* dans ces formes, qui passent pour grossières, est due probablement à une fausse assimilation de la désinence du masculin à celle des mots tels que *jour, four,* dont l'*n* effacée reparaît dans les dérivés *journâdo, fournâdo.*

d. — *riço, riçā.* C'est le français *rice,* désinence propre, comme on sait, au féminin de plusieurs substantifs en *eur.* Nous l'avons maintenue à ceux de ces substantifs que nous avons empruntés : *diretour* — *diretrico; acusatour* — *acusatriço; emperour* — *emperatriço.*

10. *dour* — *doueiro, doueirā*. Le bas-limousin, où les adjectifs de cette désinence (qu'il ne faut pas confondre avec *dour* = *torem*) sont moins rarement employés que chez nous, fait le féminin en *douiro*: *maridadour* — *maridadouiro (nubile); paradour* — *paradouiro (propre à parer)*. De pareils adjectifs se rencontrent assez fréquemment dans les chartes, coutumes et autres documents diplomatiques, tant du Limousin que des autres provinces; mais ils paraissent étrangers à la langue littéraire. Comme ils ne correspondent phonétiquement à aucun type latin, il faut les considérer, je pense, comme formés de toutes pièces par la langue d'oc.

11. *our* — *ourdo, ourdā* (lat. *urdus,* pr. *ord* où *o* = *ou*) : *sour* — *sourdo; tour* — *lourdo.*

12. *our* — *ourto, ourtā* (lat. *urtus,* pr. *ort* où *o* = *ou*) : *cour* — *courto.*

13. *ur* — *uro, urā* (lat. *urus,* pr. *ur*) : *segur* — *seguro; dur* — *duro.*

[1] Le bas-limousin donne à ces substantifs en *aire* des féminins en *airo*: *revendaire* — *revendairo; fenaire* — *fenairo,* etc., ce que font aussi les dialectes du Quercy et de la Gascogne (Montauban, Agen, etc.)

B. — Désinence brève

1. *á* — *ácho, achā.* Je ne trouve à citer ici que les deux substantifs *sa (saccus,* pr. *sac)* — *sácho,* le dernier signifiant un grand sac[1], et le participe *fa* — *fâcho* (lat. *factus,* pr. *fach*)[2].

2. *á* — *ádo, ada* (lat. *atus* et *atuus,* pr. *at* — *ada*); *fa* — *fâdo; seja* — *sejâdo,* et de même tous les participes passés des verbes en *ar.*

3. *á* — *âto, atá* (lat. *attus,* pr. *at, ata*) : *cha* — *cháto; ra* — *râto.*

4. *á* — *âso, asā.* Je ne connais qu'un adjectif de cette désinence : *móuva* — *móuvâso* (pr. *malvat*—*malvasa*).

5. *é* — *écho, écha* (lat. *iccus*, pr. *ec* — *eca* ou *echa* : *sé* — *sêcho.*

6. *é* — *éjo, éjā* (lat. *igidus,* pr. *eg* — *eja*): *fre* — *frejo.*

7. *í* — *icho, ichā* (lat. *ictus,* ou *iptus,* pr. *ich, ig* ou *it* — *icha*): *di*—*dicho; eicri*—*eicricho.* Une fausse analogie nous a fait attribuer la même désinence féminine à l'adjectif *ardi*: *ardicho,* au lieu de *ardido.*

8. *í* — *ijo, ijā* (lat. *icus,* pr. *ic* — *iga*) : *ami* — *amijo.*

9. *í* — *ido, idā* (lat. *itus,* pr. *it, ida*) : *fini* — *finido,* et de même tous les participes passés des verbes en *ir.* — L'adjectif *subi,* étant emprunté au français, garde le *t* au féminin. Il en est de même de *piti,* qui fait à Nontron, au féminin, *pîto,* par contraction de *pitito*[3], forme complète usitée en haut-limousin. L'ancienne langue gardait aussi le *t* au féminin (*petit* — *petita*), probablement parce que ce *t* était dans l'original, celtique ou

[1] C'est une habitude de notre dialecte de *féminiser* les substantifs pour exprimer une augmentation de volume des objets qu'ils désignent. On en a vu ci-dessus d'autres exemples dans *cacaudo* (grosse noix), *souno* (pièce de deux sous), *osso* (gros os).

[2] Ce participe avait aussi une forme en *ait*: *fait* — *faita.* Nous avons, à Nontron, pris le masculin de celle-ci, le féminin de l'autre. Ainsi on dit chez nous *fai* — *fâcho;* à Limoges, *fa* — *fâcho.*

[3] Il se pourrait, néanmoins, que *pito* ne fût pas une forme contracte, et que nous eussions dans *piti* — *pito* un autre exemple (V. ci-dessus *rousseü* — *rousso*) d'adjectif irrégulièrement constitué, conservant au féminin la forme primitive et ayant adopté au masculin une forme dérivée à inexion diminutive. (Voir Littré, au mot *Petit.*)

autre, précédé d'une autre consonne. C'est ce que semblent indiquer les formes à *t* redoublé de l'italien *pitetto, petitto.*

10. *ou* — *oubo, oubā.* Je ne trouve ici à citer que les substantifs *lou* — *loubo* (pr. *lob* — *loba*) du latin *lupus* — *lupa.*

11. *ú* — *udo, udā* (lat. *utus* ou *udus*, pr. *ut* ou *ud, uda*) : *mu* — *mudo; pounchu* — *pounchudo; vengu* — *vengudo*, et tous les participes en *u* (= *ut*). Dans les adjectifs qui avaient *d* en latin, cette consonne tombe souvent. Ainsi on dit au moins autant *nuo* (monosyllabe) que *nudo*. Pour *cruda*, on ne dit plus que *cruo*.

12. *ú* — *ûso, ûsa* (lat. *usus*, pr. *us*) : *counfu* — *counfûso*. Contrairement à la règle générale, l'*u*, dans cet adjectif et dans quelques autres (*perclú*, par exemple, pris du français), a été traité comme s'il eût été suivi, non d'une *s*, mais d'une consonne explosive.

13. *ú* — *uyo, uyā* : *blu* — *bluyo*. Cet adjectif, qui est, je crois, le seul de cette désinence, vient du français *bleu* — *bleue* et non du *blau* — *blava* de l'ancienne langue (cf. *ūroû* = *heureux, estatûyo* = *statue*).

Remarque. — Toutes les observations que nous avons faites au chapitre précédent concernant les substantifs, et particulièrement les remarques I et II sur la première déclinaison, II et III sur la seconde, s'appliquent également aux adjectifs. Ainsi, par exemple, *raucho*, féminin de l'adjectif *rauche*, fait au pluriel *rôuchā*, comme *aucho* fait *óuchā*.

Degrés de comparaison

A. — Comparatif

Le comparatif dans le limousin moderne, comme dans la langue classique, s'exprime par *pû* (*plus*) et le positif : *beü*, *pû beü* : — *grando, pû grando*. Si l'adjectif est remplacé par un pronom neutre, on substitue *mai* (*magis*) à *pû*[1]. Exemple : *tu sê pû for que mé, mâ Jan z'ei mai que tu.*

L'ancienne langue avait conservé un certain nombre des comparatifs organiques du latin (*ior, iorem*) et en avait elle-

[1] *Mai* s'emploie aussi devant l'adjectif, mais non pas à Nontron.

même formé quelques-uns sur leur modèle (par ex.: *nuallor, gensor, belazor*). Ces comparatifs suivaient la quatrième déclinaison des substantifs; mais, pour plusieurs, on ne trouve dans les textes qu'une seule forme, soit celle du sujet singulier, en *er* (atone) ou *re*, soit celle des autres cas, en *or*. Ils étaient naturellement des deux genres, sauf que, au sujet pluriel, conformément à la règle générale, le féminin conservait l'*s*, que rejetait le masculin.

De ces comparatifs, dont il n'y avait guère plus d'une vingtaine [1], et dont la plupart paraissent n'avoir été usités que rarement et seulement en poésie, il ne reste aujourd'hui comme tels [2], dans notre dialecte, que *melhour* — *miei, mindre* et *piei*, le premier survivant à la fois dans la forme du masculin-féminin (cas oblique) et dans celle du singulier neutre: le second dans la forme du cas-sujet singulier, masculin-féminin; le dernier seulement dans la forme du singulier neutre. *Melhour* continue d'être employé à peu près exclusivement comme comparatif de *boun* [3], et il est resté invariable au féminin comme il l'est devenu au pluriel. *Mindre* ne sert plus guère qu'au superlatif (voir ci-après), et il prend au féminin la flexion *o-a*. — Quant à *miei* et *piei*, on les emploie de la même manière que les correspondants français *mieux* et *pis*, quand on veut exprimer l'idée de *chose meilleure* ou de *chose pire* : *Jan ei miei que soun frai ; quelo fenno ei piei qu'uno jadso : qu'ei piei que jamai* (en fr. *Jean est mieux que son frère; cette femme est pis qu'une pie ; c'est pis que jamais*).

La relation entre les deux termes de la comparaison s'établit aujourd'hui exclusivement par *que*. Mais l'ancienne lan-

[1] En voici une liste, d'après Raynouard, Bartsch et mes propres notes. *ausor* (*altiorem*); *belaire, belazer* — *betazor* (* *bellatior* — *orem*, de * *bellatus*, de *bellus*) : *génser* — *gensor* (positif *gens*, de *genitus* probablement, comme le croit Diez) ; *grandior* (*grandiorem*); *gréuger* (*gravior*) ; *leuger* (*lévior*); *forsor* (*fortiorem* ; *lonsor* (*longiorem*) ; *menre* — *menor* (*minor* — *orem*) ; *majer* — *major* (*major* — *orem*) ; *melhor* — *melhor* (*melior*—*orem*); *nuallor* ; *péjer*—*pejor* (*péjor*—*orem*); *sordejer*—*sordéjor* (*sordidior*—*orem*).

[2] Je ne compte pas en effet ceux qui sont devenus substantifs, comme *senhour*, ou adjectifs ordinaires, comme *minour*.

[3] Dans les campagnes, pourtant, beaucoup disent *pû boun*.

gue, outre cette conjonction, employait aussi au même usage la préposition *de*, comme l'italien emploie encore la préposition *di*. C'est ainsi que Richard de Barbezieux appelait sa dame *Mielz de domna*, c'est-à-dire *Mieux que dame*, expression que plusieurs de ceux qui se sont occupés de ce troubadour paraissent n'avoir pas comprise[1].

B. — Superlatif

L'ancienne langue exprimait le superlatif absolu par *molt*, et plus rarement par *fort* ou *ben*, précédant le positif. Nous employons encore les deux derniers à cet usage (*ben* sous la forme française *bien*), mais nous avons perdu *molt*. Par compensation, nous avons pris le *très* du français, qui nous sert concurremment avec *bien* et *fort*, mais plus rarement que ces derniers.

Le superlatif relatif s'exprimait dans l'ancienne langue, et s'exprime encore en limousin, par le comparatif, composé ou simple, précédé de l'article : *lou pû gran, la pû forto, la melhour, lou mindre, lou piei*. Ce dernier, bien que neutre d'origine, s'emploie aussi pour le masculin et le féminin, et traduit ainsi le français *le pire* ou *la pire*, comme dans ce vers de Richard :

(Lou vi) lou pû pebra n'ei pas lou piei.

Il n'est pas rare d'entendre dire *lou pû melhour, lou pû piei, lou pû mindre*. Ces sortes de pléonasmes sont habituels, comme on sait, au langage populaire.

La vieille langue avait quelques superlatifs simples, tels que *altisme, carisme, santisme*. Nous n'en avons conservé aucun. On dit bien quelquefois *grandissime*, réduit à *dissime* par une violente aphérèse ; mais cette forme nous vient du français, ou elle est d'origine savante.

---

[1] Entre autres, M. Baret. Voir son livre intitulé *les Troubadours et leur influence sur la littérature du midi de l'Europe*, 3e édition, in-12, p. 72.

CHAPITRE TROISIÈME

PRONOM

Dans les tableaux synoptiques qui vont suivre, les formes de la colonne de gauche sont celles de l'ancienne langue [1], les formes de la colonne de droite celles du limousin moderne.

I. — Pronoms personnels

Les pronoms personnels sont, parmi les mots déclinables, les seuls qui aient conservé jusqu'à nos jours des traces des anciens cas; ils nous offrent encore distinctement des formes de nominatif, d'accusatif, de datif et même de génitif (*lour*). Mais l'emploi de ces formes, déjà fort confus dans l'ancienne langue, l'est devenu de plus en plus dans la nouvelle.

A. — Première personne

Sing.	suj.	*eu, ieu*	*yéu, you, yau.*
—		*iou* [2].	*you, yo, i.*
—	rég.	*me, mi, mei.*	*me.*
Plur.		*nos, nos autres* [3]	*noû, nautrei.*

OBSERVATIONS

I. — La forme préféré à Nontron est *î*. *Yéu, yóu, you* et *yo y* sont également connus, mais moins employés qu'un peu plus au sud et dans l'arrondissement de Périgueux. *Yóu* est plus particulier au bas Limousin et aux cantons voisins du Périgord. *Yau*, renforcement de *yóu*, dû, à ce qu'il semble, à une influence auvergnate, est surtout usité en haut Limousin. A Limoges même, la prononciation actuelle le réduit à *yô*.

II. — A Nontron comme en haut Limousin, *î* et les autres formes tirées du nominatif (*ego*) ne servent jamais que comme sujet. Mais dans le bas Limousin, dans l'arrondissement de Périgueux et dans plusieurs cantons de celui de Nontron, on

[1] Je néglige en général, pour les formes rapportées dans cette colonne, les variantes orthographiques.

[2] Forme récente dans les textes et qui y paraît dialectale. Les formes classiques sont *eu* et *ieu*.

[3] *Nos autri*, d'après les *Leys d'amors* (tom. II, p. 214).

les emploie aussi comme régimes de préposition : *a you, per you*. Cette faute contre la syntaxe, et dont la langue classique n'a pas trace, est, je crois, commune dans les dialectes méridionaux de la langue d'oc.

III. — *Me* (qui traduit à la fois *me* et *moi* et *noû* peuvent être, comme dans l'ancienne langue et comme en français, régimes directs ou indirects, et, dans ce dernier cas, employés sans préposition avec la signification du datif : *vou me dounâ, dounâ-me* = *vous me donnez, donnez-moi* : — *preitâ-noû* = *prêtez-nous*.

Nautrei (noû autrei, cf. esp. *nosotros)* est surtout régime de préposition, et on l'emploie à cet usage aussi souvent que *noû;* mais il sert aussi parfois comme sujet dans des phrases telles que : *qu'ei nautrei que z'an vougu* = fr. *c'est nous qui l'avons voulu*. Au singulier, c'est aussi en général le cas-régime (*me*), et non le cas-sujet, que nous employons dans des phrases comme celles-ci : *qu'ei me que z'ai dit, me é Jan* ou *Jan e mé noû anerem*[1] = *c'est moi qui l'ai dit, Jean et moi nous allâmes*. — Dans ce cas particulier, la contrée de Périgueux et le bas Limousin, qui emploient abusivement le nominatif (*you*) comme régime de préposition, parlent en revanche plus correctement que nous, disant *qu'ei you que.., Jan e you*.

B. Deuxième personne

Sing. sujet.	*tu*.	*tu*.
— rég.	*te, ti, tu*.	*te, tu*.
Plur.	*vos (vos autres*[2]*)*	*vou, vautrei*.

OBSERVATIONS

I. — *Tu*, régulièrement, est sujet ; mais il sert encore comme régime de prépositions, abus qui remonte loin dans la

[1] Cf. Bernard de Ventadour :

Mon escudier è me
Avem cor e talen.

Bertran de Born :

E vous sui al vostre plazer
Mi e mos chans et mas tors.

[2] *Vos autri* (d'après les *Leys d'amors* II, 214).

langue, car on en a des exemples du XIIe siècle. *Te* sert aussi à cet usage, mais plus rarement, son rôle ordinaire étant celui de régime direct (datif) sans préposition : *î te zou dône* = *je te le donne*. Traduisant le fr. *c'est toi qui*, on emploie *tu* ou *te*, mais plutôt *tu* que *te*.

II. — L'usage de *vautrei* est plus fréquent et plus étendu que celui de *nautrei*, et cela provient sans doute de l'emploi abusif que la politesse a fait de *vou*. Ce dernier, avec la signification du pluriel, ne sert plus guère que comme régime direct ou indirect sans préposition (datif). Les rôles de sujet et de régime de préposition sont presque toujours dévolus à *vautrei*[1].

C. — Troisième personne

a. — Masculin

Sing. suj.	*el, eu, elh.*	*el, éu, óu, au, yau, ei.*
— acc.	*lo.*	*lou.*
— dat.	*li, lhi.*	*li*
Rég. de prép.	*el, elh, lui, lhui.*	*el, éu.*
Plur. suj.	*il, ilh, els, elhs.*	*î.*
— acc.	*los.*	*loû.*
— dat.	*lor, lur.*	*lour, lur.*
Rég. de prép.	*els, elhs, euz; lor, lur.*	*î, éu, yéu.*

b. — Féminin

Sing. suj.	*ela, ella, elha, ilh, il.*	*elo, la, lo.*
— acc.	*la.*	*la, lo.*
— dat.	*li.*	*li.*
Rég. de prép.	*ela, ella, lei, leis, lieis.*	*elo.*
Plur. suj.	*elas, elhas.*	*elâ, lâ.*
Rég. gén. et dat.	*lor, lur.*	*lour, lur.*
Rég. acc.	*las.*	*lâ.*
Rég. de prép.	*elas, elhas.*	*elâ.*

[1] V. *Leys d'amors*, t. II, p. 88-90 : Qual diferensa farem entre *vos* singular e plural? Dizem que la diferensa es aytals, sos assaber quel *vos* .... prendem per singular si be ha votz de plural *e vos autri* prendem per plural, en votz et en significat, quar segon romans nos pauzam *vos autri* per una dictio, so es per un mot.

c. — Neutre.

Suj.	*el.*	*el, óu, au, yau.*
Rég.	*o, lo.*	*óu, au, yau.*

d. — Des trois genres.

Rég.	*se, si, sei.*	*se.*

OBSERVATIONS

I. — La forme *éu,* résultant de la vocalisation de l'*e* dans *el* (=*ille*), est aussi ancienne que la langue. On la trouve déjà dans Boëce (v. 49, 57, 155), simultanément avec *el.* De *éu* procède *óu,* dont le plus ancien exemple que je connaisse se trouve dans un texte de 1641 (*Vie de sainte Valérie*)[1]. Ce dernier, renforcé, a produit *au,* qui est la forme propre au haut Limousin, et qui devient *yau*[2] quand le pronom suit le verbe au lieu de le précéder. A Nontron, dans ce dernier cas, on emploie toujours *eü,* qui sert aussi à Limoges concurremment avec *yau*[3]. Si le pronom précède le verbe, c'est seulement de *ou* que nous faisons usage : *óu vengué, ou ei mor.* — La forme *el* est celle du bas Limousin et des parties voisines du Périgord. A Tulle, grâce à la tendance que nous y avons signalée d'affaiblir l'*e* en *i* et de changer en *r* l'*l* finale, on prononce plutôt *ir.* -- L'ancienne forme *elh,* réduite selon la règle à *ei,* reste usitée en divers endroits, par exemple à Rochechouart.

II. — Avec une préposition, l'ancienne langue employait au masculin singulier *el* ou *lui,* surtout *lui.* Ce dernier est aujourd'hui hors d'usage. Quant à *el* ou *éu,* on n'en use guère de cette manière qu'en bas Limousin et dans la contrée de Périgueux et au delà. A Nontron et en haut Limousin, on emploie de préférence, et presque exclusivement, le pronom réfléchi *se,* le détournant ainsi de sa destination pour lui attribuer tous les rôles du fr. masculin *lui.* Ex. : *Ca ve de se* = *cela vient de lui ; — i fau coqui per se* = *je fais ceci pour lui : — qu'ei se que*

[1] C'est un petit poème limousin en vers de huit syllabes, publié au t. II du *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin.*

[2] A Limoges, on prononce aujourd'hui *ó* et *yó,*

[3] *Eü* s'il y a un *t* euphonique, *yau* s'il n'y en a pas : *dissel-eü, creu-yau* = *dit-il, croit-il.*

parlo = *c'est lui qui parle; — se mai sa gen, toû soun parti* = *lui et ses gens, tous sont partis*[1]. — Cela du reste n'empêche pas *se* de conserver en même temps son emploi normal de pronom réfléchi : *la se facho* = *elle se fâche ; lou ven s'ei pousa* = *le vent s'est calmé; ca s'en vai mieijour* = *il s'en va midi.*

III. — A Nontron et en haut Limousin, *i* (pluriel masculin) sert comme sujet et comme régime de préposition[2]. En bas Limousin et dans le sud-est du Périgord, ce dernier rôle est rempli par *éu,* souvent adouci en *yéu*[3], qui est le *eus* (= *els*) de l'ancienne langue. *Lour* ou *lur*[4], qui autrefois était très-fréquemment régime de préposition, ne l'est plus jamais aujourd'hui. Il est réduit aux mêmes usages que le français *leur : lour ai envouya lur mala* = *je leur ai envoyé leurs malles.*

IV. — Le sujet féminin, quand le pronom précède immédiatement le verbe, est toujours *la* (*lo* en haut et bas-limousin) au singulier, *là* au pluriel[5]. Si le pronom suit le verbe immédiatement, on emploie de préférence *elo, elā,* sans exclure pourtant *la* et *lâ*. Dans ce dernier cas, même à Nontron, *la,*

[1] Les exemples de cet emploi abusif de *se* abondent dans la *Vie de sainte Valérie* (1641). Je n'en ai pas trouvé dans les textes limousins antérieurs, sauf peut-être un seul, que je ne relève pas parce qu'il est douteux, dans un document de 1587 (*Limousin hist.*, p. 29). Mais j'en ai remarqué un dans le mystère provençal de *St Jacques* (*Ludus sancti Jacobi*, XVe siècle), V. 618 : *an besi me cogaray* (lisez *ambe si*) = *je me coucherai avec lui*, comme traduit l'éditeur.— Le même abus existe en Auvergne, au moins depuis le commencement du XVIIe siècle, comme en témoignent des *noëls* de ce pays qui remontent à cette époque et où il se montre déjà fréquent.

[2] Ce dernier rôle commence à lui être attribué dès la fin du XIVe siècle. Je lis *à ilhs e a lors successors*, dans un texte de Limoges de 1371 (*Lim. hist.*, pag. 649). Des exemples plus récents sont les suivants : *enve s ils* (Testament de J. Faulcon, 1475, dans le *Bulletin de la Société archéologique du Limousin*, tom Ier, pag. 59) ; — *contre ilz, per ilz* (1513), dans les Registres consulaires de Limoges, pag. 76.

[3] Souvent prononcé *you* en bas Limousin.

[4] *Lour* et *lur* se disent l'un et l'autre et dans les mêmes lieux. *Lur* est très-ancien dans la langue ; on le trouve déjà dans *Gerard de Rossillon*.

[5] La ne vezent, ne parlent pas,
La n'auvent, ne fant aucun pas. (*Sainte Valérie*, 1641.)

C'est le seul exemple que présente ce texte de *ela* réduit à *la*, et je n'en ai pas trouvé de plus ancien.

devenant enclitique, affaiblit son *a* en *o*. Ex. : *la vai, lâ van veni* = *elle va, elles vont venir* ; — *disset-elo* ou *disse-lo* = *dit-elle* ; — *venguerent-elo* ou *vengueren-lâ* = *vinrent elles?* — L'ancien *leis* est depuis longtemps aussi complétement périmé que la forme masculine correspondante *lui*[1]. On n'emploie que *elo* comme régime de préposition. C'est également *elo* (au pluriel *elâ*) qui sert exclusivement dans des phrases comme celles-ci : *qu'ei elo qu'o parla* = *c'est elle qui a parlé* ; — *elo e sa sor soun venguda* = *elle et sa sœur sont venues*. — D'autres formes de *elo* sont *ilo* (Tulle) et *yelo, yeilo*, qui se disent en divers lieux du Périgord.

V. — La seule forme du pronom personnel neutre qui soit usitée à Nontron est *ou*, qui est sujet et régime : *ou fou* = *il faut* ; — *n'ou vôle pâ* = *je ne le veux pas*. *Au, yau*, sont du haut-limousin, *el (il)* du bas-limousin[2]. — Mais, beaucoup plus fréquemment que ces formes, nous employons aujourd'hui au même usage, surtout avec les verbes impersonnels, les pronoms démonstratifs *co* (ou *ca*) pour le sujet, *zou* ou *zou)* pour le régime : *ca plou* = *il pleut* ; — *que fou-co fâ* = *que faut-i faire?* — *qui zou so?* = *qui le sait?*

VI. — De même que l'ancienne langue, nous attribuons souvent encore le rôle de pronom personnel aux adverbes *en (inde)* et *i (ibi)*. Le dernier sert autant pour les personnes que pour les choses ; mais le premier ne s'applique plus guère aujourd'hui qu'aux choses. Ex. : *dounâ z'î* = *donnez-le lui* ; — *pensâ-i* = *pensez-y (à cela)* ; — *dounâ-m'en* = *donnez m'en*.

REMARQUES GÉNÉRALES SUR LES ÉLISIONS ET CONTRACTIONS DANS LES PRONOMS

Dans l'ancienne langue, les pronoms personnels à consonne initiale, lorsqu'ils suivaient un mot terminé par une

[1] On les trouve encore, l'un et l'autre, dans des textes de Limoges de la fin du XVe siècle ; mais ils cessent d'apparaître dès le commencement du XVIe siècle.

[2] Je ne sais si l'accusatif *lou*, qui était dans l'ancienne langue (*lo*) à la fois neutre et masculin, conserve encore ces deux genres dans quelques dialectes, comme son correspondant *le* en français ; mais il n'est plus chez nous que masculin.

voyelle, perdaient quelquefois leur voyelle finale ou intérieure et faisaient corps ainsi avec le mot précédent : *me, mi, te, ti* se réduisaient à *m, t; lo*, même *la*, à *l*, qui quelquefois (quand il représentait *lo*) se vocalisait en *u; li*, au lieu de rejeter complétement son *i*, se bornait le plus souvent à le consonnifier et devenait *lh* (variantes orthographiques *ill, il*); *los, nos, vos* devenaient respectivement *ls, ns, vs*, et le *v* de ce dernier se vocalisait.

De toutes ces formes réduites, qui paraissent d'ailleurs avoir été usitées surtout en poésie, nous n'avons gardé qu'une trace de la dernière dans la locution *siéu plâ* = *sius*[1] *platz* (*si vos platz*), qui est à Nontron *sî plâ* ou *seü plâ*, en haut Limousin *siau plâ*.

Au contraire, nous usons beaucoup plus que l'ancienne langue du procédé qui consiste à unir le pronom, moyennant élision ou contraction, non pas au mot qui le précède, mais au mot qui le suit. Voici les règles que l'on peut poser et quelques exemples à l'appui :

Tu, sujet, élide souvent son *u* devant une voyelle : *t'eimā* = *tu aimes*. *Me, te, se*, élident toujours leur *e* dans les mêmes cas que les mots français pareils; ils le gardent ordinairement quand ils correspondent à *moi, toi, soi*: *î m'en vau* = *je m'en vais*, mais *fai-te óuvî* = *fais-toi entendre*.

Lou et *la* précédant le verbe, que le dernier soit sujet ou régime direct, élident leur voyelle; ils la gardent après le verbe : *dôno-lou a toun pai, porto-la a ta mai*.

Li n'élide pas son *i*, mais il se contracte avec la voyelle ou diphthongue suivante et devient *lh*. Ainsi *li ai di, li eidâ* se prononcent, sinon toujours, du moins le plus souvent, *lhaidi, lheidâ*. Au contraire, *î* (*à lui* ou *à elle*) reste voyelle et forme toujours une syllabe à lui seul: *z'î ai di* = *je le lui ai dit*. Cette différence provient de ce que *l'i* est bref dans *li* et long dans *î*.

I (prem. pers. sing. ou 3me pers. masc. plur.), bien qu'il soit

[1] Voici la liste de toutes les variantes : *sieu, siou, siau, si, seü*; elles sont toutes usitées, mais non pas dans les mêmes lieux, et dérivent de *sius* comme de *rius* (*rivus*), *riéu, riou, riau, ri* et *reü*. *Sieus* se lit déjà dans *Gérard de Rossillon* (v. 3086), où les deux éditeurs veulent qu'on supprime l'*e*.

long dans les deux cas, forme toujours crase avec la voyelle ou diphthongue initiale du verbe dont il est le sujet. Cela a lieu, à la prem. personne du sing., même dans les contrées où l'élision préalable de *ou*, de *o* ou de *au*, est nécessaire. Ainsi on dit à Limoges *yaime*, comme chez nous, pour *yau aime*. Si le pronom suit le verbe, il ne se contracte pas avec le mot suivant : *qu'ai-î ôuvi?* ou *qu'ai-you ôuvi? = qu'ai-je entendu?*

Au pluriel, les pronoms de la troisième personne *loû, lâ, elâ* ne souffrent pas l'élision, mais si fait bien ceux de la première et de la seconde, *noû, vou*. Si ce dernier précède le verbe, qu'il soit d'ailleurs sujet ou régime, il perd toujours sa voyelle : *v'avê = vous avez; v'en vole balhâ = je vous en veux donner; per v'amusâ = pour vous amuser*[1]; après le verbe quelquefois aussi, mais rarement : *voulé-v'ouvî = voulez-vous ouïr?* Quant à *noû*, il n'élide jamais sa voyelle que s'il est sujet et s'il précède le verbe immédiatement : *n'amussem dou bé = nous amussons du bien*. Cette différence provient de ce que l'*ou* de *vou* s'est abrégé, tandis que celui de *noû* est resté long.

Dans l'ancienne langue, *nos* et *vos*, perdant leur *s*, se contractaient avec le pronom *en* en *non, von*. La dernière de ces deux formes est restée en haut-limousin (*voun*).

Vou est sujet à une espèce particulière d'altération, c'est de perdre sa consonne initiale : *peïqu'ou î sè = puisque vous y êtes*. On pourrait croire que c'est encore là une trace de l'ancien *us* affixe (comme Raynouard l'appelle) de l'ancienne langue. Mais deux raisons s'y opposent : premièrement, cet *ou* ne se contracte pas avec la voyelle antécédente, et, en second lieu, il commence souvent la phrase : *ou sè un fa = vous êtes un sot*. — Si une voyelle vient à suivre, il se consommifie ordinairement[2] pour s'unir à cette voyelle en une seule et même syllabe, comme nous l'avons tout à l'heure vu faire à l'*i* : *ou âna = vous êtes allé*.

J'ai parlé dans la phonétique (H) du *v* que développe quelquefois la voyelle *ou*, soit isolée, soit engagée dans une diphthongue. Notre pronom *ou* (= *el*) nous offre parfois ce phénomène quand il précède un verbe commençant par une

[1] *Eu v'eipousario = il vous épouserait* (Sainte Valérie).
[2] C'est-à-dire qu'il prend le son du *w* anglais.

voyelle : *óuv ei mor* = *il est mort*. Mais il est très-rare, en pareil cas, que le pronom reste entier ; ordinairement *óu* disparaît, et le *v* qu'il a développé demeure seul pour le représenter. Ex. : *quan v agué* = *quand il eut;*—*v o* = *il a;* — *v êro* = *il était*.

Loû, là, elā n'élident jamais leur voyelle. En bas Limousin et dans plusieurs contrées du Périgord, leur *s* originelle reparaît en liaison ; mais, à Nontron et à Limoges, on ne fait rien pour corriger les hiatus que le concours de ces pronoms et de mots à voyelle initiale amène fréquemment.

II. — Pronoms relatifs et interrogatifs

Suj. masc. et fém.	*qui, chi, que*	*que, qui*
— neutre	*que*	*que*
Rég. direct	*que, qui*	*que, qui*
Rég. ind. masc. et fém.	*cui* [1]	*qui*
— neutre	*que*	*que*

OBSERVATIONS

I. — En tant que pronom relatif, *qui* ne sert plus aujourd'hui que comme régime de préposition. Le rôle de sujet et de régime direct est rempli exclusivement par *que* [2]. Il faut excepter les cas où l'antécédent n'est pas exprimé; alors on emploie toujours *qui*, comme dans l'ancienne langue et comme en français : *qui refuso muso ; vou sabè qui*. — L'ancienne forme *cui* est depuis longtemps périmée [3].

II. — Le pronom interrogatif, masculin et féminin, n'a qu'une forme, *qui*, pour le sujet, le régime direct et le régime indirect.

[1] *Cui* était aussi quelquefois régime direct; mais son emploi ordinaire était celui de génitif ou de datif (avec ou sans préposition).

[2] On voit dans les *Leys d'amors* (II, 76) que *qui*, au XIVe siècle, avait déjà perdu comme relatif beaucoup de terrain. Cet ouvrage n'autorise au féminin que l'emploi de *que*, et il constate que cette forme était au masculin plus usitée que *qui*.

[3] Je ne la trouve dans aucun des textes (XIVe — XVIe s.) publiés dans le *Limousin historique*. Au contraire, j'y lis (p. 578 sous la date de 1371 : *a qui las letras pervenrant*, selon l'usage d'aujourd'hui. Les *Leys d'amors* (II, 76-78) blâment cet emploi de *qui*. Il devait être dès lors très-fréquent.

III. — Le neutre, tant interrogatif que relatif, est toujours *que*, qui traduit ainsi, selon les cas, le fr. *qui*, *que* ou *quoi*.

IV. — A Tulle, le pronom *qui* est *cu*, lorsqu'il commence la phrase : *cu per soun be per soun sen ; — cus oco ? (= qui es oco ?)*[1]. Ces formes sont quercinoises : on les trouve aussi en Provence.

Cal (cau) — *câlo* (lat. *qualis*)

L'adjectif *qual* ou *cal* (voir ci-après), joint à l'article, a formé un autre pronom, à la fois relatif et interrogatif. Dans l'ancienne langue, il était des deux genres ; mais, comme tous les adjectifs de cette catégorie, il a pris depuis longtemps la flexion féminine, et on dit *lou cau — la câlo, loû cau— lâ cálō*[2]. Cependant l'ancien usage n'est pas tellement périmé qu'on n'emploie encore quelquefois *cau*[3] au féminin comme au masculin : *la cau ei-co ? lâ quau ei-co? = laquelle, lesquelles est-ce ?*

Comme interrogatif, ce pronom est indifféremment sujet, régime direct ou régime indirect ; mais, comme relatif, son emploi est aujourd'hui borné au rôle de régime indirect, et il sert principalement quand il s'agit de rappeler un nom de chose.

Un synonyme de *cal* est *quin* ou *quinh*. Ce pronom, toujours interrogatif, et qui, d'après les *Leys d'amors* (II, 46), « demanda de la qualitat, » n'appartenait pas, à ce qu'il semble, à la langue commune, et il est toujours resté étranger au dialecte limousin. Il était, je pense, propre à celui du Languedoc où il est encore fort usité.

[1] Cf. *lu = lui*, qu'on trouve dans quelques textes anciens, par exemple dans la trad. de l'Albucasis, dont M. de Tourtoulon a publié des fragments au tome Ier de la *Revue des langues romanes*, page 3 et 301.

[2] Les *Leys d'amors*, qui réprouvent *quala*, *qualas*, montrent que l'usage en était déjà très-répandu au XIVe siècle. Dans les textes de Limoges de cette époque et des siècles suivants, ces formes sont employées concurremment avec *qual*, *quals*.

[3] Moins rarement, à ce qu'il semble, en haut Limousin qu'à Nontron. Ici *cau* féminin ne sert plus guère que comme pronom interrogatif. A Limoges il est aussi exclamatif : *quau tèto! quau coressā !* (Foucaud) = *quelle tête ! quelles caresses !*

Can (lat. *quantus*)

Can (dans l'ancienne langue *quan* ou *can-quanta*) est aujourd'hui indéclinable et ne sert plus (à Nontron du moins) que comme interrogatif : *can sount-i? can sount-élà?* (*quanti, quantæ sunt?*) Autrefois il était aussi relatif, mais comme tel ne servait qu'au neutre : *vos ren... tot quant ai* (Pistoleta). Je le trouve encore employé de même dans un texte de 1641 (*Vie de sainte Valérie*) : *mas aqieu qu'o fat tout quant ey.*

III. — Pronoms démonstratifs

Nous n'avons plus aujourd'hui, pour le masculin et le féminin, de pronom démonstratif que *aqueü* (*aquel*) — *aquélo, aquì* — *aquélà*, réduit le plus souvent par aphérèse à *queü-quelo, quì-quélà*. Mais ce pronom est également adjectif, et, comme nous devons le retrouver tout à l'heure, je remets à ce moment, pour éviter de me répéter, les observations qui le concernent.

Outre *aquel*, l'ancienne langue employait aussi tour à tour, comme pronoms ou comme adjectifs, *aicel*, dérivé de même de *ille*, et *est, cest, aquest*, qui viennent de *iste*. Elle avait en outre *cel*, qui ne servait que comme pronom.

Au lieu de *queü* — *quelo*, nous employons souvent *lou* — *la*, qui est l'article (voir ci-après), lorsqu'un pronom relatif ou une préposition suit immédiatement [1] : *lou qu'ei vengu* = *celui qui est venu ; — là que v'avè* = *celles que vous avez : — là de Pière, loû de Francei* = *celles de Pierre, ceux de François.*

Au neutre, les formes du pronom démonstratif sont comme dans l'ancienne langue *so* (*ço*) et *aco* (*oco*), souvent réduites à *co* (*quo*) [2]. J'ai déjà dit que ce dernier usurpe souvent le rôle de

[1] Cet usage est ancien, comme en témoignent les *Leys d'amors* (II, 222), mais il paraît étranger à la langue des Troubadours. Les deux seuls exemples qu'en rapporte Raynouard (L. R., IV, 2) sont tirés d'un texte (*Elucidari de las proprietatz de totas res naturals*), dont le caractère dialectal a été établi par M. de Tourtoulon dans la *Revue des langues romanes*, t. Ier, p. 7.

[2] On trouve déjà *quo* dans un texte limousin du XIe siècle (P. Meyer, *Anc. poésies religieuses en langue d'oc*, p. 18). *So* est le latin *ecce hoc ; aco* = *eccum hoc*. Une autre forme de *so* est *zo* (*zou*), qui ne sert plus que comme pronom personnel : *zou vole* = *je le veux.*

pronom personnel. Dans ce dernier cas, à Nontron, on le renforce en *ca* (*ca fai fré* = *il fait froid*). Les formes *aisso, aizo* sont périmées[1]. — *Ço* (ou *cé*, comme quelques-uns prononcent n'est jamais employé qu'avec un pronom relatif. *Aco* et *co* remplissent toutes les fonctions des pronoms français *cela, ça, ce*. — *Co*, sujet et précédant le verbe, se renforce en *ca*. Si le verbe est *ei (est)*, il reste *co*, mais il contracte sa voyelle et quelquefois l'élide. *Aco* en fait autant de la sienne, mais pour celle-ci la contraction est beaucoup plus fréquente que l'élision : *acouei aco* = *c'est cela ; — qu'ei co qu'i disio* = *c'est ce que je disais ; — ca ne vai pâ bien ; — tout aco vai mau.*

Au pronom démonstratif, pour le déterminer plus précisément, nous ajoutons souvent les adverbes de lieu *qui, d'aqui*[2] (= fr. *ici, d'ici*), ou *lai, d'alai* (= fr. *là, de là*). Au masculin et au féminin, cette adjonction est forcée, quand le pronom, sans être suivi d'un relatif, précède le verbe; elle ne l'est pas si le pronom suit le verbe : *queü-qui ei parti; — qu'ei quelo* ou *quelo-d'aqui* = *c'est celle-ci.*

Par suite d'une méprise singulière, nous allongeons ordinairement au pluriel l'*i*, bref de sa nature, de l'adverbe ajouté, comme s'il était un second pronom, disant *queü-qui*, mais *qui-qui; quélo-d'aqui*, mais *quélo-d'aqui*.

IV. — Pronoms indéfinis

Ces pronoms, sauf un seul, sont formés d'adjectifs indéterminés, ou ne sont que des adjectifs indéterminés employés pronominalement[3]. Voici la liste de ceux qui nous restent :

1. *Un*, avec l'article *l'un*[4] c'est celui que l'exception con-

[1] *Aisso* est un renforcement de *eisso* (*ecce hoc*). On le trouve encore sous cette forme primitive dans la *Vie de Sainte Valérie* (1641). Dans les textes de Limoges des XIVe, XVe et XVIe siècles, *aysso* et *eysso* sont employés concurremment. Tous deux se lisent également (sous les formes *aizo* et *eyzo*) dans le fragment de traduction de l'Evangile de saint Jean (XIIe siècle) reproduit dans Bartsch, *Chrestom.*, 7-16, et qui, je crois, appartient au dialecte limousin.

[2] Exemple de 1589 (*Lim. hist.*, p. 28) : *aqueu d'aqui que ly bailhoro*. Je n'en trouve pas de plus ancien.

[3] Nous réservons en conséquence, pour le chapitre suivant (*Adjectifs déterminatifs*), la plupart des observations qui les concernent.

[4] L'article ici se change très-fréquemment en *n'* : *n'un m'o dit* = *l'on m'a dit*. C'est le seul cas où cette mutation se produise.

cerne) = fr. *on*, *l'on*, pr. *om*. Régulièrement devrait être *oun*; mais *ou* ici sera devenu *u* comme dans *lur*, *lu*, autres formes de *lour* et de *lou*. — On pourrait aussi penser à *unus*. Cf. l'espagnol *uno*[1]. A Tulle on dit *l'an*, comme en ancien français.

2 — 3. *L'un — l'autre*, au pluriel *loû û*, — *lou autrei*; — *outrui*. Ex.: *l'un vóu, l'autre ne vóu pâ*; — *lou bé d'óutrui*. *Altre* avait un neutre, *al* (venant de *aliud*), que nous avons perdu.

4. *Chācun — chācuno, chācû — chacunā* (pr. *chascu* ou *cascu*).

5. *Cóucun — cóucuno* (fr. *quelqu'un, quelqu'une*).

Le masc. sing. ne garde, à Nontron, la nasale que s'il rappelle un nom masculin déjà exprimé ou suffisamment désigné. Au sens absolu du fr. *quelqu'un* (opposé à *personne*), on dit *caucu*.

Les deux éléments de ce pronom, qui sont toujours indivisibles au singulier, peuvent, au pluriel, ou rester tels ou se décliner séparément : *cauquei-û* ou *cóucû*, *cóuca-unā* ou *cóucunā*. — Pour le neutre, l'ancienne langue avait *qualacom*, *queacom*, *quecun* (*quid cumque*). Cette dernière forme est restée à Tulle (*quicom*) ; mais, chez nous, on ne dit que *cauco-re* (fr. *quelque chose*).

6. *Oucun — óucuno, óucû — óucunā* (fr. *aucun*).

7. *Degu* (pr. *degu* et *negu* = *necunus*) = fr. *personne*. Nous n'employons jamais ce pronom sans la négation, bien qu'il en contienne déjà une, sauf quand il y a dans la phrase une particule restrictive ou quand il forme à lui seul une réponse : *N'ai vu degu*: — *Qui ei vengu? Degu*. Ce pléonasme est, du reste, aussi ancien que la langue. En voici des exemples du Xe et du XIIe siècles : *Cel non quaira ja per negu tormen* (Boëce, v. 157) ; *E eizo negus ron ossaub* (Trad. de l'Ev. de saint Jean, Bartsch, 11, 46).

[1] Dans les vers suivants de Boëce, *us*, qui est certainement *unus*, se traduirait très-bien par *on* :

> Nos jove omne menam ta mal jovent
> Queus non o preza sis tra la son parent.

Dans l'ancien français *un* avait aussi quelquefois le même emploi. Ex.: *Ki ne prent mies warde a ce k'un fait* (Sermons de saint Bernard, p. 557); *ke vuelent-il c'un lor facet* (ibid., 558). Remarquons ici que notre *un* est moins usité que le *on* français. Nous employons de préférence la 3e pers. du pluriel avec le pronom masculin : *i m'an di* = *on m'a dit*.

Le pendant de *degu* pour les choses est le substantif indéterminé *re* (fr. *rien*) : *ne no posg re donar* (Boëce, v. 89). Dans l'ancienne langue, *res* avait aussi quelquefois le sens de *personne*, qu'il a gardé en divers lieux, p. ex. dans la Drôme.

8. *Tou — touto, toû — toutō*, au neutre *tou*. N'est employé comme pronom qu'au neutre ou au pluriel masculin et féminin.

9. *Tau — tâlo* (fr. *tel-telle*): *uno tâlo ei vengudo = une telle est venue; tau ri desei que purarō demō = tel rit ce soir qui pleurera demain.*

CHAPITRE QUATRIÈME

ADJECTIFS DÉTERMINATIFS

I. — Article

A. — Article défini

Il a été formé dans toutes les langues romanes d'un des adjectifs déterminatifs du latin : en langue d'oc comme en français, italien, espagnol, etc., de *ille* ; dans quelques dialectes, comme le sarde central et méridional et certaines variétés du catalan, de *ipse*[1].

[1] A Mayorque *es, sa* (V. Boffarull, *Sistema gramatical de la lengua catalana*, p. 24, 80); en Sardaigne, *su* (plur *sos* ou *is*), *sa*. Un article de même origine a existé, existe peut-être encore, dans quelques variétés méridionales de la langue d'oc. Les *Leys d'amors* (II, 122) le constatent, car elles blâment ceux qui disent *so* vergiers, *es* cavals, *sa* taula, au lieu de *lo* vergiers, *lo* cavals, *la* taula. On trouve plusieurs exemples de cet article dans Flamenca (v. 1550, 3147, 3554), et le *Mystère de sainte Agnès*, publié par M. Bartsch en 1869, en offre un assez grand nombre. Il y en a deux dans le *Ludus sancti Jacobi*, v. 366, 367. Je dois dire que M. Meyer (*Rev. critique*, 1869, 2e sem., art. 184) considère simplement ces formes comme une particularité de prononciation, comme le résultat d'une substitution bizarre de *s* à *l*. M. Bartsch n'y voit qu'une faute à corriger. L'une et l'autre opinion me paraissent peu soutenables, surtout en présence de la forme masculine *es*, attestée par les *Leys d'amors*.

Ceci était écrit lorsque, grâce à une obligeante communication de M. de Tourtoulon, faite d'ailleurs à propos d'une question toute différente, j'ai pu lire dans le *Diario de Barcelona*, du 25 février 1870, un article consacré précisément à la *Sainte Agnès* de M. Bartsch et dont l'auteur, M. Milà y Fontanals, exprime, quant à l'origine de ces formes de l'article en pro-

Grâce à la contraction des prépositions *de*, *a*, suppléantes des flexions casuelles disparues, avec l'article masculin, celui-ci se trouve avoir des formes particulières pour représenter le génitif et le datif. Nous les désignerons sous ces noms pour abréger, comme nous l'avons déjà fait pour les pronoms personnels.

a. — Masculin

Sing.	nom.	*lo, le*[1], *l'*	*lou, lu*[2], *l'*
—	gén.	*del, deu, de l'*	*del, déu, dóu, dau, de l'*
—	dat.	*al, au, a l'*	*au, ou, a l'*
—	acc.	*lo, le, l'*	*lou, lu, l'*
Plur.	nom.	*li*[3], *los, les*[1]	*loû*
—	gén.	*dels, deus, dals*	*dóu, dau.*
—	dat.	*als, aus*	*au, ôu.*
—	acc.	*los, les*[1].	*lo*

b. — Féminin.

Sing.	nom.	*la, l', lhi, li.*	*la (lo), l'*
—	gén.	*de la, de l'*	*de la (lo), de l'*
—	dat.	*a la, a l'*	*a la (lo), a l'*

vençal, la même opinion que j'émets ici. Je suis heureux de me rencontrer sur ce point avec le savant professeur. — Autre exemple, précieux par son antiquité, à joindre à ceux que j'ai relevés ou signalés ci-dessus : *per za ma mi tens = me tiens par la main*. Je le trouve dans un extrait du cartulaire de Lérins (3e quart du XIe siècle), pag. 162 du *Recueil d'anciens textes bas-latins, provençaux et français*, que M. Paul Meyer vient de publier.)

[1] Ces formes n'appartenaient pas à la langue commune. Elles étaient et sont restées particulières au dialecte languedocien. On les trouve à la vérité, assez fréquemment même, dans des documents limousins du XVIe siècle (Registres consulaires de Limoges); mais ce sont ici des formes françaises introduites par les rédacteurs de ces registres, qui, écrivant tantôt en limousin, tantôt en français, écorchaient pareillement les deux langues.

[2] *Lou* et *lu* s'emploient concurremment, de même que *lour* et *lur*, dans les mêmes lieux.

[3] L'article *li* a survécu assez longtemps, dans le rôle exclusif de sujet masculin pluriel, à l'ancienne déclinaison. C'est ce qu'on peut observer dans des textes de la fin du XIVe siècle publiés dans le *Limousin historique*, où les règles de la déclinaison, quant aux noms, ne sont jamais observées, tandis qu'elles le sont encore (sauf un petit nombre d'exceptions) pour l'article.

Sing.	acc.	*la*	*la (lo), l'*
Plur.	nom.	*las*	*lâ*
—	gén.	*de las*	*de lâ*
—	dat.	*a las*	*a lâ*
—	acc.	*las*	*lâ*.

OBSERVATIONS

I. — Nous employons l'article contracte devant les noms commençant par une consonne, l'article non contracte devant ceux qui commencent par une voyelle, et nous élidons alors, comme le faisait l'ancienne langue, sa voyelle finale tant au masculin qu'au féminin singulier. — Au pluriel, la voyelle étant longue ne s'élide pas, sauf quelquefois, par exception, au féminin (Ex : *l'eigā* = *les eaux*).

Plus bas que la contrée de Nontron, ainsi qu'en bas Limousin, l'*s* reparaît pour former liaison, tant aux formes non contractes qu'aux formes contractes.

II. — Dans l'ancienne langue, et principalement en poésie, l'article, comme nous l'avons vu faire aux pronoms personnels, s'affixait, après élision ou (pour *li*) semi-consonnification de la voyelle, au mot qui le précédait. Ex.: *am mais quel rossignol (que lo); els riu son clar (e los); abans queil (que li) blanc puoi sion vert.* L'article féminin éprouvait rarement ce traitement au singulier et il ne le subissait jamais au pluriel, ce qui s'explique par le poids de l'*a*, qui rendait cette voyelle nécessairement plus résistante que l'*o*.

III. — Les formes résultant de la vocalisation de l'*l*, *deu*, *au*, *deus*, *aus*, sont fort anciennes dans la langue. On les constate dès le XIe siècle, dans des textes dont l'origine limousine paraît certaine [1]. Elles abondent, sans y régner pourtant exclusivement, dans les documents des XIVe, XVe et XVIe siècles, tirés des archives de Limoges, et publiés par Leymarie et Ruben [2]. *Dóu*, unique forme usitée aujourd'hui à Nontron pour le génitif des deux nombres, et qui est née de *deu*,

[1] *Anciennes poésies religieuses* publiées par M. Paul Meyer, dans les pièces *In hoc anni circulo* et *Versus sancte Marie*, tirées l'une et l'autre d'un ms. de Saint-Martial de Limoges.

[2] *Limousin historique* et *Registres consulaires de Limoges*.

comme le pronom *óu* de *eu (el)*, n'apparaît qu'une fois dans ces documents.[1] La *Vie de Sainte Valérie* (1641) n'a encore elle-même que la forme *deu*. Au contraire, le datif des deux nombres *òu*, qui est aussi pour ce cas la seule forme nontronnaise, commence, dès le XIVe siècle, à alterner avec *au*. C'est pourtant ce dernier qui a prévalu en haut-limousin, où *deu* s'est de son côté, probablement sous l'influence du dialecte auvergnat, renforcé en *dau*. Cette forme est déjà la seule, tant pour le pluriel que pour le singulier, qui se rencontre dans des lettres de 1666-1668, publiées par Ruben, dans son édition de Foucaud, pag. IV-VI. Elle est constante, ainsi que *au*, dans les œuvres des poëtes du haut Limousin qui ont écrit au siècle dernier et au commencement de celui-ci. Aujourd'hui, j'en ai déjà fait l'observation, grâce à la réduction de la diphthongue, *dau* et *au* ne se prononcent plus, à Limoges, que *dô* et *ô*.

A Tulle, l'*l* de *del* ou reste sans se vocaliser, et alors le plus souvent on prononce *der*, ou se vocalise en *i*. Au pluriel, la vocalisation se fait toujours, mais elle se fait en *u*, d'où naît, au contraire de ce qui a lieu chez nous, la distinction des nombres. — Il en est de même au datif, qui, dans cette variété du dialecte, est, non pas *al*, mais *el*, le vrai datif y ayant été supplanté, au singulier du moins, par le *locatif* de l'ancienne langue (*el* = *en lo*, *els* = *en los*). Les formes correspondantes à *dóu* et à *óu*, de Nontron, y sont donc, pour *dóu*, *dei* et *dóus*; pour *óu*, *ei* et *óus*. L'*s* du pluriel ne sonne qu'en liaison.

IV. — Dans l'ancienne langue, l'article se contractait non-seulement avec *de*, *a*, *en*, mais encore avec deux autres prépositions, *per* et *sur*: *pel*, *pels*; *sul*, *suls*. C'est ce qui a lieu encore en bas Limousin et dans les cantons voisins du Péri-

[1] *Doudiz* = *desdits* (Reg. consul., pag. 75, année 1514). Il est remarquable que cette forme *dou* se trouve (une fois seulement) pour *del*, employé partout ailleurs, dans le poëme de Blandin de Cornouailles, v. 350:

Per re dou mond(e) che poges far

A rapprocher de ce fait que, dans le même poëme, le pronom singulier sujet de la première personne est toujours *iou* (pour *ieu*).

gord. De là les formes *pel* ou *pei* = *pour le*, *peus* = *pour les*, *pella* = *pour la*, *sul* = *sur le*, etc.

V. — On sait qu'en français quelques substantifs se sont si bien agglutiné l'article que, la valeur de ce dernier ayant cessé d'être sentie, on a dû leur en préposer un autre : tels sont *loriol*, *lierre*[1]. Ces mêmes mots présentent chez nous le même phénomène. On y dit *la lhèdro* (*hedera*), usité surtout au pluriel, pour *l'yèdro*, *lou lourión* pour *l'ourión* (*auriol*), *lou landiè* pour *l'audiè*. L'agglutination de l'article n'est pas encore achevée dans *l'endemo ;* mais elle est en train de s'accomplir, car beaucoup disent *lou lendemo*, à l'exemple du français *(le lendemain)*.

B. — Article indéfini

Sing. masc. suj. *us, uns,* rég. *u, un*	*un*.
— fém. suj. et rég. *una*.	*uno*.
Plur. masc. suj. *u, un,* rég. *us, uns*	*ũ*
— fém. suj. et rég. *unas*	*unā*.

L'article indéfini n'est autre que l'adjectif numéral *un, una*, et il se décline absolument de même dans les deux acceptions. L'aphérèse lui enlève ordinairement son *u* initial : *'n ôme, 'na fenno* = *un homme, une femme : una forcei* = *des cisailles (forfices)*. Ce dernier exemple montre dans quel cas on l'emploie au pluriel : c'est quand il se rapporte à un substantif usité seulement au pluriel, ou qui, l'étant aussi au singulier, reçoit au pluriel une signification plus ou moins différente, mais désignant d'ailleurs dans les deux cas une chose unique. — Dans l'ancienne langue, cet article avait au pluriel un emploi un peu plus étendu. On s'en servait pour rendre l'idée que nous exprimons en français par le génitif pluriel de l'article défini. Ex. : *unas novas vos vuelh contar* (R. Vidal de Bezaudun, dans Raynouard, L. R., V, 446) ; — *avian unas autras doublas* (Forleaux de Limoges, 1489, dans *Lim. hist.*, pag. 486). Aujourd'hui, en pareil cas, nous suivons l'usage français : *dòu hômei, de là fénna*[2]. C'est aussi, comme en

[1] Ex. du phénomène inverse recueilli en Saintonge : *de la belle vande* = *de belle lavande*.

[2] *Per deu diableys* = *pour des diables* (Vie de Sainte Valérie, 1641).

français, du génitif de l'article défini que l'on se sert pour rendre la signification partitive : *dóu po, dóu vi*[1].

II. — Adjectifs personnels ou possessifs

Nos adjectifs possessifs ne sont autres que les adjectifs latins correspondants, lesquels sont formés des mêmes radicaux que les pronoms personnels *me, nos*, — *te, vos*, — *se*. Il faut remarquer que, tandis que *noster* et *vester* n'ont donné respectivement qu'un dérivé, *meus, tuus* et *suus* en ont donné chacun deux.

A. — Première personne

a.--Masc.	sing. suj.	*mos*	*moun.*
	rég.	*mon, mo*	
	plur.	*mos*	*moñ.*
Fém.	sing.	*ma*	*ma (mo).*
	plur.	*mas*	*mà.*
b.--Masc.	sing. suj.	*meus, mieus*[2]	*meü, mè.*
	rég.	*meu, mieu*	
	plur. suj.	*mei, miei*	*meü, mè.*
	rég.	*meus, mieus*	
Fém.	sing.	*mia, mieua*	*mio* (monos.)
	plur.	*mias, mieuas*	*miâ* (Id.).
c.--Masc.	sing. suj.	*nostre, nostres*	*nôtre.*
	rég.	*nostre*	
	plur. suj.	*nostre*	*nôtrei.*
	rég.	*nostres*	
Fém.	sing.	*nostra*	*nôtro.*
	plur.	*nostras*	*nôtrā.*

[1] Exemple du XVe siècle (1436) : *am deu pa e fromage ho am deux especis* (Lim. hist., pag. 413). J'en trouve même un dans G. de Rossillon, v. 4039 : *ilh demanden de l'aigua.*— Dans les dialectes plus méridionaux que le nôtre, gascon, languedocien, provençal, on n'emploie que la préposition : *de pan, de vin* = *du pain, du vin* ; *d'homes al lon brutal — metion lou fet a nostre oustal* (Jasmin) = *des hommes... mettaient le feu....*

[2] Réduit à *mi* devant *dons (dame*, littéralement *seigneur (dominus))*, terme appliqué fréquemment par les troubadours aux dames qu'ils célèbrent.

B. — Deuxième personne

a.—Masc. sing.	suj. *tos*		*toun.*
	rég. *ton, to*		
	plur. *tos*		*toŭ.*
Fém.	sing. *ta*		*ta (to).*
	plur. *tas*		*tá.*
b.—Masc. sing.	suj. *teus, tieus*		*teü, tè.*
	rég. *teu, tieu*		
plur.	suj. *toi, tei, tiei*		*teü, tè.*
	rég. *teus, tieus*		
Fém.	sing. *toa, tieua*		*touo* (monos.)
	plur. *toas, tieuas*		*touá* (Id.).
c.—Masc. sing.	suj. *vostre, vostres*[1]		*vôtre.*
	rég. *vostre*		
plur.	suj. *vostre*		*vôtrei.*
	rég. *vostres*		
Fém.	sing. *vostra*		*vôtro.*
	plur. *vostras*		*vôtrā.*

C. — Troisième personne

a.—Masc. sing.	suj. *sos*		*soun.*
	rég. *son, so*		
	plur. *sos*		*soŭ.*
Fém.	sing. *sa*		*sa (so).*
	plur. *sas*		*sá.*
b.—Masc. sing.	suj. *seus, sieus*[2]		*seü, sè.*
	rég. *seu, sieu*		
plur.	suj. *soi, sei, siei, si*		*seü, sè.*
	rég. *seus, sieus*		
Fém.	sing. *soa, sieua*		*souo* (monos.)
	plur. *soas, sieuas*		*souá* (Id.).

OBSERVATIONS

I. — Le latin, on le sait, ne distinguait pas, à la troisième personne, entre un et plusieurs possesseurs : aussi n'avait-il

[1] De *voster*, forme archaïque et vulgaire.

[2] Réduit à *si* devant *dons*, comme *mieu* à *mi*. (Voir la note 2 de la page précédente.)

pas pour cette troisième personne de forme correspondant à *noster* et *vester*. *Pater suus* signifiait également *son père* et *leur père*. Il en est encore de même en espagnol et dans les dialectes méridionaux de la langue d'oc, le gascon, le languedocien, le provençal: mais la langue classique n'employait *son*, *sa*, que pour un seul possesseur, réservant pour plusieurs le génitif pluriel conservé du pronom *ille* (*lor* = *illorum*). C'est encore la règle également dans le limousin moderne.

II. — *Mon*, *ton*, *son*, aux premiers âges de la langue, pouvaient recevoir l'article. C'est ce qu'on voit dans Boëce, dans le fragment de traduction de l'Evangile de saint Jean, dans la pièce *In hoc anni circulo*, publiée par M. P. Meyer, tous textes que je crois d'origine limousine[1]. Mais les troubadours ont laissé ces adjectifs sans article. C'est ce que nous faisons toujours aujourd'hui. — Grâce probablement à l'influence française, c'est sous la forme masculine que ces adjectifs sont employés au singulier, devant les noms féminins commençant par une voyelle : *moun armo* = *mon âme; soun eipèyo* = *son épée*. Cet abus date de loin, car je le constate déjà dans des textes du XVe siècle. Une trace de l'ancien usage correct (élision de l'*a*) nous reste dans l'exclamation *marmo!* = (*par mon âme!* qui, du reste, à présent ne se dit plus guère[2].

III. — *Meü*, *teü*, *seü*, plus fréquemment employés à Nontron sous la forme réduite *mè*, *tè*, *sè*, ne précèdent plus jamais, comme ils faisaient souvent dans l'ancienne langue, le substantif auquel ils se rapportent. Ils prennent l'article, que ce

[1] Cet usage de *mon*, *ton*, *son*, avec l'article, rejeté de la langue littéraire, paraît s'être maintenu en Limousin, dans le langage populaire, jusqu'à une époque relativement récente. La *Vie de sainte Valérie* (1641) offre un exemple de *son* accouplé avec l'article indéfini : *un son nebout* (fr. *un sien neveu*). Je lis *lo ton bon char filh* dans un texte antérieur d'environ deux cent cinquante ans (*Prière à N.-D. des Sept-Douleurs*, Romania, I, 409), dont l'origine limousine, je l'ai déjà dit, me paraît probable. — Quant aux documents imprimés tirés des archives de Limoges, ils ne présentent pas trace d'un pareil emploi de *mon*, *ton*, *son*.

[2] On trouve dans Richard (né en 1730) deux ou trois exemples isolés du maintien de la forme féminine avec élision, seulement devant le mot *eichino* : *trâ m'eichino*, *trâ s'eichino*. Je ne sais si ces expressions ont encore cours dans quelques endroits.

substantif soit exprimé dans la proposition ou sous-entendu, sauf le cas où ils correspondent au français *à moi, à toi, à lui*[1]: *queü pra ei meü* = *ce pré est mien*, mais *quei lou meü* = *c'est le mien;* ou *queü pra ei lou meü, queü-qui ei lou seü* = *ce pré est le mien, celui-ci est le sien.*—*Nôtre, vôtre* et *lour*, après leur substantif, prennent ou rejettent l'article d'après les mêmes règles. Placés devant, ils suivent la règle de *moun, toun, soun*, c'est-à-dire qu'ils rejettent toujours l'article.

IV.—On a vu plus haut que l'article remplace souvent le pronom démonstratif devant les prépositions. Ex. : *vei-qui ta coeifo é la de ta mai* = *voici ta coiffe et celle de ta mère*. C'est aussi, ce me semble, comme suppléant le pronom démonstratif qu'il faut le considérer, lorsqu'il est suivi d'un adjectif possessif: car si, au lieu de *la de ta mai*, je dis *la souo*, le rôle de *la* est toujours le même, puisque *souo* = *de ta mai*. Et ce qui vient encore à l'appui de cette opinion, c'est que les adjectifs possessifs s'unissent souvent au pronom démonstratif neutre *co* ou *aco: co meü, co seü, co vôtre, co lour*, etc.; ce que les paysans de chez nous qui veulent parler français traduisent naturellement par *ça mien, ça sien*, etc. Ces expressions s'appliquent soit, en général, au bien de la personne (*quel ôme a minja co seü* = *cet homme a mangé son bien*), soit à une chose particulièrement désignée (*qu'ei co meü* = *c'est à moi, cela m'appartient*)[2].

V. — Dans la contrée de Tulle et dans quelques parties du Périgord, *nostre* et *vostre* gardent leur *s* intérieure. Au pluriel, la finale *es* n'y devient pas *ei*, et l'*s*, tant au féminin qu'au masculin, se fait sentir en liaison. Il en est de même au pluriel des autres adjectifs possessifs, comme au reste de tous les pronoms et de l'article.

[1] Excepté aussi, pour *meü, mia*, le cas d'ailleurs assez rare où ils sont employés, sans substantif exprimé, au vocatif : *meü, mio*, comme on dirait, en français : *mon ami, ma bonne*.

[2] Ces expressions sont anciennes, du moins dans la première acception. Je trouve *aquo seu* dans un texte périgourdin de 1383 (Dessales, *Histoire des comtes de Périgord*, Preuves, p. 2) et *d'aquo lor* dans un document limousin de 1371 (*Lim. hist.*, p. 622).

III. – Adjectifs démonstratifs

Le pronom latin *ille* fournit à l'ancienne langue, outre l'article et le pronom personnel *el—ela*, trois pronoms ou adjectifs démonstratifs, en se combinant avec les adverbes *ecce* et *eccum*. Ce sont *cel* (*ecc'ille*), *aissel* (*ecc'ille* encore), et *aquel* (*eccu'ille*). — *Iste* donna pareillement, outre le simple *est*, deux formes composées avec *ecce* et *eccum*: ce sont *cest* (*ecc'iste*) et *aquest* (*eccu'iste*). De ces six adjectifs il ne nous reste plus que *aquel* et *aquest*[1], et il n'y a plus, du moins en haut Limousin et dans la contrée de Nontron, que le premier qui soit en même temps pronom.

Aquel

Masc. sing.		*aquel, aqueu, aquelh*	*aquel, aqueü.*
plur.	suj.	*aquil, aquilh, aquelh*	*aqui.*
	rég.	*aquels, aqueus*	*aquî, aquéu.*
Fém. sing.		*aquela*	*aquélo.*
plur.		*aquelas*	*aquélō.*

Aycel se déclinait comme *aquel;* mais *cel* était beaucoup riche en flexions que ces deux derniers. Je donne ici le tableau de ses formes principales :

		Masculin	Féminin
Sing.	suj.	*cel, celh, ceu*	*cela, celha, cil, cilh.*
	rég.	*cel, celh, celui*	*cela, celha, celei, celeis.*
Plur.	suj.	*cil, cilh, celh, cels, ceus*	*celas.*
	rég.	*cels, ceus*	*celas.*

Cel au masculin n'était presque jamais employé que comme pronom.

Aquest

Masc. sing.		*aquest*	*aquéte.*
plur.	suj.	*aquist, aquest*	*aquétei.*
	rég.	*aquestz, aquesz*	
Fém. sing.		*aquesta, aquist*	*aquéto.*
plur.		*aquestas*	*aquétā.*

[1] *Est* et *cel* figurent encore quelquefois dans des documents du XVe siècle (*Lim. hist.*, passim); mais je ne trouve ni *cest*, ni *aycel*, dans aucun de ceux qui ont été publiés dans ce recueil.

Ni *est* ni *cest* n'ayant été plus variés dans leurs formes que *aquest*, le paradigme de ce dernier peut servir pour les trois.

OBSERVATIONS

I.— *Aquel* et *aquete* subissent presque toujours l'aphérèse de l'*a*. Ceci est, dans notre dialecte, une habitude fort ancienne, car on trouve déjà *queu fruit* dans un texte limousin du XIe siècle [1].

II.—L'*l* de *aquel* persiste devant les voyelles. Elle se vocalise toujours, comme elle faisait déjà souvent dans l'ancienne langue, devant les consonnes [2]. Il faut remarquer que, contrairement à ce qui se passe dans les autres mots en *eü*, cette diphthongue, ni dans *aqueü*, ni dans le simple *eü* (*el*), ne se réduit jamais à *ê*. — La forme *aquelh* modifiée en *aquei*, selon la règle, a persisté en quelques endroits, comme nous avons vu que l'a fait *elh*, moyennant la même modification [3].— En haut Limousin, *queü* devient souvent *quiau*, comme *eu* (*el*) devient *yau*, probablement par l'intermédiaire de *quiöu*, qui existe aussi. *Quieu*, qui a nécessairement précédé l'un et l'autre, se lit deux fois dans le *Testament de J. Faulcon* (1475). Il est probable qu'il se dit encore en plusieurs lieux.

III.— Contrairement à la règle générale, c'est, au pluriel de *aquel*, le cas sujet et non le cas régime qui a persisté à Nontron et en haut Limousin. On a vu qu'il en est de même au pluriel du simple *el* (*per i* (*il*) et non *per eus*). C'est probablement le besoin de distinguer les nombres (lesquels, comme dans tous les noms en *eu*, se seraient nécessairement confondus) qui a été la cause de cette dérogation à la règle [4].

[1] *Versus sancte Marie*, v. 22, dans Paul Meyer, *Anciennes poésies religieuses en langue d'oc*.

[2] Dans les textes de Limoges des XIVe, XVe, XVIe siècles, on voit l'*l* tantôt se maintenir, tantôt se vocaliser. Le dernier cas se présente de plus en plus fréquemment à mesure qu'on se rapproche de l'époque actuelle. Dans la *Vie de sainte Valérie* (1641), la vocalisation est constante.

[3] Registres consulaires de Limoges, pag. 14 (année 1508) : *aquey libre*.— *Sainte Valérie* (1641) : *aquey monde*.

[4] *A tous aquils* (Test. de J. Faulcon, 1475); *lo profiech d'aquïlhs* (Reg. cons., p. 25, 1509). Dans ces registres, *aqueus* n'apparaît jamais, non plus que dans *Sainte Valerie*, où *aqui* est la seule forme du pluriel. Dans les documents du XIVe siècle, contenus dans le *Limousin historique*, *aquilh* (avec ou sans *s*) est toujours sujet.

IV. — On a des exemples qui remontent au XVe siècle de la chute de l's de *aquest* dans notre dialecte[1]. Cette chute n'a pas lieu en bas Limousin. Chez nous, contrairement à la règle générale, elle n'a pas été compensée : car non-seulement l'*e* précédent ne s'est pas diphthongué en *ei*, mais encore il est devenu bref.

V. — *Aquel* s'emploie devant tous les subtantifs indifféremment et traduit le fr. *cet;* mais *aquete* ne s'emploie plus aujourd'hui, à Nontron du moins, devant les noms de personne ni devant les noms d'objets matériels. Ainsi on dira *quete co, queto semmàno, quétà fèta (cette fois, cette semaine, ces fêtes)*, mais non pas *quete couteü, quete chavau, queto femno (ce couteau, ce cheval, cette femme)*. Pour déterminer *aquel* plus précisément, on lui adjoint quelquefois l'adverbe *qui*, que l'on place après le substantif : *quel òme - qui* = fr. *cet homme-ci*. L'adverbe *lai* (fr. *là*), corrélatif de *qui*, qui s'adjoint souvent à *aquel* pronom. s'adjoint beaucoup plus rarement à *aquel* adjectif : *quéla fenna-lai*. Quant à *aquete*, il ne prend jamais ni l'une ni l'autre de ces particules; car, plus démonstratif que *aquel*, il a par lui-même toute la précision que ce dernier n'obtient que par l'adjonction de *qui* au substantif qu'il détermine. Ainsi *quetei jour* doit se traduire en français par *ces jours-ci*.

IV. — Autres adjectifs déterminatifs

Mèmo, lou mèmo

L'ancienne langue avait *eis (ipse)*, *meteis (metipse)* fém. *eissa*, *meteissa*, avec des variantes en *e* pur et en *d* ou *z*, et de plus *medesme* (*metipsissimus*), et, sans *d*, *meesme*.

Cette dernière seule nous est restée et, ce qui est singulier, seulement sous la forme féminine. Cela est dû probablement à l'influence du français, où cet adjectif est en *e* muet aux deux genres (cf. ci-dessus les substantifs masculins en *o* pris de cette langue, comme *mèro* = *maire*). Ainsi nous disons *lou mèmo* — *la mèmo*, *loà mèma* — *là mèma*. Mais au pluriel

[1] Test. de J. Faulcon (1475) : une fois *quet*, une fois *aquet*. — Cependant l's n'avait pas encore fini de disparaître en haut Limousin, en 1666, car on lit dans des lettres de cette date (Ruben. *Œuvres de Foucaud*, IV-VI) : *aquesté co*, *aquesto annado*, à côté de *aquetto lettro*.

masculin, le plus ordinaire est de le laisser invariable, ce qui a lieu aussi, mais bien plus rarement, au féminin : *loù, là mèmo* = *les mèmes*. L'invariabilité est de règle, aux deux genres, quand le substantif ou le pronom précède immédiatement : *qu'ei l mèmo, qu'ei éla mèmo.*

Autre

Masc. sing.		*altre, autre*		*autre.*
plur.	sujet.	*autre, autres.*	}	*autrei.*
	rég.	*autres*		
Fém. sing.		*autra*		*autro.*
plur.		*autras*		*óutrā.*

Le masc. sing. prenait quelquefois, comme sujet, dans l'ancienne langue, l'*s* flexionnelle.— On trouve dans Boëce (v. 10) *aitre,* qui nous offre le plus ancien exemple de la vocalisation de *l* en *i*.

A *autre* se rattachent trois adjectifs composés, dont le premier élément est, non pas à la vérité *alter*, mais *alius*. Ce sont *aital, aitant* et *alcant*, ce dernier déjà tout formé en latin (*aliquantus*). Ces adjectifs sont aujourd'hui inusités[1]. *Aital* a persisté en bas-limousin comme adverbe.

Chaque

Cet adjectif est emprunté au français. La forme classique correspondante est *quex* (*quisque*), au fém. *quega*, périmée de fort bonne heure[2]. *Chàque* au féminin fait *chàquo*. Il n'a pas de pluriel.

— *Chàcun*, qui nous vient de l'ancienne langue (*chascus, cascus, quascus* = *quisque unus*), ne sert plus aujourd'hui que comme pronom ; mais il était encore usité comme adjectif au XVIIe siècle, au moins dans quelques locutions, car on trouve *chacun an* dans *Sainte Valérie*. — Un autre pronom de même

[1] Les deux derniers, je pense, depuis longtemps, car je n'ai pu les découvrir dans les textes de Limoges des XIV-XVIe siècles, auxquels je me suis déjà référé souvent. Au contraire, *aital* (*ey'al*) y est fréquent

[2] L'ancienne langue avait, de plus, *usquex-unaqaega* (*unusquisque*). — Un exemple récent de la même métathèse qui a produit *quex* nous est offert par *dixe*, comme le peuple, en beaucoup d'endroits, appelle les *disques* des chemins de fer.

signification est *chadun* (anc. *cadans*), qui ne se dit plus qu'en bas-limousin et que les dialectes plus méridionaux de la langue d'oc ont conservé sous la forme *cadun*. L'ancienne langue avait encore le simple *cada*[1], adjectif invariable signifiant *chaque*, que l'espagnol, qui l'avait aussi, a conservé jusqu'à nos jours.

Cauque

Calsque, rég. *calque (qualisque)*, des deux genres dans l'ancienne langue et y gardant toujours *que* invariable, a pris chez nous les formes *cauquei* pour le masc. plur. et *cauquo* — *cóuquà* pour le féminin[2]. Il a les mêmes emplois que le français *quelque* : son composé *caucun* ne sert plus que comme pronom.

Aucun

Cet adjectif est composé de *alque (aliquis)*, que nous avons laissé périmer, et de *un*. L'ancienne langue s'en servait aussi bien dans des phrases affirmatives que dans des phrases négatives. A présent il n'a plus jamais que le sens négatif, qu'il y ait ou non de négation exprimée.

Nul

Nullus, dans l'ancienne langue, avait donné à la fois *nulh* et *nul* (fém. *nulha* et *nulla*.) C'est la dernière seule de ces deux formes qui nous est restée, mais on s'en sert rarement.

L'ancienne langue employait au même usage que *nul*, *negun* ou *degun* (*nec unus*), étymologiquement identique. Cet adjectif, je l'ai déjà dit, ne sert plus aujourd'hui que comme pronom[3], au sens absolu du français *personne*.

[1] Sur l'origine de *cada*, qui est le grec κατά, voyez la lumineuse discussion de M. Meyer dans *Romania*, II, p. 80. Ce mot persiste encore en limousin dans le substantif composé *chadan* (*champ qu'on ensemence chaque année*).

[2] *Quaquo nouvello* (*Sainte Valérie*, 1641); — *Cauquey*, *quauquo* (Lettres de 1666). — On trouve *calqua* dans le *Ludus Sti Jacobi* (v. 327, 354), texte du XVe siècle en dialecte provençal.

[3] Il a conservé la fonction d'adjectif dans la locution adverbiale *endegunlio* (*in nec uno loco* = fr. *nulle part*.

Tout

Masc. sing. suj.	*totz, toz*	}	*tout.*
rég.	*tot*		
plur. suj.	*tuit, tuch*	}	*toù.*
rég.	*totz, toz*		
Fém. sing.	*tota*	}	*touto*
plur.	*totas*		*touta*

Je n'indique au masculin de l'ancienne langue que les formes principales. — La forme *tuch* (*tuc, tug*), qui résulte de la consonnification de l'*i* de *toti*, suivie de son durcissement en *j* et du renforcement consécutif de *j* en *ch*, n'était pas encore périmée dans notre dialecte au XVIIe siècle. On en trouve de nombreux exemples dans la *Vie de Sainte Valérie*[1]. — Le *t* du masculin singulier reparaît toujours en liaison devant les voyelles : *tout ôme, tout animau.*

Plusieur

Telle est la seule forme sous laquelle se présente aujourd'hui chez nous le *plusor* ou *pluisor* (lat. *pluriores* de l'ancienne langue. C'est évidemment la forme française que nous avons substituée à cette dernière : mais cette substitution n'est pas récente, car *plusieurs* se lit déjà dans des textes de Limoges du XVIe siècle[2]. *Plusor* servait aussi souvent comme pronom que comme adjectif, et on l'employait fréquemment avec l'article, au sens absolu de *la plupart* (*li plusor*).

L'ancienne langue avait encore, pour signifier un grand nombre, les adjectifs *mant* (*maint, mank*) et *molt*[3]. Ils sont aujourd'hui complètement périmés.

[1] La forme la plus fréquente y est *tuc*. Les autres son *tuch, tut* et enfin *tous*. Elles servent toutes indifféremment pour le sujet ou le régime plurie. masculin

[2] *Rég. consul.* Elle y alterne avec *plusours*. *Sainte Valérie* n'a que *plusieur*.

[3] Ajouton *trop*, qui paraît n'avoir été usité comme adjectif que dans quelques dialectes méridionaux, le languedocien par exemple (*en tropas autras terminatios*. Leys d'amors, II, 160). Comme adverbe, il appartenait à la langue commune, et nous l'avons encore, avec le sens plus restreint auquel il s'est également réduit en français.

Soû

C'est le latin *solus*, dans l'ancienne langue *sol*, *sola*. L'*l*, au masculin singulier, reparaît quelquefois en liaison, et alors l'*ou* s'abrége; mais cela, à Nontron, est très-rare. Le féminin, selon la règle, est *soulo—soulā*.

Tal (*tau*)

Des deux genres en latin, *talis* resta tel en langue d'oc: mais de bonne heure on le voit prendre quelquefois la flexion féminine *a* (*tala*). Cette forme a depuis longtemps prévalu en limousin. Toutefois de temps en temps, mais de plus en plus rarement, on emploie encore *tau* au féminin : *uno tau* = *une telle*, *de tua filhā*= *de telles filles* (Richard).

Un synonyme de *tal* était *aytal*, plus fréquemment en limousin *eytal*, déjà mentionné sous *autre*.

Cal (*Cau*)

Tal a pour corrélatif *cal*, déjà mentionné à l'article des pronoms relatifs et qui aussi, comme on l'a vu, reste encore quelquefois des deux genres : *Uno coeifo tālo cālo* (*une coiffe telle quelle*). Remarquons ici que le barbare pléonasme *quelque . . . . que*, substitué par le fr. moderne à l'ancienne expression correcte *quel... que*, n'a pas pris pied chez nous. Nous disons, par exemple, *a calo ouro que sio*, *a cau pri que sio*. Il se montre pourtant très-fréquemment dans les textes de Limoges (*Lim. hist.*, passim) dès le XIVe siècle, qui est précisément l'époque où il a commencé de s'introduire en français[1].

Tant

Je ne mentionne ici que pour mémoire cet adjectif, qui aujourd'hui n'est plus jamais employé comme tel. Il sert seulement comme adverbe. Dans l'ancienne langue, il avait en outre tous les emplois du latin *tantus*, d'où il vient :

[1] Ex : 1471, *en qualque hora que l'effans naycha* (p. 638); — 1436 *de qualque condicieu que se sia*. — Dans les monuments littéraires de la vieille langue, *cal* n'est pas, comme à présent chez nous et comme dans l'ancien français, séparé de *que* par son substantif. Ex. : *calque chausa requeret* (Trad. de l'Ev. de saint Jean); — *calsque dans m'en sia destinatz* (Bérenger de Palasol, dans Raynouard, *Gramm. rom.*, p. 150).

En Limosi ont a trag mant cairel
En *tanta* tor, *tans* murs, etc.
(Bertrand de Born.)

Sur *aitant*, synonyme de *tant* et devenu comme lui inusité, voir ci-dessus, sous *autre*.

Quant

Cet adjectif, qui était aussi pronom relatif (voir ci-dessus, p. 460), est resté usité à Tulle, en tant qu'adjectif, comme il l'était dans l'ancienne langue, c'est-à-dire qu'il se décline : *quantes cos ! = que de fois ! — quantas poumas beilas - vous ? = combien de pommes donnez-vous ?*

A Nontron, il est toujours invariable et ne se joint jamais immédiatement à un substantif. Aussi peut-on dire qu'il n'y est plus qu'adverbe : *quan sount-elā ? = combien sont-elles ?*

CHAPITRE CINQUIÈME

ADJECTIFS NUMÉRAUX

I. — Nombres cardinaux

1	*un* — *una* (voir sa déclinaison p. 467 ci-dessus).	
2	*dui*[1] (m. suj.) *dos* (rég.)	*doù*
	doas (fém.)	*douà* (monos.)
3	*trei*, *tres*	*trei*
4	*quatre*	*càtre*
5	*cinq*	*cin*
6	*seis*	*siei*
7	*set*	*set*, *sé*
8	*oit*, *uech*, *uet*	*uech*, *uet*, *ué*[2]
9	*nov*	*nòu*
10	*detz*	*diez*, *dié* (bas-lim. *de*)
11	*unze*	*ounze*[3]

[1] L'ancienne langue avait encore, pour exprimer le nombre *deux*, l'adj. *ambdui*, rég. *ambdos*, fém. *ambdoas*, composé de *ambo* et *duo* réunis. Il est depuis longtemps complètement périmé.

[2] On prononce plutôt *vué*. (Voir là-dessus *Phonétique*, H.)

[3] Plusieurs prononcent *vounze* (V. *ibid.*)

12	*dotze*	*douje*
13	*tretze*	*treje*
14	*quatorze*	*quatorze*
15	*quinze*	*quinze*
16	*setze*	*seje*
17	*detz-e-set*	*diēse*, contracté de *dié e sé*
18	*detz-e-uech*	*diez-ué*
19	*detz-e-nov*	*diez-e-nóu*
20	*vint*	*vint, vin*
21	*vint-e-un*	*vint-e-un*
30	*trenta*	*trento*
40	*quaranta*	*caranto*
50	*cinquanta*	*cincanto*
60	*seissanta*	*seissanto*
70	*setenta*	*seissant'-é -dié*
80	*quatre-vint*	*quatre-vin*
90	*nonanta*	*quatre-vin-dié*
100	*cent*	*cent, cen*
1000	*mil*	*milo*
2000	*dos milia*	*doū-milo*
	etc.	*un milhoun*

OBSERVATIONS

I. — Les consonnes finales de *cinq*, *set*, *uet* (*uech*, en certains lieux du haut Limousin), *diez*, *vint*, *cent*, ne se font jamais sentir qu'en liaison et seulement devant les noms auxquels ces adjectifs se joignent fréquemment, comme *an*, *ourā* : *cinq ourā*, *diez an*. *Douā* et *nóu* se contractent toujours, à Nontron, avec la consonne initiale de *ourā* : *douóurā*, *nóura* = *douā ourā*, *nóu ourā* (*deux*, *neuf heures*).

II. — Les noms des neuf premiers nombres s'ajoutent à *vint*, *trento*, etc., au moyen de la conjonction *e*, excepté *ué* qui s'y joint immédiatement.

II. — Nombres ordinaux

Les adjectifs numéraux ordinaux ne sont plus en général, dans notre dialecte, conformes à ceux de la langue classique.

A ces derniers, nous avons, pour la plupart, substitué ceux du français. C'est ce que montrera le tableau ci-après.

1	*premier*	*premié*
	et *prumier, ra*	et *prumié, éro*
2	*segon, onda*	*segoun, oundo*
3	*ters, sa*	*trouasiéme, mo*
4	*quart, ta*	*quatriéme, mo*
5	*quint, ta*	*cinquiéme, mo*
6	*seizen, na*	*siziéme, mo*
7	*seten, na*	*setiéme, mo*
8	*ochen, na*	*uetiéme, mo*
9	*noven, na*	*nouviéme, mo*
10	*dezen, na*	*diéziéme, mo*
		(plus souvent *dizième*)
11	*unzen, na*	*ounziéme, mo*
12	*dotzen, na*	*doujiéme, mo*
		(plus souvent *douziéme*)
13	*trezen, na*	*treziéme, mo*
14	*quatorzen, na*	*quatorziéme, mo*
15	*quinzin, na*	*quinziéme, mo*
16	*sezesme, ma*	*seziéme, mo*
20	*vintesme, ma*	*vintiéme, mo*
30	*trentesme, ma*	*trentiéme, mo*
100	*cente, esma*	*centiéme, mo*
1000	*mille, esma*	*miliéme, mo*

OBSERVATIONS

I. — *Ters* et *quart* nous sont restés (le premier sous la forme *tier*); mais ils ne s'emploient plus que substantivement et de la même manière qu'en français *tiers* et *quart : Lou quart d'aquelo poumo, lou tier de soun bé*[1].

II. — Comme en français, les adjectifs numéraux cardinaux remplissent aujourd'hui, chez nous, la fonction des ordinaux après les noms des princes et pour désigner les dates : *Louï diez-ué ; lou quinze de jun milo-cué-cen-diié* (*le 15 juin 1810*).

(*A suivre*). C. CHABANEAU.

[1] *Tiers* est encore adjectif dans la *Vie de sainte Valérie* : *lou tiers jour ela ressuscitet.*

CHANTS POPULAIRES DU LANGUEDOC

La *Société pour l'étude des langues romanes*, préoccupée depuis longtemps de la regrettable lacune qui existe dans l'ensemble des recueils de poésies populaires de la France à l'égard de notre province, — la plus grande pourtant, et peut-être la plus riche en ce genre, — vient de décider la publication, dans la Revue, des *Chants populaires du Languedoc*.

Cette publication se composera principalement de pièces appartenant à deux collections formées par nous, indépendamment l'un de l'autre, pendant de longues années et dans des contrées différentes, et que nous avons cru devoir joindre pour que leurs versions se complétassent mutuellement.

Le nombre de ces pièces, que nous avons recueillies dans les campagnes, peut s'évaluer à environ trois cents. Il en est qui, malgré toutes nos recherches, sont demeurées incomplètes.

A ce fonds, déjà si considérable, nous joindrons de nombreuses communications de correspondants, qui ont compris l'importance de l'initiative prise par la Société, et dont le dévouement nous est tout à fait assuré.

Nous avons reçu d'au moins trente d'entre eux des versions et des variantes curieuses ; ce nombre ne manquera pas de s'augmenter progressivement, lorsque la *Revue* aura donné des spécimens de ce qu'il importe de recueillir.

Les communications concernant cette publication de *Chants populaires du Languedoc*, versions et variantes, critiques et renseignements, — doivent être adressées directement à Montpellier, à M. Achille Montel, archiviste de la ville, rue Dessales-Possel, ou à M. Louis Lambert, professeur de musique, rue Montcalm.

Nous aurons aussi à puiser largement dans plusieurs importantes collections faites, — dans le siècle dernier et le commencement de celui-ci, — par des personnes compétentes, dont les manuscrits prouvent qu'elles avaient une véritable passion de notre belle langue populaire, alors en pleine activité.

Les chants qu'ils donnent étaient très-répandus à ces épo-

ques, — ainsi que l'observent des témoignages contemporains, — et beaucoup l'ont été de nos jours et le sont même encore.

Nous distinguerons les pièces qui proviennent de ces trois fonds principaux, et nous aurons le soin d'indiquer, pour chacune d'elles, les sources où nous avons puisé, pour toutes les versions, variantes, corrections et notations musicales, que nous aurons eues à notre disposition.

Le Languedoc a toujours été très-riche en chants populaires de toute sorte. De tout temps on a eu, dans notre province, la passion la plus vive pour le chant et pour la musique. Il ne faut donc pas s'étonner de la grande quantité de chants qui ont été recueillis et que l'on recueillera encore.

A toutes les époques, les provinces voisines sont venues lui faire des emprunts, et, de nos jours encore, on retrouve sur des points du midi de la France fort éloignés des chants dont la provenance languedocienne ne saurait être mise en doute. Aux références de cette nature, que nous aurons à indiquer, nous ajouterons celles qui concernent les autres pays de dialecte et d'idiome romans dont on connaît des recueils de chants populaires.

Nos chants languedociens appartiennent à deux périodes bien distinctes : l'une, dont il est très-difficile de préciser le point départ, mais qui finit avec l'influence du moyen âge : — l'autre qui a très-probablement commencé avec la Renaissance et a continué sans interruption jusqu'à nos jours.

Ces deux sortes de chants ont des formes et des allures toutes différentes, tant dans les idées que dans les mélodies.

La seconde période n'a guère mis en œuvre que le chant d'amour, le chant satirique, la romance, et en général tous les genres qui se rattachent à la chanson.

Chacune de ces deux périodes ayant subi successivement diverses influences de mode ou d'inspiration, on retrouve dans les pièces qui leur reviennent en propre des différences particulières assez notables pour qu'elles puissent permettre, jusqu'à un certain point, de leur assigner une date approximative.

Nous allons indiquer en quelques mots le plan auquel nous avons cru devoir nous arrêter, pour mettre dans notre collec-

tion un certain ordre et faciliter à nos correspondants les recherches que nous leur avons demandées.

La première série comprendra les chants du premier âge, c'est-à-dire les chants de la nourrice pour endormir l'enfant (*Som-som*, etc., — *Nono-nouneto*, etc.) ;

2° Ceux pour le réveiller, imitant le mouvement saccadé du cheval (*Arri, arri, chivalet*, etc.), — de la scie (*Tira la ressa, Jan Vidau*, etc.), — des cloches (*Balalin, balalan*, etc.);

3° Ceux dont on se sert pour lui apprendre à agir, gesticuler, marcher, etc. (Ex : *Cara-te, mignota*: — *Aussa toun vantau, Rouquetouna* :

4° Enfin les premières rondes des tout petits enfants (Ex : *lou Branle de Lileta*, — *lou Brandet de Paladan*, etc.)

Les séries suivantes comprendront les rondes et danses de filles et garçons — (Ex : *lou Riban vert, la Lachuga*, etc.), — les danses de grandes personnes, les danses de fête — (*las Trelhas, lou Chivalet*, etc.), — les chants d'amour (déclarations, plaintes, romances, aubades, sérénades, etc.), — les chants relatifs au mariage (éloge, blâme, etc.), — les chants de mort et de deuil, — les chants relatifs à diverses actions et situations de la vie, — les chants de métier et de compagnonnage, — ceux qui se rapportent aux usages ou aux fêtes annuelles (carnaval, feux de la Saint-Jean, cour coculaire, le *Mai*, la Noël, la Saint-Vincent), — les chants de fêtes locales, — ceux qui sont relatifs aux travaux de la terre, aux saisons, — les chants satiriques (d'individu à individu, de village à village, de contrée à contrée, — concernant des maris trompés, — des faits connus, — des aventures ridicules, — les *escainoums*, etc.), — les chants légendaires (récits, traditions, superstitions), — les chants pieux (cantiques, prières chantées, noëls, passions, etc.), — enfin les chants historiques. Nous possédons quelques-uns de ces derniers; malheureusement il en existe peu, le peuple conservant difficilement le souvenir des hommes et des faits qui ne sont plus.

Nous ne nous dissimulons ni l'importance, ni la difficulté de ce travail ; toutefois, comme il n'est que temps de sauver de l'oubli et d'une perte imminente ces intéressants monuments de l'esprit et de la langue de nos pères, — le dialecte languedo-

cien n'étant plus parlé par le peuple que dans l'intimité et étant menacé de disparaître, — il y avait urgence de se mettre à l'œuvre : nous n'avons pas hésité, — consultant notre bonne volonté bien plus que nos forces, — à accepter la tâche que la Société nous confiait.

Nous espérons que la généreuse initiative prise par elle et les sacrifices qu'elle va s'imposer trouveront un sympathique accueil parmi tous nos compatriotes. Aussi est-ce sur leur concours que nous comptons pour mener à bien cette importante publication : ce ne peut être qu'en réunissant tous les efforts, tous les dévouements, qu'on pourra parvenir à donner une édition qui, appartenant à tous, offrira les garanties les plus sérieuses d'exactitude et de recherche.

Ces considérations expliquent pourquoi, tout en possédant les fonds considérables dont nous avons parlé, nous faisons appel à tous ceux qui, par leurs goûts ou leur position, sont à même de participer à cette œuvre commune : nous nous adressons plus spécialement aux membres des Sociétés littéraires du midi de la France,— à MM. les Maires et Ecclésiastiques des campagnes, — à Mmes les Institutrices et MM. les Instituteurs communaux, dont les relations journalières avec les enfants peuvent contribuer au succès de cette publication.

Il va sans dire que toute communication de versions, variantes, corrections, notations musicales, etc., — sera toujours donnée avec le nom de la personne qui nous l'aura envoyée.

Nous tiendrons compte très-soigneusement aussi des rectifications et des observations que l'on voudra bien nous adresser.

L'une de nos tables placées à la fin de l'ouvrage récapitulera les noms de tous nos collaborateurs et correspondants, avec l'indication détaillée des pièces et notes transmises par eux.

A. Montel et L. Lambert.

LOU CAPITANI GRÈ[1]

Un capitàni grè que pourtavo cuirasso,
Dóu tèms de Barbo-rousso, es esta moun aujòu :
Cercant lis estramas, ébri dóu chaplachòu
Dis armo, ferre au poung, cridavo : Arasso ! arasso !

Pèsto, lioun, sablas, famino, dardai fòu,
Avié tout afrounta ! Li loup, li tartarasso
Seguissien, trefouli, sa cavalo negrasso,
Car sabien que i'aurié de mort un terro-sòu.

Vint an chaplè li Turc, raubè li Sarrasino ;
Soun espaso au soulèu lusissié cremesino,
Quand sus li Maugarbin passavo coume un flèu,

A grand galop, terrible, indoumtable, ferouge !...
D'aqui vèn que, pèr fes, de sang moun vers es rouge ;
Tire d'éu moun amour di femo e dóu soulèu.

Teodor Aubanel.

LE CAPITAINE GREC

Un capitaine grec qui portait cuirasse. — du temps de Barbe-rousse, a été mon aïeul : — recherchant les grands chocs, enivré du fracas — des armes, fer au poing, il criait : Place ! place !

Peste, lion, désert, famine, chaleur torride, — il avait tout affronté ! Les loups, les oiseaux de proie — suivaient, tressaillants, sa cavale noire, — car ils savaient qu'il y aurait de morts une jonchée.

Vingt ans il tailla les Turcs, il enleva les Sarrasines ; — son épée au soleil scintillait cramoisie, — quand sur les Mograbins il passait comme un fléau.

A grand galop, terrible, indomptable, farouche !... — De là vient que parfois mon vers de sang est rouge : — je tire de lui mon amour des femmes et du soleil.

Théodore Aubanel.

[1] Provençal, sous-dialecte d'Avignon et des bords du Rhône.

LOU CAMIN DE FERRI [1]

—

(SOUNET)

Encambo lei vau, aplano lei couelo,
E sus lei grand flume es escambarla;
Sa veto de fèrri en tout biais regouelo :
Lou cresès eicito, es apereila !

Passo coumo un lamp, dins sa courso fouelo :
Pèr sei niéu de fum lou cèu es nebla.
Reno coumo un tron qu'amoundaut barrouelo;
L'èr e l'esperit n'en soun treboula.

Se lou vesiés courre ansin dins l'espàci,
Diriés mai que l'ome, o vièi chantre Ouràci !
D'arescle d'aram a cencha soun couer.

De l'aigo e dóu fue fa lou treboulèri,
L'ome, pèr landa sus de rai de fèrri :
A pòu d'arriba tròup d'aise à la mouert!

LE CHEMIN DE FER

—

(SOUNET)

Il enjambe les vallons, il aplanit les collines, — et sur les grands fleuves il est à cheval ; — sa bandelette de fer en tous sens se déroule: — vous le croyez ici, il est là-bas !

Il passe comme un éclair, dans sa course affolée ; — de ses nuages de fumée le ciel est tout voilé. — Il gronde comme un tonnerre qui roule là-haut ; — l'air et l'esprit en sont troublés.

Si tu le voyais courir ainsi dans l'espace, — tu dirais encore que l'homme, ô vieux chantre Horace ! — de cercle d'airain a ceint son cœur.

Du fer et du feu il fait le trouble, — l'homme, pour glisser sur des rayons de fer : — il a peur de ne pas arriver assez vite à la mort !

---

[1] Le félibre J.-B. Gaut, d'Aix-en-Provence, va faire paraître, à l'occasion du cinquième centenaire de la mort de Pétrarque, un volume de sonnets : *Sounet, Souneto e Sounaio*, divisé en trois parties : *sounet*, poé-

LEIS AMADO

—

SOUNETO)

Coumo s'esquihon leis annado !
Que de bèu printèms envoula,
E que de toumbo samenado !
Pertout de dòu, d'eici, d'eila.

S'envolon peréu, leis amado,
Blànquei tourtouro, apereila.
Nouesto vido n'èro embeimado,
E noueste cèu n'es estela.

Lou sero, s'àusi un dous brut d'alo;
Se vesi d'uno estello palo
Sus moun front gisela lou trelus.

Me sèmblo qu'es lou vòu de l'amo
D'uno amado, o sa lindo flamo,
De moun couer cercant enca l'us !

LES AIMÉES

—

(SONNETTE

Comme elles glissent les années ! — Que de beaux printemps envolés — et que de tombes semées! — Partout des deuils, d'ici, de là...

Elles s'envolent aussi, les aimées, — blanches tourterelles, là-bas. — Notre vie en était embaumée, — et notre ciel en est étoilé.

Le soir, si j'entends un doux bruit d'aile: — si je vois d'une étoile pâle — sur mon front jaillir la lueur,

Il me semble que c'est le vol de l'âme — d'une aimée, ou sa flamme claire, — qui de mon cœur cherche encore les êtres

sies sévères et élevées; *soumeto*, compositions gracieuses et légères; *soumaio*, pièces plaisantes et malignes. Ces sonnets sont tous inédits. Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs la primeur d'un sonnet dans chacun des trois genres qui paraitront dans ce livre.

Le sous-dialecte employé est celui d'Aix et de ses environs.

BIHETO DE RETOUR

—

(SOUNAIO)

Lou trin retardo, e cadun crido
Que sèmblo uno maladicien.
La garo tremouelo agarrido :
Dirias uno revoulucien.

Ei lengo s'es lacha la brido,
Coumo se leis embandissien,
E lei fremo fan lei marrido !
Mai subre-tout, em'afecien,

Un vièi viajaire sacrejavo !
Uno devoto qu'escoutavo :
— Anarés en infèr, un jour,

Dis, se lachas tant de tron, fraire.
— Ma bravo fremo ! m'enchau gaire :
Ai ma biheto de retour !

J.-B. GAUT.

LE BILLET DE RETOUR

—

(SONNETTE)

Le train était en retard; chacun criait : — c'était une malédiction. — La gare semblait assaillie, — on aurait dit une révolution

On avait lâché la bride aux langues, — comme si elles étaient affolées, — et les femmes faisaient les méchantes ! — mais surtout avec affectation,

Un vieux voyageur jurait ! — Une dévote qui écoutait : — Vous irez en enfer, un jour,

Lui dit-elle, frère ! — Bonne femme ! que m'importe ? — j'ai mon billet de retour.

J.-B. GAUT.

BIBLIOGRAPHIE

Recueil d'anciens textes bas-latins, provençaux et français, accompagnés de deux glossaires, et publiés par *Paul Meyer*. 1re partie : bas-latin, provençal. Paris, Franck, 1874. Gr. in-8°, 192 p.

La première partie seule de cet ouvrage ayant paru, nous ne pouvons en présenter une analyse critique comme nous l'aurions désiré. Mais, en attendant que cette importante publication se complète, nous croyons utile de faire connaître à nos lecteurs le plan de M. Paul Meyer. Nous tenons à renseigner immédiatement ceux d'entre eux qui voudraient étudier à fond l'ancienne langue d'oc. Ils trouveront dans ce recueil des textes qu'ils pourront consulter avec confiance : car M. P. M. a copié ou collationné tous les manuscrits, tant de France que de l'étranger, d'où ils sont tirés. Il n'a fait d'exception « que pour trois ou quatre morceaux pour lesquels il avait des garanties suffisantes. »

Voici le passage de la *Romania* (n° 9, p. 107) où M. P. M. expose son plan.

« Chargé du cours de langues romanes à l'Ecole des chartes, j'ai souvent senti le besoin d'un recueil de textes qui fût proportionné aux exigences de mon enseignement, et c'est parce qu'un tel recueil n'existait pas que j'ai été conduit à entreprendre celui dont la première livraison vient de paraître. — Les élèves de l'Ecole des chartes doivent être en état de lire tout document écrit dans l'un quelconque des idiomes usités en France pendant le moyen âge. Des textes de tous ces idiomes devaient donc prendre place dans mon recueil. Et d'abord des textes bas-latins, qui, dispersés dans les ouvrages volumineux et coûteux, n'avaient pu jusqu'à présent être introduits dans l'enseignement... — Pour la partie provençale, qui, dans ce fascicule, occupe 170 p. sur 192, j'ai visé à donner des échantillons de tous les genres et de tous les dialectes... On trouvera à la fin une proportion relativement considérable de chartes, de coutumes, de pièces d'archives en un mot. J'espère que les philologues ne s'en plaindront pas. Si j'ai multiplié les documents de ce genre, ce n'a pas été seulement pour faire passer sous les yeux de mes élèves des textes avec lesquels il importe qu'ils soient familiers : c'est surtout parce que les pièces d'archives sont en général d'un bien plus grand secours que les compositions littéraires pour l'étude des dialectes. — Les pièces des troubadours sont au nombre de 15. Je n'aurais pu en admettre

un plus grand nombre sans déranger la proportion du recueil. Il s'en faut que ces quinze pièces donnent une idée, même lointaine, de l'admirable variété de la poésie provençale. Mais pourtant je les ai choisies telles qu'elles puissent donner matière à quinze leçons bien remplies.

» Ce recueil est donc entièrement composé en vue de l'enseignement. »

On voit par ce qui précède en quoi le recueil de M. P. M. diffère des deux chrestomathies de M. K. Bartsch, qui ont de moins les textes bas-latins, et dont les textes français ou provençaux n'ont pas été tous revus sur les originaux.

Après avoir indiqué le but qu'il poursuit et les moyens qu'il a employés pour l'atteindre, M. P. M. termine par ces mots : « J'aurai pour ceux qui voudront examiner mon travail d'autant plus de reconnaissance qu'ils l'auront plus souvent rectifié »: invitation qui, venant du savant romaniste, n'est pas une simple formule de politesse à l'adresse des lecteurs. C'est pour y répondre que je lui présente les observations suivantes, relatives à l'un des textes bas-latins qu'il a insérés dans son recueil, p. 16, et qui est intitulé *Loca monachorum*. J'avais depuis plusieurs années transcrit ce curieux spécimen de la langue latine, sans prévoir que M. P. M. dût en faire l'objet de ses recherches et d'une publication spéciale. Ma copie a donc une certaine valeur comme terme de comparaison, puisque je n'ai pu être influencé par celle de mon prédécesseur. J'en extrais les variantes que m'a révélés une confrontation minutieuse de mon texte avec le sien, mais en ne les donnant, pour la plupart, que comme des conjectures sur lesquelles M. P. M. pourra dire le dernier mot, puisqu'il a l'original à sa portée.

N° 2. Ce que M. P. M. lit *quis* représente pour moi *qui*. En effet, on trouve cette même lettre, majuscule ou minuscule, suivie de *d* ou de *s*, selon qu'elle équivaut à *quid* ou à *quis* : cf. pour *quid* les nos 3, 8, 14; pour *quis*, les nos 9, 10, 11 etc. Du reste, ce *q* dont la partie inférieure est barrée se retrouve plus loin sous la même forme qu'au n° 2, dans le mot *quinos* (n° 11), que M. P. M. a lu *quenos*, et aux nos 20 et 21. Cela prouve bien qu'il équivaut à *qui*, ou encore à *que*, mais non à *quis*.

Cette observation est importante en ce qu'elle permet de supposer que le *qui* relatif avait déjà, dans le latin vulgaire, supplanté *quis* interrogatif.

La substitution de *quit* (n° 1) à *qui* ou *quis* semble indiquer que le *t* final ici ne se prononçait pas. Et peut-être en était il de même de *s* final; cf., *priu facta* (n° 21), et *illi imposuit* (n° 32).

N° 5, j'ai lu *exseplus*. — N° 6, j'ai lu *qui de sorore*... — N° 7, je lis

qui primus. — N° 8, note : ms. *selon*, j'ai lu *seam*. — Ibid., je mettrais un point après *hannus* (c'est ainsi que j'ai lu), je supprimerais la virgule après *venerit*, auquel je donnerais *plasmatur* pour sujet. — Ibid. J'ai lu *a maria*. — N° 11, j'ai lu *oraciones*. — N° 12, j'ai lu *protinet*. — N° 13, j'ai lu *Lacarus*, à tort probablement. — N° 17, j'ai lu *monastirio*.—N° 20, j'ai lu *ninius*.— N° 25, j'ai lu XL, plus une lettre qui ressemble à celle dont parle M. P. M. (*Romania*, I, p. 486, en note), et qui vaut 6 : cela ferait donc 46 ans. Il est à remarquer qu'on n'est pas parfaitement d'accord sur le nombre d'années qu'a régné Saül. — N° 26, j'ai lu *com asinam*. — N° 28, j'ai lu *quod*, *q*^{d} surmonté d'un signe d'abréviation. — N° 30, je n'ai pas lu *sunt* après *genere*. — N° 33, j'ai lu *qui* ou *que*. — N°s 34 et 14, j'avais lu *note* au lieu de *noæ*. Il est très-probable que je m'étais trompé. — N° 42, je lis *vide* ou *vidi* = *videt* ou *vidit*. Le *t* n'est certainement pas écrit. — N° 45, j'ai lu *ciom*. — N° 46, je lis *posside* ou *possedi*. — N° 47, j'avais lu *suscetavit*.

A. B.

Las Vesprados de Clairac, pèr *Gabriel Azaïs*, *amb'un avans-prepaus* de J. Roumanille.— Avignon, 1874, in-16, tiré à 300 ex.

Le sous-dialecte de Béziers a une place importante dans l'histoire de la langue d'oc. Sans parler de son théâtre si original, si rempli de verve et aussi de liberté aristophanesques, le plus ancien de ses poëtes, Bonnet, peut être placé à côté de Roudil, de Michel de Nîmes et même, à quelques égards, de Goudelin. Le *Jugement de Páris* et les autres pièces attribuées à l'avocat bittérois, les trois séances du *Desordre del pays bas*, les poésies moitié satiriques, moitié politiques, qu'il dut composer en même temps, — lors de la révolte du duc de Montmorency, Bonnet prit parti pour Louis XIII, — sont extrêmement remarquables de netteté, de vigueur et d'esprit[1]. Lorsque les événements obligent l'auteur du *Jugement de Páris* à fuir sa ville natale, devenue le centre de la rébellion, la tradition littéraire se continue avec les drames joués tous les ans à l'occasion de la fête de *Caritachs*, qui, selon les souvenirs locaux, remonterait à la plus haute antiquité. En 1682, l'avocat L. d'Estagniol publie sa *Traductieou del premié, second, quatrieme et sixieme liere de l'Eneido*, qui ne manque pas de

[1] Les pièces de ce poëte seraient aujourd'hui inaccessibles à tous les lecteurs si M. Boudard, dans le t. V du *Bulletin de la Société archéologique de Béziers*, et M. Sabatier, dans le choix de *Poesios biteroises* (Béziers, Millet, 1842; in 8°, 173 pages), n'en avaient réimprimé la plus grande partie.

facilité, ni d'agrément ; on peut lui reprocher cependant (et c'est le défaut ordinaire des burlesques méridionaux) de délayer beaucoup trop les idées de l'original. Ainsi que diverses poésies latines et françaises, le père Cléric (1661-1740), écrit le *Placet as pouliciens* et les *Frèros quistous*, dont la caustique et bouffonne gaieté dépasse parfois les limites des convenances ; l'abbé Martin donne, en 1723, son *Bouquet de cauquos flouretos cuillidos sul Parnasso Bitterois*. Enfin, c'est en passant par l'abbé J. Coste et l'auteur de la *Partido dé mar*[1], l'abbé Marc-Antoine Martin, né à Ceilhes (diocèse de Béziers), mort à Montpellier dans un état voisin de la misère, en 1821, que l'on arrive à Jacques Azaïs (1778-1856). Avocat, philologue et historien, l'un des fondateurs de la *Société archéologique et scientifique de Béziers*, qui lui doit en grande partie le rang qu'elle occupe parmi les sociétés savantes de province. J. Azaïs fut avec Fabre d'Olivet, Bellot de Marseille et Diouloufet, avec Foucaud de Limoges et Jasmin, un des meilleurs poëtes de cette première renaissance de la langue d'oc que l'on dédaigne trop aujourd'hui[2]. C'est surtout l'extrême abondance de son vocabulaire, et le soin avec lequel il conserve la nuance qui distingue le languedocien du provençal et du gascon, qui doivent être notés chez lui. Ses contes si nombreux : *lous Foursax*, *la Fillo de cambro*, *lou Factotum del curat de Capestang*, *l'Home countent de soun sort*, resteront comme des modèles de bonne plaisanterie, de narration soutenue et détaillée. Le dialogue de la satire huitième : *lous Homes et las Femmos, ou lou Temps passat;* ceux que l'on trouve dans *Un darnié mot de moussu Rabatat*, *lous Gourmands*, etc., peuvent, par la force et le comique du dialogue et des situations, être cités à côté des meilleurs de l'ancien théâtre bittérois. En ajoutant à ces pièces : *la Naissenco et l'Enfanso d'Henric IV*, *lous Coumilas bitieolos*, *lou Reinard et la Trejo*, on n'aura qu'une bien faible idée du mérite de J. Azaïs et des ressources que lui fournissait un idiomatisme local très-riche et relativement peu corrompu.

Ceux qui connaissent les nombreux travaux de M. Gabriel Azaïs savent qu'il est le continuateur de Jacques Azaïs, et comme poëte, et comme philologue. C'est donc naturellement à la mémoire

[1] La *Société des langues romanes* possède dans ses archives une copie manuscrite de la *Partido de mar*, qui diffère un peu de celle dont s'est servi M. Sabatier pour les *Poesies biterouèsos*. C'est à ce dernier que j'emprunte une partie des indications sur Bonnet, Cléric et les deux Martin.

[2] Depuis la mort de J. Azaïs, M. Junior Sans peut être considéré comme le meilleur continuateur de cette école à Béziers. M. Laurès ne doit également pas être oublié.

de ce dernier que l'auteur des *Vesprados* dédie son œuvre, par un sonnet qui serait sans défaut si, comme le fait remarquer M. Roumanille, on n'y qualifiait de *sournetos* des pièces plus relevées que ne le comporte l'acception actuelle de ce mot :

Clairac, lou castel sauvertous
Qu'a vist ta familho abarido
Per iéu sempre, Paire amistous,
Serà la terro benesido.

Bosc, garrigo, serre ventous,
Tout me remembro, aqui, ta vido:
Mi trob'am tus quand, regretous,
Vau dins la draio qu'as seguido.

T'espèri, lou vespre, al saloun
Ount te legissiò las sournetos
Qu'aici sou 'scrichos tout de loun.

De las téunos sou las sourretos
Ou lou mème parlà courous.....
Sus toun clot las pausi, plourous!

C'est en effet au château de Clairac, terre patrimoniale de l'auteur, qu'ont été composées, ou lues en famille, les *sournetos* dont parle M. G. Azaïs, dans le sonnet qu'on vient de lire. Les souvenirs qui l'y rattachent lui inspirent même, cinq ou six pages plus loin, des vers qui expriment, avec beaucoup de charme, une idée que l'on pourrait croire usée, tant elle a servi de lieu commun aux poètes:

Es qu'ailas! pensabi à moun paire :
Lou vesio joust l'aubre assetat
Am mas sourretos e ma maire.....

Bel aubre, ounou del païsage,
Que t'espargnou l'auro e lous ans!
Que lous efans de mous efans
S'estalouirou joust toun oumbrage !

Que lou fioc del ciel aurajous
Brulle la ma de l'esclapaire
Que voudriò faire d'estelous
De toun trounc, galant assoustaire!

Les *Vesprados* comprennent deux parties : la première, languedocienne; la seconde, provençale de langage. Quoique l'auteur manie aisément l'idiome de Mistral et d'Aubanel, la première est naturellement la plus considérable [1]. Les contes, les fables et les *menu-*

[1] V. également, p. 201, une pièce en dialecte de Castres : *Per lou mariage d'Isabèlo O.....*

dathos, contiennent ces petits récits d'un esprit si naturel et si vif, d'un travail si facile, que l'œil le plus sévère ne peut y découvrir l'effort : *lou Marchand de lach*, *la Penitenso delembrado*, *la Proucessiéu de Serigna*, etc., dont l'idée première est commune à presque tout le Midi et qui constituent une classe de contes au-dessous du conte lui-même, l'anecdote populaire, s'il est permis de se servir de cette expression. L'*Armana prouvençau* en avait fait connaître plusieurs depuis quelques années : M. Azaïs a emprunté *la Marrido Plèjo* à la célèbre fiction de Pierre Cardinal ; *l'Ours penjat* est la versification d'un conte gascon sur le renard, qui a été recueilli d'abord par M. Cénac Moncaut, dans son *Voyage archéologique et historique en Astarac*, et ensuite par M. Bladé dans les *Contes et Proverbes de l'Armagnac* ; *lou Miol chanjat en mounge* rappelle singulièrement *l'Ome tremuda en ase* du Cascarelet (*Arm.* 1866, p. 46). A l'occasion, l'auteur des *Vesprados* ne dédaigne pas de lutter avec son père. Comparez, par exemple, *Quauques mots de Peyrot*, I, avec *Un darnié mot de moussu Rabalat* (*Berses patoises* de J. Azaïs, t. II, p. 90)[1]. Quoique plusieurs de ces poésies soient ou déjà connues, ou trop considérables pour être citées en entier, on lira avec plaisir la suivante, adressée à un dissipateur, et qui, sous les simples apparences de la boutade, n'en renferme pas moins une sérieuse leçon :

Ero un ome de sen, toun paire ;
Sens estre avare, èro espargnaire ;
Se fasiò de sous bes ounoù
E segu te dounabo prou
Per tous plases. Mais tu, manjaire,
Am las gourrinos, al berlan,
Avant d'estre al mitan de l'an,
So que per tout l'an te dounabo,
L'avios lecat ; res ne restabo.
Adounc te paguet mes per mes,
Mais, malgrat so qu'avios proumes,
A la prumièiro quinzenado
Ero emmessado la mesado.
Carguet te pagà jour per jour,
Mais, avant lou vespre, èros court.

[1] Il y aurait à relever quelques différences de langue contre Gabriel et J. Azaïs. En général, cependant, elles ne sortent pas du cercle des variantes usitées dans une même ville. On sait qu'à Montpellier, par exemple, *souis sieu* et *sieu* = *je suis*. Signalons néanmoins quelques formes provençales, qui se sont glissées p. 183, 187, 188 (surtout) des *Vesprados*, et que M. Azaïs fera facilement disparaître dans une seconde édition.

Ta letro, de negre encadrado,
M'apren qu'es mort moun camarado,
Toun paire, qu'ai pla regretat.....
Sa mort te rend prouprietari
D'un bel castel ; sios milhounari.....
Ramoun, malgrat sa voulountat,
Toun paire t'a deseretat.

Pourquoi faut-il que *Roubert lou Troubaire*, la plus belle pièce des *Vesprados*, se termine brusquement après le récit du meurtre de Guilhem de Cabestan ? Écrit d'abondance sur le moule des strophes de *Miréio* et de *Calendau*, ce fragment épique contient une très-remarquable description de Fontfroide et du mouvement inusité qui amène le séjour du roi Pierre II d'Aragon. Le début surtout doit être signalé, en ce sens qu'il renferme une peinture complétement neuve du printemps. Elle n'a pas plus de vingt vers ; mais tout, jusqu'à la comparaison en apparence si bizarre qui la termine, témoigne de l'art avec lequel M. Azaïs a su la localiser.

Lou mes d'avril am sas ramados,
Veniò de refrescà las prados,
La vigno a visto d'uel laguejabo al soulel,
Lou blat jusqu'as ginouls mountabo
Del mestre que lou passejabo;
La luzerno, negro de sabo,
Drecho, sus la rouqueto, anaussabo soun grel.

Se crentabo pas pus l'aubièiro,
La vendemiairo matinièiro,
Que culis tout darrèu, bourres e bourrilhous;
Las Rougasous èrou finidos,
E las campagnos benesidos;
Las recoltos quasi gandidos,
Per granà, madurà, vouliòu que las calous.

Femnos e filhos regussados,
Coumo un vol d'aucos alignados,
Marchabou dins lous camps ambé sous saucladous:
Dins lous blats e dins las touzèlos,
En cantant lais e villanèlos,
Derrababou las pimpanèlos,
Lous barralets, lou juel, l'agnèlo e lous cardous.

Je viens de dire que *Roubert lou Troubaire* manquait de conclusion. Quoique bien moins saillant, le même défaut se retrouverait peut-être dans plusieurs des morceaux qui suivent. *Leleto*, malgré de réelles beautés, pèche par le dénoûment : l'absence de la jeune fille n'est pas suffisamment motivée. Il en est de même de la pièce provençale, d'une poésie si sévère et si énergique du reste, *la*

Vierge de Lescar: elle présente diverses lacunes qu'il eut été facile de combler. M. G. Azaïs montre, dans ces trois petits poèmes, un goût achevé, un soin extrême du fond et de la forme ; mais il faut regretter qu'il ne se soit pas imposé l'effort de les rendre définitifs par une liaison plus étroite de leurs diverses parties.

Il va sans dire que cette critique n'atteint à aucun degré le poète. Le défaut qu'elle relève n'indique qu'un manque de volonté, de persévérance, si l'on aime mieux. En effet, pourquoi l'auteur des *Vesprados*, qui a publié tout d'abord une édition si complète des *Troubadours de Béziers*, a-t-il interrompu, depuis déjà plusieurs années, celle du *Breviari d'amor*, qui donnait toutes les variantes des manuscrits de Matfre Ermengaud et qu'il fit précéder d'une introduction si savante ? Pourquoi le *Dictionnaire des idiomes languedociens*, que M. G. Azaïs, placé comme il l'est au centre de l'ancien Languedoc, peut mener à bonne fin mieux que personne, n'en est-il encore qu'à sa troisième livraison, parue en 1870 [1] ? Ce sont là deux œuvres appelées à rendre de très-grands services aux études romanes, et qu'il serait fâcheux de voir complètement abandonner.

J'ai hâte d'écarter ces critiques, qui, je le répète, ne s'adressent ni au poëte, ni au romanisant, mais à M. Azaïs seul, et d'arriver à l'ode *à Jansemin*, par laquelle je terminerai cette étude, déjà trop longue. Cette pièce est une éloquente protestation, d'un souffle vraiment lyrique, contre ceux qui prophétisent la prochaine disparition de la langue d'oc. Elle fut lue à Agen le 12 mai 1870, dans cette journée où M. H. Noubel, au nom de la ville d'Agen; M. l'abbé Capot et M. l'abbé Donis, au nom de la religion et des pauvres; M. Pozzy, au nom de la poésie agenaise ; M. Mistral, au nom de la Provence, saluèrent la statue du grand poète de la Gascogne [2]. Elle n'est pas indigne d'être citée à côté des strophes célèbres du félibre de Maillane. M. Gabriel Azaïs y rappelle la promesse que se

[1] Des autres travaux de M. Azaïs, l'un, le *Catalogue botanique* (Béziers, Malinas, 1871, in-8° (a été l'objet d'un compte rendu dans cette *Revue* même; l'autre, *Impressions de chasse variétés cynégétiques* (Hachette, 1870, in-12) n'appartient aux études romanes que par un chapitre sur le poëme des *Auzels cassadors* de Deudes de Prades, contenant des notes curieuses sur la fauconnerie au moyen âge. Elles font vivement désirer la publication complète annoncée par M. Monaci, il y a quelques années.

[2] Qu'il nous soit permis de rappeler, à cette occasion, la part décisive que notre regretté confrère, M. Donnodevie, alors procureur général à Agen, prit à l'érection de la statue de celui qui avait été à la fois son compatriote et son ami.

fit l'auteur de *Maltro*, de *mettre une étoile au front obscurci de sa langue :* il raconte le passage triomphant de l'*Ensourcilhaire*, à Bordeaux, à Toulouse, à Béziers, alors que, poëte et chanteur à la fois, il allait récitant ses vers de ville en ville, et il termine en promettant, par une sorte de formule populaire qui a de nombreux àntécédents dans le théâtre bittérois et en Provence, l'immortalite à Jasmin et à la langue qu'il parla.

En voici quelques fragments :

Lou tems es un grand degalhaire,
So qu'un siècle a bastit, un autre ou ven desfaire :
Quand, priouns, n'a sul roc pausat lous foundamens,
L'ome eternalo crèi soun obro,
El mèmes serà lou manobro
Que la derroucarà, quand ne vendrà lou tems.

Mais uno causo espiritalo,
Malgrat tout, demora immourtalo;
D'uno lengo jamai se perd lou souveni ;
Quand uno naciéu esclafado
Delembro la que l'a bressado,
Pouètos e sabens saubou soun aveni.

Jansemin, ta lengo gascouno,
Noblo, arderouso, galautouno,
Que canto, plouro, ris, cascalhejo tant pla,
De toun brès la lengo requisto,
Que per lou paure a fach la quisto.
Crento pas que jamais perigue, saquelà !

Tous verses l'òu tant enaurado
Que vieurà tous tems ounourado,
Aculido amb'amour per lou pople amistous
Ero espelhado e pallinouso,
L'as facho espoumpido e courouso :
A l'immourtalitat anarés toutes dous.

Per tus la grando ouro es vengudo :
Ta cendr' es fréjo e ta voues mudo ;
Toun uel beluguejant, pecaire ! es escantit;
E ta paraulo melicouso
A ta bouco meravilhouso,
Ten pas pus estucat l'auditori candit.

Mais restarà la souvenenso
Des jours de joio e de jouvenso
Ount Toulouso, Bourdèus, Beziès [1], tout lou Miejour,

[1] Curieuse coïncidence ! lors du passage du poëte gascon à Béziers, ce fut Jacques Azais qui composa les vers du toast porté au célèbre coiffeur

Applaudissiòu l'*Ensourcilhaire*
E soun parauli musicaire,
E fasiòu grando festo al valent troubadour.

Tus, tabé, n'as pas tardat gaire,
Agen, amistadouso maire,
A festejà l'enfant qu'aimabo tant toun cor....
Pla souvent, la recounèissenço,
Flou tardièiro, noun pren naissenço
Qu'a las asclos del clot ount jais l'illustre mort.

. . . . . .

L'as mes sus un trone de glorio :
Eterno serà sa memorio.
Avant qu'à soun bel noum s'agante lou cussou,
Agen, tas filhos aberidos
Dins sa primo seròu passidos
E tous prunès faròu de prunos de bouissou.

On a pu voir, par les citations qui précèdent, en quels points l'orthographe et l'accentuation de M. Azais — qui sont en même temps celles de la Société archéologique de Béziers — diffèrent, et de l'orthographe peut-être trop particularisée des Provençaux, et de celle que la *Société pour l'étude des langues romanes* s'efforce de faire prévaloir. Ces différences, bien peu sensibles, portent principalement sur un emploi plus fréquent du *z* sur la substitution partielle de l'*s* au *ç*, sur le maintien du *b* à la déclinaison de l'imparfait. *Aimabi,* par exemple, = *aimavi* des félibres, etc.

Ne pourrait-on pas formuler, à cette occasion, le vœu qu'un système orthographique commun fût accepté à l'avenir par tous ceux qui écrivent les divers dialectes de la langue d'oc ? Il y a là évidemment un essai difficile à tenter et qui aura ses périls, mais qui seul peut donner aux idiomes méridionaux une force de résistance suffisante. La philologie regrettera bien la perte de quelques formes particulières ; mais quel avantage ne gagnera-t-elle pas aussi à l'abandon définitif de ces mille systèmes orthographiques qui furent à leur apogée avec la détestable école de Coye, de Tandon et de Desanat, et qui, pour la plupart, n'avaient d'autres raisons d'être que la fantaisie individuelle de ceux qui les imaginaient ?

A. R.-F.

d'Agen par ses confrères de Béziers. Cette pièce, écrite, comme presque toutes celles de son auteur, sur une même rime alternant avec d'autres qui reviennent ordinairement par trois fois, fait suite au tome II des *Berses patoises*.

LES ALMANACHS DE LA LANGUE D'OC

Armana prouvençau (en Avignoun, enco de Roumanille, libraire-editour, carriero de Sant-Agricò, 19. — **Calandari català** (Barcelona, a. c. de J. Medina, Tallers, 51, 53). — **Armagna cevenòu** (en Alès, encò de A. Brugueirolle e Ciè, libraires-éditous, Grand-Carrièiro, 102). — **Armanac gascoun** (Bourdèou, emprimerie dau Progrès, 16, ruye dau Parlemèn Sènt-Pierre.)

On sait le rôle important qu'a joué l'*Armana prouvençau* dans la renaissance littéraire de la Provence. C'est chez lui que sont conservées les annales du felibrige : aussi est-il arrivé à sa vingtième année sans que son succès se soit jamais ralenti. Les écrivains des autres dialectes de la langue d'oc, justement sollicités par cet exemple, ont songé à leur tour à employer cette forme populaire de publication pour créer un organe annuel de leur littérature: nous avons vu ainsi apparaître successivement le *Calendari català* (1865) l'*Armagna cevenòu* (1874). Espérons qu'on n'en restera pas là et et que bientôt tout dialecte aura son almanach : aucun livre n'est plus apte qu'une publication de cette nature à propager et à développer la langue populaire qui revit de nos jours, et dont la littérature s'est déjà élevée si haut.

Nous n'avons pas besoin de donner d'amples renseignements sur l'**Armana prouvençau**. Tous ceux qui s'intéressent aux études romanes connaissent cette publication, qui réunit dans un même cadre la poésie la plus élevée et les formes d'expression les plus populaires de la pensée provençale. On connaît son plan si heureux, les renseignements si exacts et si complets que l'on trouve dans la *Crounico felibrenco* et le *Mortuorum provençau* de Guy de Mount-Pavoun : les joyeux contes du Cascarelet, les noms aimés dont sont signées de nombreuses pièces de poésie: Frédéric Mistral, Roumanille, Roumieu, Tavan, Gaut, Crousillat, Gras, Vidal, etc., etc. Ces noms reparaissent tous dans l'almanach de 1874. Béziers y est représenté par Gabriel Azaïs et Junior Sans; Nimes, par Jan de la Tour-Magno, dont les remarquables vers adressés à Roumanille font regrettter que l'auteur se fasse si rare : Alais, par Arnavielle ; Marseille, par Marius Bourrelly. Il faudrait citer beaucoup pour donner un compte rendu exact de l'*Armana* : nous nous bornerons à signaler au lecteur les trois pieces de Tavan et un sonnet de Michel, où l'on entend avec surprise le joyeux chansonnier du *Flasquet* s'écrier :

Bello som dou to mbéu, quouro vendras me querre !
Ia deja proun de tèm, bèu bon-Diéu, que l'espère!.. .
Quouro la mandares per me barra lis iue ?
Iéu ai lou languimen d'uno vido nouvello,
E sabe que, segound vosto lèi purgarello,
Per vèire lou grand jour fau dourmi la grand niue.

Le **Calendari català** (143 pag.), publié par Francesch Pelay Briz, est conçu sur le même plan que l'*Armana proveneau*. A la *Crounico felibrenco* est substitué l'article intitulé *Bons Recorts* : c'est là qu'on trouve les renseignements sur les publications nouvelles, les jeux floraux, les académies, les associations littéraires, les œuvres artistiques, tout ce qui se rapporte au mouvement des lettres et des arts en Catalogne. — Le reste de l'almanach (à part bien entendu le calendrier) est occupé par des contes populaires qui ne le cèdent en rien à ceux du Cascarelet et par des poésies dues aux membres les plus connus de la pléiade catalane. De même que l'*Armana* compte parmi ses collaborateurs les héritières de la regrettée Antoinette de Beaucaire, Mmes Roumanille et Roumieux, le *Calendari*, en tête de la liste de ses auteurs, inscrit les noms des senyoras Bell-Lloch et Herreros y Penya. Parmi les pièces les plus remarquables contenues dans le *Calendari* de 1874, nous citerons *So d'un infant* de la senyora Menuela de los Herreros y Sora, *la Nostrama* de F. Pelay Briz, *Providencia* de Miquel V. Amer, *Lux* de F. Ubach y Vinieta, *En Joan Alegre* de Cosany Alegre, etc.. etc. On comprend que la douloureuse situation faite à l'Espagne par ses déchirements intérieurs et la guerre civile a dû inspirer plus d'un poëte catalan. L'écho de cette guerre a même retenti dans l'*Armana* de 1874. Mais, tandis que Mistral, dans sa fière et gracieuse poésie intitulée *Dono Blanco*, voit surtout ce qu'on pourrait appeler le côté poétique de la guerre civile, les poëtes catalans, directement intéressés et personnellement mêlés à ces scènes sanglantes, font entendre des cris de douleur et de désespoir :

Catalunya, plora, plora !
Que prou tens de que plorar !
Tes campanes à tot hora
Per tos fills han de brandar ;
Tan prest cridan : via fora !
Com avisan à enterrar.
Ja tes joyes van perdentse,
Tos fills moren combatentse,
Y ab cad'un que se n'enterra
La teva anima s'en va.
¿ Malehida guerra
Quan s'acabara ?

Cansó d'ara, de Francesch Matheu.

Disons, en terminant, que le *Calendari catala*, bien qu'il entretienne les plus courtoises relations avec les *Jochs florals de Barcelona* (qui vont devenir les *Jochs florals de la llengua catalana*), est loin de jouer auprès de cette Académie le rôle que joue l'*Armana* auprès des félibres. Il ne lui épargne pas au besoin la critique, et se trouve en désaccord avec elle sur quelques points d'organisation qui ne sont pas sans importance (V. pag. 13).

Sur les questinos de l'orthographe et de la rénovation de la langue, le *Calendari* s'attache à faire respecter les droits de la langue actuelle, *del catala que ara's parla* : il s'élève, avec la *Renaxensa* et la *Revista Balear*, contre les essais d'envahissement d'un archaïsme outré (pag. 10). Il ne craint même pas de dire, avec un journal de Barcelone, que l'école archaïque « *sera, si sigue pujante como en la actualidad, la muerte del renacimiento catalanista y la peor de las muertes, sin duda, la muerte en la indiferencia del mismo publico catalan.* »

La Revue a déjà entretenu ses lecteurs de l'apparition récente de l'**Armagna cevenòu**, dû à l'infatigable activité du jeune et brillant félibre des *Cants de l'aubo* et de *Volo-Biòu*. « *L'Armana prouvençau, cadelas draje et verturions qu'es en trin d'arrapa sous vint ans, vèr de douna vido e esquièl en d'un drole gaiard et escarabilha. E aquel drolo qu'au es? L'Armagna cevenòu.* » C'est ainsi qu'Arnavielle présente son *Armagna* au public, et, pour faire connaître toute sa pensée, il ajoute : « *Tou paire, tou fils. Au prounié, lou vaste empèri dau Mièjour, au segound sas Cevenos benesidos, mounte sara l'ami dau poble que travaio et que crei, per amor que li parlara sa lengo, que pensara coumo el, que rira coumo el et qu'abéurara soun amo à la poesio que coumprèn.* » Voilà ce que promet l'*Armagna cevenòu*; et ce qu'il promet, il l'a tenu. On ne peut que le féliciter d'avoir su si bien et si fidèlement réaliser son programme.

L'*Armagna* (79 pages) se compose d'une *Crounico felibrenco* par le félibre de l'*Aubo*, de contes et d'anecdotes par le Bourgal, digne émule de son compère le Cascarelet, et de poésies dues plus particulièrement aux poëtes de la contrée.

Arnavielle, cependant, tout en faisant appel aux poëtes *raiòus*, a su grouper autour de lui des collaborateurs de différentes régions. Un des princes du félibrige, Th. Aubanel, lui a envoyé un délicieux *Cant espousiéu* et un sonnet à la *Crous*, et Roumieux, un noël. Nous signalerons, parmi les collaborateurs de l'*Armagna*, Hippolyte Olivier et l'anonyme qui signe *Capitello*, poëtes d'Anduze pleins de verve et d'entrain; Paul Félix, l'auteur connu de *las Fados en Cevenos* (dont la Revue parlera plus longuement; Donnadieu (de Béziers), Ernest Aberlenc (d'Uzès), avec sa *Roundo fantastico*; Langlade (de

Lansargues), etc. Arnavielle a contribué à son *Armagna* par son second *Serventès as 40 Manteneires*, son chant des *Raiòus* et la pièce intitulée *lou Pastre*, une des meilleures pièces de l'auteur.

L'ouest de la France a subi bien plus l'influence de Jasmin que celle de Mistral. Le caractère plus littéraire, mais plus ésotérique en même temps, de la renaissance provençale, n'a pas été complètement saisi encore par des poëtes qui cependant sont loin d'être sans valeur. Nous parlerons prochainement i·i des efforts et des travaux de plusieurs d'entre eux, de Rigal d'Agen et de Télismart Bernard (de Périgueux). Aujourd'hui nous signalons une publication qui remonte déjà à plusieurs années, l'ancien *Armanac bourdelès*, devenu en 1874 l'**Armanac gascoun** (32 pages). Cet almanach ne rappelle que de loin l'*Armana prouvençau*. Il n'a ni les mêmes prétentions, ni la même portée. C'est une œuvre tout individuelle. M. Th. Blanc a emprunté à l'*Armana* son idée d'un calendrier populaire, avec proverbes et dictons (*dichudes*), et l'a fait suivre de quelques contes, traduits pour la plupart, et de deux ou trois poésies écrites dans le sous-dialecte gascon de Bordeaux. Ces poésies, pleines d'entrain et de bonne humeur, ont le goût du terroir. L'*Armanac* de cette année renferme, notamment, une pièce intitulée *Acclamacioums*, où il n'y a pas que la langue seulement qui soit de Gascogne.

Cette publication, bien modeste en comparaison de l'*Armanac* et du *Calendari*, est du moins un jalon déjà planté. Elle appelle les poëtes gascons à se grouper comme les poëtes de la Provence et de la Catalogne, et à créer, eux aussi, un mémorial annuel de leurs travaux et de leurs œuvres. Le changement de nom qui a fait de l'*Almanac bourdelès* l'*Armanac gascoun* indique chez M. Blanc une tendance dans ce sens. A ses confrères de l'appuyer. S'ils le veulent bien, l'année prochaine, l'*Armana prouvençau* pourra souhaiter la bienvenue, sur les rives de la Gironde, à un frère digne de lui.

A. Glaize.

Lou Pastre de Cardounèt. — *Origino de Nostro-Damo*, poëme en vers, par Adrien Pozzy. Agen, Quillot, 1865; in-8°, 23 pages.

Dans l'*Armana prouvençau* de 1865, p. 108-109, M.-J. Brunete parlant de la mort de Jasmin, disait, après avoir fait un juste éloge de son admirable talent : « Pour lui, la langue d'oc n'avait point » de passé, point d'avenir. Il se croyait seul, se plaisait seul, vou- » lait rester seul, et, ce qui est triste à dire, voyait de mauvais œil » tous ceux qui, en dehors de lui, illustraient notre littérature. » Il ajoutait qu'après sa mort, et « malgré une vie longue et resplen- » dissante », il ne laissait pas un seul poëte à la Gascogne. Il y

a évidemment de l'exagération dans ce langage. Si l'auteur de *Francouneto* n'a eu — et cela était bien difficile — aucun héritier, le genre de poésie qui fut le sien persiste néanmoins. Agen a vu paraître, depuis quelques années, plusieurs recueils dont la *Revue* aura à entretenir ses lecteurs : les *Moumens perdats*, de Delbès : *Marcillo*, de Rigal, et un poëme sur l'Agriculture, par M. Brousse, entre autres.

M. Adrien Pozzy, l'un des vieux amis de Jasmin[1], est en même temps celui qui maintient le plus fidèlement la tradition de sa poésie. Des pièces insérées dans les journaux d'Agen, la belle ode lue devant la statue du poëte gascon, le 12 mai 1870, et enfin un petit poëme, *Annetou*, publié il y a longtemps, l'avaient déjà suffisamment recommandé. *Lou Pastre de Cardounèt* a été imprimé en 1865 C'est un récit dont les éléments sont très-simples, mais qui se fait lire sans fatigue d'un bout à l'autre de ses vers. Une grande fraîcheur de description et des détails bien rendus s'y rencontrent, du reste, souvent :

Al bel mitan d'un bos que defendio l'intrado
D'aquel castel crumous, aoutres cots tan brillan,
Des fiers segnous de Madaillan,
Uno cabano amantelado,
Per un fun d'aoures biels, touts benguts à l'hazard,
Coumo uno fillo en faouto escapabo al regard,
Tant al miey d'és êro entutado...
Dins aquel loc jamay n'entendion d'aoutre brut
Que lou crit de l'aouzel que del jour es paourut ...;
De blendes, de grapaous cintabon lou deforo
D'aquelo maoudito demoro,
Que bezio s'enfugi lous jours et las sazous
Sans beyre lou sourel, sans senti sas calous !...

Il faut signaler également la légende de Notre-Dame-de-Bon-Encontre, église aux environs d'Agen, célèbre par ses nombreux pèlerinages au mois de mai :

Lou mes flourit oun maridon la bèlo,

dicton populaire que M. Pozzy fait heureusement entrer dans ses vers et qui rappelle le chant traditionnel, d'une couleur si antique,

[1] D'abor que l'aoubo, estalan sa blancou,
Encrumira las set luts de la clouco.
Nolin, Cazeau, Pozzy, souriro en bouco.....
Partèn sans brut,

dit Jasmin dans l'épître *à Moussu Champmas* (janvier 1829) — Les pléiades se nomment en Gascogne : *las set luts de la clouco*.

encore chanté dans certains villages de la Gascogne, lorsque les enfants vont, la veille des fiançailles, jeter du laurier à la porte des conviés :

Las carrèros diouyon flouri
Tan bèlo nobio bay sourti !
Diouyon flouri, diouyon grana,
Tan bèlo nobio bay passa [1] !

M. Pozzy, qui connaît à fond les sous-dialectes de son pays, travaille depuis longtemps déjà à un *Dictionnaire de la langue romano-agenaise* ; on lui doit, de plus, la note sur la *prononciation et l'orthographe gasconnes*, placée en tête des *Papillôtos*. Pourquoi donc faut-il relever chez lui des formes aussi défectueuses que celles des diphthongues *au* et *eu* orthographiées *aou* et *eou?* L'exemple de Jasmin les explique sans les justifier ; car il importe de remarquer que les troubadours et les meilleurs poëtes modernes de la Gascogne et du Languedoc — Goudelin, Lesage, Fabre d'Olivet, etc. [2], —ne les employèrent jamais. A. R.-F.

Flors de Canigo, *poesias catalanes* de P. Courtais. Perpignan, Julia, 1868, in-8°, 35 p. — **Dolsuras : la Pedregada y la Dotzena d'en Pau XIII,** *poemas comics*, par le même. Montpellier, Impr. cent. du Midi, 1874; in-8°, 16 pag. (Au bénéfice des orphelins d'Alsace et de Lorraine.)

Tandis que M. Roux s'efforce d'élever à la dignité de la poésie le dialecte populaire du Roussillon, M. Courtais et quelques autres [3], ne reconnaissant d'autre catalan digne de ce nom que celui de l'académie des Jeux Floraux de Barcelone, rejettent comme un patois l'idiome parlé autour d'eux. Cette tentative, qui n'est pas indigne d'attention, eut un précédent il y a environ cinquante ans. M. P. Puiggari, bien connu par sa *Grammaire* et par divers autres travaux, publia à Perpignan un volume de contes qui fit grand bruit. Ce recueil était écrit avec une pureté de langue peu commune, mais avec des licences telles que l'auteur le désavoua, dans la suite, de toute son énergie, et qu'il alla jusqu'à racheter les exemplaires qui avaient été mis en circulation. Il n'y réussit, toutefois, qu'imparfaitement.

[1] Ce couplet a été inséré par Jasmin dans l'*Abuglo de Castel-Cuillé*, p. 149 des *Papillôtos*, 1860, pet. in-8. — L'orthographe de Jasmin et de M. Pozzy a été respectée.

[2] Diverses exceptions, pour l'*eu* surtout, seraient à noter chez quelques-uns de ces poëtes

[3] M. l'abbé Boxéda, notamment, auteur de diverses fables insérées dans le journal *le Roussillon*, à Perpignan.

Rien qui paraisse digne d'intérêt n'a été imprimé depuis en Roussillon. Ce fut M. Courtais qui, un des premiers, reprit, au point de vue de la langue bien entendu, l'idée de M. Puiggari. Ses poésies, imprimées en 1868 sous le titre de *Flors de Canigo*, comprennent l'*Homèro rossellonnès*, couronné par la *Société archéologique de Béziers*, et quinze fables [1], dont quelques-unes imitées de Florian et de la Fontaine. L'auteur les écrivit d'abord en roussillonnais, et les retoucha plus tard afin de les mettre en harmonie avec la langue des poëtes de la renaissance catalane. L'*Homèro* est une œuvre incomplète, mais qui se recommande par certains détails. Les fables, généralement narrées avec précision et agrément, sont préférables. Les deux suivantes : *la Mosca del Colze* et *el Rellotje y el Gall campaner*, donneront une idée du talent de M. Courtais.

Sobre del cap d'un bou venint de traballar,
Una formiga era guindada.
— Digas, d'ahont vens doncs, tant altissim quillada ?
Li crida un formigot que la veu à passar;
Semblas un sobera, en el trono billat,
Que ven nos visitar, en triumfo portat.
— Ay ! ay ! mon cusinot, ja ho pots demanar ?
Que tu hi vens doncs poc ! *Arribem de llaurar*

El rellotge, un mati, deia al gall campaner :
— Giras à tots los vents ! quin cap tens tant lleuger !
— Es bé à tu, respon lo gall endiablat,
A fer me la llisó !
Per marcar tots los vents, assi jo so plantat,
Aqueixa es ma missio.
— Ho fas tot sens saber ! — Te trobes dins lo cas :
Tu també marcas l'hora y mai no la sabs pas.

A. R.-F.

Domat philosophe et magistrat, par M. H. Loubers. — Paris, Ernest Thorin, 1873; 1 vol. in-8°

Parmi les ouvrages récemment publiés sur des questions qui touchent à l'histoire du midi de la France, nous signalerons une remarquable étude intitulée : *Domat philosophe et magistrat*, par M. H. Loubers, docteur en droit, docteur es lettres, procureur de la République près le tribunal de première instance de Montpellier.

On sait que Domat, né à Clermont, c'est-à-dire en pays de langue d'oc, fut le premier qui « mit les lois en langue française »

[1] Une de ces fables, *lo Burro y la Flauta*, a été réimprimée avec des additions diverses à la suite des *Dolsuras*.

« Comme la langue française, dit-il, est aujourd'hui dans une per-
» fection qui égale et surpasse même en beaucoup de choses les
» langues anciennes; que, par cette raison, elle est devenue com-
» mune à toutes les nations et qu'elle a singulièrement la clarté,
» la justesse, l'exactitude et la dignité, qui sont les caractères
» essentiels aux expressions des lois, il n'y a point de langue qui
» leur soit plus propre. » C'est une pensée analogue que Charpentier développait vers le même temps, dans son *Traité de l'excellence de la langue française*.

Le fond même du travail de M. Loubers échappe à la compétence de notre *Revue*; mais il nous est permis du moins d'exprimer ce vœu, que l'auteur de ces belles pages sur *Domat philosophe et magistrat* applique un jour son talent à nous peindre *Domat jurisconsulte et publiciste*.

T.

Canti antichi portoghesi, *con traduzione e note a cura di* Ern. Monaci. Imola, Galeati, 1873 : in-12, XI-32 pag.

Ces chants sont extraits du manuscrit 4803 de la bibliothèque du Vatican, qui a été l'objet de diverses publications par le docteur Lopes de Moura, MM. Gruzmacher, Wolf et le baron de Varnhagen, en dernier lieu. Leur composition peut être placée entre la seconde moitié du XIIIe siècle et la première du XIVe, à ce moment où une partie des poètes portugais s'étudie à imiter les troubadours. M. Monaci pense — et cette opinion est assez vraisemblable — que neuf de ces pièces, d'origine populaire, ont reçu leur forme actuelle du roi Diniz et des lettrés de sa cour.

La poésie rustique étant extrêmement persistante, c'est aux collecteurs des chants du peuple en Portugal qu'il appartient de trancher la question en dernier appel. M. Monaci veut y revenir plus amplement, à l'occasion de la publication complète du manuscrit du Vatican qu'il prépare de concert avec M. Coelho.

A ne considérer ces douze chants que sous le rapport littéraire il ne peut y avoir d'autre opinion que celle dont M. Monaci se fait l'interprète, lorsqu'il admire « leur exquise simplicité et le parfum vraiment oriental » qui s'en dégage. Tel est notamment le premier attribué au roi Diniz de ceux que publie l'éminent directeur de la *Rivista di filologia romanza*. Il y voit avec raison un écho affaibli, mais sensible encore, du *Cantique des Cantiques* :

Ay flores ! ay flores do verde pyno !
Se sabedes novas do meu amigo...
Ay Deus ! e hu é ?

Ay flores ! ay flores do verde ramo !
Se sabedes novas do meu amado...
Ay Deus ! e hu é ?

Se sabedes novas do meu amigo,
Aquel que mentin do que pos conmigo,..
Ay Deus ! e hu é ?

Se sabedes novas do meu amado
Aquel que mentiu do que mh'a jurado...
Ay Deus ! e hu é ?

— Vos me preguntades pol-o voss'amado ?
E eu ben vos digo que é viv'e sano. —
Ay Deus ! e hu é?

— E eu ben vos digo que é san'e vyvo
E seera vosc'ant'o prazo saydo. —
Ay Deus ! e hu é ?

— E eu ben vos digo que e vyv'e sano
E seera vosc'ant'o prazo passado.—
Ay Deus ? e hu é ?

O fleurs ! ô fleurs du pin verdoyant, — si vous savez des nouvelles de mon ami... — O Dieu! où est-il?

O fleurs ! ô fleurs du rameau verdoyant, — si vous savez des nouvelles de mon aimé... — O Dieu ! où est-il ?

Si vous savez des nouvelles de mon ami, — celui qui manque à ce qu'il me promet... — O Dieu! où est-il ?

Si vous savez des nouvelles de mon aimé, — celui qui ment à ce qu'il me jurait... — O Dieu! où est-il ?

— Vous me demandez (des nouvelles) de votre aimé ? — Et moi je vous dis qu'il est vivant et sain .. — O Dieu ! et où est-il ?

— Et moi je vous dis qu'il est sain et vivant, — et qu'il sera avec vous avant l'heure convenue... — O Dieu ! et où est-il ?

Et moi je vous dis qu'il est sain et vivant.— et qu'il sera avec vous avant que l'heure soit passée... — O Dieu ! et où est-il ?

Dans les notes de son intéressante publication, M. Monaci a relevé quelques erreurs de lecture commises par les précédents éditeurs.

A. R.-F.

Comedies y Poesies de Bartomeu Ferrá. — Palma, imprenta de Felip Guasp, 1872; in-8°, non paginé

Les îles Baléares possèdent, depuis quelques années, une véritable littérature, qui peut citer déjà des œuvres d'importance et des écrivains de réputation. Née avec le siècle, elle a été suscitée et activée surtout par le double mouvement littéraire et scientifique

de la Renaissance catalane. L'unité d'origine des dialectes de Barcelone et de Palma, la ressemblance des mœurs, des habitudes, des idées, tout devait solliciter les habitants des îles à marcher dans la voie glorieuse qui leur était indiquée.

Nous n'avons pas à revenir sur le passé; il doit nous suffire d'indiquer la tendance générale des écrivains et des poètes majorquins à seconder, dans leur initiative et leurs efforts, ceux de la Catalogne et de Valence.

Diverses circonstances ont retardé notre compte rendu, à notre grand regret, car le volume de M. B. Ferrá, par son originalité et sa verve juvénile, mérite certainement qu'on en fasse mention avec éloge. Il est formé, ainsi que son titre l'indique, d'un recueil de poésies et de plusieurs petites comédies.

Les poésies se divisent en trois sections. Les deux premières se composent de légendes rimées (*les Mingonetes de Son Vigala, la Rondalla dels tres hostes*, etc.), de louanges de monuments antiques (*Ensomis è Remembrances, la Castell de l'Almudayna*, etc.), de quelques inspirations plus particulièrement lyriques (*la Ventada, l'Clam dels Trovadors* etc.), de plusieurs traductions de Uhland, Schiller, etc. La troisième, *el Vatge de la reyna*, tout comme les petites comédies (*els Calsons de mestre Lluch*, — *Contes vells, baralles noves*, — *els Senyors de son miseria*, — *el Baul de madá Banaula*), n'est qu'une étude de mœurs populaires, prise sur le vif, avec le langage et le caractère qui leur est propre.

Il ne faut pas voir autre chose, en effet, dans ces comédies. L'auteur, du reste, reconnaît n'avoir aucune prétention dramatique ; il n'avait que le désir de fixer, par quelques traits incisifs, ses observations dans ce genre.

Les poésies de B. Ferra révèlent des qualités réelles de style et de composition, qui ne demandent qu'à être développées. C'est bien à tort que sa modestie lui fait prendre modestement le titre, non de *literato*, mais de *mèstre de òbres de pedreny*. Son talent est incontestable et son début est de ceux qui comptent. Ils ont l'un et l'autre des promesses que l'avenir ne manquera pas de réaliser nous n'en doutons point.

A. M.

PÉRIODIQUES

Romania, 9. — P. 1. H. Schuchardt. *Phonétique comparée.* Dans ce premier article, l'auteur s'efforce de constater et d'expliquer les modifications syntactiques de la consonne initiale, dans les dialectes de la Sardaigne, du centre et du sud de l'Italie ; sujet délicat, qu'il traite avec sa supériorité accoutumée, mais sans pouvoir toujours, faute de renseignements précis, arriver à des résultats certains. — P. 31. P. Rajna. *Uggeri il Danese nella letteratura romanzesca degl'Italiani.* C'est la suite d'un travail dont la première partie a paru dans le même recueil (nº 6, p. 153), et où M. P. R. s'est occupé spécialement des textes relatifs à la jeunesse d'Ogier le Danois. Dans celle-ci, il étudie les textes qui ont rapport aux exploits d'Ogier parvenu à l'âge mûr. Il examine surtout trois textes qui lui donnent trois versions plus ou moins différentes, l'une franco-italienne, les deux autres toscanes. Il en compose une famille à part, qu'il appelle la famille italienne.—P. 78. F. Bonnardot, *Sur un nouveau manuscrit des Loherains.* Le manuscrit dont il s'agit date de la première moitié du XIIIe siècle. Il appartient à la bibliothèque publique de Dijon. M. F. B. remarque que la leçon de ce ms. diffère profondément de celle qui a été suivie par les autres mss. à l'exception de celle du ms. 181 de l'Arsenal. Il ajoute que l'antériorité et la supériorité du ms. de Dijon sur le ms. de l'Arsenal se prouve par sa leçon plus brève et d'un ton plus ferme. Il en donne un extrait de 141 vers. — P. 88. de Puymaigre, *Chants populaires recueillis dans la vallée d'Ossau.* Ces chansons ont été en partie extraites du recueil manuscrit du botaniste M. Sacaze, en partie recueillies de la bouche d'un chanteur ambulant, Simon Lassousse. M. de P. les rapproche de chansons analogues qu'il a entendues dans d'autres pays ou lues dans d'autres recueils. — P. 103. Mélanges. I. *Le Savetier Baitlet*, chanson comique en 22 couplets de six vers chacun. Chef-d'œuvre de poésie légère, — très-légère. II. *Mir (merus) dans les patois.* Nouveaux faits présentés à l'appui de l'explication donnée par M. Michel Bréal (*Romania*, t. II, p. 329). Ne pourrait-on pas rapprocher de *mâr*, monosyllabe qui, dans le canton de Fribourg, « met pour ainsi dire les adjectifs au superlatif », le valaque *mare*, grand? — P. 107. *Comptes rendus.* — P. 114. *Périodiques.* [Le *Recueil de diverses histoires*, etc., dont il est fait mention dans le compte rendu de la *Rivista contemporana*, est la traduction d'une compilation qui a pour titre : « Omnium gentium mores leges

et ritus ex multis clarissimis rerum scriptoribus, a Joanne Boemo Aubono Teutonico nuper collecti et novissime recogniti, tribus libris absolutum opus, Aphricam, Asiam et Europam describentibus. » Lyon, 1535. Voici l'original du passage reproduit dans la *Romania*, d'après l'article de M. Sandu : p. 170-171 : « Sed ea Thraciæ pars quæ Gethica olim dicebatur, ubi Darius Hidaspis filius pene periit hodie Valachia appellatur, a Flaccis Quiritum gente. Romani enim, Gethis superatis et deletis, Flacci cujusdam ductu eo coloniam miserunt. Unde primum Flaccia, dein corrupta voce Valachia dicta : Astipulatur huic opinioni romanus sermo, qui adhuc in ea gente durat : cæterum adeo ex omni parte corruptus ut vix romano homini intelligatur, romanarum literarum usus elementorum forma aliquatenus inversa... Agriculturæ reique pecuariæ Valachi ut plurimum student, quod originem gentis arguit. — C. C.] — P. 128. *Chronique*.

A. B.

Renaxensa. — A Barcelone, chez Paul Riera, imp. — Chaque quinze jours, par livraisons de 16 p. in-4°, sur deux colonnes. — Littéraire, publie parfois des critiques et des documents anciens, prose et poésie. Ces derniers sont généralement donnés avec une pagination distincte. Les livraisons suivantes contiennent plusieurs feuilles, ainsi publiées, de l'*Historia de Banyolas*, de P. Alsius.

IIIe année, n° 14 — Poésies de Maria de Bell-Lloch, Pere Nanot-Renart, Antoni Careta y Vidal, Antoni Vila y Guito.

15. — Poésies de Pau Bertran y Bros, Felip de Saleta, Francesch de Boter.

16. — *Gramática catalana*, par Salvador Genis. C'est une étude sur l'origine et la valeur des mots *hi* et *li*. — Poésies de F. Masferrer, Emili Coca y Collado, J.-F. Sanmartin y Aguirre, Felip Pirozzini y Marti.

19. — Poésies par Victor Balaguer, Maria de Bell-Lloch, Ignasi Farré, Heribert Mariezcurrena.

18. — Poésies de Isidro Reventòs, A. Careta y Vidal, Joan Comelles y Gay. — *Los Reys de Aragó y la seu de Girona*, publication de documents originaux allant de 1462 à 1482, par Fidel Fita.

19. — Poésies de Victor Balaguer, Francesch Matheu y Forneils, F. de P. Urgell, — *Los Rey de Aragó*, etc. (suite).

20. — Poésies de Isidro Reventos, Joseph M. Marti. — *Los Reys de Aragó*, etc. (suite). — *Compendi de gramática catalana, acomodada al llenguatge del dia, per Llorens Pahissa y Ribas, professor d'ensenyansa primaria*. Compte rendu qui contient ce reproche adressé à l'auteur de cet ouvrage, de vouloir *castillaniser* l'orthographe reçue par des emprunts faits aux habitudes de la langue espagnole

21. — Poésies de Victor Balaguer, Marti Genis y Aguilar, Joaquim Marti, Enrich Franco. — *Los Reys de Aragó*, etc. (suite).

Revista Balear de literatura, ciencias y artes. — Palma, île Majorque, chez Philippe Guasp y Vicens, imp. — Livraison bihebdomadaire de 16 p. in-4° sur deux colonnes.

Spécialement littéraire, cette revue est presque en entier remplie par des pièces de vers en espagnol et en catalan, des nouvelles, des articles de fantaisie. La partie critique, l'histoire, y occupent peu de place. On désirerait que ses dévoués éditeurs publiassent quelquefois des études sur leur dialecte propre, les patois baléares, et les différences qui les séparent du catalan et autres dialectes voisins. Cette question a été à peine touchée par A. Tastu, et ils sont en position de pouvoir satisfaire amplement nos désirs.

An II, n° 13. — Poésies par B. Ferrà, dona Victoria Pena de Amer, Gerónimo Forteza, Carlos Tanner, José-Luis Pons, Aben-Assar. — *Recuerdos de un viaje artistico à la isla de Mallorca* (suite), par J.-B. Laurens. C'est la traduction d'un charmant volume d'impressions de voyage publié, il y a quelques années, par l'un de nos compatriotes, le *felibre* J.-B. Laurens, sous le titre de *Souvenirs d'un voyage d'art à l'île de Majorque* (Paris, Arthur Bertrand, 1840, 140 p., 33 vues et 2 planches de musique). — *Bibliografia*.

14. — Poésies de Aben Assar, Mateo Obrador Bennassar, B. Ferrà, Miguel-Victoriano Amer, Gabriel Delmau, Tomas Forteza (*la Verge de la Academia*, qui eut la médaille d'argent au concours de 1871 de l'*Academia Mariana*), José Luis Pons. — *Recuerdos de un viaje*, etc. (suite).

15. — Poésies de Gerónimo Rosselló, José Taronji, prêtre, M. O. Bennassar, B. Forteza, Aben-Assar, B. Ferrà, J. L. Pons. — *Recuerdos*, etc., suite. — P. 237. *A mon amich J. A.*, par J. Pie Pi y Vidal. — C'est une réponse à l'article publié par le professeur J. Farré y Carrio dans la *Renaxensa* du 20 juin, sur la valeur de la lettre *x* en catalan.

16. — Poésies de J. Taronji, M. O. Bennassar, J.-L. Pons, Aben-Assar, B. Ferrà. — Le n° 17 ne nous a pas été envoyé.

17. — Poésies par Gerónimo Rosselló, T. Forteza, J.-L. Pons, B. Ferrà. — *Remitido*, par le professeur J. Farré y Carrio, où il blâme le ton un peu léger de la réponse de P. Pi y Vidal, comme étant peu convenable dans la discussion scientifique.

Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos. — A Madrid, chez Arribau et Compe, imp. — Livraison de 16 pag. in-8°, chaque quinzaine.

Rédigée par les principaux archivistes et bibliothécaires de la Péninsule, elle a donné, dans les deux premières années, de curieuses notices sur quelques dépôts et plusieurs documents inédits. — Les numéros sont suivis généralement de *preguntas* et de *respuestas*, où l'on trouve des discussions sur des points de philologie ou d'histoire.

3e année. — N° 13. — *Don Diego Hurtado de Mendoza*, notice sur le premier comte de la Corzana, par A. B. V. — Pag. 198. *Fondos de los establecimientos*. Inventaire analytique de papiers d'État du château de Simancas. — Pag. 201. *Los Pertigueros de la Iglesia de Santiago*, recherches curieuses, par J. Villaamil y Castro, sur le titre et les fonctions d'un dignitaire (*pertiguero*, porte-étendard ou porte-bannière) de Saint-Jacques de Compostelle — Pag. 204. *Relacion de la entrada publica del principe de Gáles en Madrid* Récit de l'entrée du prince de Galles dans cette capitale, en 1623.

14. — *El Archivo del patrimonio que fue de la corona, en las Baleares*, notice par J. de G. W. — Pag. 215. *Fondos de los establecimientos*, suite de l'inventaire. — P. 218. *Los Pertigueros*, etc. (suite). — Pag. 221. Documents relatifs à un tableau (la Défaite de Porus), que F. le Moyne devait peindre pour le château de Saint-Ildefonse, en 1736.

15. — *Don D.-H. de Mendoza* (suite). — P. 230. *Fondos*, etc. (suite). — pag. 234. *Los Pertigueros*, etc. (suite). — P. 238. *Relacion de la entrada publica del principe de Gales*, etc. (suite).

16. — *Don D.-H. de Mendoza* (suite). — Pag. 247. *Fondos*, etc. — Pag. 250. *Los Pertigueros*, etc. — Pag. 252. Convention, en arabe, faite entre l'archevêque de Tolède et l'archidiacre de Ségovie, en 1176. — Pag. 253. *Relacion*, etc. (suite).

17. — *Apuntes sobre el archivo general de Limancas*, compte rendu par J.-M. Escudero de la Pena, du travail publié sur les archives de ce château, et avec ce titre, par D. Franscisco Romero de Castilla y Perosso. On y a joint un plan et une vue du château. — Pag. 263. *Fondos*, etc. (suite). — Pag. 267. *Los Pertigueros*, etc. (suite), avec une liste de ces dignitaires, à partir de 1216.

18. — *Los Museos artisticos é industriales*, par R. V. — Pag. 277. *Fondos*, etc. (suite). — Pag. 281. *Los Pertigueros*, etc. (suite). — Pag. 283. *Los Codices de las Iglesias de Galicia*, recherches sur les anciens livres et manuscrits possédés par les églises et les monastères de cette province.

NÉCROLOGIE

AIMÉ ATGER

Chez certaines familles, le goût des recherches studieuses est pour ainsi dire héréditaire. Elles le reçoivent naturellement et se le transmettent à chaque génération. Le membre que vient de perdre la *Société pour l'étude des langues romanes*, Aimé-Marie-Mathieu-Pierre Atger[1], président du bureau d'assistance judiciaire, correspondant de la Société archéologique de Béziers, président de la Société des bibliophiles de Montpellier, l'avait vu, non-seulement honoré, mais cultivé parmi les siens.

Son père, Jean-Pierre Atger, qui prit une part considérable à l'administration municipale de notre ville après 1830 (il fut, pendant les années 1831 et 1832, premier adjoint sous la mairie du lieutenant-colonel Guinard[2]), avait su trouver au milieu des occupations de sa charge d'avoué le temps de composer diverses poésies françaises qui ne seraient pas indignes d'examen. Celles qu'il écrivit en languedocien, malheureusement trop peu nombreuses, sont d'un tour aisé et facile; on n'y relèverait pas ces nombreux gallicismes qui, malgré leur inconscience, déparent si désagréablement les vers de Tandon et de Guiraud[3]. Pierre Atger, son oncle, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, succéda à l'auteur languedocien des *Bains de Sylvanès*, J.-Cyrille Rigaud, dans ses fonctions de bibliothécaire de la ville de Montpellier, et il les cumula quelque temps avec celles d'archiviste de la mairie. François-Xavier Atger, son grand-oncle, mort le 22 mars 1833, à l'âge d'envi-

[1] Aimé-Marie-Mathieu-Pierre Atger, né le 3 février 1813, mort à Montpellier, le 6 février 1874.

[2] Jean-Pierre Atger ancien greffier audiencier au tribunal civil, ancien avoué, premier adjoint au maire de Montpellier, du 10 juillet 1831 au 24 juillet 1832, né à Montpellier, le 6 décembre 1785, décédé en la même ville le 18 juillet 1847. A la date du 24 juillet 1832, l'administration Guinard-Atger, qui représentait les idées et l'énergique action du ministère Casimir Perrier, céda la place à l'administration Deshours-Farel.

[3] Quelques-unes ont été imprimées dans le *Véridique*, de Montpellier.

ron soixante-quatorze ans, était connu par sa passion des arts et le culte qu'il avait voué au peintre Séb. Bourdon[1]. C'est à lui que notre ville doit le riche musée des *Dessins originaux des peintres du midi de la France*, placé dans les salles de la Faculté de médecine. Le second fils de Jean-Pierre Atger, Marcel, esprit entier et bouillant, qui, par ses opinions diamétralement opposées à celles de son frère[2], se fit de 1848 à 1852 un rôle actif dans notre ville, était resté quelque temps le rédacteur en chef d'un journal très-répandu à ce moment. C'était là un milieu de famille singulièrement studieux, et peut-être faut-il attribuer aux influences qui en résultèrent pour notre confrère quelques poésies françaises qui ne sont pas sans mérite, mais qu'il n'entre pas dans notre intention d'examiner ici.

Ces essais, qui ne furent jamais pour lui que de simples distractions, ne le détournèrent pas, du reste, des études sérieuses. Aimé Atger recueillit, en 1838, la charge d'avoué de son père et la garda jusqu'en 1861. Il me suffira de dire qu'elle demeura toujours entre ses mains une des plus honorées de Montpellier. En effet, avoué consultant, président du Bureau d'assistance judiciaire, notre confrère était en tout l'homme droit et ferme, avec lequel aucune composition du juste n'était possible. Son honorabilité professionnelle était si notoire que, lorsque des membres de notre Cour ou de nos Tribunaux s'intéressaient à quelque jeune stagiaire et voulaient l'initier plus sûrement à la pratique si difficile du droit, c'était vers l'étude de M. Atger qu'ils aimaient à le diriger.

Cette préférence si honorable se justifiait pleinement par le caractère de celui qui en était l'objet. Nul mieux qu'Aimé Atger n'unissait un sens plus droit, plus conciliant, à des convictions plus nettement arrêtées. Sa bonté n'avait rien de

[1] Dont il fut le biographe exact, mais quelquefois déclamateur, dans les *Considérations philosophiques, remarques, observations, etc., sur la vie et les ouvrages de Sébastien Bourdon...* Paris, 1818, in-8°. On lui doit encore un travail sur les *Avantages de l'esprit d'observation dans les sciences et dans les arts, avec quelques remarques relatives à la physionomie...* Paris, 1809, in-8°.

[2] Il fut un moment sous-préfet à Lodève, à la suite des événements de 1848.

complaisant ou de banal, et cependant il savait la relever encore par une sorte de malice fine et souriante qui lui était habituelle. Esprit pratique et sûr de lui-même, il voulut rester constamment à l'écart de toute ambition, de tout ce qui, de près ou de loin, pouvait toucher à la politique ; « il mettait, » disait-il, à la fuir le même soin que l'on met communément » à s'y mêler. » Faut-il attribuer ce sentiment, très-profond chez lui, à la satisfaction des jouissances de la famille, à l'amour de cet *otium cum dignitate* qui, dans les temps troublés, devient la devise des esprits soucieux d'un calme nécessaire à leurs travaux ; ou bien au souvenir de son frère Marcel, mort en 1855 à Lambessa ? C'est ce qu'il n'est guère possible de préciser. Indépendamment du goût qui, à l'exclusion de tout autre, attirait de plus en plus Aimé Atger vers les idiomes et l'histoire du Midi, un passage de l'introduction du *Harlan* porterait à croire qu'il y avait dans l'esprit de notre confrère une certaine suspicion de la foule, une sorte de respect de la vérité, qui n'aurait voulu demander qu'à l'ascendant de cette dernière les résultats que tant d'autres essayent d'obtenir par le tumulte des agitations bruyantes.

Ce goût des dialectes de la langue d'oc, qui chez Aimé Atger ne fit que croître avec l'âge, le désigna tout naturellement au choix de la *Société pour l'étude des langues romanes*. Archiviste au moment de sa création, en 1869, il en devint Secrétaire à la fin de l'année 1870, et, depuis lors, ce fut avec la même unanimité que ses collègues le réélurent successivement en 1872, 1873 et 1874. Ils savaient qu'il serait toujours pour eux l'homme aux relations faciles et sûres, le confrère attentif et assidu sur lequel ils pouvaient se reposer du soin des intérêts de leur association. Son caractère net et pratique fut, en effet, d'un grand secours au milieu des circonstances difficiles que les désastres des années 1870 et 1871 créèrent à la Société.

Plus tard, en 1873, lorsque fut fondée la *Société des bibliophiles de Montpellier*, les collègues d'Atger, sentant le prix d'un concours aussi persévérant que le sien, le nommèrent leur président. Ils s'étaient donné pour but la publication, la traduction et la réimpression de tous les ouvrages rares ou inédits qui peuvent intéresser l'histoire et la littérature du bas Lan-

guedoc. Aimé Atger s'associa à leurs travaux en rééditant un petit poëme français : *le Harlan, ou Pillage et desmolissement des églises de Montpellier, faicts par quelques rebelles*, retrouvé dans la couverture d'un vieux livre. Cette plaquette, vraisemblablement unique et dont l'auteur est demeuré inconnu jusqu'ici, racontait les dévastations que les monuments religieux de Montpellier subirent en 1621, de la part des protestants. Aimé Atger s'était pris d'une véritable passion pour cette pièce, contemporaine des événements qu'elle raconte, et il désirait que sa reproduction fût définitive sous tous les rapports. C'est ce qu'il s'efforça de réaliser avec la patience méthodique de son caractère. Il condensa dans une introduction et des notes très-curieuses les recherches faites par lui à ce sujet.[1] Leur ensemble constitue un travail des plus intéressants, que consulteront avec fruit ceux qui cherchent à restituer la topographie des églises de notre ville, du moyen âge au XVIIe siècle.

Ce qu'il faut surtout louer sans réserve dans l'introduction du *Harlan*, c'est la distinction établie entre la réforme de Genève et le parti protestant, entre ceux qui ne virent dans les idées de Luther et de Calvin qu'une restitution de la religion, et ceux qui s'en firent un instrument d'ambition politique. Repoussant pour le catholicisme la responsabilité des crimes commis en son nom, Aimé Atger ne rejeta jamais sur le protestantisme religieux les ruines accumulées par les démolisseurs du XVIe siècle ; il aimait à citer, au contraire, les noms des calvinistes qui, souvent au péril de leur vie, s'efforcèrent d'empêcher les désordres dont l'anonyme de 1622 s'est fait le narrateur :

D'où est-il provenu ce desmolissement,
Qui peut avoir causé contre nous ceste perte,
Quel artizan subtil a faict si promptement
D'une riche cité une ville deserte ?

[1] Ce travail, qui était presque entièrement imprimé au moment de la mort de son auteur, a pour titre : *le Harlan des églises de Montpellier, réimpression faite par la Société des bibliophiles de Montpellier, d'après le seul exemplaire connu de l'édition de 1622 (Beziers, Jean Pech), avec introduction et notes.* — Montpellier, Seguin, 1874; in-8°, xxvi-27-49 pag.

Je n'y vois rien en droict, tout y est renversé,
D'un et d'autre costé ce ne sont que ruines.
Je crois que le malin s'est icy exercé
Et qu'il a faict jouer ses infernales mines.

Où sont-ils maintenant ces Temples glorieux,
Ces Eglises, hélas ! je les vois démolies;
A peine peut-on bien recognoistre les lieux
Et l'endroit où jadis elles furent basties.

. . . . . .

Je cherche la Canorgue au lieu où elle estoit :
Je suis tout estonné, je n'y vois qu'une place.
L'on dit bien c'est le lieu qu'icelle contenoit
Mais il n'y apparoist d'église aucune trace.

De celles de sainct-Pol, sainct-Mathieu, sainct-François,
La saincte-Trinité, de sainct-Sauveur, saincte-Anne,
De sainct-Rus, de sainct-Jean, et de la saincte-Croix,
Il ne s'en void aussi qu'une place profane.

Les dévastations qui arrachent à l'anonyme ces plaintes naives sont, heureusement, devenues impossibles. Elles sont si bien condamnées que notre confrère fait justement remarquer que c'est une administration à la tête de laquelle était placé un protestant qui a contribué le plus à la récente reconstruction d'une des églises démolies en 1621. « Cette tolé- » rance réciproque, dit-il en terminant l'historique des trou- » bles religieux de Montpellier, est un sûr garant que les » haines d'autrefois ne peuvent plus revivre et que chacun » sait aujourd'hui garder sa foi, tout en respectant la foi de ses » frères.»

Ce n'était pas seulement par la publication du *Harlan* qu'Aimé Atger avait participé aux études dont l'ancienne province de Languedoc a été l'objet depuis quelque temps. Frappé des résultats qu'obtient une investigation patiente appliquée à un sujet limité, de la nécessité de multiplier ces monographies locales qui renouvellent de plus en plus l'histoire du Midi, il songeait à mettre à jour les annales d'un petit village situé aux portes de Montpellier, et où, depuis la mort de celle qui portait si dignement son nom, il allait de préférence prendre quelques moments de loisir. Pour ses *Notes sur l'histoire de Lavérune*, il avait extrait des divers historiens du Languedoc, des documents provenant de l'ancienne Cour des

comptes et du domaine (aujourd'hui aux archives de l'Hérault), une multitude de renseignements et de pièces que la mort devait malheureusement l'empêcher de coordonner. Il se proposait d'y éclaircir les origines de la famille des anciens seigneurs de Lavérune et leur filiation successive depuis le moyen âge. On sait que les Pelet de Lavérune étaient une branche des Pelet d'Anduze, qui gouvernèrent cette ville pendant plusieurs siècles. Aimé Atger ne s'était pas arrêté à la partie ancienne de leur histoire, et il avait voulu la continuer jusqu'à nos jours, en la rattachant à celle des Pelet de la Lozère. C'était là son œuvre de prédilection, et il hésitait rarement, lorsqu'il s'agissait d'elle, à mettre à contribution les souvenirs de ses amis : lui indiquer des sources auxquelles il n'eût pas encore puisé était même le plus sûr moyen de lui être agréable sur ce point.

Cette monographie locale l'avait conduit presque naturellement à un autre travail, dans lequel, mieux peut-être que par le *Harlan*, se serait donné carrière l'esprit exact, méthodique, presque minutieux, de notre regretté confrère. En s'enquérant des traditions des habitants de Lavérune, il n'avait pu s'empêcher de noter diverses poésies populaires, quelques-uns de ces vieux chants que la génération actuelle néglige ou laisse perdre : la scène dialoguée du *Galant* ou du *Jalous*, encore représentée en Provence dans certaines fêtes villageoises; la chanson *Lou rèi n'a 'na fonteta;* la belle complainte de la Passion, etc., que publiera la *Revue* dans un de ses prochains fascicules. Il y avait ajouté, plus tard, quelques pièces recueillies à Saint-George-de-Lusençon et à Saint-Félix-de-Lodez, ou qui lui avaient été données par M. Chauvet, de Vendémian, amateur passionné, lui aussi, de tout ce qui se rattache aux dialectes languedociens. Obéissant à la règle de spécialité qui a motivé la fondation de la *Société pour l'étude des langues romanes*, il renonça à poursuivre cette collection, lorsqu'il eut appris que nos deux confrères, MM. Achille Montel et Louis Lambert, avaient entrepris déjà celle, bien plus importante, de tous les chants populaires du Languedoc. Le travail restreint de M. Atger n'en est pas moins intéressant par l'exactitude avec laquelle son auteur notait lui-même, ou faisait noter, les variantes d'un seul village et jusqu'aux

gallicismes des chanteurs. Notre confrère aimait à saisir la poésie rustique dans son état réel, avec toutes ses défaillances, accidentelles ou non, et il ne tolérait à cet égard ni correction, ni retouche. C'était, que l'on me pardonne cette comparaison peut-être ambitieuse, comme une statue dont il n'aurait pas voulu enlever la rouille, de crainte de porter atteinte à la matière dont elle était formée.

Je viens de dire ce qu'avait été Aimé Atger et ce que ses recherches ont eu d'utile dans le cercle restreint qui les limitait. Le soin avec lequel il s'y est maintenu est digne de remarque ; en effet, lorsque le champ de nos connaissances s'accroît si démesurément, alors que la vie d'un seul homme est trop courte à qui veut le parcourir en entier, il est bon de rappeler ceux qui ont compris la nécessité de concentrer leurs efforts sur une portion déterminée du sol commun. Leur exemple est de ceux que l'on ne saurait trop suivre et recommander aujourd'hui. Alph. Roque-Ferrier.

CHRONIQUE

Jeux floraux de Barcelone.— La fête des Jeux floraux catalans s'est célébrée cette année avec la plus grande solennité. Le 3 mai, la grande salle de la *Llotja*, magnifiquement ornée de bannières et d'écussons, réunissait une foule empressée d'entendre et d'applaudir les œuvres couronnées.

Le discours d'usage, prononcé par le Président du consistoire, D. Albert de Quintana, avec une éloquence vive, passionnée, persuasive, en même temps qu'elle faisait appel aux plus doux souvenirs et aux plus nobles sentiments de la patrie catalane, traçait en termes de la plus grande élégance, et par des réflexions judicieuses, la voie qu'il convenait de suivre, et fut plusieurs fois interrompu par les applaudissements[1].

La lecture de la liste des lauréats, avec une appréciation rapide de leurs œuvres, fut faite par le secrétaire, D. Joan Sarda.

La *flor natural* ayant été gagnée par D. Francesch Ubach y Vinyeta, pour *lo Combat de Cadaqués*, il choisit, selon le droit qui lui était accordé en pareil cas, pour reine de la fête, dona Antonia Gutierez de Ubach, qui prit immédiatement place au fauteuil de la présidence, et couronna, selon l'usage, les autres lauréats.

Les autres prix successivement proclamés furent : — le 2e prix, à *A una morta*, de D. Francesch Matheu y Fornells ; — le 3e, à *la Mala Muller* de D. Felip Pirozzini y Marti : — l'églantine d'or, à *Visca*

[1] Ce discours a été imprimé et publié séparément.

Arago de D. Ramon Pico y Campamar: 2e prix, à *Partida* de C. de M.; 3e prix, à la *Canso de gesta* de D. Mateu Obrador. — La violette d'or fut obtenue par la ballade religieuse *S. Francesch s'hi moria*, de D. Jascinto Verdaguer; 2e et 3e prix, par *la Primera Llàgrima* et *Esglay*, de D. Miquel Costa et de D. Anicet Pages de Puig. — Les deux odes *l'Indépendencia* et *lo Segle*, de D. Isidro Reventos, obtinrent les prix accordés par la Députation provinciale de Girone et par le Consistoire poétique.

La plume d'argent, offerte par la Société *la Jove Catalunya*, fut remise à D. Antoni Aulestia y Pijoan, pour ses *Cuadros de historia catalana* — Les prix offerts par la Députation provinciale de Tarragone, la Société littéraire *la Misteriosa* et par le Président du consistoire, ne purent être décernés.

*
* *

Un même nombre de fleurs sera distribué l'année prochaine, à pareil jour. En voici l'énumération :

Une fleur naturelle (*flor natural*), à toute œuvre en vers, sur un sujet quelconque, qui aura paru avoir la plus grande valeur;

Une églantine d'or (*englantina d'or*) à celui qui aura chanté un fait ou un souvenir quelconque de l'histoire catalane, avec préférence pour les compositions en forme de romance ou de légende;

Une violette d'or et d'argent (*viola d'or y d'argent*), à l'auteur de la meilleure composition morale ou religieuse.

Il est accordé en outre, dans chacun de ces trois cas, deux autres prix secondaires, représentés, le premier, par un bouton ouvert; le second, par un bouton fermé, de chacune des fleurs indiquées ci-dessus.

Il y aura, de plus, une cigale d'or (*cigala d'or*), offerte par le Président du consistoire poétique des Jeux floraux, à celui qui aura le mieux chanté la patrie catalane et ce qui la caractérise;

Une plume d'argent (*ploma d'argent*), offerte par l'Association littéraire *la Jove Catalunya*, au meilleur mémoire ou tableau historique tiré de l'histoire nationale;

Une abeille d'or et sa ruche d'argent (*buch d'argent ab una abella d'or*), offerte par la Société artistique et littéraire *la Misteriosa*, à la meilleure épître ou satire morale.

Par une innovation heureuse, le corps poétique, s'intitulant désormais CONSISTORI DELS JOCHS FLORALS DE LA LLENGUA CATALANA, a résolu de faire appel à tous les dialectes qui le concernent; en conséquence, les pièces écrites en catalan antique ou moderne du Principat, de Mayorque et de Valence, pourront prendre part au concours.—On y admettra même les dialectes du midi de la France, appartenant à la langue d'oc, pourvu toutefois qu'ils répudient toute espèce de corruption et qu'ils adoptent l'orthographe admise par les *félibres*, la Société pour l'étude des langues romanes, la Société archéologique de Béziers, les poëtes roussillonnais, etc.

Cette innovation, et quelques autres proposées et admises par le Consistoire, paraissent avoir rencontré une opposition assez vive sur plusieurs points; leur ensemble est trop digne d'éloges, toutefois, pour qu'avec une direction ferme et une constante impartialité, on n'arrive pas à triompher des difficultés et à faire sortir de ces mesures ce qu'elles ont d'éminemment utile et nécessaire. C'est un

pas de plus vers cette décentralisation si désirée, et cependant si redoutable, quand elle ne se meut pas dans un cercle pratique.

Nous sommes heureux de pouvoir ajouter que l'initiative en est due à notre ami et collaborateur D. Albert de Quintana. Elle a été inspirée par les sentiments les plus élevés et les plus vrais, ceux de la concorde qui doit exister entre toutes les branches d'une même race, et ceux de l'apaisement qui se produira bientôt, nous n'en doutons point, dans ces passions et ces haines qui agitent la grande famille humaine.

Le rôle de la poésie est surtout de les faire revivre, de les ranimer, d'en exciter et d'en favoriser l'extension; c'est en ce sens qu'elle pourra aider, dans son action civilisatrice, sa grande sœur la science.

Elles atteignent déjà ce beau résultat, que, malgré nos dissensions intestines et nos égoïsmes nationaux, tous ceux qui aiment l'étude, et placent l'intelligence au-dessus de tout, se tendent en tout pays une main fraternelle. Que notre excellent ami soit donc félicité de la noble et généreuse pensée dont il a été l'interprète.

A. M.

*
* *

Un Comité, composé de membres de diverses Sociétés littéraires du Midi, vient de se constituer afin de célébrer à Vaucluse le cinquième centenaire de Pétrarque, qui mourut, comme on sait, le 18 juillet 1374.

D'illustres écrivains, parmi lesquels les trois poëtes qui représentent à l'Académie française le rhythme cher à Pétrarque, ont bien voulu prendre cette manifestation sous leur haut et bienveillant patronage.

L'Académie du Sonnet, à qui est due l'initiative de cette fête, veut bien mettre à la disposition du Comité un prix qui sera décerné, ainsi que des mentions honorables, aux *meilleurs sonnets français en l'honneur de Pétrarque*.

Plusieurs autres Sociétés académiques du Midi offrent à leur tour divers prix :

1° A la meilleure ode française en l'honneur de Pétrarque ; 2° à la meilleure pièce de vers provençaux sur le même sujet ; 3° au meilleur sonnet et à la meilleure *canzone* italiens ; 4° au meilleur sonnet traduit de Pétrarque en français ; 5° au meilleur sonnet traduit de Pétrarque en provençal. Les envois français et italiens doivent être adressés à M. Reynald, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, et les envois provençaux à M. J.-B. Gaut, bibliothécaire et membre de l'Académie, à Aix.

Tous les dialectes de la langue néo-romane sont admis au concours provençal.

Les pièces envoyées devront être toutes inédites.

Les concurrents auront soin de ne faire connaître leurs noms que dans un pli distinct et cacheté.

Des jurys spéciaux seront organisés pour juger les pièces envoyées dans chacune des trois langues admises au Concours. Les prix seront décernés à Vaucluse, le jour du centenaire, en séance solennelle.

Les pièces que le jury jugera dignes de cet honneur seront publiées en un recueil qui paraîtra le jour même de la fête. A cet effet, tous les concours seront irrévocablement clos le 15 juin.

Les Académies et Sociétés savantes sont invitées à désigner les délégués qui les représenteront au centenaire. Des places d'honneur leur seront réservées.

Un programme détaillé sera publié plus tard ; mais, dès maintenant, nous pouvons annoncer que la journée du samedi 18 sera consacrée à la fête française, et celle du dimanche 19 à la fête provençale et italienne. Une large part sera ainsi faite aux trois Muses à qui le grand poëte est également cher.

On sait que ce dernier fut notre hôte. En effet, Pétrarque vint étudier la jurisprudence à Montpellier, et il y retoucha, s'il faut s'en rapporter à Gariel, le roman célèbre de *Pierre de Provence*, attribué à Bernard de Treviers, chanoine de Maguelone. La *Société des langues romanes*, désirant contribuer à l'éclat de la fête littéraire des 18 et 19 juillet, offre un rameau d'olivier en argent, qui sera décerné à Vaucluse à l'auteur du meilleur sonnet en langue d'oc. Tous les dialectes du midi de la France, le catalan et le valencien, sont admis à concourir.

Les pièces pour le concours devront être envoyées, en double exemplaire et *franco*, avant le 15 juin prochain, terme de rigueur au *Secrétaire de la Société pour l'étude des langues romanes*, à Montpellier. Elles porteront en tête une épigraphe, qui sera répétée dans un billet cacheté contenant le nom de l'auteur.

*
* *

Notre confrère, M. Boucherie, vient de publier à Paris, Pedone-Lauriel (à Montpellier, Seguin et Coulet), in-8°, XXIV-378 pages, une étude sur le *Dialecte poitevin au XIIIe siècle*. Il en sera rendu compte dans un des prochains numéros de la *Revue*.

*
* *

Le deuxième fascicule du tom. Ier de la *Grammaire des langues romanes*, de F. Diez (traduction G. Paris et Brachet), vient de paraître à la librairie Franck, Paris.

*
* *

Nous remarquons que l'*Almanach du sonnet* (Aix, v^e Remondet-Aubin) a bien voulu faire, une part considérable aux dialectes néo-romans. La *Revue* en rendra compte dans son prochain numéro.

*
* *

Il va paraître à Barcelone, Parlamento, 34, Ensanche de S. Antonio, une *Revista historica latina*. Ce recueil, dont nous serons heureux de constater les développements, est tout spécialement consacré à l'étude de la littérature, de l'histoire et des différents idiomes des peuples de race néo-latine.

*
* *

Nous remercions la *Société de statistique, sciences, lettres et arts du département des Deux-Sèvres*, de la mention qu'elle a bien voulu faire de nos travaux.

*
* *

Sous le titre *lou Rèst d'aiet*, M. Marius Bourrelly, notre confrère, déjà connu par une remarquable traduction des Fables de Lafontaine, dont la *Revue* entretiendra bientôt ses lecteurs, fera paraître, le 1er juillet 1874, un recueil de poésies provençales en cinq parties.

*
* *

Notre confrère M. Adrien Pozzy, membre de la *Société des sciences et arts d'Agen*, bibliothécaire de cette ville, imprimera sous peu un *Dictionnaire de la langue romano-agenaise*, auquel il travaille depuis très longtemps.

*
* *

M. L. Sardou, membre de la *Société des lettres, sciences et arts* des *Alpes-Maritimes*, va entreprendre la publication de la *Vida de sant Honorat*.

L'œuvre de Raymond Féraud n'a jamais été, comme on le sait, imprimée en entier. Sauf les fragments cités par Raynouard dans le *Lexique roman*, on ne connaissait de cet intéressant poëme qu'un petit nombre de morceaux choisis, publiés en 1858 par l'éditeur actuel.

Le texte qu'adopte M. Sardou est celui du manuscrit qui a servi à Raynouard et que son possesseur, notre confrère M. Guessard, a gracieusement mis à la disposition de la *Société des Alpes-Maritimes*. De nombreuses notes et les principales variantes des deux manuscrits de la Bibliothèque nationale l'accompagneront.

Il ne sera tiré que cent cinquante exemplaires de ce volume, tous numérotés suivant l'ordre d'inscription des souscripteurs. Le prix (dix francs) devra être adressé *franco* au Trésorier-Archiviste de la *Société des Alpes-Maritimes*, rue Gioffredo, 10, à Nice.

*
* *

Publications concernant l'histoire, la littérature et l'archéologie des provinces du midi de la France

Gaudry, Fischer et Tournouer. *Animaux fossiles du Mont-Léberon (Vaucluse)*. Paris, Savy, in-4°, 180 pag. et planch.

Bonstetten (de). *Carte archéologique du département du Var époques gauloises et romaines, avec un texte explicatif*. Toulon, Robert, in-8°, 40 pag. et fig.

Thuot. *Arbusson considéré comme lieu où campèrent deux légions de César*. Limoges, veuve Ducourtieux, in-12°, 96 pag. et cart.

Cénac-Moncaut, *Histoire des peuples et des Etats pyrénéens (France et Espagne) depuis l'époque celtibérienne jusqu'à nos jours, 3e édition, augmentée de l'étymologie des noms de lieu et de l'archéologie complète des Pyrénées françaises et espagnoles*. Paris, Didier. 4 vol. in-12. 2.554 pag.

Vuitry, *les Impôts romains dans la Gaule, du VIe au Xe siècle*. Orléans, Colas, in-8°, 156 pag.

(Ext. du *Compte rendu de l'Académie des sciences morales et politiques*.)

Revoil (H.), *Architecture romane du midi de la France, dessinée, mesurée et décrite*. Paris, Morel, 3 vol. in-f°, pl.

Crozes, *Monographie de la cathédrale de Sainte-Cécile d'Alby 4e édition, avec documents inédits*. Paris, Didron, in-12, 364 pag.

Buffet, *Lambert d'Avignon, le réformateur de la Hesse*. Paris, Bonhoure, in-12, 189 pag.

Tournaire, *le R. P. Denys Faucher, prieur de Lérins, au XVIe siècle*. Cannes, Vidal, in-8°, 38 pag.

(Extrait du *Bulletin de la Société de Cannes*).

Couture, *Procès-verbaux de l'entrée solennelle en la ville d'Auch des archevêques François de Tournon* (1547), *Léonard de Trapes* (1600), *Dominique de Vic* (1634), *publiés d'après les manuscrits originaux des archives municipales*. Auch, Cocharaux, 1873, in-8° 30 pag.

Journal de F. de Syrueilh, chanoine de Saint-André de Bordeaux, archidiacre de Blaye, l'an 1568 *à* 1585, publié par M. Clément Simon. Bordeaux, Gounouilhou, 1873, in-4°, 120 pag.

Extrait du t. XIII des *Archives du département de la Gironde*.

Cosnac (Jules de), *Souvenirs du règne de Louis XIV*, t. V. Paris, Loones, in-8°, 489 pag.

Études sur la Fronde dans le sud-ouest de la France.

Les Magnificences faites en la ville de Bourdeaux à l'entrée du roy. Bordeaux, Lefebvre, in-8°, 16 pag. (réimprimé à 68 ex., pap. de Hollande).

Dupon-Laray, *Curiosités judiciaires du parlement de Pau* (1623-1732). Paris, Ribaut, in-8°, 48 pag. (tiré à 108 ex.

Remacle, *Ultramontains et Gallicans au XVIIIe siècle. Honoré de Quiqueran de Beaujeu, évêque de Castres, et Jacques de Forbin-Janson, archevêque d'Arles; épisode de l'histoire du jansénisme*. Marseille, Cayer, in-8°, 187 pages.

Ponger (J.-A.), *Mémoires historiques sur le Vivarais*. Annonay, Ranchon, 3 vol. in-8°, 489 393 et 687 pag.

De Richemond, *Documents historiques inédits sur le département de la Charente-Inférieure (Aunis et Saintonge)*. Paris, Picard, in-8°, 168 pages.

Girardin et d'Antelmy, *Description du diocèse de Fréjus, manuscrit publié par J.-B. Disdier*. Draguignan, Latil, in-8°, x-423 pages.

Samuel Smiles, *The Huguenots in France, after the Revocation of the Edict of Nantes; with a Visit to the country of the Vaudois*. London, Isbiter, in-8°.

Gueidon, *Almanach historique de Provence* (année 1874). Marseille, Gueidon.

(*Polybibliom. Revue des ques. hist.*, etc.)

A. R.-F.

Le Gérant : Ernest Hamelin

ERRATA de la livraison de janvier 1874

La Vie de Saint Alexis. P. 12, ligne 39, *au lieu de* bessoin, *lisez* : besoin.

P. 20, l. 3 et 4, *lisez* : font vibrer comme eux l's devant les consonnes, dans le corps ou au commencement des mots.

Le Mémorial des Nobles. P. 70, ligne 16, *au lieu de* ainf, *lisez* : ainsi.

Les Jeux d'enfant en Catalogne. P. 119, ligne 31, *au lieu de* aparo-mo, *lisez* : aparo-me

Jeux et Sournetas du bas Languedoc. P. 130, note 1, ligne 5, *au lieu de* pertusano, *lisez* : pertusana

P. 131, suite de la note précédente, *au lieu de* vèlo, *lisez* : vèla.

P. 135, ligne 9, *au lieu de* t'où dich, *lisez* : t'òu dich.

P. 136, ligne 5, *au lieu de* lou seguiguet, *lisez* : la seguiguet.

— ligne 18, *au lieu de* la faguèron, *lisez* : la faguèrou.

P. 140, ligne 33, *au lieu de* en peurant, *lisez* : en pleurant.

P. 142, ligne 6, *au lieu de* la guindirièira, *lisez* : la guindièira

Traduction du IIe chant de l'Énéide. P. 145, ligne 4, *au lieu de* te de Martin, *lisez* : et de Martin.

P. 145, ligne 19, *au lieu de* la forme *iòu*, *lisez* : la forme *iou*.

Épigraphie romane. P. 168, ligne 7, *au lieu de* EN JOYO, *lisez* : EN JOYA.

P. 169, ligne 30, *au lieu de* LA MOUNTAGNO, *lisez* : LA MOUNTAGNA.

Un recueil de poésies rumonsches. P. 205, note 1, ligne 3, *au lieu de* inscriptions étrangères, *lisez* : étrusques.

P. 214, ligne 30, *au lieu de* par ce (parfum répandu sur ma tête), *lisez* : par ce parfum (répandu sur ma tête).

A Frederi Mistral. P. 219, ligne 10, *au lieu de* plenamene, *lisez* : plenamen.

P. 219, lignes 16 et 30, *au lieu de* William G. BONAPARTE, *lisez* : William C. BONAPARTE.

A-n-uno Veniciano. P. 220, ligne 3, *au lieu de* et moun amo, *lisez* : e moun amo.

P. 221, ligne 18, *au lieu de* et de respet, *lisez* : e de respet.

P. 223, ligne 14, *au lieu de* et guittarro, *lisez* : e guetarro.

— ligne 22, *au lieu de* dòu pople, *lisez* : dòu pople.

P. 224, ligne 10, *au lieu de* et li *campanile*, *lisez* : e li *campanile*.

Périodiques. P. 226, l. 40, *lisez* : la valeur de l'ó. Dans *âsë* = anseu, *âter* = anteur, à quel signe reconnaître la place de la tonique ?

Page 227, l. 8, *lisez* : Dolopathos.

Chronique. P. 232, ligne 16, *au lieu de* de la littérature, *lisez* : et la littérature.

P. 234, ligne 15, *au lieu de* : toto ancienetat, *lisez* : tota ancianetat.

Avis aux membres de la Société. P. 236, ligne 24, *au lieu de* du *Bulletin de la Société*, *lisez* : *Bulletin de la Société*.

TABLE DES MATIÈRES

DU CINQUIÈME VOLUME

—

Introduction v

DIALECTES ANCIENS

Formules de conjuration antérieures au IXe siècle. (A. Boucherie) 101
Quelques traces de la langue romane avant le IXe siècle. (A. Boucherie) 114
Archives de Montpellier. Le Mémorial des Nobles (suite). (A. Montel) 49-237
Documents sur la langue catalane des anciens comtés de Roussillon et de Cerdagne (suite). (A. Alart) 80
Épigraphie romane. (A. Montel — A. Roque-Ferrier) 38-274
La *Vie de saint Alexis*, poème du XIe siècle, édition de M. Gaston Paris. (A. Boucherie) 5
Observations sur la langue du roman de Blandin le Cornouailles et de Guillot Ardit de Miramar. (A. Alart.) 275
Étymologies françaises et patoises (suite). (A. Boucherie) 340
Le *Z* final, en français et en langue d'oc. (C. Chabaneau) 330
De Quelques Formes de l'ancienne langue d'oc. Réponse à M. P. Meyer. (Ch. de Tourtoulon.) 355

DIALECTES MODERNES

Jeux et *Sournetas* du bas Languedoc (***) 125-357
Les Jeux d'enfants en Catalogne. (J. Pin y Soler.) 115
Chants populaires du Languedoc. — Introduction. (A. Montel et L. Lambert.) 482
Poésies de dom Guérin de Nant. (E. Mazel et H. Vigouroux) 377
Documents inédits pour servir à l'étude de la langue d'oc. Traduction du deuxième chant de l'*Enéide*, par Jourdan. (Léon Gaudin) 144-393
Lettres à Grégoire sur les patois de France. (A. Gazier.) 418
Épigraphie romane (dialectes modernes). (A. E., ***, A. Roque-Ferrier) 166-411
Grammaire limousine (suite). (C. Chabaneau.) 171-435
Un recueil de poésies rumonsches. Notice et extraits. (A. Roque-Ferrier.) 197

A Frederi Mistral. (BONAPARTE-WYSE.) 219
A-n-uno Veniciano. (TH. AUBANEL.) 220
Lou Capitani gré. (TH. AUBANEL.) 486
Lou Camin de ferri. (J.-B. GAUT.) 487
Leis Amado. (J.-B. GAUT.) 488
La Biheto de retour. (J.-B. GAUT.) 489

BIBLIOGRAPHIE

Recueil de textes bas-latins, provençaux, etc., p. p. M. Paul Meyer. (A. BOUCHERIE.) 490
Las Vesprados de Clairac, per Azaïs, amb un avans-prepaus de J. Roumanille. (Alph. ROQUE-FERRIER.) 492
Les Almanachs de la langue d'oc. — *Armana prouvençau*, — *Calendari catala*, — *Armagna cevenou*, — *Armanac gascoun*. (Ant. GLAIZE.) 500
Lou Pastre de Cardounèt, poëme par Adrien Pozzy. (Alph. ROQUE-FERRIER.) 503
Flors de Canigó, poesias catalanas de P. Courtais. — *Dolsuras. La Pedregada y la Dolzena d'en Pau XIII*, du même. (Alph. ROQUE-FERRIER.) 505
Domat philosophe et écrivain, par M. Loubers. (T.) 506
Canti antichi portoghesi, p. p. Ern. Monaci. (Alph. ROQUE-FERRIER.) 507
Comedies y Poesias de B. Ferra. (A. MONTEL) 508

PÉRIODIQUES

Romania. (A. BOUCHERIE) 225, 510
Revue de linguistique. (A. BOUCHERIE) 227
Rivista di filologia romanza. (C. CHABANEAU) 227-229
Il Propugnatore. (C. CHABANEAU.) 223
Renaixensa. (A. MONTEL) 511
Revista balear. (A. MONTEL) 512
Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos. (A. MONTEL) 512

NÉCROLOGIE

Aimé Atger (Alph. ROQUE-FERRIER.) 514

Chronique. (A. R.-F., A. M.) 230-520
Rectification. (BOUCHERIE.) 235
Proverbes et dictons populaires recueillis à Aspiran. (Errata) 236
Errata 236-525
Avis à MM. les membres de la Société. (Bulletin.) 236

Montpellier, Imprimerie centrale du Midi. — Ricateau, Hamelin et Cᵉ.

PC
2
R4
t.5

Revue des langues romanes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY